7e ANNÉE. — N° 1. 20 centimes le Numéro. JANVIER 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Etranger . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

En commençant cette année 1889, le Comité de rédaction du journal présente à ses fidèles lecteurs ainsi qu'à ses confrères ses souhaits fraternels. L'année qui vient de s'écouler a été féconde au point de vue spirite, elle a vu se tenir les assises solennelles de notre croyance à Barcelone, dans lesquelles ont été affirmées nos convictions philosophiques avec une remarquable élévation d'idées.

Les grands principes posés par Allan Kardec ont été soumis au sévère contrôle de la raison et ils sont sortis plus majestueux et plus grandioses encore de cette redoutable épreuve. L'immortalité de l'âme, la réincarnation, la responsabilité des actes, l'efficacité de la prière et l'existence de Dieu, tels sont les points principaux qui ont été proclamés par le Congrès des races latines et plus que jamais, au milieu du débordement de matérialisme auquel nous assistons, nous devons tenir haut et ferme le drapeau de la spiritualité.

Ce n'est pas au moment où la science confirme l'enseignement d'Allan Kardec que nous l'abandonnerons pour nous lancer dans des théories qui ne sont que l'expression personnelle de la manière de voir de tels ou tels esprits; ce qu'il faut nous apporter, ce sont des preuves réelles, positives, et non des vues métaphysiques qui n'ont jamais rien prouvé. Depuis deux mille ans on a discuté sur la nature de l'âme et ce n'est guère que depuis l'apparition du spiritisme que des faits certains ont établi la survivance du principe pensant. Aucun auteur n'a présenté une philosophie aussi correcte qu'Allan Kardec et ni Pezzani, ni Pierrart, ni Roustaing, qui étaient cependant des hommes de haute valeur, n'ont pu entamer sa doctrine si fortement liée, qu'elle a résisté à toutes les attaques. Lorsque l'on veut instruire un incrédule, ce sont ses ouvrages que l'on recommande ; ils sont la pierre angulaire de la philosophie de l'avenir, et tant qu'on n'aura pas démontré d'une manière irréfutable qu'il est dans l'erreur, nous le soutiendrons de tout notre pouvoir.

Où sont les travaux scientifiques sur lesquels on peut se baser pour tenir en suspicion ses enseignements? Les recherches des savants confirment de tous points ce qu'il a écrit dans ses livres. Les remarquables expériences de Crookes permettent de constater la réalité du périsprit, des matérialisations et des missions confiées à certains esprits. Katie King n'annonce-t-elle pas à son médium Mlle Florence Cook « que sa mission est terminée » (1)? Allan Kardec a élucidé ces phénomènes dans son *Livre des Médiums* d'une manière si rationnelle qu'on en est encore à chercher une autre théorie que la sienne pour expliquer ces apparitions tan-

(1) Voir *Recherches sur les phénomènes du spiritisme*, dernière partie.

gibles. Le médiumnité n'est pas mieux connue ou étudiée aujourd'hui que de son temps. L'origine de l'âme et ses destinées sont mille fois plus compréhensibles avec la notion d'un Dieu juste et bon qu'avec ces fameuses lois naturelles qui agissent sans conscience et sans intelligence, de manière que ce qui est inintelligent dirige l'intelligence, que ce qui est mort engendre ce qui est vivant, que l'ordre et l'harmonie résultent du hasard.

Nous croyons fermement à l'existence d'une puissance directrice de l'Univers, nous avons confiance dans l'avenir de notre principe spirituel, car nous ne pouvons supposer que l'organisateur de l'immensité infinie soit méchant ou injuste. La grandeur qui se révèle dans les plus petits détails de la création nous montre que sa science dépasse infiniment la nôtre et, dès lors, nous renonçons à la comprendre dans son immensité.

Nous regrettons sincèrement que ces conceptions ne soient pas celles de tous nos frères en croyance mais elles nous paraissent plus logiques et plus conformes à une saine interprétation des faits que toute autre. C'est pourquoi nous répandrons le plus possible ces consolantes croyances. Ce n'est pas une question de parti-pris de notre part ou un aveuglement systématique, c'est la constatation pure et simple d'un fait, l'affirmation résonnée et de bonne foi que nulle autre théorie ne peut entrer en parallèle avec la doctrine d'Allan Kardec, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue philosophique.

Nos frères d'Espagne nous ont donné rendez-vous pour le mois de septembre à Paris, nous acceptons avec bonheur ce nouveau Congrès qui nous permettra d'affirmer nos convictions devant toutes les nations du monde conviées à cette grande fête du travail et de la paix. Nous proclamerons la bonne nouvelle, nous montrerons que la crainte des sarcasmes ou des calomnies ne nous a jamais fait reculer, et confiants dans la grandeur de notre cause, nous produirons dans une série de conférences publiques et gratuites, les preuves scientifiques de nos affirmations.

Nous ferons connaître à tous ceux qui l'ignorent, que dans le monde entier les savants les plus autorisés partagent notre foi, nous énumérerons leurs recherches et, au nom de la science exacte, au nom des principes de la philosophie la plus positive, nous démontrerons l'immortalité de l'âme.

Devant le grand public, nous éviterons de toucher aux questions controversées à l'heure actuelle, car le champ est assez vaste pour que tous puissent y prendre la place qui leur conviendra, et notre œuvre sera déjà grandiose si nous parvenons à convaincre nos auditeurs des rapports entre le hommes et les esprits et du principe de l'immortalité. Nous ne voulons donc pas faire une œuvre séparatrice, et quelles que soient nos convictions intimes, nous accepterons avec plaisir la collaboration de toute société qui voudra bien se joindre à nous.

L'Union spirite et son journal ne sont pas riches, tout s'y fait gratuitement, aussi les frais inséparables de la réunion d'un Congrès ne peuvent être couverts par ses modestes ressources. Nous faisons donc un pressant appel à tous les hommes qui ont à cœur le progrès de nos idées, à tous ceux qui peuvent apporter leur obole en vue du grand but que nous poursuivons, à toutes les sociétés qui ont quelque reconnaissance envers le grand initiateur qui leur a procuré tant de bonheur, enfin à tous ceux, grands et petits, qu'embrase l'amour de l'humanité et du progrès.

LE COMITÉ.

1re LISTE DE SOUSCRIPTION

Famille Delanne, Paris	20 fr.
M. Auzanneau »	10 »
M. Bouvéry »	15 »
M. Mercier, rue Biot, Beauvais	5 »
M. Leclerc Robinet, à Pliveaux	5 »
Mme Fropo, Paris	20 »
Total de la 1re liste	75 fr.

IMMORTALITÉ

(SECONDE PARTIE).

(*Suite*)

Chaque progrès que fait l'esprit humain est marqué par la disparition d'une croyance fausse ou d'un préjugé. Faire l'histoire de la science c'est refaire celle des erreurs de l'humanité. Il faut se tenir constamment en garde contre l'illusion qui nous enserre de toutes parts et ne pas retomber éternellement dans les errements dont nous avons eu tant de mal à sortir,

Que l'on songe à la peine, aux tourments, aux dangers sans nombre auxquels les savants, ces génies tutélaires de notre globe, se sont exposés pour affirmer les vérités qui paraissent les plus évidentes aujourd'hui. Que de luttes et d'efforts avant d'ad-

mettre la sphéricité de la terre ! Les dures épreuves de Christophe Colomb marchant à la découverte d'un nouveau monde ont pour pendant les persécutions de Galilée, ce grand vieillard dont l'Inquisition tortura les derniers jours, pour lui faire abjurer l'erreur du mouvement de la terre. Et aujourd'hui encore, dans un siècle illuminé par les découvertes de la science contemporaine, ne voyons-nous pas à chaque instant les idées les plus nobles, les conceptions les plus grandioses, les découvertes les plus utiles, bafouées par la masse incrédule, incapable d'en comprendre la grandeur? Galvani est appelé le maître de danse des grenouilles, Mesmer traité de charlatan, Allan Kardec de thaumaturge, par l'ignorance et la triomphante bêtise de leurs contemporains?

N'imitons pas ces tristes exemples, étudions la nature sans parti pris, elle nous révèlera les mystères sans nombre qu'elle recèle. C'est la grande initiatrice, en elle réside la vérité toute entière, et plus nous pénétrerons dans son intimité plus nous apprécierons l'inépuisable fécondité de ses conceptions. Tout à l'heure (1) nous étions perdu dans l'immensité sans limite de l'étendue, maintenant nous serons éblouis par l'infinie petitesse que nous révèle l'étude de la matière,

LA CELLULE

Les recherches modernes conduisent à envisager tous les êtres vivants comme des amas de cellules réunis entre eux, associés différemment, groupés suivant un certain ordre et concourant tous à ce grand œuvre qu'on appelle la vie. Les tissus si divers dont le corps est composé sont formés par des cellules différentes de formes, mais dont la constitution est la même pour tous. Quelque singulière que paraisse cette idée, c'est cependant celle qu'il faut accepter comme absolument démontrée depuis les beaux travaux de Schleiden, de Schawnn, de Prévost et Dumas, de Desjardin et de Hœckel. Les os, les nerfs, les muscles, les membranes, les cheveux, les ongles, la rétine de l'œil, tout cela est formé par des cellules. La substance du cerveau en contient plus d'un milliard à elle seule, et il serait impossible de chiffrer le nombre colossal de ces petites individualités qui contribuent à la formation d'un animal supérieur.

L'œil du microscope nous montre que les végétaux ne diffèrent aucunement de nous à ce point de vue; l'arbre le plus gigantesque est formé de cellules comme la mousse la plus rudimentaire, et du haut au bas de l'échelle des êtres, c'est l'élément unique dont la nature s'est servie pour créer ces formes si variées dont l'ensemble constitue l'innombrable multitude des êtres organiques animés par le souffle vital. Les lois du transformisme nous ont permis de comprendre par quels procédés l'unité a engendré la diversité. L'action des milieux et la lutte pour la vie sont les seuls ouvriers qui ont agi sur le protoplasma primitif du fond des mers, à cette époque mille fois séculaire où la vie est apparue sur le globe, encore chaud des terribles conflagrations des éléments déchaînés.

La cellule est donc l'élément ultime, la molécule organique avec laquelle sont construits tous les édifices vivants, et sa petitesse atteint parfois un degré invraisemblable. Dans certaines plantes appelées diatomées circulaires, dont le diamètre égale la longueur d'une onde lumineuse (1 *deux-millième de millimètre*), on peut compter sur ce diamètre plus de *cent* cellules. Le Père Secchi (1), auquel nous empruntons cet exemple, ajoute que le comte Casvacane a mesuré 6,000 cellules de l'*Amphipleura Pellucida* sur la longueur d'un millimètre ! D'autres végétaux et infusoires microscopiques ont une longueur moindre que celle d'une onde lumineuse, et cependant ils contiennent tous les organes nécessaires à leur nutrition et aux fonctions vitales. L'air et l'eau sont peuplés par ces créations microscopiques dont l'effrayante multitude se reproduit avec une rapidité inconcevable. Regardez cette goutte d'eau, elle contient un univers; il est parcouru en tous sens par des serpents d'une agilité inouïe qui poursuivent leur proie; c'est un tourbillonnement incessant, un bouillonnement perpétuel d'êtres animés mus par des appareils dont la délicatesse surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir, et cependant ce n'est pas encore dans ces êtres qu'il faut chercher le fondement de la vie. Ces animalcules bizarres, dont la plupart n'ont pas encore de nom, engendrent des organismes plus minuscules encore : des nomades, lesquelles sont les germes qui vont se propager par division dans des proportions réellement formidables. Les travaux de Pasteur ont montré qu'un homme auquel il a été inoculé du sang charbonneux peut avoir, après 72 heures, *cent quarante-deux milliards* de bactéridies charbonneuses !

Qu'un seul germe, qu'un bacile soit introduit par la piqûre d'une mouche qui a sucé le sang d'un animal malade, et bientôt ces redoutables et invisibles ennemis se seront multipliés à tel point qu'on

(1) Voir l'article du 15 décembre : Immortalité.

(1) Secchi, *Unité des forces physiques*, page 272 et 603 en note.

en trouvera des milliers dans chaque goutte de sang. Cette particule vivante d'une grandeur infinitésimale, devient en quelques heures, la légion, l'armée, le million, le milliard, le nombre infini, incommensurable ! (1).

Et dire que ces riens animés naissent, vivent et meurent comme les animaux supérieurs, que dans l'intimité de leur tissus ont lieu les phénomènes de la nutrition avec la complication énorme que comporte le renouvellement de toutes les parties usées. Il faudrait des instruments plus puissants que ceux dont nous disposons pour arriver à *voir* les parties dernières, les molécules dont la réunion constitue un de ces organismes invraisemblables de ténuité, et cependant l'œil merveilleux du microscope nous fait apprécier des distances qui ont moins de *un quatre millième* de millimètre. Qu'on s'imagine, si l'on peut, ces merveilles du monde invisible, mais l'esprit humain essaie en vain de pénétrer dans ces profondeurs dernières où se trouve peut être le secret de la vie.

L'ATOME

Tout ce que nous touchons, tout ce qui nous environne, l'air, l'eau, la terre, en un mot toute la matière qui forme les corps vivants ou les corps bruts, est constituée par des particules infiniment petites auxquelles on a donné le nom d'atomes. Les métaux qui paraissent si durs, si résistants, sont formés d'atomes *qui ne se touchent pas.* Ces immenses poutres de fer que l'on emploie dans la construction des ponts et qui supportent des charges énormes, celles qui vont élever à 300 mètres de hauteur cette merveille d'audace due à l'initiative de M. Eiffel, les masses de pierres des pyramides, les immenses blocs de granit qui forment les assises inébranlables des monuments publics, les plus hautes montagnes du globe, tout cela est formé par des molécules maintenues à une distance les unes des autres, plus grande que leur diamètre, par la force invisible !

La poudre la plus impalpable, le fragment le plus ténu qu'il soit possible de se figurer est un monde à côté de l'atome, et si les lois des combinaisons des corps entre eux en proportions définies ne démontraient avec certitude l'existence de ces infiniments petits, on ne pourrait croire à la réalité de ces atomes. Le monde physique, vivant, tangible, est constitué par des parcelles de matière qui sont elles-mêmes intangibles, et l'on peut dire avec l'éminent physicien Clerck Maxwell : que ce qui se voit est fait de choses qui ne se voient pas. De même que les distances des espaces stellaires ne produisent en nous que le sentiment d'une immensité étourdissante sans laisser d'impres sion distincte dans l'esprit, de même les grandeurs auxquelles nous avons affaire ici nous laissent un sentiment étourdissant de petitesse (1). Placé dans de certaines conditions, dit M. Faye (2), la matière, sans qu'elle cesse pour cela de tomber sous nos sens, est d'une divisibilité presque infinie. Par exemple, un milligramme d'amiline, dissous dans un poids cent millions de fois plus grand d'alcool, communique au liquide une coloration sensible. Les nébulosités cométaires sont d'une rareté inimaginable. On sait qu'un brouillard de quelques centaines de mètres d'épaisseur nous masque complètement les plus brillantes étoiles et même le soleil. Or, à travers la queue des comètes on aperçoit des étoiles de la plus faible grandeur, l'épaisseur de la queue varie de 20.000 à 50.000 lieues, sur une longueur de 20.000.000 à 40.000.000 de lieues,

Supposez, dit Tyndall, cette matière cométaire réunie et suffisamment comprimée, quel en serait le volume ? John Herschell nous dirait probablement que la masse tout entière serait facilement emportée en un seul voyage sur un cheval ordinaire. En réalité « Je ne crois pas qu'il faille plus d'une petite fraction de cheval pour enlever la poussière cométaire ». Aussi Babinet disait plaisamment des comètes : que c'étaient des riens visibles.

Nous sommes, comme l'écrit Pascal (3), perdus entre deux infinis : l'infiniment grand des distances célestes et l'infiniment petit des distances atomiques.

Malgré la difficulté qui s'attache à de semblables recherches, la science a tenté, par le calcul, de déterminer quelles pouvaient être les dimensions des atomes ainsi que la distance qui sépare le centre d'une molécule du centre d'une autre molécule. Le diamètre des molécules gazeuses, dit sir William Thomson (4), ne doit pas être moindre que

(1) Les bactéries se reproduisent avec une facilité effrayante, en se divisant simplement en deux parts. Dans l'espace d'une heure, un de ces êtres bacilliforme donne naissance à deux nouveaux individus ; après deux heures il y en aura quatre, en trois heures huit, et ainsi de suite, de telle sorte qu'après trois jours il y aura 47 trillons de ces monériens, tous provenus d'une seule bactérie. F. Cohn a calculé qu'au cinquième jour, l'océan serait complétement rempli par la postérité d'une seule bactérie, si rien ne venait mettre obstacle à cette propagation gigantesque.

(1) Voir Tyndall. *Role de l'imagination dans les sciences. Revue scientifique* 1er juillet 1871.

(2) Faye *Sur la figure des comètes. Annuaire du bureau des longitudes* 1883.

(3) Pascal, *Pensées*. Chapitre II. — *Grandeur et misère de l'homme.*

(4) William Thomson. *Dimensions des atomes. Revue scientifique,* 16 mars 1872.

cinq dix millionièmes de millimètre. Quant aux solides et aux liquides, la distance entre deux molécules doit varier de 14 dix millionièmes à 46 dix millionièmes de millimètre. Dans les liquides transparents ou translucides, la distance moyenne des centres de deux molécules contiguës est comprise entre 1 dix millionième et 2 cent millionièmes de millimètre !

Pour nous faire une idée de la manière dont les corps sont constitués, figurons-nous une goutte de pluie et supposons-là grossie jusqu'à égaler le volume de la terre, supposons que les atomes dont elle est composée soient grossis dans la même proportion. La sphère aqueuse ainsi obtenue sera composée de petites sphères qui représenteront les atomes, plus grosses que des grains de plomb mais plus petites que des oranges.

Toutes ces considérations, *rigoureusement exactes*, sur la constitution de la matière ont pour but de nous montrer que la composition fluidique du périsprit peut parfaitement se comprendre puisque la science constate que la matière peut se raréfier au delà de toutes limites. S'il est invisible à l'état normal c'est que la petitesse des molécules dont il est formé ne fait aucune impression sur notre œil, et il n'est pas plus étrange de ne pas voir le périsprit, qu'il n'est extraordinaire de ne pas avoir connaissance des milliards d'organismes vivants qui flottent dans l'air ou vivent dans l'eau, dans les liquides de notre corps, en un mot dans tout ce qui nous entoure.

Mais avant de pousser plus loin nos déductions, il faut aborder encore un autre point de vue aussi important que le précédent pour la compréhension des phénomènes de la vie de l'âme, nous voulons parler des mouvements dont ces atomes sont animés.

LE MOUVEMENT (1)

L'idée du mouvement n'est pas une idée simple ; elle comprend deux genres, à savoir : le mouvement de translation et le mouvement de rotation.

La *translation* est le déplacement de la masse totale d'un corps ; tel est le mouvement des planètes qui circulent autour du soleil, celui d'une bille de billard, d'un homme et d'un animal qui se déplacent d'un lieu à un autre.

La *rotation* est le pirouettemnt autour d'un axe, soit de la masse totale d'un corps, soit des particules composant ce corps, tandis que la masse ne se déplace pas ou, si elle se déplace, elle n'a que le mouvement de translation. Ainsi, prenons l'exemple de la bille de billard : si le même point de sa surface était toujours en contact avec le tapis, elle déplacerait sa masse parallèlement à elle-même ; elle ne roulerait pas ; tandis qu'au contraire, une fois l'impulsion reçue, non seulement elle a un mouvement de translation, mais aussi de rotation. La terre peut être comparée à cette bille, elle tourne sur elle-même et autour du soleil ; mais ce ne sont pas les seuls mouvements qu'elle exécute.

L'astronomie nous apprend qu'elle en décrit d'autres qui sont dus à l'action de la lune, des différentes planètes et du soleil ; de sorte que, lorsque nous reposons tranquillement dans notre lit, nous ne nous imaginons guère que nous sommes emportés dans l'espace avec une rapidité vertigineuse et que notre corps subit tous ces mouvements variés. En même temps, l'organisme est parcouru par des liquides de toute nature ; dans ce liquide se meuvent des animaux microscopiques, et dans les tissus de ces animalcules vibrent les molécules qui les forment !

En général, nous ne remarquons que les mouvements de la masse totale des corps ; la rotation des molécules qui constituent chaque corps échappe par sa petitesse à l'œil humain, même aidé des plus puissants instruments. Cependant les phénomènes physiques et chimiques révèlent l'existence de ces mouvements par des effets manifestes, indubitables. Voici une pierre de la route : à part les mouvements de la terre auxquels elle est associée comme nous tous, elle semble immobile, inerte. Eh bien ! c'est une erreur : chacune des molécules qui la compose est en mouvement, il est si rapide que l'œil est incapable de l'apprécier ; mais le tact est impressionné par ce mouvement moléculaire, et la sensation de dureté, par exemple, qu'elle produit sur nos sens dépend de la communication du mouvement qui se fait entre cette pierre et la peau, qui est elle-même en mouvement.

Nous voyons donc que les objets qui nous paraissent les plus stables ne le sont que relativement ; une barre de fer est un fourmillement perpétuel d'atome qui ne se touchent pas, et notre corps, nos bras, nos mains, nos doigts sont dans le même état d'agitation incessante. Les personnes peu versées dans l'étude des sciences peuvent se figurer que ce sont là des conceptions qui n'ont aucune réalité ; c'est elles, au contraire, qui sont victimes de l'illusion, et de cette ignorance des véritables lois de la nature découle la plus grande partie des erreurs physiques et métaphysiques de la multitude.

Le mot « repos » est en contradiction formelle avec tous les phénomènes physiques et métaphysiques ; *le repos absolu n'existe pas*. Nous allons essayer de le faire comprendre :

(1) Consulter : E. Ferrière, *la Matière et l'Energie* ; voir aussi la deuxième partie de l'excellente étude de M. E. Lamé, *Principe de l'inertie*, *Annuaire scientifique*, publié par P.-S. Deherain. — Année 1862.

Premièrement. — Tout ce qui est sur la terre, minéraux, végétaux, animaux, est entraîné avec elle, d'abord dans son mouvement de translation autour du soleil, puis dans son mouvement de rotation autour d'elle-même, et subit aussi les influences dont nous avons parlé plus haut. Donc, le repos absolu ne peut exister pour aucun être terrestre. Ce qu'on appelle vulgairement du nom erroné de repos est la persistance d'une distance déterminée entre les masses totales de deux ou plusieurs objets.

Comme tous les soleils appelés étoiles et les planètes qui tournent autour de ces étoiles sont, comme notre soleil et son cortège de satellites, animés du double mouvement de translation dans l'espace et de rotation autour de leur axe, il s'ensuit que le repos absolu n'existe pas dans l'univers; partout on constate l'*activité* qui règne exclusivement et éternellement.

Si un voyageur, placé dans le coin d'un wagon d'un train rapide, s'maginait être en repos absolu parce que la distance qui le sépare de ses compagnons de route n'a pas varié pendant le voyage, ce voyageur commettrait une erreur analogue à celle dont on est généralement dupe au sujet du repos dans l'univers. Si nul voyageur ne se trompe aussi grossièrement, c'est que maintes fois borné au rôle de spectateur et stationnant hors du railway, chacun a vu le train express emporter des milliers de personnes et dévorer l'espace dans sa marche rapide. Mais comme il nous est impossible de nous placer à l'extérieur de la terre et de la voir circuler dans l'espace, on a cru pendant des milliers de siècles qu'elle était immobile. Peut-être y a-t-il des personnes qui croient encore à sa stabilité et cependant le train terrestre, chaque année, nous fait faire un voyage de 230 millions de lieues environ!

Deuxièmement. — Tout le monde est d'accord pour distinguer le repos de l'équilibre; un objet qui reste immobile parce qu'il est tiré en avant et en arrière par deux forces égales et contraires, n'est considéré par personne comme étant en repos; du reste, si cet objet est moins résistant que sont puissantes les forces qui le tirent en sens contraires, cet objet se déchirera en deux parties, montrant ainsi aux yeux les plus obtus qu'être sollicité par deux forces égales et contraires n'est pas être en repos.

Or, tous les êtres terrestres, hommes, animaux et minéraux, sont sollicités par le centre de la terre qui les attire à lui; la puissance de cette attraction est mesurée précisément par le poids de chaque objet. On peut même ajouter que les êtres terrestres (sauf, toutefois, ceux qui sont exactement aux pôles) sont, en outre, sollicités en sens différent de l'attraction du centre terrestre par la force centrifuge qui provient de la rotation de la terre autour de son axe. Puisque l'expression être en repos consiste à n'être soumis à aucune force extérieure, il s'ensuit que la pesanteur agissant toujours sur tous les êtres terrestres, aucun n'est jamais en repos, mais la loi de gravitation est générale, elle s'exerce dans tout l'univers; donc, pour cette seconde raison, le repos absolu n'existe pas.

Troisièmement. — Aujourd'hui, grâce au progrès des sciences physiques, on admet que *tous les corps* ont leur molécules munies d'un double mouvement, soit de translation ou d'oscillation autour d'une position moyenne, soit de libration (balancement) ou de rotation autour d'un ou plusieurs axes. Ces mouvements s'accomplissent sous l'influence de la loi d'attraction :

A. Dans les corps solides, les molécules sont disposées en un système d'équilibre et d'orientation stable;

B. Dans les liquides elles sont en équilibre instables;

C. Dans les gaz elles sont en mouvement de rotation et en conflit les unes avec les autres.

Comme il en est de même pour tous les gaz qui composent le soleil et les étoiles, il s'ensuit que dans l'univers il n'existe pas plus de repos moléculaire que de repos des masses totales. Le repos absolu n'existe donc pas, ce qui EXISTE RÉELLEMENT ET UNIQUEMENT C'EST LE MOUVEMENT.

Voyons les conséquences qui résultent de ces données scientifiques. Tous les gaz, tous les fluides sont perpétuellement en mouvement et la rapidité des vibrations atomiques est proportionnelle au degré de raréfaction de la matière, ainsi que le démontrent les expériences de Crooks. Le périsprit qui est formé par une partie du fluide universel possède une énergie vibratoire qui est de la forme la plus élevée que l'on puisse concevoir, c'est pourquoi les Esprits dégagés de la matière sont inaccessibles aux ondulations de l'éther qui produisent sur nous les sensations de la chaleur et du froid. La ténuité extrême de l'enveloppe leur permet de se déplacer avec une rapidité excessive, car ils n'éprouvent aucune résistance capable d'entraver leur marche: ils pénètrent au travers de la matière comme la lumière et la chaleur traversent le verre sans éprouver de difficulté, et suivant leur degré d'épuration périspritale ils peuvent s'affranchir plus ou moins des attractions terrestres.

Nous verrons plus loin que le périsprit n'est pas, à proprement parler, tout à fait impondérable, mais l'état dans lequel il se trouve est si éthéré, comparativement aux gaz que nous connaissons, qu'aucune mesure n'est capable d'exprimer son

poids suivant nos unités. Nous verrons dans un prochain article que rien ne se détruit dans l'univers, que la matière et la force sont éternelles et que l'Esprit est immortel au même titre que tout ce qui existe.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

(Extrait d'un ouvrage en préparation).

UNE APPARITION

Mon cher Monsieur G. Delanne,

J'ai le plaisir de vous adresser copie d'un passage des mémoires d'Alexandre Dumas où se trouve relaté un fait de manifestation matérielle de l'esprit du général Dumas, père de notre grand romancier. J'estime que tous nos confrères en spiritisme devraient recueillir et consigner avec le plus grand soin, dans l'intérêt de la doctrine, tous les phénomènes d'origine spirite qui viendraient à leur connaissance, soit au cours de leurs lectures soit de toute autre manière. On pourrait ainsi arriver à constituer une sorte de répertoire des manifestations d'outre-tombe d'où se dégagerait d'elle-même la loi qui régit ces sortes de phénomènes. Voici donc cet extrait qui, j'en suis persuadé, ne manquera pas de faire la plus vive impression sur les lecteurs de votre journal.

Croyez, mon cher Monsieur Delanne, à tous mes sentiments bien fraternels et dévoués.

CEPHAS.

« ...Je restai confié aux soins de ma cousine Marianne.

« Qu'on me permette, pour l'intelligence de la situation, de donner un plan exact de la maison. « Il y a quarante ans, peut-être, que je n'y suis « entré, et cependant je la vois comme si je venais « d'en sortir.

« La maison, comme on le voit, n'était en réa« lité qu'un boyau composé de la forge donnant « sur la rue de Soissons, d'une cour intérieure « venant après la forge; du logis qui consistait en « une chambre à coucher meublée d'ordinaire d'un « grand lit à baldaquin de serge verte, d'une grande « armoire de noyer, d'une table, de quelques « chaises, et surmeublée, pour cette nuit, d'un petit « lit qu'on m'avait improvisé sur deux chaises et « qu'on avait placé en face du grand. Après cette « chambre à coucher venait la cuisine, demeure « habituelle d'un gros chat appelé *le Docteur*, à la « griffe duquel je faillis, un jour, laisser un de mes « yeux. Enfin, après la cuisine, un petit jardin om« bragé de quelques arbres et encombré de beau« coup de pierres, jardin qui ne rapportait absolu« ment que des orties, auquel on n'avait jamais « songé à faire rapporter autre chose, et qui don« nait sur la place du Château.

« Il résultait de cette disposition que, du mo« ment où la porte de la forge donnant sur la rue « de Soissons, et la porte du jardin donnant sur la « place du Château étaient fermées, la maison d'ha« bitation, à moins qu'on ne franchît les murs, « était inabordable.

« J'étais donc resté chez ma cousine Marianne, « sans faire aucune difficulté d'y rester. J'aimais « aller à la forge, où un garçon, nommé Picard, « s'occupait de moi. J'y faisais des feux d'artifice « avec de la limaille de fer, et les ouvriers, Picard, « particulièrement, me racontaient des histoires qui « me paraissaient fort intéressantes.

« Je restai à la forge assez avant dans la soirée: « la forge avait, le soir, des reflets fantastiques et « des jeux de lumière et d'ombre qui me plaisaient « infiniment. Vers huit heures, ma cousine Ma« rianne vint m'y chercher, me coucha dans le petit « lit en face du grand, et je m'endormis de ce bon « sommeil que Dieu donne aux enfants comme la « rosée au printemps.

« A minuit, je fus réveillé, ou plutôt nous « fûmes réveillés, ma cousine et moi, par un grand « coup frappé à la porte. Une veilleuse brûlait sur « une table de nuit; à la lueur de cette veilleuse, « je vis ma cousine se soulever sur son lit, très ef« frayée mais sans rien dire.

« Personne ne pouvait frapper à cette porte inté« rieure, puisque les deux autres portes étaient fer« mées.

« Mais, moi qui, aujourd'hui, frissonne presque « en écrivant ces lignes, moi, au contraire, je n'é« prouvai aucune peur. Je descendis à bas de mon « lit, et je m'avançai vers la porte.

« — Où vas-tu, Alexandre ? me cria ma cousine, « où vas-tu ? — Tu le vois bien, répondis-je tran« quillement, je vais ouvrir à papa qui vient nous « dire adieu.

« La pauvre fille sauta hors de son lit tout effarée, « m'attrapa comme je mettais la main sur la ser« rure, et me recoucha de force dans mon lit.

« Je me débattais entre ses bras, criant de toutes « mes forces : « Adieu, papa ! adieu, papa ! »

« Quelque chose de pareil à une haleine expi« rante passa sur mon visage et me calma.

« Cependant je me rendormis avec des larmes « plein les yeux et des sanglots plein la gorge.

« Le lendemain on vint nous réveiller au jour.

« Mon père était mort juste à l'heure où ce grand

« coup dont je viens de parler avait été frappé à la « porte !

« Alors j'entendis ces mots sans trop savoir ce « qu'ils signifiaient : *Mon pauvre enfant, ton papa « qui t'aimait tant est mort* ! »

« Quelle bouche prononça sur moi ces mots qui « me faisaient orphelin à trois ans et demi? Il me « serait impossible de le dire.

« Par qui me fut annoncé le plus grand malheur « de ma vie ? Je l'ignore.

« Mon papa est mort? répliquai-je ; qu'est-ce « que cela veut dire ? — Cela veut dire que tu ne le « verras plus.

« — Comment, je ne verrai plus mon papa ? — « Non. — Et pourquoi ne le verrai-je plus. — « Parce que le bon Dieu te l'a repris.

« Pour toujours? — Pour toujours.

« Et vous dites que je ne le verrai plus. — Plus « jamais.

« Plus jamais, jamais ? — Plus jamais.

« Et où demeure-t-il, le bon Dieu? — Il de- « meure au ciel.

« Je restai un instant pensif. Si enfant, si privé « de raison que je fusse, je comprenais cependant « que quelque chose de fatal venait de s'accomplir « dans ma vie. Puis profitant du premier moment « où l'on cessa de faire attention à moi, je m'échap- « pai de chez mon oncle et courus droit chez ma « mère.

« Toutes les portes étaient ouvertes ; tous les vi- « sages étaient effarés: on sentait que la mort était « là.

« J'entrai donc sans que personne me vît où me « remarquât. Je gagnai une petite chambre où l'on « enfermait les armes ; je pris un fusil à un coup « qui appartenait à mon père, et que l'on avait « souvent promis de me donner quand je serais « grand.

« Puis, armé de ce fusil, je montai l'escalier.

« Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le « palier.

« — Où vas-tu? me demanda-t-elle, étonnée de « me voir là quand elle me croyait chez mon oncle. « — Je vais au ciel, répondis-je. — Comment tu vas « au ciel? — Oui, laisse-moi passer. — Et qu'y « vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant ? — Je « vais tuer le bon Dieu qui a tué papa.

« Ma mère me saisit dans ses bras et me serrant « à m'étouffer : « Oh ! ne dis pas de ces choses-là, « mon enfant, s'écria-t-elle : nous sommes déja as- « sez malheureux ! »

(*Mémoires d'Alexandre Dumas*, chapitre XX.)

VOYAGE AU PAYS DES SOUVENIRS

FORMATION DE NOTRE GROUPE A PARIS

Rien ne soutient mieux notre courage
Que la pensée d'un devoir à remplir.

Jamais nous ne saurons rendre les sensations exquises, les joies intimes qui s'emparèrent de nous, lorsque nous vîmes nos espérances se réaliser devant les témoignages de la réalité des manifestations des Esprits. Nous fûmes envahis subitement d'un ardent amour de prosélytisme ! Nous comprîmes que les faveurs dont nous comblaient les invisibles ne nous étaient pas données pour notre propre satisfaction et pour notre instruction personnelle, mais bien pour les répandre dans notre entourage.

Alors que nous fîmes la connaissance d'Allan-Kardec, nous habitions rue Saint-Denis, dans la maison des bains Saint-Sauveur.

Ce fut là que nous créâmes notre groupe, dans l'appartement au-dessus de celui où se tient encore actuellement la Société spirite, fondée par le maître. Plus tard, nos réunions eurent lieu dans la même rue, un peu plus haut. Pendant dix ans, nous ouvrîmes nos portes et nos cœurs à tous les hommes de bonne volonte, sans suspendre jamais les séances.

Tout le temps de cette longue et laborieuse période de prosélytisme, nous ne voulûmes accepter la collaboration première de personne, malgré notre humble et modeste position sociale, afin de conserver notre entière indépendance pour diriger nos travaux, et la plus grande liberté pour recevoir et former les néophytes à notre guise. Bien nous en prit, car jamais, au grand jamais, aucun trouble, aucnne discorde n'agitèrent nos séances.

On n'achetait pas en entrant le droit de se plaindre ou de siffler en sortant. Nos convictions sincères imposaient le respect. Mais il est bon, et peut-être utile, de dire comment nous procédions.

Notre appartement n'était pas spacieux, il pouvait contenir de 35 à 40 personnes, en se serrant bien. Le soir de réception, on préparait le local ; c'était tout un travail. Nous mettions en guise de chaises, dont le nombre était insuffisant pour placer tout le monde, des petits bancs en bois, dont les extrémités se repliaient ; on devait les réintégrer après la séance dans un cabinet de débarras.

On s'entassait sans murmurer ni se plaindre sur ces canapés d'un nouveau genre, tellement l'attention des visiteurs était captée par les phénomènes dont ils étaient témoins. Les chaises, objets de luxe, étaient réservées pour les membres du bureau

et pour les médiums qui entouraient la table ronde.

Lorsque la salle était au grand complet, nous adressions un petit speech aux nouveaux venus, afin de les préparer, non seulement à un silence voulu, à un recueillement nécessaire, mais encore pour leur donner un aperçu *grosso-modo* de nos théories. Nous nous étendions tout particulièrement sur la manière dont les Esprits venaient se communiquer et pouvaient correspondre par l'intermédiaire des médiums écrivains ou typtologues.

Puis alors on posait des demandes aux guides du groupe ; où souvent ils nous donnaient spontanément leurs instructions, et après les avoir lues attentivement et commentées, on passait à la deuxième partie de la soirée (celle qui, entre parenthèses, semblait le plus intéresser le public). Elle était exclusivement réservée aux effets physiques.

A ce moment, les médiums écrivains ou dessinateurs, cédaient leurs places aux personnes désireuses de faire *des évocations personnelles* par la table. Nous acceptions tout particulièrement les nouveaux venus. Ce système nous a toujours réussi et c'est un bon moyen pour faire des conversions. Pendant une heure au moins, les Esprits évoqués arrivaient en foule donner à chacun des preuves authentiques de leur présence. Ils dictaient des noms propres, des phrases entières. Ils faisaient naître la conviction dans les âmes jusqu'alors réfractaires à nos croyances, l'apaisement dans bien des consciences, et toujours l'espérance qui engendre le bonheur et la paix du cœur.

Tantôt ces chers aimés frappaient discrètement des coups dans l'intérieur de la table, dans les meubles de l'appartement, correspondant à des nombres déterminés, pensés mentalement. D'autres fois, ils scellaient la table au sol d'une telle manière qu'il devenait impossible de la soulever, malgré tous les efforts des assistants. N'avait-on pas sitôt formulé le désir de voir la table rendue légère qu'elle perdait comme par enchantement son poids spécifique et devenait alors légère comme un bouchon flottant sur l'eau.

D'autres fois, plus rarement, il faut en convenir, elle quittait complètement le plancher et elle retombait non plus lourdement, d'après les lois de la pesanteur, mais bien comme une feuille de papier en oscillant lentement.

Il faudrait des volumes pour décrire toutes les merveilles dont nous fûmes témoins pendant ces heureuses années, et parler des nombreuses conversions qui en résultèrent. Mais là n'est pas notre but.

Et pourtant, que de douces larmes d'attendrissement nous avons vu couler. Que de mères, que de fils, de pères, ont recouvré l'espérance en reconnaissant des êtres qu'ils croyaient à jamais perdus! Que d'âmes rongées par le doute ont enfin trouvé leur route de Damas.

En présence de tels résultats, on oublie facilement les luttes, les peines, les médisances, les fatigues, les combats de tout genre, qu'on a eu à supporter en voyant ces superbes résultats. Quelles exquises récompenses morales pour le peu de bien qu'on a pu faire!...

Citons quelques faits :

Un soir de réunion, notre ami M. Ledoyen, ancien libraire au Palais-Royal, membre de la Société spirite de Paris, nous adressa deux étrangers que nous reçûmes sur son invitation. Ces messieurs assistèrent à la séance en simples curieux. Dans le nombre des écrivains, un médium, Mme Patet, obtint mécaniquement une communication qu'elle ne put lire; on se passa de mains en mains l'hyérogliphe. Mais hélas personne d'entre nous ne pût venir à bout de le déchiffrer.

Un des deux visiteurs étrangers demanda à voir aussi la communication. Quel ne fut pas son étonnement et le nôtre, lorsque l'inconnu nous apprit que c'était *de l'Italien, un idiome Piémontais*, qu'il nous traduisit à l'étonnement général.

Il faut présumer que ce fait typique frappa sérieusement les étrangers, car ils nous prièrent avec instance, à la fin de la soirée, de bien vouloir leur accorder une séance nouvelle et particulière, c'est-à-dire de les recevoir seuls, en famille. Ce qui leur fut accordé.

Le 30 août 1862, ils se trouvèrent au rendez-vous. Ils nous remirent leurs cartes sans aucun titre.

Pour bien nous convaincre, nous dirent-ils, nous désirons adresser à un Esprit que nous connaissons une évocation mentale. Nous accédâmes à leur demande, en ajoutant seulement que pour plus de sûreté et afin que la demande soit bien précise et *ne varietur*, ces messieurs écriraient leur demande sur une feuille de papier. Ils se soumirent immédiatement à cette formalité. Ils écrivirent leur évocation en langue étrangère. On plaça la feuille pliée en quatre sous le pied de la lampe.

Mme Delanne prit sa plume et l'esprit écrivit mécaniquement la phrase suivante :

« Vous me demandez pourquoi je me suis opposé
« pendant ma vie, à la publication du livre de
« Charles Albert, malgré son talent?

« C'est qu'il combattait les abus du haut clergé,
« dont je faisais partie.

« Je le regrette aujourd'hui et j'en souffre. Priez
« pour moi.

« Votre Cardinal aujourd'hui simple esprit. »
« Réservez les titres d'Eminence à plus éminent « que moi.

Signé : LAMBROUSQUINI. »

Aussitôt la communication terminée, et avant d'en donner connaissance, nous priâmes ces messieurs de nous lire la demande écrite qui se trouvait sous la lampe. La voici textuellement :

« Nous prions l'esprit de son éminence le cardinal « Lambrousquini de nous dire pourquoi il s'est « opposé à la publication du livre que devait pu- « blier Charles Albert. »

Nos visiteurs furent stupéfaits de cette preuve d'irrécusable identité.

Cette réponse catégorique nous fit de suite comprendre à qui nous avions affaire : à des membres du clergé. Ces messieurs de leur côté, voyant leur incognito dévoilé par l'esprit, s'excusèrent de ne pas avoir immédiatement avoué leur profession. Ils nous présentèrent cette fois leurs cartes véritables. Nous lûmes sur la première: F. H., chanoine honoraire de St-Ivrée ; sur l'autre : Monseigneur X. archevêque de T. (Italie). Leur réserve nous fut alors expliquée.

Il nous faut avouer que les étrangers, en face de cette manifestation inopinée, semblaient éblouis et charmés de cette lumière inattendue venant du ciel comme ils le dirent. La séance continua.

Le chanoine demanda avec onction si les esprits voulaient lui révéler le nom de son ange gardien ?

La réponse fut brève : St-François d'Assise ! — Ah ! s'écria-t-il aussitôt, merci, merci. Et des larmes d'attendrissement mouillèrent ses paupières. Il nous apprit tout troublé qu'il était né le jour de la fête de Saint François d'Assise ; que ses parents en signe de joie lui donnèrent ce nom patronymique pour attirer sur lui la bénédiction de cet illustre esprit. Il fut ordonné prêtre le jour même de la fête de ce saint personnage ; il s'écria dans son lyrisme :

« O Dieu de bonté et de justice, je suis heureux d'avoir toujours cru en ta miséricorde infinie ; de n'avoir jamais parlé que de ton amour et de ta mansuétude, sans t'avoir présenté jamais aux fidèles, comme un père cruel et vengeur ».

L'heureux chanoine revint plusieurs fois à la maison pendant son séjour à Paris. Il était friand de manifestation. Il ne savait comment nous remercier de notre hospitalité.

Un de ses guides l'engagea même à s'occuper de spiritisme, et comme il craignait, disait-il, de ne pas avoir en Italie, de médium à sa disposition, on lui affirma que « Lœticia était médium.

Il nous apprit alors que Lœticia était une fillette âgée de 11 ans qui avait la double vue, et il ajouta que plusieurs fois cette enfant annonça la visite qu'il rendait à sa mère avant son arrivée.

« Maman, disait Lœticia, le chanoine F. *vient à la maison*, je le vois, le voici. »

Et le fait se vérifiait toujours.

En nous quittant le prélat nous promit de faire des expériences ; mais nous n'avons jamais su s'il a tenu sa promesse.

AL. DELANNE.

AU JARDIN

MÉDITATION

Par le docteur REIGNIER

Quand, loin des bruits du monde et de ses vains plaisirs,
Je rêve du passé sous la voûte rustique,
Que la brise du soir murmure un saint cantique,
Mon âme se réveille et, pleine de désirs,
S'élève doucement par une humble prière
Vers le Roi des soleils qui brille aux saints parvis,
Et du temple gothique éclaire les lambris
De sa pure lumière.

Là, d'un temps qui n'est plus, le brillant écheveau
Se déroule à mes yeux. — Mon esprit se recueille,
Et des jours disparus qu'en tremblant il effeuille,
Contemple avec effroi le séduisant tableau,
Tremblant d'y rencontrer la terrible sentence !
Mais l'ange du Seigneur, qui connaît son passé,
Lui fait voir dans le ciel, déjà presqu'effacé,
Ce seul mot : Espérance !

Espérance ! c'est toi qui ranimes les cœurs,
Qui rallumes la flamme où l'artiste s'inspire,
Qui souris doucement à l'homme qui soupire,
Sur le chemin de tous, qui vas, semant des fleurs,
Divin phare des cieux, que ta lumière est pure !
Quand, déchirant la brume où se cadre le port,
Tu viens du malheureux qui redoute la mort
Apaiser la torture !

Pour prier chaque jour au lever du soleil,
Sur la verte pelouse au pied du sycomore,
Elevant mon esprit vers le Dieu que j'implore,
Je viens de la nature épier le réveil !...
Il me semble qu'alors mon âme reposée,
Fuyant loin de ce monde, oubliant ses douleurs,
Sur l'énivrant parfum qui s'échappe des fleurs,
Monte avec ma pensée...

Tout me parle de Dieu dans ce riant séjour ;

La rose qui s'entr'ouvre affirme sa puissance !
Le lis d'un blanc si pur me redit sa clémence,
Le myrthe et le jasmin parlent de son amour...
Les oiseaux du bosquet saluant la lumière,
Remplissent l'air au loin de leurs plus doux accents,
Qui portent vers le ciel ainsi qu'un pur encens
Leur ardente prière...

Et parmi tous ces bruits, vers le milieu du jour,
M'arrivent les accords de la céleste lyre,
Et mon esprit alors montant jusqu'au délire
S'élève peu à peu dans un élan d'amour
En sondant du regard les plaines infinies.
Il peut mêler sa voix au concert ravissant
Qui remplit ces beaux lieux, et goûter en passant
Les grandes symphonies.

Mais le rêve a pris fin ; l'ange qui me conduit
Aux derniers feux du soir me ramène sur terre,
Au centre de l'allée ombreuse et solitaire
Que recouvrent déjà les brumes de la nuit...
Puis j'entends résonner la cloche de l'église...
Et tombant à genoux, j'adresse à l'Eternel
Les vœux de l'exilé qu'emporte vers le ciel
Le souffle de la brise !

Oui, du jardin fleuri
J'aime à goûter l'ombrage,
A visiter l'abri
Que cache le feuillage ;
J'écoute des oiseaux
La douce mélodie ;
Je vois des arbrisseaux
La cime reverdie.
J'y viens adorer Dieu
Quand se lève l'aurore,
Qu'arrive du saint lieu
Le tintement sonore...
Mon âme alors au ciel
Avec amour s'élance
Pour prier l'Eternel,
Implorer sa clémence...
J'y viens encore le soir
Redire la prière,
Et bien souvent revoir
La fleur que je préfère,
Savourer son odeur,
Et sous l'épais feuillage,
Qui donne la fraîcheur,
Ecouter le ramage
De cet oiseau béni,
Touchante symphonie,
Qui, du grand Infini,
Complète l'harmonie !

Montez, montez toujours, divins esprits des fleurs,
Que l'arôme béni qui jaillit de vos urnes,
Emporté vers le ciel sur les brises nocturnes,
Lui dise nos douleurs !

Car c'est vous qui venez remplir le sanctuaire
D'un suave parfum quand, au pied de l'autel,
Un enfant du baptême aborde le mystère,
Au nom de l'Eternel !

Vous revenez encore, pur et touchant emblème,
Quand de l'hymen pour lui s'allument les flambeaux
De la vierge timide orner le diadème
De vos brillants réseaux !

Et vous adoucissez, bien sublime mystère,
L'épreuve du vieillard à son dernier soupir ;
Votre enivrant parfum lui montre la lumière,
Pour l'aider à mourir !

Mais la fleur du tombeau regarde l'Empyrée ;
Si notre corps périt notre âme ne meurt pas,
Et la vérité brille à cette âme enivrée
A l'heure du trépas !

Dr REIGNIER.

REVUE DE LA PRESSE

LETTRE DE M. VICTORIEN SARDOU

(Tiré du journal le *Gaulois* du 4 décembre).

Nous devons à l'obligeance de M. Baschet, directeur de la *Revue illustrée*, qui s'est fait une place si importante dans la presse littéraire et artistique, communication d'une lettre de M. Victorien Sardou de l'Académie française à M. Yveling Ram-Baud, qui paraîtra dans le numéro de Noël de cette revue. M. Ram-Baud a publié, dans la *Revue illustrée*, des études sur « la force psychique ».

« *Mon cher Ram-Baud :* Il y a quarante ans que j'observe, en curieux, les phénomènes qui, sous les noms de magnétisme, somnambulisme, extase, seconde vue, etc., étaient dans ma jeunesse, la risée des savants. Quand je me hasardais à leur faire part de quelque expérience, où mon scepticisme avait dû se rendre à l'évidence : quel accueil, et quelle gaieté ! j'entends encore le rire d'un vieux docteur de mes amis, à qui je parlais de certaine fille que des passes magnétiques mettaient en état de catalepsie. Un coup de feu partait subitement à son oreille; un fer rouge effleurait sa nuque. — Elle ne bronchait pas ! « Bast ! me répondait le bonhomme, les femmes sont si trompeuses !... »

« Or, voici que tous les faits niés alors de parti

pris sont aujourd'hui acceptés, affirmés par les mêmes gens qui les traitaient de jongleries. Il n'est pas de jour où quelque jeune savant ne me révèle des nouveautés que je connaissais avant qu'il fût né. Je n'y vois rien de changé que le nom : ce n'est plus le *magnétisme* — vous pensez bien que ce mot sonnait mal aux oreilles de ceux qui l'avaient tant ridiculisé — c'est l'*hypnotisme*, la *suggestion :* désignations qui ont meilleure grâce. En les adoptant, on donne à entendre que le *magnétisme* n'était réellement qu'une duperie, dont on a fait bonne justice, et que la science officielle mérite doublement notre reconnaissance. Elle nous en a délivrés, et nous a dotés, en échange, d'une vérité scientifique : l'*hypnotisme*, — qui, d'ailleurs, est exactement la même chose.

« Je citais, un jour — je parle de loin — à un fort habile chirurgien ce fait, aujourd'hui bien connu, de l'insensibilité produite chez certains sujets, en les obligeant à regarder fixement un petit miroir ou quelque objet brillant, de façon à provoquer le strabisme. Cette révélation fut accueillie comme elle le méritait, par de bons éclats de rire et quelques fines plaisanteries sur mon « miroir magique ». — Des années se passent : le même homme vint un matin déjeuner chez moi, et s'excuse d'être en retard. Il a dû arracher une dent à une jeune fille très nerveuse et très craintive. « Et j'ai, dit-il, tenté sur elle une expérience nouvelle et fort curieuse. A l'aide d'un petit miroir métallique, je l'ai si bien endormie, que j'ai pu extraire la dent sans qu'elle s'en doutât. » — Ici je me récrie : Pardon ! mais c'est moi qui, le premier, vous ai signalé le fait, et vous vous en êtes bien moqué ! » — Désarçonné tout d'abord, mon homme a vite fait de se remettre en selle. « Bon ! me dit-il, vous me parliez magie ; mais ceci est de l'hypnotisme ! »

« Toute la science officielle a traité nos pauvres vérités méconnues de cette façon-là. — Après les avoir bien bafouées, elle se les est appropriées ; mais elle a eu soin de changer les étiquettes.

« Enfin, quel que soit leur nom, les voilà dans la place. Et puisque nos savants ont fini par découvrir à la Salpêtrière ce que tout Paris a pu voir, sous Louis XV, au cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains et qui n'a *jamais été plus vivace*. Elle n'aura plus, ensuite, qu'à lui imposer un autre nom, pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

« Seulement, ce sera long ! — Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre que ce mauvais vouloir.

« Il a d'abord contre lui les expériences de salon, détestable moyen d'investigation, bon tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

« Il a, de plus, à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la Robert-Houdin, et contre les demi-charlatans, qui, doués de facultés médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter et, par vanité ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

« Mais il a surtout à vaincre deux grands obstacles : l'indifférence d'une génération tout à ses plaisirs et à ses intérêts matériels, et cette défaillance des caractères, chaque jour plus manifeste, dans un pays où personne n'a plus le courage de son opinion, mais se préoccupe surtout de celle du voisin, et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde.

« En toute matière, art, lettres, politique, sciences, etc., ce que l'on redoute le plus, c'est de passer pour un naïf, qui croit à quelque chose, ou pour un enthousiaste, qui ne s'y connaît pas, puisqu'il admire ! — L'homme le plus sincèrement ému par une belle parole, une belle œuvre, une belle action, s'il voit quelque sceptique esquisser un sourire, n'a rien de plus pressé que de railler ce qu'il allait applaudir ; pour établir qu'il n'est pas plus « gobeur » qu'un autre, et qu'il est un juge très éclairé, puisqu'il n'y a pas moyen de le satisfaire.

« Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui — fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifesrations spirites, par les preuves les plus décisives, comment oseraient-ils l'avouer en public, confesser leur foi, et dans ce siècle de lumières, après Voltaire !... ô Prudhomme !... braver ton indignation et la terrible apostrophe que tu me cornes aux oreilles depuis si longtemps : Alors, monsieur, vous admettez donc le surnaturel ? »

« Non, Prudhomme, non ! je n'admets pas le surnaturel. — Dès qu'un fait se produit ; ce n'est que par l'effet d'une loi de la nature. — Il est donc naturel ! — Et le nier *à priori*, sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas, parce qu'elle est inconnue ; contester la réalité du fait, parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et des lois constatées, c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré qui croit connaître toutes les lois de la nature. — Si quelque savant a cette prétention-là, c'est un pauvre homme !

« Mais où je l'attends, c'est à l'examen sérieux des faits, quand il sera forcé d'y venir. Je lui promets quelques surprises. » Amitiés, V. SARDOU.

CROYANCES NOUVELLES

Tiré du journal le *Soir*, 27 novembre 1888, à Bruxelles.

A notre époque sceptique où les choses jadis vénérées se délabrent parmi l'indifférence augmentante, où l'attention se tourne, de plus en plus rebelle à l'idée pure, vers les redoutables problèmes matériels de l'existence, il est certainement curieux de constater l'avènement d'un culte né d'hier. Sans être le schisme d'aucune Eglise établie, il n'en constitue pas moins une véritable religion ayant sa foi, ses dogmes, ses prophètes, ses thaumaturges, ses miracles, ses rites, sa propagande. Cette religion n'a pas quarante ans d'existence, et ses adeptes se comptent par millions, principalement en Angleterre et en Amérique, et des conversions ont lieu chaque jour à l'édification des fidèles et à l'étonnement de l'observateur. Chacun entend que l'on veut ici désigner le *modern spiritualism*, c'est-à-dire le spiritisme de notre continent. Il n'est personne qui n'ait ouï parler des spirites, mais très peu savent à quel point le *modern spiritualism* a fait tache d'huile. La statistique actuelle des cultes le compte au quatrième ou cinquième rang, selon les pays. Beaucoup de cerveaux, séduits par ce mysticisme simple à portée de tous, s'abandonnent à sa révélation. En Belgique les spirites abondent déjà, le nombre grandit, sans que pourtant le gros public connaisse bien exactement ce qu'ils prêchent.

Ces réflexions sont suggérées par une publication spirite paraissant à longs intervalles, et bizarre à plus d'un point de vue. C'est un journal, grand format, imprimé à Lyon et portant en chef :

LA COMMUNICATION ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS
(Neuvième année.)

Journal distribué gratuitement le 1er novembre aux portes des cimetières de :

Alger, Marseille, Grenoble, St-Etienne, Tours, Reims, Troyes, Lyon, Paris, Bruxelles, Châlons, Sedan, Le Mans, Lille, Gand, Tournai, Charleroi.

L'épilogue est d'Allan Kardec, le Mahomet du spiritisme :

Les âmes de ceux qui sont morts peuvent-elles se communiquer (?) aux vivants ? — Le spiritisme prouve l'affirmative par des faits matériels.

Le corps du journal se compose de théories sur les tables tournantes et les tables parlantes, les médiums écrivains, les apparitions, de réfutations dédiées « aux négateurs de la réincarnation des âmes », d'anecdotes diverses, et d'une chronique de Hugues-le-Roux... prise dans la collection du *Temps*. Parmi les passages intéressants, une tirade à propos de la correspondance de Flaubert. Celui-ci, à neuf ans, en 1831, parle des romans « qu'il a dans la tête ». Et le spirite en infère que c'est « un souvenir qui lui vient de la vocation qu'il a choisie à l'état d'eprit avant de se réincarner (*sic*) ».

Lorsqu'on recherche, au cours des années, les faits sur lesquels s'est établie la religion spirite, on trouve que sa phase d'incubation est comprise entre 1847 et 1850. La croyance nouvelle a d'ailleurs ses historiens spéciaux, très consciencieux dans le détail. Il faut citer l'*History of modern americain spiritualism*. Son auteur, Mme Emma Harding, parle souvent en qualité de témoin oculaire. Des montagnes de volumes ont été d'ailleurs entassés sur le sujet, depuis Agénor de Gasparin et Allan Kardec jusqu'à Zoellner et William Crookes. Mais, pour donner un aperçu quelque peu général, il faut remonter aux *Knockings* (esprits frappeurs) et aux tables tournantes, avant de parler des médiums, des apparitions et du spiritisme proprement dit. (Ici vient l'histoire du spiritisme, trop connue pour la donner ici).

Beaucoup d'hypothèses ont été émises, parmi lesquelles la plus simple est celle qui attribue la rotation des tables à des mouvements musculaires réflexes des opérateurs, c'est-à-dire à une poussée inconsciente. Ce qu'il y a d'indubitable — l'épreuve est facile à tous — c'est que les tables tournent sans cause apparente. L'hypothèse des mouvements réflexes est du reste difficile à justifier dans certains détails.

Parmi les choses dites par les tables, au moyen de coups frappés en nombre conventionnel, il en est de fort singulières ; pour citer un seul exemple, on peut mentionner un groupe d'expérimentateurs qui demandaient à leur table des définitions en douze mots. Le résultat qu'ils obtinrent fut extraordinaire. « Je défie, écrit M. Eugène Nus, toutes les académies littéraires et savantes réunies de formuler brusquement, sans préparation, des définitions circonscrites en douze mots, aussi nettes, aussi complètes que celles que nous donne la table. » La définition du *bonheur* fut : *Union de l'être avec la cause, de l'homme avec sa destinée actuelle.* Et celle de l'*esprit*, vraiment fort juste : *Luxe de la pensée, coquetterie harmonieuse des rapports des comparaisons, des analogies.* On alla même jusqu'à faire dicter aux tables de la musique, et elles donnèrent des thèmes fort simples, qui ne manquent point de qualités d'harmonie, et dont s'occupèrent Delphine Gay, de Girardin et Félicien David.

Mais les spirites abandonnèrent bientôt les tables, qu'ils estimaient un moyen de communication trop lent avec l'outre-tombe. Alors s'inaugura le règne des médiums. Les médiums sont, comme le dit leur revue, des personnes privilégiées qui

servent d'*intermédiaire* entre l'humanité et les « âmes désincarnées ». Les médiums obtiennent toutes sortes de manifestations contraires aux lois physiques, et absolument stupéfiantes pour le profane; d'autres faits récents plus curieux encore semblent mieux contrôlés. Ce sont les recherches de William Crookes, membre de l'Académie de Londres, « découvreur » du thallium et auteur de la théorie physique du quatrième état de la matière. Lorsqu'on parcourt l'ouvrage où cet incontestable savant narre ses expériences (*Recherches sur le spiritualisme)*, on croit entrer dans le songe, ou bien l'on se demande si l'auteur n'a pas voulu voir « jusqu'où pourrait aller, sur la foi d'un homme de science et d'un nom respecté, la crédulité des badauds du dix-neuvième siècle ». M. Crookes a travaillé pendant quatre ans avec Home, Kate Fox, miss Florence Cook. Il a constaté « l'altération du poids du corps, les mouvements de corps pesants sans contact, des apparitions lumineuses, des formes de mains et de fantômes ».

« Une main lumineuse, écrit-il très sérieusement, descendit du plafond de la chambre, et, après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement, rejeta le crayon et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes.

« Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments jusqu'au plafond et descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant plus de dix minutes, etc., etc. — M'étant assuré de ces faits, conclut M. Crookes, ce serait une lacheté morale de leur refuser mon témoignage... »

Il y a mille récits pareils dans le livre de M. Crookes, mais rien ne vaut en ce genre l'histoire invraisemblable de Katie King. Katie King est une ombre, un esprit, un fantôme, comme on voudra. Evoquée par le médium Florence Cook, elle apparaît pendant trois années presque quotidiennement à M. Crookes, à ses collègues, à ses amis, raconte sa vie — son incarnation précédente, dirait un spirite — et M. Crookes *se photographie côte à côte avec le médium*, afin qu'on ne puisse soupçonner une hallucination. Ceci, n'est-ce pas, laisse loin en arrière toutes les histoires de revenants du vieux temps. Des exemplaires de cette photographie ont circulé. Nous en avons trouvé une reproduction dans l'ouvrage de M. Gibier, où les recherches de William Crookes sont longuement discutées.

Le spiritisme, comme on voit, a fait du chemin depuis les *Knockings* d'Hydesville et de Rochester. Et quelle que soit la valeur de tous ces faits, il faut les connaître pour ne pas ignorer son temps, et pour bien comprendre cette tendance de la substance humaine vers l'absolu, qui a deux mobiles : l'attrait du mystère, la haine et la douleur du réel.

ALCESTE.

Sous ce titre : BAVARDAGE, le *Mot d'Ordre* du 25 octobre dit :

Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète, à moins que ce ne soit Jésus ou que, dans les temps passés, ç'ait été Confucius ou un autre. Eh bien, il faut changer tout cela. Voici venir ou plutôt revenir une religion vieille de cinquante mille ans et qui fait son apparition dans notre bonne ville. Il s'agit tout simplement du bouddhisme qui pousse sa pointe chez nous. Arrière Christ, Mahomet ou les autres. Place à Parabrahm, le Dieu vrai, qui est à la fois Un et Tout, qui est et qui n'est pas, qui agit et qui n'agit pas, fini et infini, présent et absent, en un mot, Parabrahm dont les prêtres — des Mahatmas — vivent, pas en garni, sur les cimes de l'Himalaya.

Je ris, et au fond c'est très sérieux. J'ai sous les yeux le moniteur de Parabrahm, qui a pour titre l'*Initiation*, une très jolie brochure de cent pages et dans laquelle sont agités les plus gros problèmes qui aient jamais troublé la curiosité humaine. Un groupe nombreux s'est constitué à Paris pour réaliser ce que j'ai bien souvent demandé ici-même, l'étude sérieuse, approfondie de l'invisible, en dehors de toute coterie de secte ou d'Académie. Et ce groupe est composé de jeunes, ardents aux recherches, ayant cet immense mérite de ne reculer devant aucune des barrières élevées par l'ignorance ou les superstitions. C'est toute une innovation des études psychologiques, la destinée de l'homme, et dans son principe et dans sa fin — dans son retour au grand Tout — analysé au critérium de la science seule. On reste stupéfait de l'ignorance crasse dans laquelle nous ont plongés les exploiteurs de religions occidentales. On sent poindre quelque chose d'inconnu, on voit se dérouler des horizons sans fin où la pensée trouve des aliments nouveaux, on a la compréhension d'une morale vraie, profonde, embrassant non point l'humanité seule, mais tous les mondes, formant le sublime concert de l'harmonie universelle.

Je ne suis ni bouddhiste, ni parabrahmiste, mais je n'admet aucune limite à la conception intellectuelle et je recommande à ceux de mes lecteurs que préoccupent les grandes questions du passé et de l'avenir de l'humanité de lire l'*Initiation*. Ils y trouveront la vraie révélation, celle qui n'exi-

ge pas la foi aveugle, mais qui appelle à son aide toutes les facultés et toutes les bonnes volontés. Dire : je crois! est niais. Dire : je sais ! est superbe. Que les curieux d'en savoir plus long s'adressent à maître Papus, le magicien de ces merveilles, qui demeure non sur l'Himalaya, mais à la librairie Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts. Et que Parabrahm vous protège!

Un Parisien.

(*Tirés de la Revue Spirite du 15 décembre.*)

NÉCROLOGIE

Encore deux illustres combattants spirites disparus de la terre. L'un a été une des primitives colonnes de l'édifice de la doctrine. Le second un des derniers adeptes venus dans nos rangs.

D. José M. Fernandez Colavida.

Fondateur, propriétaire et directeur du plus ancien journal espagnol : la « Revue des études psychologiques ».

Fondateur et président de la société des Amis du Progrès de Barcelone.

Créateur de la société de secours mutuels, sous la désignation de « Jésus de Nazareth ».

Membre honoraire de diverses académies scientifiques.

Président honoraire du Congrès International d'Espagne.

Notre vénérable ami D. Fernandez est décédé en son domicile à Barcelone le 1er décembre dernier. Nous nous rappelons notre entrevue avec notre courageux frère, à notre dernier voyage dans son pays. Personne ne peut avoir pour lui une vénération plus grande pour les innombrables services qu'il a rendus à notre cause.

Il était déjà à cette époque au premier rang, sur la brèche, tenant tête à l'orage qui grondait de toute part autour de lui en ce pays plus que tout autre, livré à l'intolérance religieuse. Quel courage, quelle énergie, quelle persévérance dans les luttes que ce cher ami a soutenues — malgré tout il tint haut et ferme le drapeau émancipateur. C'est lui, ce vaillant, qui prit l'initiative et qui fit la traduction des œuvres d'Allan Kardec.

C'est lui qui fit faire aussi, avec l'assentiment de l'auteur, la belle traduction en espagnol du « Spiritisme devant la science » de Gabriel Delanne, qui vient d'être reconnue, au Congrès International, comme un des meilleurs ouvrages écrits sur la doctrine, comme livre de propagande de notre philosophie. Il vient de mourir de la plus belle mort pour un combattant : au champ d'honneur!

Il a eu notre vénérable frère, la suprême joie d'assister avant de quitter la terre à la réalisation de l'unique pensée de sa vie : la consolation de voir triompher à la face du monde entier l'affirmation publique des principes de sa foi philosophique, basés sur ceux établis et préconisés par son maître Allan Kardec.

Tous les membres de l'Union spirite française se joignent à nos frères d'Espagne pour honorer la mémoire de José Fernandez Colavida.

Nous déclarons bien haut que ce cher défenseur, cet honnête homme, ce véritable apôtre, a bien mérité du monde spirite, pour les services qu'il a rendus à la cause spirite et à l'humanité tout entière par l'exemple de son dévouement, de son abnégation et de son énergie.

Gloire et honneur à un véritable citoyen de l'univers!

Le second de nos frères est M. Louis-François-Auguste baron Marulaz, intendant militaire en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de l'Ordre royal de Belgique, décédé à Tarbes, dans sa 88e année.

Notre frère en croyance était membre de l'Union Spirite. C'était le fils de l'illustre soldat Marulaz, créé baron sous le premier empire par suite de ses hauts faits, et les services qu'il rendit à la France lui valurent le grade de général. Son fils, Louis-François-Auguste, tenait des qualités supérieures de sa race. Nous nous réservons de parler plus tard de son caractère vraiment élevé et de ses idées généreuses concernant les déshérités de ce monde.

Rien jusqu'à ses derniers moments où nous l'avons vu ne fit chanceler sa foi nouvelle, comme il dénommait ses convictions spirites; car pendant le cours de sa longue vie il fut un fervent catholique militant.

Aussi son évolution de philosophique-chrétien fit-elle du bruit dans son entourage. Il rompit avec ses attaches cléricales pour se livrer entièrement à nos doctrines progressives et humanitaires. Il comprit et pratiqua les enseignements des Esprits. Il était aussi généreux envers les souffrances d'autrui, que bon et charitable, sans ostentation et sans faiblesse. Il possédait une finesse d'observation qui charmait ses auditeurs, car c'était un causeur incomparable rappelant les beaux esprits philosophes, mais sans prétention, du XVIIIe siècle, avec la gaieté en plus, de bon aloi, de nos ancêtres les Gaulois.

Ah! si nous n'étions pas profondément convaincu de l'éternelle Renaissance, nous pourrions

pleurer au départ de nos vaillants amis qui depuis quelque temps disparaissent de nos rangs.

Oh ! qu'il est doux et consolant de savoir que la mort n'est qu'une clôture qui nous sépare à peine du séjour de gloire où se trouvent actuellement nos frères libérés!

Cette absolue certitude du revoir apaise les amertumes du départ de tant d'êtres justement aimés et appréciés. Les retrouver un jour, dans la grande vie indépendante de tous préjugés, exempte de mesquines susceptibilités, sont nos aspirations ; c'est plus qu'un beau rêve, c'est une réalité aujourd'hui démontrée.

Donc au revoir et non adieu à tous.

Au dernier moment, nous enregistrons encore une mort regrettable, c'est celle de Mme Lovéra, qui habitait Alger, c'est la mère de notre frère M. Lovéra, un spirite bien connu, un ardent propagateur de notre foi. Il est le dépositaire désintéressé des ouvrages spirites à Alger.

Cette honorable famille est très connue, très appréciée par son zèle incessant, de tous nos amis Algériens, où depuis longues années déjà, elle n'a pas craint, malgré toutes les railleries, les médisences, les quolibets des gens malintentionnés de répandre et de prôner envers et contre tous l'œuvre du fondateur de la doctrine.

Nos respectueux et fraternels hommages et notre attachement à la famille Lovéra, qui porte dans notre colonie africaine le flambeau de la civilisation et du progrès.

Al. Delanne.

LYDIE
OU LA
RESURRECTION

(*Suite*).

— Et la nuit, Lydie, la nuit que vous préferez au jour? — Oh ! la nuit, nous sommes ensemble Je ne vous l'ai donc jamais dit? C'est qu'il me semble. en effet, que je ne vous ai pas vu depuis longtemps ; mais je vous le dirai bien, si vous voulez. — Ce récit m'intéresserait beaucoup s'il ne vous fatiguait pas ; mais... »

Elle prit ma main dans une de ses mains, et passa l'autre sur son front, comme pour y chercher un souvenir. Ensuite, elle demeura un instant en silence, pendant que ses idées se succédaient et s'enchaînaient les unes aux autres ; sa physionomie prenait en même temps une expression plus animée, et ses yeux s'enflammaient d'une inspiration surnaturelle.

« Vous n'avez sans doute pas oublié le jour de l'incendie? personne ne l'a oublié. Cela fut bien affreux, n'est-il pas vrai? Cependant l'incendie s'apaisa ; les enfants étaient sauvés : leur mère se trouvait heureuse. Tout le monde était réuni ; il n'y eut que George qui ne revint pas. Je ne sais pas si on m'en dit la raison ou si je la devinai. George était mort, et, dans ce temps-là, je regardai la mort comme une chose sérieuse, comme une séparation éternelle. Je pensai qu'entre George et moi c'était fini pour l'éternité, et je regrettai que ma douleur ne pût pas m'anéantir tout de suite. Il me sembla que je ne l'avais pas assez aimé, puisque je lui survivais; mais je me rassurai en pensant que le désespoir était peut-être une maladie semblable aux autres; qu'il lui fallait des périodes et des crises comme à la fièvre; qu'il ne tuait pas comme un poignard. Cela serait trop doux, pensai-je en moi-même, de mourir d'une première atteinte, de mourir presque sans souffrir, pendant que George a tant souffert ; mais cependant j'espérais, aux convulsions de mon cœur prêt à se rompre, que je ne souffrirais pas longtemps. Je vécus ainsi, je ne sais pas combien de temps, sans mouvement, sans parole, sans aliments, sans sommeil, mais agitée dans mon esprit par des illusions singulières. La préoccupation de l'incendie me poursuivit. De temps en temps, je sentais sa vapeur ardente se rouler sur moi comme un torrent : elle étouffait ma respiration, elle brûlait mes cheveux et mes paupières, et quand je cherchais à fixer autour de moi mes yeux desséchés, je voyais les flammes qui gagnaient toutes les issues, qui s'allongeaient, se repliaient, s'arrondissaient, se retiraient pour revenir, comme des langues de feu qui lèchent un bûcher avant de le consumer, et je me disais : Voici qui est bien, je meurs avec George. Pourquoi a-t-on voulu me faire croire qu'il était mort sans moi? — Quelquefois, j'entendais de fortes voix qui criaient tout près de mon oreille : Courage, courage, il est sauvé ! Voyez comme les solives se sont croisées au-dessus de sa tête et l'ont préservé comme une voûte !... — Il est sauvé, répétaient les petites filles des villages voisins qui revenaient de vendanges, et elles sautaient. — Je cherchais, moi, à tirer un cri inarticulé de ma poitrine, pour demander qui était sauvé. — C'est moi, c'est moi, reprenait George ; ne m'entends-tu pas? — Je l'entendais bien, et je ne pouvais pas suffire à mon bonheur, car son haleine avait effleuré ma joue; mais au moment où je croyais le saisir, je m'apercevais que ma main était tombée dans la main d'un homme pâle et triste qui me regardait d'un œil sec et sévère. Elle ne mourra peut-être pas, disait-il, mais sa raison est aliénée, elle est folle. » (*A suivre*).

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro suivant la suite de notre intéressant feuilleton : « Souvenirs d'un Salon spirite », par Mlle Huet.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

7e ANNÉE. — N° 2. **20 centimes le Numéro.** FÉVRIER 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an. Étranger . . . . . . 6 —	38, rue Dalayrac, Paris Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

AVIS

Sauf avis contraire, nous continuerons l'envoi du journal. Nous prions donc nos lecteurs de nous envoyer sans retard le montant de leur abonnement.

IMMORTALITÉ

(*Suite*)

TROISIÈME PARTIE.

Une idée qu'il faut s'habituer à considérer comme fondamentale, c'est que la matière peut occuper des états extrêmement divers, offrir les aspects physiques en apparence les plus opposés, sans cesser d'être matière. Généralement, on conçoit seulement comme matière ce qui est solide, résistant, comme la terre, la pierre, le bois, le fer, etc., mais l'eau, le vin et tous les liquides sont formés aussi par de la matière et les gaz incolores comme l'air, la vapeur d'eau, l'hydrogène, etc., sont composés toujours par de la matière. Donc, et ceci est tout à fait remarquable, la matière peut se présenter à nous sous des formes tantôt compactes et lourdes, et tantôt fluides et inconsistantes, tantôt invisibles et à peine pesantes, et, sachons-le bien, *tous les corps de la nature peuvent ainsi occuper tous les états*.

L'eau est un excellent exemple à fournir de cette affirmation, car chacun sait qu'elle peut être solide quand elle se congèle en hiver, ou qu'elle tombe sous la forme de blancs flocons, qu'elle est liquide dans le ruisseau qui fuit entre les saules, gazeuse dans le nuage qui reflète les derniers rayons du soleil. La science a examiné successivement, et une à une, toutes les substances et elle a démontré que, malgré leur diversité, elles peuvent toutes passer par les trois états (1), suivant que l'état moléculaire d'un corps est modifié par la chaleur, la pression, l'électricité, en un mot par une force extérieure, il change d'état, de manière que ses propriétés chimiques varient suivant la nature de son mouvement atomique, mais son *poids* reste toujours le même, quelle que soit la transformation qu'il subisse.

Conservation de la matière

Nous pouvons poser en principe que la matière qui compose notre globe n'a pas augmenté depuis l'origine des temps. Elle ne s'est pas accrue de la

(1) Pour ne pas compliquer la démonstration, nous étudierons plus tard l'état radiant et nous déduirons les conséquences philosophiques de cette découverte.

millionième partie d'un gramme, ni diminuée de cette même quantité. Il y a toujours eu le MEME POIDS de substance depuis que la terre était à l'état cosmique, après la formation de la lune, jusqu'aujourd'hui. Sans aucun doute les quantités réciproques des éléments ont varié sans cesse, mais le poids total est resté le même, malgré les transformations, les mutations incessantes, les combinaisons multiples des corps simples entre eux. Si on représente la terre par un sac dans lequel se trouvent des pièces de monnaie formant une valeur de mille francs par exemple, quel que soit l'ordre dans lequel on dispose ces pièces, la somme totale ou le poids ne changent jamais, quel que soit le temps qui s'écoule. On peut secouer ce sac de manière à mélanger mille fois de suite tous les éléments qu'il contient, ceci n'influe en rien sur la masse totale qui est toujours aussi pesante.

Le globe terrestre étant isolé dans l'espace, l'attraction centrale étant assez forte pour retenir les gaz autour de la terre et pour les empêcher de se répandre dans le vide, il s'ensuit que, sauf les aérolithes qui tombent de temps à autre, et dont le poids est rigoureusement négligeable, aucune matière extérieure ne peut s'incorporer à notre terre pour en augmenter le volume. La masse des terrains géologiques est due à la combinaison lente du granit primitif avec les gaz en excès dans l'atmosphère, de plus il faut tenir compte aussi de la désagrégation physique qui agit continuellement sur les roches au moyen de l'eau et des variations de la température. La goutte d'eau qui agit sur le roc peut, au bout de millions d'années, amener sa dissociation. Le monument qui s'élevait jadis superbe et semblait narguer les ravages du temps finit par tomber en ruines; quelques pierres, quelques débris épars, restent seuls pour témoigner de sa splendeur passée, mais ses puissantes assises se sont emiettées insensiblement sans l'inexorable action des éléments incessamment agissants.

Il en est de même pour les formations géologiques. Des effets minimes lentement accumulés, finissent par produire des résultats considérables. Tel terrain qui s'est soulevé et plissé graduellement par le travail des forces volcaniques acquiert, en des milliers d'années, par l'usure, un relief de plus en plus marqué. Sous l'effet de la force émise des eaux, il y a une continuelle désagrégation, une dénudation incessante (1); les neiges, les eaux, creusent des vallées, produisent des solutions de continuité, et des montagnes aux crêtes escarpées, dentelées, aux pics aigus, se dessinent.

Mais les agents physiques continuant toujours leur action dissolvante, destructive, les pluies entraînant la terre, couche par couche, vers les vallées, cette lente dissociation et dégradation, cette ablation et ce transport continuel des détritus finissent par niveler la contrée et produire une apparente élévation du sol. En réalité, pas un atome de matière n'a été ajouté, la matière n'a fait que se déplacer.

C'est surtout par un travail invisible et lent poursuivi pendant des milliers ou des millions d'années (1) que s'affectuent les grandes tranformations dont notre globe est le théâtre. Pour que le delta d'un grand fleuve puisse se former, il faut au moins 100.000 ans; il faut encore un espaces de temps bien plus long aux ouvriers minuscules (polypes coralligènes, forominifères, huîtres, etc.) pour élever des continents entiers. Pour miner les rochers d'une côte, il faudra l'assaut continu des vagues pendant des milliers d'années, mais toutes ces causes si diverses ne produisent que des transports de matière et n'augmentent pas d'un *iota* la masse totale.

Démontrons directement cette grande vérité que *rien ne se crée, que rien ne se perd, que tout se transforme* SUR LA TERRE.

Nous demandons pardon au lecteur des détails un peu techniques qui suivent, mais ils sont indispensables pour la compréhension scientifique de cette vérité si importante: l'immortalité de l'âme, comme nous le verrons plus loin. Ceci dit, nous commençons notre démonstration.

Le poids d'un composé est égal à la somme des poids composants. Cette loi découverte par Lavoisier est la base de la chimie; c'est d'elle que sont dérivés les progrès merveilleux qu'a fait cette science.

Au point de vue philosophique, son importance est capitale. C'est elle, en effet, qui a donné expérimentalement sur la matière les connaissances les plus certaines que l'on ait. Toute métaphysique qui ne la prend pas pour base est destinée à succomber, car elle est contraire aux lois naturelles.

Voyons comment se comportera le poids de la matière prise, soit dans les trois états physiques, soit dans les états chimiques, c'est-à-dire dans les combinaisons où la matière est engagée.

(1) Il y a désagrégation et corrosion par l'action chimique et mécanique de l'atmosphère et de l'eau, de la température, des plantes; érosion par l'écoulement de l'eau et son action dissolvante. Il est curieux d'observer que la rotation de la terre a une influence notable sur la direction du travail érosif des grands cours d'eau.

(1) D'après Thomson, Sir Charles Lyell et M. de Lapparent, la vie est apparue sur la terre depuis *au moins* cent millions d'années, d'autres se basant sur l'usure des roches et l'exhaussement du sol disent depuis **300 millions** d'années.

A. *Etats physiques.* — Prenons de l'eau solide, c'est-à-dire de la glace; nous en pesons deux grammes que nous mettons dans un ballon préparé pour l'expérience. Nous chauffons doucement; au bout de quelques minutes la glace est fondue; l'eau, de l'état solide, est passée à l'état liquide. Pesée à la balance, l'eau liquide donne 2 grammes, le même poids qu'elle avait à l'état solide.

Continuant l'expérience, nous chauffons les deux grammes d'eau liquide jusqu'à ce qu'ils soient vaporisés. Nous pesons de nouveau la vapeur formée; nous trouvons deux grammes. Ainsi, à l'état gazeux, l'eau n'a pas changé de poids. Comme vérification et contre épreuve, nous refroidissons nos deux grammes de vapeur d'eau; l'eau redevient liquide; ce liquide pèse 2 grammes.

B. *Etats chimiques.* — Trois cas peuvent se présenter; *1er cas, où le poids de la matière reste le même en évidence immédiate.* — Dans l'une des branches d'un tube ayant la forme d'un V renversé, plaçons une dissolution d'azotate de baryte; et dans l'autre, une dissolution de sulfate de potasse; ces deux sels n'étant pas en contact, ne réagissent pas. Fermons le tube à la lampe; suspendons-le sous l'un des plateaux d'une balance, puis équilibrons le tout par des poids placés sur l'autre plateau.

Cela fait, inclinons le tube de manière à mélanger les dissolutions; aussitôt le liquide se trouble, une combinaison complète s'exécute; il se forme du sulfate de baryte insoluble et de l'azotate de potasse dissous.

Fixons de nouveau le tube à la balance: son poids n'a pas subi la plus légère variation.

2e cas, où le poids de la matière semble augmenter. — Prenons 100 grammes de mercure; chauffons-les dans une atmosphère contenant une quantité connue d'oxygène, 10 grammes par exemple. Pendant un nombre suffisant de jours nous maintenons le mercure à une température supérieure à 300 degrés, mais n'atteignant jamais 400 degrés. A la fin de l'expérience, tout notre mercure a pris l'aspect d'une matière rougeâtre. Mis sur la balance, ce mercure rouge pèse 108 grammes, c'est-à-dire 8 grammes de plus que le mercure primitif: le mercure semble donc avoir augmenté de poids. Il n'en est rien.

En effet, pendant que le mercure augmentait de 8 grammes, l'atmosphère d'oxygène au sein de laquelle le mercure était chauffé, perdait 8 grammes en poids; à la fin de l'expérience, elle ne contenait plus que 2 grammes. Il s'ensuit que la matière rouge n'est pas autre chose que les 100 grammes de mercure combinés à 8 grammes d'oxygène. On voit ici l'union d'un gaz incolore, invisible, avec une matière solide pour former un composé pesant davantage que le mercure, donc ce gaz invisible a un poids, c'est de la matière comme le mercure, mais sous un aspect différent. Vérifions cette affirmation:

Nous chauffons à 400 degrés la matière rouge, la combinaison se défait, le mercure métallique est régénéré, tandis que l'oxygène qui redevient libre est recueilli dans un ballon approprié. Mis sur la balance, le mercure pèse 100 grammes, l'oxygène chassé de la combinaison donne un poids de 8 grammes. Il est donc *absolument certain* qu'il n'y a eu ni perte ni gain, le mercure et l'oxygène ont changé d'état, mais ils n'ont rien perdu ni rien acquis.

Telle est en substance la célèbre expérience de Lavoisier, la plus féconde en résultats qu'on ait jamais faite.

3e Cas, où la matière semble réduite à zéro. — Prenons une allumette pesant 6 grammes et, pour simplifier l'expérience, supposons que le bois dont elle est formée est du charbon pur; puis brûlons cette allumette; il n'en reste rien: l'allumette semble anéantie.

Mais si, au lieu de laisser échapper le gaz produit par la combustion, nous le recueillons et nous le pesons, alors nous trouvons que notre allumette brûlée, loin d'être anéantie, pèse à *l'état de gaz* 22 grammes. Ce gaz est l'acide carbonique CO^2.

En dissociant ces 22 grammes d'acide carbonique, nous trouvons qu'ils sont formés de 6 grammes de charbon pur et de 16 grammes d'oxygène. Notre allumette n'a donc rien perdu de son poids; elle n'a fait que changer de forme, à l'aide de la combustion (1).

Les trois cas précédents sont les types théoriques de tous les cas qui peuvent se présenter. Que la combustion s'opère dans les plantes, dans les branchies des poissons ou dans les poumons de l'homme, le résultat est toujours le même, et l'immense et grandiose échange qui a lieu constamment entre tous les corps de la nature n'ajoute ou n'enlève rien à la matière, sans cesse elle prend des formes différentes, mais elle est substantiellement indestructible.

Nous pouvons dire qu'il est démontré expérimentalement avec une certitude absolue que:

1° Il nous est impossible de *créer* la plus petite parcelle de matière;

(1) La combustion est l'union de deux corps pondérables, l'un *comburant*, qui est l'oxygène, l'autre combustible.

Lavoisier a ainsi formulé la loi de la combustion: Le poids des produits de la combustion se compose de deux choses, à savoir; du poids du corps combustible et du poids de l'oxygène absorbé.

2° Il nous est impossible de *détruire* la plus petite parcelle de matière ;

3° Quelles que soient les variations d'état ou de combinaison, le *poids* de la matière reste invariable.

Ceci est vrai pour toute matière, qu'elle soit pondérable ou non, car ce qu'on appelle la force n'est qu'un état particulier de la matière, et de même que l'on ne peut anéantir la matière, de même la force est indestructible.

Nous ne pouvons entrer dans les développements qui seraient nécessaires pour démontrer la conservation de l'énergie, car il faudrait exposer des considérations mécaniques et physiques trop étendues pour un article de journal, mais il ressort avec certitude des travaux de Grave, Secchi, Clausius, Clerk, Maxwell, Jaule, etc., que la force se conserve éternellement dans l'Univers. La quantité totale d'énergie est invariable. Ecoutons les savants :

« Le mouvement ne naît jamais de rien, dit le Père Secchi ; il résulte toujours d'un autre mouvement. » (O et plus loin : B.) Dans tous les phénomènes physiques qui se passent journellement sous nos yeux, les mouvements semblent souvent s'annihiler, mais ce n'est qu'une apparenee ; en réalité, ils ne sont que transformés soit en mouvements moléculaires appréciables comme la chaleur, soit en d'autres travaux qui contrebalancent, surpassent même l'action de la gravité (attraction de la terre), et produisent à l'intérieur des solides les réactions réciproques des molécules. Les mouvements des derniers atômes de la matière se font nécessairement dans un véritable vide absolu, et par conséquent les pertes de forces vives sont impossibles ; de résistance, il n'y en a pas davantage ; par conséquent, ils persistent indéfiniment comme l'inertie de la matière. Les effets de frottements qu'ils feraient éprouver se réduiraient à une communication de mouvement au milieu ambiant : ce mouvement s'ajoute à celui que le milieu possède déjà, et ainsi l'énergie ne s'éteint jamais. »

« On ne peut rien ajouter à la nature dit Tyndall, on n'en peut rien retrancher ; la somme de ses énergies est constante, et tout ce que l'homme peut faire dans la recherche de la vérité physique, ou dans ses applications des sciences physiques, c'est de changer de place les parties constituantes d'un tout qui ne varie jamais, et, avec l'une d'elles, d'en former une autre.

La loi de conservation exclut rigoureusement la création et l'annihilation ; la grandeur peut être substituée au nombre, et le nombre à la grandeur ; des astéroïdes peuvent s'agglomérer en soleils ; des soleils peuvent se résoudre en flores et en faunes ; les flores et les faunes peuvent se dissiper en gaz ; la puissance en circulation est perpétuellement la même. Elle roule en flots d'harmonies à travers les âges ; et toutes les énergies de la terre, toutes les manifestations de la vie, aussi bien que le déploiement des phénomènes, ne sont que des modulations ou des variations d'une mélodie céleste. »

Nous voyons donc qu'il nous faut considérer ce qui existe actuellement comme rigoureusement indestructible, ce qui change, c'est *la forme*. Les mots *création*, *destruction*, ont perdu leur sens primitif : ils ne signifient plus aujourd'hui que *passage d'une forme à une autre forme*. Lorsque l'esprit fixe son attention sur une forme qui commence, il dit qu'il y a création il appelle destruction la fin de cette même forme, laquelle fait place à une autre. Quant à l'éternelle matière, son poids, à travers ses métamorphoses indéfinies, reste absolument invariable.

Lorsqu'un être vivant naît, il accapare à son profit certaines combinaisons chimiques, c'est un emprunt qu'il fait au grand fonds disponible, il se développe en s'assimilant une quantité toujours plus grande de matière, jusqu'à son complet développement, puis il se maintient stable pendant l'âge viril et, lorsque la vieillesse arrive, la désassimilation étant plus grande que la régénération par la nourriture, il rend à la terre ce qu'il lui avait emprunté ; à la mort, il restitue intégralement ce qu'il avait reçu.

En somme qu'est-ce qui disparaît ? Ce n'est pas la matière, c'est la *forme* à travers laquelle passait cette matière, cette forme est-elle détruite ? Non, répond le spiritisme, puisqu'elle se manifeste après la destruction de l'enveloppe charnelle, et, qui mieux est, il est ABSOLUMENT IMPOSSIBLE qu'elle se détruise comme nous allons l'établir scientifiquement.

Plus un corps composé contient d'éléments différents, plus il est chimiquement instable. Les composés quartenaires du règne animal sont essentiellement protéiformes parce que leur mouvement moléculaire très compliqué, puisqu'il est la résultante de la combinaison de celui de chacun des composants, est susceptible de se changer sous l'influence de très faibles forces extérieures. Dans le corps humain, les tissus sont comparables à ces foudres explosibles que la moindre étincelle suffit à enflammer ; ils sont sans cesse décomposés par les actions vitales et reconstruits par le sang. L'organisme est un laboratoire perpétuel où les actions chimiques les plus compliquées s'accomplissent sans cesse sous les plus faibles excitations exté-

rieures. Dans le monde minéral il n'en est pas ainsi. Les combinaisons sont beaucoup plus stables, il faut souvent employer des moyens énergiques pour séparer deux corps qui s'unissent très facilement l'un à l'autre. Ainsi reprenons notre exemple de l'allumette de carbone, nous avons vu qu'elle s'unit le plus facilement du monde à l'oxygène pour former l'acide carbonique. Eh bien, il faut employer une température de 1200 degrés pour séparer ensuite cet oxygène du carbone, on voit donc que moins il entre de facteurs dans une combinaison, plus celle-ci est stable.

Lorsque l'on arrive aux corps simples, comme leur nom l'indique, la décomposition n'est plus possible à quelque chaleur qu'on les soumette, ils restent identiques à eux-mêmes, car ils ont pris, au moment du refroidissement de la terre, une position moléculaire d'équilibre à une température si élevée que nous sommes incapables d'en reproduire une semblable aujourd'hui avec les moyens dont nous disposons. Notons qu'il faudrait employer une température supérieure à celle où la condensation s'est opérée puisque nous venons de voir que, pour décomposer un corps, il faut toujours lui fournir plus de chaleur que lorsqu'il s'est formé.

Donc, actuellement, les corps simples sont les plus stables que nous connaissions, mais nous pouvons comprendre qu'il existe des états de la matière encore plus fixes que ceux-là.

Les recherches contemporaines tendent à établir par diverses méthodes la croyance à l'Unité de la matière, c'est-à-dire que, suivant ce système, les corps simples eux-mêmes ne seraient que des combinaisons de la matière primitive. Proust croyait que l'hydrogène avait donné naissance à tous les autres éléments ; mais c'est surtout grâce aux travaux d'un célèbre astronome anglais Normann Lockyer que l'hypothèse de l'Unité de la matière a pris un degré de certitude très grand (1).

Voici en quoi consiste la démonstration de ce savant :

Sur la terre, qui est un soleil refroidi, les éléments paraissent indécomposables parce que la chaleur dont nous disposons est trop faible pour les séparer en parties plus simples, mais dans l'univers les étoiles sont des soleils à tous les degrés de température, de sorte que ce que nous sommes impuissants à réaliser ici-bas se trouve tout fait dans l'Espace. Les soleils de l'infini sont autant de foyers à des températures différentes dans lesquels on peut étudier les différents aspects que prend la matière sous l'influence de chaleurs variables et comme on sait que les étoiles blanches sont les plus chaudes, les étoiles jaunes moins chaudes et les étoiles rouges presque froides, l'analyse spectrale nous permet d'apprécier exactement les changements qui se produisent à mesure que la température diminue.

On a constaté ainsi que l'hydrogène est la première condensation matérielle de la substance unique, puis, dans les étoiles jaunes, c'est-à-dire quand la température baisse, apparaissent le magnésium, le sodium, le calcium, etc., c'est-à-dire les métaux par ordre de densité, enfin dans les étoiles rouges prêtes à s'éteindre, les métaux se sont presque tous condensés, on constate la présence des métalloïdes. C'est une vérification expérimentale de cette vérité annoncée depuis si longtemps par les esprits qu'il existe un fluide universel et les critiques seraient mal venus de nous reprocher notre ignorance puisque nos instructeurs ont devancé la science de 30 ans dans l'explication de la véritable nature de l'univers.

Ce que l'on appelle le fluide universel, est la matière sous sa forme primordiale. « L'étude de la lumière et de l'électricité, dit le père Secchi, nous a conduits à regarder comme infiniment probable que l'éther n'est autre chose que la matière elle-même, parvenue au plus haut degré de ténuité, à cet état de rareté extrême qu'on nomme l'état atomique. Par suite, tous les corps ne seraient, en réalité, que des agrégats, des atomes même de ce fluide. » Nous croyons que l'éther n'est pas la forme primitive de la matière puisque le périsprit n'est pas influencé par les vibrations de l'éther qui produisent sur nous l'effet de la chaleur et de la lumière, mais quoi qu'il en soit de cette manière de voir, ce qu'il y a de certain c'est que le fluide universel est une réalité indiscutable.

Ceci posé, on doit comprendre, d'après ce que nous avons vu, que cette matière unique est vraiment indestructible et indécomposable n'étant formée d'aucune partie. C'est la base physique de l'Univers, la simplicitée initiale, et l'âme étant individualisée dans ce fluide universel aucune puissance, aucune énergie ne saurait décomposer son enveloppe, qui est immortelle dans le vrai sens du mot. D'ailleurs la raison se refuse à supposer que cette matière puisse se diviser puisqu'elle n'a pas de composants et si des formes aussi inférieures que les corps simples gardent une inébranlable stabilité, nous pouvons hardiment affirmer que le périsprit est infiniment plus stable encore. Aucune forme de l'énergie ne peut l'atteindre puisque par

(1) Les communications faites par M. Lockyer à l'Académie des sciences ont eu lieu les 22 février, 28 juin, 12 juillet et 26 juillet 1869 ; le 8 décembre 1873 ; le 29 juin 1874 ; les 27 janvier, 2 juin et 15 septembre 1879 ; le 11 avril 1881.

sa composition, il est lui-même un centre, un foyer de puissance potentielle infinie. Rien ne peut s'anéantir et ce qui change de forme est composé, mais le périsprit qui n'est pas composé, subsiste pour toujours, donc l'âme est immortelle et ne peut pas périr. Une seule objection pouvait se poser. Pendant l'incarnation, la force vitale maintient agrégés les matériaux du corps, mais qui prouve que l'âme dans l'espace, conserve intégralement son enveloppe fluidique? L'expérience a répondu victorieusement. Du moment que la mort terrestre laisse subsister l'âme avec l'intégralité de ses souvenirs et de ses facultés, c'est que la force qui unit le principe pensant à son périsprit est inaltérable et, de même que nous avons le droit de conclure que rien ne se perd dans la nature, nous pouvons affirmer scientifiquement l'immortalité, car aucune cause physique n'est capable, dans l'espace, de rompre l'union de l'âme et de son enveloppe.

C'est en vain que Dassier dans l'*Humanité posthume* essaye d'insinuer que le fantôme posthume se dissout peu à peu dans l'espace, c'est de sa part une simple induction que rien ne justifie et l'expérience nous démontre, au contraire, conformément à la science, que les esprits étant, par leur corps fluidique, formés d'une matière plus raréfiée que l'éther, les vibrations lumineuses ou calorifiques sont trop grossières pour influencer le périsprit, dès lors aucune action, de quelque nature qu'elle soit, ne peut entamer l'intégrité de l'âme.

Non seulement l'âme humaine est dans ces conditions, mais encore celle de tous les animaux, car, ne l'oublions pas, nous avons tous passé par les phases inférieures de la vie avant d'arriver au point où nous en sommes. Nous verrons tout à l'heure que le long préambule de cet article a pour but de nous faire comprendre comment s'acquièrent et se conservent dans le périsprit tous les souvenirs, comment ils passent de l'état conscient à l'inconscience, enfin de quelle manière s'opère le progrès moral et intellectuel, depuis les formes les plus rudimentaires de l'esprit jusqu'aux manifestations les plus élevées du génie.

Notons ici ce point si important: que l'enseignement d'Allan Kardec est en conformité absolue avec la science et nous démontrerons prochainement que nulle autre théorie ne peut entrer en parallèle avec cette doctrine si simple et si profonde qui nous fait comprendre l'alliance de la science et de la révélation.

GABRIEL DELANNE.

(Extraits divers d'un ouvrage en préparation).

(A suivre).

Correspondance

Mon cher Président, Docteur Régnier,

Dans la région ouest de la France, c'est incontestement dans la ville du Mans que j'ai rencontré le plus de nos frères se visitant les uns les autres.

J'ai eu le plaisir dernièrement de passer quelques instants avec certains d'entre eux. Je les ai retrouvés toujours fervents et dévoués.

En premier lieu, il est bon je crois de vous signaler quelques guérisons obtenues par un médium nouveau, Mme Trouvé. Cette sœur bien connue des spirites du Mans obtient ces guérisons au moyen de ses facultés magnétiques et médianimiques.

Je me sers avec intention de l'union de ces deux termes, car Mme Trouvé fait des passes magnétiques ou l'imposition des mains tout en évoquant ses guides spirituels. Elle constate, nous a-t-elle dit, chaque jour le développement de ses forces curatives en se servant de l'action de sa prière. Du reste, les trois attestations qui suivent vous montreront de quelle manière elle obtient ses succès.

Cette dévouée spirite, avec le consentement de son mari, malgré ses nombreuses occupations journalières, trouve encore le temps suffisant pour porter ses soins fraternels et complètement désintéressés aux souffrances d'autrui.

Elle rapporte tout le bien qu'elle fait aux esprits; sa seule ambition est de travailler au développement et à la propagation de notre chère doctrine.

Ci-contre les attestations de certaines cures:

1° Je certifie que ma nièce, âgée de six ans, était atteinte de coliques et d'un mal d'oreille.

Elle avait des coliques depuis sa naissance et le mal d'oreille depuis deux ans.

Mme Trouvé est venue, sur ma demande, la magnétiser environ dix minutes et lui a donné à boire un litre d'eau magnétisée.

Les coliques et le mal d'oreille ont disparu immédiatement.

En foi de quoi je lui délivre le présent certificat.

Mme Trouvé l'a fait sans rétribution.

1er décembre, 1888.

Signé: LAUDEAU,
rue de la Verrerie, 22, au Mans.

Le Mans, le 26 mars, 1888.

2° Je reconnais avoir depuis trois semaines des douleurs dans le bras gauche; je ne pouvais plus m'en servir, Mme Trouvé m'a magnétisé le bras

à peu près vingt minutes chaque soir pendant quatre jours. J'éprouvais un grand soulagement et mes nuits étaient bonnes.

Le cinquième jour au matin Mme Trouvé s'étant mise en prière pour moi, un craquement s'est produit dans mon bras et depuis j'ai pu facilement m'en servir. (sans rétribution).

Signé : Anna Bolleux
rue de la Truie qui file, n° 8.

3° Etant atteinte d'un mal au genou gauche, j'en souffrais horriblement depuis déjà longtemps.

Après avoir consulté des gens compétents inutilement, je me suis adressée à Mme Trouvé qui m'a magnétisée à peu près deux minutes, pendant cinq jours. Elle est parvenue à faire disparaître complétement mon mal.

En foi de quoi je lui ai délivré le certificat, sans rien vouloir accepter.

Signé : Alphonsine Harouard
Place de l'Eperon, au Mans.
le 10 décembre, 1888.

Sous l'inspiration et sur les conseils de Mme Trouvé, un jeune ménage d'artisans se livre aux pratiques du spiritisme. La jeune femme, depuis un mois environ voit au verre d'eau. Voici une note que je relève sur le cahier des séances. « Le médium fixe les yeux sur l'eau contenue dans un verre.

On voit apparaître un jeune prêtre dans un champ de blé qui montre d'un geste un petit homme bossu qui est pendu à un arbre. L'abbé nous dit : priez pour lui ce malheureux souffre beaucoup.

Un des assistants propose de faire l'évocation du bossu, au moyen de la table.

Dem. Comment vous appelez-vous ?

Rép. Louis Fernandez. Coupez la corde qui me tient le cou, je souffre.

On prie les Esprits protecteurs du patient de le débarrasser de la corde et nous nous nous joignons à eux par nos volontés.

On reprend le verre d'eau.

A sa grande surprise le médium voit le bossu sans la corde autour du cou. Les volontés réunies des assistants ont suffi pour rendre la liberté au bossu. Il paraît tout joyeux.

Le prêtre tenait ladite corde dans sa main en la montrant avec joie.

On se remet une seconde fois à la typtologie ;

Le pseudo évoqué dit que pendant sa vie il a habité Carcassonne qu'il était conspirateur pendant la guerre carliste. Il remercie les personnes qui l'ont aidé, il demande que l'on continue de prier pour lui, car vous êtes tous bons dit-il en terminant,

Ce qui est particulier dans la faculté du médium c'est que les personnages qui apparaissent dans le verre font des gestes négatifs ou affirmatifs en raison des demandes qui leur sont adressées. Les réponses se tracent fluidiquement dans l'eau en caractères visibles. C'est en quelque sorte un nouveau genre de correspondance avec le monde des invisibles.

A cette petite réunion se trouvaient MM. Dubois et fils. M. Dubois fils nous lut quelques extraits des communications obtenues au moyen de la table, dans leur groupe qui est bien fréquenté.

La philosophie que vous pratiquez et qui a pour base Dieu et la Vérité est sublime ; c'est elle qui doit modérer vos passions dans la prospérité et vous soutenir dans l'adversité. Elle vous apprend que cette vie n'est que peu de chose vis-à-vis de la vie future. C'est cette doctrine qui doit assurer la tranquillité et la paix entre tous les peuples de la terre en leur montrant qu'ils sont tous frères, c'est elle qui devrait faire penser et réfléchir les hommes couronnés aussi bien que les plus humbles éteindre les guerres. Les esprits supérieurs condamnent le meurtre, la vengeance, mais elle ordonne le pardon des injures.

Le spiritisme est l'assemblage de toutes les vertus et la manifestation de toutes les vertus et de toutes les vérités utiles à l'humanité.

L'univers est un temple où siège l'éternel.

La vie future et l'immortalité de l'âme sont la base du spiritisme et l'apothéose de la vérité.

Ne me pleurez pas, j'ai quitté la terre et non la vie.

Pratiquez le bien, évitez le mal — vivez sagement en spirites, car nous nous reverrons un jour au banquet de la fraternité universelle.

Le plus grand intérêt pour les humains est de savoir ce qu'ils deviendront après la mort. Le spiritisme l'enseigne et le démontre par les communications avec les Esprits.

Agréez cher président et vos collègues l'assurance de tout mon dévouement.

Puisque nous donnons ici des cas de guérisons par la médiumnité, rappelons quelques faits obtenus par notre sœur, Mme Dieu, dont le dévouement pour nous, pour être bien connu, n'en est pas moins infatigable et digne de toutes nos louanges.

En juillet 1888, la fille Pollet, au Tréport, âgée de 17 ans, souffrait, depuis sa naissance, d'une incontinence d'urine, que rien n'avait pu arrêter; en moins d'un mois des soins de Mme Dieu, elle fut radicalement guérie.

En mai 1888, un petit garçon de 5 ans, atteint de la même infirmité, en était complètement débarrassé après six semaines environ de magnétisations. Le père de cet enfant écrivait à Mme Dieu pour la remercier et attester les heureux effets de sa belle médiumnité.

De plus, en juillet 1887, au Tréport, une fille Roule, 18 ans, opérée depuis le mois de janvier, d'un dépôt dans le côté, avait les jambes enflées et souffrait horriblement. Mme Dieu la soigna à peu près cinq semaines au bout desquelles la mère de la jeune fille criait au miracle en la voyant absolument guérie.

Nous sommes heureux de constater le soulagement apporté par cette admirable faculté que possède notre chère sœur Mme Dieu, qui, tout en rapportant aux bons esprits les guérisons qu'elle obtient se dévoue aux pauvres avec tant d'abnégation.

Lisbonne, le 26 novembre 1888.

Monsieur le Directeur du journal « Le Spiritisme » Passage Choiseul, 39, Paris.

J'ai l'honneur de vous informer qu'il vient d'être fondé à Lisbonne, par un petit nombre de spirites dévoués, un groupe pour l'étude des phénomènes magnétiques et spirites.

Ce groupe se met à votre disposition pour tout ce qui pourra servir à notre doctrine.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Président,
L.-E. REYNAUD.

VOYAGE AU PAYS DES SOUVENIRS

Envoyé par le Pape !

Pour encourager nos efforts et juger par lui-même de la marche de nos travaux, Allan Kardec venait de temps à autre présider une de nos réunions. Il nous gratifiait alors de ses conseils. Ces jours-là étaient jours de fête, on trouvait encore dans notre petit appartement le moyen, ô miracle, de s'empiler davantage; un long couloir aboutissait à la salle des séances, il formait une espèce d'antichambre; ces jours-là, les spectateurs en retard avaient la patience et le courage de se tenir debout jusqu'à la fin de la soirée pour écouter le Maître.

Un jour, un ingénieur de nos amis nous amène un visiteur qu'il nous présente. Ce Monsieur pouvait avoir une cinquantaine d'années, un véritable gentleman. Il s'empressa de nous tendre sa carte. Nous lisons : M. le comte de Brunet de Puisay.

Nous crûmes devoir garder le silence sur le nom et le titre de notre visiteur dans la crainte d'influencer les médiums.

La séance suivit son cours habituel par l'obtention des communications écrites. On en vînt ensuite aux manifestations physiques. Nous engageâmes M. de Brunet à s'approcher du trépied. La table à son contact s'agite nerveusement. Le meuble s'incline immédiatement vers lui qui semble tout étonné de cette déférence.

Dem. — Qui es-tu ?
Rep. — Un ami.
Dem. — Dis-moi ton nom ?
Rep. — Don Pedro de Castillan.
Dem. — Où m'avez-vous connu ?
Rep. — A Rome.
Dem. — L'endroit ?
Rep. — Au Vatican !

A cette réponse inattendue l'assistance entière se mit à rire, en supposant une mystification.

Mais le comte ne riait pas, lui. Il était pâle d'émotion, il continua ses demandes à l'esprit qui dicta la phrase suivante :

« Soyez homme de bonne foi et à l'exemple des
« disciples de Jean, allez dire à Rome ce que vous
« avez vu et entendu ce soir; mais dites surtout
« que l'heure de la rénovation morale a sonné ! »

Le comte était stupéfait, puis comprenant qu'il nous devait une loyale explication, il nous avoua qu'il était envoyé par le pape, en mission pour étudier les phénomènes spirites et nous quitta tout ému.

Restés seuls, après le départ de notre monde, ma femme, poussée par un mouvement instinctif ou par la curiosité si naturelle aux dames, s'empara de la carte de l'envoyé du pape qu'elle avait jetée dans une coupe.

Quelle ne fut pas son ébahissement en voyant apparaître à ses yeux des caractères inscrits dans la carte de visite entre le carton et le vernis en teinte mate et en plus de M. de Brunet de Puisay :

Camérier secret de cape et d'épée de sa sainteté
Pie IX.

Cette phrase ne pouvait s'apercevoir qu'en inclinant la carte de visite dans un certain sens.

Qu'auraient pu dire Messieurs les partisans « du tout à la suggestion » si à cette époque leur théorie était née ? . . . .

Quelle leçon pour tout le monde !

. . . .

Encore un document concernant la bonne foi de certains membres du clergé au sujet des phénomènes spirites, obtenus à peu près à la même époque.

Cette fois, on ne mit pas son drapeau dans sa poche. On nous présenta sans ambage le nom des visiteurs : l'abbé Marouzeau, l'auteur d'un ouvrage à tous crins contre le spiritisme, où les foudres de son éloquence, se mêlant aux foudres du Vatican, devaient à jamais pulvériser les esprits, aussi bien que ceux qui osaient croire à leur existence. Il y avait aussi un théologien distingué, M. Marène, le directeur des conférences de Saint-Sulpice, M. Delanoux, membre de l'Institut; M. et Mme Dozon, directeurs de la « Revue d'Outre-Tombe »; M. Piérard, rédacteur de la « Revue Spiritualiste ». On discuta longuement, très longuement sur les lois de la réincarnation et les principes généraux de la doctrine, sans que la question ne fît un pas.

Bref, nous proposâmes de passer à la démonstration des faits. Il nous vint une idée heureuse, afin de convaincre ces messieurs qui niaient le mouvement des tables, de nous servir d'un énorme comptoir de commerce en chêne massif, rempli de marchandises, qui se trouvait dans une chambre attenante à notre lieu de réunion habituelle.

Lorsque les visiteurs l'aperçurent, ils ne purent dissimuler des sourires sardoniques qui indiquaient leur incrédulité préconçue.

Pouvaient-ils supposer qu'une masse pareille pût bouger d'elle-même?

A moins d'un miracle, dit l'un en goguenardant ! Et pourtant, le *fameux miracle* eut lieu tout simplement.

Ecoutez : M. Piérard fit l'évocation de l'air magistral qui lui était habituel ! Nous fîmes placer notre monde comme d'habitude des deux côtés du comptoir, debout, les mains seules posées légèrement sur le plateau.

Après quelques minutes, voilà que la grosse masse se met à basculer de droite à gauche, de gauche à droite, suivant le désir exprimé par l'un d'eux.

On entendait aussi, par instants, un crépitement de petits coups frappés dans l'intérieur du bois.

Etonnement général ! C'est alors que le plus confit en dévotion, ne pouvant nier le mouvement du meuble, nous dit en changeant de tactique :

Je connais le moyen d'empêcher ces mouvements désordonnés, car ils sont produits par l'esprit du mal.

Et quel est ce moyen, lui demanda-t-on ?

Très simple.

On n'aurait qu'à poser sur le comptoir un christ, le diable alors se retirerait de suite en présence de l'image du fils de Dieu.

— J'en porte toujours un sur moi, dit Mme Dozon, voulez-vous, monsieur l'abbé, tenter l'expérience ?

L'abbé tout triomphant, prit la petite croix d'ivoire, venue si à propos, il la posa avec amphase, peut-être par conviction sur le plateau du meuble.

« Au nom du Christ; notre maître et notre Dieu, s'écria-t-il,

Vade retro Satanas !

Et l'on aperçoit l'évocateur marmoter des prières et redoubler ses exorcismes.

Pauvre abbé ! Nous revoyons encore sa figure déconfite lorsqu'il constata que les mouvements du comptoir étaient encore plus accentués qu'avant son adjuration.

Ah ! ils protestaient à leur manière, nos chers esprits, contre l'imputation d'être traités de diablotins. Ils protestaient avec une telle énergie, que les tiroirs contenant des marchandises sortaient de leurs rainures et glissaient avec fracas sur le plancher, tandis que la petite croix restait dans l'endroit où elle était posée, rivée par une foree invisible.

Croyez-vous que ces phénomènes les aient convaincus ? Nous en doutons, puisque la guerre, de de la part du clergé, continua de plus belle.

N'est-ce pas le cas d'appliquer à ces professeurs en théologie le précepte de l'Evangile que ces messieurs citent si souvent dans leurs sermons aux profanes :

Oculos abent et non videbunt,
Ores habent et non audient.

Confession intéressante d'un Esprit

Il n'y a de pires sourds que ceux qui
ne veulent pas entendre.

On a pu voir, par les phénomènes que nous venons de raconter, qui sont, nous l'affirmons, de la plus scrupuleuse exactitude, que les Esprits directeurs du mouvement spirite donnèrent, sans parti pris, des preuves irrécusables de leur existence et de leurs enseignements aux membres les plus influents du clergé, aussi bien qu'aux plus humbles enfants de la terre.

C'était, assurément, autant d'avertissements d'en haut pour attirer l'attention de « ces conducteurs d'âmes », comme ils se désignent, et les faire réfléchir sur la véracité et la gravité de la révélation du dix-neuvième siècle.

Mais le mot d'ordre catholique partant de Rome était d'étouffer à sa naissance, par tous les moyens possibles, cette philosophie si conforme aux tendances libérales de notre époque sceptique. On vit alors une nuée de boucliers s'élever de toute part, contre les théories du spiritualisme moderne. Du haut des chaires, dites de « vérité », les anathèmes plurent sur la secte naissante. Il était curieux de voir les prêtres excommunier les spirites, les messagers de Dieu !

Mais, malgré les redoutables coups de hache portés par les fanatiques contre l'arbre de science nouvelle, ils ne purent empêcher ses jeunes rameaux de s'étendre par le monde. Sa sève est de plus en plus vivace.

A quoi l'entêtement téméraire de ces ministres du Christ les a-t-il conduits ? A une déroute complète !

Leur impuissance est notoire aujourd'hui, après trente ans de luttes et d'intrigues de tout genre.

Un barrage construit par des mains fragiles peut-il empêcher une rivière qui doit devenir torrent de passer?

Une poutre minuscule peut-elle arrêter un train à toute vitesse ?

Non, mille fois non. Le mouvement en avant est irrésistible. Il est produit par une des plus fortes puissances de la nature : le monde des Esprits.

Téméraires, tous ceux qui pensent pouvoir supprimer les forces occultes, déchaînées aux quatre coins de l'Univers, pour apprendre aux hommes les lois spirituelles, si méconnues jusqu'alors !

Voici, du reste, une communication qui montrera que nos efforts de propagande, si pénibles qu'ils puissent être, ne restent pas toujours infructueux, à notre insu même, dans les consciences honnêtes ayant appartenu aux membres du clergé :

« Nous avions un camarade d'enfance que la vocation poussa dans les ordres. Quoique différant l'un et l'autre complètement d'opinions politiques et religieuses, l'abbé Justin, qui habitait la province, n'oubliait jamais de nous visiter, lors de ses voyages à Paris. Nous évoquions souvent les souvenirs de notre enfance, nos joies du premier âge, et, en véritables frères, nous nous ouvrions nos cœurs et rien n'altérait notre ancienne amitié. Bien de fois, dans nos entretiens, il fut question de spiritisme ; mais, sur ce terrain brûlant pour lui, mon ami devenait inquiet : il semblait embarrassé, indécis, et lorsque, après bien des discussions, nous désirions connaître exactement sa pensée à ce sujet, Justin conservait de Conrat le silence prudent... Il y a quelques années, il mourut subitement, sans que j'aie pu assister à ses derniers moments. Il nous vint alors à la pensée de l'évoquer, afin de juger de la situation de son Esprit dans l'autre monde.

Voici sa réponse ;

« Vous me demandez mon opinion sur le caractère des manifestations spirites auxquelles vous vous livrez avec autant de zèle que de dévouement, « Eh bien, je puis vous répondre maintenant en « toute liberté d'esprit, en vous ouvrant mon cœur « en toute confiance.

« Oui, le spiritisme est une loi divine ; vous ne « faites que continuer la tradition. De tous temps « les esprits se sont communiqués aux hommes. Je « le savais pendant mon passage sur la terre. Je « suivais attentivement, en secret, vos études. « Elles m'intéressaient plus que vous pouvez « le supposer ; elles me touchaient profondément, « Elles ont même contribué pour une large part « à consolider ma foi. Mais hélas, mes amis, un « sentiment de délicatesse que vous comprenez, « m'a retenu de vous faire part de mes confidences.

« J'étais lié par un serment et par des vœux so- « lennels contractés envers la religion catholique, « apostolique et romaine dont j'étais un humble et « sincère soldat. J'ai même combattu mes ten- « dances intimes à la foi nouvelle, dans la crainte « de forfaire à l'honneur de mes engagements sa- « cerdotaux. Mais aujourd'hui, la mort m'a délié « de mes engagements terrestres ; aujourd'hui, je « suis entièrement libre, je viens vous dire en « toute sincérité :

« Oui, mes bons amis, je suis des vôtres ; oui le « spiritisme est une vérité absolue se basant sur la « démonstration de l'âme immortelle. Cette doc- « trine est véritablement celle enseignée il y a 19 « siècles par Jésus. Elle contient en elle tous les « progrès de l'esprit créé par Dieu ; elle est ensei- « gnée de nouveau en ce jour aux hommes par les « esprits supérieurs, qui ont pour mission de con- « duire l'humanité à la connaissance des lois divi- « nes, étouffées sous de faux enseignements et « sous un amoncellemedt de préjugés de tout « genre.

« Les hommes sérieux qui ont soif des vérités éter- « nelles, et qui sont avides de connaître la destinée « de leur âme, feront bien de s'instruire des nouvel- « les théories philosophiques qui sont en harmonie « avec les idées progressives du siècle. Elles raffer- « miront leur foi chancelante ; elles les aideront

« puissamment à combattre les sophismes des éco-
« les du néantisme et de l'athéisme, et à détruire
« les idées d'intolérance, qui poussent les peuples
« aux abîmes ! Continuez votre apostolat, vous êtes
« bien assistés. Continuez sans faiblesse à affirmer
« hautement l'existence de l'Etre Suprême et nos
« relations avec vous. Le nombre de vos protecteurs,
« chers spirites, ne fait que s'accroître ! Du reste,
« lutter et espérer est un devoir.

P. S. — C'est une leçon bonne à méditer.

Signe : l'abbé JUSTIN.

(*A suivre*) AL. DELANNE

COMMUNICATION SPIRITE

obtenue par la typtologie, à Rouen

le 28 novembre 1888.

Groupe Vauvenargues.

LE JARDINIER ET L'ABEILLE

Un jour d'été dans une serre
Une abeille entra follement.
Tout alla bien dans le commencement :
Elle était joyeuse et légère,
Et butinait de fleurs en fleurs.
Mais, au plaisir bientôt succédèrent les pleurs ;
Car, pour sortir, voilà qu'elle se lance
Contre le mur de verre. Oh ! quelle imprévoyance !
Du choc elle fut renversée.
Mais, remise de sa frayeur,
De sortir elle n'eut plus peur.
Vingt fois elle fut répoussée.
Pris de compassion pour l'abeille épuisée,
Le brave jardinier en lui-même se dit :
« Je veux signaler ma journée
« Par un bienfait. Avant la nuit,
« Si je ne te donne assistance,
« Tu mourras, pauvre abeille ! » A ces mots il ouvrit
Un carreau, puis la poursuivit.
Elle ne vit point là sa délivrance :
« Ah ! dit-elle, tu veux me prendre,
« Ravir ma chère liberté !
« Mais je saurai bien me défendre,
« Et tu ne m'auras pas avec facilité,
« Tyran, despote, affreux bourreau ! »
Elle s'était postée alors sur un barreau.
La saisissant à l'improviste,
Le bon jardinier au plus vite
Passa le bras dehors et la lâcha.
L'abeille, un instant étonnée,
Reprit bientôt son vol et s'élança
Dans l'espace infini :
C'est ainsi qu'elle fut sauvée.
Mais (et c'est par où je finis),
Nous raisonnons souvent comme l'abeille :
Notre sottise à la sienne est pareille,
Nous agissons de même envers le Créateur,
Quand notre esprit du mal est seul l'auteur.
Et nous courons comme pris de vertige,
Afin d'atteindre un but prochain.

LES MÉMOIRES
D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

PREMIÈRE PARTIE

J'ajouterai à ce récit que jai beaucoup connu le Dr Cabarrus, ami intime de la famille de Girardin ; un jour que je lui parlais des tables tournantes, il me montra le petit guéridon dont j'ai déjà parlé ; il me dit qu'il l'avait fait tourner avec Mme de Girardin et l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, morts tous trois aujourd'hui, ce dernier mort martyr.

Mme Paul Meurice, que je voyais souvent chez le comte d'Ourches, nous rendait compte des visites qu'elle faisait à Jersey et des impressions du grand poète.

Le comte Cerzé de Lusignan à Soultz, le comte de Mons à Wiesbaden, le baron de Jussieu à Châlon-sur-Saône, la marquise de Boissy, le prince Georges de Solins, la comtesse de Molthé, le baron de Vast-Vimeux et bien d'autres, ne renient nullement leur croyance au spiritisme.

Mademoiselle,

« M. A. B. m'a assuré que vous voudriez bien
« me faire l'honneur de venir passer la soirée chez
« moi mercredi prochain ; je serais heureux que
« cet espoir ne fût pas déçu.

« Veuillez agréer d'avance mes remerciements
« pour une aussi gracieuse faveur et l'expression
« de ma considération respectueuse.

« LOUIS DESNOYERS.

« 30 août 1863. »

Telle est l'invitation que je reçus ce jour-là ; je m'y rendis, car c'est toujours avec bonheur que je vais chez un homme d'esprit. J'y allai avec une dame médium comme moi ; après une conversation intéressante nous vînmes à parler du spiritisme et

Lorsqu'à l'obéissance alors Dieu nous oblige,
Contrariant notre dessein,
Nous nous mettons à murmurer;
Nous accusons la Providence.
Nous ne comprenons pas, Dieu plein de bienveillance,
Que si tu nous fais tant souffrir,
C'est pour nous délivrer,
Et de nos cœurs le vice étant banni,
Que c'est pour nous ouvrir
Le ciel, l'univers... l'infini.

Bibliographie

LA VIE DE L'ÉCOLE (1)

J'ai sous les yeux un charmant recueil de douze chants pour les écoles. Je ne puis mieux faire que de donner à mes lecteurs la préface qui se trouve au commencement de cet ouvrage. On en comprendra le charme et l'utilité, beaucoup mieux que je ne pourrais le dire.

PRÉFACE

Le chant est, à l'école comme dans la famille, un des plus précieux éléments de l'éducation. Intelligemment dirigé, il imprime aux heures d'étude le mouvement salutaire d'une aimable gaîté; la discipline, l'ordre bien entendus, lui empruntent des ressources puissantes et variées. De même, au foyer domestique, les chants d'école, répétés par l'enfant, provoquent des sentiments et des pensées que, bien souvent, nous avons vus influencer heureusement des parents incultes. La douce morale exhalée par ces œuvres naïves se gravent profondément dans les jeunes mémoires; elle y subsiste à travers les déceptions de la vie et s'y réveille, plus tard, comme un lointain et frais écho de la jeunesse disparue.

Le choix de ces petits chœurs a donc son importance, et comme l'école tend, de plus en plus, à devenir un asile doux et tutélaire, le but des auteurs, en publiant ce recueil est, avant tout, de la faire aimer en la faisant comprendre. Nous avons désiré présenter ici une sorte de miroir ou se reflète la vie de l'écolier, illuminée par toutes les impressions bonnes et vraies qui doivent en surgir.

Si, en egayant les enfants, il nous est donné d'élever quelque peu leur niveau moral et de seconder ainsi le dévouement des maîtres, notre modeste ambition sera pleinement réalisée.

Sophie ROSEN-DUFAURE.

Les citoyens de l'avenir

(Premier chœur à 2 voix.)

Amis, bénissons la Patrie
Qui sur nous veille chaque jour;
Auprès d'une mère chérie,
Donnons-lui place en notre amour!

(1) « La vie de l'Ecole » recueil de douze chants pour deux voix égales. Paroles de Sophie Rosen, musique de Michel Rosen, éditeur. — Paris, 6, rue Gaillon.

ensuite nous passâmes dans la salle à manger, où était une grande table. Nous étions sept personnes y compris L. Desnoyers et Victor Noir. Assis autour de la table, nous posâmes les mains dessus; au bout de quelques minutes on entendit des coups. Grand fut l'étonnement de ces messieurs: ils nous regardèrent d'un air inquisiteur. M. Desnoyers, auprès duquel j'étais assise, fit mieux encore; je le vis, mais je ne dis rien. Il glissait tout doucement sur sa chaise, afin d'allonger sa jambe, et, par ce moyen, aller prendre le *pied imposteur* qui frappait les coups dans la table. Je riais en moi-même, l'esprit frappait toujours. M. Desnoyers passa son pied tout près du dessous de la table, il ne rencontra rien! « Mon cher je n'ai « rien trouvé et cela frappe tout de même, dit-il, « en ouvrant de grands yeux; il y a donc quelque « chose; c'est curieux. Je veux évoquer quelqu'un, « je veux voir s'il viendra. » Il évoqua ce quelqun qui se nomma. Alors M. Noir évoqua à son tour un esprit: ce fut sa sœur. Il lui demanda si elle se souvenait de ce qui lui était arrivé un soir dans son enfance. « Oui, dit-elle, une souris et du sang. » Nous fûmes étonnés de cette réponse; nous n'y comprîmes rien. M. Noir nous dit alors qu'un soir que sa petite sœur dormait dans son berceau, une souris se glissa auprès d'elle et lui mordit le bout du nez, ce qui fit du sang et en même temps réveilla l'enfant, qui se mit à crier. Enchanté de ce qu'il entendait, M. Desnoyers évoqua un autre esprit: ce fut Eugène Süe; il le questionna longuement. Enfin l'Esprit partit. Après un moment de conversation très animée, M. Desnoyers dit: — Je vais évoquer un autre esprit. Mais monsieur, lui dis-je, il est près de deux heures; ce sera pour une autre fois, si vous le voulez bien. Il trouva mon observation très juste, il nous remercia beaucoup et nous engagea à revenir. Qnelques mois après, il nous invita à dîner; nous étions douze; mais il fit boire tant de champagne, qu'il fit tourner les têtes, et les tables tournèrent moins bien.

Léon Favre, consul de France, frère de Jules Favre, ante-réincarniste par exemple, a écrit de longs articles, lesquels étaient traduits par M. Glads-

A nous sagesse et science
Pour la défendre et la servir
Nous sommes l'espérance
Les citoyens de l'avenir.

— 2e Couplet. —

Des Alpes aux sombres abîmes,
Jusqu'à l'Océan irrité,
Le bruit des flots, l'écho des cimes
Jettent leur cri de liberté,
Et nous, enfants, dans le silence,
Nous travaillons pour devenir
La plus chère espérance,
Les citoyens de l'avenir.

— 3e Couplet. —

L'ignorance a la servitude,
Tôt ou tard amène un pays.
Mais au grand soleil de l'étude,
Aujourd'hui nous sommes unis,
Pays aimé plus de souffrance,
Sur ton sol, va s'épanouir,
Ta plus chère espérance,
Les citoyens de l'avenir.

Tous ces chants sont aussi charmants que celui que je viens de citer. La musique est simple, mais très mélodique, facile à retenir et les deux parties sont harmonieuses. On sent dans ces compositions le talent d'un musicien aussi savant que judicieux, car c'est à la portée de toutes les voix et de toutes les intelligences. Je prie donc nos confrères en croyance d'acheter (60 cent.) un de ces recueils de 12 chants, d'en faire don à l'instituteur ou institutrice de l'école du pays qu'ils habitent, qui seront heureux de la connaître.

Encourageons nos frères spirites, M. et Mme Rosen-Dufaure, qui consacrent leur temps, leur travail, leur haute intelligence, à faire progresser notre jeune génération en moralité, en sagesse, enfin, à aider au progrès de notre humanité.

Ve B. FROPO.

Notre collaborateur et ami Paul Grendel (1), vient de faire paraître à Lille, librairie générale, Le Bigot frères, 11, rue de la Gare:

L'Histoire de la Princesse Violette fille du Roi Boncœur.

Cet ouvrage a été couronné, médaille d'or de la Société des Arts et des Sciences de Lille. (2 francs seulement le volume).

Cette histoire fantastique est digne d'attirer l'attention de nos lecteurs surtout s'ils ont des enfants à amuser, à instruire, tout en les moralisant.

Le livre est coquet, bien présenté au public; les 150 pages sont toutes encadrées d'un filet bordure; le texte est très lisible, en beaux caractères. La couverture est enluminée capricieusement, conformément à un tel sujet.

A la première feuille est dessiné le palais du Silence.

On est réellement intéressé par les aventures bizarres de la jeune princesse Violette, enfant née sur un trône, gâtée par ses parents faibles de ca-

(1) Auteur de la Famille Déquens, Blida-Stella, etc.

---

tone, un Anglais des plus dévoués, et insérés dans les journaux de Londres, *la Revue Spirite* n'acceptant que les articles qui sont de son opinion; elle n'aime pas la polémique; Maurice Lachâtre auteur de plusieurs ouvrages bien connus et d'un dictionnaire; Eugène de Bonnemère, ex-président de la société spirite qui a publié un ouvrage intitulé: *le Roman de l'Avenir*, lequel a été dicté par un médium de sa famille; M. le comte de Saulcy, ancien pair de France, membre de l'Institut; le Mis de Mirville, qui a publié un très long ouvrage en quatre volumes sur le spiritualisme; il a cherché à prouver, à la suite de ses longues expériences, que les faits existent, mais que c'est le diable qui en est l'auteur.

Je vous livre cette appréciation, cher lecteur, et vous la laisse juger selon vos idées.

Le comte d'Argout, chez la sœur duquel je suis allée trois fois passer la soirée pour y faire des expériences, et où j'ai rencontré M. de Saint-Arnaud, sénateur, qui a été très impressionné par une communication qu'il a eue de sa nièce, et trois prêtres dont un m'a écrit quelques semaines après pour m'adresser une dame; par discrétion je tairai son nom, sachant que ces messieurs ne s'appartiennent pas et sont souvent obligés de cacher leurs croyances, quoique l'on sache dans un certain monde que la sœur de Mgr Sibour était médium et que son frère l'interrogeait souvent. Davoud pacha, le comte de Machado, riche Portugais chez lequel un soir furent dictés les vers suivants:

.ecnaifnoc etuot ne iot a sneiv ej issuA
,ecnayorc al sa ut euq ruehnob ceva snes eJ
,iom tse'c tnemeniatrec ,xued sed xuerueh sulp eL
; iot ceva esuac ej ,ima ,siover et eJ

Ici les mots sont séparés; mais sous la dictée de l'esprit toutes les lettres se tenaient; on demanda ce que cela signifiait; il fut répondu qu'il fallait lire à rebours; après avoir cherché et coupé les mots, on obtint les vers suivants:

Je te revois, ami, et je cause avec toi;
Le plus heureux des deux, certainement c'est moi.
Je sens avec bonheur que tu as la croyance,
Aussi je viens à toi en toute confiance.

C'était le 25 avril 1861.

ractère, et qui croyant rendre leur fille heureuse en satisfaisant tous ses caprices, la conduisirent involontairement à une série d'épreuves terribles.

La pauvrette aimait pourtant bien ses chers parents, mais elle détestait l'étude, elle résolut de s'enfuir clandestinement du royaume de son père plutôt que de se soumettre aux règles de l'éducation et de l'instruction d'une fille de son rang.

Bien mal lui en prit, car elle est assujettie dans son exil volontaire à être gardeuse d'oies, de poules, de dindons, etc. Il faut qu'elle s'habitue à vivre avec des animaux ; heureusement qu'en ces temps-là, les animaux parlaient, souvent parlaient même avec justesse, puisque bien des fois ses nouveaux amis lui donnèrent de fréquentes leçons et des conseils qui relevèrent son courage abattu. Un jour, obsédée par les déceptions continuelles qu'elle subissait, la fille du roi Boncœur voulut mourir.

« Je mérite le mal que je subis, s'écria-t-elle, je « suis une ingrate, une méchante fille, le remords « ne me permettra jamais d'être heureuse. » Mais une chèvre, qui fut sa nourrice, qui possédait le don d'ubiquité, vint lui remonter le moral et la faire patienter.

Devenue grande, Violette fut obligée de chercher un abri dans une caverne au milieu des forêts pour échapper à un soudard en délire.

Après mille péripéties extraordinaires, notre héroïne, sous le poids de la douleur, tomba gravement malade.

Dans un de ses délires, Violette fit un joli rêve: elle revoyait sa ville natale, ses chers parents, et se rendit compte que sa fuite lui avait fait encourir la déchéance de ses droits au trône paternel.

Elle se réveille enfin, et par un pouvoir magique d'une fée protectrice le rêve est devenu une réalité, la jeune princesse peut presser enfin sur son cœur sa mère tant regretté et son vieux père attendri.

Quelques mauvaises langues cherchèrent à ternir la réputation de Violette, en mettant en doute sa conduite pendant sa longue absence. Mais voic que la gent emplumée, les poules, les poussins, les canards ; chèvres, chiens, souris, tous les animaux avec lesquels elle fut obligée de vivre, vinrent attester à la cour du roi Boncœur que sa fille avait beaucoup souffert et qu'elle s'était sagement conduite pendant le cours de ses terribles épreuves, en jurant que la princesse les avait bien soignés, quoiqu'étant ses inférieurs.

Je perdrai mon royaume aujourd'hui, s'écria Violette, s'il le faut, maintenant je suis assez heureuse puisque j'ai retrouvé la tendresse de mes chers parents. Je me contente de leur affection, de leur amour, que j'ai si longtemps méconnus. Je leur demande humblement pardon de ma conduite passée.

L'aréopage applaudit, et tout finit pour le mieux dans le meilleur des Etats.

La princesse Violette épousa le jeune Studioso, son concourrent au trône. Ils furent parfaitement heureux et eurent une nombreuse progéniture.

Mais cequi fait le charme decette histoire, c'est le style charmant de l'auteur qui a su, à la manière de Perrault et du bon La Fontaine, quoiqu'écrivant en

---

Le baron Thénard est venu plusieurs fois en société de M. Delanoüe, membre de plusieurs sociétés savantes, y compris la société zoologique.

Je me souviens qu'un soir, le 7 avril 1863, il demanda un Esprit ; ce fut son frère Alfred qui vint.

— A quel âge es-tu mort? — A trente-sept ans. — Par quoi étais-tu différent des hommes ordinaires? — J'étais idiot. — Tu avais une particularité physique? — J'avais deux pouces dans une main. — Dans quelle ville es-tu mort? — A Bar-sur-Aube.

Cette particularité de deux pouces dans une main est assez rare ; il n'était guère possible de la deviner.

M. Aksakof, conseiller d'Etat de S. M. l'empereur de Russie et directeur de la bibliothèque allemande spiritualiste, alors parcourait l'Europe pour chercher des faits et les publier dans sa Revue, outre ce qu'il avait publié déjà.

Des savants étrangers, MM. William Crookes, Cromwell, Fleetwood, Varley, membres de la société royale de Londres ; A. R. Wallace, célèbre naturaliste, et bon nombre d'autres qu'il serait long et inutile de nommer pour les Français, qui les connaissent peu ou pas du tout.

Le grand prêtre du spiritualisme en Angleterre est M. J. Burns, travailleur infatigable ; chaque soir, il fait des lectures ou conférences ; il publie deux journaux, dont un hebdomadaire, *le Médium* ; il donne l'hospitalité aux médiums qui n'ont pas de salon pour recevoir, en leur offrant le sien ; il les annonce gratuitement dans son journal ; il est l'homme bon et dévoué par excellence... Les dames qui sont à la tête du spiritualisme, toujours les premières quand il s'agit d'une lecture, d'une souscription ou d'une bonne œuvre, sont Mmes Macdougal Grégory, Hamilton, Berry, etc., etc.

Je rentre en France. M. Jobard, savant belge, était bien connu chez nous, où il venait souvent ; M. Eugène Nus, auteur dramatique ; M. de la Rounat, — celui-ci était médium, — écrivain ; ses deux filles sont également médiums.

(*A suivre*).

prose, faire parler l'esprit des bêtes et faire saisir la morale qui en découle. Cet ouvrage a été trouvé digne de recevoir une médaille d'or pour sa valeur littéraire.

NÉCROLOGIE

Le président de la *Solidarité spirite*, vient de quitter notre monde, dont il n'était nullement épris ; car personne moins que notre ami ne tenait à l'habiter.

Ses espérances, ses pensées intimes étaient de reconquérir le plus tôt possible d'autres régions plus sereines et plus heureuses.

Tels étaient les désirs que notre cher collègue nous exprimait, quelques jours avant son vol dans l'Infini.

Son rêve vient de se changer pour lui en réalité!

Ses amis, et ils étaient nombreux, l'ont accomgné à sa dernière demeure. On a lu sur sa tombe la suprême prière, et un de nos frères lui a adressé, au nom de tous, l'affection qu'il avait su leur inspirer.

La lettre de faire part, qu'il a tenu, le digne frère, à composer lui-même aux dernières heures de sa vie, commence ainsi :

SOLIDARITÉ SPIRITE

SOCIÉTÉ PARISIENNE DE SECOURS MUTUELS

36, Quai de l'Hôtel-de-Ville, 36

(Ici un dessin représentant une pensée).

Puis on lit :

« *Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse.*
« *La mort est une étape qui nous rapproche des mondes célestes.*
« *L'esprit est tout, le corps n'est rien.*
« *Frères et sœurs je vous attends dans un monde meilleur.* »

Vous êtes priés d'assister aux Convoi et Enterrement de . . . .

Toussaint-Théophile SAINTOT

PRÉSIDENT DE LA SOLIDARITÉ SPIRITE

décédé le 12 janvier 1889, à l'âge de 62 ans, en son domicile quai de l'Hôtel-de-Ville, à Paris, etc.

M. Saintot désira être enterré comme il a vécu, en libre-penseur ; ses désirs furent accomplis.

Rarement on peut rencontrer dans nos rangs un homme plus honnête, plus convaincu des théories d'Allan Kardec. On peut définir sa vie en deux mots : c'était la charité incarnée, et le dévouement absolu. A la veille de son départ il pleurait encore sur le sort des infortunés, des besoigneux, des déshérités.

N'est-ce pas le plus grand éloge que l'on puisse faire de ce grand cœur?

Depuis près de trente ans, cet esprit d'élite était sur la brèche. Il était donc un des plus solides pilliers de l'Edifice consolateur et l'âme ardente de la création de la première société de secours mutuels à Paris.

Que nos frères et nos sœurs en croyance s'inspirent de la pensée de ce bienfaiteur humain et qu'à son exemple et pour rendre hommage à son idée généreuse, ils accourent se faire inscrire sur le livre d'or de « la solidarité spirite ».

Ça sera mettre immédiatement en action et en pratique les véritables enseignements de ceux qui croient aux lois de l'amour et de la solidarité entre les membres d'une même famille.

Nous sommes convaincus que cet empressement sera pour notre vénérable président la plus belle récompense qu'il puisse recevoir et goûter en rentrant dans le domaine de la liberté, où son esprit plane en ce jour.

Gloire et honneur au vieux combattant des immortels principes du beau, du juste, du vrai !

A. D.

LYDIE
OU LA
RESURRECTION

(*Suite*).

Ici, Lydia s'arrêta un moment pour se recueillir de nouveau, et puis elle reprit sa phrase au mot où elle l'avait laissée, entraînée en apparence par un ordre imprévu d'idées, mais sans en perdre la liaison. « Folle ? dit-elle. Qu'est-ce donc d'être folle ? La folie, c'est l'état de l'esprit qui s'abandonne sans suite et sans règles à toutes les chimères dont il est frappé... un état heureux vraiment, le plus heureux de tous, après la mort, et le seul qu'il soit permis aux misérables d'envier, puisque c'est un crime de vouloir mourir. Je n'étais pas folle, moi ! je n'oubliais rien ! je n'imaginais rien qui ne fût véritable ! je savais que Georges était, je savais que j'étais seule, je savais qu'il ne reviendrait plus! J'aurais bien voulu être folle, mais je ne pouvais pas. J'avais plus de raison qu'il n'en faut pour comprendre mon infortune, et je la comprenais trop bien pour m'en distraire. Je me di-

disais : Cet horrible serment de cœur que j'éprouve, il faut qu'il dure jusqu'à ce qu'il ait brisé mon cœur. Cette angoise dans laquelle je meurs, il faut que je la subisse, tant que je n'aurai pas fini de mourir. Mais, mourir, c'est si aisé, ajoutai-je alors (pardonnez à mon désespoir comme Dieu m'a pardonné !); cette jeune femme que George retira dernièrement du lac, et qu'on eut tant de peine à rappeler à la vie, elle ne vivait plus d'amour, plus de regrets, plus de douleurs ! Une minute encore, et elle était en repos, la pauvre créature, pour toute l'éternité. Le repos qu'elle avait trouvé si vite, qui m'empêche de l'obtenir et de le goûter comme elle ? Il y a si près d'ici un lac, et les eaux y sont profondes !..... Vous concevez bien, mon ae cette résolution m'était venue, parce que je ne pensais pas à Dieu..... Hélas ! je ne pensais qu'à George !..... et cependant elle me calma. Je fus tranquille de l'espérance de l'être bientôt. J'ouvris les yeux pour savoir s'il était nuit, car mon projet ne pouvait s'exécuter que dans l'obscurité. Le soleil n'était pas tout-à-fait couché, mais en face de moi, ces derniers reflets s'éteignaient déjà sur les montagnes. Je prêtai l'oreille, et j'entendis le cornet des armaillers qui rappelaient les bêtes à l'étable. Les moucherons du crépuscule finissaient de bruire aux croisées. Ma tourterelle cachait sa tête sous son aile. Je dis : Tout à l'heure, — et je me trouvai presque bien. »

A cet endroit de son récit, Lydie s'interrompit encore un instant; elle soupira doucement, comme un voyageur qui reprend haleine après un trajet pénible, et qui mesure avec sécurité, sur une pente facile, le reste de son chemin. Ensuite, elle continua.

« Il y avait plus de cent heures, dit-elle, que je n'avais dormi, et quelque effort que je fisse pour rester attentive à l'arrivée des ténèbres, dont j'attendais ma délivrance, je ne pus empêcher mes paupières de se fermer. Tous les objets disparurent ensemble, toutes mes idées s'évanouirent dans je ne sais quel sentiment confus d'existence qui ne diffère presque en rien de la mort, car il est calme et presque insensible comme elle. Seulement, il y avait encore autour de moi un bruit vague, mais mélodieux et doux, comme celui d'une petite brise du soir qui expire dans les roseaux, comme celui du dernier flot qui touche au rivage. La nuit dont je venais d'épier le commencement avec tant d'impatience, paraissait se blanchir déjà des clartés du matin; ou plutôt, une lumière qui n'était pas celle du jour, qui n'était pas celle du feu, pénétrait peu à peu l'obscurité transparente. Comme elle s'accroissait graduellement, je fixais sur ce phénomène une attention d'instinct, complètement dégagée de toutes les préoccupations de mon esprit. Je n'avais plus de souvenirs, plus de sentiment, plus d'âme. Je n'avais que des yeux. La clarté devenait toujours plus vive, et cependant elle inondait mes paupières sans les fatiguer. Je me demandais vaguement comment des organes mortels pouvaient la supporter sans en être éblouis. Tout à coup, et comme si mes sens s'étaient réveillés l'un après l'autre, je crus entendre un frémissement d'ailes qui s'agitaient dans cette atmosphère merveilleuse, et il me sembla que ce bruit procédait d'un point plus lumineux que le reste, qui se précipitait vers moi de toute la hauteur du ciel, en s'agrandissant, en se développant dans sa chute, en revêtant à mesure qu'il s'approchait des formes et des couleurs. C'était des ailes, en effet, des ailes aux plumes d'or, dont la vibration était plus charmante à l'oreille que toutes les harmonies de la terre, et l'ange ou le Dieu qu'elles allaient rendre à mon amour, vous comprenez bien que c'était George ! Mais, dans l'extase où tant de bonheur m'avait plongée, je fus plus capable de le deviner que de le voir.

« Déjà ses ailes s'arrondissaient sur moi, ses bras m'enveloppaient d'une douce étreinte, ses lèvres erraient de ma bouche à mon front et à mes yeux, les boucles de ses cheveux flottaient à côté des miennes : — Viens avec moi, disait-il; confie-toi sans crainte à ton frère et à ton bien-aimé. Cette terre n'est plus notre terre; ce séjour n'est plus notre séjour. — Et nous nous élevions au même instant avec une rapidité si merveilleuse, que la limite des ténèbres nocturnes était déjà franchie, quand je me demandais encore où nous allions. Nous plongions comme dans un océan sans fond et sans rivage, dans cet éternel éther, qui n'a jamais de nuit, et que tous les astres de l'espace inondent de leurs clartés. (*A suivre*).

2e LISTE DE SOUSCRIPTIONS AU CONGRÈS SPIRITE

Mme Dieu	100
M. Billette	5
Mme Lhuillier	10
M. Lussan	20
Mme Dugas	15
M. Petitjean	5
M. Elie	5
Mme Jupin	20
Mme Dumont	10
Mme Isard	10
Montant de la 1re liste	75
Total :	265

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

7e ANNÉE. — N° 3. **40 centimes le Numéro.** MARS 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs que, comme les années précédentes, nous nous trouverons réunis le 31 mars, à 2 heures très précises, sur la tombe de notre vénéré Maître Allan Kardec, au cimetière du Père-Lachaise.

LE CONGRÈS

Nous recevons de toutes parts des adhésions au Congrès qui doit avoir lieu au mois de septembre à Paris. Nos lecteurs n'ignorent pas que c'est à la suite du rendez-vous donné par nos frères d'Espagne, l'année dernière, à Barcelone, que le comité de l'Union spirite française a résolu d'ouvrir une souscription pour couvrir les frais nécessités par ces assises du spiritisme. Nous sommes heureux de voir que l'on répond à notre appel et que bientôt, grâce au dévouement des cœurs généreux qui ont conscience de la grandeur de cette manifestation, nous serons en mesure de recevoir dignement les spirites du monde entier attirés à Paris par l'attrait de l'Exposition universelle. Bien que les sommes jusqu'alors recueillies soient encore insuffisantes pour couvrir les frais qu'impose cette réunion, nous avons tout lieu d'espérer que, d'ici à l'époque fixée, nous pourrons faire face à tous les besoins, et dès lors plusieurs questions s'imposent à notre attention. Tout d'abord, il faut déclarer nettement le but que nous poursuivons afin que nulle équivoque ne puisse se produire.

Il est malheureusement notoire que, depuis quelques années, des dissentiments assez graves se sont élevés entre certains groupes spirites. Les causes de désaccord portaient à la fois sur des questions de principes et sur des personnalités. Nous n'avons pas à revenir sur les faits passés, mais nous devons déclarer que nous écartons absolument de notre programme toute discussion qui n'aurait pas spécialement en vue l'intérêt seul de la doctrine, car nous devons faire abnégation de nos appréciations personnelles afin de ne pas donner le spectacle affligeant de dissensions intestines. Nous prêchons l'amour et la fraternité; sachons les mettre en action et montrons que ces grands mots ne sont pas pour nous de vaines paroles.

Il sera facile, croyons-nous, d'écarter ce premier point, chacun tenant à honneur de ne pas afficher d'animosité contre son prochain; c'est d'ailleurs une affaire de dignité et de respect de soi-même et des idées qu'on représente; mais où la tâche devient plus ardue, c'est lorsqu'on tente de se rendre compte de ce que sera ce Congrès au point de vue philosophique.

On s'est fait généralement une idée très fausse de ce que doit être cette réunion. Certains spirites

ont cru y découvrir une sorte de concile qui aurait pour mission de proclamer *ex cathedra* une doctrine orthodoxe de laquelle nul ne saurait s'écarter à l'avenir sans encourir le risque d'une excommunication majeure. Nous ne voyons pas comment une assemblée de cette nature aurait suffisamment d'autorité pour faire un *Credo*. Le spiritisme n'est pas une religion ; il n'a ni dogmes ni mystères; aucun prêtre ne pontifie, aucune cérémonie n'est nécessaire. Dès lors, nulle réunion ou assemblée ne peut légitimement imposer de rituel, et nous croyons sincèrement que cette idée bizarre ne viendra à aucun membre du Congrès. Notre doctrine étant essentiellement progressiste ne saurait être renfermée dans une formule nécessairement imparfaite, puisqu'elle devrait se modifier à mesure que l'esprit humain avancera dans la voie du progrès. Nous pensons donc qu'il n'y a pas lieu d'examiner plus longtemps l'hypothèse d'un Congrès autoritaire et intolérant déclarant du haut de son infaillibilité que telle doctrine spirite est bonne et telle autre mauvaise.

Nous comprenons un Congrès comme la libre réunion d'hommes partageant les mêmes idées fondamentales et les exposant librement à l'examen de tous ceux qui veulent les étudier. Si, parmi les théories émises, il s'en trouve qui réunissent le plus grand nombre d'adhésions, c'est qu'elles auront pour elles la logique et l'appui de la science; mais en aucun cas elles ne sauraient être imposées à un titre quelconqne comme des vérités immuables ou des articles de foi.

Quelles que soient les nuances qui séparent entre elles les différentes éeoles spirites, il est des vérités admises par toutes et qui constituent, à proprement parler, le spiritisme. Il est incontestable que tous les adeptes eroient à la communication entre les vivants et les morts, conséquemment à l'immortalité de l'âme. Cette certitude se base sur l'observation scientifique des faits et constitue le fondement même de notre philosophie.

Nul ne met en doute non plus la responsabilité des actes, l'action d'une justice infaillible qui s'exerce après la mort et qui fixe le sort des esprits dans l'espace.

L'existence du périsprit, cette enveloppe fluidique de l'âme, est démontrée avec la plus irrésistible évidence par les apparitions et les matérialisations des esprits. La connaissance de ce corps spirituel fait comprendre l'union de l'âme avee le corps et la conservation du souvenir après la mort. C'est une découverte capitale et sans laquelle tout est obscurité et contradiction. Enfin l'atmosphère fluidique qui environne tous les mondes et dont le rôle est si considérable n'est niée par aucun spirite qui a tant soit peu étudié.

Toutes ces vérités sont ignorées du public, qui ne voit dans notre doctrine qu'un ramassis de superstitions grossières ou de puériles déclamations mystiques. Il est nécessaire que nous nous fassions connaître; il est indispensable que l'on sache que nous comptons dans nos rangs des hommes d'élite, des princes de la science; que, loin d'être des retardataires, nous marchons à la tête du progrès, et que nos idées, si méprisées aujourd'hui, sont celles qui éclaireront l'avenir, car elles ont pour elles la preuve matérielle, LE FAIT devant lequel les plus belles théories doivent s'incliner.

Il serait bon que des spirites éminents voulussent bien traiter ces questions, les exposer simplement et clairement au public en faisant ressortir les conséquences immenses qui en résultent. Ce serait là une œuvre utile au premier chef, et qui aurait pour résultat d'amener à nous ceux qui cherchent avidemment à s'instruire sur les mystères de l'au-delà.

Les questions à l'étude pourraient être discutées en séance privée. Il résulterait de cet échange de vues un enseignement mutuel qui serait profitable à tous, car deux heures de discussions sérieuses sont plus utiles que deux ans de polémiques qui ne convainquent personne.

L'Union spirite française, en prenant l'initiative d'une souscription, n'a pas entendu faire une œuvre personnelle; elle convie toutes les sociétés et tous les spirites à s'unir dans une action commune, et elle souhaite qu'un comité dans lequel se grouperaient les délégués de toutes les parties de la France se réunisse afin d'élaborer un programme bien net et qui ne contienne que des articles universellement admis. De cette manière, le Congrès ne sera pas l'œuvre d'un homme ou d'une société, ce sera véritablement la représentation exacte des spirites français. Nous faisons donc un pressant appel à tous nos frères. Unissons nos efforts, formons un solide rempart contre les utopies. Que nos voix s'élèvent et proclament la vérité, et demandons aux esprits de nous aider à soulever le voile d'ignorance et de scepticisme qui pèse depuis trop longtemps sur nos frères de la terre !

GABRIEL DELANNE.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Chauny, le 13 janvier 1889.

Mon cher monsieur Delanne,

Nous continuons nos séances de spiritisme chez M. Wydts le jeudi de chaque semaine. Ces séances sont toujours intéressantes.

J'ai à vous signaler deux faits principaux : le premier constatant l'identité bien démontrée, d'un esprit et le second une obsession très curieuse.

1re Identité d'esprit.

Dans la séance du 27 décembre 1888, le fils de M. Allart, négociant à Crécy-sur-Seine, mort il y a un an, âgé de 17 ans, s'est manifesté d'abord par la table, puis il s'est incarné dans le médium Paul, lequel s'endort spontanément.

Après avoir remercié M. Wydts et moi pour la séance que nous avions faite tout exprès pour ses parents, afin qu'il puisse communiquer avec eux, il a ajouté ceci :

« J'aurais voulu me servir, pour écrire, du papier à dessin qui se trouve sur le bois de lit dans la mansarde au-dessus de la remise. Il est avec beaucoup de papier d'emballage au-dessus et à droite. Le paquet est composé de papier blanc jaune et bleuté. Il y a dans cette chambre une table de nuit, un tableau, un débarras, une lucarne et une petite fenêtre avec le carreau cassé. La porte de la chambre se trouve presque en face du magasin de fou rnitures, près du magasin à tonneaux, au-dessus de la grande porte en face de lamaison d'habilation, Le papier peint des murs est en lambeaux. La petite fenêtre se trouve du côté du pied du lit tout à fait à droite. Cette mansarde donne sur le derrière, Charles Allart. »

Le lendemain, j'ai écrit au père de ce dernier, qui habite à cinq lieues de Chauny, pour lui demander si la commmnication ci-dessus était exacte.

Par le retour du courrier il m'a répondu :

« Vous m'avez déjà fait bien des récits et fait voir des expériences, mais votre lettre d'aujourd'hui m'étonne plus encore. Tout le récit est de point en point de la plus rigoureuse exactitude. Cette communication m'apprend des détails que j'ignorais. C'est renversant !!! Cette nouvelle preuve est indiscutable mille fois pour celui qui veut se servir de ses yeux pour voir et de ses oreilles pour entendre.

La preuve de l'idendité de l'esprit est certaine, car ni les médiums, ni aucune des personnes qui assistaient à la séance ne connaissaient la mansarde dont il est question ci-dessus et encore bien moins les objets contenus dans cet appartement. Et on ne peut pas dire que c'est l'esprit du médium ui voyait dans le genre des somnambules, car une partie de la communication a été donnée par la table et le surplus écrit par la main du médium Paul, qui était éveillé, et qui écrivait sans savoir ce que sa main traçait. »

2e Obsession terrible.

Dans la séance du 10 janvier courant, nous avions obtenu quelques communications intéressantes, et on nous dit ensuite : Cessez. Nous avons eu le tort de ne pas obéir à cette injonction. Les médiums ont laissé leurs mains sur la table, mais on n'a plus rien obtenu.

Un des assistants a proposé à trois messieurs qui se trouvaient là de mettre leurs mains sur la table pour voir s'ils avaient des dispositions à la faire mouvoir. Ils ont accepté. Ils ont placé leurs mains et les médiums ont retiré les leurs.

Au bout d'environ un quart d'heure, la table s'est un peu agitée. Les mouvements se sont accentués et ils sont devenus ensuite très brusques.

Alors une scène inénarrable s'est produite. L'une de ces trois personnes, un instituteur qui assistait pour la seconde fois seulement à nos séances, a eu d'abord des mouvements convulsifs très prononcés. Sa chaise se soulevait d'elle-même en même temps que lui et après quelques secousses violentes, il est tombé complètement endormi sur la table. Puis il s'est agité, a relevé la tête et s'est mis à gesticuler, à frapper et à crier. Il faisait entendre de véritables hurlements comme ceux d'une bête féroce, à tel point qu'il a réveillé les voisins, qui se sont levés pour demander ce qui se passait.

Nous étions tous stupéfaits et consternés. La plus jeune fille de M. Wydts médium à incarnation, jetait les hauts cris de peur, et pleurait à chaudes larmes. Tout à coup cette enfant que je cherchais en vain à consoler s'endort spontanément. Et elle, si craintive un instant auparavant, s'avance résolument vers le sujet qui continuait de vociférer. Elle lance des fluides à celui-ci, qui tressaille chaque fois, comme s'il recevait une secousse électrique. Puis elle a demandé de l'eau qu'elle a magnétisée, et elle s'en est servie pour en imprégner le visage et les mains du sujet et lui a fait en outre sur tout le corps des passes magnétiques, en ordonnant aux mauvais esprits de sortir du corps du sujet, mais ceux-ci résistaient et se débattaient. Le corps faisait des contorsions terribles. Il grimaçait horriblement et hurlait toujours. M. Wydts a lu la prière des obsédés. On voyait le sujet souffrir de cette lecture. Il a donné un violent coup de poing sur le livre et l'a fait tomber à terre. Nous avons fait sortir le sujet dans la cour pour lui faire prendre l'air. Nous avons cherché à le calmer sans pouvoir y parvenir. Nous demandions aux esprits de vouloir bien abandonner son corps, mais ils répondaient tous en criant très fort : « Non, nous ne nous en irons pas. Nous resterons malgré vous tous. » Et le sujet est rentré violemment dans la place en criant : « Retirez-vous. » Et il menaçait de nous frapper. Nous avons demandé aux obsesseurs pourquoi ils en voulaient au sujet qui ne leur avait rien fait. Ils ont répondu qu'ils avaient de la haine pour

lui à cause de son nom. « Comment s'appelle t-il donc? — Paradis. Il s'appelle Paradis et nous souffrons horriblement. » En effet, l'instituteur en question porte ce nom.

L'esprit incarné dans la petite fille nous a déclaré être le docteur Demeure. Nous l'avions d'ailleurs parfaitement reconnu. Il nous a dit d'un air très attristé. Je ne puis les vaincre. Ils sont dix contre moi. Que va-t-il arriver? Puis dans une attitude touchante, il s'est mis à prier, en recommandant à tous d'en faire autant.

Voilà le moment où la scène devient extraordinaire et fort intéressante. Peu de temps après la prière, nous voyons arriver dans la place une autre jeune fille de M. Wydts, âgée de 15 ans, qui n'assistait pas à la séance, et qui était couchée. Cette jeune fille est médium à incarnation, mais depuis 2 ans, elle ne s'est pas endormie une seule fois et elle n'a pu assister à aucune réunion, parce que cela, nous ont dit les esprits, était nuisible à sa santé. Voilà donc cette jeune fille, à laquelle personne ne pensait, qui arrive endormie et cependant complètement habillée. Elle avait un air imposant et majestueux. Elle s'avance directement vers le sujet et lui ordonne de se taire immédiatement. «Tu sais lui dit-elle, que je suis plus fort que toi. Tu avais promis de ne plus revenir sur terre avant dix ans et tu as manqué à ta parole. Tu seras puni. Cela m'est égal, répond le sujet. Puis il se met à vouloir faire de nouvelles contorsions et mouvements désordonnés. Comme nous cherchions à le maintenir, la jeune fille nous recommande de le laisser libre. Elle s'approche de lui et lui maintient énergiquement tantôt la tête, tantôt les bras ou les jambes et lui fait des passes magnétiques sur tout le corps. Après une résistance désespérée, le sujet tombe épuisé sur le plancher. La jeune fille ordonne aux esprits de quitter le corps du jeune homme. Ils répondent toujours non. Je vous donne un quart d'heure, dit-elle, pour quitter ce corps et ramener l'esprit de M. Paradis. U e dernière résistance opiniâtre a lieu, mais enfin l'esprit incarné dans Mlle Wydts oblige les obsesseurs à déclarer qu'ils ne reviendront plus sur terre, qu'ils laisseront à l'avenir le sujet tranquille. Puis elle fait rire celui-ci, lui fait donner des poignées de main énergiques à ses deux amis qu'il embrasse. Elle lui fait demander pardon et, au bout d'un quart d'heure le sujet se lève, se réveille tout ahuri et demande à partir. Les deux amis l'ont reconduit chez lui.

Après le départ, l'esprit incarné dans la jeune fille (qui a refusé de se faire connaître, mais qui paraissait dominer beaucoup le docteur Demeure) nous a dit qu'au nombre des esprits qui s'étaient emparés du corps du jeune homme, se trouvaient trois grands criminels et que l'un d'eux, le plus endurci, était terrible, ce qui fait qu'il avait éprouvé autant de difficultés pour les faire partir, surtout que la demoiselle lui servant de médium n'est pas très forte.

A la suite de cette scène, cette demoiselle éprouvait un grand malaise, surtout à la gorge et beaucoup de fatigue.

Après un entretien avec cet esprit supérieur et le docteur Demeure, toujours incarné dans la petite fille, l'esprit supérieur a chassé les mauvais fluides existant après la chaise sur laquelle le jeune homme avait été longtemps assis, et il a recommandé d'enlever cette chaise et de la mettre dans une courant d'air pendant un mois.

Ensuite Mlle Wydts, toujours endormie, a écrit : Pas de séance avant 15 jours, et dans cette salle pas avant un mois. Prévenir les fervents médiums. Beaucoup de prières. N'en jamais parler à la charmante médium, ce qui peut la contrarier. Eviter le jeune homme SURTOUT. Mon ami le docteur Demeure a seul le secret de mon esprit. DISCRETION. Prière de n'en jamais parler aux personnes qui sont contre le spiritisme, ce qui ferait le plus mauvais effet. C. C. C. »

La jeune fille, après avoir réveillé sa jeune sœur, est allée ensuite se coucher toujours endormie. Le lendemain à son réveil, elle n'avait aucun souvenir de la scène de la veille, dont elle avait été le principal acteur inconscient.

LE PROCHAIN CONGRÈS

NÉCESSITÉ DE L'UNION

Il y a quelques mois, des efforts ont été faits par les délégués d'un certain nombre de groupes spirites, pour l'organisation en commun d'une série de conférences publiques à donner pendant le cours de l'Exposition. Il s'agissait de montrer, à la face du monde, qu'en dépit des railleries des sceptiques, des négations des savants plus ou moins officiels, des anathèmes de l'église, le spiritisme, loin d'être mort, comme on se plaît à le dire, est, tout au contraire, plus vivant que jamais, et que ses partisans peuvent, sans crainte, affronter la pleine lumière du jour.

Malheureusement, l'entente ne s'est pas faite, les pourparlers ont dû être rompus. A qui en incombe la responsabilité, il serait peu utile de le rechercher en ce moment. Il suffit de constater le fait, et, le fait constaté, de se demander si nous allons bénévolement rester sous le coup d'un premier échec.

Quant aux conférences, la pensée n'en est pas abandonnée Une souscription vient d'être ouverte à ce sujet dans le journal *Le Spiritisme*. C'est fort bien, et nous y applaudissons d'autant plus volontiers que c'était peut-être le seul moyen de donner une forme immédiatement pratique à une bonne idée. Reste à savoir si l'on trouvera l'appui sur lequel on compte. Nous le souhaitons de tout cœur, et nous ne pouvons qu'engager tous ceux qui s'intéressent au succès de cette œuvre, excellente entre toutes, d'y contribuer dans la mesure de leurs moyens.

Mais qui ne voit, dès l'abord, qu'une chose essentielle manquera, manque du moins quant à présent, à la pleine réussite de l'entreprise en question? Le journal : *Le spiritisme*, en effet, ne représente qu'un des nombreux groupes de Paris. Est-ce donc que ce groupe seul, quelque important qu'il puisse être par le nombre ou la valeur de ses adhérents, est-ce donc que ce groupe seul — par ceux de ses membres qui en sont capables — portera la parole dans les conférences dont il s'agit? Ce serait, on nous permettra de le dire en toute franchise, on ne peut plus regrettable. Or, pour qu'il en soit autrement, pour que d'autres voix puissent venir y donner leur note, il n'existe qu'un moyen, un seul, l'union. L'union! Mais on n'a pas pu la faire? C'est vrai, on n'a pu la faire. Qu'est-ce que cela prouve? Simplement qu'il faut reprendre les pourparlers, et s'efforcer, plus qu'on n'a fait, de les mener à bonne fin, d'aboutir à un résultat plus heureux que la première fois.

Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'urgence qu'il y a de se remettre à l'œuvre, et cela le plus tôt possible; car le temps presse, et attendre au dernier moment, ce serait risquer d'arriver trop tard.

Mais ce n'est pas seulement en vue des conférences qu'il importe de faire l'union, de s'entendre au préalable afin de permettre à tous les groupes qui en renferment les éléments nécessaires, de s'y intéresser, d'y prendre une part active.

On parle, pour le mois de septembre prochain, de la réunion d'un congrès spirite à Paris. Et c'est en vue de ce congrès, plus encore, s'il se peut, qu'en vue des conférences, qu'il importe de mettre une sourdine à des colères, à des haines qui, pour être anciennes, n'en sont pas moins détestables. Il n'est pas douteux que les opinions les plus divergentes ne doivent s'y rencontrer et s'y heurter. Or, si à ces opinions qui donneront lieu, surement, à des débats très vifs, venaient se joindre les amours-propres froissés, les personnalités aigres-douces, je vous laisse à penser le spectacle peu édifiant que nous offririons au public!

Le congrès devant être international, il nous est permis d'espérer que, de tous les pays où l'idée spirite a réussi à s'implanter, il nous viendra des étrangers, des frères, qui nous initieront à leurs travaux, nous apporteront le fruit de leurs expériences, nous ferons part de leurs espérances et de leurs craintes. A ces divers points de vue, leur présence au milieu de nous pourra nous être de la plus grande utilité, toujours, je le répète, si nous savons être sages, c'est-à-dire prendre les mesures préalables nécessaires pour empêcher que le congrès ne dégénère en un conflit de discussions ou de disputes oiseuses.

Le rapprochement seul dont nous avons parlé ne suffirait pas pour atteindre le résultat désiré. Il faut plus et mieux. Il importe que les questions qui devront être examinées par le congrès, soient connues à l'avance, qu'un programme net et précis soit fixé sans retard. Mais qui élaborera ce programme, qui le fera accepter? On le voit, nous revenons, une fois de plus, à la nécessité de l'union. Si les groupes ne savent pas s'entendre entre eux pour déblayer le terrain, le travail préparatoire, sans lequel on n'aboutira à rien de sérieux, ne se fera pas; chacun arrivera au congrès, sans préparation; nul ne saura quel sera l'ordre ni la base des discussions à intervenir.

Dira-t-on qu'il suffit d'un groupe ou d'un homme pour l'élaboration d'un programme? soit, mais quel sera ce groupe, quel sera cet homme? Admettons, si vous le voulez, que ce groupe existe, ou cet homme; est-ce que les décisions qu'il aura prises lieront le congrès, les membres, les groupes dont il se composera? En aucune façon. Dans une réunion de ce genre, une seule chose lie et oblige tous ceux qui y prennent part; c'est le travail préparatoire dont il vient d'être parlé, ce sont les questions bien posées, nettement définies, non par un homme ni par un groupe, mais par un comité d'organisation dont les membres sont pris, autant qu'il se peut, dans les différents groupes dont les intérêts ou les théories y doivent être discutés. Existe-t-il quelque comité de ce genre pour la préparation du prochain congrès? Non? alors qu'on se hâte de le constituer, et qu'il se mette à l'œuvre, il n'est que temps.

Supposez qu'on vienne au congrès sans avoir été averti, quelques mois au moins à l'avance, des sujets qui devront y être traités. Vous figurez-vous

que, dans ces conditions, les discussions auraient l'ampleur, l'élévation, la profondeur que, dans l'intérêt de notre cause, nous voudrions leur imprimer? Une question sérieuse ne se traite pas ainsi au pied levé. On a besoin d'y réfléchir, de classer, de coordonner ses idées, de les développer avec le plus d'art et de rectitude possible, autrement, l'impression publique sera faible ou nulle. Et ce n'est pas ce résultat que nous poursuivons.

Je sais bien qu'on a dit que les résolutions prises à Barcelone serviraient de base aux discussions du prochain congrès. Mais cela ne me paraît pas sérieux, ni surtout pratique, étant donnée la longue série de ces résolutions.

Que durera le congrès? Quatre, cinq jours. Se figure-t-on qu'il soit possible de traiter à fond plus d'une question chaque jour? d'autant qu'il y aura des orateurs étrangers dont les discours devront être traduits à mesure, ce qui allongera, dans une grande proportion l'exposition de leurs idées.

Ces observations ne suffisent-elles pas et au-delà, pour faire comprendre l'extrême urgence des mesures préliminaires dont nous parlons; pour montrer avec une entière évidence combien il importe de constituer, dès maintenant, un comité chargé de spécifier les points sur lesquels devra porter la discussion?

Allant plus loin encore : nous dirons : il ne suffit pas de constituer ce comité; il ne suffit pas de spécifier les points que le congrès sera appelé à élucider. Prenez, en effet, une de ces questions qui intéressent tous les spirites, une de celles sur lesquelles chacun a ou croit avoir son mot à dire, une opinion particulière à faire prévaloir. Il se présentera facilement huit, dix, quinze orateurs, davantage, peut-être, pour s'en expliquer. Chacun aura la parole une première fois pour l'exposition de ses idées; une seconde fois, pour le moins, pour répondre aux objections qui auront pu lui être faites, ou pour fournir des éclaircissements supplémentaires. Où trouvera-t-on du temps pour tous ces discours? En conséquence, il conviendrait peut-être que le comité chargé de déterminer les questions à traiter — au nombre de trois ou quatre, pas plus — fît davantage : qu'il choisît quelques-uns de ses membres les mieux qualifiés — autant que de questions — pour faire les fonctions de rapporteurs; — qu'il invitât tous ceux qui se sentiraient portés à développer l'une quelconque des questions proposées, à le faire par écrit et à envoyer leurs travaux au comité, un mois ou plus, avant l'ouverture du congrès. La répartition en serait faite par ordre, aux différents rapporteurs qui centraliseraient et condenseraient, chacun en ce qui le concerne, toutes les pensées, sur une question, dans un rapport unique qui serait lu en séance publique pour servir de point de départ à la discussion.

De cette façon, le travail du congrès, nettement circonscrit, serait singulièrement facilité. Le temps gagné serait utilement employé à une discussion large et approfondie. Cela ne vaudrait-il pas mieux que d'entendre rééditer vingt fois les mêmes idées sous une forme souvent presque identique. Il doit y avoir quelque chose à faire dans ce sens. C'est pourquoi nous soumettons ces observations à qui de droit. Qu'on y réfléchisse, qu'on les examine et qu'on agisse en conséquence!

Il importe que ce congrès, puisqu'il est décidé, ne tourne pas à la confusion du spiritisme et des spirites. Ne donnons pas, une fois de plus, à nos adversaires, l'occasion de faire des gorges chaudes sur notre compte. Mais agissons, travaillons; unissons-nous, entendons-nous! Que chacun s'occupe, dès à présent, des réunions qui devront avoir lieu en septembre; qu'on les prépare et qu'on s'y prépare, afin qu'elles puissent devenir le point de départ d'une étape nouvelle dans la connaissance de la vérité. Faisons en sorte qu'elles marquent un progrès sérieux dans nos études; nous y sommes tous intéressés, parce que tous nous voulons que la lumière triomphe. A l'œuvre donc tous! Fais ce que dois!

D. Metzgere.

Compte-rendu de la Conférence de M. G. Delanne

Faite à la SOCIÉTÉ FRATERNELLE

le 27 janvier 1889

Présidence de M. Henri Sausse

Mesdames, messieurs,

Depuis dix-huit ans, il s'est produit des évènemente importants, parmi lesquels il faut citer en première ligne le congrès de Barcelone dans lequel la doctrine d'Allan Kardec a réuni tous les suffrages. Donner ici les preuves du spiritisme est chose inutile, car tous ceux qui sont présents les connaissent; quant aux expériences on peut les envisager à différents points de vue. Si des faits on ne tire point de conséquences, on fait un simple enregistrement dans lequel l'unité manque parce qu'il n'y a pas de théorie pour les expliquer.

Depuis l'origine du monde, les phénomènes spirites existent; ces phénomènes ne sont pas sur-

naturels, puisqu'ils ne peuvent être produits que suivant les lois de la nature; seulement ces lois nous sont connues ou inconnues. Les phénomènes spirites dépendent de lois moins étudiées ou moins connues, parce que ce ne sont pas des lois matérielles.

Dans les deux derniers siècles, il y a eu comme une explosion de phénomènes qui n'avaient pas été expliqués. La doctrine d'Allan Kardec est la plus rationnelle et la plus en harmonie avec les progrès de la science contemporaine. Ainsi explique-t-elle les possédés de Loudun; les sortilèges des sorcières du moyen âge, certaines maladies qui valaient à ceux qui en étaient atteints le nom de possédés. De même, les trembleurs des Cévennes présentent des faits fort intéressants et parfaitement expliqués de nos jours. Les trembleurs avaient pour chef Cavalier, il prêcha une réforme de l'Eglise; et l'on vit des enfants parler plusieurs langues, guérir certaines maladies. Il y avait là des phénomènes bien marqués qu'on attribuait surtout à la crédulité publique. En Suède, à une époque un peu plus éloignée, il y a eu des prédicants qui tentent une réforme religieuse.

La religion a eu un grand rôle au point de vue social et politique; mais les idées marchent, nous évoluons; alors, si la religion veut restreindre notre marche, notre élan vers le progrès, si elle veut nous laisser dans l'ignorance d'il y a dix-huit siècles, elle reste impuissante. La science a marché, il faut que la religion marche à son tour, et se mette au niveau de la science. On a cherché des joints pour tout concilier, et on n'a pu y arriver. De là le discrédit où tombent toutes les religions.

Un philosophe d'un grand mérite, un voyant, Swedenborg a publié un des premiers ses rapports avec le monde spirituel, il ne donne point de théorie, il raconte, comme dans toutes les philosophies et dans toutes les religions, que les hommes sont heureux ou malheureux, mais il ne dit rien d'absolu Il a vu de ses amis; ils revivent dans des mondes particuliers en rapport avec leur vie terrestre, c'est notre vie amplifiée, mais il n'en ressort pas un enseignement scientifique. Il faut admettre que Swedenborg dit la vérité, et on peut le croire, ensuite il n'a donné aucune preuve qu'il dit la vérité. Il a eu des disciples qui par ent des rapports entre le monde terrestre et le monde spirituel; mais ils croient que les hommes en petit nombre peuvent recevoir les communications d'une catégorie spéciale d'êtres spirituels.

Mesmer est le premier qui nous ait permis d'être en rapport avec ce qui est aujourd'hui un livre à demi ouvert. Il a eu de nombreuses mésaventures. L'Académie des sciences repousse ses conclusions.

Puységur, vient ensuite, et remarque que dans le sommeil somnambulique ou magnétique, le sujet peut décrire les maladies et donner les remèdes nécessaires à la guérison. Les malades voyaient en outre à distance. Pour qu'un individu voie, étant dans un endroit, ce qui se passe dans un autre, il faut que ses sens aient une acuité spéciale. Dans d'autres cas, le sujet est anestésié en tout ou en partie, et il cause, il entend, il voit à distance, les sens sont endormis, alors il y a quelque chose qui reçoit les sensations. Les spirites disent que c'est l'âme, nos adversaires prétendent que ce n'est pas vrai, malgré les faits et les affirmations contraires. L'âme dégagée peut seule expliquer le phénomène. C'est l'hypothèse la plus sûre, puisqu'elle rend raisonnablement compte du phénomène.

Plus tard un puisant magnétiseur, Cahagnet, frappé par des expériences qu'il voit, essaya de les reproduire. Il réussit. Il eut plusieurs phénomènes remarquables. Son sujet s'endormait donnait des remèdes aux malades, puis il voyait des êtres de l'espace. Cahagnet demanda des explications, il reconnut de ses parents à la description faite par le sujet. Puis les personnes qui venaient se faire soigner reconnaissaient à leur tour, à la description qui leur était faite par le sujet, des parents, des amis qui leur donnaient des conseils. Si réellement nous avons une âme, et si en certaines conditions spéciales, elle acquiert une liberté presque complète, alors elle peut entrer en communication avec ceux qui ont vécu. Le magnétisme a donc un côté, qui peut donner des résultats plus probants de l'existence de l'âme, de sa survivance; il donna conséquemment la preuve de sa réalité.

Cahagnet était convaincu de l'immortalité de l'âme et de sa communication avec les vivants. Un de ses livres a contribué à répandre le spiritisme au moment où les demoiselles Fox entendaient des coups frappés. A la même époque. le comte d'Ourches se livrait aux études de la magie, et il avait la faiblesse d'y croire. Cette croyance à la magie est vieille comme le monde, en Egypte, en Grèce, dans les Indes, on croyait à la magie. Aujourd'hui, on a reconnu que c'est une grossière erreur. On ne peut influencer la liberté de son semblable, sinon sur des sujets malades et hypnotisés et d'un caractère très faible; ils ne peuvent être influencés que s'ils s'y prêtent. A Rouen et au Havre, il y a des groupes importants qui étudient le magnétisme. Un sujet de ces groupes se laisse endormir par Donato presque instantanément. On prie Donato de réveiller le sujet, et on recommande à ce dernier de se mettre sous l'influence de ses guides pour éviter le sommeil. Donato ne peut le rendormir. Donc, par la prière, par la volonté, on peut écarter l'action du plus fort hypnotiseur. La suggestion ne peut donc

agir dans tous les cas. Le comte d'Ourches fit des expériences spirites avec le baron de Guldenstubb. La sœur de ce dernier était son sujet; elle lui donna des résultass remarquables, avant la publication des livres d'Allan Kardec. Le baron de Guldenstubb a obtenu de l'écriture directe de un jour à un mois; toutes les précautions étaient prises pour que personne ne pût se rendre coupable de supercherie. Il répéta plusieurs fois ses expériences et il y crut à peine, tant il fut surpris. Il publia les résultats qu'il avait obtenus; on le critiqua, on l'accusa de mensonge, on dit qu'il écrivait lui-même en état somnambulique, ou bien sa sœur, et on conclut que cette éccriture est toute naturelle. Mais un jour la mère du comte d'Ourches se manifesta par l'écriture directe, cette écriture est en tout semblable à celle qu'elle avait de son vivant, et elle signa.

Allan Kardec est le grand initiateur. Au milieu du vague et de l'incohérence des idées, il a su tracer une route si droite, si sûre, si absolue, qu'aujourd'hui la science a confirmé toutes ses vues. Pour cela, il suffit de résumer quelques points de la doctrine d'Allan Kardec.

Pour bien se rendre compte de la grandeur de son œuvre, il faut se reporter à l'époque où il vécut et voir quelles étaient les croyances.

Le spiritualisme croyait à l'immortalité de l'âme. La religion parlait d'enfer et de paradis sans rien préciser. Les découvertes astronomiques les placent si loin qu'on s'est demandé s'ils existaient réellement. Le paradis était au-dessus des étoiles, et l'enfer dans le centre de la terre dans les abîmes de feu. Alors, quand on ne sait pas où mettre l'enfer et le paradis, les croyances sont déracinées. Les spiritualistes méconnaissent l'âme qui n'est pas matière, puisque sa production, la pensée, n'est pas matière; ils croient qu'elle n'est pas détruite, mais ils n'ont rien de probant, même pour leurs adhérents. Aux premières expériences spirites qui furent faites, chacun avait sa manière de voir particulière, et dans leur camp, il y avait un désarroi complet. Allan Kardec fit des études longues, minutieuses; il dégagea les points fondamentaux de la doctrine. Il est difficile de créer une science nouvelle, car on a ses propres préjugés, l'influence des idées du siècle. Donc il faut se former à ne pas sortir de la méthode expérimentale. C'est ce qu'a fait Allan Kardec. De plus, sa bonne foi, sa justesse d'esprit, ses guides supérieurs le mirent à même de créer sa science presque sans erreur. Il a créé une théorie qui n'est pas sienne. Depuis 2,000 ans, on s'est appuyé sur ce seul raisonnement. Or, tout raisonnement peut être détruit ou ébranlé par un autre. Il n'en est pas de même d'un fait qui est brutal et indéniable. Quand Lavoisier a montré par une expérience que rien ne se perd dans notre monde, de même quand Allan Kardec démontre la survivance de l'âme, sa vie dans l'espace, la contradiction n'a pu détruire le fait. Il a été plus loin, il a démontré que la vie physique sur la terre obéit à des lois; de même la vie de l'âme est aussi régie par des lois. Les anciens philosophes séparaient rigoureusement l'âme du corps, pour empêcher qu'on la confondît avec rien de matériel. Cet être sans corporéité était difficile à concevoir. Comment conservait-il le souvenir? Dans la vie humaine, l'intégrité de la raison amène l'intégrité des facultés. Inversement une lésion amène une infirmité. L'illustre Broca a montré qu'une circonvolution atteinte empêche la production de la parole; qu'une autre circonvolution atteinte empêche un autre acte de s'accomplir. Comment alors expliquer l'âme? Comment peut-elle agir sur le corps? Elle est sans poids, et le corps est pesant. C'est un problème insoluble, même pour les plus grands philosophes. Leibnitz croyait qu'entre le corps et l'âme il y a l'accord parfait : c'était le miracle perpétuel. Culer admettait que le corps humain émettait un fluide nerveux agissant sur l'âme; mais c'était un fluide pondérable encore. Peut-il agir sur l'âme impondérable?

Le spiritisme apporte le jour au milieu de ces ténèbres, et comble les lacunes de la philosophie. Allan Kardec met en lumière que l'âme n'est pas une entité intangible; elle a un corps, elle est visible; elle est tangible par son périsprit, enveloppe moins lourde que le corps, mais c'est encore de la matière. La matière n'est pas toujours tangible et visible. Ainsi l'air, nous ne le voyons pas, le fluide électrique qui a une matière plus raréfiée n'est pas pondérable. La matière a donc des formes où elle a des puissances excessives sans peser davantage. En un mot, l'idée de matière est généralement liée à celle de pesanteur. Cependant l'électricité est matière : c'est l'éther. Sous une autre forme, la lumière est matière aussi. La chaleur, le magnétisme sont autant de formes de la matière. Le périsprit est de la matière, mais encore plus quintessenciée, ce qui est prouvé par des milliers d'expériences. Les esprits ne sont pas accessibles aux causes physiques qui existent pour nous. La matière dont ils sont composés n'est pas impressionnée par les ondulations de la lumière et de la chaleur. Pour que les esprits puissent se manifester aux médiums, il faut qu'ils soient quelque chose; ils soutirent aux médiums du fluide nerveux et agissent sur la volonté. Nous n'agissons que par la volonté, aussi bien sur la terre que dans l'espace. Les esprits agissent comme nous agissons tous les jours. L'âme agit sur le corps par

l'intermédiaire du périsprit, des fluides et du système nerveux. Ces phénomènes sont la résultante les uns des autres. Les esprits ne perçoivent que des mouvements vibratoires. L'esprit agit sur l'air ambiant, mais il agit toujours sur la volonté. Sa matière est très raréfiée. On est cependant arrivé à connaître des états de la matière singuliers. L'état radiant est dans ce cas. C'est un état de la matière qui est fort éloigné de l'état gazeux, et néanmoins la distance qui le sépare du périsprit est encore bien plus considérable, et l'état radiant est de la matière grossière par rapport à celle du périsprit. Allan Kardec en a donné des preuves. Parmi les expériences probantes on peut citer celles du savant William Crooks : « On objecte souvent que nous sommes crédules, il suffit de répondre que quand on ignore quelque chose on s'adresse à celui qui sait ce qu'on ignore ». C'est un fait naturel. Le fait spirite ressort de la science, nous nous adressons aux savants, ils nous disent que les plus éclairés d'entre eux se sont déclarés pour le spiritisme; Crooks, Wallace, l'émule de Darwin, l'un des plus grands génies humains. Ces princes de la science ont expérimenté pendant des années consécutives avec l'esprit de méthode le plus rigoureux, puis ils nous disent ce qu'ils ont vu et constaté. L'existence du périsprit est indéniable. Avant les observations de ces savants, les médiums voyants avaient pu le constater. Crooks a assisté à la matérialisation d'un esprit; et l'a vu visible, tangible et pondérable. C'est extraordinaire, mais non surnaturel. Y a-t-il des analogies qui nous permettent de nous faire une idée de la manière dont le phénomène peut s'accomplir ? Oui, tous les jours nous pouvons constater que l'atmosphère pure qui renferme de la vapeur d'eau est invisible. Qu'un vent froid souffle, et cette vapeur d'eau devient nuage et pluie visibles. Elle vient de passer par trois états différents, elle pourrait même arriver par un froid plus intense à l'état de glace. Dans la matérialisation, l'esprit puise dans le médium les fluides qui, par leur condensation progressive, le rendent peu à peu visible. Comme conséquence, on a constaté chez le médium une déperdition de poids ; et si le phénomène se renouvelle souvent, le médium peut subir une certaine altération dans sa santé. L'âme peut donc matérialiser son enveloppe et se montrer. On a dit de Crooks qu'il était halluciné ; mais comme l'expérience se faisait devant plusieurs témoins, les ignorants adversaires ont conclu à l'hallucination collective ; ils ont été victorieusement réfutés par la photographie de l'apparition, car ils ne pouvaient pas dire que la plaque était hallucinée. Ils ont dû se taire. Après cela, W. Crooks découvre le quatrième état de la matière, découverte merveilleuse, mais autour de laquelle on fait la conspiration du silence.

Aksakoff, un spirite convaincu a assisté à nombre d'expériences ; il entreprend une polémique avec un docteur allemand qui met en avant le dédoublement du sujet. Il faut prouver que c'est vrai ; ce qui ne peut se faire, puisqu'on a pu photographier le médium en même temps que l'apparition, le médium qui est un homme et l'esprit qui est une femme. En général, cependant, l'esprit se matérialise dans le sexe du médium ; mais non toujours. On aime mieux admettre la possibilité de la transformation que la matérialisation de l'esprit. Les esprits ont fourni des phénomènes d'une autre nature, pour savoir si l'esprit a véritablement un corps, on prend deux vases, l'un avec de l'eau chaude, l'autre avec de l'eau froide. Dans le premier, on met une couche de paraffine, on s'assure que le médium ne peut approcher du vase, et on prie l'esprit de montrer sa main ou son pied, ou telle autre partie de son corps dans la paraffine. L'esprit répond à la demande. On solidifie la paraffine avec de l'eau froide, et le moulage de la main, par exemple, reste ; l'esprit le dégage en la matérialisant. Quand on coule le plâtre dans la paraffine, on voit qu'il est fait d'une seule pièce, ce qui n'aurait pas eu lieu sans la désagrégation du membre. Ercole Chiaïa prend du plâtre, il met une lumière sur la table ; les quatre personnes présentes à l'expérience se tiennent par la main et par le pied, et en moins de deux minutes, le médium dit : C'est fait. Et une figure en creux se trouve imprimée dans le plâtre. C'est une figure de jeune fille recouverte d'un voile impalpable. Un sculpteur demande plus de trois jours pour faire le même travail.

En Amérique, en Angleterre, des récits de ce genre abondent dans les journaux. On ne peut dire qu'on s'entend de tant de points éloignés et différents pour propager une plaisanterie ! C'est un phénomène scientifique en somme. Tous les phénomènes scientifiques ne peuvent pas s'obtenir à volonté, pas plus que les phénomènes spirites. Le médium n'est pas toujours apte à obtenir le phénomène, de même qu'on ne peut faire de l'électricité statique par un temps humide, et cependant, c'est un fait scientifique. En spiritisme nous ne connaissons pas toutes les lois des phénomènes, mais cela n'empêche pas de les obtenir.

Les recherches d'Allan Kardec montrent que l'âme est enveloppée du périsprit ; c'est le côté physique ; mais le côté moral est bien plus important. Chaque action réagit sur le cerveau ; il y a échange perpétuel entre l'âme et le cerveau. Le périsprit enregistre le tout. A la fin de la vie, la

moyenne des pensées bonnes l'emportant sur celle des pensées moins bonnes donne la situation que se fera l'esprit dans l'autre vie. L'alcoolique se punit par ses propres excès, sans que Dieu ait rien à y voir. Les bonnes pensées modifient le périsprit, le purifient, l'assainissent. Dans le cas contraire, il y a un état maladif, pour ainsi dire. Notre état périsprital fait notre bonheur ou notre malheur ; nous sommes les artisans de nos propres destinées ; nous pouvons monter ou rester stationnaires.

La gloire d'Allan Kardec est d'avoir établi ces vérités, nous devons lui en avoir une reconnaissance éternelle.

Les bravos et applaudissements nombreux qui ont accueilli cette péroraison et souligné les principaux passages de son discours ont dû montrer à l'orateur combien nos frères et sœurs en croyance étaient heureux des efforts que fait M. Gabriel Delanne pour la diffusion de notre doctrine ainsi que le plaisir réel qu'ils éprouvaient à lui voir presenter avec autant de talent que de conviction la doctrine qui nous est chère.

Le Président se faisant l'écho de toute l'assistance a remercié l'orateur et l'a prié de porter à nos frères de la capitale l'assurance de notre dévouement à la cause spirite.

Le Président a ensuite annoncé comme devant avoir lieu très prochainement une conférence de M. Metzger au siège de société fraternelle, cette nouvelle a été accueillie avec plaisir par tout l'auditoire.

Lyon, le 1er février 1889,
pour la Société Fraternelle,
Le Président,
HENRI SAUSSE.

Le Secrétaire,
M. MOISSONNIER.

Correspondance

Cher monsieur et F. E. S.

Je venais de lire dans votre dernier numéro du *Spiritisme* la dissertation philosophique de M. Firmin Nègre sur l'*oubli* de nos existences antérieures. Je réfléchissais à ce passé que plus d'un voudrait connaître, certains pour satisfaire une vaine curiosité, d'autres pour s'amender et ne point retomber dans les mêmes fautes.

Mais voilà qu'en dépliant un journal mes yeux tombent, par hasard, sur une bluette poétique qui, par une coïncidence étrange, vient à l'appui de la dissertation de M. Firmin Nègre.

Je vous envoie ces vers ; ils sont intéressants à plus d'un titre.

Ce cri d'une âme en détresse, cet appel au passé est signé d'un tout jeune homme, mort à dix-neuf ans ! Voici en quels termes l'écrivain parle de ce jeune poète :

« Connaissez-vous le poète Charles Read, ce Gilbert, ce Chatterton, ce Moreau contemporain, « mort à dix-neuf ans ?... Ma question est oiseuse; « que vous connaissiez ou non ce chantre inspiré, « fauché dans sa floraison première, il est vraisemblable que vous ignorez les stances suivantes, « qu'un ami du défunt vient de révéler au public :

STANCES DE CHARLES READ

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Etait bien vieux dès mon enfance.

Par économie il logea
Dans ma juvénile poitrine
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible tourment !
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre ! aimer follement
Et ne pas savoir ce qu'on aime

Et moi qui viens de lire cet appel désolé, lecture qui m'a profondément ému, je me demande si les poètes et les penseurs possèdent seuls cette intuition merveilleuse du passé dont reste privé le commun des mortels.

A vous bien fraternellement.
MILTET,
Capitaine retraité,
28, rue du Bassin,
Courseulles-sur-Mer (Calvados).

Liège, le 3 février 1889.

A Monsieur G. Delanne, è Paris.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous donner copie ci-après de l'ordre du jour voté par acclamation dans l'assemblée extraordinaire de l'Union spiritualiste :

« Les délégués des sociétés spirites l'Espérance de Poulseur, l'Alliance fraternelle de Verviers, l'Union spiritualiste de Seraing, l'Union spiritualiste de Liège, ainsi que six présidents des groupes des environs de Seraing, les principaux spirites de la région, réunis en assemblée extraordinaire à Liège le 26 janvier 1889, forment le vœu de voir les ouvrages d'Allan Kardec publiés en éditions populaires à prix réduits, estimant que c'est là l'un des moyens principaux de propagande dont dispose le spiritisme. Ils s'associent aux vœux déjà exprimés précédemment par les frères étrangers, prient M. G. Delanne d'examiner la question et de faire tous ses efforts pour réduire le prix de vente le plus tôt possible ; engage la presse spirite tout entière à mener une active campagne dans ce sens. »

Veuillez agréer, monsieur, nos salutations les plus fraternelles.

Pour le comité de l'Union spiritualiste,
Le secrétaire,
G. Duparque.

Nous nous associons pleinement aux vœux formulés par nos frères belges, mais nous leur ferons observer que nous sommes tout à fait étrangers à la publication des œuvres d'Allan Kardec, et que nous ne pouvons que renvoyer leur demande à qui de droit.

(N. d. l. R.).

Groupe Vauvenargues.

. . . .

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, une communication spirite intitulée: *Le Jardinier et l'Abeille*. Nos amis de Rouen nous adressent à ce sujet la lettre suivante :

Notre ami M. X... de Rouen, qui nous a communiqué cette belle fable, en accompagne l'envoi des détails suivants :

« Le 27 novembre, veille du jour où nous devions recevoir la fable *le Jardinier et l'Abeille*, notre guide spirituel nous dictait ces lignes : « Je dois « vous dire que la fable que vous donnera demain « notre cher poète est entièrement de sa composi- « tion, mais qu'il en a emprunté le sujet à une con- « versation de Victor Hugo, qu'un ami du grand « poète a rapportée depuis : M. Paul *Stapfer*. Le « jardinier de la fable n'est autre que Victor Hugo « dans le récit de l'écrivain. »

« Plus tard, le 16 décembre, le même guide nous disait : « La fable *le Jardinier et l'Abeille* est tirée « de la deuxième des *Causeries parisiennes* de « Paul Stapfer: Si vous pouvez trouver cet ouvrage, « achetez-le; il est intéressant au point de vue de « Victor Hugo et de ses conversations. »

Nous nous adressons à un libraire de Rouen, qui, deux fois, demande sans succès l'ouvrage à ses correspondants de Paris : « Inconnu », répond-on. Nous prions alors le guide de vouloir bien nous indiquer le nom de l'éditeur: « Adressez-vous, « nous dit-il, à M. L..., libraire, rue ..., il pourra « sans doute vous renseigner. » En effet, M. L... trouve les indications nécessaires, il fait venir le volume et nous le remet le 23 décembre. A la deuxième des *Causeries parisiennes*, nous avons le vif plaisir de lire ces lignes de Paul Stapfer :

« J'ai passé trois ans à Guernesey et j'ai eu l'honneur d'y voir quelquefois Victor Hugo... Le poète a son cabinet d'études sur le toit de sa maison ; il travaille dans une serre, une véritable serre, une chambre toute en verre, d'où il a la plus magnifique vue de l'île sur la mer et sur le ciel.

« Hier au soir, me dit-il donc, à six heures et demie, l'heure de descendre pour le dîner, j'ai aperçu par terre, dans ma chambre, ce que j'y vois tous les ans au printemps, et cela me fait toujours de la peine : des abeilles mortes. Les pauvres bêtes entrent chez moi le matin quand on ouvre; pendant la journée, ne voyant point l'obstacle transparent qui s'oppose à leur issue, elles se précipitent, pour sortir, contre les vitres de ma chambre, de tous les côtés, au sud, au nord, à l'est, à l'ouet, jusqu'à ce que, le soir, épuisées de fatigue, elles tombent et meurent. Mais hier, avec les abeilles, il y avait un gros bourdon, plus vigoureux que les abeilles, qui n'était pas mort, le gaillard, mais encore très vivant, ma foi! et qui s'élançait de toutes ses forces contres les carreaux comme un grand bêta qu'il était. « Toi, l'ami, dis-je, tu as beau avoir la vie un peu plus dure, si je ne viens pas à ton secours, mon bon, ton affaire est faite anssi; avant la nuit tu seras mort, et quand je remonterai ce soir, si je cherche avec ma lampe ce que tu es devenu, je trouverai ton petit cadavre par terre, à côté de ceux des abeilles. Allons! comme l'empereur Titus, je veux signaler ma journée par un bienfait : sauvons la vie à cet insecte; un bourdon vaut

peut-être un homme aux yeux de Dieu, et vaut mieux sans doute qu'un prince. J'ouvris un carreau, et avec une serviette je chassai l'animal dans cette direction ; mais il fuyait toujours du côté opposé. Alors j'essayai de le prendre en jetant la serviette sur lui. Quand le bourdon sentit que je voulais le prendre, il perdit la tête complètement ; il bondissait en fureur contre les vitres comme s'il eut voulu les briser, reprenait son élan, bondissait encore, parcourait en tous sens la chambre entière, éperdu, désespéré, fou...

« Ah ! tu veux me prendre ! ah ! tu veux me ravir ma liberté ! tyran ! despote ! affreux bourreau ! ne me laisseras-tu pas tranquille à la fin ? Je suis heureux, pourquoi me persécutes-tu ? » Après d'assez longs efforts je parvins à le faire tomber, et en le saisissant à travers la serviette, je lui fis involontairement quelque mal... Oh ! comme il aurait voulu se venger ! il dardait son aiguillon (1) : son petit corps nerveux, contracté sous mes doigts, ramassait pour me piquer tout ce qui lui restait de vigueur, mais moi, sans m'inquiéter de sa rage et de ses protestations, j'étendis mon bras hors du carreau, secouai la serviette : le bourdon un instant étourdi, étonné, prit son vol et s'élança dans l'infini.

Eh bien, concluait Victor Hugo, j'ai sauvé ce bourdon, j'ai été « sa providence » : mais (c'est la morale de mon histoire), bourdons stupides que nous sommes tous, ne nous conduisons-nous pas de la même manière envers la providence de Dieu ? Nous avons nos petits projets absurdes, nos vues étroites et courtes, nos désirs violents dont l'accomplissement n'est pas possible, dont la poursuite nous perdra sûrement ; n'y voyant pas plus loin que notre nez, les yeux fixés sur ce but prochain, nous marchons en avant avec un entêtement aveugle, nous courons, comme pris d'un vertige insensé ; nous voulons réussir, triompher, disons-nous, c'est-à-dire aller nous casser la tête contre un obstacle que nous ne voyons point. Et quand Dieu, qui voit tout et qui veut nous sauver, contrarie nos desseins, nous nous mettons à bourdonner, nous aussi, nous murmurons sottement, nous accusons sa providence ; nous ne comprenons pas d'abord que s'il nous persécute, bouleverse tous nos plans et nous fait tant souffrir, c'est pour nous délivrer, c'est pour nous ouvrir l'infini. »

Ces détails, outre l'intérêt qu'ils présentent au point de vue de la coïncidence des faits obtenus par nos frères de Rouen, auront pour nos lecteurs cet autre avantage de leur rappeler quels étaient les sentiments religieux et philosophiques de Victor Hugo, qui, dans sa conversation avec M. Stapfer, a affirmé sa foi en la doctrine de la Providence, comme en ses écrits il exprime son horreur pour le matérialisme et l'athéisme.

(1) « Les bourdons n'ont point d'aiguillon ; mais les poètes n'y regardent pas de si près. »

HERCULANUM (1)

Je viens de lire avec le plus grand intérêt un nouveau roman dû à la plume de l'esprit de Rochester. Il est d'autant plus attachant qu'il nous peint la civilisation de l'époque du terrible événement de l'éruption du Vésuve, qui ensevelit deux cités riches et florissantes, Herculanum et Pompéi, qu'on a découvertes, il y a quelques années, merveilleusement conservées sous leur linceul de cendres.

Les mœurs, les usages, les passions y sont décrits avec une rare perfection. On voit que l'auteur était un des acteurs du drame ou plutôt des drames. C'était Caïus Lucilius, noble patricien, le héros du livre. Caractère généreux, de sentiments élevés, et adorant son père. Il y avait aussi Fabius, mari de la belle Virgilia. Celui-là était une âme d'élite qui avait horreur de l'esclavage, cette hideuse plaie qui depuis des siècles a rongé notre pauvre humanité et déshonoré cette société romaine, si gracieuse et si raffinée et qui est encore la honte de nos temps modernes.

Je ne puis résister au désir de citer une anecdote du livre.

Fabius avait acheté des esclaves ; parmi eux était un jeune garçon de 12 ans, fort insoumis ; il était d'origine germaine, fils de quelque chef de tribu et se nommait Gundicar. Fabius, le voyant si débile, désirait l'attacher au service de sa femme et lui présenta le jeune esclave. Mais Virgilia éprouva une profonde horreur en le voyant, quoiqu'il fût beau. Grands dieux ! s'écria-t-elle, où ai-je vu ces yeux-là ? L'enfant la regardait avec une admiration profonde.

A quelques jours de là, il s'empara d'un médaillon représentant une tête de Tibère, et pour ce vol, qu'on voulait lui faire avouer, il fut fustigé d'une façon cruelle. Virgilia, entendant des cris, vint voir ce qui se passait ; en voyant que c'était ce petit misérable, elle se retira indifférente. Mais Fabius, attiré aussi par les vociférations du surveillant, qui malgré les coups et le sang qui ruisselait et tachait la chemise de la pauvre petite victime, n'obtenait pas l'aveu du vol, mit fin au supplice et ordonna au surveillant de remettre ses fonctions à un autre moins cruel. L'enfant s'évanouit et l'on trouva sur sa poitrine le médaillon. Fabius le prit et, montant chez Virgilia jeta le bijou, sur une table et dit à sa femme :

— J'ai été témoin de l'effroyable traitement in-

(1) Chez Auguste Ghio, éditeur, Palais-Royal 1, 3, 5, Galerie d'Orléans.

fligé au petit Gundicar et j'ai dû me laisser dire par mes gens que leur maîtresse était passée, avait tout vu, et n'avait pas empêché cette exécution.

— Je déteste ce garçon, il a mérité sa punition ; il ne doit pas voler mes bijoux.

— N'as-tu pas honte, Virgilia, de haïr un être aussi malheureux, privé de famille, de position et de liberté, aimé et gâté chez les siens aussi bien que nos enfants le sont chez nous, les hasards de la guerre ont jeté Gundicar aux mains de ses ennemis, qui le traitent pis qu'un animal — On pouvait le punir autrement et ne pas faire de son corps une plaie. Et maintenant, Virgilia, tu vas prendre une de tes femmes, du baume et une boisson rafraîchissante, et tu iras, toi-même, bander les blessures de l'infortuné.

Elle comprit qu'il lui reprochait son manque de cœur.

Ruffila appela-t-elle sans bouger. Prends ce qu'il faut dans cette armoire et va chez l'esclave Gundicar, tu lui donneras à boire et tu banderas ses plaies. Fabius resta muet, puis prenant des mains de la servante les bandes et le pot d'albatre. Suis moi, je vais moi-même bander l'enfant, et il sortit précipitamment.

Un instant Virgilia resta stupéfaite, puis bondissant du lit de repos où elle était couchée, elle rejoignit Fabius.

Que fais-tu? dit-elle, saisissant son bras avec agitation ; tu me blâmes devant nos gens en te chargeant d'une besogne de femme et d'esclave !

Je dois bien le faire, puisque tu t'y refuses; mais laisse-moi te dire, Virgilia, qu'un service de charité n'est jamais une besogne d'esclave ; les mains les plus patriciennes peuvent bander des plaies ; les laisser faire par le fouet à un enfant est vraie besogne d'esclave.

N'est-ce pas que ce récit est charmant.

L'épilogue à la fin du livre nous représente la réunion de tous les Esprits acteurs du drame dans la ville morte d'Herculanum. Amis et ennemis forment des groupes, et tous ces visages transparents et fluidiques réflétaient la tristesse, le remords ou la souffrance.

Oh ! mes parents chéris, exprima la pensée de Caïus Lucilius, de quels terribles regrets est torturé l'esprit humain quand, d'un œil dessillé, il sonde ses existences passées ! Que de fautes et d'erreurs on aurait pu éviter ! que d'occasions perdues pour faire le bien et acquérir des amis !

Tous témoignaient de leur douleur et de leurs regrets.

Lorsqu'une éblouissante clarté entourant comme d'une vaste auréole un être d'une suave beauté. Le regard calme et serein de l'Esprit supérieur se fixa avec une douce pitié sur ces groupes coupables et troublés. Je ne puis citer tout ce que cet Esprit leur dit, mais ce passage me paraît instructif et d'une grande actualité.

« Un temps viendra où la religion d'amour prê-
« chée par Jésus pour relever l'humanité n'aura
« plus la force d'agir sur elle ; des découvertes
« scientifiques, qui dévoileront aux hommes quel-
« ques parcelles infimes du savoir de l'infini, les

LES MÉMOIRES

D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

PREMIÈRE PARTIE

Je ne puis m'empêcher de vous raconter ce qui eut lieu chez moi, un soir où ils vinrent avec quelques amis. Après avoir obtenu des communications de diverses sortes, ces demoiselles parlèrent d'un Esprit qui venait à elles ; il se disait saltimbanque et était mort il y a plus de cent ans. Cet Esprit avait une grande force physique qu'il communiquait à ses médiums. Ainsi, on fit asseoir un monsieur sur une chaise ; il posa ses pieds sur le barreau et attendit. Ces demoiselles se baissèrent, chacune d'un côté de la chaise ; elles appuyèrent le bout de leur index sous le deuxième barreau ; quelques minutes après, celle-ci fut enlevée avec le monsieur dessus et avec la même facilité que si c'eût été un hercule qui l'enlevât. Un autre monsieur et une dame firent la même expérience ; je voulus être la dernière. Je m'assis sur la chaise et me cramponnai au dossier ; je fus enlevée trois fois sans difficulté et sans secousse.

Citons encore quelques noms connus !

Le comte de Lanjuinais, le prince de Polignac, étaient des croyants; M. Thiers l'était aussi (j'en donnerai la preuve dans la deuxième partie); le comte de Maltzan, de Czernicheff, Cheremetew, le prince Galitzine, qui a fait construire une église à Moscou, sur le plan que lui a donné un Esprit ; le prince Rzyszczensky, la marquise d'Albizzi, la maréchale de Bazaine, Davoud Pacha, la baronne de Véra-Cruz, riche Brésilienne, aussi bonne que riche ; lady Caithness, duchesse de Pomar, qui, par ses largesses et son esprit, est un des soutiens du spiritualisme. Il y a quelques années, étant à Nice, j'ai eu l'honneur de passer une soirée chez elle; avec son fils, le duc de Pomar et M. Balfour, un riche

« enorgueilliront au point qu'au delà de ce que « pourront peser et disséquer leurs instruments, « ils ne croiront à rien. *Ils supprimeront Dieu « comme superflu*, renverseront les temples et railleront la foi, et, comme suite inévitable des prin- « cipes grossièrement matériels que proclameront « ces anges déchus, l'humanité s'endurcira, perdra « tout frein, et dans cette chasse effrénée de la jouis- « sance à tout prix, des milliers d'intelligences, pri- « vées de tout soutien moral, chercheront dans le « suicide, ou dans les excès, un remède contre le « vide intérieur qui les torturera.

« Alors tout ce qui conservera encore quelque « notion du bien tremblera, et un cri d'angoisse « s'élèvera vers le Créateur qui n'est jamais sourd « à une prière sincère.

« L'Éternel dans sa clémence, dira à ses servi- « teurs. Descendez; mêlez-vous à vos frères in- « carnés, prouvez-leur que vous existez, montrez- « leur en vous-mêmes la vie immortelle, les suites « qu'entraîne le mal, et par cette connaissance, « épargnez-leur un long repentir et une dure « expiation.

« A cet ordre divin, les cohortes invisibles « s'ébranleront et la terre se peuplera de *milliers « de missionnaires obscurs* qui, par leurs *facultés* « permettront aux habitants de l'espace de se ma- « nifester, de parler aux vivants, de se faire con- « trôler par tous leurs sens et une lutte acharnée « s'engagera entre l'incrédulité présomptueuse et « la vérité qui surgira partout et ne se laissera pas « étouffer. »

L'heure de cette grande lutte est arrivée, nous devons, nous Spirites, combattre avec énergie et courage le matérialisme et l'incrédulité, éclairer nos frères indifférents, ou nos adversaires, répondre par l'affection et la charité à leurs injures. Propager notre sainte doctrine, la faire comprendre et aimer, faire en un mot progresser l'humanité, grande sera notre récompense.

Songez à ce but mes frères spirites, travaillons, travaillons, car dur sera le combat, et, il y aura hélas ! beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

B. FROPO.

LE MATÉRIALISME ET LA FOI

La croyance en la vie future, dictée par la foi en Dieu, a de tout temps existé pour garder l'homme dans la voie du devoir et lui inspirer le sentiment du bien.

L'homme la méconnaît maintenant parce qu'il a cru aveuglément jusqu'à ce jour, manquant en cela de notions scientifiques pour éclairer sa foi. Les dogmes ont pesé horriblement sur son esprit et l'ont meurtri à un tel point qu'il écarte loin de lui ces souvenirs douloureux du passé qu'il revoit avec peine.

Pourtant, à considérer le temps passé et celui actuel, on serait tenté de déplorer l'un en regrettant l'autre « Autrefois, si la croyance n'inspirait

---

Américain. Dans la conversation, elle me dit qu'elle était une partie de l'Esprit de Marie Stuart. « Comparez M. Stuart à un rosier, me dit-elle; je suis une de ses branches, et je dois faire le bien »; — le prince de Wittgenstein, le colonel Mortier, duc de Trévise, et autres.

Un jour, je vois arriver chez moi deux dames qui demandent une séance spirite. Je me rends à leur désir. L'une obtient le nom de son mari, Auguste, plus le nom de ses enfants. Elles partent satisfaites. Le lendemain, je vois revenir la plus jeune, blonde, Mme Auguste, accompagnée de deux dames. Comme la veille, elles expérimentent; une s'appelle Sophie, une autre Mathilde et la troisième Valentine. Mmes Mathilde et Valentine disent qu'elles obtiennent des mouvements de table et des phrases, et que cela les intéresse beaucoup. Elles partent, comme la veille, sans en dire davantage. J'avais vu pourtant que ces dames étaient étrangères. Quand je revis M. de Czernicheff, je lui en parlai; il me dit que les deux premières étaient la paincesse de Woronzoff, avec sa cousine, la duchesse de Morny, — la blonde. — la duchesse de Morny était venue le lendemain avec la princesse Mathilde et une de leurs amies.

Bien des hommes d'esprit et de génie, qui souvent n'osent pas en convenir, croient à ces phénomènes. A. Dumas fils en est un ; le père, fort magnétiseur, croyait au spiritualisme; Paul Auguez a écrit en croyant; M. Matter, le célèbre professeur, est venu plusieurs fois chez moi ; il croyait. M. de Lablanchère, écrivain et conférencier bien connu ; Arsène Houssaye, le romantique gentleman; Charles Lomon, le jeune auteur dramatique, ne rejettent pas ces croyances, même M. Lomon est médium ; Al. Karr nous a raconté des histoires qui prouvent qu'il accepte ces croyances ; M. Babinet a beaucoup cherché, enfin ; il a fini par trouver quelque chose, il l'a dit.

J'ai cité le nom du comte de Saulcy. Un jour, chez des amis communs, où je le voyais quelquefois, je lui parlai d'une petite anecdote qui avait eu lieu chez l'empereur, et dont il aurait été l'auteur. « Non, me dit-il, ce n'est pas moi qui ai été l'ins-

pas aux esprits l'amour du bien en les terrifiant par le dogme, elle leur inspirait au moins la crainte du mal.

« Aujourd'hui, la science, en détruisant le dogme, a laissé la foi vide de sens, et en lui refusant son point d'appui, elle donne source à de nombreux maux qui constituent une sorte de plaie sociale. »

Je parle ici de la science d'office de beaucoup de savants qui trouvent que la foi n'a plus sa raison d'être parce qu'ils n'ont pas découvert la nature de l'âme et qu'elle n'a pas assez fait d'impression sur leurs sens.

Ils vous diront franchement que la science n'a plus rien à voir avec la foi et qu'il vaut mieux qu'elle s'en sépare.

Se peut-il que la science se sépare ainsi de la foi? Non assurément, parce qu'en se séparant de la foi la science se crée, elle aussi, un nouveau dogme, le *matérialisme,* cette science de l'absolutisme se bornant à l'existence actuelle, qui fait que ceux qui possèdent un certain savoir s'en font un privilège par devant le monde.

N'est-ce point là l'esprit de beaucoup de matérialistes de vouloir paraître plus grands que leur destinée. Tout en se disant les amis du progrès, ils craignent de voir leur savoir diminuer de prestige le jour où ils seront forcés de reconnaître qu'il est accessible à tous les êtres par la multiplicité des temps et des mondes.

Ce savoir, avec lequel vivent largement les savants matérialistes, leur suscite cette réponse à nous spiritualistes : « que le zèle que nous apportons dans la propagation de nos idées n'a en vue qu'une récompense dans la vie future. Sans doute il en est ainsi, mais cette récompense pour laquelle nous travaillons ne nous laissera pas oisifs quand nous l'aurons atteinte.

Elle nous élèvera, au contraire, dans la hiérarchie des êtres, en agrandissant notre foi de lumières nouvelles, pour la mettre au profit des petits placés au bas de l'échelle sociale.

Nous pouvons leur démontrer ainsi que nous sommes tous véritablement les fils de nos œuvres et que nous avons pour y arriver les vies successives.

Il dépend de nous, pour être heureux en ce monde, de faire des efforts pour sortir du cercle vicieux où nous sommes.

Ce sont les premiers pas qui coûtent. Tandis que le matérialisme, en niant la foi en la vie future, se repose tout entier sur une science grossière dépourvue d'idéal, desséchant le cœur par son aridité.

On peut juger des effets qu'il produit sur beaucoup de malheureux chez lesquels il est entré à l'état de croyance. Ils trouvent dès lors leur labeur trop rude et trop pénible pour pouvoir se procurer les joies factices de ce monde duquel ils attendent tout; ils mettent toute leur confiance dans la fortune qui peut seule les leur procurer, et ont recours à tous les moyens faciles d'en entrer en possession.

Ces hommes ne comprennent point comment la fortune ne soit point le partage de chacun, et ils se récrient contre ceux qui la possèdent.

Voilà les tristes effets du matérialisme dans les

---

trument. Voici comment cela s'est passé : J'étais chez l'empereur, où se trouvait en ce moment le maréchal de Saint-Arnaud. Nous parlâmes du spiritisme ; je dis que j'étais médium et que j'obtenais des commuuications. — Si nous essayions, dit Sa Majesté, peut-être obtiendrions-nous quelque chose. — Essayons, dit le maréchal. Et les voilà, tous deux, posant une main sur une planchette munie d'un crayon qui était sur une table. Au bout de quelques minutes, la planchette se meut et se met à tracer des lignes. — Sacré nom ! dit le maréchal, je crois qu'elle marche. Ah ! elle s'arrête. Voyons ce qu'elle a écrit... Les regards se portent sur le papier. Jugez de l'étonnement de ces deux personnages quand ils lurent en toutes lettres le célèbre mot de Cambronne. »

Le maréchal se mit à jurer, mais S. M. éclata de rire. Certainement ce n'est pas l'empereur qui avait écrit ce mot pour mystifier ces messieurs, ce n'est pas le maréchal qui aurait osé braver la bienséance à ce point-là, c'est donc un être invisible qui avait dirigé la planchette. Après avoir cité tous ces savants et gens du monde, je ne dois pas oublier un des doyens de la croyance qui a fait une grande propagande. C'est M. Ledoyen, l'ancien libraire du Palais-Royal, mort le 30 novembre 1877. Que de visiteurs il m'a adressés ! J'avais une quantité de lettres d'introduction qu'il leur donnait. Mme Ledoyen son épouse était médium, elle obtenait de fort belles communications. La comtesse de Kissetiff, le baron des Michels, M. de Noiron et autres la priaient souvent de leur en donner.

Je termine cette longue liste par quelques noms artistiques des plus connus: Fraschini, Ronzi, Vitali, Mme Stolz, Mme Ugalde sont de fervents croyants; pour eux, c'est une vraie religion, je les approuve. Mlle Joséphine Vitali était un excellent médium ; Gailhard, un de nos grands artistes de l'Opéra (1) est spirite et, de plus, médium; Mlles Reichemberg, Adelina Dudlay, de la Comédie-Française, Mme Picard de l'Odéon; Déjazet est venue plusieurs fois chez

(1) Aujourd'hui directeur.

dernières classes de la société qui vouent à la haine celles qui se trouvent placées au-dessus d'elles, par les erreurs qu'elles leur enseignent.

C'est l'anarchie qui tend à se répandre, si, à un moment donné, comme nous l'espérons, la société n'éprouve pas l'ardent besoin de croire à une foi vraie basée sur la science du bien et du juste.

LÉON CAMBRAY.

NÉCROLOGIE

Plusieurs de nos frères en croyance viennent de retourner dans leur véritable patrie. Nous apprenans la désincarnation de M. Julien, chef de groupe à Besançon, de M. Jalliffier à Bouquéron (Isère), et de Mme Léonidas à Marseille. Nous adressons à nos frères et sœurs disparus nos vœux les plus sincères pour leur rapide avancement dans l'érraticité.

LYDIE
OU LA
RESURRECTION

(*Suite*).

Notre monde que je cherchais de mes regards sans le regretter, n'était plus qu'une planète pâle qui blanchissait à peine d'une tache prête à s'effacer, les voiles noires du firmament. Le sort ne tarda pas à s'éteindre à son tour pendant qu'un soleil nouveau venant poindre à l'horizont semblait se précipiter vers nous en augmentan, sans cesse de grandeur et d'éclat; puis disparaissait dans les profondeurs de cet infini où sont cachés tant de soleils. Un moment après, tant notre essor se hâtait, sans doute, à mesure que nous approchions du but, ces astres innombrables passaient à mes yeux avec la promptitude de l'éclair, semblables à ces étoiles de feu qu'on voit courir et se croiser dans le ciel pendant les nuits calmes d'un bel automne. Mes sens étonnés ne pouvaient suffire au spectacle de ces tourbillons qui s'enfuyaient sur ma route, et dont je croyais quelquefois saisir en passant la mystérieuse harmonie. — Bientôt le mouvement des ailes de George se ralentit; elles se déployèrent dans toute leur étendue, semblables aux ailes d'un aigle qui plane, mais presque immobiles en apparence, et frappant mollement l'air de leurs extrémités, à des intervalles égaux. Le dernier soleil qui m'avait éclairée, ne courait plus à la suite des autres, comme un météore qui va s'évanouir. Il restait fixe dans le ciel, mais plus grand, plus radieux, et cependant, plus doux que le nôtre, car je supportais facilement sa splendeur, et mes regards affermis y puisaient une nouvelle force.

(*A Suivre*)

Le Gérant : Gabriel Delanne.
Imp. Alcan-Lévy, 24. rue Chauchat, Paris

moi; une célébrité du demi-monde est venue aussi, c'est la Cora Pearl; son père étant venu se nommer elle s'est mise à genoux et a pleuré. Plus tard, nous avons M. Marchal, père mariste, qui a écrit un livre très intéressant: *l'Esprit consolateur*; il avait quitté son couvent; il y est rentré par nécessité.

Il y a quelques années, étant invitée à aller une après-midi chez M. Polmartin, ex-bibliothécaire de la Chambre des députés, je vis arriver trois pères dominicains auxquels on parla du spiritisme. En peu de mots je leur expliquai que c'était simplement la communication de l'âme immortelle, dégagée de son corps qui venait se joindre à notre fluide et diriger les mouvements de la table. Ayant approuvé cela, ils se mirent à la table comme nous, ils évoquèrent, et un esprit vint à leur appel.

Il y a deux ans, chez une dame de mes amies, la comtesse de Mouzay, femme de lettres, je dînai en société d'un évêque auquel on parla de cette croyance; il la trouva très naturelle et dans la soirée ayant évoqué sa mère, elle vint lui donner son nom et lui dit à quel âge elle était morte. Il fut très satisfait, et il a recommencé une autre fois.

La comtesse Douville de Maillefeu, mére du député, s'en occupait beaucoup aussi.

Voilà une longue nomenclature des noms de ceux qui s'occupent ou qui se sont occupés sérieusement de ces études. A ceux qui disent que nous sommes des imbéciles ou des fous, je réponds simplement : Eh! bien, messieurs, j'aime mieux être dans la société des imbéciles comme ceux que je viens de citer que dans celle de bien d'autres qui ne le sont pas; je m'y trouve mieux. Il est vrai que dans le nombre si grand des spiritualistes, et surtout des spirites, il y a bien des sots, mais où n'y en a-t-il pas? Même à l'Institut il s'en trouve.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(*A Suivre*)

7e ANNÉE. — N° 4. **40 centimes le Numéro.** AVRIL 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an. Étranger . . . . . . 6 —	38, rue Dalayrac, Paris Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

AVIS

Sauf avis contraire, nous continuerons l'envoi du journal. Nous prions donc nos lecteurs de nous envoyer sans retard le montant de leur abonnement.

Nous rappelons à nos lecteurs que, comme les années précédentes, nous nous trouverons réunis le 31 mars, à 2 heures très précises, sur la tombe de notre vénéré Maître Allan Kardec, au cimetière du Père-Lachaise.

Le Comité de l'*Union Spirite* a décidé que le banquet annuel du 31 mars aurait lieu à l'ouverture du Congrès, afin de donner plus de solennité à cette assemblée et de permettre à tous nos frères de fraterniser entre eux.

3e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Liste précédente. . .	265
M. Girarbon.	5
M. Duval.	5
M. Jacob Lévy.	5
Mme Henri.	10
M. Blacman.	10
M. Jouffroy.	5
Mme Gravelais	5
M. Trouvé Carrier.	1
M. Clapeyron.	20
Mlle Lair	5
M. Didier.	5
Un groupe de famille.	20
Anonyme au Hâvre.	20
M. Henri Sausse.	5
M. Machet.	5
M. Nozeran.	2
M. Metzger.	15
Mme Irma Boulas	5
M. Becker.	5
M. D'Auteroche.	20
M. Leblanc, capitaine.	5
M. Contant.	5
M. Ferry.	5
Un anonyme.	4
Un anonyme.	5
M. Lauth	5
M. Thomas	20
Un anonyme.	10
Total. . .	496

POLITIQUE ET SPIRITISME (1)

L'année 1889 verra célébrer, en France, le centenaire de la Déclaration des Droits de l'homme, par laquelle les constituants, s'adressant non seulement à un peuple, mais à l'humanité entière, posaient les bases du nouvel ordre social. Les institutions du moyen âge s'appuyaient sur la force, car l'autorité féodale n'a pas d'autre origine. Par la Révolution, la société française prenait possession d'elle-même, substituait le règne de la justice à celui de la faveur, la loi au bon plaisir, la liberté à l'oppression. Ces principes, inscrits dans la conscience humaine, devaient s'imposer à tous le jour où, proclamés par la volonté nationale, ils étaient convertis en lois par les élus du peuple. Tel est le droit moderne, dont l'application réalisait l'émancipation du genre humain. C'est la grandeur de la Révolution française d'avoir inauguré ces principes d'égalité, de solidarité, de fraternité qui, bien compris et mieux pratiqués, réuniront un jour les nations comme les membres d'une seule famille, de la grande famille universelle.

Malheureusement la Révolution s'est faite au milieu d'une génération qui manquait de préparation, de maturité. L'ignorance, les passions matérielles, la lutte des intérêts égoïstes en ont faussé le principe, arrêté le développement, et un siècle après ce grand acte, on en conteste encore les résultats.

Après avoir, pendant quatre-vingts ans, essayé toutes les formes du gouvernement monarchique, après avoir été jetée dans une foule d'aventures compromettantes et versé son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe pour la consolidation de dynasties éphémères, abandonnée des nations, diminuée dans son territoire et dans son prestige, la France s'est réfugiée dans la République comme dans une suprême espérance, comme dans le gouvernement susceptible de lui donner ce qu'elle désire ardemment : la paix et la liberté.

Sans doute la République est la forme la plus logique, la plus complète de la liberté. Elle peut faire la véritable égalité parmi les hommes non pas en abaissant les grands au niveau des petits, mais en donnant aux petits les moyens de s'élever graduellement au niveau des grands par l'instruction gratuite, la liberté de travail et d'association et l'uniformité des droits. Mais pour réaliser, pour maintenir une telle forme de gouvernement dans sa pureté et sa grandeur, il faut des âmes dignes et vertueuses. Une nation républicaine est un vaste organisme, un grand corps dont chaque électeur est un membre. L'Etat ne vaut que ce que [illegible] le citoyen. S'il est droit, juste, éclairé, l'Etat [illegible] grand ; s'il est égoïste, ignorant, vicieux, [illegible] sera faible et misérable.

Républicain signifie qui se gouverne et se r[illegible] lui-même dans toutes les sphères de son activité. Ce titre impose donc à celui qui l'adopte des responsabilités plus lourdes, plus étendues. Il exige plus de mérites, une certaine valeur intellectuelle et morale. Sous un tel régime, le sort du pays est entre les mains du peuple. C'est lui qui, par ses choix et ses suffrages, prononce sur ses propres destinées. Or, le danger devient grand s'il use sans discernement du droit et de la liberté. Et c'est ce qui arrive en France. Les républicains se sont divisés en groupes ennemis. Les rivalités, les haines, les compétitions sans nombre ont créé l'instabilité. Les ministères succombent les uns après les autres. La crise est devenue permanente et déjà des symptômes de mécontentement se manifestent. Un courant d'opinions entraîne une partie de la nation vers le gouvernement personnel.

Après tant de révolutions, tant de sang versé, tant d'efforts et de souffrances pour acquérir la liberté, on se prend à médire et à se dégoûter d'elle. On constate que la liberté de la presse a amené un débordement d'injures et de mensonges, que la diffamation est devenue un mal chronique. La liberté de réunion est devenue inapplicable par suite de la malveillance des coteries politiques ou socialistes qui jettent la perturbation dans toutes les réunions qui n'ont pas le don de leur plaire. C'est que la liberté ne peut produire d'effet utile que si chacun sait s'y préparer par l'éducation. La liberté, pour être un bien, doit avoir pour correctif le respect de la liberté des autres et un sentiment profond de la dignité humaine. Mais que peut-elle être pour des hommes corrompus dans une société où la matière domine l'esprit, où la vie animale est plus forte que la vie intellectuelle et morale ? On se borne à accuser le parlementarisme, à critiquer la Chambre sans songer que la Chambre n'est que la fidèle représentation des vertus et des vices nationaux, le reflet, la vivante image de l'état d'esprit français. On a changé les institutions, mais le fond du caractère ne s'est pas modifié.

La République ne peut vivre, prospérer, grandir, que si chacun de ses enfants travaille à devenir meilleur, plus sage et plus vertueux. C'est ce qu'avaient compris les hommes de la première Révolution. Ils avaient un idéal élevé. Leur foi profonde en l'Etre suprême, en ses lois équitables, en la vie immortelle, était la source où ils puisaient leurs grandes résolutions. Robespierre s'en est expliqué plusieurs fois à la tribune de la Convention, et

(1) Cet article a été écrit au lendemain de la chute du ministère Floquet et de l'élection Boulanger à Paris.

Danton, Vergniaud et beaucoup d'autres partageaient ses sentiments sur ce point. Aussi avaient-ils mis à l'ordre du jour de la patrie : la vertu. Les républicains de 48 étaient également des spiritualistes dans le sens le plus large et le plus élevé du mot. Les uns et les autres avaient des mœurs austères, et leur esprit de dévouement et de sacrifice ne reculait pas devant la mort. Ils savaient et ils disaient qu'il ne suffit pas de chasser le despotisme pour faire naître la liberté et implanter les mœurs républicaines ; que si les passions matérielles, la corruption, l'égoïsme restent dans les âmes, on n'aura rien fait et le despotisme renaîtra un jour; que tous ceux qui aspirent à un ordre social basé sur la justice doivent d'abord se faire eux-mêmes justes et vertueux, se créer des mœurs dignes, des raisons éclairées, des consciences honnêtes et marcher sans faiblir vers un idéal noble et généreux. Or ces préceptes ont été oubliés et le but que poursuivent la plupart des hommes en France, c'est la richesse ou le plaisir. L'instruction est plus répandue, il est vrai, mais que dire d'une instruction purement scientifique, dépourvue de toute notion générale sur le but de la vie, la destinée des êtres et les lois supérieures du monde. Le matérialisme s'est répandu dans toutes les classes. L'homme, ne voyant plus dans la vie que la vie elle-même, rapporte au cercle étroit qu'elle embrasse tous ses actes, toutes ses pensées. Il en résulte un débordement effrayant d'ambition et de vanité, une soif ardente de bien-être, l'horreur du travail et de tout ce qui est sérieux, profond, sincère. De là une confusion générale, car celle qui est dans nos idées se répand partout et amène le désarroi dans l'œuvre de civilisation et de progrès.

Mais il semble qu'à côté du mal, la Puissance supérieure qui régit les mondes ait placé le remède. A mesure que les conceptions du passé s'effacent et rentrent dans la nuit, que le vide et l'incertitude se font dans la pensée humaine, voici qu'un idéal nouveau, une conception rationnelle du monde et de la vie, commence à poindre, faible rayon, luttant contre les ténèbres qui semblaient devoir l'engloutir, mais qui, en dépit des obstacles, grandit, se change peu à peu en un foyer susceptible d'éclairer et de réchauffer l'humanité. C'est ce spiritisme, encore méconnu, méprisé, qui vient panser nos plaies morales et nous fournir, avec une base de certitude pour la foi, un principe d'amélioration sociale.

Appuyée sur le roc solide des faits, l'interprétation qu'il nous offre de la loi morale et du but de l'existence, vulgarisée, répandue sur le monde, pourrait conjurer les fléaux que la sensualité et le scepticisme vont à brève échéance déchaîner sur l'humanité.

On peut cependant nous rappeler la parole du Christ : « On reconnaît un arbre à ses fruits » et nous demander si le spiritisme a produit sur ses adeptes tous les résultats moraux qu'on attend de lui. Les spirites sont-ils plus désintéressés, moins sensuels, plus soucieux de la vérité et de la droiture, en un mot meilleurs que la plupart des autres hommes ? Hélas, nous n'oserions répondre à ces questions, quoique la réponse soit facile. Toutefois on peut affirmer que le spiritisme a déjà guéri bien des blessures, consolé bien des afflictions, calmé bien des désespoirs. Et s'il n'a pas produit toutes ses conséquences, n'est-ce pas parce que beaucoup de ses adhérents s'adonnent exclusivement à l'étude des phénomènes, au détriment de la philosophie et de la morale, ne voyant du spiritisme que la surface et en négligeant ou en ignorant le fond ? N'est-ce pas aussi le défaut d'organisation qui est responsable ? Les membres isolés, livrés à leurs propres inspirations, les groupes épars, procèdent sans ordre, sans méthode, perdent leur action dans le vide. On sent là un manque de cohésion et d'ensemble, l'absence de ce lien puissant par lequel chacun, se sentant relié aux autres, soutenu, aidé, concourt avec zèle à la poursuite d'un but commun, s'élève au-dessus de lui-même et s'agrandit en travaillant au progrès et à l'élévation de tous. C'est encore parce que les spirites ne trouvent plus parmi eux cette autorité digne, ferme, respectée qui, aux heures d'hésitation, indique l'orientation à donner aux études communes et trace la voie à suivre.

Mais voici précisément que l'annonce d'un congrès spirite va fournir aux adeptes une occasion de discuter ces questions et de donner plus de cohésion à l'œuvre de propagande.

Pour tout esprit qui sait discerner les causes profondes et considérer de haut les problèmes de l'histoire, il y a une coïncidence frappante entre le centenaire de 89 et ce congrès spirite, s'accomplissant simultanément, l'un au milieu du bruit et de l'éclat des fêtes, l'autre modeste, ignoré du grand nombre, et cependant reliés par une loi mystérieuse et se complétant l'un l'autre. Les doctrines de 89 et le régime des libertés publiques ne peuvent produire leurs effets utiles qu'autant qu'ils seront éclairés, fécondés par une croyance élevée, par un idéal nouveau et une austère morale. Pas de liberté durable sans lumières et sans vertus ; l'une ne peut aller sans les autres. Et c'est parce que ces mes diverses d'une véritable civilisation, c'est parce que ces différents aspects du progrès ont été jusqu'ici séparés, que la société n'a pu trouver encore son assiette politique et qu'elle oscille sans cesse d'un système à l'autre dans la recherche d'institutions basées sur la justice et la fraternité.

Le spiritisme est, quoi qu'on dise, l'indispensable complément philosophique et moral de la révolution, car les principes de progrès et d'égalité dont celle-ci s'est inspirée, il les montre inscrits dans les lois éternelles et réalisés par la destinée de tous les êtres à travers des vies sans cesse renaissantes.

Voilà les vérités que le congrès de Paris devrait faire ressortir, proclamer à la face des nations, car elles peuvent seules nous préserver de l'anarchie, du déchaînement des passions matérielles et égoïstes.

Les spirites sauront-ils comprendre l'importance de leur mission ? Devant la majesté de l'idée qu'ils représentent, la plus grande, la plus sacrée de toutes celles qui ont été révélées au monde depuis Christ, sauront-ils laisser de côté les petites passions, les mesquins intérêts, imposer silence aux vanités puériles te élever les débats à la hauteur qu'assignent le devoir et les besoins de l'heure présente ? Qu'ils y songent ! Leur responsabilité est grande; un dépôt précieux est entre leurs mains. S'ils se laissent aller à des discussions byzantines, et au lieu de l'accord et de la sagesse dans les vues, donnent le spectacle de la faiblesse, de la division, ils peuvent porter eux-mêmes un coup fâcheux à la doctrine des esprits, lui causer plus de mal que tous ses adversaires réunis. Dans ce cas, le Congrès serait un malheur, qu'il faudrait éviter à tout prix.

Mais sachant que les croyances et les philosophies du passé ont perdu leur empire sur la société actuelle et ne peuvent plus rien pour son relèvement, comprenant que notre doctrine est le dernier asile de la vérité, le dernier sanctuaire où brûle la lampe sacrée de l'idéal, les spirites tiendront à honneur de la préserver des intrigues des tiraillements qui l'affaibliraient et la rendraient stérile. Ils s'appliqueront à entretenir, à alimenter ce foyer moral, afin que l'humanité y trouve l'inspiration qui la soutiendra dans ses luttes, le rayon qui éclairera la marche des générations à venir.

LÉON DENIS

(Tiré du *Moniteur Spirite et Magnétique*).

AUX ATHÉES

Etrange chose ! Quand on veut discuter la Divinité, les arguments les plus matériels et les plus terre-à-terre sont invoqués, et les superbes négateurs s'enveloppent dans leur grandeur pour, du cercle étroit de leur savoir, juger Celui qui est l'expression la plus absolue de l'infini et de l'éternel, pour lequel le Temps et le Néant, l'Espace et le point mathématique, l'Univers et le Chaos se confondent, comme des non-entêtés, auxquelles seule, notre conception humaine a prêté une valeur relative.

Objecter que Dieu n'existe pas : parce que des imperfections se relèvent dans la structure du corps humain, parce que Pierre a mauvais caractère et Paul mauvais cœur, est aussi ridicule, aussi absurde que d'affirmer que Dieu existe ; parce que, les arbres étant verts, notre vue est protégée ; parce que, les rivières passant dans les grandes villes, aident considérablement au négoce, comme le fai-sait remarquer à son fils le légendaire Joseph Prudhomme. L'un et l'autre de ces pitoyables procédés d'argumentation se rattachent au système des causes finales, suprême décision appliquée à absoudre les plus hautes questions philosophiques.

Mais la question peut être prise de plus haut et traitée autrement que par la raillerie.

L'argument favori des athées est de citer le désordre apparent de l'Univers pour en déduire qu'aucun ouvrier parfait n'a pris part à sa création : ce qui ne prouverait nullement qu'il s'est fait tout seul, les mauvaises montres ayant, aussi bien que les bonnes, passé par les mains de quelque fabricant.

Mais voyons si l'Univers, l'Univers complet, moral et physique, est imparfait et s'il est possible de le prouver.

Pour juger de l'harmonie d'une œuvre, il faut 1° le connaître dans son ensemble et 2° savoir ce qu'est l'harmonie. Or, je ne suppose pas qu'aucun de ceux qui se font forts de briser sous leur talon de botte la conception divine ait l'audace de prétendre qu'il satisfasse même à l'une de ces deux conditions.

A quel point, s'il vous plaît, vous placez-vous pour savoir si l'Univers infini est parfait, alors que pour le concevoir, il faut être infini soi-même. Que diriez-vous d'un auditeur qui, assis à deux pas de la grosse caisse, voudrait juger l'harmonie de l'orchestration ? Que penseriez-vous du myope qui, analysant à la loupe les pierres de la Sainte-Chapelle, conclurait que l'édifice est raboteux et inégal?

Vous ririez, sans doute, de ces prétentieux ignorants, et cependant, si vous admettez que, pour juger de l'orchestration, il faut se placer à une distance convenable et calculée pour le mélange harmonieux des sons, vous serez forcé de conclure qu'il est nécessaire d'embrasser d'un coup d'œil l'histoire de chaque âme éternelle, de chaque patrie, de chaque planète, de chaque univers, pour que toutes les notes, peut-être isolément discordantes, s'harmonisent en un tout sans défaut ! Dans le domaine du matériel, vous êtes comparables à ce

myope dont je parlais plus haut, avec vos télescopes, véritables loupes à l'aide desquelles vous tentez d'analyser les soleils et les nébuleuses, ces infiniment petits du Cosmos sans bornes que la vile imagination n'arrive pas à pénétrer !

Ce n'est pas par les quelques milliers d'années d'histoire et les quelques milliards de lieues d'espace connus de nous que l'on peut juger de l'harmonie spirituelle et matérielle de l'Univers, pas plus qu'on ne juge du Parthénon par une pierre ramassée à sa base, pas plus qu'on ne juge d'une symphonie de Beethoven par une mesure de la partition de tambour...

Quant à l'idée de l'harmonie elle-même, vous vous êtes, tout comme nous, faite d'après ce que vous avez vu dans l'Univers, et cette idée, absolument relative, serait tout à fait différente de ce qu'elle est, si vos sens étaient différents ou si vous étiez nés sur quelque autre planète.

Votre grand argument n'est donc, à tout prendre, qu'une prétention démesurée à juger des choses qui sont plus impossibles de placer dans l'intellect humain que la plus haute montagne de l'Hymalaya à enfermer dans la main d'un enfant.

Vous nous accusez de ne pas prouver l'existence de Dieu, alors que vous ne prouvez pas le contraire, quoique, en bonne justice, ce serait aux négateurs à prouver. La base positiviste de votre édifice se dérobe et il s'écroule comme un château de cartes, ne laissant derrière les grands mots vides — *science, raison, expérience, vérité*,— qu'un seul : *hypothèse*.

Comme d'autres, malgré nos convictions, nous autres, déistes, nous nous inclinerons le jour où on nous prouvera que nous étions dans l'erreur ; le découragement s'emparera peut-être (je ne dirai pas de notre âme, puisque nous n'en aurons plus), mais de notre cerveau ; nous nous sentirons diminués sous l'arrêt fatal, mais nous ne reconnaîtrons pas moins la vérité.

Heureusement qu'il n'en est rien ; nous flottons dans le monde des hypothèses, et, avec ces incorrigibles mystiques qui s'appellent Hugo, Cousin, Flammarion, Lamartine, Tolstoï et *tutti quanti*, nous avons choisi celle des deux hypothèses qui élève, console et grandit à ses propres yeux, l'Humanité, que vous faites passer d'une servilité dans une autre, en la libérant des chaînes religieuses pour la charger de celle de la superstition matérialiste.

Dès lors, puisque le matérialisme n'a aucune base, ni philosophique (puisque la preuve n'en peut être faite), ni scientifique (puisque les savants se divisent, comme par le passé, en spiritualistes, matérialistes et incertains), dès lors, il doit avoir une cause plus intime. Cette cause n'est-elle pas celle que croit entrevoir Branda dans ses *Pensées* :

« *La foi dans l'immortalité naît spontanément... de la dignité humaine comme une fleur de sa tige. Cette fleur se fane aux époques d'abaissement.* »

RENÉ LABRIZE.

Correspondance

AUX SPIRITES LYONNAIS

Malgré leur foi ardente dans le paradis qu'on leur promet, malgré leur conviction profonde que c'est, au contraire, le néant qui attend chacun de nous au lendemain de la mort, chrétiens et matérialistes ne peuvent se soustraire aux lugubres angoisses que provoque en eux l'approche du terme fatal de cette existence éphémère.

Les uns et les autres tremblent, frémissent, se lamentent, se désespèrent en des affres terribles, indescriptibles, devant ce terrible inconnu, qui, malgré nous, nous attend et nous empoigne au seuil de la tombe et auquel il semble que nul de nous ne puisse échapper.

Tous, quelle que soit la sincérité de leurs croyances, l'ardeur de leurs convictions, tous ont peur de la mort...

Cette frayeur est-elle aussi grande chez nous, spirites ?

Non, car un des premiers bienfaits du spiritisme est précisément de nous délivrer de ces folles terreurs en nous fixant sur le sort qui nous est réservé au-de-là du tombeau. Grâce à lui, nous pouvons soulever un coin du voile qui nous dérobe l'avenir et connaître la nouvelle existence qui commence pour nous à l'heure du trépas.

Non seulement nous sommes persuadés avec Victor Hugo que les morts sont des invisibles et non pas des absents, mais encore nous avons appris, avec Allan Kardec, que naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi.

Forte de ses convictions et se croyant sur le point de retourner dans l'erraticité, notre sœur en croyance, Mme Second, n'a pas voulu nous quitter sans affirmer une dernière fois son dévouement au spiritisme. A cet effet, et pour laisser aux spirites de la région un souvenir utile, elle a fait exécuter un superbe drap funéraire (dont elle espérait se servir la première). Ce drap, couleur bleu marine, porte l'inscription suivante, brodée en argent :

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse,
telle est la loi.
Société spirite de Lyon.

Aux quatre coins sont brodés deux soleils et deux ceps de vigne avec feuilles et raisins, une large bordure et une frange en argent encadrent ce drap de serge du plus bel effet ; le fond est semé d'étoiles, le tout parfaitement exécuté.

Ce drap, suivant le vœu de la donatrice, sera déposé à la « Société fraternelle » pour l'étude scientifique et morale du spiritisme, 7, rue Terraille,» à la disposition de tous les spirites de la région qui en feront la demande.

Au nom des Sociétés spirites de notre ville, des nombreux groupes et des spirites isolés, à qui ce drap est offert, je me fais un plaisir et un devoir de remercier Mme Second du généreux don qu'elle nous fait et de la pensée qui l'a motivé. Puisse, suivant son désir, ce drap funéraire nous aider à affirmer et à propager notre consolante philosophie !

Henri Sausse,
Président de la « Société fraternelle ».

Bordeaux, le 17 mars 1889.

Nous sommes heureux de constater que tous les spirites sont en parfaite communion d'idées avec nous au sujet du Congrès. Tous demandent que le Congrès soit éminemment libéral, c'est-à-dire opposé à toute espèce de dogmatisme ; la lettre suivante, ainsi que l'article de M. Léon Denis en font foi et corroborent notre manière de voir.

Mon cher ami Delanne,

Si le Congrès voulait établir un *Credo*, le projet serait funeste et je le combattrais ; mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de profiter de l'Exposition universelle pour se réunir, échanger des vues d'ensemble sur la doctrine spirite, chercher en commun les moyens pratiques de la propager. Si le l'assemblée vote des résolutions dogmatiques, il ouvre l'ère des controverses, nous n'en avons pas fini de sitôt.

Ce n'est pas à Bysance qu'on doit se réunir, c'est à Paris, la ville de la libre pensée et du libre examen. Au surplus, nous appartenons à une école phylosophique qui ne tient pas secrets ses mystères. Nos doctrines sont exposées au grand jour : dans les livres, dans les revues, dans les journaux, dans les conférences. Sommes-nous parvenus assez avant dans la démonstration de nos thèses pour les croire à l'abri de toute discussion ? Je ne le pense pas, du moins pour plusieurs d'entre elles, et pour les autres, si la conviction est dans notre esprit, rien ne prouve qu'elle est arrivée à l'esprit des autres. Comme elle ne se décrète pas, il faut l'amener par des faits et par de solides raisonnements.

Il s'agit donc de fixer non la sphère des discussions qui ne souffrent guère de limite, mais un minimum de croyance capable de rallier nos amis. Quel est le minimum qu'il convient d'adopter ?

La philosophie spiritualiste étabit : 1° L'existence de Dieu ; 2° l'immortalité de l'âme, par des arguments qui diffèrent de ceux présentés par les spirites, mais auxquels on ne saurait refuser le mérite d'avoir servi à soutenir la lutte éternelle du déisme et du spiritualisme contre l'athéisme et le matérialisme. Se fait-on une idée de la quantité de science et de raison qui s'est dépensée et qui se dépense encore pour faire prévaloir l'une et l'autre thèse ?

Dire que nous croyons à Dieu et à l'immortalité de l'âme, c'est dire ce que pensent et admettent tous les spiritualistes ; et si nous ne disons que cela, rien ne distinguera notre drapeau. Ce que nous avons le droit et le devoir de proclamer bien haut, dans le Congrès comme ailleurs, c'est le point fondamental de la docrine spirite ; je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'occuper d'autre chose, pour le moment.

Quelle formule faut-il employer pour caractériser ce point fondamental dont je parle ?

Elle est dans la lettre suivante que m'écrivait il y a vingt ans, le respectable M. Jaubert de Carcassonne :

« Vous me faites beaucoup trop d'honneur de « me demander mon avis sur la question qui occupe le groupe spirite de Narbonne ; mon opinion ne vaut pas mieux que celle d'un autre, « mais s'il ne s'agit que de vous plaire, je vais « m'expliquer.

« *Tout homme qui croit à la communication des « morts avec les vivants est spirite.*

« Telle est la formule que j'ai toujours soutenue « avec énergie et conviction, et bien des fois auprès « de M. Allan-Kardec qui, je crois, l'a inscrite dans « la *Revue*.

« Sur ce point tous les spirites doivent se montrer inébranlables. Pas de transaction possible. « La vérité éclatante est là, Faiblir, c'est abdiquer.

« Là d'ailleurs est le triomphe de l'âme immortelle, et ce triomphe est bien de nature à nous « satisfaire.

« Pour tout le surplus, nous tombons dans le « domaine philosophique. Ici progrès, c'est-à-dire discussion et par conséquent liberté

« Le principe de la liberté de conscience domine « toutes les sociétés modernes. Ne laissons à personne le droit de penser pour nous.

« Retenu dans les limites de ma formule, le spiritisme ne peut que progresser. La raison en est « simple : le spiritisme a sa base dans les *faits*, et

« tous ceux pour lesquels les faits seront établis « deviendront spirites.

« Etendre les limites de la formule, c'est nous ex« poser à l'erreur. — Il est juste que chacun soit res« ponsable de ses opinions...

« Donnons au spiritisme des opinions indivi« duelles que viendront combattre de siècle en « siècle des opinions mieux éclairées ; ne le tuons « pas sous un *credo* général et obligatoire. »

Il n'est pas possible de mieux définir l'esprit de notre doctrine.

Maintenant, y a-t-il un spirite sincère capable de refuser de souscrire à cette profession de foi ? Non, car il ne serait pas spirite.

S'il existe quelque part un terrain d'union absolue, c'est celui-là. C'est le plus simple à trouver et, je crois, le meilleur.

FIRMIN NÈGRE.

A M. le docteur Régnier :

Mon cher Président,

J'ai eu le plaisir de rencontrer, à mon passage à Agen, mon ami M. Thomas, le fondateur d'une des plus importantes maisons de drogueries au Sud-Ouest de la France.

M. Georges Thomas doit sa superbe position sociale à son talent et à son esprit d'initiative commercial.

Malgré ses nombreux rapports avec le public, il n'a jamais dissimulé ses idées spirites. Peu d'hommes ont fait autant de bien que lui pour la propagande et le développement de notre chère doctrine.

Il n'a pas craint d'affirmer hautement, je le répète, ses croyances et il a su les faire partager par beaucoup de ses amis. Il est connu et estimé par tous nos confrères de ces contrées.

C'est lui qui a pris l'initiative de la première conférence spirite qui a eu lieu à Agen, il y a quelques années, au Grand-Théâtre, dont l'orateur était notre collaborateur, M. Léon Denis, de Tours. Le succès fut très grand et a laissé le meilleur souvenir dans le pays.

M. Thomas était alors adjoint au maire de la ville d'Agen. Il fait partie de plusieurs sociétés de bienfaisance. Il est actuellement le président de la Société de France, pour le développement physique chez les jeunes gens.

Il ne cesse partout, de propager ses idées spiritualistes-kardécistes avec conviction. Et il jouit, malgré cela, de l'estime générale de ses compatriotes. Et la preuve que ses croyances n'ont pas nui, comme certains esprits pusillanimes le craignent pour eux, au développement de ses travaux industriels, sa considération n'a fait que grandir au contraire.

Le Président de la République, M. Carnot, l'a décoré, à son passage à Agen, de l'insigne de la Légion d'honneur.

Si je parle de ces choses un peu personnelles à nos lecteurs, et surtout si je signale cette récompense légitimement méritée par notre ami, c'est afin qu'elle serve de stimulant aux spirites nos frères, et leur montre qu'ils n'ont rien à redouter en affirmant leur foi, et qu'ils n'ont pas à encourir l'opprobre de leurs concitoyens arriérés ; puis ce que le gouvernement lui-même, connaissant les partisans des idées spiritualistes modernes, ne craint pas de *sanctionner leur manière de penser*.....

.... Voici quelques faits bien caractéristiques sur la manifestation et l'authenticité du monde invisible, que M. Thomas vient de me raconter, on verra combien est fausse la théorie de nos adversaires qui affirment que les médiums, *ne voient* ou *ne disent* que les choses qu'ils connaissent.

Ce sont des preuves irrécusables contre la croyance à la suggestion et contre la fameuse transmission de pensée qu'on nous oppose sans cesse dans les phénomènes d'outre-tombe.

Il y a quelques jours, un simple employé de la ville amène chez M. Thomas un paysan d'un village voisin accompagné d'une jeune fille d'environ 18 ans, qu'on lui présente comme médium. En faisant du spiritisme et du magnétisme avec son sujet, ils s'étaient attiré les quolibets et la malveillance des ignares de leur commune. Les visiteurs venaient donc consulter M. Thomas, qu'on leur avait désigné comme partageant leur foi, afin d'avoir son assentiment personnel au sujet des manifestations ; en un mot, s'ils devaient cesser ou continuer à s'occuper de la doctrine.

Comme bien vous le pensez, notre ami leur remonta le morale et le courage en les encourageant à poursuivre leurs travaux et leur propagande ; mais par prudence il voulut se rendre compte de la faculté de la jeune fille pour en juger.

Ces braves gens se prêtèrent immédiatement et de très bonne grâce à l'invitation. Le paysan, après quelques passes magnétiques, endormit son sujet facilement.

Mais vous êtes malade, monsieur, s'exclama la voyante ; vous avez les bronches engorgées par le sang qui est attiré là.

En effet, M. Thomas souffrait beaucoup en ce moment, il allait se mettre au lit, à l'arrivée des visiteurs. Le sujet lui indiqua un remède très simple qui le débarrassa de cette indisposition presque immédiatement.

Dem. Voyez-vous des esprits ici ? (Et à ce mo-

ment, M. Thomas évoquait mentalement son père, l'esprit d'un de ses oncles et celui d'une petite fille, morte il y a peu de temps.)

Rép. Oui. Tiens, voilà un monsieur; il est très gai de caractère, il rit toujours, il vous aime bien.

Dem. Dites-lui de me dire son nom, car je ne le connais pas.

Rép. Il ne veut pas le dire, il tient à ce que vous le deviniez. Pourtant, il me fait voir deux grandes lettres, E. S. (En vain M. Thomas fouilla dans ses souvenirs sans se rappeler le nom qui correspondait à ces deux initiales.)

Dem. Voyez-vous d'autres personnes?

Rép. Parfaitement. Cette fois, c'est une jeune fille blonde, svelte, douce; elle vous tient le cou de ses bras entrelacés.

Dem. Je ne connais pas de jeune fille qui puisse me donner des marques d'une si grande affection; veuillez lui demander son nom.

Rép. Elle dit qu'elle s'appelle Berthe!

A ce nom chéri, des larmes d'attendrissement mouillèrent ses paupières. M. Thomas reconnut sa sœur, qui habitait, il y a déjà bien des années, Toulouse, où elle mourut à la fleur de l'âge.

Le soir même, en racontant ces manifestations à sa famille, Mme sa belle-sœur s'écria aussitôt: « Comment, Georges, vous n'avez pas reconnu ce que veulent dire les lettres E. S.? Mais c'est mon mari Eugène Sou....

Tiens, c'est vrai, c'est Eugène; j'aurais dû le reconnaître tout de suite d'après son caractère jovial et bon enfant, puisqu'il avait toujours sur les lèvres le mot pour rire.

. . . .

— Vous voyez bien, mon cher Delanne, me dit M. Thomas, qu'il ne faut pas avoir d'idées préconçues en faisant les évocations. » J'étais tellement préoccupé des noms auxquels je pensais, qu'ils paralysaient sans doute ma mémoire. Il faut toujours, je crois, laisser l'initiative aux esprits de venir à nous, car ils ne se communiquent que lorsqu'ils le *peuvent* et non comme *ils le veulent*; chaque phénomène porte en lui, du reste, son enseignement; celui-ci nous profitera, car c'est un assez joli démenti à tous ceux qui affirment que les effets obtenus par le spiritisme sont dus tout simplement à une suggestion quelconque!

Lorsque nous serons à mille, nous ferons une croix.

Mes amitiés, etc.

AL. DELANNE.

INTUITION

Dites! Est-ce ici-bas ou dans une autre sphère
Que, dès longtemps déjà, nos cœurs furent unis?
En quel monde oublié, sur quel point de la terre
Se formèrent ces nœuds que le ciel a bénis?
Est-ce un écho lointain des célestes rivages
Dont, toujours, mon esprit s'était ressouvenu,
Même à travers la mort et l'espace et les âges,
Et qu'ensemble, autrefois, nous avions entendu,
Qui fit qu'au premier jour je vous ai reconnu?

Oui, je fus quelque part votre sœur, votre mère
Ou votre ami fidèle: un autre *vous* enfin;
C'est vous que, bien souvent, mon âme solitaire
A ce vague passé, redemandait en vain;
Et quand, le cœur brisé d'une douleur profonde,
Aspirant à la mort comme au suprême espoir,
Les yeux fixés au ciel, je traversais ce monde,
Si, parfois, je souris à l'étoile du soir,
Mon ami, c'est que là je pensais vous revoir!...

Je le sais maintenant, lorsque entrant dans la vie,
Méconnu de chacun, abreuvé de dégoûts,
Vous étendiez la main vers quelque main amie,
C'était moi qui devais me trouver près de vous.
Mais, pour prendre ma part de toutes vos détresses,
Ma vie, à vous chercher, s'est écoulée, hélas!
Et, quand vous surviendront de nouvelles tristesses,
Si vos regards en pleurs me cherchent ici-bas,
Ils n'y trouveront plus la trace de mes pas...

Seulement si, le soir, votre oreille attentive
Perçoit, près du chevet, un bruit mystérieux;
Si vous voyez briller quelque lueur furtive,
Ou qu'une main légère effleure vos cheveux,
Que ma triste mémoire en votre cœur s'éveille!...
D'un sourire amical, oh! daignez m'accueillir!
Et je révélerai, tout bas, à votre oreille,
Le secret de l'espoir, celui du souvenir,
Puis, comment le passé redevient l'avenir!...

Sophie ROSEN DUFAURE.

C'est par erreur que l'on a adressé les acheteurs du recueil de chants de Mme Rosen rue Gaillon; prière de s'adresser 3, rue Lemercier, ou au siège du journal.

BIOGRAPHIE

DE

JOSÉ Mª FERNANDEZ COLAVIDA

José Mª Fernandez Colavida est né le 19 mars 1819 à Tortosa, province de Tanagona. Fils de parents possédant une fortune moyenne, il reçut

dans ses premières années une instruction des plus soignées pour cette époque. Son père D. Pio, secrétaire du gouvernement militaire et politique de Tortosa à la mort du roi Fernand VII, souffrit beaucoup de persécutions par ceux qui enviaient son sort et ils réussirent à le faire destituer et exiler plusieurs fois. Ces persécutions s'étendirent à toute la famille et particulièrement à M. Fernandez pour être l'aîné des huit fils de D. Pio et l'obligèrent à abandonner le foyer paternel et son pays natal alors qu'il n'avait que seize ans, et à prêter ses services volontaires au Prétendant; le 1er novembre 1835 il s'incorpora dans la 6e compagnie du 1er bataillon de Tortosa sous les ordres du commandant Louis Llagostera. Il fut fait prisonnier à Morella après l'héroïque défense de cette place avec le grade de lieutenant-colonel, il fut transporté à Cadix avec les autres prisonniers de guerre ayant appris durant le trajet l'exécution de son père, fusillé le 15 juillet.

Tous ces chagrins sans doute influèrent sur l'âme de Fernandez, car plus tard il fit pour la paix beaucoup plus qu'il n'avait fait d'abord pour la guerre.

La lutte terminée il recouvra la liberté le 25 septembre 1841, arriva à Barcelone où manquant de toutes ressources il réussit cependant à achever ses études de notaire. Il n'exerça pas cette profession mais resta à la tête du bureau dans lequel il travaillait.

Son initiation dans l'étude du spiritisme eut lieu dans un voyage qu'il fit à Madrid, et jusqu'à l'heure de sa mort il a été considéré par tous les adeptes du spiritisme comme leur meilleur conseil.

Fernandez, qui s'est toujours fait distinguer par sa charité extrême, est un des plus enthousiastes fondateurs de la Société : « Amis des pauvres » de laquelle il fut président, ce qui lui causa bien des ennuis pour défendre les intérêts de cette Société.

Au moment de l'apogée de la dernière guerre carliste il essaya par tous ses efforts de ramener la paix. Par son génie et ses immenses sacrifices il réussissait à faire parvenir dans les mains armées des carlistes des milliers de proclamations pour la paix. Il eut le bonheur de voir son entreprise couronnée de succès et refusa toutes les récompenses qu'on lui offrit même, le titre de colonel.

La vie de Fernandez

Ce fut une série presque ininterrompue de malheurs et de contrariétés, d'abnégation et de sacrifices pour les autres et le spiritisme, étant un de ses premiers apôtres en Espagne. Comme nous l'avons dit, déjà, son père mourut fusillé, et sa mère eut aussi une mort violente par l'imprudence d'un chasseur.

Sa fortune et sa famille furent bien diminuées par les hasards de la guerre civile, et tout ce qu'il gagnait par son travail il le donnait aux malheureux ou le consacrait à la propagande spirite.

Sur ce terrain personne ne peut lui disputer la première place ; tout le monde reconnaît que son caractère distinctif était la vraie modestie.

Le Congrès spirite réuni à Barcelone et auquel il lui fut impossible d'assister l'acclama avec enthousiasme son président honoraire et il occupa ainsi le poste le plus élevé qu'il y ait eu jusqu'alors dans le spiritisme, juste récompense de ses mérites.

Fernandez spirite

Conseillé par les esprits il commença la traduction et la publication des œuvres fondamentales du spiritisme et les abrégés alors donnés à la lumière par Allan Kardec avec lequel il soutenait une correspondance. Mais il ne se contenta pas de faire ces publications, il fonda le premier centre d'études spirites à Barcelone et la « Société barcelonaise propagatrice du spiritisme » qu'il soutint tant qu'il vécut ainsi que la *Revue spirite*, journal d'études psychologiques dont le premier numéro parut en mai 1869.

Il était l'âme de ce journal et de cette société qui en 1875 avait publié les œuvres fondamentales et les résumés d'Allan Kardec et « véritable doctrine spirite » « Harmonie de la foi et la raison ». « Le spiritisme dans la Bible » « Harmonie universelle » deux éditions de « la Collection des Oraisons » « Mélodie par l'Esprit de Isem » « Céleste » et essais d'un tableau synoptique pour l'unité religieuse et avait sous presse le roman spirite « Leila ». Tout cela montre l'activité de Fernandez pour la propagande.

Ses travaux

Pendant l'espace de trente ans il s'est consacré assidûment à l'étude et à la propagation du spiritisme. Les profondes études qu'il avait faites des livres d'Allan Kardec et de la *Revue spirite*, unies aux observations qu'il avait acquises directement des esprits dans les sessions des centres qu'il fonda et dirigea, lui avaient donné un si grand total de science spirite qu'il était devenu le conseil des frères les plus expérimentés. S'il fallait réunir la nombreuse et étendue correspondance spirite que Fernandez a soutenue constamment, on formerait d'énormes volumes d'enseignement.

Après la correspondance spirite, qui est sans doute le plus important de ses travaux, on doit noter ses études magnétiques subordonnées tou-

jours à la théorie que proclame et aux fins que se propose le spiritisme. Fernandez était un grand magnétiseur qui a développé une multitude de somnambules. Peut-être, par son amour excessif de la science abusa-t-il insensiblement de ses puissantes facultés, usant son énergie vitable qui lui manqua dans sa dernière maladie. En tous cas il fit des expériences très notables et obtint de prodigieux résultats en somnambulisme lucide appliqué au spiritisme.

Dans toutes ces expériences il fut servi grandement par son épouse adorée Dª Ana de Campos, avec laquelle il fut uni seize ans et qui mourut le 5 mai 1882.

Fernandez a fait éditer : « Leila ou preuves d'un esprit. » — 1re et 2e partie ; « Catéchismes spirite » de M. Turck ; « Leçons de spiritime pour les enfants » « Le spiritisme est la morale » « Ténèbres et lumière » de Navarro Murillo ; « Contre les courses de taureaux » du même ; la romance entendue et exécutée au piano par les médiums somnambules, Mesdemoiselles Avelina Colom et Pilar Rafecas Cassy, inspirées par l'esprit protecteur du groupe : la « Paix » et dernièrement l'œuvre intéressante de Gabriel Delanne. « Le spiritisme devant la science » traduit du français par D. Juan Juste.

Malgré de grandes pertes il caressait le projet de faire de nouvelles publications spirites lorsque la mort est venue le surprendre. Un de ses désirs, le dernier et le plus grand, a été de voir continuer après lui son œuvre de propagande et surtout sa chère Revue.

Traduit de *La Revista de Estudios Psicologicos*

GROUPE SPIRITE DE PERRACHE-LYON

Séance du 2 février 1889

Une conférence de M. Gabriel Delanne avait été annoncée pour le dimanche 2 février au local du groupe. Mais les personnes qui étaient venues avec l'espérance d'entendre le sympathique orateur que les Lyonnais ont eu souvent l'occasion d'apprécier, ont été déçues en apprenant que Delanne était retenu à Paris.

Cependant, pour les dédommager, M. Gerentes a bien voulu, sur l'invitation de M. le président, prendre la parole sur un sujet intéressant entre tous : le libre arbitre. Voici, en substance, ce qu'il a dit :

Le libre arbitre est, selon les uns, absolu chez les esprits, et, selon les autres, relatif à leur degré d'avancement.

Le périsprit est composé d'un nombre infini de molécules correspondantes à chacune des molécules du corps matériel.

L'étude des causes qui produisent le suicide chez les incarnés peut éclairer la question du libre arbitre.

La pensée du suicide peut se produire soit par la suggestion des mauvais esprits, soit par des épreuves que l'esprit a acceptées dans l'erraticité, soit encore par les revers qui émergent de la sphère de l'esprit incarné.

Cette pensée pénètre dans le cerveau et s'étend peu à peu sur tous les organes si l'esprit ne fait pas des efforts pour l'en chasser. L'esprit a son libre arbitre, il peut se refuser à commettre un acte défendu par les lois divines, mais son entendement n'est pas toujours assez développé pour comprendre l'importance du châtiment qu'il se prépare. Voilà pourquoi il se laisse entraîner dans le précipice.

Et, ne croyez pas que cette pensée du suicide est abstraite, éphémère, qu'elle s'évapore à la mort du corps, non ! Cette pensée, qui a germé dans le cerveau de l'incarné a absorbé, en prenant de l'extension, une multitude innombrable de molécules qui s'infiltrent à travers les pores et forment un corps uni au périsprit molécule à molécule ; de sorte que, tout son être se trouve submergé par cette pensée fluidique, et tous ses organes obéissent à son injonction. Par ce moyen, la volonté de l'esprit, ainsi que toutes ses facultés, se trouvent absorbées par cette nouvelle puissance qui les domine, et le libre arbitre se trouve, pour ainsi dire, annihilé par l'effondrement des autres facultés.

Un esprit supérieur triompherait de tous ces obstacles parce qu'il conserverait toujours une force de volonté assez puissante pour dominer toutes les mauvaises influences, et alors son libre arbitre resterait toujours complet.

Il est évident que l'être qui se suicide est fortement imbu des principes de la matière, et, s'il se sert d'un revolver pour se donner la mort, il ne ressent pas une douleur immédiate, mais il entend le choc que tous les échos répètent et qui se répercute dans son for intérieur. Choc effrayant, terrible.

Voilà un esprit qui roule dans la nuit noire et se perd dans le vide. Son libre arbitre aura bien été inutile : il croyait tomber dans le néant.

Cependant, comme le vide nous effraye et que l'esprit ainsi perdu se sent vivre, cette situation devient intolérable. L'esprit du suicidé est tiré de sa torpeur par le lien fluidique qui le retient à son corps, et c'est alors seulement qu'il ressent une douleur poignante. Cette souffrance est d'autant

plus facile à comprendre que nous savons déjà que la balle du revolver, en donnant la mort au corps, lui a fait une plaie, et les molécules qui unissaient le périsprit au corps sont aussi vivaces que pendant l'incarnation, par conséquent l'esprit ressent la douleur comme si le corps était plein de vie.

Tout monde sait qu'une personne amputée d'un membre souffre comme si cette partie absente existait réellement. Eh bien, c'est parce que le périsprit n'a pas été amputé et que les molécules du membre qui se trouvait malade se répercutent dans les molécules du périsprit; de là la douleur ressentie par le patient comme si le mal matériel existait réellement. Dans ces circonstances, la souffrance ne se termine guère qu'à la mort du corps.

Il en est de même pour le suicidé. La souffrance continuera aussi longtemps que son existence matérielle aurait duré s'il n'avait pas abrégé ses jours par le suicide.

Enfin, voilà cet esprit arrivé au terme de son épreuve. Il est séparé complètement de ce corps qui devait lui servir à son avancement spirituel, et il l'abandonne pour planer dans l'azur. L'esprit va se retremper dans les bienfaisants effluves des esprits bienveillants ; après un ceatain temps, il se sent disposé à reprendre une nouvelle forme matérielle.

Cet esprit aura-t-il le choix de sa nouvelle incarnation? Son libre arbitre sera-t-il complet? ou bien sera-t-il poussé par la force des choses à revêtir les mêmes éléments qui lui avaient procuré de si terribles angoisses? Son passé le condamne à cette nouvelle épreuve, et son libre arbitre se trouve limité dans le choix de sa nouvelle incarnation par sa conduite antérieure.

A ce propos, M. Brun émet quelques idées sur les phénomènes de transmission de pensées et sur ce que devient le libre arbitre dans ce cas. Enfin, M. Chevallier, président, conclut en disant que le libre arbitre, chez les esprits, est relatif à leur degré d'élévation,

Pour le Comité :

CHEVALLIER, président.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Madame,

Je vous envoie les communications que nous avons reçues à diverses époques concernant la réincarnation d'un de mes grands parents.

Il y a bien longtemps déjà, il m'a été dit par un esprit familier que l'esprit de mon grand-père T. P. attendait la mort de ses enfants pour s'occuper d'eux et les sortir du trouble.

En 1869 son dernier fils mourut.

Le 27 mars 1883, étant réunis en famille autour d'une table pour évoquer les esprits, deux des enfants de T. P... vinrent nous dire que leur père allait bientôt se réincarner dans une famille d'ouvriers demeurant vers le centre de la France; je reçus aussi le même soir, au moyen de l'écriture, la communieation suivante :

« Le système actuel c'est la métempsycose, tandis qu de mon temps je ne connaissais que la mort, le ciel et l'enfer; c'est pourquoi je me suis réincarné afin de pouvoir m'instruire. Dans ma dernière incarnation, j'ai eu beaucoup de peine à me résigner à ma vie, j'ai fait malheureusement beaucoup de mal, c'est pourquoi je serai obligé de me remettre à travailler avec ardeur. Je serai dans une famille très honnête, mais pas riche; enfin je ferai ce que je pourrai pour être heureux, parce que ma volonté est grande; mais rien ne me fera oublier toutes les facultés morales que j'ai acquises dans mes deux dernières incarnations.

« Adieu ma pauvre petite fille, prends moi en pitié et prie pour moi tous les soirs pendant quelque temps.

« T. P. »

Dans la nuit du 29 au 30 novembre 1883, je fus réveillée subitement, et j'entendis un esprit me dire :

« Viens parler à ton grand'père, il n'entend plus nos voix, il veut abandonner son incarnation parce qu'il est trop malheureux. »

Sans le voir, mais me sentant bien être auprès de lui, je lui demande pourquoi il se trouve si à plaindre.

« Milieu affreux, désordre, misère, je suis couché dans une boîte, parents misérables, bruits tout autour de moi, je ne puis même dormir; les enfants très mal soignés, parce que les parents travaillent trop, je ne veux pas rester, c'est impossible. »

Excitée par mon guide je l'encourage de mon mieux, lui parlant du libre choix de cette épreuve avant son incarnation et de l'encouragement de son guide, je lui dis aussi que par ses bonnes qualités acquises, son travail et sa volonté, il surmontera les obstacles de sa nouvelle existence, qu'il n'a qu'à se résigner pour le moment. — « Oui, je sais tout cela, me répond-il, mais je ne croyais pas avoir tant à souffrir, j'ai été trompé. »

Un moment après je l'entends dire (sans doute à un esprit dont j'ignorais la présence auprès de

nous, et dont je n'entendais pas la pensée) et avec beaucoup plus de douceur: « Pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite que j'aurais une sœur que j'aimerais. »

Ce n'est pas la première fois que j'entends les esprits parler d'abandonner ainsi volontairement leur incarnation. Deux personnes mortes dans leur jeunesse m'ont dit qu'elles avaient préféré quitter la vie pendant une courte maladie plutôt que de s'exposer aux malheurs et aux difficultés qu'elles prévoyaient dans l'avenir.

Paris, le 26 février 1886.

Dans l'année 1874, nous avions dans notre famille une jeune fille très malade et presque entièrement privée d'intelligence; nous demandâmes à un esprit qui venait régulièrement à nos séances, et qui nous donnait toujours de bons conseils, si nous pouvions évoquer l'esprit de cette pauvre enfant pendant son sommeil. Voici ce qui nous fût répondu :

« Il y a bien des difficultés pour faire cette évo-
« cation, ce n'est pas l'esprit d'un idiot, son état
« est occasionné par une maladie qui lui ôte l'u-
« sage de ses facultés; c'est pour cela que le cas est
« difficile : l'esprit n'est pas seulement enchaîné à
« son corps, mais il y est uni aussi intimement que
« dans toutes les maladies, et vous savez qu'il y a
« danger à évoquer les malades. Son incarnation
« n'est pas une punition, c'est une épreuve libre-
« ment choisie par l'esprit; c'est pourquoi il ne
« faut pas relâcher les liens déjà faibles qui unis-
« sent le périsprit au corps. »

Aussitôt cette communication terminée nous en reçûmes une autre sur le même sujet :

« Je viens ici parce qu'il faut quelqu'un qui soit
« compétent pour traiter la question qui vous in-
« téresse, et que je vais traiter au point de vue de
« la médecine. L'épreuve en question est bien
« choisie par l'esprit, mais il y a un caractère
« dans cette épreuve qui est tout particulier : c'est
« la marche de la maladie; jamais aucune médica-
« tion n'aurait pu y apporter remède. Lorsque ces
« épreuves disparaîtront de la terre, c'est qu'il n'y
« aura plus d'esprits pour s'y soumettre; je puis
en parler plus savamment qu'un autre, puisque
j'ai passé par cette épreuve.

« La médecine est un art plutôt qu'une science,
mais il faut être humain avant d'être artiste; le
« meilleur artiste en ce genre n'est pas celui qui
« guérit les grandes maladies, mais celui qui en
« guérit le plus. Or, on se figure que pour être
« grand médecin, il faut quand même savoir guérir
« des maladies inguérissables.

« On sera artiste admiré dans ce cas, mais pour
« cela il y a bien des malades de négligés et qu'on
« aurait pu guérir. On étudie le mal dans ses pro-
« grès afin de pouvoir l'arrêter d'une manière dif-
« férente des autres médecins; on y arrive quel-
« quefois; mais, je le répète, après avoir sacrifié
« inutilement des malades qu'on aurait pu sauver.
« Après la mort on voit le mal qui a été fait, et
« afin de n'être pas tenté de recommencer, on se
« soumet volontairement à une maladie inguéris-
« sable et d'autant plus terrible que le courage de
« l'esprit est plus grand.

« Puis vient une autre existence où l'on mettra
« à profit les enseignements du passé. C'est alors
« qu'on sera bon médecin et souvent aussi grand
« médecin.

« C'est le cas de la personne dont vous vous oc-
« cupez; je puis sans indiscrétion vous dévoiler
« cette épreuve, puisque son libre arbitre ne peut
« en être affecté.

« Ce n'est pas fortuitement que je viens; comme
« médecin j'ai connu celui dont je vous parle,
« comme esprit nous avons travaillé ensemble.

« Dr GALL. »

Notre pauvre malade mourut le 17 avril 1881. Une année après nous reçûmes de cet esprit plusieurs communications très intéressantes pour nos études spirites, et une lettre adressée à sa mère que je transcris ici, dans l'espérance qu'elle donnera quelques consolations à de pauvres mères éprouvées par la perte de leurs enfants.

« De Marguerite à sa mère,

« Ma bonne mère, je te suis bien reconnaissante de tes attentions pieuses; mais, crois-le bien, j'aime mieux le souvenir que tu portes en ton cœur que toutes les fleurs de la terre. Je ne te fais pas un reproche, mais j'apprécie les choses à leur valeur, tes fleurs ne sont rien, ton intention est tout. Si tu avais été spirite, tu aurais pensé à l'être aimant qui voltige autour de toi, et non à ce corps, qui maintenant n'existe plus, et qui ne peut que rappeler à tous de douloureux souvenirs.

« Lorsque tu veux m'être agréable pense à moi, mais non pas telle que tu m'as vue; représente-toi une figure toujours heureuse, toujours souriante. Si tu es triste, je cherche à t'égayer; si tu souffres, j'essaie de sanctifier tes douleurs en t'inspirant la résignation; les peines et les traverses de la vie sont toutes nos œuvres, si ce n'est de cette vie, au moins des précédentes; c'est pourquoi la résignation est une vertu.

« Ma chère mère, ne t'attache pas aux objets matériels qui nous ont appartenu, notre âme n'y est pas, elle est toujours auprès de toi; tu es privée de notre vue, mais ta pensée est en relation continuelle avec la nôtre. Si je parle au pluriel, c'est à

cause de mon père et de beaucoup d'esprits que tu seras heureuse de revoir un jour. Nous sommes nombreux autour de toi, car tu as beaucoup d'amis qui te sont tous aussi chers que ceux que tu pleures. Pourquoi regretter ceux qui s'en vont? Est-ce parce qu'ils quittent un lieu de souffrance pour un séjour de bonheur? Est-ce parce que vos yeux matériels ne peuvent plus saisir nos formes?

« Si tu étais comme moi, chère mère, sûre de trouver ici tous ceux que tu as perdu, tu ne les regretterais pas, car il y aurait cruauté à chercher à retenir sur la terre ceux qui n'aspirent qu'après la félicité.

« Au revoir, bonne mère, ta fille qui t'embrasse et t'aime.

« MARGUERITE. »

NÉCROLOGIE

Le 28 février dernier nous avons accompagné à sa dernière demeure la dépouille mortelle de Mme Auzanneau, la compagne de notre cher vice-président de l'Union spirite française. Un grand nombre de spirites parisiens s'étaient joints au cortège. Arrivé sur la tombe, M. de Reyle a lu la prière d'Allan Kardec, et M. Gabriel Delanne a prononcé quelques paroles bien vite arrêtées par l'émotion que lui causait la douleur poignante des jeunes filles qui perdaient une mère tendrement chérie.

Quelle que soit la fermeté de nos convictions spirites, la séparation est toujours douloureuse, et bien que l'on ait l'intime conviction que la mort ne détruit que l'enveloppe matérielle, que l'âme revit dans l'espace dépouillée de ce corps qui la faisait souffrir, il y a un cruel déchirement à ne plus voir autour de soi celle que l'on aimait si tendrement et qui vous chérissait. Aussi nous prenons part à la douleur de notre ami et à celle de la famille de la chère disparue, nous souhaitons qu'elle puisse bientôt venir donner des nouvelles de son nouveau séjour et cicatriser les blessures causées par son départ et qui saignent encore si douloureusement.

Il vient de mourir à Bel-Air, près Anduze (Gard), un vétéran de la doctrine spirite, M. de Cazeneuve, ancien ami d'Allan Kardec et du docteur Demeure.

Son adhésion à nos principes philosophiques lui avait créé, dans le temps, des difficultés que connaissent les ouvriers de la première heure. Inspecteur des lignes télégraphiques de l'Etat, il eut à souffrir de la liberté qu'il prenait de penser à sa guise : il n'en continua pas moins à professer hautement ce qu'il savait être la vérité.

Il collabora à la *Revue des Sciences psycologiques* et institua chez lui des expériences qui le confirmèrent dans la pensée que le fluide périsprital joue dans le domaine physiologique et psychologique un rôle extrêmement important. M. Gabriel Delanne poursuit aujourd'hui les mêmes études avec la compétence qu'on lui connaît. Il faut bien avouer qu'il n'est guère de sujet plus intéressant et plus fertile en conséquences inattendues.

Nous avons eu la bonne fortune de suivre, durant plusieurs années, avec mon ami Parmentier, de Montauban, la série des expériences de M. de Cazeneuve où la plupart de celles que le baron de Reichenbach a décrites dans ses *Lettres odiques* ont été contrôlées.

Indépendamment de nombreux articles insérés dans les revues ou journaux traitant de magnétisme ou de la doctrine spirite, notre ami a publié un ouvrage remarquable et profondément original sur les *Grands hommes caractérisés par leur nom*, dont le second volume est prêt pour l'impression. On trouve dans cet ouvrage qui lui valut une lettre flatteuse de Victor-Hugo, de fines analyses qui sont un modèle de style simple et élégant. Le caractère moral de ses écrits est celui de sa personne, celle d'un homme de bien dans l'acception complète du mot.

L'écrivain et le penseur méritent mieux qu'une simple notice. Nous aurons occasion de revenir sur cette lumineuse figure qui occupe une place distinguée dans l'histoire du spiritualisme contemporain.

FIRMIN NÈGRE.

Bibliographie

UN NOUVEAU LIVRE

DE LA VIE

Par le comte LÉON TOLSTOÏ

L'éminent philosophe spirite slave qui a déjà produit tant d'ouvrages remarquables dans le multiple domaine de la sociologie et de la philosophie.

Cette dernière et puissante œuvre n'a pu paraître en Russie, la police du Saint-Synode veillant à ce que les hérésies ne puissent venir au jour. Aussi la digne compagne de Tolstoï a-t-elle traduit en français, et sous les yeux de son mari, la dernière œuvre de celui-ci, afin qu'elle puisse être lue non seulement par le peuple ami des lumières, auquel

elle le livre aujourd'hui, mais aussi pour qu'il ne soit pas perdu pour ses compatriotes, la Russie intelligente ayant fait de la langue française sa seconde langue maternelle.

Partant de ce mot *vie*, dont, dit-il, « le sens est clair pour tout le monde, non point parce qu'il est défini avec précision par d'autres mots ou d'autres idées, mais au contraire parce qu'il exprime une idée absolue, d'où découlent beaucoup d'autres idées, pour ne pas dire toutes » :

Partant de ce mot, dis-je, l'auteur reprend et analyse toutes les définitions données de la vie par les philosophes et les physiologistes. Il commence par chercher le moment où la vie apparaît réellement chez l'homme et le fixe à l'heure où la conscience s'éveille et engendre la raison; plus tard, c'est l'ascension de l'esprit, et enfin l'épanouissement de l'amour !

« Le véritable amour, nous dit Tolstoï, ne devient accessible à l'homme que lorsqu'il comprend qu'il lui est impossible d'acquérir le bien de son individualité animale. C'est alors seulement que tous les sucs de la vie viennent alimenter la noble greffe de l'amour véritable, et cette greffe emprunte pour sa croissance toute sa vigueur au tronc de cet arbre sauvage, l'individualité animale. »

Mais cette continuation de la personnalité se termine, du moins en apparence, par la mort; mais, pour Tolstoï, la mort n'est pas un terme, mais seulement une station aidant au développement ascendant de la vie. Ecoutons-le plutôt lui-même :

« Pour l'homme qui voit sa vie là où elle est véritablement, s'affliger de voir cette vie diminuer par suite des maladies et de la vieillesse, c'est comme si l'on s'affligeait de voir son ombre diminuer à mesure qu'on approche de la lumière. Croire que la destruction du corps peut amener la cessation de la vie, c'est s'imaginer que la disparition de l'ombre d'un objet, dès qu'il se trouve en pleine lumière, est un signe certain de sa destruction. »

Cette œuvre de haute portée développe ainsi, avec une logique et une méthode qui ne nuisent en rien à l'élévation et à l'indépendance de la pensée, le thème de la vie éternelle dans l'immense infini.

Nous ne saurions mieux terminer cette imparfaite et trop rapide analyse qu'en citant une dernière pensée, tirée de la conclusion de son livre, et dans laquelle la pensée entière de Tolstoï semble s'être concentrée ;

« La vie de l'homme est une aspiration au bien ; ce à quoi il aspire lui est donné ! une vie qui ne saurait être la mort, et un bien qui ne saurait être un mal ! »

E. DE REYLE.

LES ORIGINES ET LES FINS (1)

M. Eugène Nus, présente ce livre au public de la manière suivante :

Je me suis chargé de présenter au public cette

(1) Carré, éditeur, 53, rue Saint-André-des-Arts : prix ? francs.

LES MÉMOIRES
D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

DEUXIÈME PARTIE

Quest-ce que le spiritisme ? Ses partisans et ses adversaires.

Lecteur qui voulez bien arriver à la deuxième partie de cette brochure, je vous dirai que celle que vous venez de lire était la plus facile parce que je ne citais que des croyants ou des hommes qui cherchaient à le devenir; dans celle-ci, je vais nommer quelques ardents adversaires qui ne veulent rien admettre, rien écouter. Je me ferai forte contre eux, des certaines citations incontestables; ils ne m'écouteront pas davantage; peu importe. Je me ris de leur ironie; je suis dans une nombreuse et belle société où l'esprit ne fait pas défaut, je saurais me défendre.

Dans un ouvrage spiritualiste, je dois dire ce qu'est le spiritisme; j'en prends la définition dans une brochure d'Allan-Kardec.

« Vers 1850, l'attention fut appelée aux Etats-
« Unis d'Amérique sur divers phénomènes étran-
« ges, consistant en bruits, coups frappés et mou-
« vements d'objets sans cause connue. Ces phéno-
« mènes avaient souvent lieu spontanément, avec
« une intensité et une une persistance singulières ;
« mais on remarqua aussi qu'ils se produisaient
« plus particulièrement dans l'influence de certai-
« nes personnes, que l'on désigna sous le nom de
« *médiums*, et qui pouvaient en quelque sorte les
« provoquer à volonté, ce qui permit de répéter
« les expériences. On se servit surtout pour cela
« de tables, non que cet objet soit plus favorable
« qu'un autre, mais uniquement parce qu'il est
« mobile, plus commode, et qu'om s'assied plus
« facilement et plus naturellemenl autour d'une

œuvre étrange qui, dès les premières pages, se recommande a par elle-même.

Etrange pour la plupart des lecteurs, peu au courant des procédés de la force inconnue qui produit ces phénomènes psychiques, neuriques, magnétiques, spirites, encore en horreur à nos sciences officielles; étrange pour les spirites eux-mêmes, entendant parler pour la première fois des dualités de l'espace, dont la dispersion et la reconstitution expliquent d'une façon si neuve et si touchante le mystère de la vie et les relations des êtres; étrange aussi peut-être pour les professeurs de la cosmogonie secrète de l'Inde, de laquelle quelques points de cette théorie semblent être comme un reflet lumineux, chauffé par un rayon d'amour.

— Vous m'avez affirmé que vous ne saviez absolument rien de l'ésotérisme hindou, ni de la science secrète d'aucun pays, mesdames; que ces expressions cabalistiques, *élémentaires*, *lumière astrale*, tombées de votre plume tenue par une main inconsciente, vous avaient plongées d'abord dans la stupéfaction, et que vous aviez été des mois et même des années avant de comprendre bien clairement les choses si nouvelles que vos mystérieux inspirateurs vous faisaient écrire; vous ne saviez rien non plus et vous ne savez rien encore de la dualité première, découverte par Von Hartmann dans le non-être de l'Inconscient, et dont les dualités secondaires qui, selon l'enseignement de vos maîtres, s'émiettent dans l'espace pour constituer les mondes, semblent être la contre-partie.

Sauf les spirites convaincus et le petit nombre d'esprits indépendants, qui ne déclarent pas impossible ce qu'ils ne peuvent comprendre, les moins sceptiques et les plus bienveillants n'admettront pas que cette cosmogonie vous soit venue du dehors, et n'était pas en germe dans un de vos trois cerveaux, gardant à son insu la mémoire d'une lecture ou d'une parole oubliée. Il est vrai que cette explication du développement méthodique de tout un système de haute métaphysique inconsciemment produit par trois dames de la bourgeoisie lyonnaise, primitivement réunies autour d'une table pour consoler l'une d'entre elles, en essayant, selon le procédé spirite, de communiquer avec un cher mort, serait, pour le moins, aussi merveilleuse qu'une communication réelle avec l'invisible.

En dehors de ces deux hypothèses, il n'y a cependant plus qu'une chose possible : c'est que vous soyez les inventeurs conscients de cette doctrine que, pour lui donner plus de prestige, vous enveloppez de mystère; mais n'y aurait-il pas quelque chose de plus merveilleux encore dans cette rencontre, sur les bords du Rhône, de trois métaphysiciennes assez fortes pour construire de toutes pièces une genese universelle qui relie l'occultisme ancien au spiritisme moderne, et déclare donner sur l'éternel problème le dernier mot de la révélation ?

Le manuscrit m'est arrivé par l'intermédiaire d'une amie commune. On me demandait timidement mon opinion sur ces *dictées*, et je n'en ai

---

« table qu'autour de tout autre meuble. On obtint « de cette manière, la rotation de la table, puis des « mouvements en tous sens, des soubresauts, des « renversements, soulèvements, des coups frappés « avec violence, etc. C'est le phénomène qui fut « désigné, dans le principe, sous le nom de *tables « tournantes* ou *danse des tables*.

Jusque-là le phénomène pouvait parfaitement s'expliquer par un courant électrique ou magnétique, ou par l'action d'un fluide inconnu, et ce fut même la première opinion que l'on s'en forma. Mais on ne tarda pas à reconnaître, dans ces phénomènes, des effets intelligents; ainsi le mouvement obéissait à la volonté; la table se dirigeait à droite ou à gauche vers une personne désignée, se dressait au commandement, sur un ou deux pieds, frappait le nombre de coups demandés, battait la mesure, etc. Il demeura dès lors évident que la cause n'était pas purement physique, et d'après cet axiome que : *Si tout effet a une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente*, on conclut que la cause de ce phénomène devait être une *intelligence*

Quelle était la nature de cette intelligence ? Là était la question. La première pensée fut que ce pouvait être un reflet de l'intelligence du médium ou des assistants, mais l'expérience en démontra bientôt l'impossibilité, parce qu'on obtint des choses complètement en dehors de la pensée et des connaissances des personnes présentes, et même en contradiction avec leurs idées, leur volonté et leur désir; elle ne pouvait donc appartenir qu'à un être invisible. Le moyen de s'en assurer était fort simple : il s'agissait d'entrer en conversation avec cet être, ce que l'on fit au moyen d'un nombre de coups de convention signifiant *oui* ou *non*, ou désignant les lettres de l'alphabet, et l'on eut de cette manière des réponses aux diverses questions qu on lui adressait. C'est le phénomène qui fut désigné sous le nom de *tables parlantes*. Tous les êtres qui se communiquèrent de cette façon, interrogés sur leur nature, déclarèrent être *Esprits* et appartenir au monde invisible. Les mêmes effets s'étant produits dans un grand nombre de localités, par l'entremise de personnes différentes, et étant d'ailleurs observés par des hommes très sérieux et

abordé la lecture qu'avec une défiance justifiée par les fréquentes banalités de ces communications d'outre-tombe. La présente publication, confiée à mes soins, indique ma réponse. Le lecteur jugera si j'ai eu raison.

J'ai fait imprimer, sans y changer un mot, ce *cours* de cosmogonie mêlé d'exhortations et d'encouragements, un peu trop répétés peut-être ; mais dans ces productions qui sortent du cadre des facultés humaines connues, on doit tout respecter, même les défauts.

On verra du reste que les dualités de l'espace manient très convenablement la langue française, sauf les redites inévitables dans ces leçons données par séances irrégulières, et dont la plupart sont si courtes que le texte explicatif contient à peine quelques lignes de plus que le sommaire à développer.

« Les sommaires, m'écrit une de ces dames, nous « ont été donnés, comme le reste, par l'écriture « mécanique. L'une de nous mettait la main sur « les doigts qui tenaient la plume, et, tout en con- « tinuant notre conversation, nous écrivions des « choses complètement en dehors de nos causeries. « Le *questionnaire* a été dicté de la même façon. « Vous comprenez que ce n'est pas sans peine que « cette genèse a pu arriver jusqu'à nos cerveaux, « et que nos collaborateurs invisibles ont dû s'y « prendre de plusieurs manières pour nous trans- « mettre le résultat de leurs recherches. »

Donc voici cette Genèse, à laquelle, pour ma part, je ne connais pas d'ancêtre dans le monde des idées, et qui est aussi remarquable par l'étran[illegible] provenance que par la nouveauté de la co[illegible]

Je la recommande à ceux qui cherchent [illegible] que le visible et le tangible d'aujourd'hui, [illegible] tion des mystères de l'âme, et j'appelle, sur [illegible] production spirite, l'attention des savants [illegible] qui nous apportent, du fond de l'Asie, l'enseig[illegible] ment des vieux sanctuaires. Ils y trouveront, [illegible] d'autres noms et dans une autre forme, le Parabhram, les Dhyan-Chohans, la descente de l'esprit dans la matière, et son retour à l'unité à travers les stages de la vie, par le fait permanent d'une solidarité qui, si elle n'est pas la loi de la création, est une belle création de la créature. Peut-être cette parenté avec leur doctrine les réconciliera-t-elle un peu avec la médiumnité.

EUGÈNE NUS.

Dans le prochain numéro nous rendrons compte d'un très intéressant ouvrage de M. l'abbé Roca, intitulé : Glorieux Centenaire de 1889.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24. rue Chauchat, Paris

---

très éclairés, il n'était pas possible qu'on fût le jouet d'une illusion.

De l'Amérique ce phénomène passa en France et dans le reste de l'Europe où, pendant quelques années, les tables tournantes et parlantes furent à la mode, et devinrent l'amusement des salons ; puis, quand on en eut assez, on les laissa de côté pour passer à une autre distraction.

Le phénomène ne tarda pas à se présenter sous un nouvel aspect, qui le fit sortir du domaine de la simple curiosité.

Disons préalablement en passant que la réalité du phénomène rencontra de nombreux contradicteurs ; les uns n'y virent qu'une jonglerie, un habile tour d'escamotage. Ceux qui n'admettent rien en dehors de la matière, qui ne croient qu'au monde visible, qui pensent que tout meurt avec le corps, les matérialistes en un mot ; ceux qui se qualifient d'*esprits forts,* rejetèrent l'existence des Esprits invisibles au rang des fables absurdes ; ils taxèrent de fous ceux qui prenaient la chose au sérieux, et les accablèrent de sarcasmes et de railleries. D'autres ne pouvant nier les faits attribuèrent ces phénomènes à l'influence exclusive du diable, et cherchèrent par ce moyen à effrayer les timides. Mais aujourd'hui la peur du diable a singulièrement perdu de son prestige ; on en a tant parlé, on l'a peint de tant de façons, qu'on s'est familiarisé avec cette idée, et que beaucoup se sont dit qu'il fallait profiter de l'occasion pour voir ce qu'il est réellement,

Les communications par coups frappés étaient lentes et incomplètes ; on reconnut qu'en adaptant un crayon à un objet mobile ; corbeille, planchette ou autre, sur lequel on posait les doigts, cet objet se mettait en mouvement et traçait des caractères. Plus tard on reconnut que ces objets n'étaient que des accessoires dont on pouvait se passer ; l'expérience démontra que l'Esprit, agissant sur un corps inerte pour le diriger à volonté, pouvait agir de même sur le bras ou la main pour conduire le crayon.

(*A Suivre*)

7e ANNÉE. — N° 5. **40 centimes le Numéro.** MAI 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

AVIS

Sauf avis contraire, nous continuerons l'envoi du journal. Nous prions donc nos lecteurs de nous envoyer sans retard le montant de leur abonnement.

31 MARS

Le 31 mars dernier, suivant une habitude qui nous est chère, nous nous sommes trouvés en grand nombre réunis autour du dolmen qui renferme la dépouille mortelle d'Allan Kardec.

Par une coïncidence heureuse, le jour du 31 mars était cette année un dimanche, de sorte que tous les spirites parisiens ont pu assister à cette fête du souvenir. Nous donnons plus loin le texte de la plupart des discours qui ont été prononcés ; nos lecteurs pourront remarquer que tous les orateurs ont été unanimes à constater la nécessité et l'opportunité du Congrès spirite dont nous avons été des premiers à réclamer la réunion, nous reproduisons d'après la *Revue spirite*, le compte rendu de la première réunion des délégués des groupes spirites français et nous tiendrons nos lecteurs au courant de tout ce qui sera décidé par le comité formé en vue d'organiser la grande manifestation anti-néantiste qui aura lieu au mois de septembre prochain.

4e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Liste précédente. . .	496
Société fraternelle de Lyon.	50
Denis de Tours.	50
Frottier.	3
Tordeux.	2
Courlet.	5
Troseille.	5
Hardy.	2
Brossard.	3
Un anonyme.	2
Auguste Gronier.	5
Charles Gronier.	5
Laurain.	3
Degeorge.	1
Un anonyme.	5
Blanger.	5
Mullard.	2
Lenvoisé.	2
Gavot.	10
Mme Quelquesjeux	1
Frépillon.	1
Un anonyme.	5
Bécourt.	10
Lefebvre.	2
Roulx.	5
Mme Desbernard.	5
Martin Bruxelles.	5
Mme Autray	10
Groupe Diou.	1
Girardin.	1
l'Hérault.	1
Pommier.	1
Beaulieu.	1
Mlle Lévèque.	1
Steinbac Charles	1
2 anonymes	1
Mme Page	1
Total. . .	712

DISCOURS DE M. ALEXANDRE DELANNE

Mesdames, Messieurs, frères et sœurs en croyance :

Depuis notre dernière réunion, où nous célébrions l'anniversaire de la délivrance terrestre de notre cher et illustre Maître Allan Kardec, un mémorable événement s'est accompli dans les annales du spiritisme, le Congrès spirite de Barcelone,

Depuis quelques années on pressentait en France la nécessité d'une imposante manifestation publique, car on se le rappelle, nos frères de Belgique ont vu se former plusieurs fédérations avec succès dans leur pays.

On peut donc affirmer aujourd'hui, en toute assurance, que le spiritisme a conquis son droit de cité dans le monde.

Il faut que Paris, à son tour, Paris qui a vu naître le spiritisme kardéciste, le spiritisme vraiment philosophique, Paris la ville lumière, comme l'a dénommée notre grand poëte, il faut que Paris, disons-nous, proclame hautement et à la face de tous, la foi nouvelle. Il faut que les spirites Français et nos amis de l'étranger se groupent, s'unissent à nous, en un seul faisceau, afin de consacrer et sanctionner en ratifiant par un double baptême de raison, la philosophie moderne qui affirme la communication des vivants avec les morts, et les faits qui sanctionnent cette croyance.

Montrons aux puissances que la France souvent si méconnue, si injustement critiquée, qu'on représente comme un foyer de corruption matérialiste, spirituellement voltairienne, ou inféodée aux idées cléricales, que la France possède dans son sein des enfants qui croient sincèrement et scientifiquement *au lendemain de la mort*, et à l'avenir glorieux des destinées de leur âme, sans culte particulier et surtout sans dogmes puérils.

Nous pouvons affirmer ici que toutes les sociétés visitées dans nos voyages sont en communion de pensées avec nous, elles sont de cœur et d'esprit avec ceux de leurs frères qui prennent l'initiative des Congrès ; nous sommes chargé de vous transmettre leur adhésion et nous déclarons avec orgueil que nous sommes les disciples, les continuateurs des écoles spiritualistes qui ont eu pour Maîtres : Socrate, Platon, Jésus, Jean Huss, Leibnitz, Dupont de Nemours, Pierre Leroux, les Saints Simoniens, et de nos jours Victor Hugo, Arsène Houssaye, A. Vacquerie, C. Flammarion et V. Sardou l'académicien, lequel, dans une lettre récente et qui restera célèbre, n'a pas craint de jeter un défi ironique à ses contemporains incrédules.

Il n'est pas utile de vous rappeler les noms des illustres étrangers qui se sont associés à nos études en les appuyant de l'autorité de leur savoir et de leur génie. Ils sont nombreux et connus de vous tous.

Nous vous en faisons juges; Allan Kardec n'est-il pas digne de figurer avec éclat dans cette glorieuse phalange ? N'a-t-il pas dans ses ouvrages sanctionné en les vulgarisant les principes philosophiques de ces puissants penseurs, en y ajoutant la chose la plus importante, le point capital de son œuvre, qui l'a rendu à jamais célèbre : *La preuve matérielle de la manifestation des âmes, par le fait brutal de l'expérimentation ?*

Voilà pourquoi sa doctrine s'est répandue en si peu de temps aux quatre coins du globe, comme une traînée de poudre.

Mais ce succès rapide, ce développement vraiment prodigieux en si peu d'années, tient aussi, il faut l'admettre, au besoin insatiable que tout homme sensé ressent de connaître le problème *de son avenir après la mort,* et la facilité relative de pouvoir se mettre immédiatement en rapport avec les puissances supérieures qui apportent à l'évocateur des enseignements aussi simples que persuasifs et toujours en harmonie avec son niveau intellectuel et l'état de sa conscience.

La science officielle résiste bien encore à l'évidence des phénomènes qui surgissent de toutes parts autour d'elle, mais pourtant, n'est elle pas arrivée aux confins de nos croyances, même à son insu ? Le magnétisme qu'elle a si obstinément nié ; l'hypnotisme, la suggestion qu'elle daigne faire entrer dans ses études lui réservent plus d'une surprise. Et le temps est proche où elle rencontrera sur sa route le monde des esprits qu'elle a nié avec persistance jusqu'à ce jour.

Mais à ce moment-là, qui est plus proche qu'on ne le pense, nos doctrines auront fait un pas décisif dans les masses qui attendent toujours l'approbation des académies pour les accepter.

Ne croyez-vous pas que la certitude que nous possédons de l'immortalité nous crée de nouveaux et plus impérieux devoirs? Loin de nous réjouir égoïstement du bonheur que nous a procuré notre chère Doctrine, ne devons-nous pas faire partager notre conviction en la répandant le plus possible ? Notre tâche et notre responsabilité grandissent en raison des obligations que nous impose l'approche du Congrès. Il faut nous attendre dès maintenant à une levée de boucliers pour faire échouer notre entreprise.

Nos adversaires, et ils sont nombreux, tenteront bien certainement de nous susciter mille entraves, à nous qui osons proclamer *que la mort n'existe pas*, à nous qui démontrons que tous les hommes

sont égaux, non seulement devant le Code civil, mais surtout par le droit d'une seule et même origine Uranique, et conséquemment tous frères à jamais !

Levons-nous donc tous, frères en croyance, mus par un devoir impérieux qui s'impose à tous : Celui de proclamer hardiment la vérité dont nous sommes les détenteurs; mais agissons avec prudence, avec sagesse, avec circonspection. Soyons vigilants sur nous-mêmes, sur nos actes, notre parole n'en aura que plus d'autorité. Restons convaincus de l'assistance de nos guides, et nous sortirons triomphants de la grande lutte.

Le moment est bien venu de combattre, en plein jour, le danger de l'athéisme qui nous menace de toutes parts, et qui tend à entraîner l'humanité dans un abîme effroyable par le déchaînement des passions et des appétits sensuels qu'il suscite.

Et ce qui le prouve, c'est que nous assistons à un grand réveil spiritualiste, c'est que des hommes qui partagent nos espérances sans avoir nos convictions, viennent de fonder des sociétés aussi imposantes par le nombre que par le savoir.

Telles sont celles des Théophilanthropes qui comptent 20 mille adhérents; de la Ligue contre l'athéisme présidée par M. Frank, de l'Institut; celle des Théosophes qui publient des revues dans les deux hémisphères; la revue des Etudes philosophiques, et celle de la Rénovation sociale, etc. Tous ces centres spiritualistes poursuivent le même but que le nôtre, seulement par des voies et des moyens particuliers et différents. Ces chercheurs tendent comme nous à raviver la foi dans les cœurs en la mettant en harmonie avec la raison, la seule puissance qui soit capable, de nos jours, de satisfaire le libre examen et la libre pensée.

Eh bien, Mesdames, Messieurs, présentons-nous donc dans l'arène avec les armes de la logique et du bon sens.

Exposons nettement nos vues, nos pensées, nos principes, nos espérances, avec une méthode rigoureuse.

Appuyons nos arguments et nos démonstrations sur les faits exacts dont nous avons été les témoins, et si parmi nos auditeurs, il s'en trouve qui ne peuvent immédiatement les accepter en entier, qu'ils emportent du moins un sentiment d'admiration pour la beauté et la grandeur de la thèse psychologique que nous soutenons, en attendant que la semence jetée dans leur esprit se développe et fructifie.

Ils ne pourront avoir que du respect pour les adeptes d'une doctrine aussi consolante que la nôtre.

Unissons donc nos forces, nos intelligences, nos bonnes volontés, elles ne seront pas de trop pour remporter la victoire et assurer son succès !

Marchons la main dans la main et la foi au cœur à la conquête de nouveaux prosélytes.

Pour arriver à ce but, il faut que, sans plus tarder, les chefs des groupes de Paris, de la province, que chaque réunion privée, examinent et discutent l'opportunisme du Congrès et des questions à résoudre et à exposer.

Que chacune de ces sociétés, disons-nous, choisisse dans son sein des délégués, qui formeront à leur tour, une commission spéciale qui aura pour mission d'élaborer le programme définitif de cette imposante manifestation.

En agissant ainsi pratiquement, nous ferons disparaître les difficultés de la première heure, nous éviterons les discussions oiseuses, le personnalisme stérile. Nous montrerons au monde, qui a les yeux fixés sur nous, que les spirites ne forment pas une Secte bizantine, mais une Ecole moderne, une Académie spiritualiste qui ouvre ses portes et le domaine de ses recherches à tous les hommes de bonne volonté, en mettant en pratique les sentiments fraternels qu'elle préconise.

Nous sommes persuadés qu'en face de cette loyale et sincère Union, la grande âme de notre cher Maître tressaillera de joie et d'allégresse, car ce sera le meilleur moyen de lui témoigner notre reconnaissance et notre respect.

Que l'année 1889, qui rappelle à notre chère patrie le Centenaire de la Révolution Française, d'où nous viennent toutes nos libertés, laisse dans les fastes du spiritisme une date mémorable ; qu'elle fasse de notre pays une nation régénérée, pleine de grandeur au point de vue moral.

Qu'à l'exemple de nos ancêtres qui ont proclamé les Droits de l'homme, les spirites proclament « les Droits de l'Esprit » sur la matière, et ses rapports fluidiques incessants avec les habitants de l'Univers

Faisons aujourd'hui la première révolution spirituelle nécessaire au progrès humain ; nos fils du xxe siècle la développeront, car ils sont appelés à voir le spiritisme atteindre les plus hautes et les plus glorieuses destinées.

Mais à chacun sa tâche.

Affirmons, dès aujourd'hui, la preuve *de la survivance du moi*, nos successeurs complèteront l'œuvre vraiment philosophique qui découle naturellement de cette grande vérité.

Honorons donc, cette année, avec un double éclat, la mémoire d'Allan Kardec, puisque c'est à lui que nous devons notre initiation et la joie de pouvoir contribuer, dans la limite de nos faibles efforts, à la construction de ce vaste édifice moral dont il est le véritable fondateur.

DISCOURS DE M. GABRIEL DELANNE

Mesdames, Messieurs,

Cet anniversaire a pour nous, cette année, une importance exceptionnelle. Depuis la désincarnation de notre maître vénéré, c'est la première fois que les Spirites vont affirmer leur croyance par une manifestation imposante.

L'émancipation sociale proclamée dans la déclaration des Droits de l'homme aura pour pendant l'affirmation de la liberté de pensée, l'affranchissement des dogmes surannés et la foi dans l'avenir immortel et progressif de chaque individualité intelligente.

Ce sont les plus purs enseignements du Spiritisme que nous nous proposons de faire connaître à tous.

Assez longtemps nous avons supporté l'injustice des jugements erronés et partiaux d'adversaires qui nous connaissaient peu ou mal; le moment est venu pour nous d'arborer l'étendard de la rénovation morale, au milieu du scepticisme universel qui dégrade les caractères et avilit les consciences.

La Nation a besoin d'un idéal nouveau ; il lui faut des convictions qui ne s'appuient que sur la science et la raison, et puisque nous sommes à même de les lui fournir, descendons hardiment dans l'arène, et forts de l'inébranlable certitude que nous possédons, ouvrons les yeux à ceux qui sentent bouillonner en eux d'ardentes aspirations vers la justice et la fraternité.

N'avons-nous pas une phalange de vaillants lutteurs pour nous soutenir ? Dans le domaine philosophique toute une pléiade de penseurs nous a tracé la voie ; sans autre appui que la raison ils ont démontré l'immortalité de l'âme et les vies successives. Dans des œuvres magistrales Jean Reynaud, Ballanche, Esquiros et tant d'autres guidés par l'implacable logique qui se dégage des choses et des événements, ont mis en évidence ces doctrines, que le Spiritisme est venu confirmer ; nous pourrions donc revendiquer dans leurs systèmes philosophiques la plus grande place, si nous n'avions que cette arme à opposer à nos contradicteurs, mais nous disposons de moyens bien autrement puissants.— La reine du jour : la Science est venue confirmer les découvertes de la raison.

Parmi l'aréopage auguste des savants, parmi ces hommes dont les têtes vénérables ont blanchi à la recherche de la vérité, nous comptons des partisans dévoués qui n'ont pas craint de compromettre leur haute autorité en affirmant loyalement le résultat de leurs recherches. C'est le livre d'or du génie que l'on feuillette quand on cite les Crookes, les Wallace, les Zoellner, et les railleries des ignorants, ou la présomptueuse vanité des polémistes semblent bien peu de chose à côté de ces imposantes personnalités.

Nous pouvons marcher fièrement à la suite de pareils hommes et en restant sur le terrain des vérités démontrées, nous serons invincibles. C'est parce qu'elle ignore les travaux de ces c .ercheurs que la foule reste indifférente à nos appels ; abusée par de puérils préjugés, elle ne voit en nous que de mystiques exaltés ou de pauvres hallucinés, alors que nous sommes des positivistes dans la plus grande et la plus belle acception du mot.

Oh ! redoublons de courage, de zèle, d'énergie pour faire pénétrer partout ces convictions si consolantes et si moralisatrices. Secouons l'indifférence générale, frappons à toutes les portes, adressons-nous à tous les cœurs ; que l'ardente conviction qui nous anime pénètre toutes les consciences, et qu'à l'exemple de Lazare rajeuni sortant de son tombeau, notre croyance perce le sépulcre des âmes desséchées par les amertumes du doute.

Pour que notre action ait toute sa puissance, pour que nos efforts réunis atteignent le but que nous nous proposous, il est nécessaire que nous soyons tousunis dans une pensée commune, que nos volontés soient groupées en un puissant faisceau, et que nous offrions le spectacle d'une armée compacte et indivisible au milieu de la mêlée et de l'affolement des opinions contradictoires déchaînées dans cette fin de siècle.

Notre union sera d'autant plus facile que notre tâche n'est pas de pontifier, de légiférer, de codifier le Spiritisme, mais simplement d'énoncer les résultats grandioses auxquels nous sommes tous arrivés par l'étude des phénomènes spirites.

Nos frères, dans le monde entier, sont unanimes à reconnaître l'existence de l'âme et son immortalité ; ils affirment cette conviction, non sur des raisonnements philosophiques toujours plus ou moins sujets à caution, mais sur l'expérimentation physique, palpable, tangible sur le fait matériel qu'ils ont mille fois constaté. Cette affirmation a besoin d'être étayée sur des arguments positifs, et il faut l'établir avec un tel luxe de preuves que la négation devienne impossible; il faut que les travaux des hommes illustres qui sont notre palladium soient répandus à foison dans les masses afin que nos démonstrations acquièrent toute l'autorité à laquelle elles ont incontestablement droit. Ce ne sera pas trop de quelques conférences pour établir ce point fondamental, et les conséquences qui résultent de cette grande vérité apparaîtront à tous les yeux.

C'est là qu'est le point important, la chose essentielle, l'originalité de notre doctrine ; ce qui la

différencie absolument de tous les autres systèmes c'est que nous sortons de la métaphysique, de la rêverie pour entrer dans le domaine des vérités vérifiables par l'expérience, c'est-à-dire sur le terrain scientifique. C'est là notre force inébranlable, notre critérium absolu. En s'abstenant de toute théorie anticipée, de toute affirmation dogmatique, nous sommes certains de rallier les Spirites du monde entier dans l'affirmation grandiose de l'immortalité de l'âme.

Sur ce terrain, nous pouvons réunir tous les suffrages, et nos frères du nouveau monde peuvent se joindre à nous sans abandonner aucune de leurs convictions.

Nous comprenons trop bien les droits imprescriptibles de la liberté de pensée pour vouloir imposer des entraves à qui que ce soit. Toutes les opinions sincères sont respectables, et nulle réunion, nul congrès n'a le droit ou le pouvoir de décréter l'interdiction de telle ou telle manière de voir.

Ce n'est pas un concile qui se réunit, c'est une assemblée de libres penseurs unanimes à proclamer la communication entre les vivants et les morts, et qui, bien loin de vouloir autoritairement imposer sa conviction, vient loyalement exposer ses théories et les faits sur lesquels elles sont fondées.

Nous sommes à l'époque de la lutte, et il y a trop peu de temps que nos yeux sont ouverts à la lumière pour que nous puissions espérer, les uns ou les autres, posséder la vérité absolue; soyons donc tolérants pour tous; que dans nos réunions privées nous échangions nos idées, rien ne sera plus profitable à notre avancement intellectuel.

A part le grand fait de la communication entre les hommes et les esprits, le Congrès ne peut, à aucun titre, affirmer dogmatiquement un système, car il sortirait de la règle que nous a tracée le Maître vénéré dont nous venons ici honorer la mémoire.

Unissons-nous donc dans une pensée commune; que chacun de nous se pénètre de la grandeur de l'œuvre que nous poursuivons, laquelle doit aboutir au relèvement de la patrie, et lorsque nous retournerons dans l'espace, nous aurons l'ineffable bonheur d'avoir accompli notre devoir et d'être au nombre des obscurs mais infatigables pionniers du progrès qui poussent incessamment le ehar de l'humanité vers ses glorieuses destinées.

DISCOURS DE AUZANNEAU

Mesdames, Messieurs,

Les tribulations de la vie terrestre sont en rapport avec le degré d'avancement moral et intellectuel de notre humanité; c'est pourquoi le mal, ici-bas, l'emporte sur le bien. Chacun de nous a son lot; mais ce qui frappe notre imagination c'est l'inégale répartition du bonheur et du malheur. Tandis que les uns sont écrasés sous le poids de souffrances continuelles, les autres n'ont à supporter que de légers chagrins. Sans cause apparente, l'un réussit où l'autre échoue. A côté du méchant qui triomphe, le juste est abreuvé de déceptions. Quiconque veut conserver la conscience droite ne peut jamais combattre à armes égales avec le fourbe et l'astucieux. Dans la lutte féroce des intérêts et des passions la victoire est au plus pervers.

Tel est le monde où nous gémissons, recherchant partout en vain la raison d'un pareil état de choses.

Qui donc préside à cette distribution si partiale à nos yeux? S'agit-il d'une puissance aveugle ou d'une intelligence arbitraire?

Pour les matérialistes, c'est le hasard et la fatalité qui produisent les événements de cette vie au bout de laquelle on ne trouve que le néant.

J'avoue que cette doctrine du néantisme m'épouvante et ne m'explique rien.

Les spiritualistes de toutes nuances croient à une cause intelligente et juste qui est Dieu et reconnaissent la survivance de l'être pensant. Ils admettent, sans les préciser, les peines et les récompenses; mais leurs théories sont tellement obscures qu'aucune ne satisfait la raison.

Les reliigons sont plus affirmatives, mais le tableau qu'elles nous font des destinées de l'âme est invraisemblable. Comprend-on, par exemple, qu'immédiatement après la vie terrestre qui n'a que la durée d'un éclair, un jugement irrévocable soit prononcé qui accorde à l'Esprit une somme de jouissances éternelles ou qui le condamne à des tourments perpétuels? Je me fais, pour mon compte, une toute autre idée de la justice divine. Je ne puis croire à un Dieu inflexible et vindicatif, ce qui serait la négation de ses infinies perfections. J'estime que tout système est erroné qui porte atteinte aux attributs de Dieu.

On ne trouve donc, pas plus dans les religions que dans les philosophies une définition rationnelle des conditions de l'homme dans la vie terrestre ni des conditions de l'Esprit dans la vie spirituelle.

Quoique en l'état actuel de nos connaissances le problème de la nécessité des souffrances ne puisse être entièrement résolu, le spiritisme vient jeter sur cette question une clarté nouvelle. Il nous apprend d'où nous venons, où nous allons, pourquoi nous sommes sur la terre et pourquoi nous y souffrons temporairement. Il nous montre la cause diri-

-geance absolument parfaite. Le mal n'est que relatif. Les inégalités qui nous choquent étant la conséquence de nos actes antérieurs ne sortent pas de l'ordre naturel des choses. Aucun favoritisme n'existe. L'univers est soumis à des lois immuables qui régissent sagement tout ce qui est, tout ce qui s'agite, tout ce qui pense.

Le spiritisme nous éclaire et nous console. Il nous initie à certaines grandes lois de la nature, incomprises jusqu'ici, et il nous conduit à la découverte des lois nouvelles utiles à la marche du progrès social.

Il nous apprend, en outre, que la vie normale est la vie de l'Esprit et non celle du corps; que nos existences corporelles ne sont qu'un accident, qu'une phase de la vie spirituelle qui est éternelle; que nos incarnations successives doivent servir au perfectionnement de notre Esprit; que nous apportons avec nous, dans chacune de nos existences, de nombreuses imperfections dont nous avons tous intérêt à nous débarrasser. Qu'il y ait épreuve ou expiation, mission choisie ou imposée, le but de l'incarnation est le même : progresser toujours en tous sens. Par notre manière d'agir en ce monde, nous nous préparons la place que nous occuperons dans la hiérarchie spirituelle.

La morale spirite aide aux nombreux déshérités de la terre à supporter le lourd fardeau de leurs peines. Il faut avoir connu l'adversité pour bien comprendre les consolations qu'elle apporte aux affligés. Demandez à ceux qu'un coup cruel a frappés, à ceux dont la mort a brisé les liens d'affection; demandez à ces inconsolables quels sont les bienfaits d'une doctrine qui a rendu à leur âme meurtrie le calme et la résignation qu'ils n'avaient pu trouver ailleurs.

Si la doctrine spirite produit de tels effets, c'est qu'en prouvant la vérité de ses affirmations elle offre plus d'espérances et plus de certitudes qu'aucune autre, et qu'elle répond mieux aux aspirations les plus élevées du cœur humain.

Le spiritisme est l'œuvre d'Allan Kardec. Ses disciples ne l'oublient pas. Ils viennent ici chaque année rendre à sa mémoire un solennel hommage.

Maître, gloire vous soit rendue. Je salue en vous un bienfaiteur de l'humanité.

DISCOURS DE M. DE REYLE

(M. de Reyle, se trouvant retenu en province par ses affaires, nous a communiqué son discours, qui a été lu par M. Bouvery.)

Mesdames, Messieurs,

Dans les époques transitoires que nous traversons, la question qui doit primer toutes les autres est sans contredit celle qui touche à l'état social, cet état social qui est sur le point de se transformer du sommet à la base et que, seule, la connaissance de l'âme humaine, de ses origines, de ses destinées, peut guider vers un but contraire. Nul doute qu'un catholique, un bouddhiste, un spirite et un matérialiste ne peuvent pas concevoir un idéal social identique, car, partant d'un point de départ différent, ils concluent nécessairement d'une façon différente.

Or, ne cherchons pas à nous illusionner, à la foi aveugle et entêtée du moyen âge a succédé un scepticisme absolu, je dirai plus, une négation complète de tout ce qui a trait à Dieu et à l'immortalité. Faut-il nous étonner de cet extrême ? Non, certes; il est facile de comprendre par quel enchaînement d'idées l'Humanité, après avoir renversé le vain attirail des cultes du passé, après avoir écrasé toutes les théocraties sous les ruines de leurs autels, libre comme un fauve qui a brisé sa chaîne, secouant sa crinière sous le libre horizon, conquis au prix du martyre par Giordano, Bruno et Galilée, a du même coup balayé devant elle toutes les idées et toutes les croyances qui se rattachaient aux superstitions du passé. L'enfer éternel a entraîné dans sa chute la croyance de l'immortalité; la mort du dogme a été la mort de la morale, et le prêtre, chassé par le fouet du Progrès du poste qu'il occupait depuis tant de siècles, s'est retenu à Dieu et l'a entraîné avec lui.

Mais, à peine l'autel vide, un Dieu nouveau s'y est installé, et le Moloch céleste a fait place au Moloch terrestre; la lutte fratricide pour la foi s'est continuée dans la lutte fratricide pour la richesse...; avant, après, cela ne fait qu'un, hier, aujourd'hui se ressemblent; deux anges des Ténèbres se sont succédé : le démon Théocratie a cédé la place au démon Ploutocratie, et l'Humanité continue toujours à saigner sous le fouet implacable de ses oppresseurs.

Or, le matérialisme dirige aujourd'hui les destinées du monde. Sa première œuvre a été de retirer toute idée élevée du cœur de l'homme; il a laissé le corps sans âme, il a rayé Dieu de l'Univers, il a soufflé l'égoïsme dans l'âme humaine et décrété que l'Humanité pouvait continuer à s'égorger, mais avec cette restriction qu'elle ne dirait plus : Dieu le veut ! et que le but de ses expéditions guerrières serait la conquête d'une mine et non celle d'un Saint-Sépulcre.

L'Humanité, leurrée trop longtemps, marche enfin d'un pas rapide vers le Progrès, semblable à un vent d'ouragan qui va balayer sans rémission les échafauds et les autels, les trônes et les repaires; elle s'avance, elle mugit, elle monte, et l'on

dirait le déluge envahissant lentement mais sûrement le vieux monde condamné. On sent ces frémissements vagues, on voit ces lueurs fugitives qui annoncent les grands orages, on devine que quelque chose de grand va se préparer, que le vieux monde, disloqué, commence à craquer de toutes parts et que le coup de hache porté il y a cent ans dans l'aristocratique ville de Versailles, dans la salle du Jeu de Paume, va, avant peu, amener l'écroulement fatal.

Eh bien ! ce mouvement sans pareil, cette formidable poussée en avant, il n'appartient à personne de l'avancer d'une seconde ni de l'arrêter, ne fût-ce qu'un moment. Fatal comme la Destinée, le Progrès marche devant lui, broyant tout ce qui résiste à son passage, ne s'inquiétant pas des victimes expiatoires que le Grand Œuvre peut exiger. Demain, la victoire appartiendra à des hommes nouveaux, à des idées nouvelles ; et tout ce que peuvent faire ceux qui prévoient la marche fatale des événements, c'est de propager la parole de vérité, afin que le sens de la prochaine grande évolution du monde soit nettement déterminé.

Je le répète, Mesdames et Messieurs, rien au monde ne saurait empêcher une nouvelle et formidable poussée en avant de l'Humanité. Eh bien ! il faut que ce mouvement soit spiritualiste ; il faut que la soif immense d'amour et de fraternité qui semble vouloir embraser la terre aille s'étancher dans la coupe immense de l'immortalité ; il faut que, cent ans après la promulgation de ce code généreux et admirable qui a nom *les Droits de l'Homme*, l'esprit de la grande Convention s'empare de nouveau de notre pays et que l'Etre Suprême se voie encore dresser des autels, mais non plus des autels livrés à l'exploitation des clergés et des aristocraties. Non ! des autels plus purs élevés, mystérieux et saints, dans le cœur de chaque homme de bonne volonté, afin que cette parole du prolétaire Jésus soit accomplie :

« Le temps viendra où les hommes n'adoreront plus ni dans le temple de Jérusalem, ni sur la montagne du Gharizim, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ».

E. de Reyle.

DISCOURS DE M.J. BOUVÉRY

Mesdames, Messieurs,

Il y a un an, à cette même place, je formulais le vœu : que les hommes qui sont à la tête du spiritisme, à quelque école, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, voulussent bien s'entendre entre eux, afin de pouvoir célébrer ensemble sous forme de congrès, le glorieux centenaire de la révolution libératrice.

J'ajoutais qu'il était désirable que des conférences publiques fussent organisées dans le but de faire connaître aux visiteurs de l'Exposition ce que nous étions et ce que nous voulions.

En faisant ainsi appel à l'union des forces spirites, je n'étais en quelque sorte que le porte-parole de tous ceux qui partagent nos croyances. L'idée est donc plus collective que person elle.

Il n'est personne qui ne comprenne la nécessité de l'union, et qui ne la veuille pour le triomphe de nos idées, personne qui ne sache que pour la faire, il faut nous appuyer, non sur les points qui nous divisent, mais sur ceux, plus essentiels, au sujet desquels nous sommes tous d'accord.

Depuis lors un grand fait est survenu : le congrès de Barcelone. Les résolutions qui y ont été prises, l'ont été à l'unanimité. De nouvelles assises doivent se tenir à Paris dans quelques mois, nous ne voudrons pas, sans doute faire moins que Barcelone. Nous tiendrons à l'honneur de nous serrer tous autour du drapeau sur lequel sont inscrites avant toutes choses, ces grandes vérités : survivance de l'âme, possibilité des communications entre les vivants et ceux qu'on appelle les morts.

Le journal « Le Spiritisme » a ouvert une souscription dans ses colonnes pour aider à couvrir les frais du Congrès. Je ne doute pas que les autres journaux spirites, que les groupes eux-mêmes ne suivent cet exemple. Personne n'a le droit de se récuser. *Egaux devant la vérité nous devons tous agir pour en assurer et en hâter le triomphe.*

Le Congrès se réunira donc. Mais dans quelles conditions? Il importe, ainsi que l'a dit fort justement M. Metzger, qu'on forme au plus tôt un comité d'organisation dont les membres choisis dans les différentes écoles, devront spécifier les points sur lesquels portera la discussion. A défaut de ce travail préparatoire, nous risquerions de donner le spectacle d'une nouvelle Babel et, par suite d'éloigner du spiritisme, plutôt que d'y attirer les chercheurs qui nous feraient l'honneur d'assister à nos réunions.

Or il est besoin aujourd'hui plus que jamais, que nous répandions la lumière, que nous affirmions la vérité. Le vieux monde s'effondre, l'édifice social craque de toutes parts. Les hommes de cœur s'effrayent aux sinistres bruits qui éclatent de-çà et de-là, se demandant avec angoisse ce que ce sera demain, si la désorganisation, si la perte du sens moral dont nous constatons les effroyables ravages ne sont pas enrayées par quelque principe d'ordre supérieur.

Les partis se jettent réciproquement à la face les

accusations les plus infâmes : vendu, charlatan, menteur, voleur, sont quelques-unes de leurs aménités. Les indignations généreuses sont noyées, submergées dans ces flots d'injures. Cynisme d'un côté, cynisme de l'autre, tel est le navrant spectacle qui nous est offert. Là-dessus surviennent de prétendus sauveurs qui groupent tous les mécontentements autour de leur étiquette fallacieuse, et les jeunes gens qui n'ont pas connu les désastres ni les hontes du passé, ceux aussi qui les ayant connus, n'en ont pas été corrigés, tous ceux enfin qui ont plus d'appétit que d'honnêteté se mettent à la remorque des ambitieux.

Et dans cette poursuite hideuse et criminelle d'un succès « on oublie que la vie nous a été donnée pour que chacune de ses minutes soit échangée contre une parcelle de vérité ».

Que sortira-t il de cette crise qui, de jour en jour, semble gagner en intensité ? De ces haines de partis, de ce débordement d'injures ? On dirait des bandes affamées courant à l'assaut de quelque ignoble curée ! Plus de respect de soi-même, plus de respect des autres. Il semble que l'idéal ait sombré en un naufrage irrémissible, car dans l'homme on ne voit plus scientifiquement qu'un phénomène moléculaire sorti du néant et qui doit y rentrer ; de là cette soif de bien-être égoïste qui à l'instar des dogmes religieux, fait tout oser, tout violer.

Ce n'est pas tout : une nombreuse phalange de littérateurs, ceux dont les œuvres sont le plus lues, au lieu de planer dans les hauteurs sereines des pensées pures et nobles, se complaît, tout au contraire, dans de honteuses descriptions. Il leur faut la boue, il leur faut la fange. Ils conduisent le lecteur dans des milieux empestés, et, la contagion aidant, le mal prend des proportions chaque jour plus inquiétantes. Ils ont trouvé le moyen de faire de l'or avec de la honte. Et l'or, n'est-ce pas l'idéal ?

La concurrence se mêle à tout. Aussi les nouveaux venus renchérissent-ils sur leurs maîtres, L'ignominie monte, s'étend, énorme tache d'huile, dans tous les domaines : commerce, haute banque, politique rien n'échappe à son empire ; en cas de reproches ou de remords on s'absout par ce qu'on est convenu d'appeler « la loi de la lutte pour l'existence » ce synonyme de « la force prime le droit »

Dans ces conditions, quoi d'étonnant si las de souffrir, découragés, déroutés, troublés, un si grand nombre de personnes honnêtes se montrent disposées à se jeter dans l'inconnu ?...

Mais plus la situation est tendue, compromise, plus il importe que ceux qui ont quelque chose de bien à dire au peuple se lèvent, fassent entendre leur voix, enseignent, instruisent, opposant au mensonge la vérité, l'honnêteté de leur vie et de leurs mœurs à la corruption, le désintéressement à l'égoïsme, en se souvenant des paroles du Christ : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. »

Or, messieurs, nous spirites qui sommes en possession des vérités ou trop ignorées ou trop dédaignées, il nous appartient de ne pas demeurer spectateurs muets et indifférents des hontes qui s'accumulent, des erreurs qui se propagent, du mal qui monte ainsi qu'une marée hideuse. Relevons le drapeau que d'autres ont laissé échapper de leurs mains débiles. Tenons-le haut et ferme. Par la parole, par le journal, par le livre, jetons à tous les échos la grande nouvelle, cette sublime vérité : les âmes vivent et vivront après la mort du corps ; non seulement elles vivent, mais elles se communiquent à nous, s'intéressent à nos travaux, nous apportent le secours de leurs lumières, se font nos collaborateurs dans la grande œuvre de relèvement et de progrès.

A cet enseignement ajoutons ces belles paroles de M. Léon Denis : « Les doctrines de 89 et le régime des libertés publiques ne peuvent produire leurs effets utiles qu'autant qu'ils seront éclairés, fécondés par une croyance élevée, par un idéal nouveau et une austère morale. Pas de liberté durable sans lumière et sans vertus, l'une ne peut aller sans l'autre. »

Ne nous contentons pas d'affirmer ces choses, prouvons-les. Par là, nous ferons renaître l'harmonie dans la société, qui sachant désormais où elle va, marchera d'une volonté ferme vers l'avenir grandiose qui s'ouvrira devant l'humanité régénérée et rajeunie.

Le 31 mars 1889 me paraît une date doublement heureuse : d'une part, pour la première fois depuis des années, il réunit le même jour, à la même heure, toutes les écoles spirites autour de ce dolmen qui nous est cher à tous. D'autre part, par une heureuse coïncidence, cette réunion, cette union plutôt, se produit dans l'année du grand centenaire que nous allons fêter. Saisissons cette occasion si propice pour cimenter les liens fraternels qui doivent tous nous relier les uns aux autres, comme des membres d'une même grande famille ; saisissons-la pour en faire le point de départ d'une nouvelle ère plus féconde et plus heureuse que n'a été le passé.

C'est ainsi bien mieux que par nos paroles et nos protestations de dévouement, que nous honorerons, comme il le mérite de l'être, le grand initiateur qui nous a ouvert de si splendides perspectives sur l'infini. Voilà, Mesdames et Messieurs, l'œuvre magnifique qu'il faut accomplir. Arrière toute petitesse, toute mesquine jalousie, tout ce qui rabaisse et

diminue. Haut les cœurs, et en avant pour la liberté, le bien, la vérité, la patrie, l'humanité !

J. Bouvéry.

DISCOURS DE Mme PLOSSEY

Mesdames, Messieurs,

A l'occasion de l'anniversaire du 31 mars, les membres du Groupe Amitié, à Lyon, sont heureux de joindre leurs vœux à ceux de leurs frères et sœurs en croyance de la Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme et de la Société spirite Lyonnaise.

Ils espèrent que l'union et la concorde qui présideront à la cérémonie de ce jour, en l'honneur d'Allan-Kardec, en feront le point de départ d'une ère nouvelle de travail et de paix et assureront au Congrès de Paris, une pleine réussite.

Puisque l'union fait la force, serrons les rangs et pour la propagation du spiritisme, restons unis.

Pour le groupe Amitié :
Louise Plossey.

DISCOURS DE Mme Vve ARNAUD

Mesdames, Messieurs,

Nous voici frères et sœurs en croyance, encore une fois réunis sur les restes mortels de notre vénéré Maître en philosophie comme autant de membres d'une nombreuse famille auprès d'un père bien-aimé non seulement pour lui prodiguer tous nos élans de reconnaissance, mais encore pour demander à son Esprit présent au milieu de nous, sa constante protection et inspiration dans nos études et laborieux travaux ; car tous, frères et sœurs, quellesque soient nos conditions sociales, nous sommes appelés à apporter notre pierre à l'édifice, dans la mesure des facultés médianimiques dont la Providence nous a doués afin de pouvoir, par ces moyens si divers, concourir tous à l'édification du Grand-Œuvre de la véritable régénération morale et scientifique.

Souvenons-nous, du reste, ce que furent de simples pêcheurs ayant pour maître Jésus, le sublime charpentier, qui accomplirent l'importante mission de propager la doctrine de la résurrection des morts, c'est-à-dire de la renaissance à la vie de l'Esprit... Ils laissèrent là leurs barques et filets, faisant ainsi abnégation de tout intérêt égoïste et personnel, pour courir le monde répandre la bonne nouvelle apportée par le Messie et, à son exemple, guérissant les malades à l'aide du fluide magnétique connu d'eux; ils les instruisaient, apportant ainsi aux âmes et aux corps le baume salutaire à toutes les blessures, par l'espérance d'une vie meilleure au delà du tombeau.

Ils ne possédaient pourtant d'autre science que celle que donne une foi vive, ardente, une charité sans borne, les poussant à supporter avec courage toutes les nombreuses persécutions, et, développant en eux une simple et sublime éloquence, ils convertirent des peuplades entières, des Nations... parce que la vérité est une pure lumière qui ne peut porter d'heureux fruits qu'en s'échappant des âmes sincères et bien intentionnées, complètement dépouillées de tout sentiment d'orgueil et d'ambition, et se livrant sans réserve à toutes les abnégations du devoir, à tous les sacrifices du dévouement qu'exige la propagation d'une grande et sainte cause appelée un jour à transformer l'humanité.

Inspirons-nous donc de l'exemple de nos frères et continuons l'œuvre, en la perfectionnant, c'est-à-dire en la dégageant sans cesse de ses obscurités afin qu'elle apparaisse dans tout l'éclat de ses plus vives lumières faisant éclore dans la pensée l'espérance et la conviction et que par nos constants efforts toujours dirigés vers le bien nous attirions sur nous la puissante protection d'Esprits supérieurs qui seuls peuvent nous aider dans la tâche parfois si ardue et nous inspirer les plus nobles pensées et actions pour arriver à fonder l'union spiritualiste positive appelée à fournir tous les éléments d'une puissance formidable composée de toutes les forces nécessaires non seulement pour combattre victorieusement les erreurs, mais encore pour conquérir les intelligences à notre science à la fois spiritualiste, expérimentale et philosophique.

Et nous aurons accompli une véritable révolution, non seulement dans les sciences en les éclairant d'un jour tout nouveau, mais encore dans les principes de morale qui seuls peuvent élever l'âme, purifier les pensées et les rendre aptes à pratiquer la véritable solidarité.

Mais pour y parvenir il faut sans cesse s'efforcer de mettre nous-mêmes en pratique cette devise qui fait la base fondamentale de notre philosophie : « Hors la charité il n'y a pas de salut », c'est-à dire de concorde possible ni d'union durable, et sans laquelle pourtant on ne peut logiquement espérer de sérieux résultats, car seule elle fait la force effective d'une doctrine, en réunissant dans un faisceau toutes les intelligences, en concentrant dans un même but tous les désirs on chasse ainsi l'esprit du mal poussant à la discorde, à la haine ; cet âcre venin qui corrompt les plus belles pensées en les empoisonnant des plus méchants désirs. Efforçons-nous donc de repousser avec force toutes ses tentatives, et une fois vaincu, nous serons bien forts, car seule, l'influence du bien nous envahira tout entiers en

nous poussant aux plus généreux désirs et actions ; et, saisi enfin du véritable feu sacré d'un saint et pur enthousiasme, nous pourrons alors engager la lutte suprême sur le terrain de l'immortalité de l'Esprit.

Car l'heure est venue de battre en brèche toutes les doctrines qui, sous l'influence d'un intérêt quelconque, cherchent à étouffer la vérité !

Elle est venue de renverser le veau d'or, ce Dieu du jour devant lequel s'inclinent et s'atrophient tant de belles intelligences et de généreuses inspirations ! étouffant ainsi dans leurs germes tous principes de morale, toute velléité à la lumière, cette étincelle divine que chacun porte en soi comme un rudiment de progrès qu'un éclair, un souffle suffit pour aviver et enflammer.

Oui, l'heure a sonné de rejeter loin de nous tout égoïsme et indifférence, cette apathie de l'âme qui l'attarde dans son chemin. Elle a sonné pour jeter enfin le gant à la face de l'humanité tout entière et déployer solennellement l'étendard de toutes les vérités contenues non seulement dans notre philosophie, mais encore dans les nombreux phénomènes ; ces preuves authentiques se révélant elles-mêmes comme autant de voix puissantes pour protester, et jeter un ironique et triomphant défi aux stupides injures, aux ignorantes railleries, en prouvant que si, à l'aide d'un instrument perfectionné, on est parvenu à découvrir tout un monde microscopique, il en est un autre que chacun porte en soi et qui se perfectionne aussi chaque jour, nous mettant en rapport avec le monde des Esprits également invisible à nos sens matériels trop grossiers. Mais que nos âmes ou pensées voient ou entendent en rêve ou en réalité, sollicitant par tous ces moyens non seulement notre attention, mais encore nos sympathiques appels, afin de pouvoir s'affirmer sans cesse par la voie de la médiumnité, et prouver d'une manière de plus en plus catégoriquement positive, l'immortalité de la pensée dans l'Esprit.

Voilà la tâche qui s'impose, à nous, les disciples de notre cher et vénéré Maître, Allan-Kardec. Serrons donc nos rangs et marchons ainsi fraternellement unis au champ d'honneur y livrer une bataille décisive, en donnant aux adversaires toutes les preuves de ce qui fait la force de nos convictions et de la supériorité de nos principes, nous poussant sans cesse à la réforme de nous-mêmes et au continuel déploiement de nos facultés médianimiques et ressorts intellectuels... et de la sorte, donnant l'exemple de la vraie solidarité dans l'union, nous ne pourrions que faire un pas immense dans la voie des convictions. Chacun pouvant expérimenter soi-même, et se rendre compte que lesprit de ceux que nous avons aimé, qui nous visite, non seulement en songe, mais encore dans la veille, est un être bien distinct, et non un produit de la matière aveugle et sans discernement..., qu'il se dégage de lui dans ses sentiments et actions, produit de sa volonté, des forces que ni la mœlle épinière, ni le phosphore ne sauraient donner... qu'il est un fait avéré et constant que plusieurs enfants nés des même père et mère sont pourtant complètement différents sous le rapport de l'Esprit que, par conséquent, la même matière ayant donné naissance à des intelligences élevées et nulles au vice et à la vertu, il en ressort cette conclusion, qu'il y a nécessairement une autre origine à ces diversités si nombreuses dans la pensée et son action.

Or, c'est au spiritualisme expérimental et philosophique qu'il appartient désormais de résoudre cette grave et importante question, en faisant un fraternel et pressant appel, non seulement à tous nos frères et sœurs dispersés dans l'univers, mais encore à toutes les intelligences spiritualistes ainsi qu'aux savants désireux de pénétrer avec nous dans les mystérieuses profondeurs du monde des Esprits, de se réunir au congrès qui aura lieu cette année à Paris afin de vider la question, en prouvant au monde entier que d'un vulgaire mouvement de table il peut en ressortir l'immortalité d'un principe jaillissant comme une source des plus vives et éblouissantes lumières pour éclairer et transformer l'humanité.

Mve Vme Arnaud.

DISCOURS DE M. ROBAGLIA

Mesdames, Messieurs,

Animés de cette foi qui nous fait entrevoir nos existences futures, nous venons nous recueillir autour de ce Dolmen où repose l'enveloppe mortelle de celui qui a légué au siècle où nous sommes tant de belles espérances et de précieuses vérités.

Nous y venons avec le bilan de nos actes, pour trouver dans le devoir accompli la satisfaction la plus douce, le bonheur le plus senti.

Et ce bonheur, les vrais spirites le goûtent d'autant mieux qu'ils sont en dehors de ce qui se fait de nos jours dans l'esprit humain où règne une obscurité morale ; on flotte entre les scrupules et les indélicatesses, l'honnêteté n'est plus qu'une ombre vivante, et le matérialisme absorbe nos meilleures facultés.

N'est-ce pas à croire qu'au milieu de ce trouble où le monde s'agite, que dans la plus brillante phase de notre civilisation, nous allons vers les

époques les plus reculées, puisque dominent chez nous les instincts les plus pervers, et s'accomplissent les actes les plus incroyables ?

En remontant de l'effet à la cause, tout s'explique pour l'observateur réfléchi, lorsqu'il constate que l'intérêt supérieur est rejeté bien en arrière par tous ceux qui, au lieu d éclairer les esprits et de calmer la fièvre des passions, n'ont d'autre souci que la recherche des plaisirs, les satisfactions de l'orgueil et les émotions de la puissance, en faisant litière des principes les plus sacrés de la société : la justice et la liberté.

Lorsque ces vertus sociales rentreront dans le monde, elles seront naturellement suivies du développement nécessaire de la fraternité et conséquemment du bonheur des peuples.

Sans juger trop sévèrement l'humanité de notre infime planète et tout en la laissant dans la conviction qu'elle est heureuse, sachons lui faire comprendre qu'ici-bas, la réalité est toujours prête à dissiper nos rêves, à faire avorter nos projets, et à faire évanouir toutes nos illusions jusqu'au moment où l'esprit se dirige vers cet au delà où brille la lumière de la vie réelle.

Ainsi donc notre tâche est bien marquée : c'est en ravivant nos convictions et nos sentiments ; c'est aussi en les soutenant avec les pratiques de notre chère doctrine que nous parviendrons à vaincre les préventions et l'incrédulité.

Oh ! alors nous entrerons dans la plénitude de nos devoirs. C'est par la morale et par la philosophie, les sciences qui cherchent la vérité et la font régner sur le mode, que le spiritisme aura son triomphe.

A l'œuvre, chers spirites ; remplissons nos annales en réveillant les instincts de l'âme, en ouvrant par tous nos moyens les horizons les plus connus, et nous rendrons le plus solennel hommage à Allan Kardec, au vénéré Maître qui compte parmi les plus grands génies de l'humanité et de la civilisation.

DISCOURS DE M. CAMILLE CHAIGNEAU

Président de la « Société parisienne des études spirites » pour l'année sociale 1888-89.

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes nombreux à prendre la parole ; je serai bref.

Par un heureux concours de circonstances, nous nous trouvons en effet tous réunis autour de ce monument, à quelque famille spirite que nous appartenions.

Il y a quelque temps, la « Société Parisienne » au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler cette année, émettait le vœu que les principales sociétés spirites convinssent de s'entrevisiter à certaines époques périodiques, non point dans le but de faire disparaître cette variété de points de vue qui est la vitalité même du spiritisme, mais pour établir des échanges d'idées en même temps que des rapprochements de personnes. Quelque chose d'analogue à ce vœu se trouve réalisé aujourd'hui pour un instant, et nous devons nous en féliciter, car il est un point sur lequel nous ne pouvons qu'être tous solidaires : en face des négateurs de la survivance et de la manifestation des survivants, nous sommes unanimes pour une affirmation catégorique, d'ordre expérimental et positif.

Je crois même que nous sommes unanimes sur d'autres points encore ; mais celui que je viens d'énoncer est suffisamment essentiel déjà, pour qu'une attestation en masse apportée à son sujet constitue un des phénomènes sociologiques les plus marquants de notre époque. A la veille du mouvement international que l'Exposition prochaine va faire affluer à Paris, on peut en effet se demander si le moment n'est pas venu de provoquer un formidable témoignage auquel tous les spirites et « spiritualistes » de toutes les parties du monde pourraient prendre part, témoignage collectif dont la force de projection serait d'autant plus grande, que l'on aurait mieux, pour cette imposante manifestation, écarté tous les sujets de divergence. Ce serait peut être là le meilleur mode d'action pour que le spiritisme fît enfin sa trouée.

Est-ce à dire que les uns et les autres nous devion jeter un voile sur nos conceptions et nos tendances ? Certes non. Ce serait là sacrifier cette variété touffue dont je parlais tout à l'heure, et qui est la plus belle preuve de vitalité du spiritisme. (Comment en effet mieux établir la réalité du fait spirite, qu'en le montrant étayé par le témoignage des penseurs les plus divers, indépendant par conséquent de toute idée préconçue ?) Seulement, sur ce fond de variété, qui peut être entre nous l'objet des discussions les plus intéressantes, les plus passionnées même, il est possible de détacher, en un saisissant relief, la matière d'une commune et gigantesque affirmation.

C'est là un *modus vivendi* dont la « Société Parisienne » a fait l'expérience, et qui, s'il était pratiqué sur une grande échelle par la généralité des spirites, pourrait donner d'importants résultats, car il sauvegarde à la fois la liberté de chacun et de la collectivité.

Je ne crois point qu'Allan Kardec, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, se plaindrait de notre travail, si, détachant de son œuvre une partie

ssentielle et incontestable, nous unissions tous nos efforts pour concourir au triomphe de ce point fondamental. Je sais bien qu'aux yeux de plusieurs, son plus grand mérite est d'avoir édifié sur cette base une doctrine qui offre sa réponse aux plus vives préoccupations de l'Humanité. Personnellement je suis loin d'être antipathique à une si belle ambition ; j'y répugne si peu que j'applaudis à tout effort nouveau qui tend à apporter une réponse de plus en plus juste et irréprochable à ces légitimes préoccupations Mais, à notre époque de libre pensée, les doctrines — je parle des doctrines empreintes de rationalisme — sont comme les flots de la marée montante ; elles viennent toutes du même fond de la réalité, mais en se surpassant les unes les autres à mesure qu'elles se succèdent ; aucune d'elles ne représente le progrès absolu, et seul l'incessant enchaînement de leurs vagues peut être considéré comme l'image du progrès. En période de libre pensée, les doctrines sont dans un perpétuel état de mobilité et d'évolution, — tandis que le phénomène moteur dont elles procèdent offre un point de repère sur lequel peuvent se fixer les esprits les plus dissemblables. Or, en spiritisme, le phénomène initial qui soulève toutes ces poussées de perfectionnement philosophique, c'est la manifestation de ceux que l'on appelle les morts et qui viennent prouver à quel point ils sont des vivants.

Oh ! la belle conquête, si à nous tous, spirites de tous les peuples — et j'entends aussi ceux qui s'intitulent « spiritualistes » dans la même acception — nous pouvions imposer à l'attention du monde les faits si remarquables, si féconds, que nous n'avons pas jugés indignes de notre étude ! Le matérialisme néantiste n'a que trop fait ses preuves ; il réclamait trop d'abnégation pour se maintenir à la hauteur où ses austères philosophes avaient entrepris de l'élever. Et voici que se détend l'effort surnaturel qu'il avait exigé de l'Humanité. Le matérialisme néantiste semble toucher à la faillite. Cela est si vrai que la perspective d'un retour à la tutuelle sacerdotale n'inspire plus au peuple la même horreur, ou tout au moins la même défiance qu'autrefois. Des symptômes de réaction se manifestent contre les résultats du néantisme, qui, lorsqu'il n'est plus capable de surmener les hommes jusqu'à l'absolu désintéressement. retombe, au milieu de la lassitude générale, dans le désarroi des consciences. C'est, hélas! le point où nous en sommes ; et l'obscurantisme, qui guette avec impatience cette fatigue de la libre pensée, aurait toute raison de se réjouir et d'escompter une prochaine revanche, si quelque force n'était là, force encore méconnue et bien modeste, force conspuée, honnie, couverte de ridicule dans sa période de germe, et qui pourtant est appelée, dans sa période d'éclosion, à sauver l'esprit moderne de ses déviations et de ses défaillances. Cette force, vous l'avez nommée : c'est le spiritisme. Tout en tenant compte des travaux précis du savant matérialiste, le spiritisme prendra par la main le chercheur de la matière, et sans cesser de le conduire par ses chemins familiers, ceux de l'expérimentation, il l'arrachera au néantisme en le guidant jusqu'au delà de la tombe ; il prendra le positiviste et, de fait en fait, de preuve en preuve, l'amènera jusqu'au seuil d'une nouvelle vie, seuil au delà duquel il n'y a plus d'obstacles pour la conception de l'immortalité. Et ainsi la libre pensée pourra sortir encore une fois victorieuse de l'apparente impasse où elle se débat ; et les hommes du passé en seront pour leur courte joie. Oui, grâce au spiritisme, que l'esprit moderne finira bien par reconnaître pour son meilleur auxiliaire, le peuple, fatigué de la perspective du néant, échappera au danger d'une oscillation rétrograde, à une rechute atavique vers le vieux dogme et ses représentants.

Grande et belle est cette tâche, et urgente si jamais. Voilà pourquoi il est important de rechercher le plus sûr terrain de propagande. A la « Société Parisienne », nous pensons que la meilleure méthode est de commencer par mettre en relief un élément fondamental accepté de tous les spirites, et d'en faire l'objet d'une collective et unanime affirmation qui pèse de toute sa masse imposante sur l'opinion publique. Et, puisque nous sommes venus ici de tous les points du spiritisme, j'ai cru bien faire en donnant connaissance de cette manière de voir.

Je ne crois point m'écarter du reste de l'objet de cette réunion. La meilleure façon d'honorer Allan Kardec n'est-elle pas d'accomplir quelque travail à l'occasion de sa mémoire, et de poursuivre le triomphe de ce rattachement des vivants et des morts, auquel il a consacré sa vie ? Profiter de cette circonstance unique, qui nous rassemble tous, pour échanger fraternellement nos idées, n'est-ce pas faire un bon travail et utiliser au plus grand honneur de ce vaillant pionnier les quelques instants qui nous réunissent autour de son dolmen ?

Mais je ne dois pas oublier que j'ai promis d'être bref. Beaucoup d'avis et peu de paroles de la part de chacun, c'est le mieux pour une réunion comme celle-ci. Et, si quelque personne étrangère au spiritisme se trouve parmi nous elle pourra constater que nous avons peut-être autant d'avis que de têtes sur certaines questions secondaires, que nous divergeons même parfois sur des questions importantes ; mais elle pourra attester qu'il est un point fondamental que nous sommes tous unanimes à affirmer énergiquement : la survivance de l'individualité et

la communication des prétendus morts avec les vivants.

Je termine en émettant le vœu qu'il soit fait appel aux spirites et spiritualistes de toutes les nations pour venir sous le plein soleil de la libre pensée, poser avec nous cette première pierre d'un monde nouveau.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL

Cinquante-deux délégués Spirites, Spiritualistes, Théosophes, Swedemborgiens, Théophilantrophes, ont tenu une réunion le mercredi soir, 3 avril courant, à 8 h. 1/2, 1, rue Chabanais, en vue du Congrès spirite et spiritualiste international, fixé au 1er ou 8 septembre 1889 par le congrès international de Barcelone, date que fixera définitivement la commission exécutive.

A l'unanimité, il est convenu que le prochain Congrès affirmera les deux points fondamentaux que voici : 1° La persistance du moi conscient après la mort, autrement dit l'immortalité de l'âme : 2° Les rapports entre les vivants et les morts.

Toutes les questions qui divisent seront écartées.

Aux journaux, revues, sociétés, groupes, qui approuvent ces deux points fondamentaux, un appel pressant et fraternel est fait, pour nommer chacun un délégué, trois au plus, qui devront moralement et matériellement au nom des groupes qu'ils représentent, seconder activement la commission exécutive.

Chaque revue, société, groupe, ne représentera qu'une voix.

Cette Commission exécutive sera nommée par les délégués réunis en séance au siège provisoire du Congrès, 1, rue Chabanais (salon de la *Revue spirite*), le mercredi soir, 24 avril courant.

Pour être représentés à cette assemblée du 24 avril, les revues, sociétés et groupes, adresseront à la librairie spirite, 1, rue Chabanais, siège social provisoire, leurs pouvoirs avec le nom de leurs délégués.

Le mode suivant, choisi par les Espagnols pour le Congrès international de Barcelone : *Dons de tous les adhérents pour couvrir les frais*, est accepté et adopté ; en conséquence une souscription est ouverte dans les journaux et revues représentés à notre réunion du 3 avril, pour subvenir aux frais du Congrès international de septembre 1889.

Cette même souscription est aussi ouverte dans les journaux et revues amis de la Cause à l'étranger qui enverront leurs délégués au Congrès spirite et spiritualiste international.

Aussitôt nommée, la Commission exécutive adressera officiellement une invitation pressante à toutes les publications qui servent la Cause, à toutes les sociétés et groupes spirites que nos amis voudront bien nous faire connaître, le plus tôt possible, cela est urgent.

Un vœu formulé pendant le cours de cette première réunion par M. Camille Chaigneau, a obtenu l'assentiment général, le voici : « La Société parisienne des études spirites souhaite que les rapports fraternels noués si heureusement entre toutes les écoles en vue du Congrès, ne se dénouent pas après nos réunions internationales de septembre prochain ; puissent-ils se resserrer toujours plus pour bien noter que nul de nous n'a le droit de faire abstraction des autres écoles ici représentées, chacune d'elles pouvant seconder les autres dans la recherche de la vérité. » Ces paroles, non textuelles, mais photographiées pour ainsi dire, ont été accueillies avec une visible satisfaction. Nous progresserions ainsi à l'aide de la véritable fraternité et selon la raison et l'esprit de justice.

Unis, nous sommes une force ; divisés, nous sommes en butte à la calomnie, à l'impuissance.

Journaux représentés :

Le journal L'INITIATION, 14, rue de Strasbourg, à Paris ; directeur : *Papus* — rédacteur en chef : *Georges Montière* — secrétaires : *C. Barlet, J. Lejay*

LE SPIRITISME, 39, passage Choiseul, Paris, rédacteur en chef : *M. Gabriel Delanne*, — rédacteurs : *MM. Delanne père, Auzanneau, Léon Denis, Bouvery*, etc.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE : Directrice : *Mme la comtesse d'Adhémar*, 10, rue Lesueur, Paris — rédacteur en chef : *Mme H P. Blavatsky*, représentées à la réunion par *MM. Arnould* et *Caminade*.

LA REVUE SPIRITE, 1, rue Chabanais, à Paris, directeur : *P.-G. Leymarie* : gérant : *H. Joly* représentée par *MM. Vautier, Dr Flaschoen Gambu, Pelletier, Mme Leymarie*.

L'AURORE, directrice : *Mme la duchesse de Pomar* ; rédaction : *Mme de Morsier*, 71, rue Claude-Bernard, à Paris.

Actuellement, *ces cinq journaux* SEULS, à Paris, recevront les dons personnels de nos amis, en vue du Congrès du 1er septembre 1889.

Nous ne doutons pas que les journaux *La Lumière, La Vie Posthume, La Religion laïque, l'Anti matérialiste, Le Magicien, Les Étudiants Swedemborgiens, la Revue des Théophilanthrophes*, les *Atmistes* ne se réunissent à nous, le 24 avril courant, pour nous seconder, et prouver dans le futur Congrès que nous sommes des gens de pro-

grès, amis de la vérité, de la libre recherche, qui affirment dans l'homme un élément immortel, négation absolue des doctrines néantistes ; cet élément est la base fondamentale sur laquelle doit s'étayer l'union de tous les spiritualistes, philosophes, théosophistes, spirites, swedemborgiens, atmistes et théophilanthropes.

L'entente cordiale de la première séance et la discussion courtoise et suivie qui l'a remplie, prouvent que chacun se sent responsable de la grande manifestation qui se prépare ; et maintenant, travaillons tous au grand œuvre, consciemment et avec résolution.

MM. Camille Chaigneau, Blin, Rouxel et *Lebourgeois,* représentaient à la réunion, la *Société Parisienne des études spirites*, dont M. C. Chaigneau, 20, avenue Trudaine, à Paris, est le Président.

MM.Bruvry et *Bacquerie,* représentaient la *Solidarité spirite,* 220, boul. Voltaire, chez M. Bruvry.

M. Delanne Gabriel, représentait aussi: la *Société fraternelle de Lyon,* rue Terraille, 21, dont M. H. Sausse est le président ; le *Groupe Amitié de Lyon,* dont Mlle Moissonnier est le président; le *Groupe Perrache,* dont M. Chevalier est le président ; le *Groupe Girondin,* rue Sainte-Catherine, à Bordeaux, président M. Brisse.

M. Pichery, représentait le *Groupe Bienfaisance* qu'il préside, 60, rue de Malte, et l'*Enseignement spirite de Reims,* président M. Louis Betch, 11, rue Ferry.

M. Boyer représentait le *Groupe Poulain,* 176, rue du Faubourg Saint-Denis.

M. Leymarie eût pu représenter l'*Union spirite de Reims,* les groupes de *Rochefort,* de la *Charente,* de la *Gironde,* de *Toulouse,* etc., il préfère que ces groupes divers s'adressent eux-mêmes à la commission exécutive.

M. Henry Lacroix représentait le journal si important de Boston, le *Banner of light.*

Etaient présents et adhéraient à ce qui précède :

MM. Reveilhac, Wartchawsky, Beyssac, Hugo d'Alesi, James Smyth, Décembre-Allonier, Vergniajoux, Capitaine Robaglia, Eugène Nus, Vigne, D. Chazarain, Arthur Engel, Rougier, Mongin, Dulac, Pelatane, Montrouge, Lecoq, Gautier, Fabre, Courtépée, avocat, Léon Hennique

Au nom des premiers délégués : *P. G. Leymarie, Gabriel Delanne, Papus, C. Chaigneau.*

LES MÉMOIRES
D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

DEUXIÈME PARTIE

Quest-ce que le spiritisme ? Ses partisans et ses adversaires.

On eut alors des *médiums écrivains,* c'est-à-dire des personnes écrivant d'une manière involontaire sous l'impulsion des Esprits, dont elles se trouvaient être ainsi les instruments et les interprètes. Dès ce moment les communications n'eurent plus de limites, et l'échange des pensées put se faire avec autant de rapidité et de développements qu'entre vivants. C'était un vaste champ ouvert à l'exploration, la découverte d'un monde nouveau : le monde des invisibles, comme le microscope avait fait découvrir le monde des infiniment petits.

Que sont ces esprits? Quel rôle jouent-ils dans l'univers? Dans quel but se communiquent-ils aux mortels? Telles sont les premières questions qu'il s'agissait de résoudre. On sut bientôt par eux-mêmes que ce ne sont point des êtres à part dans la création, mais les propres âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes ; que ces âmes, après avoir dépouillé leur enveloppe corporelle, peuplent et parcourent l'espace. Il ne fut plus permis d'en douter quand on reconnut dans le nombre ses parents et ses amis, avec lesquels on put s'entretenir ; quand ceux-ci vinrent donner la preuve de leur existence, démontrer qu'il n'y a de mort en eux que le corps, que leur âme ou esprit vit toujours, qu'ils sont là, près de nous, nous voyant et nous observant comme de leur vivant, entourant de leur sollicitude ceux qu'ils ont aimés, et dont le souvenir est pour eux une douce satisfaction.

On se fait généralement des Esprits une idée complètement fausse : ce ne sont pas, comme beaucoup se les figurent, des êtres abstraits, vagues et indéfinis, ni quelque chose comme une lueur ou une étincelle ; ce sont, au contraire, des êtres très réels, ayant leur individualité et une forme déterminée.

En effet, chaque pays a au moins son journal, l'Angleterre en a cinq ou six, la France n'en a que deux. La croyance aux esprits n'est pas aussi ferme,

aussi répandue chez nous qu'en Angleterre et en Amérique ; et cependant nos adversaires jettent des cris d'effroi, quelques-uns la redoutent et mettent tout sur le compte de Satan.

Ecoutez M. Clément d'Elbe :

« Le Spiritisme! Le voilà l'ennemi du temps. Voilà le nom et l'action sous lesquels l'*interpolator* agit effrontément parmi nous. Il est là au milieu de notre civilisation, il s'y promène, il y trône ; ici fort à l'aise, préconisé, triomphant dans son temple au milieu de ses fidèles ; ailleurs, caché sous ses mêmes figures glissantes et silencieuses.

« Pendant que les indifférents laissent le reptile suivre tranquillement sa route, que les sceptiques plaisantent du Spiritisme, que les curieux ou les oisifs s'en amusent, il y a des esprits sérieux, ceux dont l'avis forme les convictions du monde, qui nient ou son existence, ou son action ou son danger. Si la magie a existé, disent-ils, on lui a prêté beaucoup de faits qui appartenaient ou aux sciences naturelles encore ignorées, ou à la supercherie. Le reste était le domaine très restreint des prêtres initiés : le vulgaire avait peur du mot, cela suffisait... Mais le spiritisme ! »

L'auteur prétend qu'on s'en occupe moins dans les salons ; mais ne croyez pas, dit-il, que ce semblant de repos soit une trêve, et que l'Interpolator se regarde comme vaincu.

Le dieu s'est retiré sous sa tente. Il en a fait un temple nouveau. Les tables, les planchettes ne s'agitent plus..., ce sont des êtres humains qu'il fait mouvoir, et les médiums cumulent les emplois.

Gens dévoués qui, dans votre bonne foi, vous faites médiums, nous sommes loin de vous railler. Nous ne pourrions que nous écrier et frémir, si, en assistant aux manœuvres d'artillerie, nous apercevions un homme penché sur la bouche du canon prêt à vomir le feu ou la mort.

Voici ce que dit Mgr Gaume :

« Le Spiritisme a pris corps ; il est reconnu et légalement constitué en France sous le nom de *Société parisienne des Etudes spirites* ; à celle-ci viennent se rattacher les groupes de nos provinces et de l'étranger. Le spiritisme est aujourd'hui une *religion* dont le *culte* met ses adeptes en communication avec les esprits infernaux, habilement cachés sous les noms les plus saints. Le Spiritisme a son symbole et ses prières, ses finances et ses réunions périodiques, ses prédicateurs, ses apôtres et sa presse. En Amérique d'où il nous vient, il a pour organes vingt-deux journaux : il en a au moins cinq en France : Naples, Londres, l'Allemagne ont les leurs. »

De nombreux auteurs proclament la doctrine et la formule dans de petits et gros volumes, lus si avidement, que les séductions se succèdent sans interruption, pendant qu'il s'en publie de nouveaux.

Le spiritisme a ses disciples dans les ateliers surtout, et encore parmi la bourgeoisie, la noblesse, la médecine, dans les sciences, dans l'armée, partout enfin.

Il en est de même à l'étranger. C'est par millions qu'on peut compter les spirites répandus dans les différentes parties du monde.

Mais sans sortir de notre pays, pour Paris seulement, les renseignements donnent le chiffre approximatif de vingt-cinq à trente-mille adeptes déclarés, ne comptant point ceux qui, sans savoir pourquoi, ne croient pas à nos mystères catholiques et prêtent une oreille curieuse aux monstrueuses erreurs du spiritisme.

Il en est de même à Lyon, une des villes où, parmi les ateliers, la doctrine s'est étendue sur le feu comme une traînée de poudre. Toutes nos villes principales sont infectées, au point que le grand propagateur qui voile sa personne sous le pseudonyme d'Allan Kardec « se réjouit ouverte-«ment du nombre toujours croissant des groupes « ou sociétés qui se forment chaque jour dans des « localités où il n'y en avait pas encore ».

Enfin, une nouvelle voix spirite (1) proclame ceci :

« Ce qui est avéré, c'est que les médiums se mul-« tiplient; il en surgit au fur et à mesure des be-« soins ; nous affirmons, sans crainte d'être démen-« tis, que la France entière, malgré les graves « préoccupations du moment et que Paris lui-« même, jusqu'alors presque indifférent, sont « minés, pour me servir d'une expression à la mode, « par les termites spirites. »

Ne pensez-vous pas que, devant de tels faits, de telles assurances, il est urgent de ne point fermer les yeux, de ne point nier, de ne point se taire ; et qu'il y a obligation de conscience à signaler par tous les moyens le danger de ce flot montant qui, grâce aux TERMITES, menace de tout engloutir?

« La difficulté n'est donc pas tant d'accepter l'existence du Spiritisme, que de le reconnaître pour ce qu'il est ; c'est-à-dire idolâtrie et magie continuées et renouvelées. »

M. Clément d'Elbbe en citant ces paroles de Mgr Gaume, fait un intéressant historique du Spiritisme. Pour une chose qui n'existerait pas, il est bien curieux d'en citer les adeptes par millions, et dans toutes les classes de la société. — Ce fait seul est miraculeux. Mais M. d'Elbbe et Mgr Gaume ne

(1) Journal l'*Avenir*, qui prend le sous-titre de Moniteur du spiritisme.

nient pas le Spiritisme, seulement ils attribuent cette puissance à l'Interpolator, au Diable, et ils citent des passages de M. Mirville où il est dit que le Dieu-Serpent est venu se nommer. Nous possédons, y est-il dit, « des *Dracontia* (voilà le dragon) « dont une table bavarde a couvert devant nous des « rames de papier, et des autographes d'un serpent « invisible qui, dessinant sous nos yeux avec un « crayon que personne ne tenait, une longue suite « de sinuosités serpentaires, écrivait au-dessous « cette mélancolique devise : Je vis ma vieille vie, « *veterem citam vivo.* »

« Vous l'entendez : il y a trois ans à peine (1863). « Voici l'attestation de présence, donnée par la « propre signature du *Dieu-Serpent invisible*. « Peut-être le fait se renouvelle-t-il en ce moment « en France, à Paris peut-être, et à votre insu, près « de vous.

« Qu'en penser, dites-moi? Il n'y met point de « façon cette fois; il se présente hardiment sous la « forme de sa première incarnation, ce dieu faux « et monstrueux, ennemi indomptable du Verbe « incarné. »

M. d'Elbbe, certes, ne nie pas la présenee de Satan ; il l'affirme bien au contraire ; il est donc *spirite* puisqu'il croit aux manifestations, seulement il est persuadé que l'Esprit du mal est plus fort que l'Esprit du bien. Est-il rusé ce Dieu-Serpent ; lisez attentivement. L'audacieux ange tombé, *le Jéhovah à l'envers*, *ce dieu* DORÉ de nos jours a pris domicile dans les engins du Spiritisme, tables, planchettes, crayons ou autres, comme autrefois dans les idoles parlantes de pierres ou de bois. Il les met en mouvement et les fait parler.

Il a commencé par là son invasion nouvelle. Il le fallait pour intéresser de plus en plus les curieux, engluer les crédules, provoquer les expériences, organiser les études particulières et fortifier la conviction des adeptes. De cette façon, le dieu parlant emploie, sans grands frais d'invention, ses mêmes moyens de perdre le monde.

Le Dieu a son enseignement, écoutez-en les principes.

« Le spiritisme nie les peines éternelles. Le Spi- « ritisme enseigne l'existence de l'âme après la « mort du corps ; il professe la tolérance la plus « étendue, puisqu'elle permet à chacun de croire « ou de ne pas croire selon sa conscience ou sa « raison. »

Les convictions n'étant pas encore assez répandues, beaucoup de personnes n'osent avouer leur croyance ; heureusement que quelques hommes courageux, portant un nom honorablement connu, osent dire hautement leur opinion ; de ce nombre est Eugène Nus, qui écrivait déjà en 1858 : « Je « crois pleinement, d'une part, à la perpétuation « et à la progression du *moi* dans toute la plénitude « de sa conscience et de sa mémoire : de l'autre, « aux phénomènes fluidiques ou spiritualistes, « quelle que soit leur étrangeté apparente. Je crois « aussi que ces phénomènes sont providentiels et « viennent à propos réveiller et éclairer le senti- « ment religieux, et lutter contre le matérialisme « égoïste et impie qui envahit de plus en plus les « Sociétés civilisées dans notre époque de transi- « tion critique. »

Un magistrat des plus consciencieux, M. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne, écrivait en 1862 : « Je crois au spiritisme ; j'y crois « avec ma raison. De l'immortalité de l'âme à ses « manifestations après la mort, il n'y a qu'un pas. « La logique la plus sévère peut le franchir. — J'y « crois avec Socrate, avec les plus grands philoso- « phes de l'antiquité et du moyen âge. J'y crois « avec les livres saints, avec la Bible, avec l'Evan- « gile, avec saint Paul, avec saint Augustin, « avec tant d'autres qui valaient bien nos Aristar- « ques modernes. J'y crois avec l'histoire, avec les « arrêts, avec les cendres de Jeanne d'Arc ; j'y « crois surtout comme médium avec huit années « d'études, d'expérimentations froides et sérieuses. »

Un autre magistrat, M. Bonnamy, juge d'instruction, a publié un ouvrage intitulé : *La raison du Spiritisme*, où il est dit à l'avant-propos : « Ce « livre est le résultat de nos propres études, et de « nos méditations sur ce sujet qui, dès l'abord, « nous a paru d'une importance capitale et avec « des conséquences de la plus haute gravité. Nous « avons reconnu que ces idées ont des racines pro- « fondes et nous y avons entrevu l'aurore d'une ère « nouvelle pour la société ; la rapidité avec laquelle « elles se propagent est un indice de leur prochaine « admission au nombre des croyances reçues.

« En raison même de leur importance, nous ne « nous sommes pas contenté des affirmations et des « arguments de la doctrine ; non seulement nous « nous somms assuré de la réalité de faits, mais « nous avons scruté avec une attention minutieuse « les principes qu'on en fait découler ; nous en « en avons cherché la raison avec une froide im- « partialité, sans négliger l'étude non moins con- « ciencieuse des objections qu'opposent les anta- « gonistes. Comme un juge qui écoute les deux « parties adverses, nous avons mûrement pesé le « pour et le contre.

(*A Suivre*)

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24. rue Chauchat, Paris

7e ANNÉE. — N° 6. **40 centimes le Numéro.** JUIN 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an.	38, rue Dalayrac, Paris	UNE FOIS PAR MOIS
Étranger . . . . . . 6 —	Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	

SOMMAIRE

3e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Report.	709 fr.
Mme Page.	4 »
M. Villaine.	2 »
Mlle Brioie.	10 »
M. Cadix	2 »
M. Lasseron	2 »
M. Josset	5 »
M. A. F....	5 »
Anonyme	2 »
M. Jamart	5 »
M. A. Douzilly	1 »
Groupe Chivaley, à Castres	12 »
M. V...	5 »
Groupe Pouzolles	16 »
TOTAL.	780 fr.

POSITIVISME ET IDÉALISME

Tours, 22 avril, 1889.

A Monsieur Marius George, à Marseille,

Je vous remercie de m'avoir adressé le dernier numéro de « la Vie Posthume », dont je n'ai pu prendre connaissance qu'assez tardivement, à mon retour d'un voyage. Vos efforts tendent à constituer au sein du spiritisme, un groupe positiviste, s'appuyant exclusivement sur les faits et se désintéressant de tout ce qui appartient au domaine de l'hypothèse. Cette manière de voir sera accueillie, non seulement au Congrès, mais d'une façon permanente, par tous vos frères, avec le respect qui est dû à des convictions sincères et éclairées. Les spirites admettent et pratiquent la liberté de penser et de croire. Plusieurs se rallieront à vos vues. Autre chose serait de vouloir changer l'orientation générale du spiritisme. Sur ce terrain je crois pouvoir dire que vous ne serez pas suivi par la majorité de ses adhérents.

Vous considérez l'œuvre d'Allan-Kardec comme entachée de dogmatisme et de mysticisme, et, dans ces conditions peu en rapport avec les goûts et les aspirations de notre époque.

Nous devons bien reconnaître cependant que, jusqu'ici, A. Kardec est le seul qui ait groupé, coordonné les enseignements des esprits, de façon, à leur donner un corps. Sans cette œuvre, le spiritisme, au lieu d'être parvenu à l'âge adulte, serait encore dans la période d'enfance et de tâtonnements. A. Kardec a eu selon nous, cette sagacité, ce sens profond, de ne pas s'attacher à l'enseignement exclusif d'un très petit nombre d'esprits, se manifestant sur un point déterminé, mais de

recueillir les données fournies par les invisibles dans les différents milieux spirites, de les comparer et d'en déduire les grandes lignes, les principes généraux de la doctrine.

Tous ceux qui se sont départis de cette méthode et ont versé dans des théories particularistes n'ont édifié que des œuvres éphémères, sans action sur la marche du spiritisme.

Ainsi a fait Roustaing qui mérite, plus justement qu'A. Kardec, l'épithète de mystique.

Kardec a combattu avec beaucoup de vigueur les dogmes catholiques. Des chapitres entiers de ses ouvrages : « Le Ciel et l'Enfer, l'Evangile, la Genèse, » sont consacrés à cette réfutation. Toutefois, on doit avouer que dans son œuvre, certaines pages ont vieilli, que maintes données ont besoin d'air et de lumière. Par exemple, nous ne pouvons plus admettre un Dieu anthropomorphe, un Dieu horloger, placé en dehors du monde, qu'il aurait créé de toutes pièces et qu'il remonte comme une pendule. Pour nous, Dieu est dans le monde, dont il est l'âme, le principe éternellement vivant et agissant. La création est continue. Elle se fait au prix des efforts et des travaux de tous les êtres, solidaires les uns des autres, et au profit de chacun d'eux. Au lieu d'un univers créé de rien, gouverné par l'arbitraire et la grâce, à la place d'une monarchie absolue, nous voyons dans l'infini des espaces et des temps l'immense République des mondes, gouvernée par des lois immuables, au-dessus desquelles plane la Raison, Raison consciente, qui se connaît, se possède, et qui est Dieu.

Du reste, nous sommes portés à croire qu'au fond, A. Kardec n'était pas très éloigné de cette notion de l'Univers et de Dieu, sur laquelle il ne s'est pas prononcé d'une façon formelle, se contentant d'affirmer sans chercher à définir. Peut-être était-ce ce qu'il y avait de mieux à faire. La notion de Dieu, tout en s'imposant à notre esprit, échappe à l'analyse, au même titre que les notions d'infini et d'éternité, notions positives, auxquelles nous ne pouvons nous dérober, qui et tout à la fois s'imposent et restent incompréhensibles.

A. Kardec a compris que le sentiment religieux était une force, et que, comme pour les autres forces, il était plus sage de l'utiliser pour le bien de l'humanité et la cause du progrès en l'éclairant, en le dégageant des formes, plaisantes ou monstrueuses, qu'il a revêtues, que de le proscrire, et en ceci, nous ne pouvons que l'approuver, car c'est grâce à cet esprit de conciliation que le spiritisme a pu pénétrer dans bien des intelligences obscures et fanatisées, arracher bien des âmes au joug des superstitions.

Je ne puis être suspecté de faiblesse ni de partialité envers les religions dogmatiques, car, récemment encore, pour avoir combattu, à Lyon, leur influence, j'étais qualifié d'énergumène par une feuille spirite. Mais, dans ma carrière de vulgarisateur des doctrines nouvelles, j'ai reconnu que l'humanité n'avait pas moins besoin de l'idéal que du réel. L'idéal est cette intuition du mieux, qui nous élève au-dessus du visible, du connu, du réalisé, vers des conceptions et des formes plus parfaites. C'est, remarquez-le, le principe même du progrès; il est inscrit si profondément dans l'âme humaine que tous les efforts du positivisme ne sauraient l'en effacer. Faussé, exploité par les castes sacerdotales, ce sentiment si noble, si respectable dans sa source, a certainement produit des abus sans nombre; mais que ne pourrait-on en obtenir le jour où redressé, fortifié par la science et la raison, il deviendra immobile de perfectionnement individuel et de transformation sociale?

Car c'est là qu'est tout le problème, il n'est qu'un moyen : « se réformer, conformer ses actes au principe de justice immanent dans les choses. » Pour cela, la science positive n'est pas suffisante. Il faut encore l'enseignement philosophique et moral qui, du fait, remonte aux causes et dégage les lois, lois dont l'étude révèle une suprême intelligence et une universelle harmonie. Imposer des limites à la pensée, ce serait lui tracer un cercle dans lequel elle s'agiterait en un tournoiement stérile.

De même que la conscience humaine possède la notion des lois morales, l'intelligence et la raison ont l'intuition des autres lois fondamentales de l'Univers. C'est là une révélation permanente, qui se fait par le mystérieux accord de la nature et de l'âme, et qui se poursuit à travers tous les âges du monde. Mais le libre arbitre individuel nous fait, à notre gré, ouvrir ou fermer notre entendement aux voix intérieures.

Si nous consultons les croyances générales des peuples, nous voyons qu'elles s'accordent sur deux points : la vie future et l'existence d'un principe intelligent, ordonnateur et régulateur de l'Univers. C'est précisément ce que les religions ont de commun et, on pourrait même ajouter, ce qu'elles ont de vrai, car, selon Ch. Fauvety, ce caractère d'universalité des croyances peut être considéré comme un critérium de certitude. Nous partageons sa manière de voir, et nous ajouterons que ce qu'il y a de contradictoire dans les religions est aussi ce qu'il y a de faux, d'exclusivement humain et matériel, les définitions, les dogmes, tout l'appareil des cultes et des mystères.

Les expériences spirites sont venues fournir une base solide à cette croyance en la vie future et la faire passer du domaine de l'hypothèse à celui des

faits. Il en sera de même de la notion de Dieu, plus répandue encore et plus profondément assise dans la pensée de l'homme, le jour où la science, dans sa marche grandissante, aura su écarter les voiles qui lui cachent encore la vérité et discerner, derrière les formes changeantes de la nature, le principe éternel qui leur donne la vie.

En attendant ce jour, ce serait une grande faute que de laisser aux églises le monopole de l'idée de Dieu. C'est là ce qui fait leur puissance et les maintient debout, malgré les assauts répétés que leur livrent la libre pensée et la science. Cette résistance à tant d'efforts, cette vitalité inouïe qui perpétue leur existence à travers les siècles, alors que leurs enseignements, leurs dogmes, nous paraissent comme des fossiles exhumés des couches profondes des âges, devraient suffire à nous éclairer, car il y a là une grande leçon. Les églises se maintiennent à travers les vicissitudes des temps et les progrès de la pensée, parce que, seules, elles sont encore le refuge des âmes souffrantes, des cœurs déchirés; parce que, seules, elles répondent à ce besoin instinctif de l'être humain qui lui fait rechercher, au-dessus des choses passagères, transitoires, relatives de la vie, quelque chose de fixe, d'immuable, d'absolu, en qui il identifie le Bien, le Beau, le Vrai et vers qui il s'oriente aux heures sombres, comme le navire oriente sa proue vers le port. Laisser aux Eglises le monopole de cette idée, c'est assurer à jamais leur domination, particulièrement sur la femme, cette grande puissance sociale, ce levier sans le secours duquel il n'y a pas de transformation possible pour la famille et pour les nations; car ce n'est pas par le positivisme que nous donnerons satisfaction à la femme, toute de cœur et de sentiment.

Nous assistons en ce moment à une évolution dangereuse de l'esprit public. Le dégoût du matérialisme et de ses conséquences rejette les masses flottantes dans un sens contraire et rend possible un retour offensif du cléricalisme. Si nous n'y prenons garde et si nous ne laissons au spiritisme tous ses moyens d'action sur les foules, nous pouvons faciliter un reflux des errements du passé.

Je n'ajouterai qu'un mot pour clore cette lettre trop longue :

La mission du spiritisme ne consiste pas à exclure du cœur humain le sentiment religieux et la notion de Dieu, mais plutôt à les laïciser, à les épurer, à les élever, à les appuyer sur la raison, afin d'en faire autant de mobiles de perfectionnement.

Peut-être perdrons-nous aussi le concours de quelques matérialistes. Chose beaucoup plus importante, nous attirerons à nous la foule immense de ceux qui ont soif d'idéal et de vérité.

Mais quelle que soit votre opinion sur ce sujet, croyez, cher monsieur et frère, que nous sommes d'accord sur assez de points pour que certaines divergences de vues ne puissent nous séparer et que vous me trouverez toujours disposé à marcher avec vous, la main dans la main, à la conquête de destinées meilleures pour nous et pour l'humanité.

LÉON DENIS

Par une erreur que nous déplorons vivement, le discours de nos frères de la Société fraternelle de Lyon ayant été omis dans le dernier numéro, nous nous empressons de réparer cette faute en priant nos frères et amis d'excuser cette omission involontaire.

Mesdames, Messieurs, frères et sœurs en croyance.

Les membres de la Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme à Lyon, ainsi que leurs frères et sœurs de la société spirite lyonnaise se font un devoir et un plaisir de venir se joindre à vous à l'occasion de cet anniversaire du 31 mars qui, nous en sommes persuadés, Mesdames, Messieurs, sera cette année, non seulement la fête de la reconnaissance et du souvenir, mais aussi et surtout celle de l'union, de la concorde entre tous les adeptes du Maître dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Hors la charité, pas de salut.

a inscrit Allan Kardec sur notre drapeau. Que cette devise, à laquelle aucun de nous ne doit se soustraire, ne soit pas uniquement sur nos lèvres, mais qu'elle se grave profondément dans nos cœurs. En sachant nous y conformer en toutes circonstances, nous rendrons au fondateur de la philosophie spirite le plus éclatant hommage de fidélité qu'il nous soit possible de lui adresser ; ce sera en même temps pour Allan Kardec, nous en sommes convaincus, le plus agréable qu'il puisse recevoir.

Une grande manifestation — le congrès du 1er septembre — doit avoir lieu cette année à Paris en faveur de notre doctrine. De tous côtés des délégués s'apprêtent à y assister. Nous espérons, Mesdames, Messieurs, que vous comprendrez comme nous que notre tâche à tous ne serait qu'à demi remplie si nous nous bornions alors à affirmer hautement, mais isolément, et notre foi aussi ardente que raisonnée en la beauté de la philosophie spirite, et notre profonde conviction en la grandeur de l'avenir qui lui est réservé. Pour être à la hauteur de notre mission nous devons faire plus

encore. En effet, si nous voulons que le congrès de Paris, comme celui de Barcelone, donne au spiritisme tout l'éclat, tout le retentissement qu'il mérite et que nous désirons, il est de première nécessité que l'union, la concorde, en soit le point de départ et la règle. Scellons donc dès aujourd'hui sur la fraternité les bases du prochain congrès et que cette réunion du 31 mars soit non seulement un pieux hommage de reconnaissance envers Allan Kardec et sa digne épouse, mais qu'elle soit aussi le point de départ d'une réconciliation pleine et entière entre tous les adeptes sincères de notre philosophie; qu'elle soit un heureux prélude de l'harmonie qui régnant sur les délibérations du congrès, nous permettra de tenir haut et ferme le drapeau du spiritisme et de rendre un éclatant hommage à son fondateur Allan Kardec.

Union et concorde en vue de la propagation et du triomphe de notre philosophie, tel est aujourd'hui, Mesdames, Messieurs, le vœu le plus ardent de vos frères et sœurs de la société fraternelle et de la Société spirite lyonnaise.

Nous espérons que tel aussi sera le vôtre.

Lyon, le 17 mars 1889.

Pour la Société fraternelle,
Le Président,
HENRI SAUSSE.

Le secrétaire,
M. MOISSONNIER

Pour la Société spirite lyonnaise,
CHEVALLIER.

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

ETAT DE L'AME PENDANT LE SOMMEIL

Que devient notre âme pendant le sommeil? — Question bien importante, aussi importante que de savoir ce qu'elle est quand nous ne dormons pas. Il ne servirait de rien, en effet, que l'âme fût comme dans notre état de veille si nous devions ignorer ce qu'elle devient dans cet autre état voisin de la vie et de la mort, où le corps assoupi a les sens fermés à l'impression des choses extérieures, où rien d'elles, par conséquent, ne peut lui parvenir. Je présume même que la connaissance de l'âme, pendant le sommeil, serait le pas le plus décisif fait dans la connaissance de ce qu'elle devient après la mort. S'il en était ainsi, ne devrions-nous pas nous acharner à la résolution de ce problème, l'un des plus intéressants, puisqu'il touche à notre destinée?

On peut observer que des états analogues au sommeil se rencontrent pendant la veille, quand l'esprit est absorbé dans la réflexion, c'est-à-dire, quand il travaille le plus, ou qu'il est distrait par la rêverie, lorsqu'il travaille le moins. Dans le premier cas, l'âme soutenue, dirigée par la volonté, sa faculté maîtresse, contrainte en quelque sorte par le pouvoir personnel, est tout entière au sujet de sa unique préoccupation. Dans le second, elle s'abandonne sans aucune direction autre que la fantaisie au charme du rêve, à l'illusion, avec ce doux plaisir que l'on goûte lorsque notre imagination nous transporte dans un monde fantastique que nous préférons à la réalité, lorsqu'elle est à peine effleurée par des impressions fugitives qu'elle ne désire pas retenir. Toutes les âmes poétiques connaissent les heures délicieuses de ce voyage idéal au pays des songes d'où certaines natures délicates rapportent comme une nostalgie du ciel qui remplit toute leur existence d'une mélancolique tristesse.

Dans les deux cas, si différents pourtant l'un de l'autre, le corps ne semble jouer qu'un rôle secondaire. Les bruits extérieurs ne lui parviennent pas ou le touchent à peine; il a des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, des sens enfin qui n'ont à remplir aucun office. Il est indifférent à ce qui se fait autour de lui; c'est une machine qui fonctionne à vide par la vertu secrète de son organisme, mais qui ne rend aucun travail utile et effectif. C'est ce que l'on remarque dans le sommeil, et c'est ce point de ressemblance que je désirais marquer.

Dans les circonstances que l'on vient de signaler, l'âme veille avec activité, avec peine dans le premier cas, et avec plaisir dans le second, qui confine au sommeil au point de devenir lui-même, quand la volonté ne tient plus les rênes des facultés qui sont sous sa gouverne. Le moment d'abdication de la volonté marque l'heure précise du sommeil, mais il se peut que dans le nouvel état elle se reprenne pour un gouvernement plus facile.

Lorsque nous rêvons en dormant, notre âme pense, donc elle ne dort pas. Lorsque nous dormons sans rêver, il est infiniment probable qu'elle pense encore, car par cette expression, dormir sans rêver, nous voulons désigner simplement que si nous rêvons, nous n'en gardons pas le souvenir. Or, l'observation prouve d'une manière certaine que fort souvent l'âme rêve, c'est-à-dire pense, sans qu'elle le sache au réveil.

Ma mère avait l'habitude de parler en dormant. Quelquefois, je me suis amusé à soutenir avec elle une conversation à laquelle je faisais prendre la direction que je voulais; mais bientôt elle se réveillait comme si mon intervention eût causé à son

corps un certain malaise ou exigé de son esprit pour répondre à mes questions un effort soutenu trop contraire au courant de ses idées. A son réveil, je la questionnais, et généralement elle ne se souvenait pas d'avoir parlé; mais comme on ne parle pas sans penser, son âme pensait en dormant. Dans cet exemple, assez commun du reste, le sommeil était naturel. Dans le sommeil somnambulique ou hypnotique, l'observation est plus confirmative: le somnambule parle et agit sans souvenir au réveil. N'avoir aucun souvenir de ses rêves ne prouve donc pas qu'on n'a pas rêvé. D'autre part, il est impossible d'établir qu'il y a des moments où le dormeur ne rêve pas. Or, comme rêver c'est penser, nous pouvons tirer cette conclusion que lorsque le corps dort, l'âme pense.

L'observation psychologique peut-elle nous apprendre autre chose sur l'état de l'âme durant le sommeil? Analysons ce qui se passe dans les rêves dont on a gardé le souvenir, les seuls que nous puissions étudier nous-mêmes directement, puisque ce sont les seuls dont nous ayons conscience. A la vérité, d'autres que nous peuvent aussi les observer quand ils ont donné lieu à des phénomènes externes, à des actes, à des pensées exprimées, mais comme ces phénomènes sont observés du dehors, ils le sont imparfaitement, et l'on ignore toujours en somme, ce qu'ils contiennent de réalité. Il n'en va pas ainsi quand l'observation est psychologique et personnelle. Dans ce dernier cas, on peut discerner ce qui appartient au propre du mot de ce qui n'est dû qu'à des conditions physiques ou physiologiques.

Je prends un rêve quelconque. Je suppose que vous ayez rêvé que vous parliez en public. Peut-être n'aurez-vous gardé qu'un vague souvenir des paroles que vous aurez prononcées; mais si peu que votre mémoire en ait retenu, vous savez qu'en les prononçant ce n'était point là une leçon apprise, c'était vous-même qui les aviez prises et choisies dans le propre fonds de vos connaissances. Elles ont servi à votre thèse, vous les avez prononcées dans l'ordre grammatical et logique, peut-être même avec une éloquence qui flattait en secret votre amour-propre et dont, au réveil, vous étiez surpris comme d'une chose qui dépassait la portée habituelle de votre intelligence. Vous saviez le but que vous poursuiviez, les moyens que vous employiez pour l'atteindre; vous avez jugé de l'effet de vos arguments sur l'esprit de ceux qui vous écoutaient. J'ai supposé que vous étiez l'auteur et l'improvisateur de tout ce que vous avez pu dire; mais s'il n'en était pas ainsi, si vous avez dit une poésie qui n'était pas de vous, si vous avez rapporté les paroles de quelqu'un, est-ce que vous n'aviez pas conscience de parler au nom d'autrui? J'admets que dans ce réservoir de vos anciennes perceptions qu'on appelle la mémoire, vous ayez trouvé, comme dans les rayons d'une bibliothèque tous les documents nécessaires à l'expression de vos idées; encore a-t-il fallu choisir et coordonner ces documents, rapporter les éléments constitutifs de chaque proposition à un centre unique et indivisible, le moi, absolument comme dans l'état de veille. Votre individualité, vous ne l'avez jamais confondue avec celle des autres; dans toutes vos paroles comme dans tous vos actes, si vous en avez accompli en dormant, vous retrouverez les mobiles d'action et les preuves de votre intelligence.

Si, en rêvant, vous êtes témoin ou acteur d'une scène comique ou dramatique de la vie réelle, n'éprouvez-vous pas toutes les sensations de l'homme éveillé, la gaîté, la tristesse, la crainte, la pitié, toutes les émotions morales qui découlent de la nature du spectacle auquel assiste ou prend part votre esprit? Si les sentiments sont pénibles, vous êtes heureux, au réveil, d'apprendre qu'ils étaient imaginaires; s'ils sont agréables, vous regrettez de les avoir perdus. Est-ce que les notions du bien et du mal vous abandonnent en songe? Ne sentez-vous pas aussi lourd le poids de votre responsabilité? Quiconque réfléchira un instant à ces faits, à ce point communs qu'il n'est personne qui ne puisse les observer, conviendra que le rêve implique l'exercices de toutes les facultés que nous nous reconnaissons quand nous sommes éveillés.

Il est des rêves sots, absurdes, dont l'intelligence a de quoi rougir. Il serait vain de le contester, mais remarquons que nos conceptions de l'état de veille peuvent être frappées au coin de la même sottise et de la même absurdité. C'est ici surtout qu'il y a lieu d'envisager le rôle de la mémoire avec la multiplicité des perceptions, des images, des signes dans ses rapports avec l'état moléculaire des fibres du cerveau, l'influx physique ou nerveux, la circulation du sang, l'irritabilité des tissus et enfin les phénomènes histologiques dont on ne connaît pas encore toutes les lois. Ce qu'on ne doit pas négliger surtout, c'est l'association des idées dont l'action en quelque sorte automatique jette la confusion au sein de nos facultés intellectuelles lorsque la volonté ne veut ou ne peut pas les gouverner. Dans le sommeil, c'est elle qui est la moins active ou qui lutte le plus inutilement contre les autres forces coalisées. Toutefois, elle ne disparaît jamais entièrement et si parfois elle succombe, comme cela lui arrive dans les luttes de la vie ordinaire, c'est pour se relever et ressaisir le commandement qui lui avait échappé. Dans les rêves les plus incohérents, nous

retrouvons toujours quelques attributs de l'âme dans le moi conscient qui ne s'éteint jamais.

(*à suivre*).

CONFERENCES SPIRITES A ROUEN

Mme Delmas, de passage à Rouen, a fait dans cette ville deux conférences publiques, les 16 et 23 mars, sur le *Spiritisme, ses avantages et ses dangers*.

La conférencière a démontré que le spiritisme remonte à la plus haute antiquité; que ce que la Bible appelle *révélations* n'était que le fait de rapports entre les esprits et les incarnés : Moïse, les prophètes étaient les médiums dont Dieu se servait pour faire connaître aux peuples leurs devoirs.

Cette doctrine n'est donc pas d'institution humaine. C'est d'elle que sont nées les diverses religions. Le christianisme en est la plus belle application. Malheureusement les enseignements figurés et symboliques du Christ n'ont pas été compris; l'Evangile a été mal interprété; la *lettre* a prévalu sur l'*esprit*; de là tant de sectes opposées les unes aux autres. Mais voici que la vérité se fait jour : matérialistes et athées ont beau nier; la science sur laquelle ils croyaient pouvoir s'appuyer, vient elle-même ébranler leur scepticisme; encore un peu de temps, et ils seront vaincus par l'évidence.

Mme Delmas s'est étendue ensuite sur la pluralité des existences; puis, dans sa deuxième conférence, elle a fait ressortir les avantages du spiritisme: par lui, non seulement nous sommes convaincus de l'immortalité de l'âme, mais encore nous pouvons correspondre avec nos amis de l'espace et recevoir leurs enseignements. Malheureusement les désincarnés ne sont pas tous animés de l'amour du bien; dans le monde des esprits comme dans le nôtre il y a des êtres bons et des êtres pervers. C'est à nous de nous prémunir contre les embûches des méchants et de nous attirer de bons guides, par la prière, par le renoncement aux plaisirs et la seule recherche de la vérité.

Comment je suis devenu Spirite

Le titre de cet article pourra parraître prétentieux, émanant d'un nom inconnu de beaucoup de spirites. Aussi, j'aurais eu recours à une autre appellation s'il ne s'était agi de raconter une série de faits tellement extraordinaires qu'un sourire d'incrédulité apparaîtra sur les lèvres de quelques-uns de ceux qui liront ces lignes, faits dont le but visible était de faire pénétrer la croyance spirite au sein de notre famille.

Mon père était maréchal à Mosnes, petite commune du département d'Indre-et-Loire, située entre Chaumont et Amboise. Doué d'une intelligence peu commune, d'une volonté de fer, il était arrivé, comme conclusion, au point de vue religieux, à croire que tout ici-bas finit avec la mort. Il avait de bonne heure fait litière des croyances catholiques, il était dans son pays l'apôtre du matérialisme, l'ennemi juré des curés et la terreur des dévots.

Il avait 36 ans, et moi j'en avait treize, quand les faits qui ont épouvanté ses nuits commencèrent à se produire.

Mon père et ma mère, qui couchaient au rez-de-chaussée, furent réveillés une nuit, vers une heure du matin, par un bruit semblable à celui d'une boule qui descendrait marche à marche un escalier. Effrayé par ce bruit insolite, mon père fit des recherches dans toute la maison, mais sans rien pouvoir découvrir. Il alla demander à son ouvrier, qui habitait une chambre au 1er étage, près de l'escalier, s'il n'avait rien entendu. L'ouvrier avait également été réveillé par le bruit, ils inspectèrent ensemble la maison minutieusement, puis, comme ils ne découvraient rien, chacun se recoucha :

Dix minutes après, le bruit recommençait de plus belle. La peur s'empare alors du pauvre compagnon couché au premier. Il se lève et se barricade dans sa chambre; il roule devant sa porte une armoire énorme; adosse un grand buffet devant sa fenêtre, s'habille en tremblant, s'arme d'une barre de fer placée dans le foyer, et attend les événements.

Il entend les pas du patron qui, soupçonnant sa terreur, et ne pouvant pas dormir non plus, venait pour le rassurer.

— Angevin, dormez-vous.

— Non, fichtre! je ne dors pas; qu'y a-t-il dans la maison, patron?

— Je n'en sais rien pas plus que vous; ouvrez-moi donc votre porte.

L'armoire est bousculée de nouveau, et la porte entrebaillée laisse entrer mon père. Il aperçoit le désordre de la chambre, et Angevin, terrifié:

— Qu'est-ce qu'il y a dans la maison, patron?

— Je n'en sais rien, mon garçon; nous allons chercher encore. Ne te fais pas peur. Et, tout en essayant de le rassurer, mon père essuyait la sueur qui perlait sur son front.

— S'il y avait quelqu'un, patron, je n'aurais pas peur; ce qui m'effraye, c'est que ce n'est personne qui fait ce bruit-là. Nous avons déjà bien cherché,

nous allons chercher de nouveau et nous ne trouverons encore rien, voilà ce qui me fait le plus peur. Ah! si nous avions la chance de trouver un voleur caché dans la maison!

On chercha, mais ce fut en vain. Le lendemain, à la forge, Angevin était rêveur, l'atelier ne résonnait plus comme à l'ordinaire du bruit de ses chansons.

La nuit qui suivit fut aussi tourmentée que la précédente. Toujours le même bruit semblable à celui d'une lourde boule descendant l'escalier marche à marche; et l'auteur de ces bruits, toujours insaisissable.

Angevin, cette nuit-là, ne dérangea pas ses meubles, mais il ne dormit pas, et le lendemain, de grand matin, en abordant mon père :

— Patron, lui dit-il, je vous quitte.

— Angevin, je vous croyais plus courageux que ça, ça va se passer, attendez quelques jours.

— Je ne reste pas une heure de plus ici, patron, je tomberais fou.

Il ne voulut ni manger, ni boire; son baluchon sur son dos, il quitta le pays à la pointe du jour avec une précipitation qui accusait le trouble produit dans son esprit par les événements de la nuit.

Patron, dit-il à mon père en le quittant, je braverais la mort cent fois, les souffrances les plus aiguës, je les supporterais sans me plaindre, mais ce qui se passe chez vous est au-dessus de ma compréhension, on ne peut pas se battre avec ce qu'on ne voit pas; il faut que je parte tout de suite.

. . . .

Mon père dut se mettre en quête d'une chambre en dehors de chez lui pour loger le successeur d'Angevin, et ne faire à personne, sous peine de passer pour fou, le récit des bruits étranges qu'il entendait dans sa maison. Il avait fini par s'accoutumer à ce sabbat nocturne, et malgré son effroi, dormait tant bien que mal. La fatigue commande.

Toutes les nuits, quand une heure sonnait à l'horloge paroissiale, mon père disait à ma mère :

— Attends, le bacchanal va bientôt commencer.

Un soir, mon père était allé veiller avec d'autres membres de la famille au chevet d'un oncle mort et qu'on devait enterrer le lendemain. Il rentra le soir vers 9 h. 1/2, et fut surpris de ce que ma mère était déjà couchée.

— J'ai entendu du bruit dans la maison, lui dit-elle, j'ai eu peur et je me suis couchée.

— Tu l'as cru, lui dit mon père, qui savait que ce n'était pas l'heure et qui croyait à une frayeur anticipée.

Il ne fut pas plustôt couché qu'un vacarme épouvantable se fit entendre dans toute la maison. Ce n'était plus seulement dans les escaliers, mais les tables, les chaises, les ustensiles de ménage remuaient, craquaient et semblaient animés. Il leur semblait voir des ombres glisser dans la chambre et ils sentaient marcher sur eux. Mon père m'avoue quand il me narre ces faits, n'avoir j'amais eu aussi grand peur. Ma chemise était mouillée, me dit-il, et pour lui, mouiller sa chemise à ne rien faire, c'était le comble de la terreur.

Le surlendemain était la foire d'Amboise; il s'y rendit autant pour se distraire que par besoin.

Il rencontra des amis des pays voisins avec lesquels il dîna. Il souffrait trop de garder pour lui le secret de ce qui se passait dans sa maison; ceux-là n'étaient pas du pays, il pouvait bien leur conter cela, ils ne croiraient pas, mais ça le soulagerait de dire son secret à quelqu'un.

Il conta et conclut en disant : — Tout ce que je sais c'est que, malgré mes recherches, je n'ai rien pu découvrir.

—Tu ne sais pas ce que c'est? lui dit l'un d'eux, eh bien, moi, je vais te le dire : C'est des revenants. Il paraît que les histoires de revenants dont nous nous sommes tant moqués ne sont point des inventions.

Mon père hocha la tête.

Crois ou ne crois pas, lui dit son interlocuteur, tout ce que je sais, c'est qu'il y a en ce moment des gens très sérieux qui y croient, et qu'on vient de faire des livres là-dessus, qui se vendent à Tours dans la grande librairie Guilland-Verger. Ces livres apprennent à faire parler les morts.

On a même dit, reprit son second ami, qu'il y a ici un huissier, un nommé Cuvier qui s'occupe de ça. Un homme de chez nous qui a perdu sa femme, est allé le trouver, il lui a fait voir sa femme morte dans un *siau* d'eau.

Mon père n'en voulut pas savoir davantage. Il revint de bonne heure de la ville, et dit à ma mère : « Tu dois aller à Tours, bientôt, avance ton voyage, vas-y demain, tu iras chez Guilland-Verger, le libraire de la rue Royale, et tu lui demanderas les livres qui font parler les morts. »

Ma mère partit le lendemain et se rendit chez le libraire indiqué. A sa demande, le vendeur sourit, et lui prépara un petit ballot de livres pour faire parler les morts, s'élevant à une quinzaine de francs.

Le soir même, mon père se mit en lecture. Il dévora en quelques nuits le bagage littéraire que ma mère lui avait apporté. Tout le temps qu'il lut, des coups formidables étaient lancés dans les meubles, dans la table même sur laquelle il lisait. Mon père n'avait plus peur, il savait maintenant à qui il avait affaire; une lumière nouvelle venait d'éclairer son esprit, il était spirite. J'avais alors

quatorze ans. Mon père me raconta tous ces faits, et me mit entre les mains les livres d'Allan Kardec. Edmond, me dit-il, il faut que tu lises cela. La question religieuse me tourmentait extrêmement; mais devant les enseignements contradictoires que j'avais reçus sur cette matière, je n'avais encore pu me faire une idée bien arrêtée.

D'un côté, mon père, matérialiste acharné, m'avait enseigné la haine du prêtre et de toutes les croyances religieuses, de l'autre, l'enseignement catholique n'avait pas été sans déposer chez moi leurs fruits pernicieux. L'enseignement spirite vint à temps détruire la confusion qui régnait dans mon esprit.

Et mon père me dit : « Edmond, nous allons aller ensemble à Amboise, voir M. Cuvier, celui qui s'occupe de spiritisme.

Nous fûmes ravis de l'homme que nous rencontrâmes et dont nous fîmes la connaissance. C'était un apôtre. Il nous reçut au sein de sa charmante famille avec une cordialité qui nous toucha. Ma maison est celle de tous les spirites, nous dit-il; frappez-y-le plus souvent possible, vous me serez agréables. Après avoir reçu de lui, dans une conversation de plus d'une heure, des explications touchant les parties de la doctrine qui nous semblaient obscures, nous nous quittâmes en lui promettant de nous rendre le plus souvent possible à ses soirées du mardi où l'on s'occupait exclusivement de spiritisme expérimental.

Nous mordîmes à pleines dents à cet enseignement nouveau; chez mon père, le rude matérialiste disparaissait ; chez moi, le spiritisme naissait.

Nous nous rendîmes régulièrement pendant une année aux séances hebdomadaires qui se tenaient chez M. Cuvier.

Les faits matériels qui semblaient avoir cessé, étant venus de nouveau se produire plus bruyants encore que jadis, mon père voulut essayer d'y mettre fin.

Il ne lui déplaisait point d'avoir de temps à autre quelques manifestations, mais il travaillait, il avait besoin de son repos.

Les bruits recommençant, mon père pria ses nocturnes visiteurs de cesser leur tapage. Ils continuèrent avec plus de violence. Mon père entra alors dans une violente colère. Je suis toujours pris d'une forte envie de rire, quand je me remémore les termes dans lesquels il les apostropha :

« Brigands ! scélérats! leur disait-il, vous n'allez pas bientôt me laisser tranquille? Restez ici si ça vous plaît, mais au moins, ne faites pas de tapage et laissez les honnêtes gens dormir tranquilles. Si jamais je vous attrape, dans cette vie ou dans l'autre, vous me paierez cela. Les bruits cessèrent presque aussitôt. Le lendemain, à la réunion, nous nous enquîmes pour connaître les auteurs de ces bruits persistants qui avaient le caractère d'une obsession.

Il nous fut répondu en ces termes :

« Nous avions comme mission d'éveiller ton attention sur le plus grand événement du siècle : l'avènement du spiritisme. Il faut que toi et les tiens soyez spirites. Notre but est atteint, désormais nous ne te tourmenterons plus aussi souvent.

Ce ne fut plus en effet que rarement que mon père fut témoin de ces faits spontanés; ils devinrent même si rares qu'il en vint parfois à en désirer le retour.

Mon père, croyant convaincu aux manifestations et à l'immortalité de l'âme, a toujours gardé un vieux fonds de scepticisme. Il croit aux faits spontanés, mais discute la valeur d'un certain nombre de ceux qu'on obtient dans les réunions. Il est très sceptique vis-à-vis des communications écrites qui ne sont pas obtenues mécaniquement, et n'aime pas beaucoup la prière à heure fixe. Je prie quand je peux et non pas quand je veux, me dit-il souvent.

Quand je visite mes champs et mes vignes, quand j'erre dans la vallée de la Loire, sous les peupliers qui ombragent ses rives, quand je conduis ma barque sur les eaux calmes du Cosson, mon esprit se dégage et j'élève mon âme vers la cause première de toutes choses. Si c'est ça qu'on appelle prier, je prie, mais la prière à heure fixe, réglementaire, je ne la comprends pas et je ne peux pas m'y plier.

Il n'y a pas encore huit jours qu'il nous narrait avec l'accent de celui qui fut témoin, le récit de ces manifestations qui ont tant épouvanté quelques années de sa vie; nous leur devons la sérénité de l'âme et le mépris de la mort, deux trésors incomparables au milieu de l'existence terrestre.

Edmond BOURDAIN.

Correspondance

Bordeaux, le 15 mars, 1889.

A M. Gabriel Delanne, 38, rue Dalayrac, Paris

Très honoré Monsieur,

Je trouve votre précieuse adresse sur une série d'anciens numéros du journal *Le Spiritisme* qu'a eu l'obligeance de me prêter votre abonné, M. Blimont de notre ville. Inutile de vous dire que je les

ai lus avec le plus vif intérêt, d'autant plus que je trouve décrit dans le n° 8, deuxième quinzaine de juin 1885, un cas de somnambulisme analogue à celui dont j'aimerais à vous entretenir si vous voulez bien m'y autoriser. En relisant l'article intitulé « A propos de magnétisme » du numéro susmentionné, vous aurez textuellement mon entrée en matière, sauf la différence de position sociale et l'instruction qui ne peut pas être l'apanage d'un ménage d'ouvrier.

(En passant, je vous dirai que je suis simplement attaché à l'imprimerie du journal dont vous trouverez titre et adresse en tête de ces lignes).

C'est grâce à l'expérience et surtout à la foi de M. Brisse, c'est initié par lui, veux-je dire, à la puissance du magnétisme et à ses effets parfois aussi imprévus qu'incompris, que j'ai eu le grand bonheur d'avoir en ma compagne un sujet, pardon, un médium somnambule, source de joie et d'espérance pour tous deux. Oue de choses concernant la vie spirituelle l'on peut apprendre entre la naïveté des questions d'un incarné et les réponses affirmatives et claires d'un bon esprit. Qu'il fait bon converser avec ceux que l'on a aimés et dont on se croyait séparé à tout jamais, comme on sent, on respire par avance ce bonheur dont ils jouissent, comme ils savent nous persuader de la bonté infinie du Père au lieu de ce Dieu à toutes sauces des prêtres de toutes les religions.

Quelle envie de faire le bien on sait vous implanter au cœur et, mieux que cela, la position précaire de l'ouvrier ne lui permettant pas d'être charitable, matériellement parlant, on lui permet de coopérer, par contre, à la guérison des malades. Le cas s'est présenté et le succès a été aussi prompt que surprenant. Inutile de vous dire que nous persuadons nos convalescents que nous n'avons aucun droit à leurs remercîments et n'en acceptons sous aucune forme. Que sommes-nous en définitive ? pas autre chose que d'être aux fluides magnétiques ce qu'est le fil de fer au télégraphe. Gare à ceux qui croient le contraire, qui ont trop d'orgueil pour s'en persuader, qui croient avoir un pouvoir personnel, car de cruelles déceptions les attendent tôt ou tard.

J'aurai aussi à vous entretenir d'une série de fusains à intituler « La Genèse d'un monde » ; je n'en ai encore que quatre de faits et il me faut des mois pour chacun. Ils ne manqueront pas de surprendre surtout ceux qui voudront croire, ce qui est la pure vérité, que je n'avais jamais tenu un crayon de ma vie et, de plus, que je n'ai jamais vu un télescope de près. On vient de me faire achever « une tête de comète » dessin qui, à lui seul, est toute une nouvelle théorie astronomique. Il y a bien ce que peut voir l'astronome mais il y a aussi ce qu'il ne peut pas voir et c'est justement l'essentiel. Si l'astronomie moderne malgré les perfectionnements de l'optique ne peut pas s'assurer de visu de l'existence et de l'exactitude de reproduction de ce que comporte le dessin, on sera pourtant obligé de reconnaître qu'ainsi et seulement ainsi, la comète a sa raison d'être et son but comme tout ce qui existe.

Je sais que vous venez quelquefois à Bordeaux, or si la prochaine visite ne devait pas tarder, ce serait pour moi et ma compagne un vrai bonheur que de nous entretenir un instant avec vous. Vous verriez si les dessins en question méritent de figurer dans la salle de vos réunions. Je le crois et ils seront mieux là-bas qu'ici, car, chose inconcevable, il se trouve des médiums dessinateurs assez peu spirites pour être jaloux et affirmer que je connais le dessin. Mais, si je l'avais appris, que je fusse assez fort pour faire de moi-même un travail comme celui qui nous occupe, je gagnerais plus largement ma vie qu'en imprimant des journaux.

Pourquoi cacher que c'est pour ce motif que je n'expose pas le dernier fait à la rue Sainte-Catherine. Des dessins comme ceux-là ne peuvent intéresser réellement que si on peut en donner la légende précise et avec échelle ; or, pourquoi répondre à ceux qui demandent s'il serait possible d'évoquer l'esprit dessinateur, que l'on ne peut ni être sûr de l'identité de l'esprit, ni de sa compétence ; « C'est trop peu sûr », telle était la réponse invariable. Ces réponses étaient-elles de bonne foi ? Je veux bien croire que oui ; alors il devait y avoir manque de foi ; c'est encore préférable ou moins mauvais que de l'avoir fait comme on me l'a affirmé, par crainte d'atteinte au prestige d'un autre médium dessinateur. De plus il y aurait eu à mettre en évidence pour cela un médium (somnambule) dont la docilité aux bons fluides de l'esprit dessinateur est si surprenante comme facilité de passer de l'état de veille à celui du sommeil magnétique et vice versa, sans aucune intervention *ni apparente ni mentale*, et sans en ressentir le moindre malaise.

Je regrette d'avoir eu à entrer dans ces détails, il le fallait, et maintenant je me sentirai plus à mon aise auprès de vous si, comme je l'espère, vous daignez me répondre, m'annonçant un prochain voyage à Bordeaux ou m'autorisant à vous écrire de temps en temps comme à un guide dont j'ai bien besoin ; je vous conterai comment j'ai provoqué ou cru provoquer le somnambulisme de ma compagne, ensuite mes surprises de la voir s'endormir seule sur une simple prière, comment j'ai appris et compris la substitution de l'esprit, cause du somnam-

bulisme parfait, pourquoi bien des magnétiseurs l'empêchent, cette substitution, croyant la provoquer. Comment l'esprit s'y prend pour me donner, en quelques secondes, des nouvelles des personnes dont je suis éloigné, non seulement ce qu'elles font mais ce qu'elles pensent. Toutes ces explications et tant d'autres qui me sont données quotidiennement et si agréablement comme vous devez le penser, car ce bon esprit, toujours le même, *ne vient pas* seulement lorsqu'il s'agit d'une consulte pour un malade, mais le plus souvent sous forme de visite affectueuse. J'ai souligné *ne vient pas*, car c'est le terme consacré. *Je viendrai*, *il faut que je parte*, etc. pour j'endormirai ou je vais réveiller le sujet qu'il appelle *ma cousine*. Comme cet esprit se plaît à me conter les années de jeunesse passées ensemble, et comme depuis sa désincarnation il ne l'a jamais abandonnée un seul instant.

Quelle preuve plus évidente, comme vous le verrez, veut-on de plus pour se convaincre de l'indépendance absolue de l'esprit et de la matière.

Je vous adresse par le même courrier un numéro de notre journal. Vous trouverez à la fin de la deuxième page, un article concernant des manifestations un peu tapageuses qui ont eu lieu tout dernièrement tout près d'ici. Il n'y a rien d'exagéré, au contraire ; il n'y a que le ton plaisant à changer. J'ai vu les dégâts et les projectiles et même j'ai rapporté, comme souvenir de mon escapade un pavé neuf, de nature granitique, du poids exact de... kilogs.

J'ai causé longuement avec le Cadichon et des gens de la localité qui en ont vu bien plus et de plus étonnantes que celles que raconte le journal. Le premier n'est pas ce qu'on pourrait appeler un esprit faible, au contraire, c'est un solide gaillard qui a été un des derniers à se rendre à l'évidence. Chose curieuse, c'est que l'idée ne lui est pas venue un seul instant qu'il courait le moindre danger, malgré toute l'apparence que ces projectiles lui étaient destinés, du moins les plus gros.

S'il y a du nouveau, je vous en tiendrai au courant. Vous savez déjà que je pourrai le savoir sans sortir de chez moi et comment.

En attendant, je vous prie de bien vouloir me considérer comme un de vos lecteurs assidus en affectant le recouvrement du bon postal inclus à un abonnement d'un an à dater de l'époque que vous jugerez à propos. Plus bas vous trouverez mon adresse.

Je vous prie également de me considérer et de me placer aux nombre de vos plus fidèles adeptes, profitant de l'occasion pour vous offrir, très honoré Monsieur, l'assurance de mon plus profond respect.

JULES C. DUPUY.
Rue Cabirol, 7, Bordeaux.

Bordeaux, 12 avril 1889.

Monsieur Al. Delanne père, 38 rue Delayrac, Paris

J'ai éprouvé, croyez-le, un bien vif plaisir en recevant votre bienveillante lettre écrite au nom de M. Gabriel. Je me rends bien compte des occupations et préoccupations qui l'absorbent, aussi vous écrirai-je à vous directement si vous voulez bien me le permettre, tout en vous priant de communiquer à ce vaillant missionnaire ce qui vous semblera devoir l'intéresser.

Je vous préviens avant tout que si ma correspondance ne brille pas par la forme, même pas par l'orthographe, j'ai par contre la notion du devoir qu'en ce qui nous occupe, rien ne doit être faussé ni exagéré.

Je vous avais promis d'abord de vous tenir au courant de ce que je pourrais apprendre de certain sur la suite des manifestations au village de Beutre, mais, avant tout, laissez-moi réparer un oubli : Le pavé de nature granitique mentionné dans ma première, pèse : kilos 6,700 grammes.

Il y a eu interruption d'une quinzaine de jours dans la chute des cailloux, mais, pendant ce laps de temps on entendait, à la tombée de la nuit, dans l'air, différents cris dont le plus frappant imitait parfaitement le râle d'un porc que l'on égorge. Ces cris partaient de directions différentes pour venir s'éteindre sur la maison de Cadichon dit Patati. La chute de cailloux a été intermittente depuis, mais avec plus d'abondance chez les voisins.

Ces chutes de pierres, ces cris n'avaient rien d'extraordinaire pour les *esprits forts* de la localité et des environs, c'était quelque ennemi de précité assez dégourdi pour ne pas se laisser pincer et assez solide, dois-je ajouter, pour jouer avec des pavés et des moellons du poids que je vous ai indiqué.

Mais voilà qu'il y a eu plus fort encore que cela et cette fois en plein jour et devant plusieurs témoins; c'était un carton de laitier (récipient en fer blanc d'une contenance d'environ 50 litres) que l'on reconnût ensuite pour avoir appartenu à la volage épouse de D... Ce carton contenant cinq cailloux a été surpris à s'agiter, ou plutôt à danser tout seul au beau milieu de la route. Arrêtez-le, criait-on de toutes parts ; les plus vaillants l'environnèrent, mais il leur passa entre les jambes et il ne fût arrêté que par une haie de ronces. Là il fut saisi puis emporté par un voisin qui dit : je n'y mettrai pas du lait mais il me servira pour des eaux grasses.

Cette fois notre carton est bien remisé et en bon endroit, mais quelle mémorable nuit pour cet homme car, jusqu'au jour, notre ustensile de laitier ne discontinua de faire du tapage. Le lendemain matin l'individu qui n'avait pas osé se lever pour se débarrasser de l'objet du vacarme, était plus mort que vif et lorsqu'avec le jour le courage lui revint, il ne trouva plus le carton au grenier où il l'avait mis, mais à la cave. L'une et l'autre de ces deux pièces étaient fermées à clef, ce qui n'a rien d'étonnant pour nous, mais qui n'a pas peu contribué à achever de bouleverser celui qui, la veille, se croyait si vaillant. Les autres, ceux qui se croient intelligents parce qu'il ne leur est pas donné de comprendre ce qui peut être fait ou simulé par des incarnés et ce qui leur est matériellement impossible, la bouche leur reste close pour expliquer le phénomène du carton.

J'ai questionné à l'égard de ce qui s'est passé depuis le début, notre esprit familier. Plus tard, je vous donnerai succinctement les réponses.

Malgré le surcroît de travail que nous a donné cette nuit à l'imprimerie l'affaire Boulanger, je reprends mon griffonnage pour quelques mots sur un cas moins rare peut-être qu'on ne le croit généralement. Vous le trouverez décrit dans deux articles découpés des deux principaux journaux de notre ville.

Il a donc fallu près de vingt-cinq jours à tous les disciples d'Esculape de Bordeaux réunis pour juger le cas, et de quelle manière, sur quelles bases s'appuient-ils pour faire croire qu'il s'agissait tout bonnement d'un *embaumement anticipé*. Peut-on avouer plus naïvement que la malade a été empoisonnée? Le code qui prévoit tous les cas d'homicide pourrait contenir aussi celui *par ignorance*? La médecine *légale* aura-t-elle toujours le droit d'empoisonner ?

A l'égard de ce cas de léthargie, j'ai questionné à différentes reprises notre esprit familier (que je vous désignerai désormais sous le nom qu'il portait lors de sa dernière incarnation Eugénie).

Voici les réponses aux diverses questions :

« La mort n'est qu'apparente.

« Par le magnétisme, elle aurait pu être rappelée à une vie réelle, pendant les sept à huit premiers jours, moyennant, entendons-nous, de n'avoir pas laissé le corps se refroidir comme on l'a fait.

« Ce n'aurait pas été pour rester, elle était empoisonnée par les remèdes.

« Elle n'est morte que le vingt-deuxième jour dans la nuit.

« Le corps n'a éprouvé aucune contraction ni changement apparent.

J'ai revu, il y a quelques jours un de nos frères d'ici, lequel sitôt qu'il eut connaissance de l'article publié par la *France* trouva moyen de se procurer une mèche de cheveux de *la malade* et s'en alla de suite trouver une somnambule spirite de sa connaissance. Cette dame qui, sous l'influence du fluide magnétique, offre la particularité de pouvoir dormir plusieurs heures consécutives et d'être ce que j'appellerai somnambule sensito-auditive puisque au toucher d'un objet ayant été porté ou tenu par un malade elle ressent de suite tout ce que souffre le patient, et que le pronostic n'est donné par elle et le mode de traitement indiqué que, lorsqu'après un certain moment pendant lequel elle s'incline à droite ou à gauche comme pour écouter, sa première parole est invariablement : « On me dit, etc.

Au contact de la mèche de cheveux qu'elle rejeta avec un geste d'horreur, elle dit : Il est trop tard maintenant, la personne *est presque* morte ! Le reste de ce qu'elle a dit est textuellement les réponses (les trois premières) de l'esprit d'Eugénie.

L'absolue conformité des réponses obtenues sur le même sujet puisées à des sources qui ne diffèrent il est vrai qu'en apparence, mais par deux personnes à l'insu l'une de l'autre est une preuve que, cette fois encore, MM. les docteurs se sont fourvoyés et que nous devons avoir confiance en ceux qui se donnent pour mission de dévoiler l'ignorance de ces orgueilleux.

Où est le bon vieux médecin de campagne qui faisait de sa profession un vrai sacerdoce, il était heureux d'obtenir une guérison, celui-là ; le pauvre, l'enfant l'intéressaient autant que le riche, il n'était pas toujours payé, mais il était heureux du bien qu'il avait fait. Le vieux et vénérable prêtre que nous avons connu dans notre jeune âge aussi n'a pas été remplacé *et ne le sera plus*.

Le petit article que je découpe dans un numéro du 29 octobre dernier de notre journal ne manquera pas, je le crois, de vous intéresser. Voyez avec quelle rigueur les tribunaux de la Gironde traitent nos médiums guérisseurs, et cela malgré l'obligation pour les juges d'avouer *que beaucoup ont éprouvé un grand soulagement*. Il est vrai que le médium poursuivi avait commis la faute de recevoir une rétribution, volontaire, sans doute, par pure reconnaissance de ceux qui avaient été guéris. Nous plaindrons moins cette dame à cause de cela, nous, mais, une chose certaine, c'est que la peine n'a pas été prononcée pour avoir reçu des cadeaux mais pour avoir guéri.

L'eau de Lourdes se vend, pourtant on n'a jamais *pu voir personne* qui en ait éprouvé le moin-

dre effet ; mais le commerce s'en fait dans les sacristies, on laisse faire.

J. C. Dupuy.

On nous apprend qu'au dernières élections de la ville de Joigny (Yonne), M. Billet, un de nos amis, fervent spirite, vient d'être nommé adjoint au maire de cette localité.

Après avoir obtenu sa retraite d'employé comme chef de traction à la Compagnie P.-L.-M., notre frère en croyance vint se fixer dans sa ville natale, où, dès son arrivée, il affirma sans arrière-pensée sa foi spirite. Il créa même un petit groupe assitôt. Qu'on juge de l'émoi de la gent cléricale, qui cria au scandale, à la profanation! Il osa même, le mécréant, faire un discours spirite dans le lieu saint (lisez cimetière), où il conduisait la dame d'un de nos frères, nouvellement converti par ses soins.

Notre vaillant ami eût alors à supporter mille contrariétés, bien des déboires et beaucoup de médisances. Son séjour au milieu de ses concitoyens aurait été intolérable pour une nature pusillanime; mais M. Billet resta inébranlable dans ses convictions, il se contenta de dire : Lorsqu'ils comprendront nos doctrines, ils me pardonneront, et sans s'émouvoir davantage, il continua de catéchiser les hommes de bonne volonté.

Bien lui en prit.

Et tant sont fortes les puissances occultes, lorsqu'elles trouvent des interprètes de leur pouvoir qu'en moins de deux ans, M. Billet put constater un revirement considérable en sa faveur puisqu'il fût nommé par ses compatriotes à une grande majorité (au premier tour de scrutin), membre du Conseil municipal au mois de mars dernier et adjoint au maire depuis quelques jours.

Qui sait où notre frère, *quoique spirite*, va maintenant s'arrêter?

Avis aux âmes craintives!

SPLENDIDE GUÉRISON

Nous recevons la lettre suivante de notre sœur Mme Jup, qui nous communique une cure merveilleuse...

« J'ai toujours beaucoup de malades à soigner « et j'obtiens de belles cures.

« Je viens de soigner un jeune maçon (19 ans), « ouvrier chez M. Fraison, entrepreneur. Blessé « par un gros clou en travaillant, son état fut jugé « si grave, qu'on l'envoya d'office à l'hôpital. Il y « resta vingt-jours, grièvement malade. Un beau « matin il vit venir vers son lit de douleur les mé- « decins de l'hospice, avec leurs instruments de « chirurgie, qui lui déclarèrent qu'*il était absolu- « ment impossible de le guérir* et *que pour sau- « ver sa vie il était urgent de lui couper la main.*

« Le jeune maçon s'y opposa complètement « préférant sortir de l'hôpital, ce qu'il fit aussitôt.

« On me l'amena dans cet état. Trois personnes « le soutenaient, sa santé semblait complètement « détruite. Son sang était décomposé par une fièvre « intense qui le minait. J'affirme qu'il n'eût pu « en ce moment supporter l'amputation.

« En voyant sa main malade, je faillis me trou- « ver mal, puisque ma fille n'eût que le temps de « me faire asseoir; elle-même était on ne peut plus « émue; mais pourtant je sentis immédiatement « que je guérirais ce jeune homme qui m'était com- « plètement inconnu.

« J'appelai mes chers Esprits protecteurs à mon « aide, je priai, et alors sans hésitation je pansai « sa main. Je lui fis prendre un dépuratif énergique « et pour la première fois depuis vingt-deux jours « il dormit presque toute la nuit.

« Vingt-huit jours après, notre jeune maçon « *était complètement guéri*. Il est redevenu fort et « frais comme avant cet accident. Actuellement il « est rentré chez son patron où il a repris son tra- « vail manuel. »

Il paraît que les médecins qui ont suivi sa maladie sont stupéfaits!...

Au revoir mes bons amis, à bientôt le récit d'autres guérisons. Remercions Dieu!

UN MARTYR

Le Conseil municipal de Paris vient de faire un acte de juste réparation en élevant, sur l'endroit même où il fut brûlé vif, une statue expiatrice à Etienne Dolet.

C'est dimanche 19 mai 1889 (30 floréal an 97) que l'inauguration solennelle de la statue, due au ciseau habile de M. Guilbert, a eu lieu, devant un immense concours de population, accourue de toutes parts pour assister à cette résurrection triomphale de la victime après un sommeil de trois cent quarante-deux années.

L'imprimeur Etienne Dolet, âme ferme et libre, était d'une humeur passionnée et batailleuse, et toutes ses pensées, toute son activité, n'avaient qu'un but : lutter contre les abus de pouvoir dont l'Eglise se rendait coupable, affranchir la pensée humaine des entraves jalouses du Dogme, préparer

l'avènement final de la tolérance mutuelle et du respect de la conscience humaine.

Il va sans dire qu'un aussi grand criminel ne pouvait être longtemps toléré, et les représentants du Dieu de justice citèrent le malheureux Dollet à la barre de leur terrible tribunal.

Les griefs suivants furent retenus contre lui :

Dolet est dénoncé comme :

1° Ayant imprimé en langue vulgaire plusieurs livres damnés et réprouvés ;

2° S'étant promené durant la célébration de la sainte messe ;

3° Ayant été trouvé mangeant de la chair aux jours prohibés et défendus par l'Eglise.

C'est le 2 octobre 1542 que le jugement fut rendu. Il est bon de se rappeler le nom des deux bourreaux qui ont prononcé la sentence infâme : frère Mathieu Orry, docteur en théologie, inquisiteur général, et maître Etienne Faye, custode de l'église Sainte-Croix.

Pour cette fois, les inquisiteurs ne furent pas satisfaits, car la justice séculaire ordonna que les livres de Dolet fussent seuls brûlés, comme plus tard ceux de Kardec ; mais ses ennemis, furieux de cette mesure trop bénigne selon eux, expédièrent de Lyon à Paris des ouvrages interdits avec le nom de Dolet sur la couverture. Cette fois Dolet fut jeté en prison ; il parvint à s'évader et voulut revoir sa femme et son fils qui le pleuraient à Lyon ; ce fut sa perte. Surpris dans sa maison, il fut traîné à Paris, jeté à la Conciergerie et le 2 août 1546, fut prononcé l'arrêt qui le condamnait « à être mené et conduit par l'exécuteur de la haute justice de la Conciergerie du Palais jusqu'à la place Maubert, où serait dressée une potence autour de laquelle serait fait un grand feu, auquel, après avoir été soulevé en ladite potence, son corps serait jeté et brûlé avec ses livres, et son corps mué et converti en cendres ; et auparavant il serait mis en torture et question extraordinaire pour enseigner ses compagnons. Si ledit Dolet faisait aucun scandale et disait aucun blasphème, la langue lui serait coupée. »

On frémit en lisant cet épouvantable tissu d'horreurs et l'on se demande quelle âme immense et quelle foi ardente animaient celui qui écouta cet arrêt et marcha sans un mot de regret, sans un geste de désespoir à l'épouvantable supplice.

Ce qui est regrettable, c'est qu'on ait cru devoir honorer la mémoire d'Etienne Dolet comme athée et non seulement comme libre penseur ; c'est qu'on se soit emparé de cette phrase comme d'un témoignage matérialiste :

« Quand tu seras décédé, la mort ne pourra rien sur toi, attendu que tu ne seras plus rien du tout. »

Qu'on ne croie pas au moins qu'Etienne Dolet matérialiste serait moins digne à nos yeux de l'apothéose qu'on vient de lui faire, qu'on ne croie pas que nous nous serions mêlé avec moins d'enthousiasme à la foule qui est venue par sa présence acquiescer à la réparation ; car ce que nous honorions du fond de notre cœur, c'était le penseur mourant pour sa foi, martyr comme Galilée, martyr comme Jean Huss d'une même tyrannie et d'une même intolérance. La gloire de celui qui a su porter jusque sur la croix ou le bûcher l'austérité de sa foi et la vigueur de son espérance est trop grande pour être rabaissée à des mesquineries de sectes.

Mais Dolet n'était pas un matérialiste. Une simple négation ne donne pas la force de braver la torture ; s'il eût été athée, si aucune foi n'avait fleuri dans son âme, je ne vois pas quel mobile l'aurait décidé à la lutte contre l'Eglise toute-puissante, alors qu'il pouvait faire avec elle le mariage de raison qu'ont contracté et contractent encore tant de matérialistes. Ah ! ceux-là n'étaient pas des sceptiques qui arrosaient de leur sang l'arène de l'amphithéâtre ; ils avaient la foi, ceux qui tombaient aux barricades ; ils croyaient, ceux qui se laissaient traîner au bûcher !

Etienne Dolet me paraît mieux dépeindre sa pensée dans cette phrase qui accompagnait tous ses ouvrages et qu'il imprimait à la dernière page :

« Préservez-moi, ô Seigneur de la calomnie des hommes ! »

Quoi qu'il en soit, les penseurs vraiment libres n'avaient pas besoin de ces détails pour honorer le souvenir d'un homme qui avait estimé sa vie un petit sacrifice lorsque sa conscience était en jeu.

Flammarion demandait qu'on élevât à Rome la statue de Giordano Bruno au lieu même de son supplice, au champ de Flore ; nous demandons aussi à ce qu'on nous montre Dolet, Bruno, Jean Huss, Urbain Grandier et Jeanne d'Arc sur leurs bûchers qu'entourait une foule de moines chantant l'*O salutaris !* Nous demandons qu'on nous montre Galilée dans son cachot et John Brown à son gibet ! Nous demandons qu'on nous montre Jésus cloué sur la croix !...

Non pas pour déifier des hommes, non pas pour créer une catégorie nouvelle de saints et de demi-Dieux, mais pour rappeler sans cesse à l'Humanité les crimes que les amants des Ténèbres ont de tout temps commis contre les propagateurs de la Lumière.

E. DE REYLE.

ERRATUM

Je remercie les compositeurs du *Spiritisme* de

n'avoir cette fois mis qu'une seule coquille à la place des nombreuses fautes dont ils émaillent d'ordinaire mes articles. Dans mon discours,ils ont mis ligne 7 :

..... peut guider vers un but *contraire*.

Au lieu de :

..... vers un but *certain*.

E. DE R.

L'ÉVEQUE IRVING

Une dépêche de New-York, du 13 mai dernier, annonçait que l'évêque Irving, le célèbre médium, voyant, était mort au Lamb-Club, dans une crise de catalepsie hystérique provoquée par une de ses expériences de divination.

Or, trois médecins, persuadés que son cerveau ne devait pas être constitué comme celui du commun des mortels, ont entrepris l'autopsiedu célèbre thaumaturge. Mais la famille du défunt a prétendu que ces attaques de catalepsie s'étaient déjà produites et que les médecins l'avaient donc réellement tué en procédant à son autopsie alors qu'il était encore vivant.

La justice a ordonné de surseoir aux obsèques et a ordonné une enquête qui se poursuit en ce moment. La mère d'Irving, fortement frappée de ces événements, a fait remplacer sur la plaque du cercueil de son fils le mot « décédé » par « assassiné. »

René LABRIZE

COMMUNICATION DE ROBERT DALE OWEN

par la bouche de Miss Shelhamer du Cercle Libre de Boston

Monsieur le Président et amis,

Je sens que je ne suis pas un étranger parmi vous, moi qui étais si récemment ici en personne et qui le suis si effectivement ce soir. J'étais loin de penser que le temps était proche, lorsque les liens de la chair étant brisés, je saurais parler avec autorité, et qu'au lieu de voir obscurément, je saurais réaliser les vérités de la vie spirituelle. On m'a invité, ce soir, à vous raconter mon départ du monde extérieur au monde intérieur et l'accueil que j'y ai reçu. Je demande votre indulgence, car quoique ayant une parfaite connaissance de ce genre d'expérience, comme investigateur sur la terre, je ne suis pas habitué à me servir d'un tel instrument pour rendre mes pensées.

Jusqu'à ma dernière heure mortelle, j'avais une connaissance de la vie que j'allais mener aussi complète qu'il soit permis aux hommes de posséder. La mort était pour moi un visiteur bien venu; des amis, également chers, m'appelaient des deux côtés, mais mon heure était sonnée et ma vie, comme vous le savez, avait été juste en foi, sinon en œuvres, depuis plusieurs années : cette foi née de la connaissance n'était pas pour moi un don léger, ni une étude passagère résultant d'un sentiment théologique maladif. Depuis vingt ans j'avais connaissance du sujet, et depuis quinze ans je n'avais douté de l'existence d'outre-tombe ni de la possibilité pour les Esprits de se communiquer aux mortels. Mais comme l'aurore graduellement point sur la terre, comme l'été suit toujours le printemps, apportant son charme indicible, le changement de la vie terrestre à la vie spirituelle, malgré tout ce que je savais, — fut pour moi aussi grand que le changement de la nuit au jour. Je parle sans exagération, il n'y a pas de mots pour exprimer le changement que la mort apporte à l'Esprit ; il n'y a pas de langage qui puisse vous donner une idée de l'existence que j'ai commencé à mener. La certitude de l'immortalité que je croyais avoir était aussi forte qu'il était possible pour les sens de tenir; mais la connaissance qui m'est venue après mon départ de la terre est la certitude de la possession. Je ne perdais pas connaissance pendant un instant, il n'y avait pas un moment où je me sentais m'endormir ou que mon individualité me quittait ; je ne me sentais pas aucunement séparé ni d'un monde ni de l'autre. Ayant connaissance des chers êtres sur la terre et graduellement apercevant les amis esprits qui s'occupaient de moi, je me trouvais dans le monde spirite. Je n'étais pas porté à travers l'air, il n'y avait pas de sommeil, ni d'intervalle entre la connaissance extérieure et intérieure. Je voyais graduellement ce que je n'avais vu auparavant et ce qui me semblait paraître comme une révélation faite par le reculement d'un voile, les personnes du monde spirite, près de moi, comme si elles m'attendaient. J'apercevais que la taie tombait des yeux à mesure que la force physique diminuait. Alors, je commençai à prendre connaissance de la vie spirituelle et des scènes spirituelles justement comme quelqu'un qui se trouverait au milieu d'un brouillard, sur une montagne, verrait subitement le paysage autour de lui aussitôt que les nuages se lèveraient. Mon monde spirite était où je mourais, mes amis, qui m'avaient précédé, étaient là. Ils me souriaient comme s'ils savaient depuis longtemps que j'allais venir. Ils étaient prêts à me recevoir comme s'ils avaient été pendant longtemps à mon côté, atten-

dant le moment où je me glisserais hors de mon couvercle de chair. Ils semblaient savoir que mon séjour sur la terre allait finir. Mon père était là bénin comme toujours, mais plus un vieillard, il était dans la fleur de l'âge : il me souriait comme si j'étais encore un gamin et comme s'il était venu pour m'epprendre quelque chose.

Tout ceci était tellement selon ce que j'attendais, que je n'en étais nullement surpris, à voir mes amis, la plus aimée de toute ma famille, et toute ma famille enfin, qui m'avait précédée, il y avait cependant une surprise : c'était de me trouver en possession d'un pouvoir inattendu, une sensation transcendente de vie, dont sur terre je n'ai jamais eu l'expérience; elle ne ressemblait ni à la jeunesse, ni à la virilité, ni à l'enivrement provenant d'aucune boisson. La légèreté que je ressentais ne ressemblait à rien que j'aie éprouvé sur la terre. L'indicible sensation de plaisir me faisait oublier qu'il y avait jamais eu des liens physiques comme si la douleur, la poussière, lo poids, le temps, les sens s'en étaient allés ; je ne peux pas vous faire comprendre la sensation de l'âme quand elle se trouve débarrassée du corps, quand la liberté de penser et de sentir est sans fin, quand toutes les espérances de l'esprit pourraient être satisfaites à cause du pouvoir intérieur. C'est un état spirituel d'exaltation, c'est une rédemption qui survient à l'homme après que la fatigue et l'ennui de la vie sont passés.

Je remarquai que mon cadavre m'était visible ainsi que mes amis terrestres; mais n'ayant pas été clairvoyant, n'ayant eu des manifestations que par moyen des autres, n'apercevant, enfin, que par les sens physiques, je ne pouvais autrefois comprendre comme je le puis à présent, ce qu'était cette lumière intérieure qui rend l'esprit ainsi que la matière visible aux desincarnés.

Ce soir, alors, vraiment dans votre milieu, je puis voir vos corps aussi bien que les atmosphères qui vous entourent. Le monde spirite n'est pas un pays lointain. J'y rencontre les Esprits qui n'ont pas des aspirations hors de la terre, et s'ils sont en sympathie avec des êtres mortels de hautes pensées, ils restent près d'eux pour les aider et les inspirer. J'ai l'intention d'essayer aussi de me manifester par tous les moyens possibles dont j'avais connaissance et de trouver le renseignement nécessaire pour vous donner l'information que j'ai tant demandée moi-même comme chercheur sur la terre. Je trouve maintenant bien fondé l'espoir que j'ai toujours eu qu'un entretien agréable continuera entre les amis des deux mondes.

LE SPIRITISME AU MANS

Le Mans, le 19 avril 1889.

Cher Monsieur,

Le dimanche à l'heure où nos frères spirites parisiens se réunissent au cimetière du Père-Lachaise, près le dolmen d'Allan-Kardec afin d'honorer la mémoire du Maître vénéré, notre ami et vaillant frère, M. Léon Denis, faisait dans notre ville du Mans une conférence publique sur les phénomènes du spiritisme et du magnétisme.

Pour la première fois dans notre ville la question du spiritisme était traitée publiquement devant quatre à cinq cents personnes, en majorité sceptiques, on aurait pu s'attendre à des interrup-ou à des manifestations hostiles, mais rien de pareil ne s'est produit.

L'orateur ne recueillie que des applaudissements bien mérités du reste, ce qui prouve son réel talent, car tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ont seuls une idée de cette chaleur, de ce langage, de cette éloquence que l'orateur sait puiser dans son ardente conviction de spirite.

La salle des conférences a été disposée dans une ancienne église et la voix en résonnant sous les voûtes y éveille de nombrex échos, c'est ce qui donne aux conférences du Mans un caractère particulier d'originalité.

La conférence de M. Léon Denis portait sur ces points principaux.

L'existence et l'immortalité de l'âme prouvée par les expériences magnétiques.

Rapports constants entre les hommes et le monde des Esprits établis par les phénomènes spirites.

Je vous envoie ces quelques lignes pour vous donner un aperçu de cette conférence, car vous le voyez, nous aussi nous avons fêté l'anniversaire d'Allan-Kardec, car c'est toujours pour nous spirites une véritable fête que d'entendre notre frère et ami, M. Léon Denis dans ses conférences publiques et privées qu'il fait de temps en temps, et, grâce à lui et à ses enseignements, le spiritisme est en progrès au Mans.

Plusieurs groupes y ont été fondés récemment et les résultats obtenus sont remarquables. Les médiums particuliers sont pour la table et le verre d'eau.

Une belle faculté somnambulique s'est relevée en Mme Cottereau et ses débuts font espérer pour l'avenir des phénomènes du plus haut intérêt.

Je me fais ici l'interprète de tous nos frères et sœurs du Mans pour offrir à notre ami et frère M.

Léon Denis, l'hommage de notre gratitude et de notre reconnaissance.

Et à vous cher Monsieur et frère en croyance l'expression de nos sentiments fraternels.

G. Dubois.

MÉDITATION

La méditation, qui nous apprend à vivre
Et nous fait distinguer le bien d'avec le mal,
Nous fait comprendre aussi que la vie est un livre
Où du ciel resplendit le magique fanal.

Méditer, c'est chercher à ravir la lumière
Pour la faire jaillir sur un sujet obscur;
C'est bien souvent aussi sortir de notre sphère
Pour voguer au hasard sur les flots de l'azur.

Si nous méditions pour le bien de nos frères,
Certes on ne verrait pas tant d'hommes malheureux,
La fée aux doux regards, aux brillantes lumières
Ferait jaillir l'espoir aux pauvres souffreteux.

Le poète occupé du sujet qu'il médite,
Regarde tout sans voir, il est souvent distrait,
Si sur son caractère il réglait sa conduite,
Ses œuvres risqueraient de perdre leur attrait.

Au lieu de méditer sur la philosophie,
Les hommes trop souvent ne suivent que l'erreur,
Ils peuvent perdre ainsi leur cachet de génie,
Et leur travail alors peut perdre sa valeur.

Dr Reignier.

LA SOLIDARITÉ SPIRITE

MM. Delanne, père et fils,
passage Choiseul, Paris.

Messieurs et F. E. S.

La présente a pour but de vous prier de vouloir bien indiquer dans *le Spiritisme* le nouveau siège de l'Association de Secours mutuels dite « La Solidarité Spirite » désormais boulevard Voltaire, nº 220.

Notre Société va reprendre ses séances d'études où toutes les idées ou croyances seront rigoureusement respectées. Or, si vous le voulez bien, nous pourrons vous demander, à l'avenir, le concours de votre journal pour la publication, soit de communications, soit de résultats obtenus, lorsque nous reconnaîtrons que ces résultats auront quelque intérêt pour la Doctrine.

Nos réunions auront lieu au moins une fois par mois, et prendront pour titre : « Groupe Voltaire ». Elles seront particulières, c'est-à-dire qu'on n'y assistera que par des invitations spéciales, vu l'exiguïté du local dont nous disposons.

La Société, dans son Assemblee générale du mois prochain, votera une somme de....., pour sa participation au Congrès projeté, somme qu'elle vous enverra.

Recevez, Messieurs et Frères en Humanité, l'assurance de mes sentiments respectueux et fraternels.

Au nom de l'Association :
Le Président,
P. Bruvry.

NÉCROLOGIE

M. Ami Badel, de Genève.

Un des premiers et des plus dévoués adeptes de notre doctrine vient de s'éteindre à Plainpalais (Genève), entre les bras de sa femme et de sa fille.

D'une santé chancelante depuis plusieurs années, M. Badel n'hésitait cependant jamais à répondre au premier appel qui lui était adressé. Il possédait, en effet, une puissance magnétique considérable et le nombre est grand de ceux qui lui doivent aujourd'hui la guérison.

Aussi bienveillant que désintéressé, non seulement M. Badel n'a jamais rien demandé pour ses soins, mais il a bien souvent aidé de sa bourse ceux-là même qu'il venait de soulager.

C'est une perte pour le spiritisme et surtout pour les pauvres de Plainpalais ; mais notre frère continuera dans l'espace la tâche qu'il avait entreprise sur la terre, et il nous aidera à accomplir la nôtre.

Nous adressons à Mme Badel, sa dévouée compagne, à sa fille, qui sont de sincères spirites, nos condoléances pour le cruel chagrin qui les atteint. Nous savons qu'elles puiseront dans leurs convictions le courage de supporter cette séparation matérielle, bien pénible, il est vrai, mais qui sera vite atténuée par les visites spirituelles du cher disparu.

Tous les spirites de Genève connaissaient et appréciaient M. Ami Badel; nous leur envoyons l'expression de notre sympathie.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24. rue Chauchat, Paris

7e ANNÉE. — N° 7. 40 centimes le Numéro. JUILLET 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

6e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Report.	780 fr.
Fromon.	5 »
Vve Delanne	5 »
Caron	5 »
Pradier	5 »
Société « Union Spirite » Phocéenne . .	40 »
Tiffon	5 »
Mlle Bouvery	10 »
M. E. Bourdain	10 »
TOTAL.	865 fr.

LE CONGRÈS SPIRITE

Depuis que nous avons le plaisir de voir l'idée d'un Congrès spirite, international, adoptée par la majorité de nos frères en spiritisme, nous pouvons constater que, de tous les points de l'étranger, les adhésions nous parviennent. Chacun comprend qu'il est nécessaire de provoquer une grande manifestation contre les idées néantistes qui tendent à se répandre et qui ont les conséquences les plus déplorables au point de vue de la morale. On ne peut séparer, quoiqu'on ait essayé de le faire, l'idée de survivance de celle de responsabilité, car l'une est connexe de l'autre, mais de quelque manière que s'exerce la sanction des bonnes et des mauvaises actions, il y en a certainement une. En somme, la question primordiale est la suivante : Y a-t-il oui ou non, une individualité qui survit à la désagrégation du corps ? et secondement, si oui, cette individualité conserve-t-elle le souvenir de son passé après sa métamorphose.

Il faut arriver à démontrer au public que, pour nous, la réponse n'est pas douteuse. Nous avons la certitude absolue basée sur l'étude scientifique, que l'âme ne meurt pas, qu'elle revit dans l'espace ; et ce, nous le prouvons de la manière a plus positive qui soit possible par le fait. Mais là ne se bornent pas nos découvertes. Loin de nous arrêter à la simple constatation d'un fait, nous avons voulu comprendre comment et pourquoi l'âme concevait son individualité, et nous sommes parvenus à en découvrir la raison.

Les philosophes spiritualistes sont fort embarrassés quand on les pousse dans leurs derniers retranchements, lorsqu'on leur demande comment cette entité, ce rien pensant qu'ils qualifient d'âme peut se souvenir après la mort. Il ne faut pas oublier que pendant la vie l'intégrité du corps et surtout du cerveau est absolument indispensable au bon fonctionnement des facultés intellectuelles, de sorte que lorsque le cerveau est détruit, les matérialistes ont un argument qui semble très fort, ils disent : « En supposant même que ce que vous appelez âme

« ait une existence réelle, vous ne pouvez pas affirmer « scientifiquement qu'elle résiste à la dissolution du « corps et surtout qu'elle conserve ses facultés ; dès « lors, à quoi bon vous préoccuper d'une âme qui « n'a plus aucun de ses attributs essentiels ? Si nous « ne conservons pas la personnalité, intimement « liée au souvenir, la vie future n'est que la plus « creuse et la plus vide des spéculations philoso- « phiques ».

Nous, spirites, qui constatons qu'il n'en est pas ainsi, qui savons, de source certaine que la mort n'interrompt que la manifestation extérieure de l'âme ; nous avons cherché le pourquoi de ce désaccord apparent, et nous l'avons trouvé dans l'étude attentive de l'âme. Bien loin d'être une entité, le principe pensant est un être concret, avec une enveloppe bien définie ; c'est une intelligence servie par des organes, mais ce corps est en rapport avec les nouvelles conditions d'existence dans lesquelles il est appelé à s'exercer. Le périsprit, c'est-à-dire l'enveloppe de l'âme est formée de matière, il est aussi *matériel* que le corps si l'on entend par ce mot la définition de quelque cho e qui tombe tous les sens, mais il est dans un état physique différent de celu que nous qualifions ordinairement du nom de matière, de là la difficulté de nous faire comprendre. C'est là une des découvertes les plus essentielles du spiritisme, et les travaux récents de chercheurs consciencieux sont venus nous révéler toute l'importance de cet organe que tout le monde ignorait jusqu'alors en dehors du monde spirite.

Dans le livre si instructif de MM. Mijers, Gurney et Padmore, intitulé : *Phasatosmes of the living*, nous avons des milliers de faits bien observés qui établissent la dualité de l'homme et l'existence de ce *double fluidique* présent en chacun de nous. Les expériences de dégagement spirituel du magnétisme et de l'hypnotisme, ils établissent irrécusablement aussi la certitude; enfin nous avons la preuve directe que ce double n'est pas détruit à la mort, puisque les phénomènes de matérialisation des esprits nous amènent à la certitude.

De cet ensemble d'observations il résulte que l'âme incarnée ou vivant dans l'espace est toujours revêtue d'une enveloppe ; c'est donc à nous à étudier les propriétés de ce corps qui ne nous quitte jamais et auquel nous devons véritablement notre identité et notre personnalité. Ici nous sommes obligés d'aborder un autre terrain. Nous savons que ce corps est matériel, puisqu'il peut se photographier, nous savons qu'il laisse des empreintes dans de la paraffine, que l'on peut le voir, le toucher dans certaines conditions déterminées, mais nous savons aussi qu'à l'état normal il est invisible, intangible et impondérable. La matière peut donc occuper ces différents états; elle peut passer presque subitement de l'état impondérable à la pondérabilité et cela en vertu de lois que nous ne connaissons pas encore et qu'il serait urgent d'étudier, si nous voulons aborder sérieusement le problème de la vie future.

Nous faisons donc un pressant appel à tous les chercheurs, nous leur demandons de venir au Congrès avec le plus grand nombre de faits possible, nous les prions d'étudier attentivement ces phénomènes, et peut-être sortira-t-il de cette réunion des vues nouvelles et fécondes qui ouvriront à l'humanité des perspectives lumineuses dans lesquelles elle pourra voir l'union tant désirée de la foi et de la raison, et notre œuvre sera encore grandiose si nous jetons les bases de la religion scientifique, c'est-à-dire de celle qui ne s'appuie que sur des documents positifs sans aucune intervention extra-naturelle.

GABRIEL DELANNE.

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

S'il est des causes qui affaiblissent les facultés intellectuelles pendant le sommeil, il en est d'autres qui les exaltent, toujours comme dans l'état de veille ; car nous ne saurions trop insister sur ce fait, qui est le sujet propre de cette dissertation, que la différence des deux états ne varie que du plus au moins, que les perceptions sont de même nature puisqu'elles sont les actes du même esprit.

L'histoire a noté des phénomènes bien étranges produits par le sommeil ; nous n'en citerons que quelques uns. C'est en rêvant que le physiologiste Burdach fit une importante découverte scientifique ; que Maignant et Condorcet trouvèrent la solution de problèmes très compliqués; que Cardan composa l'un de ses ouvrages; La Fontaine, la fable des *Deux Pigeons*, Voltaire un chant de la Henriade; le poète Coleridge, son magnifique fragment de Kubla Kham ; Tartini, sa fameuse sonate du *Diable*.

Ce dernier fait me rappelle une composition musicale éditée à Paris, il y a une trentaine d'années, sous ce titre : *Fragment de sonate dicté par l'esprit de Mozart à M. Brion Dorgeval*. J'ai appris de cet artiste lyrique par quelle fortuite circonstance il était devenu le secrétaire posthume du célèbre auteur de *Don Juan*. Je rêvais, me dit-il, que j'entendais l'exécution d'une sonate remarquable tout à fait dans le style de Mozart, aucun musicien sérieux n'aurait pu se méprendre

par le caractère du morceau. Je me réveille avec le souvenir précis d'un fragment de la musique que je venais d'entendre : je sautai de mon lit et n'eus rien de plus pressé que de courir à mon piano pour jouer le morceau que je n'eus qu'à transcrire. Je suppose que ce procédé de composition fut aussi celui de Tartini.

Tout conduit à faire considérer le moi qui n'est que le sens intime de notre personnalité comme un mode de l'âme qui se révèle par son union avec le corps jouissant normalement des fonctions qui caractérisent l'être pensant. D'abord, si l'âme était tout entière dans le moi, on pourrait contester son existence dans les cas où il y a éclipse de la personnalité et de la mémoire ; elle ne serait qu'un produit tardif de l'organisation vitale, variable comme elle, sujette à la même décomposition. Je tiens pour assuré que tout ce qui appartient au moi appartient à l'âme, mais l'âme est quelque chose de plus, elle peut avoir des facultés que le moi ignore. Ne s'ignore-t-il pas lui-même, dans une certaine mesure, quand l'attention est profonde ? Les actes instinctifs et habituels ne s'accomplissent-ils pas sans sa participation ? Mais il s'annihile partiellement, ses défaillances ne sont pas celles de l'âme ; elles sont tout au plus le signe qui nous fait reconnaître que certaines facultés de l'âme sommeillent. Le sujet inhérent aux facultés, toujours un, n'est pas exposé comme le moi à des conditions d'apparition et de disparition intermittentes ; c'est une force qui agit encore quand la vie consciente disparaît.

L'âme, avons-nous dit, est une force, c'est dans la résistance que lui oppose notre corps qu'apparaît la personnalité, parce que l'acte conscient naît avec le sentiment de l'effort. Quand la personnalité décroît, c'est que l'effort diminue; quand celui-ci augmente, la personnalité augmente dans les mêmes proportions. Il suit de là que si l'effort devenait jamais nul, nulle aussi serait la personnalité, comme elle doit l'être dans l'hypothèse de l'âme pure sans union quelconque avec la matière. Cette hypothèse n'est pas la nôtre, et Descartes qui a tant fait pour la doctrine spiritualiste la ruine également par la conception de l'esprit pur, abstrait, dépourvu de toute corporéité.

Parler, agir, se mouvoir, c'est faire durer l'effort auquel se lie la personnalité; aussi la voyons-nous moins imparfaite chez le dormeur qui exécute les actes habituels de l'homme éveillé, c'est-à-dire chez le somnambule. Qu'il ignore ses actes, au réveil, nul ne le conteste; mais l'effort qu'ils ont coûté a été volontaire. Lorsque l'effort n'est pas soutenu par la volonté, l'anarchie se déclare dans la république intellectuelle. Le concours mutuel que se prêtent les autres facultés de l'âme sous le gouvernement du pouvoir personnel n'existe plus; et ce divorce brisant l'unité du moi, le seul qu'il nous soit possible de bien connaître, le défigure au point de le rendre méconnaissable à lui-même. Tant que la volonté n'a pas repris son empire, il reste dans la nuit de l'inconscient.

Pour l'observateur, la vue du corps de l'homme plongé dans le sommeil peut lui faire supposer qu'il ne diffère du cadavre que par la vie qui circule dans ses membres. Profonde erreur ! Cet homme endormi pense, sent et voit dans un monde presque inconnu : le monde interne. Ses yeux sont fermés, et il voit des objets colorés ; il entend des sons dans le plus complet silence; il franchit les espaces sans sortir de son immobilité ; ses sensations peuvent être plus vives, son intelligence peut être plus parfaite, sa mémoire ressaisir des faits que la veille tenait cachés dans les ténèbres de l'oubli. C'est un défi jeté aux lois physiques, à la science des choses matérielles. Chose encore plus étrange ! Il a le sentiment de lui-même, de ses perceptions internes, de sa volonté, de ses désirs, de ses passions, de sa moralité et de ses vices; il possède les notions pures de l'esprit : l'idée de cause, l'idée de justice, l'idée de liberté. Ces notions, ce n'est pas le corps endormi qui les lui donne, et ce n'est pas le sommeil non plus qui les lui prend.

Dans une étude de l'âme pendant le sommeil, on ne saurait passer sous silence le phénomène de la suggestion hypnotique connue des anciens magnétiseurs, mais sur laquelle s'est portée de nos jours la faveur publique à la suite de nombreuses et récentes expériences. J'ai à cœur de faire voir que les phénomènes du sommeil ont leurs analogues dans l'état de veille, et je serais heureux de démontrer que l'hiatus qui sépare les deux états n'est pas si profond qu'on se l'imagine.

Suggérer une idée à autrui pendant qu'il veille, c'est la faire naître dans son esprit par la parole ou par un signe qui la rappelle. Suggérer une idée à autrui pendant qu'il dort, c'est encore la faire naître dans son esprit par la parole — c'est le cas le plus ordinaire, ou bien par un acte mental qui tire tout son effet de notre volonté. Dans le premier cas, il suffit que le dormeur nous entende ; dans le second, qu'il nous comprenne sans nous entendre ni nous voir. La suggestion mentale, fatale aux conceptions matérialistes, redressera bien des théories psychologiques. La suggestion parlée, plus compréhensible, exige que le dormeur qui nous entend se sente forcé d'obéir. Cette coercition doit tenir à des conditions particulières de son état physiologique ou à une puissance ignorée

de la volonté, ou peut-être à ces deux raisons à la fois. Il est démontré que les pratiques de l'hypnotisme jettent une perturbation sensible dans l'organisation du sujet. Il est possible que le patient ait la perception d'idées étrangères qu'il pourra croire siennes et auxquelles il obéira croyant obéir aux déterminations de son libre arbitre. Il est possible encore que, ne connaissant qu'imparfaitement la puissance de notre propre volonté, nous ignorions tout à fait pour quelles raisons le patient est contraint à subir son influence. S'il en est ainsi, l'exercice de la volonté de l'hypnotiseur pourrait nous servir de leçon pour mieux nous faire apprécier le parti que uous pourrions tirer de la nôtre si nous savions la gouverner.

Revenons aux analogies qui font découvrir les identités. On sait que nous nous réveillons à peu près à l'heure que nous voulons, il suffit qu'avant de nous endormir, nous soyons vivement pénétrés de la nécessité de nous réveiller. Cette détermination de la volonté est proprement une suggestion de la personne éveillée qui se réalise quand elle est endormie ; c'est le contraire, comme on le voit, de la suggestion de la personne endormie qui se réalise quand elle est éveillée. La circonstance change, l'acte de la volonté ne change pas. Le phénomène est le même dans les deux cas, à cette différence près que, d'un côté, c'est votre volonté qui commande, et de l'autre, celle d'autrui. L'hypnotiseur a pour effet de rendre l'esprit du patient docile à la volonté du magnétiseur, et la puissance de la suggestion est en rapport direct avec la force de sa volonté, comme elle est aussi dans un rapport identique avec la nôtre dans l'auto-suggestion.

(*A suivre*). FIRMIN NEGRE.

COMMUNICATION DE ROBERT DALE OWEN

Nous devons à l'obligeance de Miss Blackwel, spirite militante de la première heure, la communication suivante que, sur sa prière, nous a envoyée M. Gledstanes, de Bordeaux. Nos abonnés liront avec un vif plaisir ces aperçus de faits spirites d'autres pays, et nous remercions vivement notre aimable correspondant de son intéressante communication.

Monsieur le Président et amis,

Je sens que je ne suis pas un étranger parmi vous, moi qui étais si récemment ici en personne et qui y suis si effectivement ce soir. J'étais loin de penser que le temps était proche, lorsque les liens de la chair étant brisés, je saurais parler avec autorité, et qu'au lieu de voir obscurément, je saurais réaliser les vérités de la vie spirituelle. Ce soir, on m'a invité à vous raconter mon départ du monde extérieur au monde intérieur et mon accueil dans le monde spirituel. Je demande votre indulgence, car quoique parfaitement habitué à ce genre d'expérience, comme investigateur sur la terre, je le suis peu à me servir moi-même d'un tel instrument pour rendre mes pensées.

Jusqu'à ma dernière heure mortelle, j'avais une connaissance aussi complète qu'il soit permis aux hommes de posséder, de la vie qui allait commencer. La mort était pour moi un visiteur bienvenu: des amis, également chers, des deux côtés m'appelaient, mais mon heure était sonnée et ma vie, comme vous le savez, avait été juste en foi, sinon en œuvres, depuis plusieurs années : cette foi, et de la connaissance ne fut pas pour, moi un don léger, ni une étude passagère résultant d'un sentiment théologique maladif. Depuis vingt ans j'avais étudié le sujet et depuis quinze ans je n'avais jamais douté de l'existence d'outre-tombe ni de la possibilité pour les Esprits de se communiquer aux mortels. Mais comme l'aurore graduellement point sur la terre, comme l'été suit toujours le printemps, apportant son charme indicible, le changement de la vie terrestre à la vie spirituelle, malgré tout ce que j'en savais,— fut pour moi aussi grand que le changement de la nuit au jour. Je parle sans exagération, quand je dis qu'il n'y a pas de mots pour exprimer le changement que la mort porte à l'Esprit ; il n'y a pas de langage qui puisse vous donner une idée de l'existence que j'ai commencé à mener. La certitude de l'immortalité que je croyais avoir était aussi forte qu'il était possible pour les sens de tenir; mais la connaissance qui m'est venue après mon départ de la terre est la certitude de la possession. Je ne perdais pas connaissance pour un instant, il n'y avait pas un moment où je me sentisse endormi où mon individualité me quittât ; je ne me sentais pas aucunement séparé ni d'un monde ni de l'autre. Ayant connaissance des chers êtres sur la terre et graduellement apercevant les amis esprits qui s'occupaient de moi, je me trouvais dans le monde spirite. Je n'étais pas porté à travers l'air, il n'y avait pas de sommeil, ni d'intervalle entre la connaissance extérieure et intérieure. Je voyais graduellement ce que je n'avais vu auparavant — cela me paraissant comme une révélation que le reculement d'un voile me donnait, — les personnes du monde spirituel près de moi, comme si elles m'attendaient. J'apercevais que la taie tombait des yeux à mesure que la force physique diminuait. Alors, je commençai à prendre connaissance de la vie spirituelle et des scènes spirituelles comme quelqu'un qui se trouverait au milieu d'un brouillard, sur

une montagne, verrait subitement le paysage autour de lui aussitôt que les nuages se lèveraient.

Mon monde spirituel était où je mourais, mes amis qui m'avaient précédé, étaient là. Ils me souriaient comme s'ils savaient il y a longtemps que j'allais venir. Ils étaient prêts à me recevoir comme s'ils avaient été pendant longtemps à mon côté, attendant le moment où je me glisserais hors de mon couvercle de chair. Ils semblaient savoir que mon séjour sur la terre allait finir. Mon père était là bon comme toujours, mais non plus un vieillard, il était dans la fleur de l'âge : il me souriait comme si j'étais encore un gamin et qu'il fût venu pour m'apprendre quelque chose.

Tout ceci était tellement selon ce que j'attendais, que je n'en étais nullement surpris, à voir mes amis, les plus aimés de tous et toute ma famille enfin, qui m'avait précédée, il y avait cependant une surprise : c'était de me trouver en possession d'un pouvoir inattendu, une sensation transcendente de vie dont sur terre je n'avais jamais eu l'expérience ; elle ne ressemblait ni à la jeunesse, ni à la virilité, ni à l'enivrement provenant d'aucune boisson. La légèreté que je ressentais ne ressemblait à rien que j'aie éprouvé sur la terre. L'indicible sensation de plaisir me faisait oublier qu'il n'y avait jamais eu des liens physiques comme si la douleur, la poussière, le poids, le temps, les sens s'étaient évanouis; je ne puis pas vous faire comprendre la sensation de l'âme quand elle se trouve débarrassée du corps, quand la liberté de penser et de sentir est sans fin, quand toutes les espérances de l'esprit pourraient être satisfaites à cause du pouvoir intérieur. C'est un état spirituel d'exaltation, c'est une rédemption qui survient à l'homme après que la fatigue et l'ennui de la vie sont passés.

Je remarquai que mon cadavre était visible ainsi que mes amis terrestres ; mais il m'était seulement donné de voir un peu plus du paysage spirituel que de mon vivant. N'ayant pas été clairvoyant, n'ayant eu des manifestations que par moyen des autres, n'apercevant que par les sens physiques, je ne pouvais pas autrefois comprendre comme je le puis à présent, ce qu'était cette lumière intérieure qui rend l'esprit ainsi que la matière visible aux désincarnés.

Ce soir, alors, vraiment dans votre milieu, je vois vos corps aussi bien que les atmosphères qui vous entourent. Le monde spirite n'est pas un pays lointain. J'y rencontre les Esprits qui n'ont pas d'aspirations hors de la terre : s'ils sont en sympathie avec des êtres mortels de hautes pensées, ils restent près d'eux pour les aider et les inspirer. J'ai l'intention d'essayer souvent de m'exprimer comme à présent par l'intermédiaire de ce médium, et je vais me renseigner afin de pouvoir vous donner l'information que j'avais tant demandée moi-même comme chercheur sur la terre. Je trouve maintenant bien fondée l'espérance que j'ai toujours eue de la possibilité d'nn entretien agréable entre les deux mondes.

ROBERT DALE OWEN.

Les Esprits frappeurs du curé d'Ars.

Personne n'est sans avoir entendu parler du curé d'Ars (1), véritable modèle d'abnégation et de charité.

Sa seule nourriture se composait de pommes de terre cuites à l'eau, ou d'un peu de lait troublé avec du chocolat qu'une demoiselle lui donnait; c'est en vain que ses servantes essayèrent de le décider a se nourrir mieux.

Un jour Catherine, c'est le nom de sa servante, voulut le régaler: elle fit donc un pâté et, lorsqu'il fut jaune doré et cuit à point, elle le retira du four et alla le cacher dans un vieux meuble, croyant le lieu sûr ; elle attendit le soir avec beaucoup d'impatience, et quand M. Vianney rentra le soir chez lui, elle s'empressa de lui demander s'il voulait manger un morceau de pâté : « Oui, répondit-il, je veux bien ». Très satisfaite, la servante court a sa cachette, mais, ô surprise ! le pâté avait disparu, le pauvre homme n'avait pas attendu le soir pour le donner a un pauvre. Ce n'est pas le seul exemple de charité, sa vie tout entière est pleine de ces bonnes actions.

Il y avait six ans que M. Vianney était a Ars, quand des bruits étranges commencèrent à troubler son repos. Voici comment il raconta lui-même l'origine de ces faits : « La première fois que j'ai entendu ce bruit, c'était à neuf heures du soir, juste au moment où j'allais me reposer. Trois formidables coups retentirent à la porte de la cour comme si on avait voulu l'enfoncer avec une énorme massue. J'ouvris aussitôt ma fenêtre et je demandai : « Qui est là ? » mais je ne vis rien, et j'allai tranquillement me coucher. Je n'étais pas endormi que trois autres coups plus violents frappés à la porte de la montée d'escalier qui conduit à ma chambre me firent tressaillir. Je me levai et m'écriai une seconde fois : « Qui est là ? Personne ne répondit ».

« Je m'imaginai que c'étaient des voleurs qui en voulaient aux beaux ornements que m'avait

(1) Petit village situé à 7 kilomètres de Villefranche-sur-Saône.

donnés le vicomte d'Ars, et je crus qu'il était bon de prendre des précautions. Je priai deux hommes courageux de coucher à la cure et de me prêter main-forte en cas de besoin.

« Ils vinrent plusieurs nuits de suite ; ils entendirent le bruit, mais ne découvrirent rien. Par la suite, j'acquis la certitude que ce vacarme avait une autre cause que la malveillance des hommes. »

« Pendant une nuit d'hiver qu'il était tombé beaucoup de neige, trois énormes coups se firent entendre vers le milieu de la nuit. Je sautai précipitamment à bas de mon lit, je pris la rampe et descendis jusque dans la cour ; mais, à mon grand étonnement, je ne vis rien, je n'entendis rien et, de plus, je ne découvris aucune trace de pas sur la neige.

« Depuis, je ne doutai plus alors que ce ne fût quelque esprit malin qui voulait m'effrayer.

« Un grand nombre de personnes s'offrirent à faire le guet autour de la maison ; il y en eut parfois qui furent très effrayées, entre autres un charron du village, Verchère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa avec son fusil dans une chambre du presbytère. Quand vint minuit un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui : il lui semblait que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours et le curé d'accourir. On regarde, on examine, on fouille, mais inutilement. »

Ordinairement, à minuit, trois grand coups l'avertissaient de la présence de son visiteur nocturne.

Tantôt il se prenait aux rideaux du lit et les secouait avec fureur comme s'il avait voulu les arracher, tantôt il enfonçait des clous dans le plancher, à grands coups de marteau, tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris comme un charpentier, ou bien il taraudait toute la nuit, et il semblait que M. Vianney allait trouver son plancher criblé de trous le matin ou bien il battait une charge sur la table, mais principalement contre un pot à eau, cherchant de préférence les objets sonores. Quelquefois encore il entendait crier d'une voix moqueuse : « Vianney ! Vianney !... *mangeur de truffes !* » d'autres fois encore il le hélait de la cour.

Pendant plusieurs nuits consécutives, il entendit dans la cour des clameurs si fortes qu'il en tremblait d'effroi. Ces voix parlaient dans une langue inconnue et semblaient former un complot.

Ces choses ne se passèrent pas une fois, mais cent et cent fois par an, et cela pendant 35 ans.

Nous trouvons dans les notes de sa servante Catherine un grand nombre de ces faits, nous rapporterons seulement les plus intéressants.

« M. le curé nous a dit plusieurs fois ces jours-ci : « Je ne sais pas si c'est le diable, mais ils viennent par bandes, on dirait un troupeau de moutons; cette nuit encore il s'est mis à faire du bruit comme quelqu'un qui relie un tonneau avec un cercle de fer.

Le 15 septembre 1825 c'est toujours Catherine qui parle), M. le curé nous a recommandé d'élargir sa paillasse parce que le diable le jetait hors de de son lit ; un jour même il aurait menacé de le tuer. »

« Le 4 décembre. Ce soir, M. le curé est venu nous voir et il nous a dit : « Je vais vous raconter quelque chose. Le *grappin* (1) m'a fait sa visite : il soufflait si fort que j'ai cru qu'il voulait me renifler. »

Un autre jour sa discipline, qui était sur la table, se mit à marcher comme un serpent : revenu de sa frayeur, il la prit par la corde et il s'aperçut qu'elle restait raide comme une tige de fer.

Comme bien on le pense, tous ces faits faisaient grand bruit aux alentours.

La plupart des confrères du curé d'Ars se plaisaient a le traiter de visionnaire et lui disaient sur le ton du badinage : « Allons ! allons ! cher curé, faites comme les autres, nourrissez-vous mieux, c'est le seul moyen d'en finir avec ces diableries. »

Un soir, la discussion s'anima du côté des contradicteurs et leur raillerie s'échappa en jets plus amers que d'habitude.

Il fut convenu que toute cette mystique infernale n'était que rêverie, délire et illusion ; et le pauvre curé fut traité en toutes lettres d'halluciné et de maniaque. Il les laissa bien dire tout ce qu'ils voulurent, mais lorsque l'heure du repos fut venue, tout le monde alla se coucher tranquillement ; le curé d'Ars les avertit seulement que si, par hasard, ils entendaient du bruit cette nuit, ils n'en soient pas étonnés.

Soudain, à minuit, ils sont réveillés en sursaut par un horrible fracas ; la cure est sens dessus dessous, les portes battent, les vitres frissonnent, les murs chancellent ; de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant tout le monde est debout. On se précipite dans la chambre de M. le curé... Il reposait tranquillement. « Levez-vous, levez-vous, lui crie-t-on; la cure va tomber ! — Ah ! je sais bien ce que c'est, répondit-il en riant, allez vous coucher, il n'y a rien à craindre, et il ne vous fera pas de mal. » Et quoique peu rassurés, ils retournèrent se coucher, promettant bien de ne plus plaisanter avec les histoires d'apparitions et de bruits nocturnes.

LOUIS FAYARD. (*A suivre.*)

(1) C'est le nom que le curé d'Ars donnait à l'esprit tapageur.

Réponse à M. Léon Denis

La prose de M. Léon Denis est chose toujours digne d'attention et de considération. Aussi, aimons-nous bien à le remercier de nous avoir permis de faire profiter les lecteurs de la *Vie Posthume* de la lettre qu'il nous a adressée. Toutefois, regrettons-nous, vu son importance, que la date avancée à laquelle elle nous parvient, ne nous permette pas de donner à ces quelques remarques, forcément hâtives, tout le développement qu'elles exigeaient.

« Vos efforts, nous dit M. Léon Denis, tendent à constituer au sein du spiritisme un groupe positiviste s'appuyant exclusivement sur les fais et se désintéressant de tout ce qui appartient au domaine de l'hypothèse. » Si cette phrase devait s'appliquer à notre « Point d'interrogation » du mois dernier, et que notre honorable correspondant ait cru découvrir dans cet article, que le positivisme que nous défendons étouffait en nous le sentiment de l'idéalité, c'est que sans doute alors nous nous serons mal exprimé.

Nos efforts, et ceux d'ailleurs, de tous les rédacteurs de la *Vie Posthume,* tendent, non à limiter, à rapetisser le champ de l'idéal, mais tout au contraire à l'agrandir, à le déblayer des broussailles mythologiques et autres « mauvaises herbes » mystiques, que les inspirateurs du Livre des Esprits y semèrent en abondance. Notre pensée ne consiste pas davantage à nous claquemurer dans les faits, à nous interdire l'accès des hauts sommets de l'hypothèse et de la libre recherche. Toutefois — et nonobstant le respect que nous inspire l'opinion de M. Ch. Fauvety — les faits constituant, à nos yeux, un critérium de certitude autrement sérieux que le « caractère d'universalité » des religions, niant encore il y a quelques siècles à peine, la sphéricité de la terre et sa course sans fin à travers l'espace, nous nous sommes dit : puisque ce terrain, qu'il est convenu d'appeler les faits — cette preuve tangible, palpable, de l'immortalité — présente suffisamment de surface pour donner asile à toutes les écoles divergentes, à tous les pionniers de l'idée spiritualiste, pourquoi ne profiterions-nous pas de l'imposante manifestation qui se prépare, du congrès du Centenaire, pour poser sur ce terrain, la première pierre d'une Nouvelle Jérusalem de la véritable libre pensée ?

Superfluité, dira-t-on peut-être, et sans doute aussi M. Léon Denis, puisque d'ores et déjà, affirme-t-il, les spirites « admettent et pratiquent la liberté de penser et de croire. » Cette assertion, très flatteuse assurément, comporte malheureusement tant d'exceptions, que celles-ci pourraient tenir lieu de règle et la règle d'exception. Et, d'ailleurs, M. Léon Denis sait aussi bien que nous à quoi s'en tenir à ce sujet. Ne le voyons-nous pas, en effet, quelques lignes plus loin, reconnaître avoir été lui-même qualifié d'*énergumène*, par une feuille spirite, et cela uniquement pour avoir combattu à Lyon l'influence des croyances dogmatiques ? Personnellement, et sans insister autrement sur les anathèmes de tous genres dont nous avons été l'objet depuis la création de la vie *Vie Posthume*, nous pouvons bien confier à notre sympathique compagnon de propagande, que, aujourd'hui encore, ici à Marseille, défense nous est faite de nous présenter aux séances d'un groupe un peu nombreux — branche locale, croyons-nous, de l'*Union Spirite* de Paris — et cela sous prétexte, paraît-il, que nous serions athée.. Athée ! Qu'est-ce que ce mot peut bien vouloir dire ? Si l'on est athée parce que l'on se trouve amené, par l'effet d'une évolution dans les idées, qui est la loi même du progrès, à déserter le dieu les uns des autres, quel est celui qui peut être certain de ne pas l'être un peu ? Athées, dans le passé, les païens niant le Dieu du Judaïsme ; athées, les chrétiens, se montrant négateurs des dieux du Paganisme ; athées, à leur tour, les spirites, à l'égard du Dieu des catholiques ; athée, enfin, M. Léon Denis, lui-même, prenant résolument parti contre le Dieu « antrhopomorphe » et « horloger » du Livre des Esprits. Ce n'est pas notre faute, si l'on n'a su, jusqu'ici, présenter à l'adoration des foules que des dieux nains, de simili grandeur et simili puissance. Assez de ces créations imaginaires, de ces ombres trop longtemps projetées sur l'horizon de la pensée, qui bornent et voilent l'idéal des âmes.

« Imposer des limites à la pensée — dit justement M. Léon Denis — ce serait lui tracer un cercle dans lequel elle s'agiterait en un tournoiement éternel et stérile. » Et c'est bien aussi parce que telle est absolument l'expression de nos convictions, que nous ne nous expliquons guère la conception d'une limite, si lointaine soit-elle, qui, sous le nom de Raison, raison consciente, qui se connait, qui se possède, et qui est Dieu, planerait « au-dessus des lois immuables » gouvernant « l'immense république des mondes. »

Une Raison *individualisée,* comme celle dont il paraît être ici question, voulante et agissante, occupant et ayant occupé de toute éternité, le faîte suprême de la toute-puissance et du savoir, sans que jamais elle ait connu ni l'effort, ni la lutte, ni la souffrance, une phénoménalité d'une telle invraisemblance, une telle Raison-prodige, la nôtre, trop chétive, ne peut la concevoir. Elle est trop exclusivement humaine, notre raison, trop passionnément égalitaire, pour ne pas répugner à l'idée que, soit dans les cieux comme sur la terre, il puisse y

avoir trace d'une personnalité quelconque, d'un atome quelconque, qui ne seraient pas tributaires de ces deux grandes lois primordiales, éternelles, qui sont la loi de Solidarité et la loi de Progrès — Solidarité universelle, progrès sans arrêt.

Pour n'être pas encore le nôtre, il n'est pourtant pas douteux que le Dieu philosophique et en quelque sorte honorifique de M. Léon Denis, est de beaucoup plus acceptable que celui des religions en général et du catholicisme en particulier dont le Dieu d'Allan Kardec fut le frère Siamois plus compatissant. Mais il arrive, hélas ! — toujours comme pour les frères Siamois — que l'agonie de l'un peut être considérée comme le signe précurseur de la fin prochaine de l'autre.

Le sentiment religieux — ce mot conservant l'acception consacrée par l'Eglise — est une force sans doute, et Allan Kardec, en le comprenant ainsi, a vu juste. Toutefois il s'est mépris, selon nous, sur la nature et le sens de cette force. Il est une force, ce sentiment, comme une digue est une force, comme un frein est une force. Et c'est pourquoi, contrairement à M. Léon Denis, estimons-nous que les spirites agiraient sagement et prudemment en abandonnant aux Eglises retardataires le monopole de cette force compressive et l'idée d'un Dieu antipathiquement autoritaire. Peut-être bien perdraient-ils ainsi le concours de quelques antrhopomorphistes endurcis et endormis. Par contre ils s'assureraient les sympathies autrement fécondes des phalanges avancées de l'idée socialiste et humanitaire.

Tant que la flamme pure des saints enthousiasmes, en 89, brûla dans les âmes, il fut admis que, quelle que fût sa nationalité, quiconque se vouait à l'affranchissement de ses semblables, méritait par là même d'être honoré du titre de citoyen français. Que les spirites s'inspirent des mêmes principes ; qu'ils sachent reconnaître comme leurs frères les plus dignes, et combattant pour la même cause sainte, tous les cœurs généreux, toutes les nobles âmes que les peuples soi-disant civilisés pourchassent comme des bêtes fauves pour les punir d'avoir voulu faire pénétrer dans l'atmosphère étouffante où l'humanité marche à tâtons, un peu plus de lumière qu'ils appellent justice, un peu plus d'air qu'ils nomment liberté.

Tel est notre sentiment religieux, à nous, tel est le nouvel évangile, exclusivement fait d'amour, de progrès et d'idéal humains, que nous ne voudrions nous lasser de prêcher et de répandre s'il nous était donné de posséder le beau talent de parole d'un Léon Denis.

M. George.

CHOSES DE DEMAIN

« L'orgueil enfante le tyran... S'il est un homme « qui, sans crainte de la justice, sans respect pour « les images des Dieux, ose porter jusqu'à eux l'in- « solence sacrilège de son bras et de sa langue, « qu'une mort funeste le châtie de ses passions « criminelles ! si pour grandir sa fortune il brave la « justice, si dans sa démence il s'abandonne à des « actes impies et porte sur les choses saintes une « main sacrilège. Au milieu de ces profanations, « quel mortel se fera désormais un honneur de mettre « un frein à ses passions ? »

Sophocle. — Chœur d'*Œdipe roi.*

Cette tirade m'a donné à réfléchir et longuement.

Je ne viens point ici ressusciter un passé déjà lointain, mettre un mur de soutènement à un édifice lézardé de toute part. Pas plus je ne viens prendre la défense des Dieux d'Athènes, de Sparte, de Rome païenne, de Jagrena ou du Yucatan ; le Dieu de Rome papale m'est aussi indifférent que celui de Luther, que le Jéhovah des Juifs du second temple ou le Bouddah des Indous ; je ne fais de salamalech devant aucune idole ni chimchim devant aucune image. Pour tout dire, je ne professe aucun culte ; j'ai une religion, celle que la raison et l'expérience m'ont imposée, mais je n'appartiens à aucune confession, je suis indépendant.

C'est donc l'esprit dégagé de tout préjugé et sans autre souci que la vérité et le bien que j'écris ces lignes.

Ce serait perdre son temps que vouloir combattre les dogmes surannés des diverses religions : le temps et l'instruction se chargent à eux seuls de les réduire à ce qu'ils sont réellement ; cela craque de toute part. Tout homme éclairé et de bonne foi se détache de ces vieilleries comme on quitte sans regret une maison qui menace ruine ou un vêtement qui tombe en lambeaux. Seuls les comparses de ces comédies religieuses s'obstinent à danser une sarabande échevelée en criant à tue-tête pour s'étourdir, étourdir autrui et s'empêcher d'entendre les craquements sinistres des planches et tréteaux vermoulus sur lesquels ils piétinent sur place jusqu'au jour où enfin un dernier ébranlement fera crouler la scène ensevelissant acteurs de mauvaise foi et spectateurs naïfs.

Je le répète, ne mettons pas la main à cette besogne, elle se fait d'elle-même, elle suit le cours des choses, c'est l'œuvre de l'Eternel.

Aussi bien notre société moderne ne connaît bientôt plus qu'un Dieu : le Veau d'or. On l'a connu de tous temps, mais concurremment avec d'autres ; aujourd'hui, il tient le pinacle.

Et pourtant l'humanité se peut-elle passer, je ne dis pas d'une religion, non, cette acception c'est la tyrannie, la servilité, l'abaissement moral, l'affais-

sement intellectuel et le reste, mais bien de religion ?

Autrement dit, n'y a-t-il pas des lois morales qui président aux choses du cœur et de l'esprit comme il en est qui président aux phénomènes d'ordre purement matériel. Ces lois ne peuvent-elles, rattachant l'humanité présente à son passé, lui montrer la voie à suivre pour l'avenir ?

Si, ces lois existent, mais encore faut il les découvrir, les chercher là où des manifestations tangibles les font reconnaître d'une façon indéniable.

Sans doute l'étude de l'histoire est une grande école et ce n'est pas sans une vive émotion quelquefois, souvent même, hélas ! sans douleur, qu'on étudie l'histoire des peuples.

Qui de nous n'a lu tour à tour, les larmes aux yeux ou l'esprit enlevé, le cœur serré, l'orgueil au cœur, les récits historiques qui nous font assister aussi loin que possible à l'origine, à la vie, à la décadence et à la chute de peuples tels que l'Egypte, les empires d'Assyrie, de Perse, de Médie, la Grèce, Rome, l'Inde, le Mexique des Incas?

Une seule et même loi a présidé à tous ces changements, à tous ces bouleversements. Cette loi inconnue ou méconnue de par le fait des humains, l'équilibre, l'harmonie providentielle a été rompue et les cataclysmes se sont déchaînés, emportant tôt ou tard dans un même tourbillon vainqueurs et vaincus, tous oublieux des lois auxquelles ils devaient leur part de lumière au soleil.

Oui, il faut à l'humanité, non une, mais la religion.

Non la religion dogmatique, compassée, encadrée telle que le pharisaïsme catholique romain ou son compétiteur un peu plus élastique, le protestantisme en général l'ont faite, mais la religion fille de la raison, de la logique et de la science.

La religion sera celle de la raison, elle sera scientifique, positive, expérimentale et progressive ou elle ne sera pas, et tout effort tenté dans un sens opposé ou même parallèle sera fatalement frappé de stérilité dans son œuvre vive.

Cette religion, cet ensemble de principes moraux découlant de la loi éternelle, et base eux-mêmes des lois humaines, reflets et adaptation de cette loi éternelle, expression de l'existence de l'Etre Un Eternel, aux besoins des sociétés selon les temps et les lieux, cette religion, dis-je, sera sans objet après quelques milliers d'années (un rien, quoi !!!), partant frappée de stérilité, et s'immobilisant dans sa morgue disparaîtra, se dissolvant dans le temps et les générations, comme le sel dans l'eau, on en sentira la présence par de lointaines réminiscences certains arrière-goûts ou relans us et coutumes, et elle entrera de plein droit dans le repos archéologique, (tels le Judaïsme d'Esra, le Boudhisme).

La devise de la religion sera :

Liberté! Egalité! Solidarité!

Elle sera mise en œuvre :

Soit par le devoir volontaire (Vertu),

Soit par la justice sociale (Devoir forcé).

De la justice sociale nous ne parlerons pas, tout en elle est relatif comme la morale sociale, chaque époque a ses mœurs qui ne peuvent être autres que ce qu'elles sont à un moment donné.

Mais le devoir, cette contrainte volontaire à bien faire, sur quoi le basez-vous ?

Vous dites : « Il faut ». — Logiquement nous traduisons : « Telle chose ou manière de faire est utile » ; très bien, mais 1° A qui? 2° Pourquoi? Et vous répondez : « Parce qu'il le faut » ou bien « C'est votre intérêt ». Mais alors démontrez-moi : 1° Que telle chose est utile à faire ou à ne pas faire; 2° Que cela est dans mon intérêt même ?

Eh bien! messieurs les universitaires, messieurs les faiseurs de manuels d'enseignement moral, qu'avez-vous à répondre? Pas grand'chose ou, pour mieux dire, rien. Des choses comme celles-ci : « Il est admis. — Il est de tradition constante. — On ne saurait méconnaître. — Notre intérêt nous commande. — L'usage est admis de..... — De profonds penseurs ont admis. — On ne saurait discuter ni réfuter en doute. — Les hommes de tout temps ont pensé ou professé..... — Il serait téméraire de..... — Les lois humaines et divines..... — En un mot vous plagiez les dogmatiques et dans l'impuissance de rien offrir de solide, de tangible, de brutal à l'esprit pour asseoir sûrement les bases de l'édifice social, vous en êtes réduits à débuter par des *a fortiori* et à synthétiser au hasard, à fonder sur des antités au lieu d'analyser et de remonter logiquement au pourquoi des choses humaines.

Vous devriez bien vous verser plus dans les sciences physiques et naturelles, en méditer les déductions philosophiques et vous pénétrer de ceci : c'est que « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas comme ce qui en haut » alors vous n'auriez plus de tâtonnements et pourriez nous faire des manuels de morale scientifique avec la raison de chaque devoir, sa source et les maux qu'entraînent fatalement leur accomplissement ou leur non accomplissement.

Quelles seront les bases d'un semblable enseignement?

Ce seront :

1° L'Unité de la matière, son Eternité, son Infinité, sa Mutabilité ;

2° L'Unité de l'Esprit, son Eternité, son Infinité, son Progrès constant.

Pour ce qui est relatif à la matière je n'en parle pas, il suffit d'ouvrir un cours complet de physique, de chimie, d'astronomie pour se convaincre que la solution de cette question est aujourd'hui résolue par l'affirmative.

En ce qui concerne les lois relatives à l'Esprit vous êtes forcément plus que prudents, vous êtes muets, non que les livres traitant de ce sujet ne soient assez nombreux, mais vous ne daignez pas même les ouvrir ou si vous les lisez et bien que cela vous impressionne et vous donne à penser vous vous en cachez et par crainte du ridicule et peut-être aussi pour ne pas enrayer le tirage et la vente de vos bouquins; vous vous gardez bien de rien laisser transpirer dans vos écrits, pas la moindre phrase qui puisse affirmer un au delà certain, véritable.

Eh bien, paraphrasant la tirade de Sophocle, je dirai : « Quel mortel se fera désormais un honneur « de mettre un frein à sa passion si nul ne peut lui « prouver le devoir. Quel mortel respectera les « lois si nul ne peut lui prouver et lui expliquer « la Loi Une et Eternelle? »

D'aucuns traités ont un chapitre intitulé: Devoirs envers Dieu, alors de deux choses l'une : ou ce chapitre est bondé de lieux communs, ou il verse dans le mysticisme et confond ces devoirs avec les cérémonies d'un culte, c'est selon la personne auteur du manuel.

Mais aucun n'explique que vivre pour son Créateur, c'est-à-dire remplir ses devoirs envers l'Origine Une et Eternelle c'est vivre pour son prochain, et que vivre pour son prochain c'est travailler. Aucun ne démontre cette maxime du Nazaréen, écho de Moïse : « Le plus grand des commandements est : Tu aimeras le Seigneur de toute ton âme, de toutes tes forces et celui-ci *qui est*, *SEMBLE au premier* et ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu ». Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut comme ce qui est en bas; Loi Une, Eternelle, Immuable. Fénelon l'a dit excellemment : « La Religion consiste pour chacun dans l'accomplissement des devoirs de son état. » Reste à démontrer la réalité, l'utilité, l'imprescriptibilité de ces devoirs. C'est ce qu'aucun ouvrage ne fait en se basant sur des données sérieuses.

Il serait pourtant opportun qu'on lâchât d'un cran les maillons qui retiennent ainsi la parole des enseignants et que de bons et sérieux manuels vissent le jour, car la jeunesse ne comprenant rien aux subtilités irraisonnables d'une scolastique ou d'une théodicée surannées n'a plus à se mettre sous la dent que le doute, cette porte qui donne accès à tous les laisser-faire, plaie de notre dix-neuvième siècle, lequel ne croira bientôt plus en lui-même.

Et pourtant le remède (qui n'est pas la foi aveugle) est à côté, ce remède moral qui judicieusement administré changerait (oui, ce n'est pas trop dire) changerait la face des choses ici-bas, ce remède est à portée de la main, c'est le spiritisme expérimental (spiritisme, magnétisme).

Au lieu de dédaigner ces sciences qui pour être qualifiées d'occultes, n'en sont pas moins positives et expérimentales, étudiez donc, Messieurs, ou tout au moins laissez la parole et le champ libres à ceux qui ayant étudié se font, dans un but avouable, humanitaire et désintéressé, la joie et le devoir d'annoncer la bonne nouvelle qui, pour avoir été étouffée pendant une longue suite de siècles sous des monceaux de barbarie, n'en est pas moins la vérité éternelle.

Vous parlez, Messieurs les manuelistes de devoirs envers le prochain mais quel est-il ce prochain? le plus souvent c'est un ennemi. Vous ne voulez pas que je vole? Eh! pourquoi? en vertu de quel droit, de quel principe, je n'ai rien ou peu; je veux quelque chose ou plus pour mon besoin ou mon plaisir je le prends ce quelque chose là où je le sais être et voilà tout, on me résiste pour conserver, moi je lutte pour avoir, les conditions sont les mêmes, l'un défend peut-être un héritage auquel en fait il n'a aucun droit, moi j'assiège ce bien et celui qui le détient; tout ce que vous m'en direz n'est pas dans la nature je ne connais qu'une seule loi : à toi à moi la paille de fer; la force et la ruse priment le droit. Sur quoi vous basez-vous pour mettre le talon sur l'honneur, les biens, la liberté et la vie d'autrui? Toutes ces choses appartiennent au plus brave, s'acquièrent au prix du sang et à la pointe de l'épée. Vous me dites qu'il ne faut pas faire à autrui ce que je ne voudrais pas qu'on me fît; mais je puis bien voler, ne possédant rien je ne crains pas la réciproque, je n'amasserai pas, je vivrai sur mes larcins; après moi le déluge, je mets en pratique cette devise d'Assyrie : « Bois, mange, réjouis-toi aujourd'hui, car tu ne sais pas ce que tu seras demain », et cette autre de même venue : « Bois, mange et jouis, tout le reste n'est rien ». Vous voulez que je respecte la vie d'autrui? Pourquoi donc, si la suppression de cette existence m'est avantageuse, quant à la réciproque à mon égard je m'en soucie fort peu, si mon tour de disparaître vient demain, cela m'est indifférent j'aurai vécu vite et largement, puis-je regretter quelque chose? non, non!! après moi le néant, l'oubli. Et ainsi peut s'étendre ce raisonnement sur tous les chapitres de morale. Nous arriverons en suivant cette façon brutale, farouche, sauvage de raisonner à des conclusions que la plume se refuse à écrire

En vain compterez-vous sur les lois humaines, sur ceux qui les appliquent, sur ceux qui les exécutent. Ces codes, ces bonnets carrés et ces bicornes n'ont aucune force par eux-mêmes, tout cela est humain, de pure invention et n'a aucun fondement, aucun appui solide si ce n'est greffé ou plançonné de la Loi une, éternelle, immuable expliquée et démontrée. Or la philosophie didactique et les sciences officielles aussi bien que les cultes les plus dogmatiques et les sectes les mieux enrégimentées et disciplinées sont impuissantes à faire cette preuve.

Tout d'abord, je ferai remarquer que je ne m'attaque pas aux personnes, celles-ci m'importent peu, je ne les connais ni ne veux les connaître ; elles sont ce qu'elles sont, et. seules, savent au juste ce qu'elles valent. Ce serait téméraire à moi de vouloir morigéner les gens ; là n'est pas mon habitude, j'ai bien assez de m'occuper des idées et des choses. Tout ce que je demande à un humain, c'est d'être véritablement homme, dans la meilleure acception du mot, qu'il soit honnête, vertueux, instruit, laborieux et bon, le reste n'est qu'oripeaux.

Donc, si je me permets ici, et c'est un droit et un devoir pour moi, de serrer de près les idées et les choses, c'est, comme je l'ai dit en commençant, parce que j'en sens l'urgence, l'indispensabilité même, parce que je vois que, par respect humain, fausse honte, manque de caractère, d'énergie, par crainte du ridicule, l'enseignement universitaire officiel coudoie la vérité sans oser lui donner franchement l'accolade ni même la main, et qu'il la laisse errer, la malheureuse, quitte à la laisser hiberner encore en son puits, d'où après une longue suite de siècles, elle semble vouloir sortir, mais comme toujours dans ce costume qui seul lui sied.

Je le répète, la bonne voie, n'est en deçà ni au delà, elle n'est jalonnée ni dans nos manuels, ni dans les catéchismes d'une confession quelconque, elle est entre ou autre part.

Le manuel est sec et pour cause, il ne saurait qu'invariablement se terminer par un « peut-être », un « espérons » ou un « souhaitons ».

Ce n'est pas une conclusion athée, nihiliste ou matérialiste, non, c'est un doute douloureux, voisin d'une profesion de foi négative quant au « venir » et au « devenir ».

Que voulez vous attendre d'un pareil enseignement sans bases ?

En vain prêchez-vous avec les soi-disantes lumières de la raison, qui au demeurant ne sont que vos élucubrations et vos raisons, c'est-à-dire une suite d'axiomes, de pétitions de principes et autres lieux communs qui ne font aucunement partie du bilan des choses vraies, issues de l'éternelle nature, qu'en vain on essaye de rapetisser à sa taille faute de savoir, de pouvoir ou d'oser s'élever à leur niveau.

Parlerai-je des catéchismes ? Pourquoi faire ? Laissons-en paisiblement se succéder les éditions, ce sont des livres fort anodins en général, qui ne nuisent qu'à ceux qui en expliquent le contenu, lequel n'est ni cru ni lu des gens majeurs d'esprit. C'est un fricht auquel on ne retourne pas, en devrait-on mourir d'inanition, ce qui n'est pas à craindre, car l'ingurgitation intellectuelle de tous ces plumb-poudings dogmatiques est bien faite pour en dégoûter quiconque a le cerveau organisé d'une manière tant soit peu délicate et précise.

Dans ces bouquins plus ou moins gros qu'y trouverez vous, des bourdes, des non-sens, des choses osées au plus haut point? des impossibilités. Certains chapitres en semblent avoir été écrits par feu-Perrault ; à côté de quelques vérités dites pour dorer la pilule, on trouve des choses tellement grosses qu'on rit et l'on plaint catéchisants et catéchumènes. C'est là uniquement ce qu'il y a à faire.

Et tout ce contenu, tout ce fatras de prescriptions, de défenses, de minuties, d'arguties, de distingo, de cérémonies, etc., etc., à quoi cela aboutit-il ? A une éternité infernale ou à une éternité benoiste, deux choses aussi éloignées de la Raison que de la Justice, Il est vrai qu'après avoir étudié le pour et le contre de et dans ces livres, on ne tarde pas à voir que sous une apparence d'inflexible rigidité d'immortalité de principes, se cachent un laisser faire, une facilité, une élasticité sans pareils.

Car la grâce des dogmatiques est en fait identique au fatum des douteurs et des matérialistes.

Et qu'importe ! que demande le muphti, le bonze, le talapain, le marabout de toute religion ? Un pouvoir. Or, ce pouvoir n'a de valeur qu'autant qu'il peut changer la marche des choses d'ici-bas. « Le destin n'est-il pas fait pour être déchiré. » Aussi ses deux armes sont elles : la crainte poussée jusqu'à la terreur et la cruauté, et l'amour poussé jusqu'au mysticisme. Ces armes n'ont de prise qui sur des âmes faibles et pusillanimes il est vrai, mais le prêtre sait si bien dans la jeunesse pétri les intelligences, que bon gré mal gré et nonobstant de sérieux efforts, il reste chez les personnes les moins prévenues une lie dogmatique qui, en certaines occasions, émet des vapeurs mystiques.

Eloignons-nous de l'athéisme de mauvaise foi, du doute désolant, du matérialisme desespérant, ainsi que du dogmatisme inepte et abrutissant et dépouillant le vieil homme, mettons-nous en communication directe avec l'Eternel ; ainsi faisait Moïse chez Ruel Jéthro, ainsi faisait Jésus dans sa bien aimée Galilée, ainsi ont fait les Bouddah

Sakiamonni, Com-Fu-Tsé et tous autres penseurs qui en aimant les hommes ont cru remplir leurs devoirs envers l'Eternel, lequel veut que nous accomplissions la loi, que nous nous conduisions avec logique et raison, non pas pour lui qui est logique et raison mêmes, mais dans notre propre et seul intérêt, car ce n'est pas impunément qu'en un point, si minuscule soit-il, l'on rompt l'harmonie universelle au moral comme au physique. Et tel fait peut amener des conséquences fâcheuses qui, comme les ondes sonores, ne perdront de leur malignité qu'en s'élargissant et s'annihilant dans le temps et l'espace,

Comme ces penseurs, rentrons en nous-mêmes et : « Jéhovah lui-même marchera devant nous », selon l'énergique expression du Deutéronome (chap. XXI, v. 3 et v. 8). Demandons, il nous sera donné et disons comme le publicain : « O toi, que je méconnais peut-être, mais que j'aime et qui dois rechercher avant tout l'hommage d'un cœur sincère révèle-toi, car ce que je veux, c'est te voir ! »

Plus heureux que le publicain, nous avons, nous, gens du XXe siècle, un héritage considérable à recueillir. Sachons donc profiter du labeur et des veilles de ceux de nos contemporains qui, reprenant pour la scruter, la vérifier et l'analyser la science ésotérique du passé, nous ouvrent les arcanes de l'en deçà et de l'au-delà.

Emboîtons le pas à ces vaillants et nouveaux lutteurs, portons d'une génération à l'autre, sans jamais le laisser éteindre, ce flambeau de nos véritables, hautes, consolantes et glorieuses destinées.

Fondons par là les assises d'un enseignement moral, rationnel, scientifique et expérimental. L'avenir heureux est là et rien que là.

Mais, dira-t-on, vous prétendez donc faire parler les tables à l'école et le reste?

Nullement et nous sommes les premiers à nous y opposer. Chaque chose en son temps et en son lieu. D'abord il est bon, utile, logique que le mouvement vienne de haut. Nous enseignons la morale scientifique, positive, expérimentale, sans faire intervenir les invisibles ; tout comme nous donnons des leçons sur la structure du corps humain, sans pour cela faire un cours d'anatomie ; tout comme nous enseignons les éléments de la chimie, sans pour cela faire ni analyse ni synthèse chimiques; tout comme nous enseignons le français, sans faire un cours de philologie et ainsi du reste.

Aux plus jeunes, nous parlerons des choses du cœur, nous les prendrons par ce qu'on est convenu d'appeler les bons sentiments. Puis, suivant l'âge et le tempérament des élèves, nous ferons intervenir la raison et la logique, basées sur l'expérience des individus et des peuples.

Quant à l'expérimentation, sous quelque forme que ce soit elle ne saurait être du domaine de l'enseignement primaire quant à présent et pour longtemps sans doute, il ne faut pas nous en plaindre; nous n'avons pas, nous, les primaires, à établir devant notre jeune auditoire la source des principes, les preuves brutales et matérielles ; notre rôle n'est pas de nous ériger en rhéteurs ni disciples d'Académus, notre besogne est plus modeste et plus immédiate, nous avons à former le cœur et l'esprit de la jeunesse, en lui appliquant les déductions des principes de la morale scientifique et expérimentale.

Que faut-il pour cela? que les Facultés de science et de médecine se mettent à l'œuvre hardiment, résolument, en laissant de côté toute idée mesquine ou préconçue, et après de laborieux et fructueux efforts, après une expérimentation sérieuse, sincère, prolongée, contrôlée, viennent affirmer les faits connus sous les divers noms de phénomènes psychiques, force neurique, phénomènes spirites, etc. Peu importe les noms, ne considérons que les faits, eux seuls méritent étude et attention, le reste vient de source.

Trouve-t-on les divers moyens jusqu'ici employés trop banals, vulgaires et grotesques ? Que ces MM. fassent, à l'instar de William Crookes, construire un matériel *ad hoc*. Donnez un tour et une forme scientifique sérieuse à la chose et devant l'évidence des faits chacun s'inclinera.

Quant à la partie philosophique et morale, en un mot, aux idées qui seront les corollaires des faits, il n'y a nulle inquiétude à en avoir, cela viendra de soi et fatalement.

A me lire, d'aucuns croiront peut-être que tout est à faire ; il n'en est rien cependant.

Tous les faits, toutes les expériences, tous les phénomènes se rattachant au spiritisme expérimental sont consignés, certifiés en de nombreux ouvrages. Mieux même, les déductions, morales, philosophiques et sociales en ont été tirées, mais tout cela n'a pas la sanction officielle.

C'est la seule chose qui nous manque.

Jusqu'ici, toutes ces expériences ont été faites en petits comités et consignées, commentées, développées dans des ouvrages pour la plupart de haute valeur, mais peu ou pas lus.

Or, ce qu'il faudrait, c'est qu'après études sérieuses, avec conviction, bonne foi, sincérité et preuves à l'appui, l'Université vint dire aux professeurs et aux élèves : « Voici le fruit de nos expériences et de nos veilles. Eh ! bien, de ces faits, il se dégage un ensemble de principes sur lesquels scientifiquement sont posées les assises de la Société si vous les respectez tous et chacun,

vous serez heureux ; si vous les violez, vous serez les propres artisans de votre ruine et de votre malheur.

Ces principes eux-mêmes sont fondés sur :

1° L'existence d'une cause première, une, éternelle, infinie, immuable;

2° L'existence de l'âme, individuelle, responsable, immortelle, indéfiniment et progressivement perfectible.

Et ces choses démontrées, expérimentalement, logiquement ou rationnellement, permettent d'établir sûrement la ligne de conduite à tenir ici-bas et de dire :

J'affirme le Droit.
Je confesse le Devoir.
Je veux la Justice et la Fraternité humaine.
Je crois à la Solidarité universelle.
J'aspire à la Perfection.

FOULON,
Directeur de l'école publique de Champhol (Eure-et-Loir).

Voyage au Pays des Souvenirs

LA LAMPE MERVEILLEUSE

Malgré le désir que nous avons d'abréger le récit des manifestations qui nous sont personnelles, c'est-à-dire obtenue dans notre groupe, afin d'arriver plus vite à la description de beaucoup d'autres phénomènes produits dans d'autres centres spirites de Paris, de province et à l'étranger, qui ne manqueront pas, nous l'espérons, d'intéresser nos lecteurs ; nous ne pouvons, cependant, passer sous silence la description d'une soirée remarquable qui a laissé dans nos souvenirs des impressions ineffaçables, car c'était la première fois que nous les observions.

Les journaux de Paris signalaient depuis quelque temps des phénomènes étranges obtenus par un nommé Williams, médium américain, de passage dans la capitale.

La presse, comme d'habitude, était divisée dans ses appréciations au sujet des manifestations de l'Esprit de Katie King qui avait le pouvoir de se rendre visible à tous les assistants où il se manifestait, à l'aide de son médium Williams.

Quelques-uns des chroniqueurs (ils étaient rares) chantaient ses louanges ; les autres, beaucoup plus nombreux, comme d'habitude, le taxaient de vulgaire charlatan, peut-être sans l'avoir jamais vu!

Nous voulûmes nous éclairer, nous faire une opinion, sur les exploits de l'Américain. Pour cela faire, nous résolûmes avec quelques amis de le faire venir à la maison, malgré la somme assez ronde qu'il exigeait, afin de pouvoir plus facilement l'observer de près et de nous faire une opinion sur ses capacités médianimiques.

Au jour convenu, nous préparâmes dans l'angle de notre salon, un canapé qui devait être couvert d'un rideau à coulisses, derrière lequel le médium devait se trouver isolé. On verra bientôt pourquoi cette disposition était nécessaire.

Tout d'abord, nous avions placé nous-même, sur une grande table, une boîte à musique, des fleurs naturelles, un tambour de basque et différents autres objets, jouets, etc. Une douzaine de nos amis assis autour du meuble, ayant les mains appuyées sur le plateau en formant la chaîne magnétique, attendaient dans l'ombre que les manifestations commençassent.

Il est bon de dire que toutes les précautions d'usage avaient été prises pour ne pas être mystifiés par l'étranger. Williams était placé entre Mme Delanne et M. de Bonnechose, le frère de l'archevêque de Rouen, qui, tous les deux, pour plus de prudence, avaient placé, avec intention, leurs pieds sur ceux du médium pour étudier et suivre ainsi tous ses mouvements dessus et dessous la table. Tout à coup l'arrivée du monde invisible s'annonce par des lueurs blanchâtres qui sillonnent en zigzag l'ombre de l'appartement, puis de violents coups frappés se répercutent dans les meubles d'alentour et dans la table. Et puis, voici les sons de la boîte à musique qui se font entendre; on dirait de tous les côtés à la fois, car la boîte à musique pirouette dans l'air autour de nos têtes. Les dames sentent mettre des fleurs dans leur coiffure et jettent des petits cris d'effroi. Un monsieur s'écrie : « On me tire ma chaise, ça m'oblige à rester debout; où est-elle? qui me l'a prise? » Une main saisit la mienne, elle est fluidique, assez tangible pour en mesurer très bien l'épaisseur et la grandeur. Puis, voulant nous rendre compte plus exactement de cette formation psychique, semi-compacte, troublante, nous ne la lâchâmes pas un instant; nous fûmes même obligés de nous lever de notre siège jusqu'à ce que notre bras tendu en l'air ne pût plus suivre l'envolée de la main magique!

Lorsque les Esprits directeurs de la séance nous permirent de revoir la lumière, nous fûmes très surpris de voir la chaise sur laquelle était assis M. de Bonnechose, et qu'on lui avait violemment arrachée, posée on ne sait comment au milieu de la table, sans que personne n'eût senti le moindre choc. Les fleurs étaient réellement bien piquées

dans les cheveux des dames, on retrouva le tambour de basque posé sur une pouche et les autres petits objets répandus sur le parquet.

Tous nos amis jurèrent leurs grands dieux qu'ils n'avaient pas un instant rompu la chaîne croisée de leurs mains et les voisins de Williams affirmèrent à leur tour qu'ils n'avaient remarqué aucun mouvement suspect chez le médium.

Après avair obtenu ces effets purement physiques, on suspendit la séance pendant une demi-heure.

La deuxième partie de la soirée fut encore plus intéressante que la première. Ecoutez :

Williams s'étendit sur le divan préparé par nous, comme nous l'avons dit, il se trouvait isolé dans l'angle du salon. Devant lui nous avions placé la grande table qui venait de nous servir pour les manifestations. Nous étions assis tout à l'entour. Il était donc tout à fait impossible au médium de sortir de cet endroit sans déranger quelqu'un. On fit l'obscurité voulue, on attendit quelques minutes : On n'entendit que des soupirs à moitié étouffés ; puis, voilà les rideaux glissant d'eux-mêmes sur la tringle et livrant passage à un fantôme parfaitement visible à tous les spectateurs, une forme humaine, si vous aimez-mieux, qui glisse à travers la table pour parvenir vers les personnes les plus éloignées du canapé d'où il est parti. Ce spectacle n'est pas sans impressionner les dames, car les exclamations qu'elles poussent prouvent bien que la forme vaporeuse n'est pas une illusion de nos sens. Le fantôme disparut en se retirant derrière les draperies. Ensuite, il revint plusieurs autres fois, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant le désir exprimé par l'un de nous.

Et, tout à coup, l'Esprit *Jonn Kinn* nous apparut dans toute sa gloire, nous voulons dire dans toute son action lumineuse, car en venant vers nous, il tenait à la main une *Lampe Merveilleuse*, qui éclairait entièrement sa face. Nous vîmes très distinctement ses yeux vifs, sa belle barbe noire et son turban qui lui couvrait la tête. Ce que nous appelons « la Lampe » était plutôt une boule éclairante, imitant la couleur pâle de la lune, qu'il tenait dans le creux de sa main et qu'il portait à la hauteur de sa figure.

Cette étrange manifestation eut lieu plusieurs fois et ce qui prouve qu'elle était bien intelligente, c'est que la forme fluidique se dirigeait vers la personne dont on désignait le nom en français et que le médium qui ne parlait que l'anglais ne connaissait nullement.

Le docteur Decorse, chirurgien, chef de la clinique de la Maison de Santé, assistait à cette réunion et ce splendide phénomène le frappa beaucoup.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces faits qui ont été décrits, à cette époque, dans la presse spirite et dans quelques grands journaux français et étrangers. Nous ne les signalons en ce jour qu'en raison de l'authenticité absolue de ce que nous avons vu, bien vu, et observé dans notre propre appartement, scrutant, analysant, surveillant de près les agissements du médium avec le plus grand soin.

Nous pouvons conclure que Williams était un vrai sujet médianimique, très puissant et de bonne foi.

Du reste, quelqu'étranges que semblent ces choses le volume qu'a publié depuis l'illustre savant croocks (*) sur les matières, surpasse de beaucoup les phénomènes dont nous parlons. Il les a décrits avec certitude, avec l'autorité de ses appréciations scientifiques et qui lui ont fait écrire cette phrase caractéristique qui confirme son opinion personnelle :

« *Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est.* »

Nous aurons à revenir dans la suite sur cette force psychique qui est l'agent principal de ces manifestations.

Al. DELANNE.

Bibliographie

De l'Atome au Firmament

M. Laurent de Faget, le poète spirite bien connu, vient de faire paraître tout récemment un nouveau rolume de poésies intitulé : *de l'Atome au Firmament.*

Une grande partie de nos lecteurs connaissent le nom et le talent réel, de ce médium délicat qui nous a donné la *Muse irritée* et particulièrement es superbes et consolantes *Pensées de Carita et les Réflexions de Marie.*

Nous engageons nos amis à se procurer cet ouvrage qui renferme de si charmantes pages toutes parfumées d'idéal et d'idées très justes, très élevées et parfaitement rendues. On verra comme le poète sait parler de Dieu, de l'âme, de ses manifestations ; du Dieu de la nature, comme il l'appelle, et non celui des religions.

L'auteur laisse chanter la lyre sur les sujets les plus variés, qui semblent quelquefois abstraits, en

(*) Lire l'ouvrage intitulé « Recherches sur le spiritisme » traduit de l'Anglais par J. Alidel.

raison de leurs titres, mais toujours harmonieux et attrayants.

Voici la table des matières :

« Premières aspirations. — Notes viriles. — Du fini à l'infini. — Visions idéales. — Parmi les tombes. — Poésies intimes. »

Nous nous proposons de faire paraître, en temps, quelques morceaux de choix de cet intéressant volume (1).

Dieu et l'Etre universel,
abrégé de
Dieu dans la Science et dans l'Amour (2).

Nous regrettons bien vivement que la place consacrée à la Bibliographie nous soit marchandée, car nous aurions beaucoup à citer de l'exposé philosophique de M. Arthur d'Anglemont, l'auteur de cet ouvrage si instructif, si intéressant et si profond.

La théorie du plan divin est sagement et scientifiquement exposée. On y voit briller les idées des réincarnations, des mondes habités, les infiniment petits et les infiniment grands. Une étude approfondie sur les fluides dont se compose le nature entière.

Les tableaux indicateurs qui accompagnent cet ouvrage vraiment instructif, démontrant la synthèse de la vie universelle, guideront le lecteur à travers les arcanes de la création.

On se rendra compte facilement des liens qui relient ce vaste et splendide édifice depuis la base jusqu'au faîte.

On peut ne pas partager entièrement les données générales de M. d'Anglemont, mais on ne peut qu'admirer le penseur, sa foi, son érudition et son désir ardent d'éclairer ses frères sur leurs destinées futures.

« Ces grandes vérités, nous dit M. d'Anglemont nous ont été données et elles nous ont été inspirées par une pensée qui n'est point la nôtre et dont nous n'avons été que le reflet.

« Que ceux qui voudront s'en pénétrer s'en servent comme d'un point de ralliement pour reconnaître la route conduisant vers le juste, le bien, le vrai... Cette voie seule est celle de la régénération sociale : volonté, amour, science.

« Voilà l'étendard avec lequel il faut vaincre le mal.

« La conscience qui est la vérité, qui est la justice, qui est le devoir, couvre de honte les ignominies ; la volonté châtie les grands cœurs coupables, et l'amour pardonne au repentir. »

(1) Chez Dentu, place Valois. Prix : 3 fr. 50. (Portrait de l'auteur).

(2) Beau volume, 480 pages, avec tableaux explicatifs. Paris, librairie A. Ghio, Palais-Royal, galérie d'Orléans, 7.

Nous apprenons avec plaisir que l'auteur estimé de *Dieu et la Création*, l'ancien rédacteur et propriétaire de l'*Anti-Matérialiste*, M. Réné Caillé, vient de créer :

L'Etoile
Revue nouvelle et mensuelle
Religion, Science, Art.

Avec la collaboration de M. Albert Jhounay (1).

Nous souhaitons la bienvenue à ces vaillants lutteurs qui, tout en prenant d'autres sentiers que les spirites pour proclamer une vérité, tendent néanmoins au même but : instruire, croire, aimer. Nous leur envoyons nos fraternelles salutations.

Il vient de paraître aussi : *La Rénovation*, organe de la conciliation sociale et des doctrines d'association, rédacteur en chef M. H. Destréme (2).

Nous signalons à nos lecteurs un opuscule de M. Pierre-Etienne Garret (Tarbes, J. a — Lescamela éditeur).

Intitulé : « La Souveraineté Humaine. » Citons un passage :

« Si nous avons suffisamment démontré que le « droit de souveraineté de l'homme, naturel lors- « qu'il s'adresse aux êtres inférieurs, n'est plus jus- « tifié lorsqu'il prétend s'imposer à ses semblables, « nous aurons démontré en même temps que cette « domination exercée par un homme sur d'autres « hommes, par ses frères en humanité, ne repose « sur aucun droit réel, qu'elle est une œuvre contre « nature, qu'elle heurte les principes les plus clairs « de la loi de solidarité et qu'elle en constitue une « violation flagrante.

« Et cependant nous voyons cette anomalie se « produire parmi nous et se perpétuer encore cette « aberration injustifiable. Nous assistons encore « aux tentatives chaque jour renouvelées d'hom- « mes dévoyés, aveugles par une ambition mal- « saine et criminelle, assez peu soucieux de leur « devoir pour oser prétendre à un droit de souve- « raineté sur les autres hommes. »

Lire le chapitre de la responsabilité, excellente brochure à propager.

A. D.

(1) S'adresser pour les abonnements à M. René Caillé, à Avignon (Vaucluse), 80 centimes le numéro.

(2) Paris, Passage Saulnier, n° 15, 2 francs par an, 2 fr. 50 étranger,

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs que *l'Union Spirite Française* vient de perdre son Président, M. Nicolas-Pierre Reignier, docteur en médecine, pharmacien-major de 1re classe, en retraite, officier de la Légion d'Honneur, décédé à Paris, le 2 juin, à l'âge de 72 ans.

Le docteur Reignier, malgré son état maladif, avait conservé ses fonctions de Président de notre Société. C'était un spirite de la première heure, sérieusement convaincu, ne transigeant jamais sur les principes de la doctrine kardéciste. S'il apportait parfois dans la discussion un ton quelque peu *militaire*, c'était une manière, à lui, d'accentuer fortement sa pensée. Ses intimes ont été à même d'apprécier ses hautes qualités.

C'était un honnête homme, esclave de ses devoirs, jusqu'au dévouement, envers sa famille, loyal en ses actes vis-à-vis de ses semblables,

Au point de vue spirite, il a rendu de réels services à la cause. Il a aidé à la diffusion de nos idées par sa parole et par ses écrits. Sa mort cause un vide dans nos rangs. Nous prions Dieu pour que son dégagement soit prompt et pour que sa nouvelle situation soit heureuse. Nous espérons qu'il voudra bien, à l'état d'esprit, nous continuer sa collaboration dans l'intérêt du spiritisme.

Le comité de l'*Union Spirite Française*, en cette triste occasion, prie Mme veuve *Reignier*, d'agréer, avec ses compliments de condoléances, l'expression de ses respectueux sentiments.

La grande famille spirite, cette famille appelée à tenir une si grande place dans notre planète, cette famille, disons-nous, vient de perdre une bien digne et bien intéressante adepte en la personne de Mme Poéping. Ce médium guérisseur est décédé dans sa 51e année, le 25 avril dernier, dans sa propriété des Renaudières, commune de Sérigny, près Bellême (Orne).

Disons quelques mots de cette femme étonnante qui a été pendant 6 ans, dans nos environs, l'objet de tant de commentaires. Habitant Paris en 1874, étrangère au magnétisme et au spiritisme, Mme Poéping alla, sur le conseil d'une amie, voir le zouave Jacob pour l'une de ses filles que les médecins condamnaient, et, quelle ne fut pas sa surprise, quand, après trois visites seulement, elle vit sa fille beaucoup mieux et s'entendit dire par Jacob : « Vous pouvez, madame, ne plus vous déranger, « vous pouvez faire vous-même ce que je fais; « c'est-à-dire appeler de bons et puissants esprits à « votre aide, et vous obtiendrez sa guérison. »

Pénétrée de foi et d'admiration pour ce mode de guérison, Mme Poéping fit chez elle, passage Champ-Marie, à Montmartre, ce que Jacob lui avait recommandé; ses efforts furent bientôt couronnés de succès, mais d'un succès si merveilleux que bientôt une foule de malades allèrent réclamer ses secours; elle continua donc à guérir après avoir quitté le passage Champ-Marie, dans les rues Damrémont et Ramey, où elle demeura tour à tour jusqu'en 1882, époque où elle quitta Paris pour venir avec son mari se reposer, après 25 années de travail à Paris, dans son pays natal, au centre du Perche, dans une petite, mais jolie habitation, entourée d'un jardin qu'ils prenaient plaisir à cultiver, habitation située sur la route nationale de Paris à Saint-Malo, à 40 lieues de Paris, mais c'est le cas de répéter ici : « l'Homme propose et Dieu dispose ». Que les malades auxquels cette femme a rendu service, que les adeptes qu'elle a faits, que tous ceux qui l'ont connue lui rendent l'hommage qui lui est dû comme bienfaitrice de l'humanité souffrante, spirite sincère et convaincue.

A. D.

Nocé (Orne), le 22 mai 1889.

Bar-le-Duc, 5 juin 1889.

Une de nos sœurs, Mme Maugin, spirite de longue date vient de nous quitter presque subitement, laissant son cher époux, notre ami, dans une affliction que la certitude d'une séparation de peu de durée peut seule atténuer. Que les pensées de solidarité humaine se manifestent à l'égard de notre digne sœur, et qu'elle agrée notre sincère amitié et les vœux que nous formons pour son bonheur, en espérant que bientôt elle pourra donner des ses bonnes nouvelles à ceux qui l'aiment ici-bas.

B.

AVIS

Les magnétiseurs et les magnétistes se sont réunis le 17 courant et ont décidé qu'un Congrès international de magnétisme curatif aurait lieu en octobre.

C'est à M. le Dr Puel qu'est offerte la présidence d'honneur.

Est nommé président M. l'abbé de Messas ; vice-présidents : les docteurs Huguet, Chazarain et Girard, le comte de Constantin et Félix Fabart.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24, rue Chauchat, Paris

7e ANNÉE. — N° 9. 40 centimes le Numéro. AOUT 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LE CONGRÈS

La Commission exécutive du Congrès a décidé que les délégués des Ecoles spirites et spiritualistes se réuniront les 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 septembre prochain, à Paris, de neuf heures à midi et de trois heures à six heures, au Grand-Orient, 16, rue Cadet.

Les séances des 15 et 16 septembre seront consacrées à la lecture d'un rapport qui synthétisera les travaux des commissions diverses pendant les six premiers jours du Congrès, et aux discours qui devront y être prononcés.

Les orateurs qui parleront le 15 et le 16 traiteront des deux points fondamentaux suivants, sur lesquels tous les congressistes sont d'accord :

1° La persistance du MOI conscient après la mort, autrement dit l'immortalité de l'âme ; 2° les rapports entre les vivants et les morts.

Les adhérents au Congrès sont conviés à envoyer, avant le 15 août prochain, au bureau de la Commission exécutive, 1, rue Chabanais, des mémoires sur les sujets dont ils voudront saisir le Congrès. La Commission les classera dans la section à laquelle seront attribués des travaux similaires ; chacun est absolument libre de discuter dans les sections.

Le prochain numéro du journal fournira tous les renseignements complémentaires sur le Congrès.

7e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Report.	865 fr.
Clavel	5 »
Gaillard	2 »
Lavy	3 »
Groupe Bouvier à Lyon	35 »
Groupe Parriaud, id.	3 »
Garnier	4 »
Dépré	2 »
Bélay	3 »
Société « Union Spirite » de Reims	15 »
Meyer	5 »
Corval	5 »
Berruyer	5 »
Vve Gresley	5 »
Vautier	5 »
Anonyme	2 »
Groupe Lelaye	15 »
Cambrai	3 »
Desbois	5 »
Serdière	2 »
Groupe Girondin (Bordeaux)	40 »
Groupe Dubois (le Mans) (Voir la lettre).	37 »
Lacoste	2 »

Groupe Villié Maryon	6 »
Leclerc.	5 »
Lengelois	2 »
Société Lyonnaise, à Perrache	35 »
Saunier	5 »
Viaroz	5 »
E. Forest	5 »
Total.	1132 fr.

Un dernier mot

M. Marius George a bien voulu nous répondre dans le journal *Le Spiritisme*. Nous n'éterniserons pas un débat qui ne saurait aboutir, les convictions étant faites de part et d'autre. Nous nous bornerons à opposer aux très courtoises et amicales observations du directeur de la *Vie Posthume* un court résumé de nos vues sur les questions soulevées.

Y a-t-il de l'intelligence, de l'ordre, de l'harmonie dans l'Univers ? Nous mettons au défi tout homme quelque peu versé dans la nouvelle science spiritualiste de nous prouver le contraire. Or, est-il possible de concevoir l'intelligence sans la personnifier dans un être qui ne viendra pas s'ajouter à la chaîne des êtres, mais qui sera l'Etre par excellence, la source des êtres ?

Quand nous disons personnifier, cela ne doit pas s'entendre dans le sens que M. George attribue au mot « individualiser ». Dans notre pauvre langage, le mot personne a deux sens. Il indique d'abord la forme extérieure de l'être, la dimension, l'apparence. Dans un sens plus élevé, il désigne l'être moral, l'ensemble des facultés, qui en font un tout « conscient ». La personnalité, dans la haute acception du mot est donc la « conscience », et c'est à ce point de vue que Dieu est une personne et non point dans le sens d'un être ayant une forme et des limites. Dieu étant infini ne saurait être individualisé, c'est-à-dire séparé, ni subsister à part.

Cette interprétation doit rendre plus nette à notre esprit la conception de Dieu, âme du Monde, Moi conscient de l'Univers, mais comment admettre la notion opposée, celle d'un univers, d'un principe de vie inconscient et aveugle, produisant des êtres conscients, raisonnables, qui discernent et jugent. Le moins peut-il contenir le plus et l'effet devenir supérieur à la cause ?

Quant à se désintéresser de la notion de Dieu comme « incognoscible », suivant l'expression positiviste, nous nous demandons s'il est réellement possible à l'homme, dans sa marche en ce monde, de rester indifférent à la question de savoir s'il est au-dessus de lui un principe de justice, réglant les conditions de sa vie, en un mot, s'il est une Loi ? Et s'il est une Loi, comment pourrions-nous hésiter à l'associer étroitement à l'existence d'une Intelligence suprême ?

Ecarter, rejeter la notion de Dieu, en considération des abus commis en son nom, serait agir comme ceux qui, afin d'éviter des excès de table, voudraient interdire toute alimentation à l'humanité. Si celle-ci a besoin de nourriture matérielle, elle n'a pas moins besoin d'un aliment moral. La croyance en un principe supérieur de justice, en une cause intelligente et sage, est une source de force, de confiance et de vie morale. Nous ne disons pas qu'aucun bien n'est réalisable en dehors de cette croyance, mais nous sommes convaincus qu'elle devient un puissant stimulant quand elle est appuyée sur la raison. La théorie de la morale indépendante, si chère aux matérialistes, n'est, en effet, qu'une théorie peu suivie d'application. Nous en voyons les preuves chaque jour autour de nous.

Que M. M. George ne dise pas « le Dieu de Mr L. D. », mais plutôt « le Dieu dont notre raison et notre cœur nous parlent ». Quant à nous, petit, qui n'avons pas la prétention de créer un Dieu à notre fantaisie, notre Dieu est celui de Platon, de Voltaire et de Hugo. Nous aimons à suivre la voie où ces géants sont passés, cherchant dans la poussière des siècles la trace de leurs pas pour y conformer notre route et certain que ces puissants génies, mieux que des ergoteurs catholiques ou des sophistes matérialistes, ont su discerner la vérité !

Pour ce qui est de la prière, question si controversée, tout dépend de la façon dont on l'envisage. La pensée est une force lorsqu'elle est dirigée par une volonté énergique et persévérante vers un but, elle l'atteint tôt ou tard. La pensée crée ! Ne le voyons-nous pas par la méthode suggestive ? Déjà, dans certains cas, elle peut désorganiser et reconstituer à son gré les tissus vivants, changer les propriétés de la matière, produire des objets que les hypnotisés voient, touchent, qui sont soumis pour eux à toutes les lois de l'optique. Et si la pensée obtient de tels effets sur la matière pondérable, que ne peut-elle pas sur les fluides et sur les esprits eux-mêmes. Par nos pensées, nous nous influençons les uns les autres, même à des distances considérables. Il y a entre tous les hommes un échange continuel de courants magnétiques qui, mieux connus et mieux réglés, produiraient des résultats incalculables pour le bien de tous. Ac-

tuellement, ces forces sommeillent en nous, ou plutôt elles ne sont employées que pour le mal. Nos pensées hostiles, malveillantes, empoisonnent fluidiquement l'atmosphère terrestre, le milieu ambiant où nous vivons. Que l'on consulte à ce sujet tout esprit éclairé, même l'esprit Jean, dont je ne récuse nullement la compétence, et qu'on les fasse juges de la question ! Eh bien, la prière n'est pas autre chose que la pensée, la volonté, tendues vers un but élevé, le désir exprimé de réaliser en tout et partout le mieux, le bien, le beau, et ce désir, lorsqu'il est ardent, continu, notre volonté finit par en faire une réalité surtout par une communion intime avec la puissance infinie, communion qui centuple ses forces. De même la pensée dirigée vers les esprits malheureux, vers tous ceux qui souffrent et se débattent contre les conséquences inéluctables de leurs actes, les influence, les affecte favorablement, sans entraver pour cela l'action des lois supérieures.

Il faut comprendre qu'il est en nous et autour de nous un monde de forces, de puissances, de ressources, qu'on doit étudier et connaître afin de résoudre les problèmes de la vie universelle. Pour en exposer seulement les grandes lignes, il faudrait un volume !

Lorsque nous cherchons dans la raison et la conscience de l'universalité des hommes le reflet des lois morales, Mr M. George nous oppose volontiers l'exemple de Galilée, soutenant seul contre tous la théorie du mouvement de la terre. Qu'il nous permette de lui faire observer que cet argument n'est pas ici à sa place. C'est le témoignage des sens qui a longtemps trompé les hommes sur ce point, comme il nous trompe chaque jour sur bien d'autres sujets. Mais autres choses sont les lois physiques, que nos sens corporels, ces sens grossiers et d'une si faible portée, peuvent seuls observer, et les lois morales perçues par l'intuition, par les sens de l'âme. C'est en constatant au télescope pour la première fois le mouvement des satellites de Jupiter, que Galilée a conclu, par analogie, à celui de la terre. Mais que viendrait faire le témoignage des sens dans la question d'existence d'un principe supérieur de justice et de l'immortalité de l'âme, question qui ressortit exclusivement du domaine de la raison et de la conscience ?

Pour conclure, nous nous bornerons à dire qu'il serait puéril de ne voir dans les mots Dieu, religion, prière, etc., etc., que le côté grotesque des idées qu'ils expriment, sans rechercher les vérités admirables ensevelies sous les oripeaux fanés et les interprétations erronées. Dédaigne-t-on un joyau taché par la boue lorsqu'il ne faut qu'un peu de soins pour lui rendre son brillant éclat ? Quand l'humanité aura retrouvé le secret des forces perdues et les lumières cachées sous les cendres du passé, elle avancera d'un pas beaucoup plus rapide dans sa véritable voie.

LÉON DENIS.

Dissertation philosophique

ETAT DE L'AME PENDANT LE SOMMEIL

Dans la vie ordinaire, l'action suggestive est plus commune qu'on ne pense. Nous obéissons tous les jours à la suggestion des autres en obéissant à leur volonté, mère de la suggestion. Le ton impératif, l'accent, une certaine expression du regard ont chez plusieurs personnes quelque chose de fulgurant, d'explosif, qui brise toute résistance comme dans la combinaison de deux fluides que la nature s'était plu à réunir lorsque la physique ou la chimie en opère le divorce. Cet ascendant si remarquable fait les grands tribuns, les hommes d'Etat et les grands capitaines.

L'auto-suggestion est plus fréquente encore. Nous avons résolu de faire une chose ; il se peut que nous l'oubliions et que le souvenir ne nous arrive que plus tard, parfois même au dernier moment au delà duquel l'acte projeté serait inutile. Cette remarque que chacun a pu faire rentre dans la catégorie des actes post-hypnotiques.

Autre fait. Vous sollicitez d'une personne prédisposée à l'hypnotisme un acte à la réalisation duquel, au même moment, une autre personne s'oppose. La personne sollicitée est placée entre deux suggestions qui peuvent se détruire. J'en ai eu la preuve dans une expérience faite par un de mes amis et par moi ; ma volonté fut annihilée par la sienne et le sujet, ordinairement docile à ma volonté, s'y déroba complètement. Dans la vie ordinaire, une semblable situation engendre d'abord l'incertitude et détermine ensuite l'action du côté du vouloir le plus énergique.

Les partisans de l'automatisme dans la situation de sommeil hypnotique négligent de faire connaître toute la force des résistances physiques et morales qu'oppose, dans certains cas, le sujet suggestionné. Son libre arbitre avant d'être vaincu s'affirme dans l'état de sommeil et la perversion des sentiments moraux offre les plus grandes difficultés. L'histoire du magnétisme animal aussi bien que la pratique actuelle de l'hypnotisme abondent en faits qui prouvent cette assertion, et quand la volonté triomphe facilement dans la suggestion

d'un acte immoral, c'est que d'ordinaire les inclinations pervserses de la personne hypnotisée la prédisposent à cette obéissance servile.

Il y a d'autres écrivains qui considèrent le sommeil comme un état dérivé et précaire où disparaît entièrement notre personnalité, et ils sont arrivés à dire que l'homme qui s'endort passe par un premier degré d'idiotie sénile, et que lorsqu'il, est complètement endormi, il est semblable à l'homme atteint d'aliénation mentale. Je me demande de quel sommeil ils veulent parler, à moins que ce ne soit de celui que provoquent les anesthésiques violents ou bien l'alcoolisme. Leur réserve serait plus grande s'ils voulaient remarquer les difficultés que l'on rencontre quand on veut distinguer chez certains sujets l'état de sommeil de l'état de veille. La cloison légère qui les sépare est uniquement cette toile d'araignée qu'on appelle la mémoire.

A l'appui de l'interprétation matérialiste des rêves, on soutient qu'ils ne sont que le reflet des préoccupations, des idées, des sentiments que l'on a quand on est éveillé. Mais tout le monde sait la difficulté, sinon l'impossibilité qu'il y a à se donner les rêves qu'on désire. Que l'on interroge les cœurs désolés, les personnes qui, ayant perdu ce qu'ils aimaient le plus sur la terre, un père, une mère, un enfant, un ami, s'estimeraient encore si heureuses si elles pouvaient les suivre en songe! Pendant quinze ans, j'ai désiré vivement mais inutilement voir en rêve une personne décédée de ma famille. En l'an de grâce 1889, j'ai eu cette satisfaction sans la rechercher pendant trois nuits consécutives. Il en est ainsi de tous nos autres désirs; mais, en retour, que de rêves pénibles et troublants que nous n'avons pas désirés!

Le sommeil naturel diffère du sommeil somnambulique, et celui-ci du sommeil hypnotique, ainsi que l'a remarqué, un des premiers, le docteur Burcq. Le psychologue dans les trois genres de sommeil recherche l'âme et l'y trouve, souvent avec des facultés nouvelles qui permettent de considérer le sommeil surtout le sommeil somnambulique comme un état supérieur. Il l'est pour la mémoire puisqu'il est avéré que dans le somnambulisme qui constitue un second état, le premier étant l'état de veille, on se souvient de l'état normal, et que dans l'état normal on ne se souvient pas d'avoir rêvé. A l'état de veille, la pensée se traduit par la parole qui tient au son, à l'état de sommeil somnambulique lucide, elle se traduit sans son concours et souvent par des images symboliques qui tiennent à la lumière malgré l'occlusion des yeux. Bien que le corps soit immobile, la faculté locomotrice s'exerce en pleine liberté, ce qui peut servir à prouver qu'elle est bien une une faculté de l'âme.

Certains psychologues prétendent que durant le sommeil l'âme se trouve à l'état de pure puissance.

S'il en était ainsi, elle serait comme si elle n'était pas. Concevoir une force sans énergie. Qu'on nous parle des résistances qu'elle rencontre, à la bonne heure! nous comprendrons; mais j'avoue que la vieille distinction d'Aristote de l'être en acte et en puissance dont on a fort abusé me semble peu propre à éclaircir le problème de l'âme pendant le sommeil. Dans cet état, ses facultés n'interrompent leur action que par rapport au moi qui n'est pas l'âme tout entière; et, encore, le rêve avec souvenir montre-t-il que le moi n'est pas ignorant de ses facultés, car le moi qui se rappelle est bien le moi qui a rêvé.

Pour expliquer que l'âme peut rester à l'état de pure puissance, on nous dit qu'il en est ainsi pour la faculté de voir quand on ferme les yeux. Si par faculté de voir on entend, comme je le suppose, la faculté de l'âme, cet exemple ne prouve rien puisque la faculté de voir chez le somnambule peut s'exercer les yeux fermés. Enfin, si l'âme n'existe qu'à l'état de puissance quand le corps est endormi, je demanderai aux psychologues ce qu'il en sera d'elle quand le corps n'existera plus.

Descartes ayant fait un rêve, il commença, dit-il, de l'interpréter dans le rêve lui-même et il continua cette interprétation après son réveil; Adolphe Garnier, l'éditeur de ses *œuvres*, ne croit pas la chose possible. Il a tort. J'ai vu en rêve des êtres que je savais morts et qui m'apparaissaient vivants; je me demandais en rêvant comment cela pouvait se produire. N'est-ce pas là un commencement d'interprétation qui puisse se continuer après le réveil? Qui n'a vu en rêve des choses dont l'esprit cherchait dans le moment même la signification? On peut voir un paysage, une ville, des pays inconnus et se demander où l'on se trouve. Il est donc contraire aux faits de prétendre que l'esprit ne raisonne rien dans le rêve; il serait plus exact de prétendre qu'il raisonne tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, jusqu'à ses propres pensées et la moralité des actes qu'il accomplit en rêvant.

Thomas Reid a reconnu que les idées des songes qui se reproduisent les mêmes sont aussi bien liées que celle de l'état de veille. Garnier qui ne croyait pas juste la remarque de Descartes ne reconnaît pas plus juste celle de Reid. C'est à croire que ce philosophe n'a jamais rêvé; il est un de ceux, pourtant, qui honorent le plus la philosophie française. En disant que les conceptions du rêve s'enchaînent suivant la loi involontaire de l'association des idées, il ne dit rien de plus que l'on sait sur les conceptions de l'homme éveillé. Il prétend que lorsque l'attention parvient à s'introduire dans le

sommeil, le rêve s'évanouit. Est-ce bien l'attention? Ne serait-ce pas plutôt l'émotion? Je trouve dans l'observation de mes rêves que le réveil subit est bien moins dû à l'attention que je prête à l'objet du rêve qu'à l'émotion qu'il fait naître en moi, dans des circonstances qui seraient également capables de m'émouvoir si j'étais éveillé. Mon vénéré contradicteur cite, à l'appui de sa thèse, l'exemple d'un sculpteur moderne qui, assistant en rêve à un duel, fut réveillé lorsque son attention se porta sur les mouvements et l'expression des combattants. Je ne pense pas que ce soit l'attention qui réveilla l'artiste, je crois plutôt que ce fut l'émotion inévitable qu'il dut éprouver dans cette dramatique circonstance, fort capable d'émousser le sens esthétique de l'homme éveillé. Reconnaissons en passant que l'attention ou la réflexion caractérise le pouvoir personnel qui est limité dans le rêve on comprendra mieux le rôle indépendant que joue la sensibilité.

L'âme possède des facultés spéciales dont la manifestation ne peut se produire lorsque le corps est à l'état normal. Ces facultés ne sont pas des propriétés dynamiques de la matière; elles appartiennent à l'impondérable qui la vivifie, à un être simple et immatériel qui obéit à d'autres lois.

En résumé, les facultés de l'âme qui se révèlent chez l'homme éveillé, se révèlent aussi chez le dormeur. Chez ce dernier, l'âme ne cesse pas d'être intelligente, d'être volontaire, d'être sensitive, d'être aimante, d'être active. Elle se tire d'elle-même, quelquefois avec effort, du sommeil qui a momentanément interrompu ses relations avec le monde externe; mais elle y revient, heureuse de renouer les relations encore plus remarquables et plus chères qu'elle a avec le monde des Esprits.

On tournera longtemps autour de notre double nature sans la comprendre. Assurons bien nos premiers pas dans ce domaine si vaste du sommeil et du rêve. Réunissons, comme l'a fait Cuvier pour un autre ordre d'études, les fragments épars d'idées que nous pourrons arracher au sommeil, à tous ses degrés, et par l'induction reposant sur les faits, tâchons de reconstituer la série de nos facultés que nous ne connaissons encore que d'une manière incomplète.

Firmin Negre.

FIN

L'EXPIATION COLLECTIVE

Certains lecteurs du *Spiritisme* ont peut-être eu, comme nous, la bonne fortune de lire le remarquable discours débité au nom de M. Charles Fauvety, par M. Lenard, sur la tombe du docteur Guépin, de Nantes, le 11 novembre 1888, et édité plus tard en brochure sous ce titre : *La vie éternelle et le salut collectif.* Dans ces pages inspirées par les plus purs sentiments d'amour pour l'humanité entière et écrites avec la méthode rigoureuse de ce maître qui ne perd jamais la science de vue, alors même qu'il développe les hypothèses les plus hardies, M. Fauvety nous explique comment l'être spirituel incarné qu'on appelle l'homme doit se tenir constamment en communion de pensées avec ses frères vivant dans les espaces débarrassés momentanément des liens de la matière corporelle, et comment de cet échange de pensées entre les vivants et les morts doit dériver le salut collectif de cet organisme vivant en un seul tout qui constitue l'humanité terrestre. Il repousse avec raison cette erreur professée par la plupart des religions que l'homme peut travailler isolément à son salut, c'est-à-dire à son perfectionnement moral, se claquemurant dans son égoïsme pour ne songer qu'à lui, sans se préoccuper de ceux qui lui sont unis par la communauté d'origine et de destinée. M. Fauvety démontre que le salut individuel ne peut se réaliser en dehors du salut collectif, parce que ce serait la négation de la solidarité humaine, et surtout de la solidarité universelle qui lie tous les êtres pour les grouper, lorsque leur évolution sera terminée, dans la grande Unité divine.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous partageons complètement les vues de l'éminent philosophe sur ce point. Oui, nous pensons et nous croyons que tous doivent travailler au salut de chacun, et chacun au salut de tous; oui, nous aspirons à cette union de tous les êtres intelligents qui, nous en avons la certitude, finiront par s'harmoniser dans le grand Tout, dans l'Ame du monde, dans l'Intelligence suprême pour devenir définitivement ses collaborateurs dans l'œuvre mystérieuse de l'évolution des mondes. Nous pensons et nous croyons non seulement que l'être intelligent qu'on appelle l'homme doit se fusionner dans cette unité divine, tout en conservant sa personnalité, mais encore que le principe spirituel qui sommeille dans le minéral, qui s'éveille à la vie dans le végétal, sent et souffre dans l'animal, doit enfin aborder l'état humain, et poursuivre, avec le concours de ceux qui l'ont précédé dans la *divine carrière*, la série de son développement intellectuel et moral jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré de perfection voulu pour faire partie intégrante de l'Unité divine.

Voilà ce que nous pensons et croyons avec M. Fauvety; et, comme lui, nous sommes per-

suadé que le premier devoir de chacun de nous, l'obligation capitale à laquelle nous ne saurions nous soustraire sans faute grave, c'est, comme il le dit fort justement « d'éclairer ceux qui vivent et ceux qui vont mourir sur la continuité de la vie au delà du tombeau ; il faut que nous instruisions nos chers disparus des devoirs sociaux qui leur incombent dans la préparation qu'ils ont à subir pour leur renaissance ; il faut qu'ils nous reviennent meilleurs qu'ils ne sont partis. » J'arrête ma citation sur cette profonde et consolante parole : « Il faut qu'ils nous reviennent meilleurs qu'ils ne sont partis ! »

Oui ! il faut que ceux qui sont momentanément les invisibles; mais non, les absents continuent à se perfectionner par delà la tombe. Ils s'en vont dans le monde des esprits pour se reposer du travail et des souffrances de la vie terrestre ; mais ce repos ne doit pas être l'oisiveté. Il faut qu'ils méditent sur les circonstances de leur dernière incarnation. Il faut qu'ils mettent à profit les leçons du malheur et de la souffrance pour corriger en eux ce qui a été une cause de souffrance et de malheur pour les autres et pour eux. Il faut surtout qu'ils songent à étudier sérieusement le monde fluidique afin de revenir sur la terre avec la faculté développée d'entrer eux-mêmes en relations avec ceux qu'ils auront laissés dans les espaces. La réincarnation est un moyen de moralisation et d'avancement ; mais ce moyen deviendra plus efficace si nous savons dans quel but elle nous est imposée ; nous devons nous pénétrer de cette pensée que notre union avec la matière pendant l'existence corporelle a une raison d'être et un but : la raison d'être, c'est la solidarité universelle et le but est de faire progresser les êtres inférieurs de la création avec lesquels nous sommes en rapports plus directs et plus intimes en infusant en eux un peu de *ce levain fluidique destiné à faire fermenter la pâte* ; c'est-à-dire à leur communiquer *de notre propre spiritualité* pour leur permettre de développer le germe qu'ils portent en eux-mêmes ; car nous sommes persuadé qu'une planète, qu'un système solaire ne sont arrivés à leur point de développement providentiel que lorsque la matière a été entièrement transformée en fluide, de sorte que les êtres intelligents qui vivent au sein de cet élément puissent s'en servir pour agir sur d'autres mondes matériels et y faire descendre le royaume de Dieu, c'est-à-dire transmettre à ses créatures les moyens d'accomplir sur cette matière le travail à la suite duquel ils auront *fluidisé* celle de leur propre monde.

C'est dire que nous croyons non-seulement à la solidarité des habitants de notre planète, mais encore à la solidarité *effective* de tous les êtres qui peuplent l'ensemble de notre système solaire. Nous estimons que notre soleil avec ses divers globes *créés et à créer* dans l'avenir incommensurable des temps est un organisme en train d'évoluer et que *le règne de Dieu* n'arrivera réellement pour nous tous que *lorsque le ciel et la terre seront passés*, pour emprunter l'expression de Jésus ; c'est-à-dire lorsqu'ils seront devenus invisibles aux yeux matériels par suite de la transformation de la substance entière du système en un fluide intelligent et obéissant à la volonté des esprits qui s'en serviront pour hâter le progrès des systèmes voisins.

C'est cette solidarité de toutes les planètes de notre système que Jésus a visée lorsqu'il a dit dans son langage figuré, mais si profondément vrai : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les rassemble afin qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ». Il a voulu nous apprendre par là que tous les esprits, et même tous les germes d'esprits, jusqu'aux principes spirituels les plus rudimentaires qui vivent dans les divers mondes dont il a la direction doivent être réunis, évoluer ensemble et travailler en commun, au sein du fluide qu'ils auront élaboré, au grand œuvre de l'évolution des mondes.

En lisant attentivement les évangiles, en *cherchant l'esprit sous la lettre*, il est facile de se convaincre que Jésus est véritablement l'esprit supérieur, le *fils de Dieu* chargé par lui de présider aux destinées de notre système solaire. C'est lui très probablement qui s'est incarné aux divers âges de l'humanité pour apporter aux hommes les vérités qu'il avait puisées dans les espaces où il était, à l'aide du fluide universel, en communion directe avec l'Unité divine ; c'est non seulement sur la terre mais aussi sur d'autres mondes de notre système qu'il s'incarne avec ceux des esprits qui lui font cortège dans les espaces et qu'il appelle à lui pour les initier aux enseignements divins qu'il est chargé de transmettre aux habitants des planètes encore arriérées pour les faire monter d'un degré dans l'échelle des univers. Aussi c'est avec grande raison que M. Fauvety recommande à tous d'étudier les évangiles, de chercher sous la forme l'esprit caché de ces doctrines qui ont été intentionnellement formulées dans un langage mystique, où l'on pourrait plus tard découvrir le sens caché alors que, selon l'expression du Maître, le temps serait venu de « faire connaître toutes choses. »

Notre devoir est donc de nous instruire nous-mêmes par l'étude des livres que nous ont laissés les grands initiateurs de l'humanité ; mais il convient aussi que nous ne gardions pas pour nous seuls ces divins enseignements comme l'ont fait

avec tant d'égoïsme un trop grand nombre de ministres des religions passées Nous pensons que le temps prédit par Jésus est arrivé, où tout ce qui est caché doit être découvert et mis au grand jour. Si l'enseignement estérique a eu sa raison d'être dans le passé, nous croyons qu'il n'en est plus ainsi de nos jours ; *l'occultisme* n'est plus de saison. Le monde est arrivé à ce point de développement intellectuel où *toutes les vérités* doivent être connues de *tous* afin qu'aucun ne prétexte de son ignorance lorsque le moment des responsabilités sera venu. Voilà pourquoi il est du devoir de chacun de dévoiler ce qu'il croit être la vérité, si redoutable qu'elle puisse paraître. Nous obéissons aujourd'hui à ce devoir en parlant de l'*expiation collective*, comme M. Fauvety, notre vénéré Maître, y a obéi lui même en nous développant la sublime vérité du *salut collectif*.

Il est généralement admis aujourd'hui par tous ceux que préoccupe l'état de l'âme après la mort que les esprits se groupent dans les espaces selon leurs tendances individuelles. Lorsque une âme s'est séparée de son corps, elle est naturellement entraînée par les affinités de son enveloppe fluidique dans une réunion d'esprits dont les dispositions morales sont en rapport avec les siennes propres. De cette façon, et c'est là la forme véritable de ce classement des âmes que certaines religions ont attribué à un jugement particulier après la mort, chacun de nous, pendant la période de trouble qui accompagne la séparation d'avec le corps, est incorporé, la plupart du temps sans en avoir conscience, par la seule force des affinités fluidiques dans un groupe d'esprits dont les pensées et les aspirations répondent aux nôtres. Et cela se comprend très bien : le fluide qui environne les âmes n'est autres chose qu'une substance arrivée à un degré de dématérialisation, c'est-à-dire d'une pureté éthéréenne plus ou moins prononcée selon l'état d'avancement de l'esprit : ces attractions entre éléments fluidiques ne sont qu'une application partielle de la grande loi de gravitation universelle qui régit les rapports des astres les uns à l'égard des autres : c'est du reste ce que M. Fauvety a très bien établi dans son travail sur le *Salut collectif*, et comme ces attractions ont leur effet à des distances quelquefois considérables, il n'y a guère d'âmes qui puissent échapper à leur influence. Il s'ensuit que, dans les espaces, les esprits ne sont pas confusément mêlés comme sur la terre, les bons avec les méchants, les généreux avec les égoïstes, les savants avec les ignorants, etc.; non, cette promiscuité ne saurait exister en raison des séparations qui sont le résultat de l'application constante des lois d'affinités fluidiques.

Il en résulte donc — et qu'on nous pardonne d'insister sur ce point, parce qu'il est la base des considérations que nous nous proposons de soumettre au lecteur — que chaque âme est infailliblement attirée en temps voisin de la mort vers un groupe d'esprits dont le degré d'avancement, les visées, les tendances et le perfectionnement moral ont une analogie avec les siens propres ; nous disons qu'elles sont attirées dans leur groupe en temps voisin de la mort ; et par cela nous entendons que c'est après que les liens rattachant l'âme au corps par le périsprit ont été entièrement rompus ; et cette rupture ne se produit qu'après que les désirs charnels et la volonté de vivre *physiquement* se sont complètement éteints, de sorte que l'âme n'ait plus rien qui la rattache à la matière qui a été son corps ; c'est dire que la séparation est d'autant moins laborieuse que pendant l'existence terrestre l'esprit incarné a su se détacher davantage des préoccupations purement matérielles.

Donc après la vie corporelle, chacun de nous va comme une unité nouvelle se grouper autour des esprits dont les tendances sont analogues aux siennes. Dans cette nouvelle phase de son existence, des modifications ne tardent pas à s'opérer dans sa manière d'être ; c'est là que les influences du milieu deviennent toutes puissantes en raison de la réaction opérée par les fluides sur l'enveloppe atmosphérique ou périsprit de chaque désincarné ; de sorte que les tendances ne manquent pas de s'accentuer dans le sens vers lequel elles étaient tournées. — Ici quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le fluide, avons-nous dit précédemment, n'est que de la *matière* en train de se *spiritualiser* ; chaque atome de fluide commence son évolution en s'imprégnant des tendances du milieu dans lequel il se trouve : les pensées des esprits ou forces intelligentes se répercutent dans les fluides, les pénètrent, les saturent en leur communiquant les propriétés qu'elles ont elles-mêmes ; les pensées bonnes, fraternelles et charitables améliorent la situation des fluides, les rapprochent davantage de l'état spirituel, tandis qu'au contraire les aspirations égoïstes, les tendances haineuses, les dispositions vicieuses impriment aux mêmes fluides des propriétés analogues à celles de la matière, de sorte que par la *pensée seule* les esprits modifient les tendances des fluides et retardent ou avancent le progrès de ceux-ci vers la spiritualité.

Nous pouvons donc établir en principe *que les fluides servant de matière enveloppante aux esprits sont, en vertu de la grande loi d'attraction universelle, plus ou moins soumis aux influences*

matérielles selon que les esprits qui les habitent ont des tendances plus ou moins charitables, émettent des pensées plus ou moins fraternelles.

Cela étant admis, supposons qu'un groupe d'esprits égoïstes s'accroisse incessamment par l'adjonction successive d'autres désincarnés ayant les mêmes dispositions antifraternelles, il arrivera un moment où cette masse fluidique, imprégnée des tendances et des pensées de ces esprits, prêtera une forte prise à l'attraction d'un autre monde dont la population spirituelle encore arriérée sera dominée par des aspirations pareilles. A mesure que ces affinités se développeront par l'adjonction de nouvelles âmes à ce groupe, la gravitation aura toujours plus d'effet et l'agglomération fluidique se rapprochera davantage par une marche lente d'abord, mais successivement plus accélérée de cette planète, vers laquelle elle sera sollicitée; de sorte qu'au moment où ces esprits se croiront libres de voguer dans les espaces, débarrassés désormais des influences du monde qu'ils habitaient; ils se trouveront englobés, et invinciblement retenus dans l'atmosphère de la planète en question, de même que chaque individualité animique s'était incorporée au groupe dont le fluide avait agi sur le sien par voie d'attraction.

Voilà à proprement parler le jugement général, la *séparation des justes d'avec les réprouvés* dont beaucoup de religions nous ont parlé, et que Jésus, dans divers passages des évangiles, a annoncée pour la fin des temps. Tel est le moyen dont Dieu se sert pour faciliter l'évolution normale des mondes en les débarrassant des esprits obstinés qui, par leurs agissements égoïstes, retarderaient indéfiniment leur marche, ascensionnelle vers le progrès.

Et rien n'annonce à l'avenir la venue de ces crises suprêmes; on ne s'en aperçoit que lorsqu'elles sont passées. Alors le globe que les esprits arriérés viennent de quitter fait un pas sensible dans la hiérarchie des mondes. Les idées généreuses, les sentiments fraternels poussent les peuples à prendre des déterminations viriles et on voit de nouvelles lois, de nouveaux usages s'implanter sur la planète et aboutir dans une mesure notable à l'amélioration du sort du plus grand nombre. Ces mondes se sont doublement débarrassés en éliminant les esprits rétrogrades avec le fluide vicié dont ils se servaient pour agir sur les incarnés par leurs mauvaises inspirations.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est là une théorie en l'air, une hypothèse fantaisiste qui ne repose que sur des affirmations dénuées de preuves : nous reconnaissons qu'il n'existe pas encore de données pour vérifier par des *procédés physiques* la réalité de ces faits d'épuration périodique de la population spirituelle des globes; mais nous avons des preuves morales que nous puisons par analogie dans la façon dont se comporte tout organisme vivant et que nous induisons des lois générales qui président à l'évolution de tous les êtres corporels.

CÉPHAS (*A suivre.*)

GIORDANO BRUNO

Mon article intitulé : *Un Martyr* m'a valu plusieurs épîtres, une entre autres qui est un chef-d'œuvre... en son genre. L'auteur se révolte à l'idée que l'on ait pu accuser la Sainte-Mère Eglise de l'assassinat d'Etienne Dolet, alors que, selon lui, cette mère sans pareille aurait au contraire faittout ce qui était en son pouvoir pour arracher son enfant égaré des mains de la justice séculière. Cette dernière aurait fait pendre Dollet *comme assassin*, puis brûler son cadavre *comme sodomite!* Pieuses âmes! souillez vos victimes, crachez au front des martyrs!

Aujourd'hui j'entreprends d'esquisser rapidement la vie et la mort de Giordano Bruno, et j'avoue que je ne serais pas étonné si l'on trouvait que le supplicié du Champ de Flore a été justement puni; qu'il a été brûlé... *vif*, *celui-là*, pour expier je ne sais quel forfait abominable. L'insulte des bourreaux est une gloire de plus pour les martyrs.

⁂

A vingt ans, à cet âge où la plupart des hommes, sortant à peine des jeux de l'enfance n'envisagent encore la vie que par ses côtés les plus frivoles, Giordano Bruno, âme altière et méditative, tentait déjà de scruter les problèmes les plus ardus de la philosophie et, proscrit, fuyait déjà de ville en ville; Naples, Gênes, Milan et Venise avaient à tour de rôle expulsé cette âme trop vaste pour être enfermée dans les étroites murailles du Dogme.

Forcé de quitter l'Italie, Bruno vint à Genève, puis de là gagna Paris où, malgré son jeune âge, on lui offrit une chaire à la Sorbonne; une formalité, celle de la messe d'inauguration, lui fit refuser ce poste qui, en même temps qu'un honneur, était une position assurée; son esprit aventureux l'entraînait d'ailleurs plus loin. Il traverse la mer et Elisabeth le reçoit honorablement en Angleterre, car sous ce régime brillant qu'illustra Shakespeare, une tolérance relative régnait sur le sol britannique; mais là une autre tyrannie allait frapper le

malheureux penseur. Il osa soutenir une thèse contraire aux principes d'Aristote et déchaîna contre sa personne toutes les haines des savants officiels qui se trouvaient menacés dans leur repos quasi-éternel par les hardiesses de ce novateur. Malgré la protection d'Elisabeth, Bruno dut quitter l'Angleterre. Il revint en France, d'où il fut chassé par les rancunes de l'Eglise et passa en Allemagne. Là, poussé par l'amour du vrai, il va de ville en ville, enseignant sa philosophie si éminemment humanitaire et dont le trait le plus saillant se trouve contenu dans cet axiome :

« L'autorité n'est pas hors de nous, mais en nous. Une lumière divine brille au fond de notre âme, pour inspirer et guider toutes nos pensées : voilà la seule autorité véritable. »

Nous le voyons successivement à Prague, où il propage ses idées avec l'ardeur de la foi, puis à Wittemberg, à Helnstadt, à Francfort, lorsque subitement il prend la résolution de revoir l'Italie, mais sitôt qu'il eut mis le pied sur le sol de sa patrie, il est arrêté et jeté sous les plombs de Venise où il gémit pendant six années. La République le remet aux autorités religieuses et il est transféré à Rome où il demeure encore deux années dans les cachots de l'Inquisition.

Puis, une réunion de cardinaux et de théologiens le juge et le déclare coupable, coupable de méconnaître l'autorité papale, coupable de mettre en doute les dogmes de la Sainte-Eglise, coupable d'enseigner la pluralité des existences de l'âme et l'infinité des mondes habités. Sur son refus de répudier ces hérésies, il est condamné à périr sur le bûcher, et c'est le 17 février 1600, au milieu d'une affluence immense de population qu'il est conduit en grande pompe au Campo dei Fiori où le bûcher avait été dressé. La fermeté de son âme ne se trahit pas une seule fois, et lorsqu'on lui eut lu le nouveau jugement qui le condamnait, il répondit froidement : « Vous avez plus de crainte dans l'âme en lisant cet arrêt que je n'en ai, moi, en l'écoutant. »

Un témoin oculaire, qui d'ailleurs loue sa courageuse contenance, termine en ces termes une lettre à un ami : « Voilà comme on procède chez nous avec les monstres de cette espèce. »

Et Fusilius, le pamphlétaire du jour, insulte aussi à la mémoire du supplicié : « Grillé tout vif, il a péri misérablement afin d'aller conter dans les autres mondes inventés par lui de quelle manière le peuple romain traite les blasphémateurs. »

Aujourd'hui les bûchers de l'Eglise se sont éteints sous le grand souffle de liberté qui a traversé le monde ; l'Humanité s'est détournée avec dégoût des Torquemada, des Philippe II, des San Severina, de ces épouvantables bourreaux qui montraient, sans un instant de répit, le bûcher vengeur à tous ceux qui refusaient de végéter dans leur ombre. Et voilà, ô merveille ! les martyrs qui se lèvent de leurs tombeaux, voilà les bûchers qui restituent les cendres, voilà les *in pace* qui rendent les victimes, voilà les cadavres que l'obscure araignée romaine avait cru disparus à jamais qui se dressent debout, coulés dans le bronze immortel, au milieu des places publiques, dans le claquement des drapeaux, dans les clameurs ardentes d'une multitude, ivre d'avoir bu le vin de la liberté et de la justice !

O statue de Giordano Bruno que le peuple de Rome vient de dresser, vengeresse et terrible, sur ce même Campo dei Fiori où s'élevait il y a près de trois cents ans ton bûcher d'infamie, de loin j'envoie ma pensée pieuse baiser tes pieds de martyr, et je puise au spectacle de tes tortures, non pas la haine, non pas la vengeance, mais l'immense et ineffable pitié pour tout ce qui souffre, pour tout ce qui a souffert et pour tout ce qui souffrira encore au nom du Vrai, de la Justice et de la Liberté !

E. DE REYLE.

Correspondance

Bordeaux, le 30 mai 1889.

Mon cher Monsieur Delanne,

Plusieurs des malades que nous avons guéris sous l'influence de nos amis de l'espace, nous demandent si vous ne voudriez pas publier dans votre journal *Le Spiritisme*, l'historique de leur guérison, réputée impossible par les diverses célébrités médicales.

Pas n'est besoin de s'étendre sur l'attitude de ces Messieurs à l'endroit de ces guérisons. Vous connaissez leur prudence (une prudence de serpent), leur sagacité ? Ils n'ont jamais sur les lèvres que les mots : Névrose, et encore névrose, ataxie, hystérie, hystérie, enfin !... Je ne vous apprends rien. Un seul cas de modestie — modestie rare — et de prudence en même temps, pourrait vous intéresser : « Nous ne savons pas. » Telle a été la réponse d'un de ces Messieurs à l'égard de M. F...

Je vous adresse donc ci-inclus une des lettres en question, et si vous le permettez, je vous en ferai tenir une série très curieuse. Peut-être ne serait-il pas inutile, cependant, à vos lecteurs de savoir comment je suis devenue spirite, et comment s'est développé en moi le don de guérir. Le récit des guérisons obtenues n'en aurait que plus d'intérêt.

A la suite de couches très laborieuses, suivies d'une péritonite et d'accidents intérieurs, je me suis

vue durant six années dans l'impossibilité de vaquer à mes occupations journalières. Vainement, les meilleurs médecins de Bordeaux ont essayé de me tirer de cette douloureuse situation. La seule chose qu'ils aient pu faire, grâce à la médication bien connue à l usage des pauvres, c'est de me conduire à un état d'affaiblissement tout voisin de la mort, tout en me déclarant phtisique.

Arrivée à ce moment, pleurant toujours mon enfant, mort trois mois après mes couches ; souffrant dans mon mari désespéré, non moins qu'en moi-même, je me pris à murmurer contre celui que nous devrions toujours bénir, et que, jusqu'au début de ma maladie, moi, très pieuse, j'avais si souvent invoqué avec tant de ferveur.

C'est alors qu'une dame qui s'intéressait à moi, vint me rendre visite et me proposa de me confier aux soins d'un Monsieur qui devait me traiter par le magnétisme.

Le désir de vivre me fit accepter ses propositions.

Le Monsieur en question vint me voir le lendemain, me promettant de me guérir, si simplement je voulais croire en Dieu ; puis il essaya de me faire entendre que Dieu (ce Dieu qui m'avait pris mon enfant et m'avait tant fait souffrir) était la justice même, et qu'il ne pouvait permettre qu'une de ses créatures souffrît, si cette souffrance ne devait lui être profitable. Jugez de ma réponse? Mais, lorsqu'il me dit que nous avions eu plusieurs existences ; qu'il pensait bien que dans l'existence actuelle je n'avais point mérité de telles souffrances qui n'étaient donc que les conséquences d'actes antérieurs, je pensais, moi, si dévote jadis, que pour un homme sans soutane, cet homme parlait bien, et je lui répondis, en femme qui sait compter, que je croirais en Dieu quand je serais guérie. Ce Dieu que je ne priais plus depuis trois ans !

Au deuxième jour, j'éprouvai du soulagement, et quinze jours après j'étais guérie, levée et débarrassée déjà de tous les bandages et appareils qui me retenaient depuis si longtemps sur mon lit de douleur.

Jugez de notre joie ? Il ne nous restait plus qu'à nous acquitter vis-à-vis de notre bienfaiteur. Mon mari parlait déjà de vendre les meubles.

A sa prochaine visite, M. B... (celui qui m'avait sauvée), interrogé par nous sur ce que nous pouvions lui devoir, nous répondit qu'il se trouvait largement payé par le bonheur qu'il éprouvait d'avoir fait des heureux. Faites pour les autres ce que j'ai fait pour vous, et nous serons quittes. Touchée jusqu'au fond du cœur (empoignée), je fis le vœu, dans ce moment, que si Dieu me donnait le don de guérir, j'en userais gratuitement au bénéfice des pauvres.

Les premiers essais restèrent infructueux. M. B... essaya inutilement de m'endormir. Quelque temps après, il reçut cette communication : « Si tu veux endormir Rosa, ne lui fais pas connaître ton intention; propose-lui simplement de la dégager, et lorsque tu la verras sans méfiance aie la volonté de l'endormir et tu réussiras. »

M. B... vint me voir, et comme je ressentais juste à ce moment un fort mal de tête, il me proposa de me dégager, ce que j'acceptai, et puis...... sans conscience du temps écoulé, je me réveillais, et l'on m'apprit alors qu'on avait obtenu de moi une communication intéressant une cousine de mon mari, venue d'Espagne, et descendue chez nous ce jour-là.

A partir de ce moment, la frayeur que j'avais de tout ce qui de près ou de loin se rattachait au spiritisme (mot nouveau pour moi), disparut complètement et j'éprouvais, tout au contraire, une joie très grande à la pensée qu'il m'allait être permis de soulager bien des souffrances.

Les amis de l'espace développèrent en moi plusieurs genres de médiumnités. Outre la faculté de guérir par simple attouchement, je suis voyante à l'état de veille, j'entends, je dessine, j'écris sous les deux formes, comme médium mécanique et semi-mécanique, et chose non moins surprenante, je me suis trouvée subitement, toujours à l'état de veille, assister à des conversations tenues à des distances considérables (plusieurs lieues).

....., Messieurs les illustres savants, nous sommes aujourd'hui la résultante de nos actes passés et nous serons demain, à l'heure de ce que vous appelez improprement la *mort*, la résultante mathématique de nos actes d'aujourd'hui. Nous vivons toujours, avec la faculté de nous créer, nous mêmes, des milieux nouveaux, et ces milieux, naturellement, demeurent toujours en concordance avec notre développement, lequel est indefini comme tout ce qui existe.

A bon entendeur, salut.

Recevez, mon cher Monsieur Delanne, mes salutations fraternelles et veuillez faire de cette lettre l'usage qu'il vous conviendra.

Rappelez-moi au bon souvenir de votre aimable famille. Encore une fois, salut fraternel.

Rosa Agullana,
Rue des Fauves, 58, Bordeaux.

Bibliographie

GLORIEUX CENTENAIRE

1889

Monde nouveau, nouveaux cieux, terre nouvelle.

Par l'abbé Roca, chanoine honoraire (1)

Nous avons annoncé dans un précédent numéro *du Spiritisme* le nouveau livre de M. Roca. C'est un prêtre, mais un prêtre comme il en faudrait beaucoup pour faire avancer l'humanité. Cet ouvrage est d'une haute portée philosophique, morale et sociale. L'auteur fait une guerre acharnée et à visage découvert à tous les abus et surtout aux fausses interprétations qu'enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Et pourtant il se glorifie d'être prêtre et de rester prêtre. Son livre, est dit-il lui-même en toute sincérité, un plagiat un immense plagiat. Il avoue que longtemps avant lui, Eliphas Lévy, Renan, d'autres auteurs ont parlé de phonographie, et de la télégraphie psychique. L'abbé Roca affirme hautement que nous touchons à la clôture définitive de l'ancien ordre religieux politique, économique et social. Il croit à la prochaine ouverture du cycle absolument nouveau, à tous les points de vue, dans l'église, dans l'Etat, dans la famille, dans tous les cercles de l'activité humaine.

Voici un passage de l'appréciation d'un critique distingué autant par l'honorabilité que par le talent, M. F. Ch. Barlet (2) qui résume en quelques lignes l'ouvrage de l'abbe Roca; nous ne pourrions mieux dire :

« Le livre de l'abbé Roca est essentiellement social ; la question qui y est traitée, celle de l'Eglise catholique dans l'Etat moderne, est des plus brûlantes et des plus difficiles de notre temps. La conclusion n'en est pas complètement nouvelle ; elle est fondée expressément sur cette synarchie développée par M. le marquis de Saint-Yves dans ses magnifiques missions ; seulement c'est à l'Eglise même que l'abbé Roca en confie l'exécution ; c'est à l'Eglise qu'il la prêche, lui, prêtre orthodoxe de l'Eglise ; c'est à son Pape qu'il fait appel pour se mettre à la tête de la réforme sociale universelle, au nom du catholicisme régénéré par les doctrines théosophiques et renouvelé dans son clergé.

« Là est l'intérêt capital du livre de l'abbé Roca qui se distingue aussi par une nuance nouvelle, de ceux de M. de Saint-Yves, comme des propositions sociologiques d'Eliphas Lévy, de Fabre d'Olivet et de Saint-Martin.

« Page 249. Ce livre est de nature à produire dans le monde catholique, où il est généreusement répandu, une sensation d'autant plus profonde qu'elle sera moins éclatante peut-être. Il ne doit pas attirer moins sérieusement l'attention de tout homme libéral, car il n'en est pas qui le soit plus que l'abbé Roca, au point de vue politique comme au point de vue religieux.

« Qui pourrait soupçonner d'ultramontanisme où de fanatisme clérical un écrivain qui, avec la hardiesse, souvent aussi avec la verve Gauloise, comme avec l'esprit religieux de notre malin Rabelais, ne craint pas de déclarer au clergé même « qu'il s'insurge contre les césariens, les humanimaux, les parpaillots, les criquets, les emberlucoqués qui ravagent la chrétienté », ou encore que « le sacerdoce actuel abonde en porte-éteignoirs et noirs suppôts de Satan, ou qui ose écrire : « que de saints hors de l'Eglise, que de diables dans l'Eglise. — L'Eglise n'est pas ce que s'imagine la gent dévote ni ce qu'enseigne la gent politico-cléricale; pour quoi la religion est faite de simagrées, de formules sèches et bonnes prébenoles. — L'Eglise est un *corps*, oui!.. mais elle est une *âme* aussi.

«Tel appartient à son *corps* qui n'appartient pas à son âme. C'est le cas de tous les membres morts et tel appartient à son *âme* qui n'appartient pas au *corps*. C'est le cas de bien des vivants? Mieux vaut appartenir à l'âme sans appartenir au corps que d'appartenir au corps sans appartenir à l'âme. »

Mais citons maintenant un passage de l'auteur lui-même, page 22 :

« L'heure est solennelle ! Jamais l'humanité n'a traversé de crise comparable à celle qui s'est ouverte avec a glorieuse Révolution de 1789, et qui, de nos jours, entre en France dans sa période la plus aiguë pour le triomphe de l'Evangile comme pour l'honneur et la gloire de la fille aînée de l'Eglise et du soldat du Christ.

« C'est dans Paris, *cerveau du monde*, comme on l'a dit, que se débrouillera le chaos fermentiel de la grande genèse sociale; c'est dans cette fournaise cyclopéenne que seront forgées par le plus lumineux des génies (1) qui président aux destinées des Nations, les institutions nouvelles qu'attend la chrétienté et qui feront le tour de la terre. Nous sommes en travail pour la planète entière.

« Toutes les civilisations qui ont précédé la nôtre, et nous savons par Platon, par Aristote et surtout par les Mahatmas si elles ont été nom-

(1) 1 volume grand in 8 de 575 pages, chez Ghio, éditeur, galerie d'Orléans, 7, prix 7 fr. 50.

(2) Voir « l'Initiation », numéro 6, mars 1889 — page 220. Rédaction, 14, rue de Strasbourg, Paris.

(1) Le génie de la France est l'archange Saint-Michel.

breuses ! Toutes, sans exception, sont venues sombrer sur le cap des Tempêtes sociales, qui se dresse devant nous en ce moment, et qu'il est impossible d'éviter, quoi que fassent les opportunistes.

« Courage, ô ma Patrie, noble fille du Christ, courage et va de l'avant sans peur ! Mais il te faut la foi, la foi dans ta mission, la foi dans ton propre génie qui est le génie même du Christ rédempteur. A ces inspirations divines répondent bien les aspirations humanitaires. L'idéal qui te passionne est l'idéal de son Saint-Evangile et cette soif de justice qui te dévore, c'est lui, le Christ, qui te l'a mise au cœur. Et tu n'en sais rien ! chevaleresque et folle enfant, si privilégiée par ton Dieu, si aveugle et si ingrate à son égard. Tu te mens à toi-même.

« O ! ma Patrie, reconnais-toi ! Reprends possession de ta destinée et qu'un signe de croix dissipe ton erreur, chasse l'obsession qui te poursuit : débarrasse-toi pour toujours des politiciens qui t'égarent, qui t'exploitent et te grugent. Vois donc, ton royaume est, après celui des cieux, le plus beau de la terre ! Comme l'avouent tes ennemis eux-mêmes, tu fus baptisé la « nation du Christ. » Tu es, en effet, le Christ Nation ! C'est là ta gloire et ce sera là ton triomphe. Salue ton génie dans le génie de la rédemption, salue le génie de la rédemption dans ton propre génie. Voilà tout le secret de notre force nationale et de son apostolat humanitaire... C'est par cette foi seule, et pas autrement, que nous doublerons le *Cap des Tourments*, dont nous essuyons depuis deux cent ans les tempêtes continuelles, les éclairs, les foudres et les tonnerres épouvantables qui remplissent le monde de bruit et de terreur. Nulle civilisation n'a jamais franchi ce formidable écueil, et toutes y ont péri, parce que jamais Messie comme le nôtre ne s'était mis à la tête de l'humanité et n'avait pris pour champions ces Francs et ces Gaulois qui disaient aux cyclones : « Fondez sur nous à votre aise ! tombe le ciel sur nos têtes, nos bras l'arrêteront, nous boucliers en pareront les coups ! »

« Nous passerons certainement ! Et nous entraînerons à notre suite toutes les nations du monde. Par nous et pour nous les premiers, le cap des Tourmentes deviendra le cap Espérance ; et nous serons ainsi du même coup le Vasco de Gama, le Christophe Colomb et le Moïse du Nouveau-Monde, si nous savons répondre à la mission que nous tenons du ciel. Pour cela, revêtons-nous de la force du Christ. Nous doublerons le formidable cap le jour où nous ferons flotter sur la croix, le *Labarum* de la rédemption universelle, le pavillon aux trois couleurs où le Génie de nos pères leur fit inscrire, il y a cent ans, ces trois mots qui résument bien tout l'esprit de Jésus-Christ :

« Liberté, égalité, fraternité en Dieu !

« (Et page 556.) *Sursum corda*. Chrétiens, debout ! Touchons-nous au front du signe de la croix, et à l'œuvre ! à l'œuvre scientifique ! à l'œuvre, tous, à l'œuvre, vous les premiers qui venez de lire, à l'œuvre sur-le-champ ! Entendons-nous bien et soyons pratiques, précis, conscients dans notre force. Je vous jure que nos cerveaux sont des piles électriques, des générateurs, des récepteurs et des collecteurs d'essences astrales, spirituelles et divines. Les disciples d'Allan-Kardec le savent bien, car tout n'est pas illusion dans le spiritisme, soyez-en bien persuadés. Interrogez les milliers d'opérateurs qui manient, depuis le monde entier, ces forces formidables avec lesquelles ils jouent souvent trop à la légère. Je parle de choses *que j'ai vues et que j'ai expérimentées sur moi.*

« De près ou de loin, directement ou indirectement, ces forces mystérieuses dérivent toutes de l'*Arni mundi* au centre de laquelle est l'âme du Christ. Elles en irradient à l'état plus ou moins pur,, suivant les organes qui les soutirent, suivant les milieux qu'elles traversent et suivant les récipients qui les recueillent.

« La théorie émise par l'auteur : « Glorieux centenaire de 1889 » peut paraître très attrayante pour un nombre quelconque de catholiques ; nous doutons qu'elle fasse des adeptes dans le clergé, mais elle ne peut vaincre notre incrédulité ; car nous, spirites, nous n'admettons qu'une cause initiale et unique que nous appelons : Dieu, et des Etres et des choses créés par sa volonté.

« Nous engageons, néanmoins, nos lecteurs à se procurer ce curieux et intéressant travail, où la conviction se lit à chaque ligne.

A. D.

Nous rendrons compte dans un prochain numéro des ouvrages suivants qui nous ont été adressés :

Comment se sont formes les dogmes, par V. Courdavaux, professeur de la faculté des lettres de Lille.

L'automatisme psychologique, par Pierre Janet.

La Vivisection est-elle une science ? par D. Metzger.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la désincarnation de M. Hyacinthe Paulin, avocat. Il vient de quitter notre planète pour revenir dans sa première patrie. Sa foi au spiritisme était ardente et sincère; il aspirait au jour de sa délivrance. Et si sa santé l'avait permis, son concours nous était acquis pour le Congrès. Nous le prions de nous prêter dans l'espace le secours de ses lumières.

Nous apprenons aussi le dégagement spirituel de notre frère M. FRANÇOIS LERUTH, rentré dans le monde spirituel après 69 ans d'existence terrestre. Le groupe Spirite : l'Espérance de Poulseur a accompagné la dépouille mortelle de *notre frère* et des discours émus ont été prononcés.

Nous avons aussi le regret d'apprendre que M. François DEVILLERS, avocat à la cour d'appel de Liège, est décédé à l'âge de 73 ans. Notre cause perd un fidèle et fervent défenseur, mais il continuera dans le monde *Spirituel* à défendre vaillamment nos idées.

Enfin, nous signalons aussi la perte que nous venons de faire dans la personne pe M. Victor Martin, mari de Mme Valentine Martin, la dévouée collaboratrice du *Spiritisme*. C'est un homme de bien qui disparaît de notre monde. Modeste mais sincère partisan de nos idées, il a vu venir la mort sans crainte et sans défaillance.

Nous espérons que de l'espace il continuera à veiller sur sa chère famille, dont il emporte tous les aegrets et les rôtres.

Le travail à travers les âges

Si un mot éveille dans l'esprit une multitude d'idées, une foule de faits, certes, c'est bien celui-là. Et non seulement il éveille des idées et montre des faits, mais il présente des tableaux si nombreux, si variés, si saisissants, que l'on reste comme éblouis, émerveillés devant cette richesse.

Reportons notre pensée aux premiers âges du monde, alors que notre modeste planète, vierge encore de toute humanité, n'étalait aux yeux de celui qui aurait pu la contempler que sa végétation, puissante sous les tropiques, maigre et avare vers les régions polaires : alors que les êtres inférieurs, animaux de toutes formes et de toutes dimensions, faisaient entendre leurs cris sauvages au milieu des immenses solitudes. Là, nulle trace de travail autre que celle du travail forcé, inconscient, nulle autre trace que celle des forces matérielles, mises en jeu par l'incomparable ouvrier.

En avançant dans la suite des siècles, un jour vint où l'homme apparut sur la terre. Quand et comment y vint-il ? Nous n'avons pas à nous lancer à la recherche de la solution de ce ténébreux problème. Elle importe peu à notre sujet. Toujours est-il que l'homme est là, au milieu d'une nature inculte qu'il faudra cultiver, d'animaux féroces qu'il faudra détruire, de races sauvages douces qu'il faudra domestiquer. Et pour accomplir ces œuvres, quelles armes, quels instruments possède l'homme ? Aucun. Comment ne succombera-t-il pas dans une lutte au premier coup d'œil si disproportionnée, Il n'a pas un moment à perdre s'il ne veut pas être dévoré. Et aussitôt le travail commence, difficile, incessant, rude, décourageant parfois.

L'homme se laissera-t-il rebuter par des difficultés sans cesse renaissantes ? Non, car celui qui l'a envoyé sur la terre lui a mis dans le cœur l'amour de la vie, et pour la conserver, rien ne lui coûtera. Un instant abattu, il se relèvera bien vite avec de nouvelles forces et résolu à de nouveaux efforts.

Pour se nourrir, il a les fruits abondants et savoureux qui pendent aux branches des arbres, pendant la belle saison ; mais quand viendront les mauvais jours, comment pourvoira-t-il à sa nourriture ? Il fouillera la terre et y trouvera peut-être quelques maigres racines insuffisantes pour calmer sa faim. Le besoin le rendra ingénieux : il essayera, par ruse de s'emparer de quelque animal de petite taille et il finira par y réussir ; mais le régal ne sera pas grand : point de feu. Le voilà réduit à manger de la chair crue, comme un fauve. S'il est sur le bord de l'eau, il trouvera bien quelques ressources : les crustacés, écrevisses, moules ; mais il verra passer sous ses yeux des poissons qui seraient une bien meilleure nourriture. Après des heures de patience, parviendra-t-il à en saisir un avec la main ; mais que de peines pour un si mince résultat !

Pour le logement, quelque profonde caverne dont il obstruera l'entrée par des broussailles arrachées et non coupées, faute d'instrument ; par des troncs d'arbres tombés et péniblement amenés devant l'ouverture béante que les fauves affamés auraient bientôt franchie pour y trouver une proie sans défense. D'autres fois, l'homme primitif se blottiras dans les branches touffues ; mais le sommeil ne pourra guère le visiter dans cette demeure aérienne, car un faux mouvement peut le précipiter sur la

terre où ses ennemis le guettent et l'auraient bientôt dévoré.

Le vêtement n'est pas plus luxueux; dans les pays chauds, il est facile de s'en passer; mais où règne l'hiver, que de souffrances.

Croyez-le, bien des hivers, bien des étés ont dû se succéder avant que l'homme se soit créé quelques instruments pour améliorer sa situation; nous avons actuellement encore sous les yeux des exemples dans nombre de populations sauvages qui croupissent dans une misère et des privations indescriptibles et qui ne font aucun effort pour sortir d'un état si malheureux. Ne nous étonnons donc pas après cela de la lenteur des progrès. Cette marche traînante de l'humanité dans les temps préhistoriques, est infiniment plus vraie, plus rationnelle que le coup de théâtre de la création du monde en six jours et de celle de l'homme dans quelques instants.

Après ces longs siècles d'élaboration que nous venons d'entrevoir où l'on ne peut découvrir que l'ébauche du travail matériel et du développement intellectuel, nous assistons à un progrès plus net, plus marqué. L'homme, déjà dégrossi, fait un pas en avant et invente. Pour cela, son intelligence prend un essor dont elle n'eût pas été capable à l'époque antérieure; mais ces inventions seront bien modestes. Il trouvera, au moyen d'un arc et d'une flèche, une facilité plus grande pour atteindre l'oiseau dans sa course aérienne. Cet arc sera construit avec une branche flexible, et l'écorce enroulée et tordue d'une autre branche dépouillée formera la corde; la flèche, ce sera une branche d'un bois sec et dur dont il aura obtenu la pointe en frottant longuement et rudement sur une pierre Plus tard il y mettra un éclat de silex. De même, il se construira une ligne pour pêcher. Il imaginera de même de tendre des pièges aux animaux dont la force dépasse la sienne, afin de pouvoir s'emparer de leurs dépouilles; il les dépècera, et leur peau séchée au soleil sera un vêtement, une protection contre les intempéries. Il le jettera sur ses épaules, l'enroulera autour de son corps et l'en retiendra en en découpant une partie en lanières. Qui sait s'il n'en fera pas une chaussure aussi simple qu'économique, toujours par le même procédé. Il essayera de se faire une habitation lorsqu'il trouvera quatre ou cinq arbres rapprochés; il les unira, soit en faisant une sorte de muraille avec de la terre grasse pétrie avec de l'eau, soit en enlaçant des branchages. Ces mêmes branchages serviront à faire la toiture. Dans ces demeures, un côté reste ouvert pour donner l'air et la lumière; le soir, les broussailles entassées devant l'ouverture seront la porte et la serrure qui protégeront les habitants du lieu contre toute attaque nocturne. Cette même terre glaise permet de faire les premières poteries, cuites à l'ardeur des rayons du soleil. Ces ustensiles grossiers sont bien précieux cependant; ils permettent de faire une provision d'eau, de conserver le lait de la brebis, de la vache,

---

LES MÉMOIRES
D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

C'est donc après avoir acquis
« la conviction que les allégations contraires ne « détruisent rien, que la doctrine repose sur des « bases sérieuses, sur une logique rigoureuse et « non sur des rêveries chimériques, qu'elle con- « tient le germe d'une rénovation salutaire de l'é- « tat social sourdement miné par l'incrédulité, que « c'est enfin une barrière puissante contre l'en- « vahissement du matérialisme et de la démorali- « sation, que nous avons cru devoir donner notre « appréciation personnelle et les déductions que « nous avons tirées d'une étude attentive.

« Ayant donc trouvé une raison d'être aux prin- « cipes de cette science nouvelle qui vient prendre « rang parmi les connaissances humaines, nous « avons intitulé notre livre : « *La Raison du Spi-* « *ritisme* ». Ce titre est justifié par le point de vue « sous lequel nous avons envisagé le sujet, et ceux « qui le liront reconnaîtront sans peine que ce « travail n'est pas le produit d'un enthousiasme « inconsidéré, mais d'un examen mûrement et « froidement réfléchi.

« Nous sommes convaincu que quiconque, sans « parti pris d'opposition systématique, fera, comme « nous l'avons fait, une étude consciencieuse de la « doctrine spirite, la considérera comme une des « choses qui intéressent au plus haut degré l'ave- « nir et l'humanité.

« En donnant notre adhésion à cette doctrine, « nous usons du droit de liberté de conscience « qui ne peut être contesté à personne, quelle que « soit sa croyance; à plus forte raison cette liberté « doit-elle être respectée quand elle a pour objet « des principes de la plus haute moralité qui con- « duisent les hommes à la pratique des enseigne- « ments du Christ et par cela même sont la sauve- « garde de l'ordre social. »

Notre tant regretté Th. Gautier n'a-t-il pas écrit un livre, comme il savait les écrire, intitulé : *Spirite?* Celui qui veut connaître le spiritisme

de la jument, tandis qu'avant, ces précieuses ressources ne pouvaient guère être utilisées.

Mais tant que le feu ne sera pas découvert, la vie de l'homme sera bien précaire, bien misérable. Les longues épines de certains arbres, les arêtes acérées et aiguës de la plupart des poissons percées de trous ont été les aiguilles servant à assembler les peaux des bêtes et à faire ainsi des vêtements moins incommodes; elles n'ont été trouvées que lors que le silex est devenu pour l'homme une matière utilisable. Non seulement il a permis de percer les trous de ces aiguilles naturelles, de rendre les blessures de la flèche plus dangereuses, mais il a donné par le travail des couteaux dont nous ne voudrions pas aujourd'hui, mais qui furent dans leur temps des instruments précieux et recherchés. Il servit encore à bien mieux, il fit découvrir le feu.

De ce jour, l'humanité aura un auxiliaire puissant; par lui, elle sortira de cette sauvagerie dont nous pouvons à peine nous faire une idée exacte; elle cuira ses aliments, elle fondra des métaux, elle supportera plus facilement les longues journées glacées de l'hiver; elle ne rampera plus, elle marchera lentement encore, il est vrai, mais elle marchera sur la route du progrès.

Voilà deux étapes de parcourues, Dieu sait au prix de quelles luttes, de quelles souffrances! A peine l'homme a-t-il mérité jusqu'à ce jour le nom d'homme. L'humanité ne s'élaborait-elle pas en lui, comme il élaborait le travail?

Jusqu'à ce jour, il vivait peu en société. On ne sait rien, on ne peut même guère supposer ce qu'il était dans ses sentiments; il semble qu'ils doivent plutôt se résumer dans la haine, dans la jalousie, l'envie, la ruse, l'astuce, la cruauté. Il n'y a là rien de vraiment humain. Que devait être la famille? Quel sort était fait à la femme, à l'enfant? Nous n'en savons rien: mais ce devait être un triste sort; car, en ces temps d'ignorance, de sauvagerie, de violence, plus alors encore qu'aujourd'hui, la force devait primer le droit. Le droit, en avait-on même idée?

Nous voyons que si le travail matériel et le travail intellectuel avaient commencé, nous ne pouvons en dire autant du travail moral. Du reste, il est facile de comprendre qu'il devait en être ainsi. Permettez-moi une courte digression. Si l'homme eût été créé tel que nous le raconte la Bible, aurait-il eu à se développer, ou ayant à le faire, cette tâche aurait-elle été si difficile; j'écarte à dessein la longueur du temps. Même en admettant la chute originelle et ses conséquences, c'est-à-dire la déchéance de l'homme, les livres dits saints ne nous disent pas la vérité, car la déchéance n'était que morale, et la punition matérielle consistait à travailler la terre. De plus, ils nous montrent dans un temps très court la plupart des inventions humaines, l'art de tisser, l'art de fondre et de travailler les métaux, etc. Les faits qu'ils rapportent ne peuvent être attribués à ces époques si lointaines qu'elles se

---

peut lire cet ouvrage; la prose la plus poétique le lui enseignera.

Voici quelques lignes d'Edouard Fournier, parlant de Th. Gautier, 28 octobre 1872 :

Si vous voulez savoir comment on devient médium, je ne vous donnerai pas la leçon moi-même; je l'emprunte à *Spirite*, l'auteur vous dira mieux que moi ce que l'on éprouve et les résultats de l'expérience médianimique.

Vous verrez presque avec les yeux du corps, tant la description est juste et naturelle, cette main d Esprit qui vient se mouvoir sur les papiers; vous suivrez ses mouvements et vous serez tenté de prendre un crayon et de lui servir de secrétaire.

Je laisse la parole à l'auteur :

« Il plaça devant lui une feuille de papier créam-laid frappé au timbre sec d'un G et d'un M capricieusement enlacés, trempa dans l'encre une fine plume d'acier emmanchée d'un dard de porc-épic, et écrivit assez bas dans la marge pour diminuer la place de la littérature, ce mot triomphant: « Madame. »

« Là, il fit une pause et appuya sa joue dans la paume de sa main, sa faconde ne lui fournissant rien de plus. Pendant quelques minutes il resta ainsi le poignet en position, les doigts allongés sur la plume et la cervelle involontairement occupée d'idées contraires au sujet de sa lettre. Comme si, en attendant la phrase qui ne venait pas, le corps de Malivert se fût ennuyé, sa main, prise de fourmillement et d'impatiences, semblait vouloir se passer d'ordre pour accomplir sa tache. Les phalanges se détendaient et se repliaient comme pour tracer des caractères, et enfin Guy fut très étonné d'avoir écrit sans conscience neuf ou dix lignes qu'il lut avec la plus grande surprise.

« ..... Ah çà! dit Malivert en frappant la table du poing lorsqu'il eut relu sa lettre, est-ce que je suis fou ou somnambule? L'étrange billet que voilà! Cela ressemble à ces lithographies de Gavarni où l'on voit en même temps dans la légende la phrase écrite et la phrase pensée, le faux et le vrai. Seulement, ici le mot ne trompe pas. Ma main, que je voulais forcer à un joli petit mensonge social, ne s'y est pas prêtée, et contrairement à l'usage, l'idée sincère est dans la lettre.

perdent dans la nuit du passé, mais seulement à celle à laquelle nous sommes arrivés dans la rapide revue que nous faisons du travail à travers le temps sur notre globe.

Nous arrivons maintenant à l'époque dite historique, quoique bien des fables encore, bien des légendes se mêlent aux faits réels ; néanmoins, on débrouille plus facilement la vérité de l'erreur. Ce qui distingue par-dessus tout l'âge que nous venons d'atteindre, c'est l'éclosion de l'être ou plutôt du sens moral. L'homme élève ses conceptions au-dessus de la terre ; il comprend qu'il n'est pas l'auteur des merveilles qui l'entourent ; de là, à concevoir un être puissant, auteur de ce qui frappe ses yeux sur la terre et dans le vaste firmament, il n'y avait qu'un pas, et il fut franchi. L'idée de Dieu naît donc, mais presque aussitôt, elle se multiplie, et les dieux sont créés. Quelle est la terre où cette pensée prit naissance ? C'est dans la Mésopotamie, sous un ciel d'une limpidité dont nos journées les plus radieuses et les nuits les plus transparentes ne peuvent que fournir une pâle image, que les pasteurs étudièrent la marche des astres. La régularité de leur course, les bienfaits dont ils semblaient être les auteurs en firent d'abord des objets d'admiration, puis de vénération. Bientôt, on leur éleva des temples, on leur offrit des sacrifices par reconnaissance. Ce jour-là, le sentiment religieux prenait une forme sensible qui devait entraîner les populations dans toutes les superstitions et sous l'odieux esclavage des prêtres. Le sens moral avait cru aussi, le besoin d'union s'était manifesté, car nous trouvons dans ces temps reculés l'homme vivant en société. Un patriarche a primitivement groupé autour de lui les membres de sa famille ; ensuite ces familles de patriarches se sont réunies, ont formé des tribus, sous le commandement d'un seul; puis les tribus à leur tour se placent sous un chef commun qui n'a dû souvent ce rang suprême qu'à la violence, et qui le conserve par la force. On peut dire que c'en est fait de la liberté humaine pour bien des siècles. Mais, comme compensation, les efforts communs, la vie commune font progresser la vie matérielle et intellectuelle. Les premiers monuments apparaissent : pierres brutes, isolées, puis assemblées sans ciment, monuments primitifs qui couvrent la terre entière ; puis les chambres mortuaires cachées sous des amas de pierres et de terre ; telles de ces tombes remontent à la plus haute antiquité. Aux constructions en pierres sèches succèdent les monuments de briques crues, puis de briques cuites, mais tous à ciel découvert ; il fallait une bien grande science alors pour découvrir le moyen de faire une toiture. Cela vint plus tard ; la première toiture fut une voûte à encorbellement, et encore n'osa-t-on la construire pendant bien longtemps que pour unir deux murailles peu distantes l'une de l'autre, de sorte que les salles des palais et des temples antiques ressemblaient plutôt à des corridors de grandes dimensions.

Quand l'homme faisait des briques crues, il savait déjà écrire. On a trouvé, toujours dans cette riche allée de l'Euphrate, des livres de briques que l'on déchiffre aujourd'hui. Cette écriture primitive est simple dans ses lignes. Ce sont des sortes de coins ou de clous diversement assemblés qui forment les lettres. Mais que de pages intéressantes manquent à ces livres qui nous donneraient bien des notions précieuses sur l'histoire de l'humanité dans son enfance. Trouver l'écriture, quel immense pas, quel pas de géant a fait l'homme pour faire comprendre sa pensée au moyen de signes conventionnels ! La vie intellectuelle s'accentue donc de jour en jour ; la vie matérielle est encore bien grossière ; mais que dire de la vie morale. L'homme avait trouvé l'idée de Dieu dans la Mésopotamie ; sur les bords du Nil, on découvre l'âme, autre progrès. J'ai dit que les peuples, presque dès l'origine sont tombés sous le joug théocratique.

FOULON.

(*A suivre*).

« Guy regarda attentivement le billet et il lui sembla que le caractère de l'écriture n'était pas tout à fait le même qu'il employait d'habitude. Voilà, dit-il, un autographe qui serait contesté par les experts si ma littérature épistolaire en valait la peine. Comment diable cette bizarre transformation a-t-elle pu se faire ? Je n'ai cependant ni fumé d'opium ni mangé de haschich...

« Il la ramassa (la lettre), en défit les plis, et il remarqua, en l'examinant avec soin, que le caractère d'écriture de ces lignes ne ressemblait pas complètement au sien. On aurait dit une main impatiente qui n'aurait pu s'astreindre, dans un *fac simile*, à suivre exactement le modèle, et aurait mêlé aux lettres de l'original des jambages et des déliés de sa propre écriture. »

(Le comte, désirant communiquer de nouveau avec l'Esprit de Spirite, questionne le baron de Féroë).

H. HUET.

(*A suivre*)

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24. rue Chauchat, Paris

7e ANNÉE. — N° 10. **40 centimes le Numéro.** SEPTEMBRE 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an.	38, rue Dalayrac, Paris	UNE FOIS PAR MOIS
Étranger . . . . . . 6 —	Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	

SOMMAIRE

7e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Groupe du Mans. — Noms des souscripteurs, cette somme est comprise dans la liste précédente.

M. Lebert, 1 fr. — M. et Mme Touzard, 5 fr. — M. et Mme Letessier, 2 fr. — M. et Mme Delobel, 2 fr. — M. et Mme Chabert, 2 fr. — M. et Mme Niepcerou, 1 fr. — M. et Mme Nottée, 3 fr. — M. et Mme Vaus, 1 fr. — M. et Mme Pierre, 2 fr. — Mme Bertrand, 1 fr. — Mme Cottereau, 50 c. — Mme Harouard, 2 fr. — M. Greffaton, 1 fr. 50. — Mlle Herminie, 1 fr. — M. Regoin, 1 fr. — Mme Charbonnier, 1 fr. — Famille Trouvé, 3 fr. — Famille Dubois, 5 fr. — M. et Mme Lelong, 2 fr.

8me LISTE

Société de Saint-Léger (Belgique).

Report.	1132 fr.
Reyne Justin.	1 »
Reyne Paul.	1 »
Barbe fils.	1 »
Falgueyret père.	1 »
Tillet père	1 »
Maynon	1 »
Commune de Frontenac	
Richet.	1 »
Pourbet	1 »
Chatelier père	1 »
Taillefert.	1 »
Delong	1 »
Charriaud	1 »
Commune de Foucarde	
Barbe Jean	1 »
Vigié père	1 »
Vigié fils.	1 »
Boinard Pierre	1 »
Jourdan	1 »
Commune de Saint-Hilaire	
Mosquet fils	1 »
Commune de Saint-Martin-de-Levans	
Bourès père	1 »
Baurès fils	1 »
Mme Vve Beaujoint	10 »
Litchelet.	10 »
Anonyme.	5 »
Bazot.	5 »
Miteau Neau.	1 »
Viret	3 »
Rebondin	10 »
Groupe de Comtois	7 »
Prax	10 »
	1213 »
A déduire, porté Viaroz pour 5 fr. au lieu de.	2 50
TOTAL	1210 50

LE CONGRÈS

Le succès du Congrès est certain aujourd'hui ; de toutes parts arrivent les adhésions des spirites les plus éminents. L'Amérique, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Hollande, la Russie, la Roumanie y seront représentées. Voici d'ailleurs un résumé rapide des dernières lettres reçues par la commission.

M. CARLOS LIBERT, de Détroits (Etats-Unis), adhère au Congrès auquel il envoie sa souscription, et un mémoire dans lequel il nous parlera de Mlle Pauline Libert, le médium si connu.

M. TITUS MERRITT, 201, Adelphi Hall, New-York City, nous écrit qu'après avoir pris connaissance de la circulaire de la Commission exécutive du Congrès spirite et spiritualiste, il est heureux, avec ses amis, de constater les efforts que nous accomplissons, avec méthode, pour l'avancement de l'humanité.

M. Titus Merritt est membre de la *Société des spiritualistes* qui a commencé ses études au moment de l'émancipation des esclaves, en juin 1853, par le président *Lincoln; A.-J. Davis, le juge Edmonds* étaient membres de cette Société; le président est actuellement M. *P. Newton.* Les membres de cette Société de spiritualistes ont décidé de prendre pour délégué au Congrès du 9 septembre M. F. T. Morse, de Londres, qui sera de retour de cette ville en août.

M. William J. Innis est le directeur d'un journal qui préconise le spiritualisme rationnel, intitulé *Célestial City*, 184, William street, New-York ; M. Titus Merritt nous en envoie 30 exemplaires pour distribuer à nos amis, il contient des messages de télégraphie occulte et nous signale qu'un décédé qui avait fait son testament sans le signer, a donné sa signature après sa mort, et celle-ci, reconnue authentique par ses amis, a été reconnue légalement. — M. Titus Merritt accepte la pensée de Thomas Paine : *Le monde est mon pays, le bien ma religion.*

M. TH. LEFAKIS, de Braïla, Roumanie, adhère au Congrès avec ses amis ; il désire que le Congrès ait un grand retentissement, et que, dans les séances on recueille un grand nombre de faits et l'opinion des savants connus dans le monde scientifique et littéraire ; avec ses amis, il envoie 52 fr., divisés ainsi : MM. F. 2 fr. — Lefakis, Hellène, 10 fr. — P. Spezzieri, Hellène, Dr en mathématiques, 10 fr. — D. Sfaelle, professeur de langue hellénique, 10 fr. — D. Jangakis, Dr en théologie, 10 fr. — Ch. Grimont, professeur de langue française, 10 fr.

M. Angignard, de Pas-de-Jeu, adhère au Congrès, et envoie son obole au Congrès.

M. LE Dr SANZ BENITO, professeur de logique à Guadalajara, Espagne, philosophe et orateur éminent que nous avons connu et admiré au Congrès de Barcelone, donne sa complète adhésion au Congrès, avec celle des rédacteurs de *El Criterio*, journal spirite de Madrid, rédigé par des hommes de savoir et de talent ; il compte bien assister au Congrès, ce que nous souhaitons vivement ; puisse-t-il venir en nombreuse compagnie.

E. M. HUELBES.

Mme EMMA HARDINGE BRITTEN, orateur inspiré des plus remarquables, célèbre aux Etats-Unis, auteur distingué dont les volumes sont universellement estimés, donne son adhésion au Congrès où elle se rendra, et préalablement elle nous enverra un message. Cette dame qui habite Manchester, a une influence bien méritée sur les spiritualistes par son talent d'écrivain et d'orateur.

Le Centro d'Andujar ESPIRITISTA LA ESPERANZA, Espagne, nous donne avis par son secrétaire, *M. Bernardo Centeno*, et son président *M. Emeterio Luengo*, que son délégué est M. D. MANUEL NAVARRO MURILLO, son président honoraire qui habite Trujillo ; M. Murillo collabore depuis 15 ans à la revista Espiritista, de Barcelone, sans interruption ; il était intimement lié avec Don Jose Fernandez Colavida.

M. ALBERT CHESSO, nous écrit de Ravenne, Italie, qu'il s'unit par la pensée aux délibérations futures du Congrès et à son mode de conserver l'union entre toutes les écoles ; il désire que les membres du Congrès expriment leur reconnaissance à Allan-Kardec dont l'œuvre logique, bonne et scientifique, fait mieux que toute autre comprendre l'infini de la bonté, du savoir et de la justice.

M. A. Chesso demande le triomphe de la doctrine spiritualiste, à l'aide de la tolérance qui doit rallier toutes les écoles ; il fait des vœux pour la réalisation prochaine de toutes nos espérances par l'union sincère et durable des congressistes et nous envoie son obole.

M. le DOCTEUR LUCIEN DEMAU, 24, rue du Château-d'Eau, lauréat de la faculté, donne entière adhésion au Congrès ; chercheur de bonne foi, il désire que du Congrès jaillisse la lumière la plus vive sur les questions encore obscures, et que la distinction ridicule entre la *science officielle* et les *sciences occultes* finisse par disparaître, ce qui ne tarderait pas si chacun voulait suivre son exem-

ple, et souhaitait de voir les savants officiels s'engager délibérément dans un champ si vaste et d'une exploration probablement si féconde; nous devons le compter comme adhérent des plus favorables au Congrès.

MME A. VVE F..., nous envoie son adhésion et sa cotisation ; elle ne trouve rien de plus probant qu'un fait brutal, et demande, pour le bien du prosélytisme, des médiums et toujours des médiums, car elle leur doit ses convictions et sa foi nouvelle.

La rédaction DE LA RÉVISTA DE ESTUDIOS PSICOLOGICOS et la COMMISSION PERMANENTE *du Congrès spirite international de Barcelone*, tiennent à honneur de participer aux assemblées du Congrès auquel ils adhèrent; M. le VICOMTE DE TORRES SOLANOT qui représentera plusieurs centres spirites espagnols, invite, comme président du premier Congrès international tous les spirites qui font partie de la *Fédération autonome Cosmopolite,* et comme lien d'union entre tous les adeptes du spiritisme sur la planète, à rendre féconds les résultats de nos études et de notre propagande ; il veut une plus large extension de leur œuvre de fédération que nous devons tous compléter en nous servant, pour réunir toutes les écoles en un faisceau puissant, des travaux déjà effectués par la Fédération autonome et cosmopolite, sous la direction du vicomte de Torres Solanot ; ce dernier a convié tous les centres, tous les spirites espagnols à participer au Congrès, en compagnie de M. *Amelio R. Garcia Taheno*, au nom de la revista de Estudios psicologicos ; la Commission permanente les a invités en distribuant toutes nos circulaires. Nos amis nous annoncent que le *Centre Barcelonais des études psychologiques* est uni intimement aujourd'hui à la *Fédération spirite de la Vallée*, selon le vœu du Congrès de Barcelone, par lequel tous les spirites d'une région doivent se fédérer. MM. *de Torres Solanot* et *Modesto Casanovas* ont signé pour la Commission permanente.

M. BUREL, à Keraliguen, Morbihan, donne son adhésion au Congrès, il désire que notre œuvre commune soit féconde et victorieuse contre le néantisme.

M. FACUNDO USICH, président de *El Centro Barcelones de Estudios psicologios* et le secrétaire, M. E. DALMAU HANEZ, nous envoient leur adhésion et seront représentés le 9 septembre ; le centre Barcelonais désire que, dans les délibérations des sous-commissions, on prenne en grande considération la décision du Congrès de Barcelone, par laquelle, *le spiritisme est considéré comme une science intégrale et positive ;* il sera fait droit à cette juste demande.

M. FRANCESCO MOLINA ALBERT, de *Carthagène* (Espagne), au nom de tous les spirites de cette ville, adhère au Congrès ; ils acceptent tout ce qui sera décidé pour le bien de la doctrine spirite et de la cause en général.

M. J. C. STREET, docteur à Boston, envoie son adhésion et son obole.

M. CHARLES DUMAS offre ses vœux, et l'adhésion de tous les membres du groupe de Lezan qui ont envoyé leur souscription.

M. J. J. OWEN, éditeur du *Golden Gate*, nous envoie l'adhésion de ce si remarquable journal, l'un des plus considérés aux Etats-Unis ; il fait des vœux pour nous et craint que la distance énorme qui sépare San Francisco de Paris n'empêche les spiritualistes de cette ville d'effectuer ce grand et coûteux voyage.

M. et Madame, TERRY de Melbourne, actuellement aux eaux d'Enghien, nous offrent leur adhésion et leurs services.

Mme ROGER DE NESLES donne son adhésion : elle désire propager nos idées et nous demande des programmes.

Mme ADÈLE LOESCHE approuve complètement le Congrès.

M. POTONIÉ et Mme EUGÉNIE PIERRE et sa fille adhèrent au Congrès, veulent y assister.

M. ENRICO DALMAZZO nous envoie un mémoire remarquable, et l'adhésion au Congrès du Groupe sérieux qu'il préside à Turin, composé de spirites catholiques, prêtres pour la plupart. Ce mémoire devra être médité par les délégués, car il indique un remarquable modus vivendi.

M. ALPHONSE DENNÉ, de Mexico, nous envoie son adhésion sagement motivée, et 50 francs pour sa cotisation comme membre du Congrès ; il nous parle longuement de l'instruction laïque au Mexique, sous l'impulsion du président de la République, général Manuel Gonzalès, de l'ex-président Porfirio Diaz, et de la guerre que fait à ces écoles le clergé catholique, avec un acharnement inouï. M. A. Denné voudrait que le gouvernement français nous autorisât à donner l'enseignement spirite dans les écoles ; notre ami oublie que, en France, la science néantiste et les hommes politiques élevés à cette école sont les adversaires déclarés du spiritisme. De ce côté rien à faire ni à espérer. L'école doit être en dehors de toute ingérence religieuse ou politique, dit la loi française avec raison.

M. B. J. Van de Wall, de La Haye, ne pourra sans doute pas venir au Congrès, car il est retenu par la maladie de son fils : il va nous envoyer son mémoire.

Les spirites désireux d'assister au Congrès pourront retirer leur carte d'entrée chez M. Leymarie,

24, rue des Petits-Champs ; chez M. Delanne, 36 et 38, rue Dalayrac, et à la direction du journal l'*Initiation*, 58, rue Saint-André-des-Arts.

Un volume contenant les travaux du Congrès sera édité et envoyé gratuitement à tous les souscripteurs qui auront contribué financièrement à la réussite de cette grande œuvre.

LE COMITÉ.

L'EXPIATION COLLECTIVE

(Suite)

Prenons un corps animé de vie, celui d'un animal, celui d'un homme : cet organisme lutte par tous les moyens que la nature a mis à sa disposition contre les diverses causes de trouble venant de l'extérieur ou de lui-même ; dès qu'un agent quelconque qu'il ne pourrait s'assimiler pénètre dans ses tissus, des efforts énergiques sont tentés pour l'expulser ; et la science constate chaque jour que cette force autonomique de répulsion réussit souvent à rétablir l'équilibre momentanément troublé par cette intrusion étrangère. Dans les mêmes organismes, quand une partie est impropre à remplir l'usage auquel elle était destinée et qu'elle deviendrait nuisible à l'ensemble, elle est éliminée et reconstituée par des éléments nouveaux mieux appropriés aux fonctions vitales : ainsi chaque cellule est remplacée lorsqu'elle a épuisé sa force vivante, et ses matériaux dont la permanence dans les tissus donnerait lieu à des fermentations anormales et dangereuses sont rejetés par la voie d'organes excréteurs spécialement chargés de cette fonction éliminatrice.

Or, chaque planète est un organisme vivant ; il est donc tout naturel que la même loi de conservation trouve là son application et que les éléments spirituels et fluidiques devenus un obstacle à l'évolution régulière des mondes soient expulsés et relégués dans un milieu plus arriéré où ils porteront la semence du progrès qu'ils auraient indéfiniment retardé sur le globe d'où ils ont été bannis.

Sur ces mondes d'expiation où ils demeureront exilés en punition de leurs fautes, ces esprits tout en expiant le passé auront de fréquentes occasions de se régénérer et de remonter au niveau moral d'où ils étaient descendus en se laissant dominer par leurs instincts égoïstes. Cette expiation, il est *nécessaire* qu'elle s'accomplisse. Nous sommes loin de prétendre que lorsque l'esprit errant ou incarné agit contre les lois de la nature il ait la pleine liberté de ne pas commettre ces actes et par conséquent l'entière responsabilité de ceux qu'il a commis ; certes nous savons que les circonstances, l'influence du milieu dans lequel il se trouve soit à l'état d'incarnation, soit dans l'intervalle de ses vies corporelles, entre pour beaucoup dans la direction que peut prendre l'esprit; mais, même en tenant compte dans la plus large mesure possible de ces influences, il est difficile d'admettre que ces esprits méchants, ignorants ou arriérés, — qu'on leur donne le nom qu'on voudra, — puissent indéfiniment échapper aux conséquences des modifications moléculaires que leur mauvaise conduite provoque insensiblement dans la composition de leur organe périsprital ; et certainement il n'y a rien de contraire à la raison de croire que cette altération des fluides aboutisse à un changement de séjour, à un véritable exil, sans qu'il soit besoin de faire intervenir directement la Divinité dont les lois sages et prévoyantes amènent *toujours* l'accomplissement de sa volonté, en fournissant à toutes ses créatures, si bas tombées qu'elles soient, les occasions de relèvement nécessaires pour accomplir leurs destinées, de sorte que l'Evangile a pu dire avec la plus haute vérité : « que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Et qu'on n'accuse pas ici la justice ou la bonté de notre Père commun ; quant à sa justice, elle est entièrement hors de cause, puisqu'elle est égale pour tous, et qu'elle se borne à laisser leur libre cours aux lois édictées en vue de l'évolution universelle des mondes et de leurs habitants. Pour sa bonté, il en donne des témoignages multipliés jusqu'à l'infini à ces malheureux égarés en les avertissant sous toutes les formes de l'immense danger qu'il y a pour eux à persister dans leurs agissements si contraires à leurs véritables intérêts. Que d'existences corporelles successives n'ont-ils pas eues dans lesquelles les occasions de s'instruire et de revenir à de meilleurs sentiments ne leur ont pas manqué !

Que de fois n'ont-ils pas, dans les espaces où ils habitaient après la mort, reçu de ce fluide des esprits élevés qui descendait vers eux pour leur porter la parole de relèvement et de progrès, et venait, comme une lumière bienfaisante, faire le jour dans leur conscience et éclairer la sombre voie dans laquelle ils s'étaient engagés pour leur montrer qu'elle aboutissait fatalement à un précipice insondable ! Ils ont été sourds à ces avertissements ; ils ont repoussé ces sollicitations si fraternellement réitérées ; ils ont volontairement fermé les yeux à cette lumière, ils ont négligé de parti pris les occasions innombrables qui leur étaient

fournies de dépouiller le vieil homme et d'aborder les œuvres de réparation nécessaires pour effacer leur passé. Et vous voudriez que Dieu, par une sorte de pitié malsaine pour ces êtres dégradés et obstinés, par un oubli inconcevable de ses devoirs de père commun de tous, les laissât dans un monde dont ils contrarient l'évolution, poursuivre tranquillement leurs agissements qui consistent à confisquer à leur profit, la part de vie et de salut destinée aux autres créatures ! Mais si Dieu agissait ainsi, il serait le tyran de la majorité de ses enfants au profit d'une minorité indigne ; pour favoriser quelques privilégiés, il permettrait la spoliation du plus grand nombre ! Non ! cela ne se peut pas, parce que Dieu ne peut pas être injuste, partial et dénué de sagesse !

Mais est-ce à dire pour cela que Dieu, abandonnant ces malheureux et, leur retirant à tout jamais l'appui de sa main paternelle, les laisse tomber dans le néant, ou les voue aux supplices éternels de l'enfer ? Non certes ! Nous avons dit que toutes les créatures devaient *fatalement* aboutir à l'Unité divine. L'occasion ne manque jamais aux esprits égarés de reprendre la bonne voie qu'ils avaient quittée ; mais plus ils s'étaient obstinés dans le mal, et plus longtemps ils auront à souffrir. Il y a des mondes d'expiation sur lesquels ils seront relégués, mais avec la possibilité de s'incarner dans des corps humains, moins parfaits, il est vrai, que ceux qu'ils ont habités autrefois, mais dans lesquels cependant ils pourront oublier momentanément leur passé et se débarrasser en partie de ce fluide qu'ils avaient vicié par leurs mauvaises pensées, et dans lequel ces pensées se sont conservées, et se réfléchissent sur leur âme comme le tableau vivant de leur déchéance, ce qui constitue le tourment le plus terrible qu'ils puissent endurer.

Mais ce fluide, instrument obligé de leur expiation, il leur sera donné de le modifier par leur repentir et leur soumission à la volonté de Dieu ; de sorte qu'il perdra peu à peu ses anciennes tendances, et que l'oubli et l'apaisement se feront insensiblement dans leur âme troublée. Mais pour cela, il faut qu'ils consentent à accepter les vicissitudes de nombreuses existences corporelles ; qu'ils renoncent à la pensée qu'ils ont pu nourrir tout d'abord de remonter vers le monde qu'ils avaient quitté avant d'avoir, par les souffrances de l'incarnation, transformé leur organe périsprital, et purifié leur âme.

S'ils persistaient à refuser de recourir à ce moyen de régénération, s'ils continuaient à faire dans l'atmosphère spirituelle du monde où ils ont été relégués les mauvais actes dont ils sont coutumiers ; s'ils s'obstinaient à vouloir répandre le mal autour d'eux en abusant de leurs connaissances fluidiques pour se constituer en association malfaisante et rétrogradé ;

Oh ! alors ils seraient de nouveau, et toujours par la voie des attractions fluidiques, chassés de ce monde sur lequel ils auraient délibérément persisté dans leurs œuvres perverses, en méprisant les leçons, si terribles pourtant, de leur première chute ; et ils seraient relégués sur une planète encore plus arriérée, où l'espèce humaine n'existerait pas encore ; et là ils en seraient réduits à opter entre ces deux alternatives extrêmes : ou bien de conserver indéfiniment le souvenir poignant et sans cesse torturant de leurs fautes et de leur situation passée ; ou bien de rejeter loin d'eux ce fluide pour lui permettre de se purifier au milieu des éléments en fusion de la planète naissante. Dans ce dernier cas, et par suite de la désagrégation de leur organe périsprital, ils tomberont dans une sorte de trouble et d'inconscience dont l'envahissement progressif leur donnera la sensation de l'anéantissement, en obscurcissant en eux toute notion d'existence personnelle, et dont ils ne se réveilleront qu'après avoir passé par les séries végétales et animales où il leur sera donné de réparer en partie le mal qu'ils ont fait jadis, en contribuant, à l'aide du fluide dont ils se sont enfin séparés, à faire progresser cette matière qui sera pour des milliers de siècles leur demeure forcée ; et ils ne pourront quitter ce lieu d'expiation qu'après avoir *payé jusqu'à la dernière obole*, c'est-à-dire après avoir fait autant de bien en travaillant à l'avancement de ce monde qu'ils avaient fait de mal en retardant le progrès des planètes sur lesquelles s'étaient développés leurs instincts égoïstes et rétrogrades.

Nous savons que cette théorie est en opposition avee les vues de notre vénérable Maître, M. Charles Fauvety. Nous savons aussi qu'elle est repoussée par un grand nombre de croyants à l'immortalité de l'âme et à ses vies successives ; mais cependant nous avons l'intime conviction d'être dans le vrai et nous nous croyons obligé de faire tous nos efforts pour persuader nos frères comme nous avons été persuadé nous-même à la suite de longues et persistantes méditations. — Nous demandons à nos lecteurs la permission d'insister spécialement sur ce point et de leur développer les raisons qui ont assis inébranlablement notre croyance. Ce n'est pas par esprit de système et de parti pris que nous revenons si souvent, ici et ailleurs, sur cette question. Des motifs d'un ordre plus élevé nous guident. Nous pensons, comme nous l'avons dit plus haut, et en cela nous sommes heureux de nous trouver d'accord avec M. Fauvety, que notre devoir ca-

pital est d'instruire nos frères, de leur donner *gratuitement* ce qui nous a été donné à nous-mêmes. Nous ne sommes ici que l'*écho* des voix des désincarnés, et notre mission se borne à redire ce qu'ils nous ont appris. Nous avons la ferme persuasion que cette révélation de la destinée future des esprits arriérés et obstinés dans le mal aura pour conséquences d'en arrêter un grand nombre sur la pente dangereuse où les entraîne leur égoïsme. Qui sait? Ces lignes, en tombant sous leurs yeux, réveilleront peut-être en eux les souvenirs encore confus de leurs expiations passées! C'est là notre désir le plus ardent, inspiré par l'amour fraternel que nous leur portons, car ils sont nos frères, et nous les aimons, pour si égarés et si coupables qu'ils puissent être, et notre plus grand bonheur serait de les voir se rallier à la grande phalange du Christ. C'est pourquoi nous considérons comme une *obligation de conscience* de leur expliquer ces vérités et de nous faire le porte-voix de nos frères plus avancés en transmettant aux autres les enseignements qu'ils veulent bien nous donner.

L'objection qui vient tout naturellement à la pensée, lorsqu'on parle de rétrogradation des esprits humains vers les règnes végétal et animal, est celle-ci : comment Dieu peut-il permettre que des êtres intelligents retombent dans l'inconscience absolue, et quelle efficacité peut avoir, au point de vue du relèvement moral cette déchéance dont l'esprit ne saurait garder aucun souvenir et qui, par conséquent, est pour lui lettre morte? Nous pourrions répondre d'abord que cette objection s'applique tout aussi bien aux renaissances successives; car l'esprit qui s'incarne à nouveau dans un fœtus humain en voie d'évolution perd pour quelque temps la conscience de lui-même ; il y a dans sa mémoire une solution de continuité qui l'empêche d'apercevoir son passé ; par conséquent, il est hors d'état de comprendre tout d'abord la portée de sa nouvelle incarnation au point de vue de son progrès. Et cependant la doctrine des vies successives est admise sans difficulté par la plupart de ceux qui répugnent à accepter la théorie de la régression vers les règnes inférieurs de la nature.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce point, et sans vouloir insister plus longtemps sur cette considération, qui cependant est faite pour donner à réfléchir, nous entrons de plein-pied dans le cœur même de la question, et nous abordons l'examen des causes et des conditions de cette rétrogradation; nous espérons démontrer qu'elle n'est qu'une application des lois naturelles déjà connues.

Afin de rendre notre démonstration facilement compréhensible pour tous, il est nécessaire d'abord d'étudier le mécanisme de la pensée et de la conscience, et de déterminer à quelles causes il convient d'attribuer la possession consciente de nous-mêmes. L'esprit ou être intelligent qu'il soit uni à la matière corporelle ou bien qu'il séjourne dans le milieu éthéré avec son corps fluidique, n'est pas un point mathématique isolé dans l'espace; c'est un composé multiple d'atomes, une association d'éléments soumis à un équilibre déterminé et formant un tout dont chaque partie est en relations intimes avec les autres ; parmi ces atomes il s'en trouve un, parvenu à un degré d'élaboration supérieure à celui des autres; c'est l'âme : véritable soleil, astre dirigeant de ce petit système fluidique; sa mission consiste à *éveiller l'inertie* de ces atomes, à leur infuser la *vie spirituelle* et à l'entretenir par son action constante. Toute âme ou esprit est un foyer de forces rayonnant sous forme de pensées ; ces pensées, si elles n'étaient arrêtées et comme réfléchies par les éléments atomiques constituant l'atmosphère fluidique de l'âme, passeraient inaperçues pour elle et se perdraient dans les espaces infinis, en raison même de la puissance et de la rapidité de leur émission. C'est là un phénomène qui s'observe dans l'ordre physique; ainsi la lumière n'est appréciable par nos sens qu'autant qu'elle est réfléchie par les objets sur lesquels elle tombe, et qui nous la renvoient. Tout le monde sait que la lumière du soleil et des étoiles n'est nullement perceptible en dehors de l'atmosphère des planètes, et que les espaces interplanétaires et intersidéraux, qui cependant sont traversés par les rayons émanés des astres, restent entièrement obscurs.

Mais de même que tous les corps matériels ne sont pas également aptes à réfléchir la lumière, qu'il y en a certains qui, au lieu de la renvoyer, l'absorbent en eux-mêmes, ainsi, dans l'ordre fluidique, il se trouve des atomes qui loin de refléter la pensée *cette lumière des fluides*, s'en imprègnent au contraire et la retiennent; et cela arrive toujours quand les éléments sont au début de leur évolution spirituelle; la pensée doit rester en eux pour les *spiritualiser*; cette force d'une nature mystérieuse agit à la longue sur leur essence intime, et ce n'est que lorsqu'ils en ont été pénétrés, *saturés* pour nous servir d'une expression technique, qu'ils sont aptes à la renvoyer pour qu'elle puisse produire sur d'autres éléments les effets qu'elle a déjà accomplis sur eux-mêmes. Il s'en suit que l'âme ou principe dirigeant du groupe fluidique périspital a d'autant plus conscience d'elle-même et se possède davantage que les atomes qui l'entourent ont été depuis plus longtemps soumis à la pénétration de la pensée, et en sont plus imprégnés; de sorte que si l'âme était entourée d'éléments tellement saturés qu'ils ne pussent plus absorber une seule

pensée aucune de celles qu'elle émettrait n'échapperait à son appréciation, et elle aurait la pleine et parfaite conscience d'elle-même. Au contraire, si elle est en présence d'atomes *vides* et *avides* de pensées — qu'on nous passe cette espèce de jeu de mots qui rend bien ce que nous voulons dire —, elle se trouvera dans un état d'inconscience absolue parce qu'aucune de ses pensées ne lui reviendra, toutes étant absorbées par le fluide ambiant.

En leur qualité de frères aînés de ces atomes en voie d'évolution spirituelle, le devoir des esprits est de partager avec eux leur force pensante, toujours proportionnée à leur développement intellectuel. Ils doivent sans cesse faire rayonner leurs pensées vers les atomes périspritaux pour que, de là, et lorsque ceux-ci se sont saturés, cette distribution de force s'étende au milieu ambiant; c'est ce que font tous les esprits soucieux d'accomplir leur destinée en restant fidèles à la mission que Dieu leur a confiée d'être ses collaborateurs dans l'œuvre de la création. Lui, le Père commun projette sans interruption sa pensée sur l'univers entier, il est la source suprême et sans cesse renouvelée de cette force universelle qui, grâce à ses multiples métamorphoses agit autant sur les mondes matériels que sur les éléments spirituels. C'est lui qui renouvelle la provision de chacun de nous lorsque nous l'avons épuisée pour le bien des autres ; mais, de même qu'il ne reste pas un instant inactif, il veut aussi que nous agissions incessamment dans la mesure de notre puissance fluidique. Jésus, son envoyé, nous l'a dit : « Soyez parfaits, comme le père est parfait » ; et, ailleurs : « il n'y a qu'une loi c'est de s'aimer les uns les autres ». Tous les atomes de la création sont les enfants de Dieu au même titre. Il a mis en chacun d'eux la dose de force nécessaire pour faciliter son évolution providentielle. Mais cette force ne doit pas rester stagnante ; lorsqu'elle a agi sur des créatures d'un ordre donné, elle doit passer à d'autres moins avancées pour leur permettre de monter à leur tour d'un degré dans l'échelle des êtres. C'est pourquoi il alimente sans cesse notre provision d'énergie à mesure que nous la transmettons fidèlement à nos frères inférieurs.

Il s'ensuit que l'égoïsme est le vice le plus répréhensible et le plus dangereux auquel un être intelligent puisse s'abandonner : chaque fois qu'il garde pour lui la portion de force destinée aux autres, il se rend coupable d'une faute très préjudiciable non seulement à ceux qu'il prive ainsi de la *manne divine*, mais encore à lui-même ; car la force qu'il conserve contrairement aux lois de la nature s'oblitère en lui et dévie absolument de sa voie normale. De même que l'eau se corrompt dès qu'elle croupit et cesse de couler, de même la force fluidique se vicie en restant longtemps incorporée dans le même esprit. Dieu veut que le courant qu'il a établi entre lui et ses créatures ne soit jamais interrompu, et il a pris ses mesures, c'est-à-dire qu'il a institué des lois, pour que l'ordre soit rétabli là où il aurait été troublé par des volontés contraires à la sienne.

Essayons de déterminer les conditions dans lesquelles s'accomplit cette violation des lois divines ; nous verrons ensuite comment *toutes choses sont rétablies* par le jeu normal de ces mêmes lois.

Nous avons dit en commençant que les esprits se groupaient dans les espaces d'après leurs aspirations et leur état moral. Supposons un groupe d'esprits égoïstes voulant retenir pour eux la force divine dans l'espoir d'acquérir ainsi plus de puissance. Voici quels sont leurs agissements. D'abord ils se constituent en association dans le milieu éthéré s'appliquant à recruter le plus grand nombre possible d'esprits partageant leurs vues et animés comme eux de la ferme intention de ne plus s'incarner. A mesure que leur nombre s'accroît, ils mettent leur force en commun et s'en servent avec plus d'efficacité pour lutter contre les tendances qui les sollicitent vers la planète où les affinités de leur fluide les forceraient bientôt à prendre un corps charnel, Ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'ils réussissent à vaincre les attractions de la masse planétaire : à cet effet, ils n'ont garde de laisser leurs pensées rayonner au loin ; au contraire, ils les concentrent en eux-mêmes, s'en faisant un instrument d'excitation mutuelle et tournant toutes leurs facultés vers la réalisation de leurs desseins égoïstes. Une fois lancés dans cette voie, il leur est difficile de s'arrêter. Non contents de garder pour eux l'énergie qui rayonne naturellement des fluides remplissant les espaces qu'ils traversent, ils s'avisent, dans leur avidité insatiable pour tout ce qu'ils croient pouvoir augmenter leur puissance, ils s'avisent de saisir les atomes de fluide étranger, de les incorporer à leur périsprit et là de les soumettre à une sorte d'élaboration intime pour en extraire et s'approprier la force qu'ils recèlent et que Dieu avait mise en eux pour réagir sur leur essence et amener leur spiritualisation. Et lorsqu'ils ont consommé cette monstrueuse spoliation, ils rejettent loin d'eux ces éléments devenus par leur faute une substance inerte privée du germe divin destiné à les faire progresser.

CÉPHAS.

Le travail à travers les âges

(*Suite*).

Les prêtres, afin de dominer sûrement les masses, les abrutissent par un culte grossier souvent barbare et sanguinaire, et, par l'enseignement des superstitions les plus enfantines, les plus idiotes. Pour eux, et pour de rares initiés admis dans les temples, ils réservent une doctrine religieuse supérieure et un culte élevé; mais pour recevoir cet enseignement supérieur, il fallait passer par d'interminables épreuves qui avaient surtout pour but de s'assurer la discrétion de l'initié, car rien ne devait transpirer dans la foule de ce qui se disait et de ce qui se faisait dans les lieux secrets des temples.

L'Egypte n'a pas seulement à se glorifier d'avoir été un foyer religieux, elle a été aussi un foyer de civilisation. Elle a su, dès son origine, labourer la terre, élever des monuments plus parfaits que ceux dont nous avons déjà parlé, et cependant ce n'était qu'un héritage. Elle a eu aussi son écriture particulière, composée de signes représentatifs des idées, et ces signes étaient nombreux et compliqués. Cette écriture, elle l'a simplifiée plus tard, en lui donnant les sons à reproduire; c'est l'écriture phonétique dont nous nous servons tous, Européens, mais les alphabets ne sont pas identiques pour la forme des lettres, pas plus que pour les sons qu'elles doivent traduire en quelque sorte.

Ces âges reculés voient naître encore l'art de monter les chevaux, de les atteler à des chars. Il y eut même une race de cavaliers si habiles que dans la vivacité de ses imaginations, la légende en fait une race merveilleuse, les Centaures, moitié hommes moitié chevaux.

La marine commence aussi à se développer. L'homme s'aventura d'abord sur les eaux paisibles des rivières et des lacs; sa barque fut un tronc d'arbre creusé, car il avait remarqué que le bois surnage; puis, il assembla des pièces de bois quand il connut les métaux, et construisit une embarcation plus grande. S'il habitait le bord de la mer, il côtoyait le rivage, et peu à peu il s'avança sur le perfide élément quand il aperçut une terre devant lui. La curiosité le poussant, il tenta des voyages plus lointains; mais pour cela, il lui avait fallu faire un bateau de grandes dimensions. Ces premiers bateaux, presque semblables pour la forme à des coquilles de noix, lourds à manœuvrer à la rame, ne faisaient pas beaucoup de chemin. La voile ne fut inventée que beaucoup plus tard. Ces massives constructions ne s'éloignaient jamais beaucoup des côtes, car les moyens manquaient pour se diriger sur le vaste Océan. Combien d'efforts, de patience, de tentatives infructueuses avant même d'arriver à ce grossier et informe résultat. Néanmoins, ne jetons pas un regard méprisant sur ce monde d'alors. C'est encore un chaos intellectuel et moral; mais ce n'en est pas moins le germe fécond d'où sont sorties les précieuses découvertes dont nous jouissons aujourd'hui, et qui sont elles-mêmes le prélude de découvertes peut-être bien plus merveilleuses encore que nous réserve l'avenir.

Sauf l'architecture et l'écriture, aucun art proprement dit n'a encore paru sur la terre. Peut-être, le dessin fut-il pratiqué avant l'écriture, mais il a laissé peu de traces permettant d'établir sa date chronologique. Il a dû prendre naissance dans une antiquité très reculée, et cela se comprend.

L'homme primitif et l'enfant se ressemblent par plus d'un côté. Donnez du papier et un crayon à l'enfant, bien vite, il essayera de tracer quelques traits qui n'auront de ressemblance avec l'objet qu'il veut représenter que dans sa vive imagination; l'homme primitif n'avait ni papier ni crayon, mais il avait la pointe de silex, de bronze, et la terre glaise séchée. Les premiers dessins ont dû paraître sur les poteries; il y en a eu sur les manches des couteaux de silex; nos musées archéologiques sont là pour le prouver. L'application de la couleur sur les dessins s'est faite certainement beaucoup plus tard. Le dessin artistique se trouve en Egypte et en Grèce, après, où il acquiert une une grande perfection. C'est dans ce petit pays que va se faire désormais le travail le plus actif et le plus merveilleux; et de là il rayonnera tout autour en jetant partout un vif éclat. C'est aussi sur ce sol fécond et merveilleux de la Grèce que le génie humain, sortant de ses langes, donnera les plus belles œuvres littéraires et fera connaître au monde cette puissance encore inconnue, la liberté. C'est aux chauds rayons de cette aurore nouvelle que ce petit peuple grec deviendra grand par ses œuvres, qu'il sera l'éducateur de tout le monde occidental. Du jour où les Egyptiens et les Grecs, leurs fils, auront dépouillé la robe de l'enfance pour entrer dans la virilité, l'homme marchera bien plus vite dans son travail de perfectionnement. Les premières difficultés surmontées, adieu les tâtonnements et les erreurs. Oui, si des races arriérées ne venaient pas sans cesse se jeter sur les peuples avancés, et renverser le flambeau qui les éblouit, au lieu de les éclairer. Telle a été la terrible période des invasions barbares. Mais il est toujours resté quelques points où la lumière a continué de briller, et de ces points le progrès est parti de nouveau à la conquête du monde.

Au milieu de cet épanouissement de la civilisation dû au travail incessant des générations, quelques hommes sont apparus pour donner un développement à la culture morale de l'homme, trop négligée par les prêtres de tous les cultes d'alors.

Ces hommes, aux sentiments religieux si purs et si élevés ne purent faire goûter leurs doctrines qu'à un petit nombre. Socrate, Platon, Aristote jettent un vif éclat par leurs idées supérieures, leur savoir; mais leurs écoles finissent par disparaître. Un autre grand homme, méconnu celui-là, a laissé de plus grandes traces de son passage. Jésus de Nazareth a rappelé dans un enseignement parabolique les lois morales auxquelles l'homme doit se conformer s'il veut progresser réellement. Jésus n'a point apporté au monde une doctrine nouvelle, il a popularisé l'enseignement moral de l'Inde, où il a probablement été s'instruire pendant environ vingt ans; pendant ce laps de temps l'Evangile resre muet sur son héros. Si cette simple et sage morale eût été pratiquée; si elle n'eût pas été accaparée et exploitée, falsifiée et dénaturée par les soi-disant successeurs des Apôtres, le progrès moral eût été tout autre que celui que nous pouvons tous constater. Les inventions du catholicisme furent aussi funestes au point de vue moral que les invasions barbares l'ont été au poiut de vue matériel et intellectuel.

Mais l'homme est doué d'idéalités; il n'est donc pas toujours resté courbé sous le double despotisme matériel et moral; il a eu des échappées vers le bien, vers le vrai, vers le beau réels. Il a donné essor à son imagination au moyen âge en accomplissant les merveilles de l'art gothique; il a donné des poésies pleines de grâce et de fraîcheur; il a essayé de prendre un peu de liberté en achetant ce bien précieux au milieu de mille luttes, de mille entraves. A l'époque de la Renaissance, renaissance toute païenne, la musique devient un art et une science, la peinture atteint un point si haut qu'il n'a pas été atteint depuis.

C'est aussi l'époque des grandes tyrannies et des grandes hontes pontificales. Il semble que l'homme s'élève d'autant plus dans le beau, dans l'idéal, que le réel est plus laid, plus monstrueux.

C'est encore l'époque de la grande réforme religieuse de Luther qui aurait pu être si belle, si fructueuse, si, parmi les réformés, il ne s'était pas formé un sacerdoce qui n'a pu dépouiller les antiques habitudes de tous les sacerdoces.

Au milieu de toutes les luttes fratricides qu'engendre le fanatisme catholique et le fanatisme réformé, il semble que tout travail soit paralysé. Il n'en est rien. Ces passions surexcitées finissent par s'apaiser, mais non par disparaitre, et alors apparaît une ère nouvelle, celle du despotisme de Louis XIV qui voit éclore un siècle littéraire et artistique comparable à celui de la Renaissance. L'esprit humain s'ouvre de nouveau à l'idéal, au beau. Il faut des siècles de souffrances accumulés pour qu'il s'ouvre au bien, au vrai.

La recherche du bien n'est tentée sérieusement que lorsque l'excès des douleurs de toutes sortes a enfin ouvert les yeux et ému le cœur de quelques-uns. On consent alors à penser que cette multitude qui gémit et qui peine depuis tant d'années peut bien être appelée à un sort moins misérable; du reste, cette multitude commence à faire entendre sa voix, et alors elle trouve quelques défenseurs. Ces défenseurs, ce sont surtout ceux qu'on appelle les philosophes, en leur jetant ce nom à la face comme une injure. Le monde bien pensant d'alors est gêné par les réclamations faites au nom des prolétaires et par les appels au bon sens et à la raison qui proscrit la sainte Église. Elle les accuse d'impiété, eux, pour la plupart bien plus vraiment religieux que les orthodoxes. Enfin, devant les odieuses résistances intéressées, la révolution légitime éclate; elle demande la suppression des abus et des privilèges. C'est la grande lutte pour le bien qui éclate, et elle dure toujours; car ce n'est que par lambeaux, c'est en perdant aujourd'hui ce qui a été acquis hier qu'elle gagne péniblement quelques pouces de terrain. Et ce n'est pas seulement la lutte pour le bien, c'est aussi la lutte pour le vrai. L'homme est las de souffrir, l'homme est las d'être trompé; mais il dépasse la mesure dans ses revendications, comme il a dépassé la mesure dans ses souffrances : il ne veut rien qui le gêne, et il rejette tout frein, toute autorité même légitime. On l'a trompé en lui enseignant une fausse religion, un faux Dieu., et il ne veut plus ni religion ni Dieu. Dans ces excès, l'homme trouvera encore la souffrance. Mais depuis un siècle, que d'idées remuées ! Ne croyez pas qu'elles ne se soient pressées que dans le sens que je viens d'indiquer! Non, elles ont fourmillé aussi dans le domaine de la science, des inventions, des découvertes. Véritablement l'humanité entre dans une voie nouvelle.

Ce siècle est un siècle de gigantesque enfantement. Voyez : le télégraphe électrique, la vapeur utilisée pour les chemins de fer, la navigation, les industries de toutes sortes, les dernières merveilles, le téléphone, le phonographe, l'exploration de toute la terre dans ses recoins les plus ignorés, la chimie, l'étude et l'application du fluide électrique à l'industrie; et des hommes comme Victor Hugo; mille chose encore qu'il serait trop long d'énumérer. Non, jamais le travail n'a été accom-

pli avec une pareille intensité, jamais il n'a porté sur des objets plus divers. Nous sommes enfiévrés par le travail. A quoi cela aboutira-t-il?

Ces efforts gigantesques et universels ne sont pas faits au hasard; une volonté supérieure les provoque, dans un but d'amélioration, de progrès, c'est évident. Rappelez-vous le point de départ, voyez où nous en sommes; je ne dis pas le point d'arrivée, car nous n'arriverons jamais. Toujours en avançant de nouveaux horizons se découvriront à nos yeux, appelant notre attention, nos désirs, nos aspirations, nous attirant toujours avec une force irrésistible. Mais ne nous effrayons point de cette perspective. Au fur et à mesure que l'homme se développe, le travail devient de moins en moins difficile et offre des charmes toujours plus puissants. Ah! que penser de la Bible et de ceux qui l'enseignent, quand ils nous disent : Le travail est une punition, Dieu l'a imposé à l'homme parce qu'il a désobéi. Ce ne peut être vrai. Par le travail, la cause suprême nous a associés, nous les infimes, nous les infiniment petits, à son œuvre éternelle. Son incessante activité qui crée et qui maintient sa création nous convie à utiliser toutes nos forces physiques, toutes les puissances de notre intelligence et de notre cœur pour faire œuvre utile et bonne. Et nous refuserions une telle collaboration pour nous réfugier dans une lâche et honteuse oisiveté? Non jamais.

Nous ne pouvons pas tous faire des prodiges, mais nous pouvons tous faire quelque chose, dans notre sphère si modeste, si bornée soit-elle. A l'œuvre donc, tous avec courage et même je dirai avec un noble orgueil et une insatiable ambition. Orgueil et ambition légitimes, faire de plus en plus et de mieux en mieux. Or, le terrain sur lequel doit se porter tout particulièrement notre activité féconde, c'est le terrain philosophique et religieux. Quel vaste défrichement s'offre à nous. Que d'idées vraies enfouies et étouffées par l'ivraie des idées fausses, à nous d'arracher les unes, de faire fructifier les autres. Comprenons bien notre tâche, et accomplissons-la avec méthode. Nous ne ferons rien de solide, rien de durable si nous voulons édifier la vérité sur l'erreur. Attaquons-nous d'abord à l'erreur, surtout à l'erreur religieuse, la plus dangereuse, la plus tenace, parce qu'elle s'appuie sur l'ignorance et sur les intérêts matériels. Quand nous l'aurons ébranlée en jetant à pleines mains la lumière au milieu des ténèbres, en racontant l'histoire vraie, et non l'histoire arrangée pour les besoins de la cause cléricale, alors nous pourrons espérer le triomphe de la vérité. Que ce soit sans cesse le but de nos efforts; que rien ne nous décourage. Si nous nous posons en champions de la vérité, nous devons vaillamment soutenir notre drapeau. Que pas une désertion, pas une défaillance ne se produise dans nos rangs! En avant donc, pour la vérité, par le travail intellectuel et moral!

Mlle Moissonnier.

ERRATA. — C'est par erreur que dans le dernier numéro « Le Travail à travers les âges » a été signé Foulon.

Correspondance

Boston, Mass, Etats-Unis, 6 James Street.
19 août 1889.

Cher Monsieur,

Invité par M. le professeur Lucien Pusch d'être présent au Congrès spiritiste à Paris, je regrette de ne pouvoir accepter, mais je désire y envoyer une courte communication. Comme je ne connais l'adresse personnelle d'aucun membre du Congrès, je prends la liberté de l'envoyer à vos bons soins selon l'avis de M. le professeur. Veuillez avoir la bonté de présenter ma communication au Congrès, me fiant entièrement à votre courtoisie, Je vous envoie aussi « le Journal de l'Homme » et le « Manuel de la Psychométrie » dont il est question dans ma communication, espérant qu'il vous sera possible de les lire en anglais.

J'espère bientôt pouvoir annoncer que nous avons établi ici un collège médical où les vérités de la science seront reconnues.

Veuillez accepter, cher Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération.

Joseph Rodes Buchanau.

Monsieur Gabriel Delanne,
Paris. (France).

P. S. — J'envoie aussi, à vos soins, le « Manuel de Psychométrie » et The Journal of Man » adressés au président du Congrès spiritiste.

AUX MEMBRES
DU
Second Congrès Spirite à Paris
1889

Empêché par d'indispensables devoirs d'être présent à votre très honorée réunion, je prends la liberté de vous offrir quelques suggestions basées sur des études scientifiques poursuivies pendant plus d'un demi-siècle, et dans lesquelles j'ai pu

réaliser la base scientifique du spiritime dans la constitution humaine, ainsi que le fait que je n'ai nullement hésité de la propager dans des Ecoles de médecine où je fus appelé à traiter la biologie ou la philosophie médicale.

C'était en 1841 et 1842 que j'ai découvert dans la cervelle humaine la localisation des facultés par lesquelles l'homme obtient la connaissance des réalités qui n'appartient pas au monde matériel. En stimulant ces arguments et ces facultés, j'ai trouvé que ceux qui sont ignorants ou sceptiques sur tels sujets peuvent gagner des idées personnelles du monde des esprits. Par conséquent, j'étais déjà bien préparé à comprendre et à défendre les phénomènes physiques du spiritisme au moment où ils furent annoncés de Hydesville, New-York, en 1848.

La certitude de l'existence du monde des esprits peut être aisément acquise par méthode scientifique que j'ai enseignée, et cela sans attendre que les esprits vinssent auprès de nous. La science de la psychométrie, découverte, nommée et publiée par moi le premier en 1842, démontre qu'une très grande partie de la race humaine possède les facultés psychiques, qui saisissent les vérités spirituelles, suffisamment développées pour communiquer avec le monde spirituel, et cela même dans leur état normal sans avoir recours aux conditions mesmériques qui furent employées avec tant de succès par Cahagnet. Directions complétées à cet égard ainsi que la philosophie entière sur ce sujet ont été publiées par moi dans le « Manuel de la Psychométrie » en 1885, maintenant à la troisième éditions, et qui sert à convaincre tous ceux qui en ont pris connaissance.

Mon très honoré aussi M. le professeur Denton, dont la mort fut une perte irréprochable à la science, a démontéré dans son admirable ouvrage en trois volumes, nommé : « L'âme des choses » (*The soul of Things)* combien la psychométrie peut profondément pénétrer dans les recherches de la géologie, paléontologie et de l'histoire. Aussi l élucdiation de cette science démontrée par moi prouve qu'une très grande majorité des personnes sont capables d'exercer leur pouvoir psychométrique pour gagner une connaissance définie du monde des esprits, du vrai caractère des fondateurs des religions diverse, de la valeur ou la vérité de l'histoire religieuses, en somme, de toutes ces choses, sur lesquelles, dans le passé, le savoir de l'humanité dépendait de la théologie spéculative aussi bien que les superstitieuses impostures des prêtres. Je regarde donc la psychométrie comm une émancipation finale et complète des anciennes superstitions, en même temps qu'elle nous présente des vérités les plus sublimes.

Que le monde des esprits vienne à nous ou que nous allions vers eux, les mêmes vérités en résultent; mais je voudrais proposer que par la méthode psychométrique pure et simple, qui nous permet dans notre état normal d'explorer les sphères spirituelles, nous essayions d'obtenir une connaissance claire et digne de foi, avec moins de risques de tomber dans les illusions créées par l'imagination, confondant les conditions objectives et subjectives.

Des communications supérieures sont en vérité d'une valeur inestimable; mais l'expérience a démontré que celles obtenues par la médiumnité ont besoin d'être rigoureusement contrôlées et acceptées avec infiniment de précaution pour nous rendre enfin quelque chose d'une valeur scientifique; d'autre part, le procédé strictement normal de la psychométrie, bien que moins brillant, est moins apte à nous illusionner.

Le pouvoir psychométrique qui dévoile le vrai caractère d'une personne qui nous écrit, et qui même poursuit sa condition *post mortem*, — qui pénètre les mystères des maladies au delà du savoir des Facultés de médecine les plus savantes, se place en vérité au même niveau que le microscope et le télescope par vertu de son exactitude scientifique, tandis qu'il les surpasse par sa pénétration dans un nouveau monde scientifique si grand et si brillant que je me trouve justifié en parlant de l'avenir de la science psychométrique comme de l'aube d'une civilisation nouvelle.

Jos. Rodes Buchanan M. D.

Boston, mass. Us. A., 19 août 1889.

On nous informe que M. le Dr Chazafan, nommé vice-président du prochain Congrès magnétique a donné sa démission.

Le Spiritisme en province

NANCY

Aucune organisation spirite n'existait dans cette ville importante depuis la dissolution du groupe fondé il y a quelques années, sur l'initiative du dévoué M. Birmann, de l'Union spirite française.

Nous apprenons que M. Léon Denis, étant allé étudier sur place la méthode suggestive pratiquée avec tant de succès en thérapeutique, par le docteur Liébeault, a été invité par les spirites nancéiens à faire deux conférences qu'il a improvisées les 9 et 12 juillet et à la suite desquelles la création d'une

société d'études et de propagande psychiques a été décidée.

Le comité d'initiative, composé de MM. Oliot, aide-magnétiseur du docteur Liébeault, Mouton, Billière, Simon, Mlle Bruyer, etc., s'occupe de réunir les adhésions, qui arrivent déjà de toutes parts, un local est trouvé, rue Héré, 17; une bibliothèque spirite est en voie de formation, grâce aux éléments nombreux que contient la métropole de l'Est, on espère que la nouvelle société prendra une place considérable parmi celles qui existent en France. Elle sera représentée au Congrès de septembre.

Nous devons ajouter que M. Léon Denis a été puissamment assisté par Madame Agathe Haemmerlé, d'origine danoise, spirite et théosophe distinguée, connue pour ses traductions scientifiques et dont le concours sera fort utile à nos frères de Nancy.

Bibliographie

UN CARACTÈRE (1)

Sous ce titre, il vient de paraître un livre charmant, plein d'intérêt, parfaitement écrit sous la signature de M. Léon Hennique.

L'auteur, dans la vignette qui illustre la première page de son ouvrage apris pour devise : « A bon arbre, bon fruit ». Nous pourrions ajouter : « A bon livre, bonne semence ».

Nous avons signalé déjà plusieurs fois à nos lecteurs le nom de certains romanciers de notre époque sceptique en apparence, qui puisent pourtant à pleines mains des sujets d'étude dans les conceptions philosophiques de nos doctrines. Le fond du volume, « Un Caractère »,est justement un exposé des idées de réincarnation que les spirites se plaisent à admettre. M. Léon Hennique, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, est certainement un adepte de nos théories, car il les expose très élégamment, il les poétise avec talent.

Le jeune marquis Agenor de Cluses est un des fils de l'Emigration.

Elevé par les prêtres, jouissant d'une très grande fortune, il vit par goût en solitaire dans son domaine, jusqu'au jour où il s'éprend de Mlle Thérèse de Montégrier, fille d'un colonel, qu'il épouse par amour. Jamais deux êtres ne furent plus unis et plus parfaitement heureux. Ils partageaient les mêmes goûts, se complaisaient dans les souvenirs qu'ils évoquaient sans cesse, du 17e siècle, comme une réminiscence d'une existence antérieure. On peut dire que leurs âmes vibraient à l'unisson. Mais hélas ! ces joies furent fugitives et de courte durée.

Mme Thérèse de Cluses mourut en donnant naissance à une enfant qui portait le nom de Berthe.

La douleur de l'époux fut immense; on eût dit qu'il en voulait à sa fille d'avoir enlevé la vie à sa mère. M. de Cluses guérit cependant. Il passait des journées entières dans la chambre où mourut sa Thérèse.

Il appelait sans cesse sa bien-aimée, il implorait du ciel un miracle. Un jour, la tenture de l'appartement, paille et or, a l'air de s'animer; chaque meuble craque ; il sent frissonner sa chair, il respire une atmosphère de délices, de subtiles amertumes, et la marquise tant désirée lui apparaît ! Et des larmes de bonheur inondent son visage....

Bien des années se passèrent dans l'alternative des joies de la revoir, et des déceptions lorsqu'elle ne pouvait se manifester. Il devint l'esclave du spectre de sa femme.

Seize ans s'écoulèrent rapidement pour lui. Berthe, sa fille, se marie avec un homme de province; elle devient Mme de Prahecq. L'année suivante, le marquis était grand-père.

Cet enfant ressemblait aux de Prahecq, ce qui rendit le petit indifférent à Agenor.

L'esprit de Thérèse semble abandonner, à cette époque, son illustre époux: un soir même, Thérèse prévient Agenor qu'elle va le quitter; elle lui fait ses adieux. « C'est donc fini de ma vie, s'écrie Agenor, si tu m'abandonnes à jamais ! »

Sur ces entrefaites, Berthe de Prahecq met au monde un second enfant, Laure. Et Agenor s'écrie sans cesse : « Où est ma Thérèse à cette heure ? Quelle planète, là-bas, hors des limites visuelles, contenait le doux être ? femme sans tache, épouse bénie, ange, amour ! Que faire pour la mériter de nouveau ?

Un jour, on lui présente la petite Laure. Le marquis devient pâle d'émotion : l'enfant a les yeux de sa Thérèse. Agenor sanglote à présent. Il retrouve le portrait vivant de sa femme. Laure ne peut être que Thérèse réincarnée ! La chose est possible, certaines des pages écrites médianimiquement l'affirment. Et ceci explique au marquis l'émoi, l'irrésistible tendresse dont le persécuta la chère bambine dès qu'elle fut au monde.

Bientôt pourtant, de jalouses divagations naissent dans l'esprit d'Agenor. Il se met martel en tête, car lui, le marquis de Cluses, ne sera plus l'unique homme aimé dans l'avenir; à quoi bon l'avoir tant

(1) Se trouve chez les éditeurs Tress et Strock, galerie du Théâtre-Français, 8, Paris.

adorée, à quoi bon l'avoir souhaitée, obtenue, hélas! combien la posséderont désormais? Agenor est brisé d'émoton.

Tout à coup au fond d'une allée du parc, on entend de déchirantes plaintes : c'est la voix de la petite Laure ; elle s'est fait en tombant une fracture qui doit la rendre boiteuse. Estropiée, *Laure-Thérèse* deviendra moins enviable; quand à un mariage, il n'y faut plus penser. Ainsi raisonne le marquis dans son égoïsme féroce.

Il propose à son gendre de laisser Laure avec lui, dans son château; il en aura soin, ce qui lui fut accordé et ce qui le ravit.

Laure aimait les moindres actes de son grand-papa, buvait ses ordres, ses paroles. Laure, chaque année, s'éprenait davantage des choses du dix-septième siècle. Et cela égayait le marquis de Cluses.

Laura grandit, la physionomie; le geste, le caractère, tout identique avec ceux de Thérèse.

Quelques années plus tard, M. de Prahecq s'allie à l'empire. Il accepte une sinécure de chambellan à la cour de Napoléon III.

Le plat gredin, s'écrie Agénor demeuré l'ami de Henry V.

Le marquis demande à son gendre une rétractation que ce dernier refuse. De là, une brouille dans la famille.

M. de Prahecq somme le marquis de lui rendre sa fille Laure.

Agénor, la mort au cœur, se sépare de cet enfant qui était tout son bonheur. Il est fou d'épouvante, son cœur est malade; dans sa solitude et son abandon, il appelle à grands cris Thérèse.

Il voit Laure lui apparaître à l'état de dégagement, muette, la face radieuse. C'est bien la même adorée !

Agénor à de mauvais pressentiments : il écrit à sa petite fille; pas un mot de réponse. Il apprend enfin, par voie indirecte, que Laure est souffrante d'une simple bronchite. Faudra-t il donc aller chez ces de Prahecq? La maladie s'aggrave. Agénor part chez ses enfants. Il arrive hors de lui; il aperçoit Laure, nimbée de clarté divine, debout, sereine; Laure presque Thérèse, ressemblante, amalgamées en un merveilleux être avec leur charme réciproque, accru, mêlé, extraordinaire.

Il écoute attentivement : la voix murmure :

« Une fois encore, on m'a permis d'être pour « toi ce que j'étais, guide, soutien, amante. » Et elle trépassa ! . . . .

. . . .

Trente et un ans se sont écoulés. et le marquis de Cluses, vieux, usé, a reconquis son mystérieux pouvoir, entre lui, octogénaire, et le spectre charmeur; ils vont ensemble, escaladant le ciel, jouent, se plaisent, et le marquis n'achève pas de mourir...

Nous ne pouvons qu'applaudir à un tel ouvrage ; aussi engageons-nous sincèrement nos lecteurs à acheter ce bon livre non seulement pour l'étudier, mais le répandre le plus possible.

A. D.

Comment se sont formés les Dogmes.
Par V. COURDAVAUX (1).

Voici un livre fortement pensé et bien écrit. L'auteur s'attache à démontrer combien les dogmes de l'Eglise sont sujets à caution lorsqu'on les examine à la lumière de la critique. Il établit par de savantes recherches qu'il a fallu quatre cents ans aux soixante-quinze livres disparates dont se compose la Bible orthodoxe, pour se faire accepter de l'Eglise latine, sans garantie et sans preuves, par le seul effet du temps.

Il est tel d'entre eux qui repoussent encore de l'ancien testament les Juifs, et du nouveau, l'Eglise grecque, pour ne rien dire des Eglises protestantes. Quant au texte, le nombre de ses variantes dépasse toute imagination, et il n'est pas un verset important dont le sens ait été établi scientifiquement ou puisse l'être.

On comprend dès lors combien est fragile la foi qui ne s'appuie que sur des données aussi incertaines, c'est ce qu'établit éloquemment M. Courdavaux avec une logique irréfutable. Nous publierons prochainement quelques chapitres de ce savant ouvrage que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs.

La Vivisection est-elle une Science ?
Par D. METZGER (2).

Notre frère, bien connu dans le monde spirite comme écrivain et conférencier vient de publier une substantielle brochure dans laquelle il prend à partie les physiologistes les plus célèbres.

Il combat avec énergie la méthode de la vivisection qui n'a jamais, dit-il, conduit à aucune découverte. Il examine successivement les travaux les plus célèbres publiés sur la glycogénie, la chaleur du sang, la physiologie du cerveau, et il montre que des expériences entreprises sur des animaux vivants les savants tirent des conclusions tout à fait opposées.

Le résultat acquis, il s'élève avec force contre ces inutiles et sanglants sacrifices qui ne profitent en rien à la science et qui ont pour seul objectif de martyriser des milliers de pauvres êtres sans défense. Sans adopter toutes les idées de l'auteur nous nous joignons à lui pour demander plus de suite et

(1) Librairie Fisbacher, 33, rue de Seine.

(2) Librairie universelle, 41, rue de Seine. prix: 1 fr.

de méthode dans les recherches physiologiques, et si la vivisection est quelquefois utile, son emploi doit être restreint aux cas d'absolue nécessité.

En somme, un bon livre à recommander aux personnes désireuses d'être au courant des recherches contemporaines exposées simplement et dans un excellent style.

—

Le Spiritisme américain

Mes expériences avec les esprits Par H. Lacroix (1)

Livre original, bizare. Il renferme de curieux renseignements sur le « Spiritisme américain » et la manière d'interpréter les manifestations spirituelles. L'auteur est né dans ce pays; il est lui même médium. Il jouit, dit-il, du pouvoir de commander aux esprits, comme étant un de leurs chefs. Il raconte longuement ses rapports avec ses enfants décédés « *sa douzaine angélique* », comme il les appelle. Il a obtenu les portrait de ses six filles et de ses six garçons, à l'aide de ses facultés médiaminiques et de la photographie. Puis il assista très souvent à la matérialisation complète des corps fluidiques de sa fantastique famille qui, en cet état, boit, mange, casse des noix avec ses dents comme le font de simples mortels?

M. Lacroix affirme, avec un sang-froid imperturbable, qu'il a assisté à l'état de dégagement aux débuts artistiques d'une de ses filles dans l'espace, ainsi qu'à son mariage et à celui d'autres de ses enfants, qu'il a vus grandir dans le monde interplanétaire absolument comme sur la terre. Si c'est là le côté saillant et nouveau du spiritisme américain que préconise l'auteur, nous avouons en toute franchise qu'il ne nous séduit nullement, car il est loin de satisfaire le cœur et la raison.

Nous doutons que cette théorie fantaisiste et contraire à tout ce qui nous a été enseigné par les esprits depuis près d'un demi-siècle, tant en France que dans l'Europe entière, soit accepté, *ipsof acto* par les spirites sérieux, après la lecture de cet ouvrage. Il n'est pas facile de supplanter, et que M. Lacroix le sache, toute une théorie rationnelle et philosophique par la seule énonciation *de faits*, quelque étranges qu'ils paraissent, mais qui sont loin d'avoir reçu la consécration du contrôle universel qui fait naître la confiance en ces matières.

Nous engageons néanmoins nos lecteurs à lire *ce véritable roman* spiritualiste ; ils seront juges eux-mêmes de la critique que notre conscience nous dicte, tout en rendant pourtant justice à la bonne foi de l'auteur qui semble convaincus de ce qu'il avance.

(1) Librairie des Études psychologiques.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la désincarnation de madame Desprêle, la femme du vénérable doyen des spirites lyonnais. Toutes les personnes qui l'ont connue rendront justice à son caractère aimable et à ses vertus domestiques. Nous nous associons à la douleur ressentie par son mari et nous espérons que ses fortes convictions dans la survivance l'aideront à supporter l'amertume de la séparation. Voici la lettre que nous adresse à ce sujet notre confrère, M. Chevallier :

Lyon, 3 août 1889.

« Cher Monsieur Delanne,

« La Société spirite lyonnaise a le regret de vous informer que l'un de ses membres fondateurs du groupe spirite de Perrache, M. Desprêle, vient de perdre sa compagne, Mme Desprêle, née Françoise Bonnevay, désincarnée dans sa soixante-quinzième année à la suite d'une courte, mais cruelle maladie.

« Le 28 juillet, malgré le mauvais temps une foule considérable de spirites a tenu à accompagner son corps à sa dernière demeure; ses funérailles étaient purement civiles.

« Mme Desprêle avait l'estime de tous ceux qui l'ont connue; quoique ayant une maladie chronique qui la faisait souffrir depuis de longues années, elle vous causait toujours avec le sourire sur les lèvres; un caractère doux, esprit charitable, malgré son peu d'aisance, elle trouvait encore le moyen de faire la charité à plus pauvre qu'elle.

« Tout en ayant ses soixante-dix-neuf ans, grâce à la doctrine qu'il a si vaillamment défendue et propagée, notre papa Desprêle, comme nous l'appelons, supporte cette séparation avec beaucoup de courage. Tous les spirites lyonnais prennent part à sa douleur ».

Pour la Société spirite :

Chevallier.

Monsieur Delanne, F.·. en C.·.,

Le groupe spirite de Villié-Morgan vous fait part de la perte qu'il vient d'éprouver à Chiroubles (Rhône) par la désincarnation de Mme Vve Depardon, âgée de 71 ans.

Elle était membre de notre groupe depuis plusieurs années, ses funérailles, purement civiles ont eu lieu au milieu d'une grande affluence, car c'est la première fois dans la région qu'on enterre une femme civilement. On a beaucoup remarqué le le drap mortuaire qui est bleu, parsemé d'étoiles, avec deux ceps de vigne ; de chaque côté du cercueil l'inscription : Naître, mourir, renaître, etc. Le drap appartient au groupe de Deprêle, de Lyon.

Jean-Marie Depardon, fils de la défunte, conduisait le deuil de cet enterrement qui a mis dans une sainte colère tous les catholiques de la commune.

Tous les spirites beaujolais vous félicitent de l'initiative que vous avez prise en profitant de l'attrait qu'offre l'Exposition, qui attire de toutes les parties du monde un grand nombre d'étrangers pour faire un Congrès spirite universel.

N'est-il pas juste que dans ce Paris qui contient, à l'heure actuelle, tant de merveilles enfantées par le génie humain, le spiritisme ait sa place. Nous ne doutons pas que ce Congrès obtienne un grand retentissement et fasse entrer définitivement le spiritisme dans le domaine de la science, si au lieu de discussions on apporte des *faits*; les faits dans toute leur brutalité persuadent beaucoup mieux que toutes les belles paroles.

Il faut montrer que le spiritisme n'est pas une chimère. Nous sommes dans un siècle de scepticisme: ce qu'il faut avant tout, ce sont des preuves; ces preuves, nous pouvons les donner en provoquant, avec l'aide des médiums, les phénomènes spirites : lévitation, matérialisation, écriture directe, apports, etc. En répétant les expériences de W. Croockes, de Home, de Slade et de tant d'autres. Une fois les faits établis, on discutera.

Il faudrait pour cela nommer une Commission de recherches dans le genre de celle de Londres; c'est, à notre avis, le meilleur moyen d'attirer l'attention des corps savants sur cette nouvelle science qui exercera dans un avenir prochain une grande influence sur les peuples.

Persuadés que vous ferez pour le mieux, nous nous en rapportons à votre sage direction et à votre haute compétence.

Les ressources du groupe spirite de Villié-Morgan ne permettant pas d'envoyer un délégué à Paris, les spirites beaujolais seront représentés au Congrès par un de leurs confrères lyonnais.

Vous trouverez ci-contre en un mandat le montant d'une collecte faite parmi les membres du groupe 6.

Agréez, frère en croyance, nos fraternelles salutations.

Benoît Fayard, propriétaire à Villié-Morgan (Beaujolais.) (Rhône).

—

Nous apprenons aussi le départ pour le monde spirituel de M. Fernand Dubois, âgé de 18 ans, qui est décédé le 25 août; nous envoyons à cette famille affligée l'expression sincère de nos condoléances et nous espérons que cet esprit viendra lui apporter les consolations dont elle a tant besoin.

LES MÉMOIRES

D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

M. Babinet, le savant astronome que nous avons perdu au mois de septembre 1869, après avoir cherché longtemps, ainsi que je l'ai dit, écrivait un jour au docteur Feytaud :

« Je voudrais bien avoir avec vous une confé-
« rence sur les moyens à prendre pour produire
« devant le public, qui m'est très sympathique et
« sur lequel je crois avoir quelque autorité, les in-
« croyables phénomènes dont j'ai été témoin et
« dont votre visite m'a persuadé que nous pourrions
« démontrer la réalité.

« Réponse au plus tôt je vous prie. Marquez-
« moi une heure, je serai chez moi. Je suis décidé
« à marcher en avant. »

BABINET.

M. *Thiers*, un de nos plus grands génies comme historien, comme philosophe, comme chercheur en toutes choses, a préparé un ouvrage colossal contre le matérialisme. Il est dit dans le *Medium* anglais du 13 septembre 1872 qui l'a extrait de l'*Echo*
« Malgré ses travaux herculéens pour le gouver-
« nement, Son Excellence trouve encore le temps
« de se consacrer à l'étude de la philosophie, de
« laquelle il résultera un colossal ouvrage contre le
« matérialisme et duquel M. Lavedan, le préfet de
« Vienne nous fournit les détails suivants authen-
tiques.

« Il y a quelques semaines, M. Thiers me faisait
« l'honneur de m'informer qu'il était occupé à un
« travail spécial, indépendant de ses autres travaux.
« Je serais heureux, s'écria-t-il dans un ton de
« noble indignation, de confondre le matérialisme
« qui est une folie aussi bien qu'un péril. Il y a
« un beau livre à faire sur ce sujet et je n'en a
« encore écrit que la moitié. Certainement, je me
« dévoue à la libération du territoire et à la réor-
« ganisation du pays, mais je ne puis renoncer à
« mes paisibles et chéries études. Depuis douze
« ans je travaille à cet ouvrage. Je suis un spi-
« ritualiste, un passionné, et je suis anxieux, je
« le répète, de confondre le matérialisme. »

« Le *Courrier de France* ajoute un autre détail. — Parlant un jour avec quelques amis de son nouveau volume, M. Thiers dit :

« Il me faut donner un pendant à mon livre sur
« la propriété. Je le prépare; c'est un ouvrage

Le Tarot des Bohémiens, par PAPUS, in-8° de 350 pages, avec 8 planches phototypiques hors texte, et plus de 200 figures. Georges Carré, éditeur. 9 fr.

Un livre fort original vient de paraître. C'est une étude de plus de 3 ›o pages in-8° sur le jeu de cartes dont se servent les Bohémiens pour tirer la bonne aventure, le Tarot. L'auteur, notre confrère Papus, prétend démontrer que ce jeu est *le plus ancien livre du monde*. Des applications qu'il a faites à une de nos sciences les plus exactes : l'Astronomie, d'une part, et au tirage des cartes d'autre part, font de ce livre une curiosité que voudront posséder toutes nos lectrices et tous les bibliophiles.

Les phénomènes de l'hypnotisme ont fourni à l'étude de l'activité mentale un puissant moyen d'expérimentation. M. PIERRE JANET, professeur au lycée du Havre, s'est servi avec succès de ces procédés, et il a exposé le résultat de ses expériences dans un livre : **l'Automatisme psychologique**, publié dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* de l'éditeur Félix Alcan. Son ouvrage est divisé en deux parties ; dans la première, sous le titre *Automatisme total*, l'auteur étudie la catalepsie et le somnambulisme, et particulièrement les phénomènes de conscience, d'oubli au réveil, de mémoire alternante et de suggestion obtenus dans ces états. Dans la seconde partie intitulée l'*Automatisme partiel*, il observe la catalepsie partielle, les suggestions post-hypnotiques, les anesthésies systématiques et les existences psychologiques simultanées et successives. Enfin il consacre deux chapitres aux différentes formes de la désagrégation psychologique : spiritisme, lecture des pensées, folie impulsive, idées fixes, hallucinations, etc., à la faiblesse et à la force morales.

Ce travail a été présenté récemment comme thèse pour le doctorat ès-lettres à la Sorbonne, et M. Pierre Janet a su montrer d'une façon magistrale les services que la psychologie expérimentale peut rendre à l'examen des facultés de l'esprit. (1 vol. in-8°, 7 fr. 50, Félix Alcan, éditeur).

Nous nous proposons de présenter dans un prochain numéro une analyse complète de cet ouvrage.

« contre le matérialisme. Il n'y a pas grande dis« tance entre les ennemis de Dieu et les ennemis de « ceux qui possèdent quelque chose. »

Les Sociétés et les journaux augmentent chaque jour; il y a quelque temps, une Société s'est formée au Caire sous la présidence d une dame russe, on a aussi fondé un journal.

Pour reposer un peu votre attention de ce grave sujet, je vais vous citer la légende des Patenôtres. Ce récit n'est pas si étranger au sujet qu'il en a l'air, car il prêche la charité, et c'est le fonds de la morale chrétienne et spiritualiste ainsi que celle des autres religions.

La Légende des Patenôtres

PAR AUGUSTE DEMUSIN

La scène se passe à Augsbourg, et l'un des principaux acteurs est le fameux saint Ulrich, cet évêque belliqueux qui, à la tête de ses ouailles, arrêta la marche du farouche Attila par la victoire de Zech.

Saint Ulrich avait l'habitude de rencontrer tous les jours, à midi, de la porte à son palais épiscopal, un vieux mendiant qui récitait trois patenôtres à l'intention de l'évêque, en reconnaissance du dîner qu'on lui servait dans la cuisine.

Un jour, saint Ulrich sentit son âme plus oppressée que d'habitude ; il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose. En rencontrant le vieux mendiant dans la rue, il fut frappé d'une idée :

— Eh ! mon vieux, n'aurais-tu pas oublié, par hasard, de réciter aujourd'hui tes trois patenôtres ?

— Ma foi ! oui, monseigneur ; votre cuisinier était aujourd'hui de mauvaise humeur, il m'a refusé à dîner ; or, quand on a le ventre vide, on est peu disposé à remercier le ciel.

L'évêque ne s'était donc pas trompé ; la tristesse l'oppression de son âme provenait de l'omission des trois patenôtres.

Rentré à l'évêché, il fit appeler le chef de cuisine et lui reprocha avec amertume son avarice, qui l'avait privé, ce jour-là, des trois *pater noster*.

L'imprudent cuisinier au lieu de comprendre sa faute grave et de l'avouer, répondit effrontément :

— Comment Votre Grandeur peut-elle attacher du prix aux patenôtres d'un pareil va-nu-pieds ? Combien de liards peuvent-elles valoir ?

— Ma foi, dit l'évêque, je l'ignore en effet, c'est pour cela que tu vas partir à pied et sur l'heure pour Rome, où tu le demanderas au Saint-Père.

Voilà notre gâte-sauce, *per pedes apostolorum*, sur la route de Rome. Arrivé auprès du pape, celui-ci dit qu'un sincère patenôtre valait une pièce d'or. L'évêque, à qui le cuisinier rapportait la réponse, n'en fut pas satisfait.

Retournes-y, mon fils, pour demander au successeur de Saint-Pierre de quelle largeur la pièce d'or doit être.

Second voyage, seconde réponse.

H. HUET. (*A suivre.*)

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24, rue Chauchat, Paris

7e ANNÉE. — N° 11. 40 centimes le Numéro. OCTOBRE 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an.	38, rue Dalayrac, Paris	UNE FOIS PAR MOIS
Étranger . . . . . . 6 —	Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	

SOMMAIRE

8e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Report	1132 fr.
Esseric	1 »
Morel	3 »
M...	5 »
Thélène	1 »
Dethon	10 »
Mouffert	1 »
Coutier (groupe Agenais)	1 »
Robial	1 »
Garbay	1 »
Raffin	1 »
Perrugio	1 »
Dubernat	1 »
Donnadieu	» 50
Pigos	» 50
Ploujade	1 »
Gastal	1 »
Gouget	1 »
Latapie	1 »
Courseulles	1 »
Niolet	2 »
Portier	1 »
Dollia	1 »
Millet	5 »
Noel	1 »
Monvel	5 »
Groupe spiritualiste à Rouen	10 »
Société spirite à Lyon	6 50
Robert père	10 »
Lovatelli	5 »
Burgaud	1 »
Heyraud	2 »
Germain Doucette	2 »
Reignier	1 »
Mendy	5 »
Bayle	5 »
Lassant	4 »
Victor Fouet	5 »
Jousselin	1 50
Comité des étudiants des lois mutuelles en Belgique	10 »
TOTAL	1248 »

CONGRÈS SPIRITE
ET
SPIRITUALISTE INTERNATIONAL

Aux jour et lieu désignés, le 9 septembre au matin, 16, rue Cadet, la Commission exécutive, présidée par M. le Dr Chazarain, a déclaré le congrès ouvert.

Il est ensuite procédé à la nomination des membres du nouveau bureau.

COMPOSITION DU BUREAU

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. Ch. Fauvety; Eugène Nus ; Mme la duchesse de Pomar.

Président effectif : M. Jules Lermina.

PRÉSIDENTS DES SECTIONS RÉUNIES

MM. Van Straaten, pour la Hollande ; Dr Chazarain ; Lourenço de Fonseca, pour le Portugal ;

Ernest Bosc, pour la France; vicomte de Torres Solanot, pour l'Espagne; capitaine Ernesto Volpi, pour l'Italie; Don Edouard E. Zarate, pour le Mexique; Dr Huelbes Temprado, pour Madrid; Don Rafaël de Zayas Turiquez, pour la province de Mexico et l'Union générale spirite; M. A. Caron, pour la Société de Librairie spirite; M. Léon Denis, pour l'Union spirite française.

VICE-PRÉSIDENTS DES SECTIONS RÉUNIES

MM. Don Bernardo Alarçon.	Madrid,
Mlle Norlund.	Suède.
Thomas.	Agen.
Eulogio Horta.	Ile Cuba.
Henry Lacroix.	Etats-Unis.
T. Everett.	Angleterre.
Huet, pasteur.	Hollande.
P.-G. Leymarie.	Paris.
B. Tortenson.	Christiania.
Karl Sigismond.	Berlin.
Boyer.	Paris.
Alexandre Delanne	»
L'abbé Rocca.	»

DAMES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Mmes Raymond Pognon, Dubost, Antoinette, Bourdin, Griesttraut, Ernest Bosc, Mlle de Volska, Mmes Everett, Arnaud.

SECRÉTAIRES

MM. Camille Chaigneau.	Paris.
Gabriel Delanne.	»
Laurent de Faget.	»
Georges Montière.	»
Professeur Hoffmann.	Rome.
Guillet	Lyon.
Papus, secrétaire général.	Paris.

MEMBRES DU BUREAU

MM. Georges.	Marseille (France).
Houart.	Liège (Belgique).
Dr Grau.	Bavière.
Sanz Benito.	Espagne.
H. Sausse.	Lyon.
Semenoff.	Russie.
Auzanneau.	Paris (France).
Facundo Usich.	Barcelonne (Espagne).
Don Miguel Vives.	Tarrasa.
Don Manuel Navarro Murillo.	Espagne.
Clément Goupille,	Tarragona.
Warchawsky.	Pantin (Seine)
Mongin, comptable.	Paris.
Bouvery.	»
Mme Pognon.	»
Don Modesto Casanovas.	Barcelonne.
Louis Deinhart.	Bavière.
Paul Puvis.	Seine.
Vautier Alfred.	Paris.
Carlo Sjostedt.	Christiania.
Caron, ancien capitaine.	Bordeaux.
Blin.	Paris.
Tarley.	»
Mme Kock.	Lyon.
Chevalier.	»
Streiff de Maestadt.	Paris.
Bazot, Angers.	

INTERPRÈTES VOLONTAIRES

MM. Carlos Libert, Anglais.	Détroit Michigan.
Henry Lacroix, Anglais.	Canadien.
Papus, Espagnol.	Paris.
de Rappart, Allemand.	»
Mlle de Wolska, Polonais-Anglais.	Paris.

DISCOURS DU PRÉSIDENT

Messieurs,

L'honneur que le Congrès a bien voulu me faire en m'appelant au siège présidentiel, me donne le privilège de saluer en son nom les travailleurs qui, de toutes les parties du monde, ont répondu à son appel. J'accomplis ce devoir avec une satisfaction d'autant plus grande qu'il me fournit l'occasion de caractériser en quelques mots l'œuvre à laquelle vous allez tous concourir. Cette œuvre n'est rien moins que l'affirmation de la Science nouvelle, l'alliance de la physiologie et de la psychologie, le défi jeté par la libre recherche au préjugé et à la routine, la levée en masse des chercheurs de vérité contre l'obscurantisme qui se réclame, pour arrêter l'essor de l'esprit humain, de l'intolérance persécutrice et irraisonnée des Académies et des Eglises. Ce Congrès est le champ de bataille des intelligences courageuses, bravant l'intolérance de ceux qui prétendent imposer des limites aux droits de l'analyse et de l'investigation. Il n'est pas de domaine fermé à l'exploration humaine. Je vous le dis, ceux-là sont les véritables positivistes qui ne nient *à priori* rien de ce que l'expérience, ne disons pas seulement démontre, mais indique. Partout où la nature manifeste son action, en quelque ordre qu'elle se produise, si faible que soit la lueur qui éveille la curiosité et sollicite l'attention, le devoir de l'homme est d'aller en avant. Enregistrer des faits, multiplier les observations, soumettre les hypothèses, même les plus hasardées, à une rigoureuse critique,

affirmer hautement la vérité acquise, en dépit de toutes les oppositions et de toutes les coercitions, tel est le devoir de l'homme raisonnable et juste. Vous saurez le remplir, attentifs à ne pas tomber dans l'ornière du dogmatisme entêté où se traînent et où voudraient vous entraîner les négateurs à outrance. Scrutant les plus ardus problèmes de la Vie, vous aurez le courage orgueilleux de poser cette question : — O Mort! es-tu la mort?

La vieille science, autoritaire et exclusive, a été impuissante à combattre la souffrance, la misère, la désespérance, je salue en vous les adeptes modestes de la science nouvelle, initiatrice des progrès nouveaux. Il y a, disait le grand Mikiewiez, une masse de lumière et de chaleur donnée pour chaque époque. Il en faut une dose nouvelle pour ranimer l'humanité et faire surgir une époque nouvelle.

Travaillez, soyez les semeurs, nos fils du vingtième siècle récolteront et vous remercieront.

Au nom de la France, au nom de la Ville de Paris, d'où toute lumière s'épand sur le monde, encore une fois, je vous salue. (*Applaudissements prolongés*,)

JULES LERMINA.

Le Rapport général, très détaillé, dont la rédaction fait honneur au secrétaire général, M. Papus, sera imprimé *in extenso* dans le volume qui contiendra la relation de tous les travaux effectués pendant la durée du Congrès. On y lira également, avec intérêt, les nombreux et remarquables discours qui y ont été prononcés.

Nous citons, par anticipation, les paroles adressées à l'assemblée par M. Lermina à la séance publique du 15.

Messieurs,

Avant de remplir encore une fois les fonctions de président auxquelles vous avez bien voulu m'appeler, je vous demande la permission de donner ici quelques explications utiles à notre dignité respective.

Certains de mes amis se sont étonnés de me voir accepter la présidence de ce Congrès, certains d'entre vous, beaucoup plus dignes que moi d'occuper ce fauteuil, ont pu être surpris de m'y voir. Les uns ont cru à une abjuration, disons le mot à une trahison d'idées depuis longtemps professées, d'autres ont pu croire à une conversion subite à des théories obstinément repoussées. La clarté est nécessaire. Permettez-moi de la faire.

C'est uniquement comme partisan convaincu de la liberté de pensée, de la liberté d'examen, de la liberté de critique et d'expérience que j'ai accueilli la très honorable proposition qui m'était faite. A certains d'entre vous il a paru utile à vos travaux que celui qui les présidât ne fût inféodé à aucune école, ils ne m'ont demandé que de l'impartialité et de la bonne foi. J'ai l'orgueil de posséder ces deux qualités d'honnête homme.

J'estime qu'il est de mon devoir de ne tromper personne ici. Il faut que vous sachiez tous que je suis, non un homme de foi, mais un homme de travail, n'opposant aucune négation à l'effort sincère de la conscience humaine, m'intéressant à toutes ses initiatives, la respectant profondément, alors même que je ne la suis pas dans ses conclusions.

Quel est mon parti? Je suis avec ceux qui ont aidé Galvani et Volta, alors que, contre la négation universelle, ils s'acharnaient à prouver l'électricité; qui ont encouragé, au risque d'une erreur, le marquis de Jouffroy et Fulton, alors que les prétendus savants haussaient les épaules à leurs essais de locomotion par la vapeur; je suis de ceux qui ont sympathiquement regardé Mesmer, Puységur, Dupotet, cherchant à découvrir l'énigme du magnétisme animal; qui admirent les Charcot, les Bernheim, les Luys, les Liégeois, assez audacieux pour interroger le sphinx de la suggestion. Chercheur, je salue tous les chercheurs et les aide quand je le puis. Je ne m'arrête devant la muraille d'aucun dogme, dès que le travail, y creusant une fissure, me fait entrevoir au travers un rayon de lumière. Je suis avec Williams Crookes, quand montrant par la spectroscopie la dissociation des corps jusque-là prétendus simples, il arrive au protyle, à la matière radiante, plus subtile que l'éther.

Comme adversaires, je ne connais que les oppresseurs de conscience, négateurs de parti pris. Je suis l'ennemi de quiconque, se prétendant seul possesseur de la vérité, anathématisent ceux qui ne pensent pas comme eux. J'entends qu'il ne faut réclamer des travailleurs rien de plus que de la sincérité, et qu'il faut respecter jusqu'à leurs exaltations, si souvent génératrices de la sublime intuition.

Par la voie de l'occultisme oriental, par l'étude du Kabbalisme hébraïque, je tends au même but que la majorité d'entre vous, puisque ce but c'est la vérité.

Si nos conclusions sont différentes, notre bon vouloir est le même, comme doit être identique le respect que nous professons les uns pour les autres.

Voici pourquoi je suis ici. (*Applaudissements prolongés.*)

Parmi les vœux du congrès, la commission de propagande a émis les suivants :

1° *Vœu.* — Formation d'un comité de propagande chargé de veiller à l'exécution des résolutions adoptées par le congrès, d'imprimer au spiritisme une marche rationnelle et progressive, et de prendre les mesures nécessaires pour que tous les travaux publiés sous son égide ne soient que des ouvrages sérieux ne pouvant en aucun cas nuire à la dignité et à la propagation de nos principes ;

2° Création d'une caisse de propagande destinée à recevoir les dons attribués à cet emploi et les cotisations des membres qui voudront en faire partie.

La cotisation des sociétaires est fixée à un minimum de un franc par an ; chacun d'eux pourra recevoir, moyennant une rétribution de vingt-cinq centimes, une carte de sociétaire. Les délégués et chefs de groupes devront centraliser les adhésions et envoyer au siège social les cotisations.

Les fonds ainsi réunis serviront à la rétribution gratuite des brochures de propagande, des journaux, des conférences, envoi d'ouvrages aux bibliothèques spirites, etc.

Son siège social sera à la Société mère du Spiritisme, 1, rue Chabanais, sa gestion sous la haute surveillance et direction du comité de propagande.

3° Reprise et mise à exécution d'une œuvre de conférences publiques dont l'importance s'impose pour la propagation de nos principes.

A ce sujet la commission émet encore le vœu de voir les Sociétés spirites s'organiser en vue de créer des orateurs en établissant dans leur sein des séances de discussion contradictoire entre leurs membres, elle leur recommande ne ne pas négliger le service des funérailles et de charger ceux de ses membres qui y sont aptes de faire à cette occasion des discours spirites.

4° Mise en vente en édition populaire des ouvrages d'Allan Kardec en commençant par le livre des Esprits et le livre des Médiums, ainsi que de tous ceux qui s'occupent du seul intérêt de la vérité de l'âme et de ses manifestations.

N. B. Ces deux vœux, très importants au point de vue de la propagande, ont été formulés par les Spirites de la Région lyonnaise, la fédération spirite de Liège. Le Moniteur spirite de Bruxelles, l'Union spirite de Reims, M. Gardy de Genève, M. Tortenson de Christiania, la Société de la Grand'-Combe, M. Cephas, etc.

5° Publication en édition populaire d'un résumé de la philosophie spirite contenant, outre la biographie d'Allan Kardec, la nomenclature des personnages éminents qui, ayant abordé l'étude de notre doctrine, n'ont pas craint de proclamer le résultat de leurs recherches.

6° Formation à Paris d'un centre spécial destiné à traduire en français les livres, brochures et journaux spirites étrangers et *vice versa*.

7° Envoi dans les milieux qui en feront la demande et dans la mesure du possible de personnes aptes à la formation des médiums et à l'organisation des groupes.

8° Distribution gratuite à toutes les Sociétés spirites ayant une bibliothèque de propagande des ournaux spirites et brochures.

9° Echange entre les rédactions de journaux spirites et distribution gratuite des numéros dépareillés.

10° Publication en édition populaire dans le plus bref délai pour être envoyé aux souscripteurs du compte rendu des travaux du Congrès et des documents qui lui ont été adressés.

Tels sont les vœux et résolutions adoptés par la commission de propagande, vœux et résolutions qu'elle croit devoir soumettre aux délibérations de l'assemblée générale afin d'imprimer à la diffusion de nos idées une marche plus rapide et de répondre au but qui lui était assigné : Recherche des moyens propres à propager les grandes vérités qui sont la base du Congrès.

A cet effet, une commission a été élue dont voici la composition. La première réunion de ce comité aura lieu prochainement,

COMMISSION DE PROPAGANDE

BUREAU

MM.	Docteur Chazarain,	Président.
	Leymarie,	Vice-président.
	Chaigneau,	id.
	Gabriel Delanne,	id.
	Papus,	Secrétaire général.
	Laurent de Faget,	Secrétaire a joint.
	Auzanneau,	Trésorier.

MEMBRES DU COMITÉ

PARIS. — MM. Bouvery. — Puvis. — Boyer. — Lussan, — Poulain. — Viret.

Mmes Dieu. — Pognon.

PROVINCE. — *Lyon*, MM. Sausse. — Chevalier. *Marseille*, MM. George. — Gamondès. *Toulouse*, M. Cadeaux. *Nice*, M. Nozeran. *Alais*, M. Sirven. *Genève*, M. Gardy. *Rochefort*, M. Creze. *Bordeaux*, MM. Brisse. — Thibaud. *Angers*, M. Bastoz. *Tours*, M. Léon Denis. *Lille*, M. Bécourt, *Reims*, M. Monclin. *Figers* (Charente), M. Bouyer. *Liège*, M. Houart. *Vaux*, M. Vincent. *Bruxelles*, M. Martin. *Besançon*, M. Caron. *Alger*, M. Lovera.

Le 16 au soir, dernier jour du Congrès, un ban-

quet fraternel a réuni un grand nombre de personnes.

Au dessert, quelques paroles de circonstance prononcées par M. Lermina, qui avait accepté de présider cette réunion, ont été vivement applaudies. Des toasts divers et nombreux, favorablement accueillis, ont heureusement terminé cette soirée dont chacun paraissait satisfait.

LE COMITÉ.

IMPRESSIONS D'UN DÉLÉGUÉ
sur le Congrès Spirite et Spiritualiste

Avant toute chose je tiens à déclarer qu'à mon avis, le congrès qui vient de se réunir au Grand-Orient de la rue Cadet, à Paris, n'est pas seulement un succès pour les organisateurs de cette réunion, mais surtout un triomphe pour les idées qu'ils avaient à cœur de proclamer et de défendre.

Le spiritisme et le spiritualisme ont été tant de fois tués et enterrés par leurs adversaires, que la foule des insouciants qui n'ont qu'un but sur cette terre : jouir des plaisirs momentanés de cette existence éphémère, ne se doutait pas que ces grandes vérités, l'immortalité de l'âme et la réalité des rapports entre les incarnés et les désincarnés réunissaient sous leur bannière un nombre aussi considérable d'adhérents, de fidèles convaincus et ne craignant pas d'affirmer hautement leur foi, basée sur les faits, la logique, la raison.

Le fait cependant était encore ici une réalité, et les quarante mille adhésions parvenues aux organisateurs de ce congrès, sont une preuve de vitalité suffisante pour qu'il ne soit pas utile d'insister sur la force et la vigueur d'une philosophie qui compte des milliers de partisans et dont les délégués n'ont pas craint d'accourir de tous les coins du monde dans ce Paris sceptique et gouailleur, et enfiévré encore par les succès étourdissants de sa splendide Exposition universelle, pour opposer aux théories décevantes du matérialisme néantiste les idées plus saines, plus logiques, plus vraies du spiritualisme expérimental, du spiritisme philosophique et rendre un juste hommage de gratitude à son fondateur, Allan Kardec.

En face du matérialisme tout-puissant s'est dressé, dès ce jour, un adversaire d'autant plus résolu, qu'il sait être le champion de la vérité et du progrès, et n'a qu'un but : le bonheur de l'humanité.

Jusqu'à présent, les défenseurs de l'idée spiritualiste combattaient isolés chacun dans leur camp, contre l'ennemi commun, lorsqu'ils ne dirigeaient pas, hélas ! sur eux-mêmes leurs propres armes. Grâce au congrès de Paris, il n'en sera plus de même et toutes les écoles qui professent l'existence de l'âme, son immortalité et la réalité de ses manifestations après la mort, toutes, dis-je, non seulement pourront se réunir sur un terrain commun pour faire face à l'ennemi, mais se sont déjà groupées en un faisceau compact qui fait leur honneur à l'heure actuelle et sera leur salut dans l'avenir. Oui, grâce au congrès, théosophes, kabbalistes, philosophes, swendborgiens, spiritualistes, spirites se sont unis aujourd'hui et marchent la main dans la main à la recherche et à la propagation de la vérité ; c'est pour cela, je le répète, que le congrès n'est pas seulement un succès, mais un véritable triomphe pour la cause spiritualiste.

Si le réel succès du congrès nous donne le droit de nous réjouir des résultats obtenus, nous n'avons garde d'oublier qu'il nous impose à tous un impérieux, mais facile et agréable devoir : celui de rendre hommage au zèle et au dévouement des membres de la commission d'initiative qui a su si brillamment mener à bien la tâche délicate qui lui était confiée.

Au nom des spirites de la région lyonnaise dont j'étais un des délégués, et je crois aussi pouvoir le dire, au nom de tous les délégués qui ont assisté aux travaux du congrès, je me fais un plaisir d'adresser nos remerciements et nos félicitations à tous les membres de la commission d'initiative ; qu'ils reçoivent l'expression de notre vive reconnaissance et l'assurance de notre fraternelle sympathie.

Parmi tous ces dévoués, il en est un que je crois devoir nommer, bien qu'il ait cherché à se dissimuler pour échapper aux félicitations auxquelles il a droit : c'est celui du véritable initiateur du congrès, de celui qui, après en avoir conçu et propagé l'idée et s'être assuré qu'elle serait menée à bien, s'est retiré au second rang, laissant à d'autres qu'il croyait mieux préparés le soin de continuer son œuvre et d'en recueillir les mérites. Ce nom est celui de notre F. E. C. M, Bouvéry, qui fut en quelque sorte au début l'âme même du congrès, et presque seul d'abord contre tous, n'épargna ni son temps, ni ses peines, ni ses démarches, pour faire adopter son idée par toutes les écoles spiritualistes. Le succès, j'en suis sûr, a dépassé ses espérances, mais il n'en a pas moins de droits à notre gratitude et à nos félicitations ; qu'il veuille bien les partager avec les membres de la commission qui a si bien su surpasser la réalisation de ses désirs.

Et maintenant qu'il me soit permis d'adresser un salut fraternel à tous les délégués qui sont ac-

courus à ce congrès vraiment universel, non seulement de tous nos départements français, mais encore de nos colonies, et surtout à ceux qui sont en si grand nombre venus d'Espagne, d'Italie, de Belgique, de la Suisse, de l'Angleterre, du Portugal, de l'Allemagne, de la Hollande ; à ceux encore qui, malgré la distance, n'ont pas reculé devant les fatigues et les dépenses d'un long pèlerinage et ont tenu à se joindre à nous de la Russie, de la Norvège et des deux Amériques, pour affirmer la vitalité de notre philosophie, et la puissance des faits et des principes sur lesquels elle repose ; à tous ces apôtres de la vérité, à tous ces amis du progrès et de la libre recherche, je suis heureux de pouvoir dire :

Merci, d'avoir répondu à notre appel ; merci, d'être accourus de tous les coins du monde pour venir nous aider, nous soutenir dans notre lutte contre le matérialisme néantiste ; de cette réunion de quelques jours est née une union féconde, dont les fruits ne tarderont pas à se manifester. Oui, merci à vous tous qui avez été les bienvenus parmi nous ; vous avez emporté du congrès, nous en sommes persuadé, un bon souvenir qui nous facilitera, par la suite, l'accomplissement de l'œuvre commencée et nous permettra, tout en poursuivant, chacun de notre côté, mais avec un même esprit de suite, la tâche entreprise en commun, de la mener à bien. A vous tous donc, frères et sœurs, salut au nom des délégués français ; merci, d'être venus vous joindre à nous, au nom de la cause que nous défendons et pour le succès de laquelle nous voulons tous désormais marcher uunis, et la main dans la main.

Parmi nous, dès ce jour, plus de coteries, plus de petites églises, un seul et même but : la recherche de la vérité. Appliquons la maxime : « Hors la charité, pas de salut. »

HENRI SAUSSE.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE

du Congrès international de Paris

le 9 Septembre 1889

Mesdames, Messieurs et frères en croyance,

Nous venons, au nom de l'Union Spirite Française, souhaiter la bienvenue parmi nous, aux membres de toutes les délégations étrangères et françaises, les remercier sincèrement de l'empressement qu'ils ont bien voulu mettre à répondre à notre appel, pour étudier paisiblement, comme doivent le faire les membres d'une grande famille unie, les principes fondamentaux de la doctrine qui nous lie et dont nous sommes les adeptes convaincus.

Nous sommes persuadé qu'avec le concours de frères aussi distingués par les qualités du cœur que par le talent et l'esprit de paix et de concorde que nous leur connaissons, nous mènerons à bonne fin les travaux dont le Congrès international a pour mission de s'occuper.

Il faut bien reconnaître, messieurs, et constater que le spiritisme est venu en son temps, puisqu'en moins de 40 ans, il s'est implanté un peu partout dans les deux hémisphères.

Sa naissance, comme vous le savez, est des plus humbles. Il est fils du Peuple. Il a commencé ses premières manifestations au pays de la libre Amérique. Le nom des premiers médiums à effets physiques, des demoiselles Fox, est déjà légendaire.

La France, à son tour, eut la gloire de produire Allan Kardec, ce profond penseur, qui a su le premier, avec tant d'autorité et de logique, former un corps de doctrine aussi claire que précise, avec les enseignements dictés par les esprits.

On ne peut nier assurément l'influence capitale de son œuvre sur son siècle, sa philosophie s'est répandue avec une célérité qui tient du prodige.

Qui ne connaît actuellement le nom du fondateur du « spiritisme philosophique français » ? Allan Kardec, son véritable vulgarisateur.

N'allez pas supposer, messieurs, qu'en faisant le juste éloge de celui que nous considérons comme notre initiateur, pour le bien immense qu'il a rendu à l'humanité, nous oublions jamais les écrivains spirites de tous les pays, qui, de leur côté, ont apporté leur pierre à l'édifice commun. Ils ont droit à notre respect et à notre reconnaissance.

Mais n'est-ce pas sous le haut patronage de Kardec surtout que nous sommes groupés aujourd'hui autour de son drapeau émancipateur ?

Ah ! quand des idées aussi vraies que celles proclamées par le spiritisme, peuvent entrer en lutte, avec avantage, contre celles soutenues par les sceptiques du dix-neuvième siècle et celles qui affirment le « miracle », il faut, voyez-vous, que ses enseignements soient empreints d'une force initiale d'une vitalité incomparable !

Ne les avons-nous pas vues germer rapidement et produire sous nos yeux de plantureux épis qui, à leur tour, ont ensemensé des champs nouveaux, d'une étendue sans fin, dont la vigoureuse et inattendue germination confond nos détracteurs ?

Qu'on nous cite un exemple aussi saisissant d'une

autre doctrine qui ait, en si peu de temps, parcouru des étapes aussi glorieuses.

Et pourtant, nous vous le demandons en toute sincérité, à vous, messieurs, qui êtes de la Maison, à vous, qui vous êtes intéressés à ses débuts, qui l'avez suivi dans son développement d'un œil attentif et bienveillant depuis sa naissance.

Qu'a-t-on fait « matériellement » pour aider le jeune prodige à faire son chemin dans le monde?

A-t-il eu, pour soutenir ses premiers pas, un tuteur autorisé? Non. Puisque le destin lui a ravi celui-là même qui l'avait enfanté, dès ses premiers bégaiements.

Quel est le nom illustre, respecté des foules, qui l'a présenté à l'humanité?

Qui l'a couvert de son égide protectrice, cet adolescent, qui dut faire seul ses premières armes, avec tant de succès qu'il a suscité, dès son apprition, la calomnie, l'outrage, la haine de ceux qui pressentaient instinctivement sa force, sa grandeur et ses destinées futures?... Personne!

Quelle est la bourse généreuse qui s'est ouverte pour l'aider à vivre?... Point!

Où sont les cotisations ordinaires, dues aux sacrifices, aux privations qui marquent ordinairement l'origine des grandes œuvres?... Nulle part!

Dites, dites, citez-nous un journal, une page célèbre, une revue goûtée du public, une de ces feuilles à sensation, qui pourtant font et défont à leur gré les réputations méritées ou imméritées?

Qui, de ces beaux esprits, a osé prendre cet inconnu de la veille sous sa protection?... Pas un!

Et tandis qu'au contraire, il faut l'avouer, à l'indifférence et à la faiblesse des nations, même les plus généreuses, tous les publicistes d'un commun accord, se sont rencontrés, pour étouffer ce jeune et vigoureux athlète, par un silence convenu et méprisant, quand ils ne lui ont pas crié : « Racca! »

Et bien, malgré les dédains affectés, malgré les oppositions systématiques, pourquoi, messieurs, le spiritisme a-t-il néanmoins conquis son droit de cité, et comment est-il parvenu à faire ses débuts officiels, en l'an de grâce du Centenaire de la Révolution française?

C'est que, si le spiritisme a été méconnu et méprisé par les grands, les puissants, les savants d'ici-bas, il a eu en revanche l'appui et la collaboration des génies de l'espace, qui sont les amis et les propulseurs de tous les progrès, qui font éclore toutes les merveilles dont nous sommes les témoins.

Il a rencontré sur la terre des cœurs tendres, bons et dévoués, qui l'ont accueilli avec enthousiasme, ce réprouvé. Ils l'ont fait entrer dans les demeures où s'étale la souffrance. Il a conquis les déshérités; il a cicatrisé les cœurs gangrenés par le doute, ce ver rongeur qui empoisonne tout ce qu'il touche. Il a fait luire dans l'âme de ces vaincus l'espérance au fond de leurs ténèbres.

Enfin, il a appris aux plus réfractaires, comment on doit croire, comment on doit aimer et comment on doit soulager son prochain. C'est sous l'influence de ces enseignements que se sont formés les premiers groupes spirites, aussi bien dans les villes que dans les campagnes, aussi bien dans les demeures somptueuses, quelquefois princières, que sous l'humble chaume, puisque, ce grand méconnu, le « spiritisme », ce fils de ses œuvres, a eu enfin des affiliés qui le respectent, le vénèrent et l'applaudissent... Et maintenant, grâce au dévouement de ces vaillants, grâce à la presse spirite qui s'est formée autour de lui, aux éditions de certains ouvrages écrits sur la matière, même en langue étrangère, à de nombreuses brochures; grâce encore au dévouement de quelques-uns de nos frères, qui sont allés, guidés par leur amour de l'apostolat faire des conférences publiques, répandre un peu partout la bonne nouvelle...

Le spiritisme peut être actuellement comparé à un ruisseau devenu rivière, prenant les allures, en se transformant, d'un fleuve immense, dont nulle puissance humaine ne pourrait aujourd'hui en arrêter le cours impétueux.

N'avons-nous pas le droit et le devoir, pendant nos assises de réunions plénières, de rendre hommage publiquement à toutes les influences spirituelles, à nos chers esprits qui se sont faits nos inspirateurs et nos soutiens; d'honorer la mémoire de nos devanciers, de saluer nos frères et amis de la première heure, qui nous ont devancés dans l'espace, pour l'exemple qu'ils nous ont donné, pour l'énergie qu'ils ont montré en tenant haut et ferme l'étendard qu'ils nous ont transmis?

Qu'ils sachent, ces dévoués, que leurs noms ignorés jusqu'à ce jour, seront inscrits par nous sur le livre d'or qui relatera les origines de notre doctrine.

Encore un mot avant de terminer, messieurs. Le spiritisme a atteint l'âge de sa majorité.

Devons-nous, confiants dans sa force virile, l'abandonner pour cela à lui-même? A notre avis, ce serait une grande faute, il aura d'autres périls à encourir de la part de ses adversaires qui, loin de désarmer vont lui tendre des pièges. Ils pourront simuler entre autres de la sympathie pour sa doctrine, en profiter pour faire surgir des systèmes de toute nature, afin de jeter le trouble dans les consciences non encore suffisamment aguerries, de faire naître le désarroi dans les esprits et la discorde dans le camp d'Agrammont.

C'est à nous, messieurs, d'agir avec méthode dans

la marche de vos travaux, d'être circonspects au sujet des théories qu'on peut nous opposer ; de les étudier de près et définitivement ne les accepter qu'après les avoir passées au crible de notre jugement et au creuset de notre raison. C'est le plus sûr et le meilleur des critériums en ces matières de psychologie.

A l'œuvre donc, mesdames, messieurs, frères et sœurs en croyance, travaillons avec recueillement à l'édifice de cette consolante philosophie qui embrasse dans son ensemble, aussi bien la science de l'hygiène sociale, que la science de la genèse de l'âme.

Al. Delanne,

Président honoraire de l'Union spirite française.

L'EXPIATION COLLECTIVE

(Suite)

C'est ainsi que ces associations, à force de parcourir de l'espace, et de s'adjoindre de nouvelles recrues, en viennent à acquérir une puissance formidable. Les ravages qu'accomplissent ces esprits dans les régions qu'ils traversent, les quantités de force qu'ils immobilisent ainsi au grand préjudice d'eux-mêmes et des autres créatures, deviennent incalculables ; et leur orgueil grandissant à proportion de ce développement dynamique contre nature, ils en viennent à concevoir le désir insensé de s'approprier et de conserver pour eux seuls l'énergie de la création entière. C'est là le comble de l'aveuglement, le signe caractéristique de cet état mental où les a conduits l'assouvissement si longtemps prolongé de leur insatiable égoïsme : ils en sont arrivés, les malheureux, à être tous *aliénés spirituellement*, c'est-à-dire à perdre la notion de la réalité. Leurs hallucinations maladives leur ont fait croire qu'ils pourraient atteindre à la toute-puissance divine.

Mais Dieu ne les a pas un instant perdus de vue au cours de leurs prévarications ; il sait jusqu'où ils peuvent aller dans cette voie ; et aussi bien dans leur intérêt que dans celui de l'ensemble des créatures, il saura, quand le moment sera venu, mettre un terme à leurs funestes agissements, et les ramener à l'accomplissement de leur devoir.

Les malheureux esprits dont nous nous occupons continuent leurs pérégrinations à travers les espaces, mais, bien qu'ils se croient entièrement libres de les diriger du côté ou les pousse leur fantaisie du moment, ils n'en subissent pas moins les lois de la gravitation : ils sont attirés par l'astre régulateur de la portion de l'espace où ils se trouvent, c'est-à-dire par un soleil dont la force d'attraction est autrement puissante que celle des planètes à laquelle ces insensés se flattent d'avoir échappé ; et comme l'astre central est un formidable foyer de forces destinées à répandre la vie sur toutes les planètes soumises à son influence, il ne manque pas, en raison même de sa puissance dynamique, d'attirer l'association des esprits qui eux aussi ont concentré dans leur fluide partie de ces forces nécessaires à l'évolution des créatures du système. Cette attraction du soleil agissant à travers l'immensité des espaces, la marche de l'association des esprits s'accroît à mesure qu'elle s'en rapproche davantage, et il arrive un moment où ces esprits sont attirés avec une telle énergie que leur course s'accélère avec une vitesse vertigineuse. Alors ils sont saisis de trouble et d'effroi ; le souvenir de leurs anciennes chutes sur les diverses planètes qu'ils ont habitées, leur fait redouter un sort semblable ; ils tremblent à la pensée de voir se renouveler les expiations d'autrefois. Et leurs pressentiments ne les trompent pas ; c'est dans le soleil qu'ils trouveront le terme de leurs agissements égoïstes, et si, par impossible, en réunissant leurs efforts dans une action commune ils parvenaient cette fois à éviter de tomber dans l'astre central et à continuer leur course, ils n'en n'échapperont pas moins à son influence, et un moment arrivera *fatalement* où ils seront précipités dans le gouffre des éléments en fusion, dans « le feu éternel », comme le dit Jésus dans l'Evangile.

Et là que deviendront ces esprits ? Leur sort sera-t-il fixé pour toujours, comme semblerait le faire supposer la lettre même du texte que nous venons de citer ? Cette hypothèse ne peut être admise parce qu'elle est contradictoire avec la justice de Dieu. Si long qu'ait été le temps de leur révolte, elle n'a pas duré éternellement, et il serait contraire à la raison d'admettre que Dieu puisse infliger une peine éternelle pour une faute temporaire. Il est vrai qu'il faut qu'ils soient mis dans l'impossibilité de continuer leurs agissements parce qu'ils jetteraient de plus en plus le trouble dans le fonctionnement des lois divines ; mais pour cela les esprits que Dieu a chargés de la direction des systèmes solaires sauront y pourvoir sans qu'il soit besoin de recourir à des châtiments éternels.

Voici donc, d'après les inspirations que nous recevons de nos frères invisibles, ce qui se passerait dans les soleils.

Ces astres dont la création et l'organisation se perd dans la nuit des temps ont pour mission de procurer aux créatures des planètes gravitant au-

tour d'eux les forces nécessaires pour suivre le cours de leur évolution normale; et à cet effet des esprits sont chargés de diriger l'emploi de ces forces pour en opérer une juste répartition. Car ce ne sont pas seulement les forces matérielles, telles que lumière, chaleur, électricité, magnétisme qui, comme l'a vérifié la science, émanent des soleils pour vivifier les planètes, ce sont aussi les forces spirituelles destinées à être mises à la disposition des esprits pour qu'ils les emploient à spiritualiser les fluides au sein desquels ils sont appelés à vivre pendant le temps qu'ils ne sont pas soumis à l'incarnation corporelle.

Ce sont les esprits habitants les parages voisins du soleil qui ont mission de distribuer ainsi aux planètes les forces spirituelles chargées de faire progresser leurs habitants vers la spiritualité. Et pour accomplir cette œuvre, ils ont un double travail à exécuter : ils doivent d'abord recueillir celles des forces émanées du foyer solaire à même de subir la transformation qui aura pour conséquence d'en faire des forces spirituelles, et les diriger ensuite vers les planètes parvenues au degré d'élaboration suffisante pour les utiliser.

Nous disons d'abord que les forces matérielles doivent être transformées en forces spirituelles : c'est là une thèse qui sera facilement acceptée même par les savants qui admettent en principe que les forces diverses de la nature se métamorphosent les unes en les autres. Il n'y a donc rien d'illogique à croire que les forces matérielles, en changeant de milieu, et après avoir subi l'évolution nécessaire, en viennent à devenir des forces spirituelles.

Cette métamorphose s'accomplit journellement, et on peut l'observer à chaque instant dans les phénomènes vitaux; et l'énergie spirituelle, celle dont nous nous servons pour penser, a été évidemment puisée en grande partie parmi les forces matérielles qui servent à organiser notre corps pendant l'incarnation. Nous n'insisterons donc pas davantage sur la possibilité de cette mutation des forces physiques en forces spirituelles.

Dans les parages voisins du soleil cette transformation des forces s'accomplit avec une intensité d'autant plus considérable que les esprits qui y participent sont plus avancés et plus nombreux. Du tourbillonnement des éléments élaborés dans la masse solaire des forces surgissent en quantité infinie sous forme de chaleur, lumière, électricité, etc., ces forces arrivent par rayonnement et sont en partie arrêtées dans la sphère habitée par les esprits chargés de les transformer; et ceux-ci les saisissent, les absorbent dans leur périsprit et là leur font subir diverses élaborations de nature à opérer leur transformation en forces spirituelles. Cette transmutation préparée par le contact prolongé de ces forces avec la force spirituelle dont ces esprits disposent, s'accomplit progressivement par l'action commune de leur volonté appliquée à obtenir ce résultat dont ils sont assez avancés pour apprécier l'importance au point de vue de l'intérêt général. Mais nous avons dit que leur mission consistait également à répartir ces forces spirituelles aux diverses planètes du système. C'est ici que le travail se complique et qu'ils ont besoin d'un élément nouveau, élément spirituel qui serve de véhicule à ces forces qu'ils veulent envoyer à des distances parfois très considérables. Cet élément spirituel ayant une sensible affinité pour les forces qu'ils ont élaborées, ils le trouveront précisément dans les âmes des esprits dont nous nous sommes occupés, et que nous avons suivis jusqu'à leur chûte dans la masse solaire.

Là, par suite des affinités matérielles communiquées par leurs mauvaises pensées aux forces dont ils s'étaient indûment emparés, celles-ci se détachent de leur périsprit pour passer aux éléments élaborés dans le foyer solaire, de sorte qu'au moment même du contact de leur fluide avec ces éléments, ils sentent avec un sentiment d'indéfinissable terreur que leur périsprit se désagrège, et que les principes dont il était composé, les atomes dont ils s'étaient servis pour attirer les forces usurpées et les fixer, vont se grouper autour des molécules similaires avec lesquelles il se combineront en vertu de la loi des affinités; et ces malheureux esprits resteront là ballottés par la tourmente des éléments en fusion, jusqu'à ce qu'ils aient abandonné la totalité des forces qu'ils s'étaient injustement incorporées en obéissant à leurs instincts égoïstes. Et à mesure que cette désintégration se poursuit, le trouble les envahit progressivement, et ils perdent insensiblement la notion de leur existence comme ils l'avaient perdue autrefois au moment où ils descendaient vers les planètes pour s'y incarner; et ce n'est que lorsque leur fluide entier s'est désagrégé, en se fusionnant avec les autres éléments du soleil, qu'ils peuvent remonter vers la périphérie, mais alors dans un état absolu d'inconscience, réduits, si je puis ainsi dire, à leur plus simple expression et privés de tout fluide pouvant leur servir de périsprit; de sorte que c'est uniquement l'atome spirituel, l'*âme dans toute la simplicité* qui remonte vers les régions où habitent les esprits directeurs du système.

Ceux-ci, parfaitement instruits de la nature de ces atomes animiques qui viennent se mêler à leur périsprit; sachant que ce sont là les *restes* de ces esprits orgueilleux qui avaient rêvé dans a

folie de leur égoïsme de contre-balancer la puissance des lois divines, se souviennent cependant que ce sont là des frères égarés, il est vrai, mais fils de Dieu au même titre qu'eux-mêmes, et ils se préoccupent dans leur charité fraternelle de les remettre dans la voie où ils pourront trouver la réparation du mal qu'ils ont fait, et, comme conséquence, leur régénération morale.

Que faut-il pour que cette conversion morale puisse s'accomplir? Il faut que toutes les tendances égoïstes contractées par ces pauvres âmes, tendances accumulées en elles au cours de leur trop longue révolte contre Dieu, il faut que ces tendances soient modifiées par l'action des forces dont les esprits solaires peuvent disposer et qu'ils ont eux-mêmes pénétrées de leurs sentiments d'amour fraternel pour toutes les créatures. Il sera donc nécessaire que ces esprits gardent dans leur fluide ces âmes égarées un temps suffisamment long pour qu'en vertu de l'aptitude qu'elles ont contractées à absorber les forces puisées dans le milieu ambiant, elles s'imprègnent de celles émanées de leurs frères supérieurs, de façon à ce qu'elles puissent réagir sur elles. Mais il ne convient pas cependant que ces âmes dont la perversité instinctive pourrait jeter le trouble dans le milieu des esprits solaires y séjournent indéfiniment. Et d'ailleurs elles ont un travail de réparation à opérer : il est indispensable qu'elles restituent aux atomes qu'elles ont autrefois dépouillés les forces nécessaires pour leur permettre de poursuivre le cours de leur évolution normale. Donc une fois que ces âmes se seront suffisamment saturées des forces spirituelles puisées dans le fluide des esprits solaires, elles seront repoussées par ceux-ci vers une des planètes du système où elles devront recommencer la série de leurs existences corporelles. Et comme les tendances des âmes ainsi unies aux forces spirituelles ne tarderont pas à déteindre sur celles-ci pour les matérialiser, les petites molécules animiques graviteront vers la planète à laquelle elles sont destinées recueillant dans les espaces intermédiaires des forces matérielles qui, se joignant aux autres, rendront toujours plus intense l'attraction qui accélère la marche de ces mondicules animiques; et la molécule ainsi augmentée des forces matérielles recueillies sur son passage arrive enfin dans l'atmosphère de la planète et s'y incorpore de façon à ce que l'âme centrale restera là, tiraillée en sens divers par les influences opposées des éléments ambiants dans lesquels iront s'absorber, selon leurs affinités naturelles, les forces qui s'étaient groupées autour d'elle.

CÉPHAS.

(*A suivre.*)

RENAISSANCE

Cet article est la condensation des deux conférences que j'ai prononcées à Lyon le mois dernier et dont on bien a voulu me demander la rédaction par écrit. Avant d'entrer en matière, je tiens à remercier nos frères lyonnais de l'accueil tout fraternel qu'ils m'ont fait et spécialement ceux que j'ai eu la satisfaction de connaître de plus près. Je ne veux nommer personne : les familles Sausse, Chevalier et Charbonnel-Marcepoil comprendront bien de qui j'entends parler.

Un point sur lequel tous les spirites sont d'accord, c'est que la doctrine qu'ils défendent contient en germe une rénovation sociale, c'est qu'un mouvement nouveau doit naître d'elle comme en d'autres époques la société a été profondément modifiée sous l'influence des idées que propageaient Jésus, Mahomet, Luther, pour ne citer que ceux-là. Mais cette affirmation vague ne nous démontre point par où spécialement le spiritisme sera ce levier qui doit soulever le monde et réaliser, dans un avenir plus ou moins éloigné cet idéal de justice et de progrès que chaque homme, digne de ce nom, porte au profond de son cœur. Scrutons donc la philosophie nouvelle et tâchons de voir où réside cet axiome sauveur.

Ce n'est pas dans la croyance en l'immortalité, car le spiritisme n'en est pas le seul dépositaire; la majorité des hommes répandus dans les diverses contrées de la terre admettent la survivance de l'âme et le spiritisme n'a fait qu'en apporter la preuve expérimentale et en quelque sorte scientifique. Sous ce point de vue, il n'a donc fait qu'asseoir sur des bases plus solides une croyance presque généralement répandue, et conséquemment ce n'est pas par elle qu'il pourra jouer le rôle important que l'avenir semble lui réserver.

Mais si nous parcourons la philosophie spirite, nous rencontrons une vue particulière sur les destinées de l'âme humaine, une suite d'existences de plus en plus parfaites, de plus en plus épurées, où l'esprit va de lumière en lumière, chaîne merveilleuse qui relie le non-être à l'être et qui par lents degrés monte de la plante à l'animal, et de l'animal à Dieu, chaîne mystique dont les premiers anneaux sont de fer et de plomb et dont les derniers rayonnent de la splendeur de l'or dans l'éclat divin de la lumière increéée.

Non pas que la pluralité des existences de l'âme soit une conception nouvelle appartenant en propre au spiritisme, mais parce que cette façon d'envisager l'immortalité n'a jamais pénétré autant les masses et n'a jamais eu un aussi luxuriant développement que de nos jours; et je ne crois pas faire

une proposition trop hardie en affirmant que, malgré l'antiquité incontestée de cette croyance, malgré tant d'efforts tentés de nos jours pour la remettre en honneur, le spiritisme peut réclamer comme sienne l'idée qu'il a si puissamment aidé à propager.

Vieille comme le monde, la croyance aux renaissances successives de l'être humain a tour à tour captivé l'attention des penseurs dans tous les âges et dans tous les pays. L'Inde, comme chacun le sait, a longtemps vécu sur cette croyance et a bâti sur cette base tout son édifice social ; la Chaldée a prêché au monde et transmis à l'Assyrie, sa jeune imitatrice, son étrange palingénésie où l'humanité permutait constamment avec l'animalité et le monde végétal, dans un cycle de perpétuelles renaissances et d'éternels retours. En Grèce, Pythagore enseigne les migrations ascentionnelles de l'âme. L'Egypte aussi, dans une période de son histoire, connut la résurrection graduelle de l'esprit. La Gaule, ardente et croyante, chargeait ceux qui allaient mourir de porter le souvenir des vivants à ceux qui habitaient déjà les planètes supérieures. En Judée, nous entendons le christ Jésus parler des multiples habitations de la maison divine et déclarer que nul ne sera sauvé s'il ne renaît en chair et en esprit ; même aujourd'hui dans les dogmes tronqués dont une prêtraille ignorante et intéressée a surchargé son enseignement, nous voyons survivre une vague ressouvenance de la grande tradition, dans la croyance à la résurrection de la chair. Plus tard Ballanche, Pezzani, Leroux, Renaud, Raynaud et tant d'autres reprennent la parole perdue et enseignent à l'homme que la vie présente n'est qu'un instant dans l'éternité de son existence réelle. Flammarion déclare que « la pluralité des existences de l'âme est le seul terrain sur lequel puisse se défendre le spiritualisme », et Victor Marchal développe en un langage admirable sa croyance au « purgatoire progressif » par lequel il remplace l'enfer, dogme épouvantable et surrané, et le ciel « monstrueux par les félicités réservées aux bienheureux », pour me servir de ses propres paroles.

Enfin paraît la forme nouvelle, sous le nom peut-être trop précis de *réincarnation*, car toutes les existences de l'esprit n'ont pas lieu dans la chair et les vies supérieures notamment deviennent réellement spirituelles. Une nouvelle armée initiée par Allan Kardec, légion celle-la, se présente et défend par la parole et par la plume les hautes destinées de l'âme. Le dernier pas est fait. L'idée, que des esprits brillants comme ceux dont je prononçais les noms il y a un instant, n'avaient pu faire goûter qu'à un milieu de philosophes et de lettrés, est définitivement démocratisée ; désormais la lumière brille pour tous les yeux, la vérité luit pour toutes les intelligences ; les mineurs aux mains noires, les cultivateurs au front hâlé, les humbles et les petits, développent dans de familières conversations une idée que maniaient jadis, dans leurs dissertations, les seuls philosophes et les sages ; celui sans qui rien ne peut se faire sur notre planète, le Peuple sait le mot de la grande tradition : les temps sont venus, le sol est préparé, la réforme sociale peut s'accomplir.

Mais avant toutes choses, voyons bien quelle peut être l'influence de la réincarnation sur les destinées humaines ; calculons et pesons ses conséquences, afin de voir si elle est bien le talisman qui doit ouvrir la porte de l'âge d'or.

Pour moi, la portée de la croyance à la pluralité des existences est bien plus considérable qu'on ne le pense généralement ; le sort même de l'humanité, les formes sociales et politiques qui la régissent devant en être profondément modifiés ; et cette transformation sera plus puissante que n'importe quelle autre, car, au lieu d'appliquer à la société, être fictif, une réforme qui doit s'étendre à l'homme, le spiritisme au contraire, commence par modifier l'être réel, l'homme, pour que la société s'améliore d'une façon nécessaire et fatale.

L'action sociale de la croyance qui nous occupe est d'ailleurs facile à contrôler chez les peuples de l'antiquité et, si nous ouvrons les feuillets de l'histoire, si sans parti pris nous constatons les résultats obtenus, nous arrivons à cette conclusion que le remède préconisé est un de ces remèdes dangereux qui, selon le mode d'application, guérissent le malade ou l'achèvent ; nous constatons que l'instrument que nous voulons employer est semblable à la lancette du chirurgien, arme problématique qui peut servir à sauver comme à tuer.

Prenons les deux peuples de l'antiquité qui ont vécu sur cette croyance, jetons un coup d'œil sur l'Inde et un regard sur la Gaule, situées aux deux points extrêmes de la famille arya, et nous assisterons à deux spectacles bien différents.

Commençons par l'Inde.

Le dogme de la transmigration des âmes y fut si généralement admis que pas une secte religieuse, que pas une école philosophique n'a tenté de s'en affranchir. Basé sur l'idée de la colère divine, ce dogme présenta la vie comme un châtiment, refusa à l'homme toute initiative spontanée et ne donna à la vie qu'un but, acquitter une dette antérieure sans loisir d'amasser pour la vie future. Puis donc

que l'homme ne pouvait rien par lui-même, puis donc qu'il était enchaîné là où il se trouvait, tout effort personnel devenait inutile... que dis-je ? criminel, puisqu'une volonté supérieure avait fixé la place où l'homme devait vivre et souffrir. Une première faute, sorte de péché originel, fait de la vie une expiation et donne pour but à l'humanité la pénitence ; le misérable souffre donc justement et nous ne devons pas le plaindre ; le faible est justement opprimé et nous ne devons pas le secourir; le pauvre est justement dans la misère et nous ne devons pas aider à son relèvement. De là naquirent de la façon la plus naturelle les castes, depuis le *brahmane* qui tient le plus haut degré de la société jusqu'aux plus obscurs bas-fonds en passant par le *kchatrya* ou guerrier, le *vaycia*, agriculteur ou artisan, le *çoudra*, serviteur et plus bas encore les *parias* et les *tchandalas* dont le sort n'a de comparaison avec celui d'aucune autre caste ; leur aspect seul rend un brahmane impur, l'approche des villes leur est interdite, il ne leur est permis de se servir que d'ustensiles et de meubles cassés et hors d'usage et ils ne peuvent recouvrir leur misérable corps que des vêtements qu'on a retirés aux morts avant que de les coudre dans le linceul.

Quoi d'étonnant que dans une semblable société le seul objectif de l'humanité et son seul espoir aient été l'anéantissement complet et absolu de l'être, le *nirvâna* final où l'âme « sera comme une flamme qu'on ne peut plus souffler » ! Quoi d'étonnant qu'aucun progrès social n'ait pu se produire dans ce milieu où tout mouvement généreux était étouffé par l'impitoyable organisation des castes !

Nous avons vu plus haut qu'aucune secte ne sut s'affranchir du dogme de la transmigration, aussi quand le réformateur parut, il était trop tard. Siddhârta, fils du roi de Kapilavastou, issu de la noble race de Gaotamides, celui-là même qui fut plus tard connu sous le nom de Bouddha, désolé à l'aspect des misères humaines, se revêtit d'un linceul et alla par toute l'Inde prêcher la foi nouvelle. Ne pouvant s'affranchir lui-même du joug qui pesait comme un cauchemar sur toutes les consciences, l'essor de sa vaste pensée se trouva arrêté : il ne put pas, comme plus tard Jésus, jeter en défi au vieux monde l'inviolable indépendance humaine, et là où Jésus, plus libre de ses pensées, révéla l'égalité devant la vie, Bouddha ne put que prêcher l'égalité devant la mort; Jésus assit l'égalité des hommes sur la base de la fraternité universelle, Bouddha ne put que libérer les misérables de la chaîne de leurs existences expiatoires en leur donnant la clef du nirvâna immédiat. Le brahmanisme condamnait irrédiablement l'âme à parcourir le cycle douloureux de ses existences fatales et Bouddha crut trouver dans l'ascétisme et le stoïcisme le moyen de conquérir d'un seul coup le néant. Nous ne saurions donc nous étonner si des millions de déshérités embrassèrent avec ferveur cette sorte de suicide moral qui, en peu de temps, mettait fin à leurs souffrances présentes et à leur martyre futur.

Après ce tableau d'une société arrêtée dans tous ses progrès, condamnée au désespoir et haïssant l'existence, transportons-nous chez nos ancêtres les Gaulois et nous verrons un spectacle bien différent.

Pour les Druides, initiateurs de nos pères à la vie sociale et philosophique, l'âme, émanation de la Divinité, se formait dans le fond de l'abîme obscur *Anoufèn* ; là, se développant dans le monde fatal, elle revêtait les formes rudimentaires de la vie et n'acquérait qu'après de longues pérégrinations la conscience d'elle-même et la liberté morale. Puis, l'âme gravit l'échelle de l'être et pénètre dans le cycle d'*abred;* là, elle lutte pour trouver le vrai et exercer le bien : maîtresse d'elle-même, elle se bâtit son avenir et, au prix d'un travail incessant et d'un espoir indomptable, après une série d'existences, non pas expiatoires, mais rémunératrices, qu'elle peut d'ailleurs abréger par ses efforts, elle devient digne de pénétrer dans le cycle de *gwynfid*, où elle ne s'incarnera plus, mais vivra de la vie des purs esprits, montant toujours de clarté en clarté nouvelle vers le cycle divin de *ceugant* qu'elle ne pourra cependant jamais atteindre.

Fort de ces vérités, le Gaulois savait qu'il n'*expiait* pas un passé, qu'il le *réparait ;* que son effort n'était pas un travail vain, destiné à payer une dette antérieure, mais bien un labeur rémunérateur dont il toucherait le prix un jour. Aussi, sans chercher la mort, puisqu'il savait la vie utile, le Gaulois, méprisant l'ascétisme hypocrite ou absurde, jouissait gaîment des biens de la vie et, quand l'heure était venue de partir, il serrait fraternellement la main des amis de la terre et enjambait sans peine le fossé de la mort, car pour lui ce n'était pas un abîme.

Aussi facilement nous avons déduit tout à l'heure le système des castes des croyances de l'Inde, aussi facilement nous conclurons que les Gaulois, convaincus d'une origine commune et d'un but commun, devaient se sentir égaux et libres : tels ils étaient en effet et l'essor social de la Gaule, entravé quelque temps par l'épouvantable oppression romaine, ne devait pas tarder à tenir ses promesses. Après que le joug romain se fût brisé sous l'effort naissant du jeune christianisme, un double et nouveau joug s'abattit sur le front de la Gaule ; d'une part, ce fut la féodalité, due à l'invasion franque, de

l'autre, ce fut la théocratie orientale qui exploita à son profit la révolution chrétienne.

Mais la Gaule n'était pas domptée. Dix-huit siècles durant, elle supporta tant bien que mal la tyrannie et, un beau jour, elle se redressa sur la glèbe comme un taureau qui ne veut plus tirer la charrue et lança loin d'elle le joug qui lui meurtrissait le front. Le viel esprit gaulois, personnifié par Mardhyn, dormant dans la forêt de Brocéliande, venait enfin de se réveiller...

A son souffle les trônes craquèrent, les autels vacillèrent sur leurs bases, les oiseaux nocturnes de la féodalité se réfugièrent dans leurs trous et dans un éblouissement qui dure encore et dont les nations ont encore les yeux troublés, la Gaule, renée dans la France, comme peut-être les Druides étaient renés dans la Constituante, jeta au monde comme un défi sublime, la déclaration des Droits de l'Homme, évangile nouveau des peuples affranchis !...

Voilà la grande tradition qui peut aujourd'hui infuser un sang nouveau à la société ! Les institutions politiques ne sont pas suffisantes tant qu'elles ne changent pas l'individu lui-même ; la puérile théologie religieuse, qu'elle soit juive, catholique, bouddhiste ou protestante, n'offre pas une base suffisante aux réformes que le xxe siècle nous prépare ; l'horizon désolant du matérialisme ne peut porter qu'à la jouissance immédiate et par suite compromet l'avenir. A mon point de vue, le salut réside dans l'extension de la tradition gauloise, et, si je puis persuader quelques-uns de mes lecteurs que la réincarnation comprise dans son acception la plus large et la plus généreuse est seule capable de ce grand œuvre, mon but sera atteint.

C'est qu'en effet, parmi les spirites eux-mêmes la réincarnation est conçue de deux façons différentes, dont l'une cadre avec les idées du passé et dont l'autre appelle celles de l'avenir.

La première façon d'envisager cette grande vérité cherche, en effet, à excuser les iniquités sociales, explique la position de l'individu comme fatalement liée aux mérites acquis et aux fautes commises dans la vie précédente elle console — si toutefois ce peut être une consolation — celui qui souffre, celui qui peine en lui faisant entrevoir d'une part une vie antérieure à expier, de l'autre une vie future dont l'épreuve présente lui ouvrira la porte. Prise strictement à la lettre, cette façon de voir, nous interdirait de secourir moralement ou matériellement nos frères éprouvés, car par là nous leur retirerions une partie du mérite de leur épreuve. Si le matérialisme a poussé l'homme à revendiquer violemment son droit et son égalité, cette fade interprétation de la grande tradition druidique ne peut l'amener qu'à croupir sur place, sans rien vouloir changer à une situation qu'il croit être fatale et dont il doit souffrir en silence. Une telle conception de la pluralité de nos existences ne vaut guère mieux que le paradis et l'enfer chrétiens, car il n'apporte pas plus de solidarité dans les relations humaines : chacun parcourt isolément la suite de ces existences, les autres ne peuvent rien pour lui, il ne peut rien pour les autres et l'égoïsme trône en souverain sur le monde. La Société que créerait cette incarnation là ressemblerait fort aux castes de l'Inde.

Mais si au lieu de regarder en arrière, comme les Brahmanes, nous fixons au contraire les yeux devant nous, comme les Druides, nous nous occuperons moins des erreurs passées à réparer que des vies supérieures à atteindre et, persuadés de nos responsabilités futures, nous rendrons notre passage sur terre utile et fécond ; surtout si nous savons que nul ne peut pénétrer seul dans la Jérusalem céleste, que l'Humanité est intimement liée à elle-même par des chaînes inextricables qui font d'elle comme un seul être. Non ! non ! nul ne peut s'isoler de ses semblables ; les grands esprits poursuivent dans l'espace la tâche commencée sur la terre, car ils savent que, solidaires de toute l'Humanité, ils doivent l'entraîner avec eux vers les hautes sphères, entrevues dans les songes des prophètes. Travaillons en commun, débrouillons le chaos de la planète natale qui nous a été confiée ; grands, tendons la main aux petits ; petits, cherchons à égaler les grands. Songeons bien que le triomphe égoïste ne peut nous servir à rien et ne nous avancera pas d'un pas dans le cycle de nos existences. Si nous avons acquis les biens de la terre, simples dépositaires, servons-nous-en pour soulager la misère et combattre le mal ; si nous avons acquis les trésors de l'intelligence ou les joyaux du cœur, faisons-les rayonner sans cesse autour de nous, instruisons l'ignorant et enseignons le méchant.

Plus haut ! toujours plus haut ! que ce soit notre devise, mais n'oublions pas les faibles et les égarés qui restent derrière nous sur la route !

Oh ! quand tous comprendront l'harmonieuse loi des renaissances progressives et du progrès en commun, quand la philosophie radieuse aura définitivement brisé tous les jougs et tous les glaives, oh ! alors l'Humanité sentira son cœur battre à l'unisson du cœur de Dieu ; alors un souffle de liberté fera bruire les grands bois de chênes et Mardhyn s'éveillera de nouveau sous le baiser de Viviane, mais cette fois pour ne plus se rendormir !

Alors, du monde entier s'élèvera un chant d'allégresse, chant merveilleux et splendide, où se mêleront les voix des vieillards qui ont vu sombrer le vieux monde à celles des enfants qui ont vu surgir le nouveau !

Alors des anciennes classes ennemies qui divisaient la société s en formera une seule, celle des travailleurs; de tous les cultes rajeunis en surgira un seul, le culte du Vrai et du Bien ; les nations se fondront en une seule qui répandra sur le monde ses fraternels essaims, et cette nation ne portera qu'un nom radieux et doux : Humanité !

Alors, peut-être le voyageur pensif heurtera du pied dans le sable des déserts un vieux canon de bronze et se demandera le nom de ce vestige des barbaries passées. Les faux dieux seront chassés des autels d'où ils ont depuis si longtemps régi le monde, et l'Humanité, sans prêtres et sans maîtres, élèvera un temple mystique au vrai Dieu que, faute d'un nom assez auguste et assez sublime, elle appellera Justice !

Alors, sur les préjugés morts, sur les superstitions mortes, sur les épaves hétéroclites d'un passé à jamais disparu, pousseront en sillons serrés les blés mûrs de la paix et du travail, et au-dessus du monde régénéré, symbole de l'alliance nouvelle, radieux, étincelant, s'ouvrira l'arc-en-ciel immense de la République universelle!

E. DE REYLE.

L'Union Spiritualiste de Rouen

Le journal le *Spiritisme* a rendu compte de deux conférences faites l'année dernière par M. Léon Denis, à Rouen, sur la prière de plusieurs spirites de cette ville. Nous sommes heureux d'annoncer que la parole si convaincue, si chaleureuse du sympathique conférencier a porté ses fruits : les divers groupes spirites de la cité normande et des environs se sont constitués en une Société d'études et de propagande, qui vient d'être autorisée sous le nom d'*Union spiritualiste de Rouen*.

Cette Société a ses statuts approuvés, son bureau élu, son siège désigné (place Saint-Sever, 35), et comprend déjà une soixantaine de membres. A l'unanimité elle a proclamé président d'honneur M. Léon Denis. D'autre part, elle a été honorée de l'adhésion, comme membres d'honneur, de MM. Victorien Sardou, membre de l'Académie française, Courdaveaux, professeur à la Faculté des Lettres de Lille, Alexandre Delanne, Gabriel Delanne Auzanneau, etc.

L'Union spiritualiste de Rouen s'inspire de la philosophie dont les principes ont été coordonnés et vulgarisés par Allan-Kardec.

TOAST AUX ANCÊTRES

Banquet spirite et spiritualiste international du 6 septembre 1889.

Mesdames ! Messieurs ! Sœurs et Frères en spiritisme et en spiritualisme !

Comme conséquence de notre croyance à la vie extra-terrestre, et à la solidarité qui unit le monde invisible au monde visible, j'espère être le fidèle interprète de vos pensées en portant, tout d'abord, un toast à tous les Esprits, philosophes et hommes de science, apôtres de la vérité, de tous les temps et de toutes les nations ; qui, mus par leur amour pour l'humanité terrestre, ont bien voulu abandonner les sphères élevées pour venir sur cette terre travailler au développement de l'Esprit humain, à son bien-être physique et moral, et qui ont été les précurseurs des grandes vérités que nous commençons à épeler ;

Buvons donc à Bouddha, Zoroastre, Chrishna, Confucius, Thalès, Anaxagore, Pythagore, Socrate, Platon, Jésus-Christ, Apollonius de Tyane, Plutarque, Galilée, Képler, Newton, Leibnitz, Descartes, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Wronski, Swedenborg, Fourier, Jean Reynaud, Pezzani, Allan-Kardec, Victor Hugo, etc. ; enfin à tous les Esprits qui, au cours d'une mission plus modeste, se sont dévoués à la cause du spiritualisme rationnel et à l'affranchissement de la pensée humaine.

Hommage ! à ces Esprits lumineux qui, certes, n'ont pas dû abandonner leur œuvre sublime de solidarité, et doivent se féliciter du grand mouvement spiritualiste qui nous réunit au moment d'un anniversaire à jamais mémorable pour l'Humanité entière !

TOAST A NOS SŒURS ET FRÈRES ÉTRANGERS

Permettez-moi également sœurs et frères en spiritisme et en spiritualisme, de porter un toast à nos frères des nations étrangères, dont la présence, au milieu de nous vient donner une sanction à cette vérité : que la famille ne s'arrête pas aux liens du sang, pas plus qu'aux frontières établies par les nations, dans leur enfance morale; mais qu'elle s'étend à toute l'humanité terrestre, et que, sont membres d'une même famille tous ceux dont l'esprit se nourrit des mêmes pensées, des mêmes aspirations, en vue de la recherche de la vérité !

Buvons à nos chers hôtes, nos sœurs et frères par le cœur et par l'esprit, ensemenceurs des vérités qui amèneront les peuples à la solidarité et à la fraternité universelles, en supprimant ces guerres impies entre des êtres issus d'une même cause,

procédant d'une même origine, tous faits pour s'aimer, s'entr'aider dans l'évolution qu'ils doivent accomplir, à travers les univers sidéraux, pour arriver à participer, dans des proportions de plus en plus accentuées comme intensité, des attributs de la cause créatrice, en ce qui me concerne : je nomme Dieu.

Permettez-moi aussi de porter, particulièrement, un toast à nos frères Espagnols qui, les premiers, ont osé entreprendre la formation d'un Congrès spirite, et ce, dans une ville où le dogme avait plongé ses plus profondes racines.

Honneur à eux! et haut les cœurs! Unissons nos efforts, sœurs et frères de toutes les nations, pour faire germer, dans l'esprit de nos frères en humanité, cette vérité sublime que chante la nature : Fraternité et Solidarité universelles!

Plus de guerres fratricides!

A. MONGIN.

DU Spiritualisme et de ses rapports avec la Maçonnerie

> Un scepticisme présomptueux qui rejette les faits sans examen, est plus funeste que la crédulité qui les accepte.
>
> HUMBOLDT.

> Nous voyons la vie par quatre lucarnes : s'il s'ouvrait une autre fenêtre, qui peut concevoir ce que nous errions.
>
> EUGÈNE HUS.

—

Un mien ami, le plus brave homme du monde, qui consacre tout son temps à l'étude du spiritisme, m'a, dans ses nombreux et très intéressants entretiens, rendu familières les citations que je viens de prendre la liberté de livrer à vos réflexions, en même temps que je vais essayer de résumer d'une façon bien imparfaite, il est vrai, les nombreuses causeries que nous avons eues ensemble sur cet intéressant sujet.

Ceux d'entre vous, T.·. C.·. F.·., qui ont gardé l'impression de ce que j'étais au point de vue des idées, lorsque la nature de mes occupations prof.·. me permettait autrefois de suivre avec plus d'assiduité nos T.·., ne douteront pas (j'en appelle au témoignage des T.·. C.·. F.·. Durand, Fontebrède et autres), du soin que j'ai pu apporter à bien contrôler, bien étudier et surtout bien discuter, dans la faible mesure de mon savoir, tout ce que j'ai pu voir et entendre touchant le sujet dont je vais avoir le plaisir de vous entretenir.

Je ne veux point laisser entendre par là, bien entendu, que vous deviez me croire sur parole. Bien qu'un peu teinté de spiritisme, je ne suis pas encore assez fou pour afficher une telle prétention ; non, mon ambition est encore plus modeste et plus pratique ; elle se borne simplement à souhaiter que vous jugiez bon, après m'avoir entendu, de m'adjoindre à titre de délégués de N.·. R.·. A.·., les F.·. qui voudront bien s'inscrire pour venir auprès de médiums honnêtes et dévoués (et ils sont rares), s'assurer de l'existence de phénomènes sur lesquels je crois de mon devoir d'appeler votre sérieuse et bienveillante attention.

Ceci dit, je vous demande la permission d'aborder le sujet de ma petite causerie ; je vais donc parler en spirite, en faisant les restrictions citées plus haut.

Spiritisme est un mot de création récente, qui qualifie l'étude de phénomènes mieux connus des anciens que nous ne les connaîtrons de sitôt nous-mêmes, si la guerre acharnée et de mauvaise foi que l'on fait aux hommes qui s'occupent de ces questions ne vient à cesser, comme les spirites sincères le souhaitent vivement.

Doivent-ils prendre leur désir pour la réalité ? Certainement oui, par la raison très naturelle qu'ils ont, pour étayer leur croyance, un contingent de faits aussi nombreux qu'indiscutables, et qu'ils ont également à enregistrer des témoignages fournis par des hommes universellement connus, dont l'illustration et la valeur scientifique ne sauraient être discutées.

William Crookes, l'homme éminent à qui la science moderne doit la découverte du thallium, résume bien, j'imagine, à lui tout seul, une somme de savoir suffisante pour légitimer la foi que l'on peut avoir dans son affirmation ainsi formulée par lui-même, dans le compte rendu de ses expériences sur les phénomènes de l'occulte : « Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est. » Livre de Crookes, *Recherches sur le Spiritisme*, librairie des Sciences psychologiques, 5, rue Neuve-des Petits-Champs, Paris.

J'ajoute, pour ceux pouvant l'ignorer, que M. Crookes, membre de la Société royale de Londres, et plusieurs de ses collègues, furent désignés par cette même Société (la plus savante du Royaume-Uni) pour se livrer, dans un local construit exprès, à l'observation et à la constatation de phénomènes dont l'étude, concluant au rapport favorable, signé par tous les membres de la délégation, a duré plusieurs années.

On peut joindre au nom illustre de Crookes, comme chimiste et physicien, ceux non moins connus d'Oxon, professeur à la Faculté d'Oxfort ;

de Wallace, émule et collaborateur de Darwin ; du professeur Auguste de Morgan, président de la Société mathémathique de Londres ; de Varley, ingénieur en chef des compagnies de télégraphie en Angleterre, inventeur du condentateur électrique ; de Barkas, membre de la Société de géologie de Newcastle ; de Zœllner, professeur à la Faculté de Leipzig, sans compter les autres, ceux d'Amérique, par exemple. En France, nous citerons en passant : Victorien Sardou, et, revenant aux savants : Flammarion, sans souci des critiques ridicules, pour ne pas dire plus, que les savants patentés se plaisent à exercer contre un homme auquel ils veulent bien, au demeurant, reconnaître un certain mérite au point de vue du style ! Nos savants sont bons princes, comme vous voyez.

Savez-vous maintenant ceux qui se montrent si sévères à l'endroit des hommes consciencieux qui se livrent à l'étude de ces phénomènes et pour lesquels Crookes est un fou ? Je vais vous les faire connaître. Ce sont les dignes émules de ceux qui ont repoussé :

La rotation de la Terre ;
Les météorites ;
Le galvanisme ;
La circulation du sang ;
La vaccine ;
L'ondulation de la lumière ;
Le paratonnerre ;
Le daguerréotype ;
La vapeur ;
Les paquebots ;
Les chemins de fer ;
L'éclairage au gaz :
L'homœopathie ;
Le magnétisme, etc., etc.

Ce sont les mêmes qui n'ont pas voulu entendre le rapport de Boucher de Perthes établissant les âges du monde par les couches géologiques, comme Bernard Palissy en avait eu le premier l'idée ; les mêmes qui, tout récemment, traitèrent de ventriloque l'envoyé d'Eddison, lors des premières expériences sur le téléphone ; ce sont encore et toujours les mêmes qui s'insurgent contre toutes les nouveautés, par la raison très simple que ces nouveautés, quelles qu'elles soient, portent atteinte à leur prestige dans l'esprit des masses, et que tous ces illustres, toujours pour les mêmes raisons, tiennent plus que jamais à jouer leur rôle de prêtres.

L'esprit de domination les possède, et pour atteindre ce but, tous les moyens leur sont bons, même les plus ineptes, car vous le voyez bien, ils nient la lumière en plein soleil !!!

Le prêtre (l'autre) ayant dit : « Hors de l'Eglise, point de salut », eux (les savants), par esprit d'intimidation ont dit : « Hors de chez nous, point de science. »

Songez donc, ils sont sacrés ces pontifes du savoir humain, tout comme leurs congénères de l'autre religion. Les premiers, ceux qui nient tout, disent ne croire qu'à la matière pour se distinguer des seconds, qui ne sauraient être que spiritualistes. — Rivalité d'enseigne. — Question de métier.

Si tous les deux formulaient les mêmes conclusions, comme au temps jadis, on les confondraient ; ils ne veulent plus être confondus, ils préfèrent confondre.

Leurs mœurs, au demeurant, se sont radoucies. C'est-il par impuissance ?

Autrefois, ils brûlaient les novateurs (moyen très pratique de leur imposer silence) ; aujourd'hui qu'on les a désarmés, ils crient comme les brûlés (leurs anciennes victimes), afin d'étouffer la voix de la vérité. — Mais la vérité en a vu bien d'autres ; comme elle est éternelle, elle est patiente. Quand donc ces messieurs seront las de glapir, on la verra :

Lançant des torrents de lumière,
Sur ses obscurs blasphémateurs.

De toute la gent dite savante, les plus acharnés à combattre la nouvelle doctrine se recrutent dans l'aimable corporation que Molière a immortalisé dans la personne de M. Purgon, de joyeuse et ridicule mémoire. — Ceux-là représentent la mouche du coche, harcelant de leurs piqûres qu'ils voudraient rendre charbonneuses, ceux qui explorent le chemin conduisant de cette vie à l'autre... Il y a là, vous le sentez bien, une qnestion de monopole établi par brevet spécial. Ils ne souffrent pas la concurrence qui porterait atteinte à leur orgueil et à leur bourse. — Tout est là.

Les mêmes dont je viens de parler crient à la foule : Le merveilleux n'existe pas ! Il n'y a pas de miracles ! — Mais la foule sait bien que tout ce qui est ne saurait pas ne pas être, et elle sait également que tous les phénomènes qui peuvent se produire et exciter notre étonnement ne nous frappent de la sorte que parce qu'ils n'avaient pas encore éveillé notre attention.

(*A suivre*). B...

ERRATA

Dans notre dernier numéro une erreur de nom s'est glissée à l'article « Spiritisme en province ». C'est M. Smolders qui a fondé l'ancien groupe spirite de Nancy.

Le Gerant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24, rue Ch[illegible] Paris

7e ANNÉE. — N° 12. **40 centimes le Numéro.** NOVEMBRE 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an. Étranger . . . . . . 6 —	38, rue Dalayrac, Paris Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

9e Liste de Souscriptions au Congrès Spirite

Report. . . .	1325 50
Pothenot	5 »
Groupe Thaurel	5 »
	1335 50

ERRATA. — 7e liste : lire Mme A. L. et non Corval.

7e liste. — Erreur d'impression : lire total 1131 et non 1132.

8e liste : lire report 1209 fr. 50 et non 1132,

Le Congrès Magnétique

Après le congrès spirite — on pourrait dire en même temps, car celui-ci dure encore de fait — s'est tenu, à Paris, un *congrès magnétique international pour l'étude des applications du magnétisme humain au soulagement et à la guérison des malades.*

Ce nouveau congrès ne nous est pas indifférent. Ce qui touche au soulagement des misères humaines physiques ou morales est de notre domaine. D'autre part on sait que le magnétisme n'est séparé du spiritisme que par une mince cloison. L'étude du somnambulisme conduit naturellement à l'examen des facultés de l'âme. C'est par le spiritisme que certains phénomènes magnétiques sont expliqués.

J'éprouve tout d'abord le besoin de faire remarquer que, bien que la plupart des membres du congrès magnétique ne partagent pas les idées spirites, ce congrès est un peu nôtre en ce sens que c'est grâce aux démarches longues et difficiles de l'un des nôtres qu'il s'est constitué. Je suis heureux de nommer notre dévoué et infatigable ami Bouvéry en rappelant que c'est encore lui qui a été l'un des promoteurs du congrès spirite et spiritualiste international.

J'ai été empêché, à mon grand regret, de suivre régulièrement les travaux de cette assemblée, mais je me propose d'en faire un compte rendu dans le prochain numéro de ce journal, si comme je l'espère, il m'est possible de me procurer en temps voulu les documents nécessaires ; ce que j'en puis dire dès aujourd'hui c'est qu'avec les hommes de valeur qui ont organisé ce congrès on peut s'attendre à des résultats sérieux.

Je veux aussi parler sans plus tarder d'une très remarquable conférence ayant pour titre : *De l'usage du magnétisme au point de vue de la conscience,* faite par M. l'abbé de Meissas, docteur en théologie, 1er aumônier du collège Rollin.

Je prie M. l'abbé de Meissas de me permettre, en vue de ce que je crois être la vérité, de lui présenter quelques observations sur un point de son discours, avec tout le respect dû à son talent et à ses sentiments élevés.

L'honorable conférencier a dit :

L'Eglise ne condamne pas les pratiques du magnétisme. Ce n'est pas le démon qui intervient dans ces pratiques.

Cette question a été longuement développée par le conférencier qui a invoqué à l'appui de sa thèse les meilleurs arguments et finalement a démontré

péremptoirement qu'admettre l'intervention du diable en pareil cas serait une pure absurdité.

Il a dit en substance :

« — Aucun signe, aucun mouvement, rien en un mot ne peut accuser la présence du démon. Ne serait-ce pas d'ailleurs un singulier démon que celui qui viendrait faciliter notre tâche dans le bien? Si nous avons affaire au diable, il faut convenir qu'il cache son jeu. On nous dit, il est vrai, qu'il prend pour nous tromper le masque de la vérité. Nous répondrons : puisqu'il est si difficile de le reconnaître sous son déguisement, comment nos adversaires le peuvent-ils faire mieux que nous? C'est le contraire qui devrait arriver, car nous avons sur nos adversaires, en plus de l'habitude de ces phénomènes, l'avantage d'avoir étudié la question. En ce qui me concerne j'affirme n'avoir jamais fait aucun pacte avec le démon, ce qui ne m'a pas empêché d'obtenir d'heureux résultats. Quand on est animé de sentiments honnêtes, de pensées charitables, on écarte le diable. Les faits magnétiques ne sortant pas de l'ordre naturel se produisent naturellement sans l'intervention ni du démon comme le prétendent nos adversaires ni *des esprits* comme le disent les spirites. »

Nous ne parlons pas autrement. J'applaudirais donc sans réserve à ce raisonnement si dans la pensée de son auteur il s'appliquait également aux pratiques spirites; mais M. de Meissas ayant dit au cours de sa conférence qu'il condamnait, avec l'Eglise, les évocations spirites, je crois pouvoir en inférer qu'il admet l'influence démoniaque dans les manifestations de cet ordre.

Les faits spirites et les phénomènes magnétiques sont pourtant aussi naturels les uns que les autres, rien ne pouvant être en dehors de la nature. En ce qui concerne les agissements du démon, l'analogie est frappante dans les deux cas. On voit fréquemment dans la pratique du spiritisme le diable ramener dans la voie du bien des êtres égarés, faire entendre des paroles empreintes de charité, glorifier Dieu, pousser à la prière. Sont-ce là des manœuvres diaboliques?

Il est à remarquer que les théologiens ne sont pas d'accord entre eux sur ces questions. Tandis que M. l'abbé de Meissas affirme au nom de l'Eglise que le démon n'intervient pas dans les pratiques du magnétisme, Mgr l'archevêque Gousset soutient le contraire. J'en ai comme preuve son mandement pour le Carême de 1865, d'où j'extrais les citations suivantes :

« — Les démons parlent et on les écoute. Ils « mêlent à leurs mensonges quelques vérités et ils « font accepter l'erreur sous toutes les formes. C'est « là qu'aboutissent les prétendues révélations d'outre- « tombe. C'est pour obtenir ce résultat que le pied « des tables, la main des enfants rendent des oracles; « que l'ignorant, *dans un mystérieux sommeil,* « devient tout à coup le docteur de la science... « Les résultats surprenants de ces observances ou « de ces actes ne pouvant procéder de leur vertu « intrinsèque ni *de l'ordre établi par Dieu,* on ne « peut les attendre que du concours des puissances « occultes. Tels sont notamment les phénomènes « extraordinaires obtenus de nos jours par les pro- « cédés en apparence inoffensifs *du magnétisme* « et l'organe intelligent des tables parlantes. Au « moyen de ces opérations de la magie moderne « nous voyons se reproduire parmi nous les évoca- « tions et les oracles, les consultations, les *guéri-* « *sons* et les prestiges qui ont illustré les temps des « idoles et les antres des sibylles..... Les êtres « mystérieux qui se rendent ainsi au premier appel « de l'hérétique et *de l'impie comme du fidèle,* du « crime aussi bien que de l'innocence, ne sont ni les « envoyés de Dieu, ni les apôtres de la vérité et du « salut, mais les suppôts de l'erreur et de l'enfer. »

Voilà qui est clair : aussi bien dans les pratiques du spiritisme que dans celle du magnétisme, également condamnées, il y a intervention diabolique, c'est l'avis de Mgr le cardinal Gousset. Mais M. l'abbé de Meissas repousse cette intervention en matière de magnétisme.

En présence de ces deux affirmations contradictoires on reste perplexe.

Comment! Vous magnétisez un malade en vue d'une guérison, le diable n'intervient pas. Vous vous mettez en rapport avec un esprit souffrant dans le but de soulager ses peines, le diable est avec vous! Et cependant le mobile qui vous fait agir est le même : vous voulez le bien. Comment concilier une pareille partialité avec la raison et surtout avec la justice et la bonté de Dieu?

En supposant même que les choses soient ainsi, il se présenterait souvent des situations singulières. Par exemple dans le cas de magnétisation faite par un magnétiseur spirite agissant simultanément par ses passes et par son évocation. En cette occurrence le diable serait, il me semble, bien embarrassé.

Pour nous spirites, la question est facile à trancher parce que nous ne croyons pas au démon, au démon de l'Eglise s'entend. Nous appelons démons, non pas des êtres à part, mais les âmes des hommes pervers qui ont vécu sur la terre ou sur d'autres planètes analogues.

Mais j'arrête là ces réflexions peut-être un peu trop longues et prie encore une fois l'honorable abbé de Meissas de ne voir dans mes paroles qu'une simple protestation pour la défense de mes idées.

Le congrès magnétique a clos sa session le 26 octobre et a donné le lendemain dimanche, chez Lemardelay, un brillant banquet auquel assistaient, outre ses membres, plusieurs journalistes. De nombreux toasts ont été portés. Il m'est impossible de les citer tous.

M. le comte de Constantin, qui présidait le banquet, a bu à la Presse. Le journaliste bien connu M. Raoul Lucet (Emile Gautier) lui a répondu en termes fort applaudis. M. Bué a remercié tous les organisateurs du congrès, particulièrement MM. Allard, Fabart et Bouvéry. M. Fabart a répondu « qu'il savait s'appuyer sur des hommes de valeur ». MM. Raggazzi, de la Haye, et Rémy Tremblay, du Canada, ont bu à la France. M. Donato, en sa qualité d'étranger, a également bu à la France « hospitalière ». M. Caron de la Guérinière lui a répondu, M. Bouvéry a porté un toast à M. l'abbé de Meissas et à M. le commandant de Rochas.

M. de Meissas a répondu en buvant au triomphe du magnétisme curatif.

MM. les docteurs Foveau de Courmelles et Baraduc ont également pris la parole, et d'autres encore dont je regrette d'avoir oublié le nom.

Puis on a causé longuement et cordialement, et on s'est séparé en échangeant, avec force poignées de mains, de chaudes promesses de dévouement à la cause magnétique.

AUZANNEAU.

DISCOURS

Prononcé par M. G. Delanne a la première séance publique du Congrès spirite.

Mesdames, Messieurs,

Appelé au grand honneur de prendre la parole devant vous, je réclamerai tout d'abord votre indulgence, n'ayant pas l'habitude de la parole, et n'ayant pas eu le temps de composer un discours écrit. Je vous prie donc de vouloir bien m'excuser, si quelquefois l'expression trahit ma pensée.

Je voudrais vous parler du spiritisme à un point de vue purement scientifique, en laissant à des orateurs plus capables que moi la tâche de vous en faire entrevoir la grandeur au point de vue philosophique.

Le spiritisme n'est plus aujourd'hui une doctrine que l'on peut railler; le temps des tables tournantes est passé et la science a progressé; il se présente à nous avec des phénomènes qu'il est extrêmement utile d'étudier, si l'on veut se faire une idée bien nette de notre philosophie.

Ce ne sont plus les petits, les humbles, les ignorants qui s'occupent de spiritisme aujourd'hui; c'est l'élite de la science officielle européenne. Sans doute, les académies ne se sont pas encore prononcées, mais nous avons des exemples de la lenteur qu'elles apportent à l'étude de toute question un peu controversée. Ainsi, nous savons tous que le magnétisme, repoussé depuis cent ans de toutes les académies, vient d'être enfin acclamé, mais après avoir été débaptisé et appelé hypnotisme. (Applaudissements.)

Cela doit nous donner courage, Mesdames et Messieurs, pour poursuivre la propagande de nos idées. Je dis donc que le spiritisme a été étudié, et par les hommes les plus éminents. Si vous voulez bien me le permettre, je vais passer en revue, très rapidement, les célébrités qui se sont occupées de cette doctrine.

Tout d'abord, en Amérique, dans la libre Amérique, là où les préjugés sont moins ardents que chez nous, nous avons à citer les noms de Robert Hare et du professeur Mapes; ce sont des personnalités bien connues, l'un comme physicien, l'autre comme chimiste. Ils ont étudié les phénomènes spirites sous leur forme rudimentaire et, malgré le peu de moyens dont ils disposaient, malgré le peu d'importance des phénomènes qu'ils étaient appelés à constater, ils sont arrivés cependant à ces conclusions que les phénomènes eux-mêmes étaient vrais, positifs, irréfutables.

En Angleterre, la science ayant déjà marché, nous avons des noms plus considérables encore à citer et surtout des travaux qui ont exigé plus de temps pour être menés à bien. Nous avons, en premier lieu, à signaler l'illustre William Crookes, dont M. Papus a déjà parlé. Vous savez qu'il s'est révélé au monde scientifique par la découverte du thallium, par l'invention du radiomètre, et surtout par ses magnifiques travaux qui ouvrent à la science des horizons immenses, par la découverte de la lumière radiante. Et, Mesdames et Messieurs, cet homme qui occupe dans son pays la plus haute situation scientifique n'a pas craint de s'occuper de ce qu'on appelle la folie du spiritisme. Il a voulu voir, guidé en cela par la parole de sir William Thomson (1), ce qu'étaient les phénomènes du spiritisme, lesquels se sont manifestés à William Crookes d'une façon telle qu'il a pu dire réellement que l'âme, après la mort, peut se manifester par des expériences précises qu'on peut constater expérimentalement son existence et la mesurer, en quelque sorte méthodiquement.

L'Angleterre, d'ailleurs, semble être le pays des libres recherches par excellence. A côté de l'illustration dont je viens de vous parler, vient immédiatement se placer sir Richard Wallace, l'émule de Darwin, un de ceux qui ont fait faire à la philosophie zoologique les plus grands pas. Sir Richard Wallace a étudié les phénomènes spirites et a conclu en leur faveur dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés.

Non seulement nous pouvons citer Crookes et Wallace, mais encore M. Warley, ingénieur en chef des lignes télégraphiques de l'Angleterre, qui s'est livré à des recherches variées sur le sujet qui nous occupe, et qui l'ont amené, lui aussi, à des conclusions en faveur du spiritisme.

A côté de ces noms illustres, nous pouvons rappeler celui de Morgan, président de la Société royale de mathématiques de Londres, et celui de M. Barkas, professeur de géologie à Newcastle.

Nous pouvons citer enfin un très grand nombre de penseurs et d'écrivains qui se sont prononcés en faveur de nos théories. Après l'Angleterre, voici l'Allemagne : en tête marche l'illustre astronome Zœllner; ses découvertes l'ont élevé à une haute place dans le monde scientifique. Lui aussi a étudié les phénomènes du spiritisme et a conclu favorablement à leur réalité. Les professeurs de l'Université de Leipzig, Weber et Fechner, ont après de longues années d'études conclu encore une fois en faveur du spiritisme.

En Russie, c'est le professeur Bouttleraw qui, d'abord adversaire acharné du spiritisme, est enfin convaincu, après des expériences réitérées, de la véracité de cette doctrine; je pourrais citer également comme favorable au spiritisme Aksakow.

En Italie, je signalerai le professeur Ercole Chiai, qui a invité le docteur Lombroso à un débat contradictoire que ce dernier, d'ailleurs, s'est empressé de refuser.

---

(1) « La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face tout phénomène qui peut se présenter à elle. »

Je ne puis vous exposer tous les travaux auxquels se sont livrés ces savants, le temps me manquerait pour cela, mais il résulte de leur ensemble que, dans certaines circonstances déterminées, on peut entrer en rapport avec les âmes désincarnées, c'est-à-dire avec l'esprit des personnes ayant vécu sur la terre.

Quelle est la théorie spirite à ce sujet? La théorie spirite dit ceci : l'homme n'est pas une unité; l'homme est une trinité. Il est composé d'une âme, d'une enveloppe de cette âme appelée périsprit, et d'un corps; lorsque le corps se dissout, les deux autres éléments ne se dissolvent pas; ils restent dans l'espace et peuvent, dans certaines conditions déterminées, se manifester aux vivants.

Le spiritisme enseigne que le corps spirituel, c'est-à-dire le périsprit, est aussi formé de matière, mais de matière dans un état spécial, de matière plus quintessenciée, et lorsque cette matière est soumise à certaines influences qui sont dégagées généralement par des personnes qu'on appelle médiums, elle peut se matérialiser de façon à faire impression sur les appareils photographiques, à laisser son empreinte sur la paraffine, dans la terre glaise, etc. William Crookes, qui a étudié cette matière, a essayé d'en reproduire l'aspect phosphorescent, et il déclare qu'aucune lumière produite sur la terre n'est comparable à celle du périsprit.

Il l'a analysée de toutes les manières, et avec tous les instruments que la science pouvait mettre à sa disposition, et il est arrivé à cette conclusion, que le périsprit était bien une matière dans un état tout à fait spécial, et de même que la vapeur d'eau, qui est invisible dans l'atmosphère peut, sous certaine influence calorique, apparaître sous forme de buée d'abord, puis se condenser, et enfin se présenter sous la forme solide de la glace, de même cette matière spéciale, sous l'influx nerveux qui se dégage du médium, peut se condenser et exercer des impressions physiques sur la matière ordinaire. Non seulement on a pu photographier des esprits, comme on vous le disait tout à l'heure, mais encore on a pu obtenir que l'esprit laissât des empreintes de sa main dans la terre glaise ou de la paraffine, ce qu'il serait impossible d'avoir avec une main ordinaire, attendu que cette main, pour se retirer de la matière qui l'enserrerait jusqu'au poignet, serait obligé de la briser. Cependant, nous possédons dans nos centres de réunion des moules nombreux qui montrent qu'aucune retouche n'y a été faite, ni qu'aucune brisure ait eu lieu ; on peut les soumettre à l'analyse. Tout ce que nous demandons, c'est qu'on ne rejette pas ces phénomènes de prime abord, sous prétexte de supercherie; car enfin quels sont les hommes que je viens de nommer? Ce sont des hommes qu'on écoute avec respect quand ils apportent des affirmations, parce que toute leur existence s'est passée à la recherche de choses qui nous passionnent tous. Eh bien, parce que ces grands hommes se sont occupés de questions interdites ou soi-disant telles, on n'accorderait plus à leurs témoignages toute l'autorité qu'ils doivent avoir ? Nous protestons contre cette manière de voir et nous disons que ces hommes doivent être crus, qu'ils doivent être médités aussi bien sur les phénomènes du spiritisme que sur les autres branches de la science où ils ont jeté tant d'éclat. (*Applaudissements.*)

D'ailleurs, Mesdames et Messieurs, les expériences dont nous parlons n'ont pas été faites une fois par hasard, elles ont été réitérées un très grand nombre de fois ; les circonstances dans lesquelles elles ont été faites ont été soigneusement notées; les hommes dont je vous ai parlé se sont placés dans les conditions les plus variées, ils ont opéré avec les médiums les plus divers, et ce n'est qu'après une longue série d'expériences qu'ils ont conclu. C'est dans le monde entier que ces savants ont apporté leur concours, et nous pouvons dire que les affirmations de ces hommes ont pour nous la plus haute valeur. Est-ce que le spiritisme n'est pas représenté aujourd'hui par des simples par des ignorants, mais aussi par un aréopage qui comprend les plus illustres représentants de la science contemporaine? (*Applaudissements.*)

De cette affirmation de l'existence de l'âme après la mort, il résulte, pour la philosophie, la plus grande conséquence. Je ne veux pas m'y arrêter, je veux simplement signaler en passant, le point le plus important.

Les matérialistes disent que là où il n'y a pas de cerveau il n'y a pas de pensée ; à cela, le spiritisme répond : une fois le cerveau disparu, une fois le cerveau dissout, une fois que les éléments qui le constituent se sont répandus à la surface de la terre, il reste une individualité pensante, et s'il y a une individualité pensante, c'est qu'elle est toujours entourée de matière, entourée de périsprit. Les spiritualistes sont fort embarrassés à leur tour, quand on leur demande comment l'âme peut conserver le souvenir, puisqu'elle ne possède plus aucun organe matériel. Mais il est démontré aujourd'hui par Hartmann et beaucoup d'autres physiologistes, que dans l'âme humaine il y a l'inconscience, et que cet état inconscient joue un très grand rôle. Or, les spiritualistes ne peuvent pas attribuer à l'âme, qui est la conscience elle-même, cette inconscience; par conséquent, ils sont dans une impossibilité absolue de rendre compte de ce phénomène de l'inconscience. Eh bien, le spiritisme, en apportant sa théorie, prend ce que les matérialistes et les spiritualistes ont de bon et il explique comment, entre l'âme et le corps, il peut y avoir un lien. Le spiritisme enseigne que le périsprit est précisément la partie en quelque sorte organique de l'âme : c'est dans le périsprit que se gravent nos pensées ; c'est en lui que s'enregistrent nos volitions et nos sensations; c'est en lui que s'opère le travail mystérieux de l'intelligence, et enfin c'est avec lui que, dégagé du corps, l'esprit, dans l'espace, conserve l'intégralité absolue de ses facultés, parce que c'est dans ce périsprit même qu'ont eu lieu les sensations, les volitions qui sont restées à l'état d'impressions physiques sur la matière périspritale.

Un simple exemple fera peut-être mieux comprendre la théorie que je voudrais vous exposer : Si nous prenons un sujet hypnotique et que nous le plongions dans le sommeil, pendant ce sommeil il causera de choses diverses, d'événements qui se sont passés ; puis, au réveil, il n'aura plus

conscience ni de ses souvenirs, ni de ses sentiments. Mais si plus tard, un jour, dix jours, un mois après, on le replonge dans le même sommeil, le sujet a de nouveau le souvenir de ce qu'il a dit dans son précédent sommeil. Il a donc deux états de conscience tout à fait distincts : l'état de conscience pendant le sommeil et l'état de conscience pendant la vie. Nous expliquons cela, nous spirites, en disant : lorsque l'âme est dégagée du corps, lorsqu'elle perçoit avec son périsprit, les sensations qu'elle ressent, n'impressionnant pas directement le cerveau matériel, ne peuvent pas, au réveil, être rendues à l'individu complet.

Mais si, de nouveaux, l'âme plane dans l'espace, c'est-à-dire se dégage du corps, alors elle reprend la liberté de ses sensations, elle retrouve le souvenir des impressions qu'elle a éprouvées pendant cet état. Nous croyons voir là une confirmation du périsprit; toutefois il en existe une autre, et cette fois, nous n'avons pas affaire à des théories, mais à des expérimentateurs matérialistes. Ainsi je vois dans un ouvrage qui est publié en anglais et qui est intitulé *le Livig Phantom*, par Myers, Gurney et Podmore, que les auteurs citent plus de sept cents cas affirmés par des témoins sur la foi du serment. Tous disent avoir constaté que le corps se dédouble et que l'enveloppe matérielle étant d'un côté, l'apparition reproduisant exactement ce corps matériel a été vue à distance ; par conséquent, dans ce cas, le fait devient notoire, et, je le répète, il n'a pas eu lieu qu'une fois, il a eu lieu sept cents fois.

Je pourrais citer encore un autre auteur qui admet que l âme puisse se dédoubler dans certaines circonstances déterminées, c'est M. Dacier, le positiviste, dans un livre intitulé : « *l'Humanité Posthume* » ; il est donc bien établi qu'apr s la mort, l'âme est vêtue d'une enveloppe, de même que pendant la vie ; c'est en quelque sorte le récipient fluidique dans lequel vient s'incorporer la matière fluente du corps, parce que la science nous enseigne que les liquides et toutes les parties solides de notre corps sont toujours en mouvement, et perpétuellement se renouvel ent. Or, nous le demandons, si le périsprit n'existait pas, d'où viendrait la perpétuité du type de chacun de nous, comment se conserveraient la physionomie, le corp , la taille?

Au moment de la naissance, nous croyons que l'âme s'unit au corps et que le périsprit apporte à l'état latent le germe de toutes les impressions qu'il a eues ; ce corps spirituel étant modifié par la loi de l'hérédité, donne naissance aux individus.

Eh bien, tout cela sera démontré plus longuement. Je m'arrête, car je dois céder la place à d'autres orateurs. Mais n'avons-nous pas le droit de demander qu'on examine avec attention une science qui touche à de si hautes questions scientifiques? N'avons-nous pas le droit de réclamer autre chose qu'une dédaigneuse indifférence ? Et puisque nous sommes des chercheurs consciencieux, des hommes de bonne foi, venez à nous, discutez nos théories, et si vous arrivez à nos convictions, alors vous proclamerez hardiment aussi cette indiscutable vérité si grosse de conséquences futures : « l'Immortalité de l'âme ! (*Vifs applaudissements.*)

G. Delanne.

L'EXPIATION COLLECTIVE

(Suite).

C'est une nouvelle désintégration de forces qu finit par réduire l'âme au même état de simplicité qu'elle avait en sortant du gouffre solaire. Et alors, comme autrefois dans le soleil, elle est attirée dans la partie de la planète où s'élaborent les forces, au milieu du feu central. Elle devient elle-même un foyer de forces planétaires qui, agissant progressivement sur elle, lui font perdre la tendance cosmique qui la sollicitait à se répandre de nouveau dans les espaces. — Ces âmes se trouvent ainsi définitivement retenues sur la planète, impuissantes désormais à recommencer leurs périgrinations intersidérales si funestes au point de vue de leur progrès et de l'ordre universel.

Après avoir coucourru à l'élaboration des forces au sein du foyer central, ces âmes suivront la filière obligée du règne minéral, végétal et animal dans lesquels elles organiseront la matières sous des formes variées à l'infini acquérant toujours des connaissances nouvelles jusqu'au moment où elles aborderont le règne humain qui leur permettra de développer leurs facultés intellectuelles dans des proportions toujours plus considérables à mesure qu'elles se mettront en relation avec les esprits chargés de guider leur marche interrompue vers la spiritualisation absolue.

Telle est la voie normale de régénération qui s'ouvre devant ces ames et qu'elles suivront par la force même des lois divines taut qu'elles n'en seront pas détournées par une intervention étrangère. Mais malheureusement, il se trouve sur certaines planètes des esprits assez endurcis pour n'avoir pas profité des terribles leçons du passé. Leur chute dans le foyer solaire à la suite de leur usurpation des forces cosmiques n'a pas réussi à vaincre leur orgueil, à triompher de leur irrémédiable égoïsme ; ils ne se tiennent pas pour battus; ni tortures morales, ni souffrances physiques ne sont parvenues à briser leur volonté perverse. Ceux-là, qui toujours méditent d'avancer par des voies irrégulières sans se soumettre à l'obligation salutaire des réincarnations corporelles sachant que l'accaparement des forces ne leur a pas réussi, imaginent de s'emparer de ces âmes dont ils espèrent utiliser, à leur profit, les anciennes affinités. Ils pensent dans leur égoïsme qu'ils pourront en faire des esclaves obéissant régulièrement, presque mécaniquement à leurs caprices, et dont au besoin ils pourront se débarrasser en les séparant de leur fluide et les laissant à la merci des attractions solaires lorsqu'ils

se trouveront eux-mêmes menacés d'en subir les influences.

Ces malheureux finissent par se lasser de leur triste besogne : les efforts d'intelligence et d'activité auxquels ils doivent se livrer incessamment pour éviter de se heurter aux écueils qui encombrent à chaque pas la triste voie où ils se sont engagés émoussent, à force de se renouveler, l'énergie de leur volonté et ils en viennent à désirer ardemment d'aller se reposer dans les mondes fluidiques séjour des esprits avancés dans lesquels s'élaborent les éléments destinés à devenir des âmes.

Leur désir semble se réaliser : en effet, à mesure qu'ils parviennent à se séparer des forces purement matérielles en les laissant dans les soleils ; à mesure que les âmes dont ils se sont emparés en les détournant de leur voie deviennent plus simples, ils sont attirés vers les mondes fluidiques avec une plus grande énergie, et ils se réjouissent d'avance de pouvoir enfin pénétrer les secrets de Dieu et participer sans fatigue ni préoccupation à l'élaboration définitive des principes qui ont la direction des mondes matériels. Certes, chaque esprit peut légitimement aspirer à devenir ainsi le collaborateur des esprits supérieurs ; mais pour y parvenir, il faut avoir repoussé bien loin et de longue date toute pensée d'intérêt personnel, tout sentiment d'égoïsme. Comme le dit Jésus, dont la parole s'accomplit toujours et nous apparaît de plus en plus, à mesure que la médison, comme l'expression sublime de la vérité : « Rien de souillé n'entre dans le royaume des cieux. » Or ces esprits sont absolument corrompus par l'orgueil et l'égoïsme ; leur unique préoccupation a toujours été de s'élever aux dépens des autres sans jamais songer à procurer l'avancement de leurs frères. Dans ces conditions, et avec ces dispositions, il est impossible qu'ils puissent être admis au nombre des élus. Aussi le moment où ils aborderont les mondes fluidiques où la puissance de Dieu se fait sentir d'une façon plus immédiate, ce moment sera pour eux l'heure du châtiment, et d'un châtiment terrible qui laissera bien loin les nombreuses et dures expiations que leur a déjà valu leur endurcissement obstiné dans le mal.

Il arrive donc un moment où par suite des affinités des âmes qui ont été séparées des forces matérielles l'association arrive dans un de ces mondes fluidiques où s'élaborent les principes destinés à vivifier l'univers matériel. Là chaque esprit, collaborateur de Dieu, travaille en parfaite communion de pensée avec tous ses frères. Et leur but unique est de procurer l'accomplissement de la loi divine en projetant vers les diverses régions de l'espace les âmes destinées à condenser la matière autour d'elles pour la fixer sur un point de l'immensité, et la faire ainsi servir de noyau aux soleils qui sont, comme nous l'avons déjà expliqué, des foyers de puissance et de vie pour les systèmes planétaires.

Lors donc qu'une de ces associations constituée comme nous venons de le dire aborde dans un des mondes fluidiques, voici les phénomènes qui se produisent : les âmes rendues inconscientes par le fait des esprits dont elles étaient devenues les esclaves sont sollicitées par l'attraction des autres éléments similaires en nombre infini dans le fluide habité par les esprits supérieurs. Ceux-ci s'emparent de ces âmes nouvelles venues et après les avoir pénétrées des forces dont ils disposent, forces destinées aux soleils, ils repoussent vivement ces âmes vers ces soleils où elles arrivent et apportent aux esprits qui s'occupent de leur organisation la pensée de leurs frères des mondes spirituels.

Ce travail de dispersion des âmes si longtemps asservies à la puissance malfaisante des esprits rebelles, a pour conséquence de les plonger dans un trouble indéfinissable bien plus poignant que tous ceux qu'ils ont jamais resenti. Et cela se comprend ; car ils comptaient, après avoir fait de ces âmes des esclaves dociles, n'être jamais obligés de s'en séparer, et pouvoir au contraire, à l'aide de celles-là, en assujettir un nombre d'autres encore plus considérable. Aussi leur terreur est inexprimable lorsqu'ils voient ainsi leur échapper le fruit de leurs longues séries de méfaits. Mais malgré la terrible impression qu'ils reçoivent, ceci n'est rien comparé aux affres qui les attendent lorsqu'ils subiront leur véritable châtiment.

Mais auparavant il faut que leur passé se révèle à eux tout entier, il faut qu'ils voient clairement tous les crimes qu'ils ont commis ; et cette sorte de vision du passé se déroule à mesure que les âmes se séparent d'eux. Chacune d'elles leur rappelle en s'en allant, leur crie pour ainsi dire, de sa voix plaintive, toutes les pensées égoïstes à la suite desquelles ils se sont emparés d'elle. Elles leur retracent tout le mal qui est résulté pour les autres créatures de ees agissements contraires au divin principes de la charité. Et ainsi tous leurs méfaits passent successivement devant leurs yeux ; le souvenir ou plutôt la vue de leur passé est d'autant plus intense que toutes les forces groupées autour des âmes dont ils sont contraints de se séparer se répercutent sur les autres âmes en voie d'élaboration et leur représentent comme dans un miroir éclatant toutes les prévarications dont ils se sont rendus coupables. Nous n'insisterons pas sur ce châtiment

produit par la *lumière:* il doit être absolument intolérable, et ces malheureux esprits doivent souhaiter de toutes leurs forces que l'anéantissement de leur personnalité vienne mettre un terme à ces horribles souffrances ; et Dieu, dans sa miséricorde infinie, leur accordera ce bienfait de l'anéantissement qui sera l'oubli du passé, mais qui ne les empêchera pas cependant de subir la conséquence de leurs actes et de les réparer dans l'avenir.

Mais comment se produira cet anéantissement? C'est ici le mystère de la multiplication du principe spirituel. Les âmes ne sont pas simples, comme beaucoup l'ont cru jusqu'ici par erreur; elles sont au contraire une agglomération de forces. Ainsi, de même que les éléments matériels appelés corps simples ne nous paraissent tels que parce que nous n'avons pas de moyens physiques de les désagréger, de même les âmes qui sont en apparence d'une simplicité parfaite sont constituées en réalité par un composé de forces émanées directement de Dieu, ou plutôt faisant partie du corps même de Dieu. Dans une seule âme il y a réunies ensemble et comme fixées, un nombre incalculable de ces forces ou éléments dynamiques; et la tâche des mondes spirituels et des esprits qui les habitent consiste à réunir ces forces en groupes, et à en constituer des âmes chargées de concourir, sur le monde où elles seront envoyées, au travail de la Création en élaborant à leur tour les forces matérielles et les ramenant à la simplicité voulue pour pouvoir elles-mêmes être groupées et réunies en âmes.

Donc chacun des esprits révoltés dont nous suivons la destinée est constitué par une agglomération de forces qui sera désagrégée dans les conditions que nous allons exposer.

Leur marche ne s'arrête pas dans la sphère où séjournent les esprits qui leur ont enlevé les âmes usurpées pour les remettre dans la bonne voie. Réduit à un état de simplicité relative par suite de la désagrégation de son périsprit, chacun d'eux continue sa course, attiré par la puissance des forces divines. Dans cet état, il n'a pas encore tout à fait perdu la notion de son existence ; il lui reste assez de ses facultés spirituelles pour percevoir et sentir comme dans un rêve les beautés des régions qu'il parcourt et pressentir la magnificence des œuvres de Dieu ; et avec cette conscience de la splendeur divine, il éprouve le poignant regret d'avoir perdu par sa faute l'occasion de séjourner définitivement au sein de cette gloire de Dieu ; et cette vision jointe au tableau de son passé criminel contribue encore à rendre son désespoir plus profond. C'est le dernier avertissement que Dieu lui donne avant de le supprimer en tant qu'individualité pensante et libre. Cette illumination du moment suprême, tout en redoublant ses souffrances parce qu'elle lui fait entrevoir le bonheur dont il est privé par suite de son obstination dans le mal, a cependant pour résultat d'imprimer dans les éléments intimes de son être le désir ardent de jouir un jour des délices ineffables dont il voit que les purs esprits sont inondés. Malgré son indignité une faible lueur d'espérance éclaire momentanément les ténèbres de sa conscience, et il entrevoit la possibilité de revenir plus tard dans ce séjour de paix et de fraternité, non plus comme aujourd'hui en sujet révolté contre son maître, mais en bon et fidèle serviteur qui vient recevoir sa récompense après le travail accompli.

Enfin, le moment fatal arrive pour l'esprit : il touche au centre de la Création, au séjour de Dieu tout-puissant, père et directeur de toutes les créatures. Là il est jugé définitivement, et la sentence prononcée reçoit aussitôt sa terrible exécution.

Le fluide divin, tellement subtil que rien ne saurait résister à son action, pénètre cet esprit dans l'intimité de sa constitution dynamique et désagrége les éléments dont il était composé : aussitôt ceux-ci se perdent dans l'immensité du fluide divin rayonnant dans toutes les directions.

Qu'est devenu l'esprit révolté ? Il n'en reste plus trace. Chacun de ces débris se trouvant dans une situation analogue à celle des éléments matériels provenant d'une décomposition chimique, se combine immédiatement avec les principes du fluide divin qui les environne, et leur communique la puissance de radiation dont il est lui-même revêtu. Les esprits serviteurs de Dieu et ses collaborateurs laissent passer sa justice ; et les nouvelles agrégations dynamiques, dont chacune a pour noyau une des parcelles de l'ancien esprit, traversent les diverses zones cosmiques et sont projetées avec la toute puissance de l'action divine jusqu'aux confins de l'Univers matériel. Là, elles ne sont plus des énergies actives, elles ne sont plus des éléments dynamiques en action ; mais bien, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de la force en puissance ; c'est, à proprement parler, de la matière qui restera inerte tout le temps qu'il faudra à cette parcelle d'âme soumise à l'influence du fluide divin pour percer les murs de sa prison et se mettre en relations avec le milieu ambiant. Tant que ce réveil ne se sera pas opéré, les molécules constituées par le fluide divin et les débris de l'ancien esprit resteront au milieu des espaces à l'état de fluide invisible, impalpable et impondérable, incapable de se manifester par aucun phénomène sensible, mais n'en constituant pas moins de la matière cosmique en voie d'élaboration qui, après des périodes de temps incommensurables nécessaires à la ges-

tation du principe spirituel, finira par entrer de nouveau en activité sous l'action des esprits qui sauront en dégager les forces immanentes.

Nous savons maintenant de quoi sont composés les atomes de matière cosmique ; au centre, une ancienne parcelle d'un esprit du mal ; et à l'entour les particules de force divine dont la mission est de modifier l'essence intime de cette parcelle, de la transformer, de la *diviniser*. Cette action sera lente, mais ininterrompue ; car il faut que ce débris se transforme, qu'il sorte de sa prison comme le papillon de sa chrysalide, âme complète, âme divine, prête à s'élancer vers les régions lumineuses pour y faire autant de bien qu'elle accomplit de mal autrefois, lorsqu'elle était partie intégrante de l'esprit prévaricateur.

La matière cosmique reste donc à l'état d'inertie complète dans les déserts de l'espace en attendant l'heure de sa mise en activité. Et cette période d'incubation est nécessaire afin que l'union entre le fluide divin et les débris des anciens esprits devienne toujours plus étroite et puisse porter ses fruits ; car il faut que ces éléments dont les propriétés sont entièrement opposées, exercent les uns sur les autres une influence réciproque pour que l'évolution commune puisse se produire. Le fluide divin est pénétré de la pensée de Dieu, de ce *quid divinum* indispensable pour faciliter le progrès de toutes les créatures. Au contraire les éléments provenant des esprits prévaricateurs sont saturés des tendances égoïstes et rétrogrades accumulées en eux pendant la longue durée de leur existence spirituelle. Eh bien, il faut qu'un échange se produise entre ces diverses tendances. En retour de l'influence divine qui corrigera insensiblement leur perversité morale, les parcelles des anciens esprits transmettront aux particules du fluide divin leurs propres tendances qui, en se modifiant, auront pour résultat de déverser sur ces forces l'aptitude à la spiritualisation et, plus tard, l'intelligence nécessaire pour faire de chacune de ces forces un principe animique.

Il est facile de comprendre que ces transformations multiples demanderont un temps d'autant plus long que la révolte des esprits aura duré plus longtemps ; car plus ces débris seront saturés de propensions mauvaises et plus grande devra être la quantité de fluide divin mise en contact avec eux pour absorber leurs tendances et les en débarrasser ; de sorte qu'il faudra que les particules entourant l'atome central soient fréquemment renouvelées, et que celui-ci soit périodiquement réduit à l'état de simplicité parfaite qu'il avait au moment de la désintégration de l'esprit, pour permettre qu'à la faveur du changement de milieu de nouvelles forces viennent, en se substituant aux anciennes, se grouper autour de lui, se saturer de ses tendances comme les précédentes, et, après avoir été contaminées, céder la place aux autres, et cela, presque à l'infini.

CÉPHAS.

(*A suivre.*)

UN OEIL NOUVEAU

Dans l'espace sans borne aux étoiles sans nombre
A travers l'infini, viens, nous irons planer !
Bne D'OTTENFELS *Bouquets de Pensées.*

Certes, l'œil humain est un appareil d'optique bien admirable. Quelle transparence dans ce cristal vivant, quelles nuances délicieuses dans cet iris, quelle profondeur ou quel charme ! C'est la vie, c'est la passion, c'est le désir, c'est la volonté, c'est la lumière. Fermez tous ces yeux : que resterait-il de la création ?

Et pourtant, voici un œil nouveau, qui vient compléter le nôtre et qui le surpasse, plus merveilleux encore.

Cet œil, dont je viens d'admirer les visions, mesure près d'un mètre de diamètre, et quinze mètres de profondeur. Son cristallin est formé d'une immense lentille de verre, et sa rétine d'une plaque chimique très sensible.

Œil géant, en vérité, car l'homme qui en serait muni devrait avoir dans nos proportions organiques une taille de cent mètres de hauteur, et ne pourrait passer sous la tour Eiffel qu'en se courbant fort humblement ; œil géant qui est doué de quatre avantages considérables sur le nôtre ; il voit *plus vite plus loin*, *plus longtemps*, et, faculté précieuse, il fixe, imprime, conserve ce qu'il voit.

Plus vite : en un millième de seconde, il photographie le soleil, ses taches, ses tourbillons, ses flammes, ses montagnes de feu, en un document impérissable.

Plus loin : dirigé vers un point quelconque du ciel pendant la nuit la plus profonde, il découvre dans les abîmes de l'Infini des étoiles, des mondes, des univers, des créations que jamais, jamais, notre œil ne pourrait voir, à l'aide de n'importe quel télescope.

Plus longtemps : ce que nous ne sommes pas parvenus à voir en quelques secondes d'attention, nous ne le verrons jamais ; lui, n'a qu'à regarder assez longtemps : au bout d'une demi-heure, il distinguera ce qu'il ne voyait pas, au bout d'une heure, il verra mieux encore et plus il restera fixé

vers l'inconnu, mieux il le possédera, sans fatigue, et toujours mieux.

Et il conserve sur sa plaque rétinienne tout ce qu'il a vu. Notre œil ne garde qu'un instant les images. Supposez, par exemple, que vous assommiez un homme au moment où, tranquillement assis dans son fauteuil, il a les yeux ouverts devant une fenêtre vivement éclairée (la supposition n'a rien d'exorbitant sur une planète dont tous les citoyens sont soldats et s'entre-tuent au taux moyen de onze cents par jour), puis, que vous lui arrachiez les yeux (nous venons de dire qu'il s'agit d'un « ennemi »), et que vous les immergiez dans une solution d'alun. Ces yeux conserveront l'image de la fenêtre, avec ses barres transversales et ses ouvertures éclairées. Mais dans l'état normal des choses, nos yeux ne gardent pas les images..., il y en aurait trop d'ailleurs. L'œil géant dont nous parlons conserve tout ce qu'il a vu. Il n'y a qu'à changer la rétine.

Cet œil nouveau, c'est l'œil photographique.

Les principaux astronomes du monde viennent de se réunir à l'Observatoire de Paris pour décider son application immédiate à une étude nouvelle et complète du ciel étoilé.

De magnifiques spécimens de photographies de la lune, du soleil, des étoiles, des nébuleuses, des planètes même ont été présentés au congrès et ont montré tout ce qu'on peut attendre des nouveaux procédés. Certaines photographies nous montrent les montagnes et les cratères lunaires tels qu'on les verrait à quarante lieues de distance.

Ainsi, d'abord, cet œil voit plus vite, et mieux et sans fatigue. On photographie aujourd'hui les éclairs, que l'on peut étudier ensuite à loisir sur les clichés, et qui montrent les titanesques batailles de l'étincelle électrique franchissant l'océan aérien et y rencontrant mille obstacles, mille résistances de tout ordre qui font varier sa route et lui impriment souvent les mouvements les plus désordonnés. On photographie un cheval au galop qui subitement se trouve immobilisé; on photographie un train express; on photographie le boulet de canon et l'obus surpris, arrêtés sur leur trajectoire.

Oui, cette rétine artificielle voit plus vite et mieux. Et par une propriété absolument contraire, elle sait pénétrer en des abîmes où nous ne voyons et ne verrions jamais rien. C'est peut-être même ici sa faculté la plus stupéfiante encore.

Mettons l'œil, par exemple, à l'oculaire d'une lunette dont l'objectif mesure 30 centimètres d'ouverture : ce sont là, actuellement, les meilleurs instruments, comme usage pratique des observatoires.

Dans cette lunette de 30 centimètres de diamètre et de trois mètres et demi de longueur, nous découvrons les étoiles jusqu'à la quatorzième grandeur, c'est-à-dire environ quarante-quatre millions d'astres de toute nature.

Maintenant, remplaçons notre œil par la rétine photographique. Instantanément, les étoiles les plus brillantes viendront frapper la plaque et y marquer leur image. Cinq millièmes de seconde suffiront pour une étoile de première grandeur, un centième de seconde pour les étoiles de deuxième grandeur, trois centièmes de seconde pour celles de troisième, un dixième de seconde pour celles de quatrième ordre, deux dixièmes pour celles de cinquième ordre, et cinq dixièmes de seconde pour les astres appartenant à la sixième grandeur. Ainsi en moins d'une seconde, l'œil photographique a vu tout ce que nous pouvons apercevoir à l'œil nu.

Mais ce n'est rien encore. Les étoiles télescopiques visibles dans l'instrument vont également frapper la plaque et y inscrire leur image. Celles de la septième grandeur emploieront une seconde un tiers à l'impressionner, celles de la huitième grandeur demanderont trois secondes, celles de la neuvième, huit secondes, celles de la dixième, vingt secondes, celles de la onzième grandeur, cinquante secondes ; celles de la douzième, demanderont deux minutes, celles de la treizième, cinq minutes, et enfin celles de la quatorzième, treize minutes.

Par conséquent, si nous avons laissé notre plaque exposée pendant un quart d'heure, nous trouverons photographiée sur cette plaque toute la région du ciel vers laquelle la lunette était dirigée, et tout ce que cette région possède, tout ce qu'avec une peine infinie nous serions parvenus à découvrir, à mesurer par une série d'observations très laborieuses et très longues. Un nombre suffisant d'appareils braqués de manière à embrasser le ciel tout entier fixera en une carte immense tout ce que l'astronomie d'observation peut étudier et ce que l'on n'aurait pu obtenir qu'en plusieurs siècles.

Mais voici seulement où commence le merveilleux.

Laissons l'œil photographique regarder au lieu du nôtre : il pénétrera dans l'inconnu. Les étoiles invisibles pour nous deviennent visibles pour lui. Au bout de trente-trois minutes d'exposition, les étoiles de quinzième grandeur auront fini par impressionner la rétine chimique et y former leur image.

Le même instrument qui montre à l'œil humain les astres de la quatorzième grandeur, et qui, dans le ciel entier, enregistrerait environ 44 mil-

lions d'étoiles, en montre à l'œil photographique 134 millions dès la première réquisition pour obtenir la quinzième grandeur. Il atteindrait la seizième à la seconde réquisition, en une heure vingt minutes de pose, et jetterait sous l'admiration éblouie du contemplateur une poussière lumineuse de quatre cents millions d'étoiles !

Jamais encore, dans toute l'histoire de l'humanité, on n'a eu en mains la puissance de pénétrer aussi profondément dans les abîmes de l'Infini. Avec les perfectionnements nouveaux, la photographie prend nettement l'image de chaque astre, quelle que soit sa distance, et elle la fixe en un document que l'on peut ensuite étudier à loisir. Qui sait si quelque jour, dans les vues photographiques de Vénus ou de Mars, une nouvelle méthode d'analyse n'arrivera pas à découvrir les habitants ! Et sa puissance s'étend jusqu'à l'infini. Voilà une étoile de quinzième, de seizième, de dix-septième grandeur, un soleil comme le nôtre, éloigné à une telle distance de nous que sa lumière emploie des milliers, peut-être des millions d'années à nous parvenir, malgré sa vitesse inouïe de trois cent mille kilomètres par seconds, et ce soleil gît à une telle profondeur que sa lumière ne nous arrive pour ainsi dire plus. Jamais l'œil naturel de l'homme ne l'aurait vu, jamais l'esprit humain n'en aurait deviné l'existence sans les instruments de l'optique moderne. Et voilà que cette faible lumière venue de si loin suffit pour impressionner une plaque chimique qui en conservera inaltérablement l'image.

Et cet étoile pourrait être du dix-huitième, du vingtième ordre et au-dessous, si petite que jamais les yeux humains, aidés même des plus puissants pouvoirs télescopiques, ne la verront (car il y aura toujours des étoiles au delà de notre vision). Et pourtant elle viendra frapper de sa petite flèche éthérée la plaque chimique exposée pour l'attendre et la recevoir.

Oui, sa lumière aura voyagé pendant des millions d'années. Lorsqu'elle est partie, la terre n'existait pas, la terre actuelle avec son humanité ; il n'y avait pas un seul être pensant sur notre planète ; la genèse de notre monde était en voie de développement ; peut-être seulement, dans les mers primordiales qui enveloppaient le globe avant le soulèvement des premiers continents, les organismes primitifs élémentaires se formaient-ils au sein des eaux, préparant lentement l'évolution des âges futurs. Cette plaque photographique nous fait remonter à l'histoire passée de l'univers. Pendant le trajet éthéré de ce rayon de lumière qui vient aujourd'hui frapper cette plaque, toute l'histoire de la terre s'est accomplie, et, dans cette histoire, celle de l'humanité n'est qu'une onde, qu'un instant. Et durant ce temps, l'histoire de ce lointain soleil qui se photographie aujourd'hui s'est accomplie aussi ; peut-être est-il éteint depuis longtemps, peut-être n'existe-t-il plus !...

Ainsi cet œil nouveau qui nous transporte à travers l'Infini nous fait en même temps remonter les stades de l'Eternité passée.

***

L'Infini ! l'Eternité ! L'astronomie contemporaine nous y plonge et nous y envoie. Quelle mesure en pouvons-nous prendre ? En volant avec la vitesse de l'éclair, nous emploierions des millions d'années pour atteindre les régions où brillent ces univers lointains ; mais, transportés là, nous n'aurions réellement pas avancé d'un seul pas vers les limites de l'espace, car l'espace est sans borne, l'infini est sans mesures, et partout, dans toutes les directions, il y a tant d'univers, tant de soleils consécutifs, que si nous laissions la plaque photographique assez longtemps exposée, elle finirait par se couvrir de points lumineux contigus et serrés au point de ne plus former qu'un ciel d'éblouissante lumière. Car partout, en quelque point que nous dirigions notre rayon visuel, il y a une infinité de soleils les uns derrière les autres.

Et nous vivons sur l'un de ces mondes, sur l'un des plus médiocres, en un point quelconque de l'immensité sans bornes, éclairés par l'un de ces innombrables soleils, dans un horizon restrein véritable cocon de ver à soie, ignorant toutes les causes, éphémères d'un instant, nous penétrant d'une illusoire vue du monde, ne voyant presque rien d'ailleurs, assez minuscules pour nous imaginer que nous connaissons quelque chose, nous flattant même avec un béat sentiment d'orgueil de dominer la nature, fiers d'une illusion prise pour la réalité. Nous tranchons les questions. Nous nous déclarons matérialistes sans connaître un mot de l'essence de la matière, spiritualistes sans connaître un mot de la nature de l'esprit ; mais au fond de tout être pensant le scepticisme demeure, parce que nous sommes incapables de rien apprécier.

Notre minuscule planète perdue est encore trop vaste pour notre conception, car nous avons inventé le patriotisme de clocher, et toute l'organisation des divers groupes sociaux qui se partagent le globe est fondée sur les armes.

Ah ! l'astronome souhaiterait que les conducteurs de peuples, les législateurs, les politiciens eussent la faculté de pouvoir regarder une carte céleste et de la comprendre. Cette calme contemplation serait peut-être plus utile à l'humanité que tous les congrès de souverains et tous les discours diplomati-

ques. Si l'on savait combien la Terre est minuscule peut-être cesserait-on de la couper en morceaux. La paix régnerait sur le monde, la richesse sociale succèderait à la ruineuse et honteuse folie militaire, les divisions politiques s'effaceraient, et les hommes pourraient seulement alors s'élever librement dans l'étude de l'univers, dans la connaissance de la nature, et vivre des jouissances de la vie intellectuelle. Mais nous n'en sommes pas là ; et l'œil photographique révélera bien des mystères célestes avant que l'œil humain voie la raison et la science établir leur règne sur notre boule tournante.

CAMILLE FLAMMARION.

Quelques mots explicatifs au sujet de la formation DU CONGRÈS

Lorsqu'il fut question d'ouvrir à Paris une Exposition universelle internationale pour 1889, plusieurs de nos amis de l'Union formèrent le projet de réunir un Congrès spirite à cette date, afin de profiter de la présence des étrangers qui certainement devaient affluer dans la capitale. Cette fois, le Centenaire de la Révolution française, coïncidant merveilleusement avec la fête du travail, devenait un attrait de plus pour que nos amis spirites pussent se donner rendez-vous en France.

Mais avoir un vague désir et le faire réussir, ce n'est pas la même chose, et, comme dit le proverbe, il y a loin de la coupe aux lèvres.

Des difficultés nombreuses existaient. Il fallait d'abord trouver le moyen d'obtenir l'adhésion des groupes nombreux de Paris, de la province, voire même de nos correspondants de l'étranger, puis réunir les ressources nécessaires pour recevoir dignement nos frères de tous les pays. A Paris, des divergences d'opinion semblaient diviser les membres de la famille spirite. Il fallait absolument une concentration d'idées pour obtenir l'Union ; sans entente, il devenait impossible de faire quoi que ce soit de sérieux pour l'extension de notre foi. Telle était la situation en 1887, alors que, de petites chapelles philosophiques voulaient toutes faire prévaloir leur autorité au détriment de certains principes universellement acceptés par la grande majorité des spirites de tous les pays.

Ce fut à cette époque que M. Henri Sausse, président du « Groupe fraternel » de Lyon, vint faire un voyage d'affaires à Paris. Nous eûmes le plaisir de le recevoir en frère et d'échanger avec lui nos vues au sujet d'un Congrès pour l'année 1889. Il fut immédiatement de notre avis.

Pendant son séjour dans la capitale, M. Sausse rendit visite à un de ses compatriotes, bon spirite, M. Bouvéry, qui fit partie, à la création, de l'Union spirite française, tout en suivant les séances de la rue Saint Denis, où l'on discutait les théories de « l'Immortalisme ». Il se trouvait donc *ipso facto* en rapport avec différents groupes spirites.

Un soir, M. Bouvéry nous fit l'honneur de réunir à son hôtel, plusieurs de nos amis à la même table, afin de pouvoir causer tout particulièrement des questions que nous avons agitées ensemble au sujet du projet d'un Congrès. MM. Sausse, Metzger, le conférencier en renom, M. Gabriel Delanne, rédacteur du *Spiritisme*, Al. Delanne président honoraire de l'Union, étaient de la partie.

Nous déclarâmes, au nom de nos amis, que nous étions tout disposés à nous entendre avec les chefs de groupes de quelque opinion qu'ils fussent pour discuter un programme préparatoire afin aboutir à une entente qui devait resserrer les liens fraternels de la famille spirite, qui semblait divisée en apparence et superficiellement sur certaines données philosophiques plutôt que sur les principes fondamentaux de la Doctrine, que nous professions tous avec sincérité.

Il fut convenu que M. Bouvéry serait notre interprète, et qu'il s'aboucherait avec les Sociétés existantes à Paris pour leur faire part de nos résolutions et de nos désirs. Après bien des démarches, des pourparlers, des discussions, notre fervent et zélé interprète finit par réunir à grand peine un certain nombre d'adeptes.

Mais, hélas ! ces messieurs peu préparés à former un programme pratique devant satisfaire tout le monde, ne purent s'entendre pour des raisons qu'il serait oiseux maintenant de reproduire.

On en resta là.

Lorsque en 1888, au mois de septembre, nos frères d'Espagne eurent l'heureuse idée de créer, à Barcelone, pendant le cours de leur Exposition universelle, un Congrès spiritualiste qui a eu le succès mérité que l'on sait. M. Leymarie, représentant le Spiritisme français, suivit les travaux de nos frères. Il nous apprit par la « Revue Spirite » les questions résolues et le rendez-vous que nos amis d'Espagne lui donnèrent ainsi que tous les membres du Congrès spiritualiste qui devait avoir lieu à Paris pendant l'Exposition universelle en 1889.

Nous conclûmes de ce fait que le Directeur de la « Revue » s'était engagé d'honneur à réaliser cette pensée envers nos frères espagnols.

Cette résolution, quoique personnelle, fit reprendre les négociations d'entente, toujours par l'intermédiaire de M. Bouvéry, qui cette fois s'adjoignit dans ses démarches un autre de nos amis, M. Auzanneau, vice-président de l'Union, et grâce au dévouement et à la persévérance de ces messieurs, ils purent recueillir des adhésions fermes.

Il fut entendu que le 31 mars 1889, l'anniversaire d'Allan Kardec, jour où les partisans du maître se réunissent en masse autour de son dolmen, on prendrait rendez-vous pour débattre enfin sérieusement les voies et moyens d'aboutir à la réalisation de nos vœux.

Ce fut donc sur le tombeau du fondateur du Spiritisme que ses adeptes celèrent l'Union définitive pour faire triompher ses principes. Quelques jours plus tard, en effet, il y eut une réunion plénière où l'on nomma un comité provisoire qui fut chargé d'élaborer un programme et d'étudier la marche des travaux. C'est le comité d'initiative qui trouva la formule qui réunit une majorité unanime, de proclamer publiquement : « *l'Immortalité de l'âme et la communication des vivants avec les morts* ».

On connaît aujourd'hui l'éclatant succès du Congrès !

Tout en rendant hommage aux efforts de nos amis qui ont certainement participé au succès de cette entente fraternelle, nous serions injustes si nous oubliions de remercier sincèrement la presse spirite de tous les pays qui a contribué pour une large part au triomphe de nos idées ainsi que les chefs de groupes français qui nous ont si valeureusement soutenus dans la lutte ; sans oublier les conférenciers et orateurs qui ont combattu pour la bonne cause, en vulgarisant l'idée d'union et de concorde. Enfin, à tous les souscripteurs qui ont envoyé spontanément leur adhésion pleine et entière au comité et leur obole qui nous a donné le moyen, pécunièrement parlant, de réussir et de recevoir dignement les délégués qui sont venus de toute part nous apporter leur concours et leurs lumières.

Notes lues au Congrès :

MÉDIUMNITÉ GUÉRISSANTE

Messieurs,

J'ai à vous présenter Mme Agullana, ici présente, médium guérisseur, du groupe Girondin, un des plus importants de la ville de Bordeaux, deleguée spécialement par les membres de cette réunion spirite pour suivre les travaux du congrès.

Mme Agullana est la femme d'un humble artisan. Depuis cinq ans au moins, elle est connue dans la contrée, pour une personne des plus dévouées à la propagande du spiritisme et par les services nombreux qu'elle rend aux malheureux atteints souvent de maladies dites incurables, sans rétribution aucune et avec le plus complet désintéressement. Vous allez en juger par les deux faits suivants qui sont signés, parafés, non seulement par les malades eux-mêmes, mais par plusieurs témoins.

Mme Agullana n'entreprend jamais une cure sans consulter ses guides. Et, c'est avec leur aide, sous leur protection qu'elle opère. Puis, lorsque le sujet est rebelle à son influence spéciale, les esprits l'endorment et dans l'état somnambulique spirituel, ils interviennent et se servent de son organisme pour opérer directement et plus rapidement sur les sujets.

Mme Ferchaud, habitant le village de Longoiron (Gironde), âgée d'une trentaine d'années, d'une nature forte et vigoureuse, était néanmoins depuis près de deux ans retenue au lit par une affection nerveuse si puissante que ses doigts de pieds s'étaient retournés aux deux extrémités, de telle sorte qu'à la longue les ongles, qu'on ne pouvait couper, lui entraient à vif dans les chairs. La douleur devenait intolérable lorsque la patiente essayait de se tenir debout.

Les médecins s'étaient déclarés impuissants à la guérir.

Un jour, on lui parla de la faculté de Mme Agullana. On se décida à faire venir le médium, dont la réputation était parvenue jusqu'à elle.

Dès son arrivée, Mme Agullana s'empara immédiatement d'un des pieds de Mme Ferchaud, le magnetisa vigoureusement, le massa, le tritura de telle manière que les doigts recourbés reprirent peu à peu leur place ordinaire, pendant la première séance, qui dura à peine une heure.

Après une suspension de travail, toujours dans la même journée, et en procédant de la même manière, l'autre pied fut redressé aussi, avec le même bonheur, à la stupéfaction générale de la malade et de toute sa famille réunie.

On laissa passer la nuit, et le lendemain matin Mme Agullana, sur l'avis de ses inspirateurs, décida Mme Ferchaud, malgré l'opposition de sa famille, à venir chez elle, à Bordeaux, pour compléter la guérison. Huit jours après, Mme Ferchaud, accompagnée de son sauveur, comme elle l'appela depuis, firent leur rentrée triomphale dans le village, où toute la population les acclama, voire même le curé de l'endroit qui vit là une guérison miraculeuse; mais plus tard, après réflexion, le saint homme se rappelant que l'Église n'était pour rien dans l'affaire, dit à ses ouailles que tout ceci n'était que l'œuvre du diable !

La famille Ferchaud, lui dit : « Avouez, monsieur le curé, dans tous les cas, que c'est un bon diable ! »

P. S. — Le journal *le Spiritisme* a relaté cette guérison.

Deuxième guérison de Mme Agullana.

Une jeune fille, Mlle Marie Blancan, journalière de profession, habitant le village de Cadenjac (Gironde) était depuis une année atteinte d'une maladie singulière, qui l'empêchait de travailler. Elle ne

dormait plus, elle éprouvait des douleurs terribles dans la tête, elle avait aussi d'affreuses visions que les médecins attribuaient à des hallucinations Ils s'avouèrent incapables de la guérir. La folie arrivait à grands pas; elle injuriait tout le monde. Ce fut dans ce triste état que cette malheureuse fille fut amenée chez Mme Agullana, en désespoir de cause.

Mme Agullana crut voir immédiatement *un cas d'obsession* et non une *folie réelle*. M. Brisse, président du groupe Girondin, présent à cette entrevue, endormit son médium afin que dans le sommeil magnétique il pût donner quelques indications sur le cas présent.

Il vit à côté de Marie Blancan, un mauvais esprit qui s'acharnait après elle. C'est une femme, elle est méchante et se livre à une vengeance. On questionne l'esprit obsesseur :

D. — Que faisiez-vous pendant votre vie?

R. — Vous le voyez bien, je plumais des poulets à la Halle de Bordeaux.

D. — Pourquoi faites-vous souffrir cette malheureuse fille? Vous voyez bien que vous allez la rendre complètement folle. Si vous continuez vos maléfices sur elle, moi, j'ai le pouvoir de vous faire souffrir à votre tour et vous enleverai les poulets qui vous entourent.

R. — Je m'en moque bien, vous ne pouvez rien sur moi!

Alors, M. Brisse eut l'heureuse idée d'agir sur l'obsesseur par une suggestion mentale, comme s'il était encore sur la terre. Il suggera à la marchande de volailles qu'elle était malade ; et chose curieuse, sur laquelle, messieurs, j'attire votre attention, l'*Esprit de cette femme se trouva à l'instant atteint de douleurs dans la tête, comme si elle eût été un simple mortel.*

— Je ne vous rendrai la santé, lui dit M. Brisse, que si vous vous engagez à ne plus torturer cette jeune fille et à me dire comment vous vous y êtes prise pour la rendre malade; puis enfin de nous enseigner le moyen de la guérir?

La plumeuse de poulets se voyant surprise par un violent mal de tête finit par avouer qu'elle tourmentait nuit et jour Marie Blancan *avec l'intention et l'idée de lui faire du mal* : —... Puis je l'empêchais de dormir sans cesse.

M. Brisse. — Maintenant, dites-nous comment devons-nous procéder pour lui rendre sa liberté d'esprit et la santé?

L'obsesseur. — Il faut la faire venir ici, demain, et vous la ferez coucher en long sur la table qui est est là, puis vous vous placerez avec ce monsieur (en désignant M. Agullana), l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; puis vous ferez comme je le faisais sur mes poulets, vous lui arracherez, sinon des plumes, mais les *nuages noirs* qui l'environnent.

(Ces messieurs comprirent que l'obsesseur voulait parler des fluides grossiers, dont il avait saturé sa victime, et dont il ignorait le nom.)

M. Brisse. — Nous essaierons demain, mais je crains que la malheureuse folle ne veuille s'étendre comme vous nous le conseillez, sur la table.

R. — Je serai là, je la forcerai à le faire.

M. Brisse. — C'est entendu, vous pouvez vous retirer. Vous ne souffrirez plus!

Le lendemain, Marie Blancan fut amenée au rendez-vous. Mme Agullana en la voyant, lui dit : voyez, faites comme moi, et aussitôt elle s'étend elle-même sur la table et voilà que la folle l'imite sans résistance. A cet instant, ces messieurs se placent de chaque côté de Marie, puis tous les deux, après avoir fait relever Mme Agullana, ils font d'énergiques passes magnétiques sur la pauvre folle, pendant un certain temps. Quand tout à coup, cette dernière se lève droite d'un bond, elle se passe plusieurs fois les mains sur la tête, sur les yeux, comme si elle sortait d'un long sommeil. Elle semble surprise de se trouver au milieu de personnes qu'elle ne connaît pas. Elle se sent immédiatement soulagée, et après quelques jours de magnétisations, Marie Blancan vint remercier chaleureusement les amis charitables qui ont contribué à lui rendre la raison et la santé, sans aucune rétribution.

A mon dernier voyage à Bordeaux, j'ai vu cette demoiselle, elle est complètement remise et s'occupe de ses affaires pour gagner sa vie, au lieu d'être pensionnaire d'un établissement d'aliénés.

Combien d'infortunés pourraient, sans doute, être guéris par ce procédé si simple, au lieu de croupir dans les bagnes des misères humaines?

Nous tenons entre nos mains le certificat de cette guérison. Il est signé et paraphé de Marie Blançan et de plusieurs personnes témoins de ce qu'elles appellent improprement un miracle.

Remarque.

On ne saurait trop citer de pareils faits pour montrer le rôle important que peuvent jouer, dans certaines circonstances, les habitants de l'Espace sur les Incarnés, par l'effet d'un hypnotisme quelconque et de suggestions mentales établies entre les deux mondes, des vivants et des morts. N'est-ce pas la même loi qui est imposée à tous les êtres de la création? C'est à étudier sérieusement.

A. Delanne.

Je me plais aussi à signaler à votre attention, Messieurs, une de nos sœurs de l'Union spirite française qui habite Paris et qui jouit de la précieuse faculté de médium guérisseur, par l'intervention des Esprits. C'est Mme Dieu, bien connue dans le monde spirite par sa charité et son dévouement à la Doctrine.

Mme Dieu, guidée par son amour de l'humanité a créé *à ses frais un dispensaire gratuit* à la Villette. C'est là où notre sœur, malgré son âge, va trois fois par semaine magnétiser, soigner ses chers malades, très nombreux. Souvent même, si besoin est, elle se rend à leur domicile pour leur prodiguer ses soins, et, très souvent aussi, elle laisse chez les malheureux des bons de pain, de l'argent, du linge, des vêtements. Chaque année, les rentes de cette spirite dévouée passent à soulager les infortunes des pauvres, des ouvriers sans travail. Le temps me manque pour vous signaler de nombreuses guérisons, dont une partie a paru dans le journal *le Spiritisme*. Guérisons bien attestées et contrôlées.

Mais pourtant, avant de quitter cet intéressant

sujet, je ne puis oublier de vous signaler comme médium dans ce genre, la femme du président de la Société phocéenne de Marseille, Mme Gamondès. Elle est connue et estimée par son dévouement à la Doctrine, par son désintéressement et son grand amour pour le prochain.

Voici encore M. Hérault, libraire à Moulins (Allier), ici présent. C'est le digne émule de M. Bernard, de la même ville, qui malheureusement pour les pauvres, a quitté cette terre. M. Hérault, son digne élève, reçoit chaque jour, à titre gracieux et désintéressé, des malades de tout âge, de tout sexe. Les jours de marché, son domicile est envahi par les habitants des campagnes.

Après la guérison, lorsqu'on lui dit : M. Hérault, « que devons-nous ?» Ce brave cœur répond : Rien ! Pourtant, si vous tenez à savoir comment on peut faire soi-même une guérison, c'est-à-dire apprendre à connaître comment on peut soulager son semblable, je vous engage à lire le « Livre des Esprits », par Allan Kardec, et les ouvrages qu'il a écrits sur le Spiritisme, ils vous l'indiqueront à peu de frais. Et vous pourrez aussi pratiquer le bien

A. D.

—

DESSINS MÉDIANIMIQUES

Les médiums dessinateurs sont assez nombreux ; mais, chose remarquable, chaque médium a, en quelque sorte, une forme de dessin spéciale dont il ne s'éloigne guère dans ses productions. Il peut se perfectionner dans le genre, mais il suit généralement les mêmes données.

Mme Agullana, de Bordeaux, à part sa médiumnité guérissante, est aussi médium dessinateur d'un genre attrayant. Je soumets à la commission une série de dessins obtenus à l'aide de crayons de couleur dont elle se sert inconsciemment en les préparant à l'avance à sa portée. Sa main est saisie par l'Esprit qui l'assiste, il opère de la même manière que lorsqu'il la fait écrire mécaniquement, puisque Mme Agullana avoue, sans fausse honte, qu'il y a à peine trois ans elle ne savait ni lire, ni écrire, à plus forte raison tenir un crayon.

J'ai suivi attentivement le développement de sa faculté ; l'on peut être émerveillé des progrès rapides que les esprits lui font accomplir. Si le médium n'éprouve pas d'entraves dans l'avenir de sa mission, nous sommes appelés à voir ses productions atteindre une perfection qui confondra les plus sceptiques.

—

M. Roux, ancien commis principal des postes et télégraphes, nous envoie une collection de dessins obtenus médianimiquement, que nous vous soumettons. La commission se rendra compte de l'originalité des formes variées et nombreuses obtenues par notre frère et ami. Il est de notoriété que M. Roux, à l'âge de cinquante ans, n'a jamais su dessiner. On reste cependant confondu en admirant les nuances délicates des pointillés à la mine de plomb qu'il obtient, tout en étant secoué, balancé pendant tout le temps qu'il dessine ; c'est à confondre l'imagination, lorsqu'on assiste de visu à ses séances.

M. .... de Daudilly (Rhône), garde champêtre dans cette commune, obtient des dessins à la mine de plomb d'une finesse et d'une exécution parfaites. Il obtient surtout des formes lampadaires d'une délicatesse inouïe ; puis des dessins qui se rapprochent des vitraux enluminés de nos vieilles basiliques. Les encadrements sont variés à l'infini.

Cette faculté s'est déclarée chez notre frère très tardivement. Inutile de dire que pendant sa longue existence, M. ...... ne s'est jamais livré à aucune étude de dessin quelconque. Son écriture particulière est très rudimentaire, et l'on ne peut se figurer que c'est la même main qui produit les petits chefs-d'œuvre dont nous parlons et dont vous pouvez admirer la variation et la beauté.

Apports

Nous soumettons à votre commission plusieurs manifestations d'apports, donnés par les Esprits. Voici un fait qui nous est personnel, ou, pour mieux dire, dont nous avons été, ma femme et moi les témoins.

Dans un de nos voyages dans le Midi, il y a déjà quelques années, en compagnie de Mme Delanne, après avoir été rendre visite à M. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, qui est lui-même médium à apports, nous nous arrêtâmes à Montauban.

Dans une visite faite chez M. et Mme de Cazeneuve, inspecteur des postes et télégraphes sur la ligne du Midi, il nous proposa de faire venir chez lui une Mme Morel, marchande de fruits à la halle. Cette dame est médium à apports.

Il était quatre heures après midi, lorsque M. et Mme de Cazeneuve, ma femme et moi, nous nous mîmes en séance autour d'une table ronde, en faisant la chaîne par l'union de nos mains. Nous étions placés Mme Delanne à sa droite, moi à sa gauche. Le médium fut presque instantanément *entraînée* par ses guides. Pendant une heure, Mme Morel, dans cet état somnambulique voyait les esprits, s'entretenait avec eux, les suppliait, les abjurait de lui donner les objets qu'ils lui faisaient voir (que seule elle voyait) ; quand, fatigués d'une si longue attente nous désespérions d'obtenir quelque chose, nous vîmes tous apparaître dans

un des angles du plafond du salon où nous étions réunis, en pleine lumière, des points brillants.

A cet instant, une bague chevalière en or et une paire de boucles d'oreilles en même métal tombèrent sur le parquet. Au moment où nous nous levions pour nous emparer des objets apportés, Mme Morel tomba en crise cataleptique, mais bientôt, par d'énergiques passes magnétiques, nous la remettions en son état habituel.

Nous sûmes plus tard que la longueur de l'attente, et les impatiences du médium et des témoins, ont fourni une somme de fluides *absolument nécessaires* pour l'o'tention de ce remarquable phénomène.

Mme Morel, précédemment à notre arrivée, avait obtenu dans la famille de Cazeneuve de nombreux apports d'objets précieux. L'état social du médium, son honnêteté incontestable enlèvent toute suspicion sur la manifestation. On ne peut admettre, en effet, que Mme Morel fasse provision de bijoux d'une certaine valeur pécuniaire pour en doter des amis et surtout des étrangers inopinément de passage dans la ville.

CONFIRMATION DE CES APPORTS

Quelques jours après cette mémorable journée pour nous, nous allâmes rendre visite à notre vieil ami M. Rostaing, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à Bordeaux (l'auteur des *Quatre Évangiles*) Il nous conduisit chez Mme Dupuis, excellent médium somnambulique. Cette dame était en sommeil, à notre arrivée ; elle était entourée d'une dizaine de personnes qui assistaient à la séance.

Je connaissais Mme Dupuis; on me présenta néanmoins à elle, c'est-à-dire en me mettant en rapport avec elle sans prononcer mon nom. Immédiatement elle me reconnut et en me serrant amicalement les mains, elle s'écria : « Comment, mon cher ami, vous avez *obtenu un apport* et vous ne m'en parlez pas ? »

« — Eh ! comment, chère dame, pouvez-vous le savoir vous-même ?

« — Mais, me dit-elle, la bague que vous portez au doigt me l'indique. (En effet, depuis que les esprits m'avaient gratifié de la bague en question, je la portais sans désemparer.)

Et elle ajouta : Sachez que les *objets fluidifiés* par les esprits, c'est-à-dire *touchés* par eux, laissent leurs traces sur les choses qu'ils apportent, et nous les voyons. »

Je lui demandai si elle voyait l'esprit qui m'avait honoré de ce présent.

« Oui, me dit-elle, c'est un tel. Il se pose en ce moment sur mon front. » Et moi, plein d'admiration et de reconnaissance, je me penche sur son front pour y poser respectueusement les lèvres, lorsque la coiffure de Mme Dupuis, qui ornait sa tête, fut tirée subitement en arrière comme si une main invisible l'eût saisie.

On juge facilement de l'étonnement des témoins en face d'une si imposante manifestation !

J'oubliais de vous signaler un mot qui m'échappa mais que je crois utile de vous citer, car il fut l'objet d'un enseignement que je vous soumets.

Lorsque Mme Dupuis me dit que la bague que je portais était bien un apport des esprits, je lui dis naïvement :

« Mais pourriez-vous, ma bonne amie, me dire où ils sont allés *voler* ces objets précieux pour nous les offrir ? »

Et alors, avec un air très digne et presque sévère, Mme Dupuis me dit : « Mon frère, ne vous servez jamais plus de cette expression lorsque vous parlerez des choses apportées par les Invisibles. Les Esprits n'ont nullement besoin *de voler*, comme vous le croyez. Il leur est permis, dans certaines circonstances, de les ramasser où ils se trouvent. Vous semblez surpris de la valeur de ces bijoux. Que sont-ils, cependant, vis-à-vis les trésors répandus, cachés, perdus sur la terre, enfouis au fond des mers, etc.? Vous ne pouvez vous en faire une idée exacte. Contentez-vous de remercier les amis de l'au-delà qui ont tenu à vous donner une marque de leur intérêt, de leur sympathie et de leur attachement pour votre famille.» Et en terminant cette séance, Mme Dupuis nous dicta une communication sur cet intéressant sujet, d'une telle élévation de pensée que depuis cette époque elle ne s'est jamais effacée de notre mémoire.

Voici d'autres objets obtenus par d'autres médiums français. Ils nous ont été offerts par les sujets eux-mêmes. Ce sont de petits cailloux taillés par la nature ; des stalactites, venant sans doute des grottes souterraines de pays lointains.

Des fleurs artificielles en feuilles vieil argent qui ont dû orner la tête d'une vierge ou d'un saint quelconque comme on les voit encore dans les vieilles églises espagnoles ou italiennes. Ces types ne se trouvent pas en France d'après des connaisseurs.

M. Gavot, un de nos frères d'Orléans, présent au Congrès, raconte l'histoire de la médiumnité d'une de ses petites-cousines, âgée de 14 ans, infirme. Cette jeune fille, que nous connaissons, fut guérie, dit M. Gavot, par des plantes et des

feuilles fraîches apportées en plein jour, par les Esprits.

M. Gavot a plus de vingt spécimens différents, comme des vieilles pierres polies, des coquillages, des feuilles de lotus, etc., reçus de la même manière. Des procès-verbaux signés font foi de ces apports.

Il nous montre, entre autres, une carte de visite imprimée, apportée le jour de l'an par un Esprit. C'est le nom d'une personne décédée depuis quelque temps déjà, et amie du jeune médium.

Nous regrettons que le temps ne nous permette pas de vous entretenir d'autres faits d'apports, car nous en avons encore beaucoup à vous signaler.

Al. DELANNE père,
Président honoraire de l'Union Spirite Française.

ATTESTATIONS DE GUÉRISONS

Monsieur,

Je viens porter à votre connaissance quelques cas de guérison obtenus par le magnétisme et l'assistance spirituelle.

Madame Dumont, rue du Chemin-Vert, 133, atteinte d'une paralysie totale, est venue me trouver ; au bout de 15 jours elle a commencé à marcher, à la fin du mois, guérison complète.

Madame Hauber, 14, rue de Nemours, atteinte d'une maladie de poitrine nécessitant un lavage intérieur au moyen d'un tube d'argent passant par l'œsophage, remède si douloureux que la malade vomissait le sang à flots le matin et le soir après cette opération.

Au bout de 3 mois elle se passait de lavages et au bout de 6 mois elle était tout à fait guérie, ayant rendu des peaux d'une épaisseur de 2 millimètres qui lui bouchaient l'estomac.

Aujourd'hui la malade, malgré son grand âge (73 ans), est complètement remise et se porte à ravir.

Madame Lecomte, à Fontenay-sous-Bois, atteinte douleurs articulaires, gardait le lit depuis 18 mois; guérison complète en 8 magnétisations (Mme Delafosse).

Une petite fille de 9 ans ayant un eczéma lui couvrant les mains et les pieds, guérison au bout de 15 jours.

Je pourrais encore citer plus de 80 cas de guérison aussi intéressants et d'autres phénomênes spirites.

Il n'y a que 18 mois que je suis Médium guérisseur et je me voue à mes frères et sœurs en souffrance ainsi qu'à la propagande du spiritisme, avec désintéressement.

Si vous trouvez digne d'intérêt ces quelques cas, vous pourrez les porter à la connaissance de ces messieurs du Congrès.

Recevez, Monsieur, mes salutations respectueuses.

Maria GUÉGAN,
2, Impasse Saint-Sébastien,
Paris.

Je certifie que mon garçon avait la maladie de la teigne, qu'il allait depuis huit mois en traitement à l'hôpital Saint-Louis sans aucun changement et depuis qu'il a été en consultation chez Mme Dieu il a été guéri en trois mois.

Ve PORREAU,
8, rue Secrétan.

Paris, le 7 octobre 1889.

25, rue Bouret (clinique), lundi, mercredi, samedi.

Je certifie que Mme Dieu m'a guérie d'un mal de doigt que le médecin voulait me couper et cela en moins de trois semaines. Elle a aussi guéri, en 15 jours, mon garçon de neuf ans qui avait une incontinence d'urine depuis sa naissance; en foi de quoi je lui délivre ce présent certificat.

Femme GRÉBOVAL.

Je certifie que Mme Dieu a guéri en quinze jours mon petit garçon de trois ans, condamné par le médecin. Tous ceux qui l'ont vu disent que sa guérison est miraculeuse, en quoi je lui délivre le présent certificat.

Tréport, le 30 juillet 1889.

Ve BYLVET.

L'enfant était malade depuis le mois de février.

NOTE

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la fin de l'article *Du Spiritisme et de ses rapports avec la Maçonnerie.* Une erreur typographique nous a fait dire *Spiritualisme* au lieu de *Spiritisme.* On a également omis de dire qu'il s'agit d'un discours prononcé dans une loge maçonnique.

N. D. L. R.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24, rue Chauchat Paris

7e ANNÉE. — N° 13. 40 centimes le Numéro. DÉCEMBRE 1889.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
UNE FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

L'examen de conscience philosophique de M. Renan.

M. Renan a un goût persistant pour les questions ontologiques. En 1863, il publia une exposition du système au plutôt de l'histoire du monde qui excita quelque étonnement. Sa manière de comprendre l'ordre général des choses en s'appuyant sur l'ensemble des faits à sa connaissance, et en achevant la construction à son point de vue personnel, fit prendre la plume à M. Berthelot qui prétendit que la science idéale devait exclusivement reposer sur la science positive.

La *Revue des Deux Mondes* vient de publier un article du même écrivain qui a pour titre : *Examen de conscience philosophique.* A l'âge où est parvenu M. Renan, il est peu probable qu'il change d'opinion. Comment en changerait-il, lui qui se défend d'en avoir ! N'a-t-il pas dit, ailleurs, que « toute opinion était une ankylose de l'esprit » ? L'article a donc l'importance d'un testament philosophique.

Il est très curieux cet Examen de conscience. D'abord, il n'est suivi d'aucun acte de contrition, acte d'ailleurs fort inutile puisqu'on ne peut savoir si l'on a bien ou mal pensé. « La production de la vérité est un phénomène objectif, étranger au moi », dit-il, au seuil de son écrit. Cet examen de conscience n'est donc pas celui d'un pénitent, et il ne comporte aucun retour sur soi. Son auteur veut bien jeter un coup d'œil sur son état présent ; mais d'une manière superficielle et aussi désintéressée que possible, convaincu par avance qu'il n'est au pouvoir de personne de modifier sa rétine intellectuelle. On pensait généralement que la réflexion pouvait modifier le jugement. M. Renan affirme que le premier devoir de l'homme sincère est d'assister en spectateur aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de la conscience. Très bien ; mais si la vérité n'a rien de subjectif, il ne faut pas la chercher, mais l'attendre. S'il n'existe dans l'univers que des intentions apparentes, comme il le croit, il faut biffer de la philosophie le chapitre encombrant des causes finales.

Dieu et l'immortalité, ces deux grands postulats de la vie, ne sont, au regard de M. Renan, que des métaphores, des métaphores utiles, si vous voulez bien, mais enfin de pures métaphores. Quant à ce que l'on appelle la Providence, n'en parlons pas : Une chose hors de doute, dit-il, c'est que dans l'univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté supérieure à celle de l'homme. Ce qu'on attribue aux anges, aux *daimones*, aux dieux particuliers, provinciaux, planétaires, n'a aucune réalité. » Et plus loin : « Ce qui ne s'est jamais vu, c'est l'intervention d'un agent supérieur pour corriger ou diriger les forces aveugles, éclairer ou améliorer l'homme, empêcher un affreux malheur, prévenir une injustice, préparer les voies à l'exécution d'un plan donné. »

Ceci ressemble à une assertion gratuite, *quod gratis asseritur, gratis negatur.* Ce que M. Re-

nan n'a pas vu, d'autres ont pu le voir, non seulement autrefois, mais aujourd'hui, quoique « la critique historique montre le peu de crédibilité de pareilles narrations ». Ce ne sont pas les lecteurs de ce journal qui se contenteront des négations de M. Renan; ce qu'ils savent notamment de l'immortalité, ils l'ont appris à une école expérimentale à laquelle l'éminent académicien n'a rien demandé.

J'avoue qu'il y a des histoires peu croyables; mais la critique historique, pour si docte qu'elle soit, et celle de M. Renan l'est infiniment, s'épuisera en vain à contester la réalité des faits anciens quand les mêmes faits se reproduisent de nos jours. Elle pourra s'exercer dans la discussion de la valeur des témoignages, rechercher si les témoins manquaient de lumières ou s'ils avaient intérêt à nous tromper; toujours est-il que ces témoins cesseront de nous être suspects du jour où les histoires qu'ils racontent seront les histoires du temps présent. En effet, dans l'ordre des faits anciens jugés possibles ou impossibles, l'érudition s'efface devant l'application très simple de ce principe : Voir si, de nos jours, les faits contestés peuvent être reproduits. Nul n'est en droit de nier un fait qu'il n'a pas expérimenté.

M. Renan trouve que la planète Terre, comme le système de l'univers, suit les lois d'un développement ayant ses causes en lui-même, sans intervention extérieure, sans raison réfléchie qui la gouverne. Dans l'univers, l'athéisme y est logique et fatal. Pour croire en Dieu, il faut le concevoir en dehors des mondes et croire que ces mondes sont subordonnés. Existe-t-il dans ces conditions? Renan n'en sait rien pour des raisons qui aboutissent toutes à cette formule algébrique : Le rapport du fini à l'infini égale zéro.

Le P. Gratry se servait des mathématiques pour prouver Dieu; Renan s'en sert pour le nier. Je force peut-être sa pensée. Pour lui, Dieu n'est que possible, « il se réalisera peut-être un jour ». Il est ce qui n'a jamais commencé et ne finira jamais, il est le Tout absolu comprenant l'infiniment grand et l'infiniment petit. « L'atome n'est pas plus conscient que l'univers; rien, du moins, ne le prouve; mais, de même que l'univers inconscient dans son ensemble renferme des consciences, celle de l'homme, par exemple, qui ne se font pas sentir dans le tout, de même l'atome dans ses éléments, deux fois infiniment petits relativement à nous, peut renfermer des consciences qui ne se font pas non plus sentir dans le tout. »

Je renonce, pour ma part, à comprendre en quoi peut bien consister la conscience des *éléments de l'atome*. En supposant qu'elle existe, je ne comprends pas que l'atome soit inconscient quand la conscience est donnée à ses éléments; que Dieu ou le tout soit inconscient, quand la conscience est dans ses parties. J'ajoute de suite que personne n'a vu l'atome; à plus forte raison ses *éléments*. Il n'y a que M. Renan qui soit capable de métaphysique aussi subtile, et je comprends aujourd'hui surtout qu'elle ne soit pas du goût de M. Berthelot.

Poursuivons M. Renan dans ses infinitésimaux. Les consciences individuelles de la planète Terre qui sont dans les parties sans être dans le tout, que deviendront-elles? « Elles resteront « encapsulées » dans l'univers, car la reviviscence de ces consciences serait un miracle, et M. Renan ne croit pas aux miracles puisqu'on n'en voit pas dans le milieu que nous expérimentons. Il y a pourtant des choses bien miraculeuses dans la nature même en tant que reviviscence. Au point de vue de l'infini, point de vue auquel il affectionne de se placer, il croit que le miracle n'est pas impossible. De même que, dans ce moment, il ne croit ni à Dieu ni à l'âme immortelle, il pense qu'à *la limite de l'infini*, leur supposition n'est pas tout à fait gratuite. Je croyais que le propre de l'infini était de n'avoir pas de limites. La loi du mérite et du démérite le gêne visiblement. Un esprit élastique comme le sien s'en tire toujours : « Si Dieu existe, il doit être bon et il finira par être juste. »

Devant la mort, le mystère est absolu. « Nous sentons bien, dit-il, la voix d'un autre monde; mais nous ne savons quel est ce monde. Que nous dit cette voix? Des choses assez claires. D'où vient cette voix? Rien de plus obscur. » Devant la vie, il y a un autre mystère, le mystère de l'amour qui domine toute la création, auquel il s'arrête avec complaisance. « M. Michelet a parlé quelque part de ces tardives amours des sages qui, vers le milieu de la vie, finissent par se concentrer en une seule image avec toutes les ardeurs de la jeune passion ». C'est M. Renan qui a écrit ces paroles en parlant de M. Cousin. Elles sont applicables à M. Renan lui-même qui nous peint avec toutes les séductions du style « la beauté de la jeune fille, cette lueur d'un jour, cette exsudation lumineuse qui, comme la phosphorescence du ver luisant, montre l'ardeur fiévreuse d'une vie aspirant à l'épanouissement ».

Avec une idéalité peut-être plus haute et plus pure, l'austère Lamennais trouvait aussi dans l'amour le secret philosophique de bien des mystères, et la révélation de ce sentiment humain et divin à la fois illumine toute sa philosophie.

Quoi qu'il en soit du scepticisme nuageux de sa doctrine, M. Renan trouve que la résultante suprême de l'univers est bonne et qu'il y a du profit à être. Il repousse le système d'un créateur

réfléchi et tout-puissant, mais il semble croire que le *nisus* inconscient qu'il lui substitue pourra, un jour, devenir conscient et omnipotent.

Avec ce parti pris de dire que rien n'est certain et que tout est possible. on peut aller fort loin sans se risquer, Je ne sais si cela tient à ma lorgnette intellectuelle, mais j'avoue que le *De naturâ rerum* de M. Renan me désorbite. C'est que j'aime la précision autant que je hais le vague en philosophie. D'autres, au contraire, prennent grand soin de ne dire ni *oui* ni *non*, ou de dire *non* en feignant de dire *oui*. Si je ne savais que le disciple momentané de Lucrèce est un *savantissime*, et que je ne suis qu'un *savanticule*, je dirais irrespectueusement que son système sonne creux et faux. Quelle est sa conclusion ? La voici :

« L'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient. » Je crains qu'avec cette attitude on ne fasse plus d'hypocrites que de gens vertueux. Faites le bien dans ce monde, faites votre devoir, l'obscur devoir, vous dit M. Renan, mais n'espérez pas en être récompensé dans une autre vie ; vous n'aurez que la récompense des cuirassiers de Reischoffen. Quelle est-elle? La voici : « La récompense des cuirassiers de Reischoffen *dans l'éternité*, c'est le mot du vieil empereur : — Oh ! les braves gens ! » D'autres trouveront que le philosophe eût été plus conséquent de dire : « Oh ! les imbéciles ! »

Je ne connais plus la valeur des termes ou l'*Examen de conscience philosophique* peut se résumer dans ces simples mots : Dieu est possible ; l'âme est possible ; tout est possible.

J'ai dit plus haut que cet Examen n'était suivi d'aucun acte de contrition. Cela tient à ce que son auteur n'est pas remonté assez haut dans ses états de conscience. Voici ce qu'il écrivait en 1858, dans la même *Revue des Deux Mondes*, en parlant de l'influence spiritualiste de M. Cousin à propos de ses *Souvenirs :*

« L'âme est la première des réalités et la seule pleine réalité, puisque la matière n'est qu'un agrégat multiple, séparable, sans unité, un agrégat fortuit qui se fait et se défait, qui n'a nulle identité permanente, nulle individualité, nulle liberté. L'âme est immortelle, car, échappant aux conditions serviles de la matière, elle atteint l'infini, elle sort de l'espace et du temps, elle entre dans le domaine de l'idée pure, dans le monde de la vérité, de la bonté, de la beauté, où il n'y a plus de limite ni fin. Elle est libre et souveraine, car, dominant le corps qui la porte et ses instincts inférieurs, elle se crée une royauté sans bornes par la culture de sa raison et le perfectionnement de sa moralité. Elle est de race divine, car, dépassant la planète à laquelle elle est liée sous le rapport de l'espace, elle atteint la région de l'absolu et sonde l'univers. En un sens on pourrait dire qu'elle crée Dieu, puisqu'elle seule en dévoile la nécessité, puisque Dieu, obscurément révélé par la nature, ne devient clair que le jour où un homme vertueux succomba dans sa lutte pour la justice, où une conscience pure préféra la pudeur à la vie, où un être noble et bon contempla le ciel dans la sérénité de son âme. » C'est là une belle page du Renan de 1858. *Quantum mutatus ab illo !*

Nous avions lu ses *Dialogues philosophiques*, puis sans doute des « sophismes du *Phédon* »; mais l'idéalisme ténu, ondoyant de l'auteur, qui n'est qu'un abrégé poétique des idées de Hégel, ne fait pas oublier l'immortel disciple de Socrate. La critique ne les prit pas bien au sérieux. Ces dialogues, disait Chérer, partent des « Certitudes » pour passer à des « Probabilités » et finir par des « Rêves ».

J.-J. Rousseau avait remarqué que les savants ont moins de préjugés que les ignorants, mais qu'ils y tiennent davantage. M. Renan n'en a peut-être qu'un, mais il y tient beaucoup aussi : c'est celui qui s'attaque au merveilleux qu'il définit lui-même les manifestations d'agents supérieurs à l'homme. Pour nous l'âme des morts est consciente et se manifeste. Ici, ce n'est pas de talent qu'il s'agit, c'est d'un fait que nous croyons à la veille de passer sous le joug de la science. Nous ne prétendons pas qu'il se reproduise à notre volonté ni qu'il puisse se prédire comme une éclipse ; mais toutes les académies sublunaires ne le détruiront pas. Il existait autrefois un grand coupable : le *magnétisme* ; ses partisans étaient accusés de lèse-raison. Aujourd'hui, il triomphe ; les académiciens disent presque qu'ils l'ont inventé, parce que, pour sauver leur honneur compromis, ils ont changé son nom de baptême. Il en sera ainsi des faits qui démontrent la spiritualité.

Comme je les plains, ces grands savants, et comme je les comprends surtout! On ne revient pas facilement à acquérir la preuve qu'on a professé toute la vie des hérésies scientifiques, et bien des savants préfèrent ne pas regarder que de consentir à publier ce qu'ils verraient. Ils en sont aujourd'hui aux phénomènes de la matière nerveuse, demain ils en seront aux phénomènes de l'esprit. Il faut leur laisser le temps et l'occasion de se déjuger. Ils se demandent pourquoi la matière nerveuse qui est dans l'oreille entend et ne voit pas ; pourquoi celle qui est dans l'œil voit et n'entend

pas ; pourquoi celle qui est dans le cerveau pense sans entendre ni voir. Sachons attendre la résolution de ces *pourquoi*, et n'oublions pas cette pensée de Fontenelle : « La vérité est un coin qu'on ne peut faire entrer que par le gros bout ».

L'auteur de l'*Examen de conscience philosophique* est un érudit de haute marque, mais il n'est qu'un amateur de philosophie. Chez lui, à le bien prendre, tout se contredit ; seulement ses contradictions passent inapparentes à la faveur de la forme littéraire charmante qui masquent la variabilité de son esprit. Il se croit et se dit volontiers moraliste, et son système est vide de morale, car la morale ne saurait s'enfermer dans les bornes de la vie actuelle. Sa doctrine de l'inconscient, empruntée à la moderne Allemagne, devrait le rendre pessimiste comme Schopenhauer ou von Hartmann. Il n'en est rien. Sans penser avec Leibniz que ce monde est le meilleur possible, il reconnaît qu'il a du bon et que son bilan se solde avec un boni au profit des actionnaires.

On lit toujours Renan avec plaisir ; mais ce plaisir ressemble beaucoup à celui des yeux devant un météore qui passe.

FIRMIN NÈGRE.

CONFÉRENCES PUBLIQUES

DÉBATS CONTRADICTOIRES SUR LE SPIRITISME EN BELGIQUE

La campagne de conférences spirites suivies de débats publics et contradictoires, que la fédération de la province de Liège vient d'organiser, démontre la supériorité de ce mode de propagande sur le système de conférences adopté jusqu'ici.

Une conférence monologuée, quel que soit le talent de l'orateur, est toujours un peu monotone et fatigante pour l'auditoire. La contradiction, au contraire, pourvu qu'elle soit courtoise, vient imprimer à la propagande orale, une allure, un entrain, une vie dont elle serait dépourvue sans cet élément. Le fouet de la contradiction stimule l'orateur, féconde sa pensée, avive ses conceptions. Sous le coup de la nécessité, il recherche et découvre spontanément cette abondance d'arguments, cette variété d'expressions et d'images dont la doctrine spirite est une source si riche. Rien n'est mieux susceptible de faire ressortir la supériorité de nos croyances, soit que l'on se trouve en face d'adversaires matérialistes ou de spiritualistes dogmatiques et religieux. Les résultats obtenus en Belgique le prouvent surabondamment.

Aussi nous ne saurions trop recommander au Comité de propagande élu par le Congrès de Paris l'adoption de ce système de propagande qui réussit si bien ailleurs et qu'il est nécessaire d'inaugurer en France si nous ne voulons pas rester au-dessous des pays voisins. Nous appelons sur ce point toute l'attention de nos confrères de Paris et de la province.

Sous les auspices de la Fédération spirite, de la province de Liège, une première conférence a eu lieu le jeudi 7 novembre, salle du Casino, à Liège, sur le « matérialisme, et le spiritisme devant la science et devant la raison ». Sur toutes les affiches et circulaires figuraient ces mots : L'orateur acceptera la controverse. Le journal « la Justice », organe des socialistes libres-penseurs, jusqu'ici hostile aux spirites, s'exprime en ces termes au sujet de cette conférence :

« Jeudi, beaucoup de monde, parmi lequel un « grand nombre de dames, à la conférence spirite « de M. Léon Denis. Nous remarquons aussi la « presence d'un fort contingent de libre-penseurs. « M. Denis est un orateur distingué, au langage « clair et harmonieux ; le geste, quoique sobre, « renforce la sincérité des paroles de l'orateur. Il « se présente devant son auditoire, qu'il considère « comme une sorte de tribunal, etc. »

Après quelques réserves inévitables sous la plume d'un sceptique, le journaliste ajoute :

« La vérité nous force à dire en terminant, que M. Denis a eu beaucoup de succès. »

Nous ajouterons à notre tour, que les orateurs habituels des réunions socialistes, entre autres M. Beck, célèbre à Liège, assistaient à cette conférence et prenaient des notes dans l'intention de répondre, mais à mesure que le conférencier développait sa thèse, leur hésitation se révélait, et lorsqu'à la fin M. Houart, président, fit appel aux contradicteurs personne, ne répondit.

A Seraing, le dimanche 10 novembre. il n'en a pas été de même. La conférence avait pour sujet : *La Vie universelle et la destinée des Êtres; les Phénomènes du spiritisme.* Un contradicteur socialiste wallon a répondu à M. Léon Denis. Celui-ci, puis M. Paulsen, ont répliqué, aux applaudissements nourris de l'assistance.

Le mardi 12, à Verviers, la lutte a été plus chaude. Le public verviétois est sérieux et éclairé. Dans la salle, spacieuse et comble cependant, on voyait des avocats, des médecins, des orateurs socialistes et anarchistes. M. Léon Denis a exposé les principes essentiels du spiritisme : science, philosophie, morale, et s'est étendu sur ses conséquences humanitaires et sociales. Deux contradicteurs ont pris successivement la parole et le conférencier leur a répondu avec vigueur. Nos frères de Belgique

considèrent ces conférences comme un grand succès. Le spiritisme, honni, bafoué par la presse catholique et socialiste, semble avoir acquis désormais le droit de cité. Ceux qui l'accablaient de railleries le subissent aujourd'hui et écoutent ses représentants. C'est un pas de fait dans la voie de la vulgarisation de nos idées. MM. Paulsen et Duparque vont continuer, dans les localités de Liège et de Verviers, l'œuvre commencée, en attendant le concours annoncé et l'arrivée prochaine de M. Gabrielle Delanne.

Un Correspondant.

Voyage au pays des Souvenirs

—

UN FAUX DIEU

—

Si pendant des années on a étudié les phénomènes multiples que présente le spiritisme expérimental, on n'est pas sans avoir rencontré certains cas d'obsession. Nous allons en citer quelques-uns qui, hâtons-nous de le dire, ont complètement disparu, grâce aux instructions que nous ont données nos guides protecteurs. Nous souhaitons que leurs conseils puissent servir de leçon à ceux de nos frères qui peuvent se trouver aux prises avec des esprits légers où mauvais.

C'était il y a une vingtaine d'années ; M. Morel, habitait Barcelone (Espagne), il était Français d'origine; ayant assisté dans cette ville à quelques séances spirites, il devint bientôt un adepte de notre doctrine. Mais, hélas ! comme beaucoup de néophites, vaincus par les yeux seulement, c'est-à-dire ne s'attachant qu'aux manifestations matérielles, ils négligent, comme une chose inutile la lecture des ouvrages écrits sur la matière ; ils risquent ainsi d'être la dupe de certains esprits farceurs, puisqu'ils n'ont ni contrôle, ni un critérium nécessaire pour discerner les communications qu'ils reçoivent. C'est ce qui arriva à notre ami.

M. Morel avait deux fillettes ; elles devinrent toutes les deux médium. L'une, âgée de 12 ans, était douée d'une singulière faculté : cette jeune fille n'avait qu'à poser les doigts sur les touches de son piano pour qu'aussitôt les esprits, s'emparassent de ses organes et lui fissent improviser des symphonies d'une élévation telle, comme science musicale, qu'elles émerveillaient les artistes qui accouraient pour l'entendre.

Sa sœur cadette, agée de 9 ans, devint écrivain mécanique. Le ménage tout entier était dans le ravissement ; mais, hélas ! il fut de courte durée, comme on va le voir.

Un esprit, se disant le guide de cette enfant, se joua de sa naïveté et de son inexpérience, pour insinuer à M. Morel qu'il était prédestiné à remplir dans l'humanité une grande et glorieuse mission : celle de rallier et d'unir à jamais le parti catholique et le protestantisme au spiritisme. Le pape Pie IX était préparé, lui disait-on, à accepter les principes de notre doctrine et à l'imposer à tous les prélats de leur communion respective. M. Morel était protestant.

Notre néophite avait une foi aveugle, non seulement dans la médiumnité de sa fille, mais encore dans l'Esprit qui l'inspirait.

Un beau jour, sous l'empire de ces conseils, il quitte brusquement sa famille éplorée pour s'en aller à Paris, rendre visite à Allan-Karde et de là gagner Rome pour y remplir sa mission.

Le maître eut beau le détourner de ce voyage, il ne lui dissimula point qu'il avait affaire a un esprit mystificateur, que le moment de la grande fusion des luttes n'était pas pratique, quant à présent. Notre ami ne voulut rien entendre : l'esprit qui l'obsédait, craignant que les conseils de ce profond penseur n'influassent sur son médium auditif, l'avait mis en garde contre ce qu'on pouvait lui dire, en le prévenant d'avance qu'onl ui déconseillerait ce voyage. Il partit donc.

Le révélateur qui se jouait si facilement de ce brave homme signait ses communications du nom vénéré de Jésus de Nazareth. Subjugué complètement par l'autorité d'un si vénérable Esprit, M. Morel ne douta pas un instant de la signature du faussaire de l'erraticité. Il s'imaginait dans son ignorance qu'un autre esprit pouvait prendre le nom de celui qu'il considérait comme un Dieu. Il tomba ainsi dans le piège tendu à sa bonne foi...

Dès son arrivée dans la ville Eternelle, notre ami sollicita une audience du Souverain Pontife, qui devait le recevoir les portes grandes ouvertes. Le cardinal Antonelli qui le reçut et auquel il confia sa mission, l'ayant jugé de suite comme un aliéné atteint de monomanie, lui fit interdire, à son insu, sa porte par les gardes. M. Morel ne put donc, malgré les affirmations de son guide, voir le successeur de saint Pierre, mais toujours l'esprit du soit-disant Jésus trouvait des excuses pour encourager son médium dans ses démarches.

Ces fausses indications auraient dû éclairer le médium sur la valeur de celui qui se dénommait injustement « le fils de l'homme ». Cette mystification dura des mois.

Après son départ, M. Morel donna quelquefois de ses nouvelles à sa famille ; mais bientôt, honteux et gêné de n'avoir rien de nouveau à lui signaler, et n'osant lui avouer ses déboires successifs, il sus-

pendit toute relation avec elle, sans se préoccuper des inquiétudes mortelles que son silence prolongé faisait naître. . . . .

. . . .

Ce fut par l'intermédiaire d'Allan Kardec que nous reconnûmes ces braves gens, lorsque les dames Morel vinrent à Paris à la recherche de l'absent. Avant de partir pour l'Italie les dames sollicitèrent les conseils de nos guides spirituels.

La communication obtenue par Mme Del, au moyen de sa médiumnité mécanique, confirmait l'opinion du Maître. On nous apprit que l'esprit qui signait Jésus, était tout simplement un ancien prêtre qui pendant sa dernière incarnation avait perdu la raison dans un accès de fanatisme religieux, et qui dans le monde des Esprits se croyait encore le Christ. Ce malheureux agissait donc inconsciemment, mais non pas, comme nous pouvions le supposer, par ironie ou méchanceté. Il faut, ajoutait notre guide, envoyer sans tarder la présente communication à ce cher ami. Il reconnaîtra bientôt la vérité de ce que nous lui avançons, et, il comprendra maintenant facilement que si c'était réellement le Christ, il ne s'abaisserait pas à mentir, tandis que celui quiprend son nom ne lui a jamais dit que des choses qui ne se sont pas réalisées. — On nous engageait encore à nous réunir, par une communion de pensée, en un moment de la journée, désigné d'avance, afin de prier ensemble pour l'obsesseur et pour l'obsédé, en faisant un appel à nos amis de l'espace. On nous indiquait de quelle manière il fallait magnétiser M. Morel, à distance : en le dégageant tout d'abord par des passes énergiques des fluides malsains dont il était saturé par son obsesseur.

Puis, il fallait nous représenter M. Morel devant nous, *et créer*, par une volonté soutenue une enveloppe semi-matérielle représentant une étoffe quelconque avec laquelle nous devions lui encapuchonner la tête tout entière *pour rompre l'atmosphère fluidique périspritale* qui l'environnait de toute part (1) et le soustraire à l'action directe du pseudo-Jesus. On nous promettait un prompt succès si nous suivions ces enseignements : nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement.

Nos dames espagnoles restèrent quelque temps parmi nous pour accomplir cette singulière ordonnance en attendant le résultat annoncé !

Bien leur en prit, car à peine une quinzaine de jours s'étaient écoulés qu'un beau matin, le mari, le père tant aimé, débarrassé complètement de son Esprit *crampon*. ayant enfin recouvré sa volonté et sa raison, complètement guéri, se jeta dans les bras de sa famille,

Promettant, heureux et confus,
Mais un peu tard,
Qu'on ne l'y prendrait plus !

Nous allons rappeler succinctement quelques cas analogues où nous avons obtenu de semblables guérisons par le même procédé. Ils corroboreront la toute-puissance de l'action magnétique humaine et spirituelle, aussi bien sur les incarnés que sur les désincarnés.

Une grande dame russe, d'une noble famille, de passage dans la capitale, vint nous raconter confidentiellement que son gendre, le général Ivanoff, demeurant à Odessa, restait depuis deux mois presque constamment enfermé dans ses appartements, sous la subjugation de certains Esprits, qui, se jouant de sa bonne foi, le tenaient éloigné, sans motif, de sa famille et de ses nombreux amis. Il entendait disait-il, des voix très distinctes qui s'entretenaient des heures avec lui ; il prenait plaisir à les écouter. Et sous le charme de ces malencontreux invisibles le général s'obstinait à converser nuit et jour avec eux.

Sa santé s'altéra rapidement et dans son entourage on chuchotait déjà à voix basse le mot : démence.

Sa jeune dame, justement alarmée, n'hésita pas à faire avec sa mère le voyage de France pour consulter l'auteur du « Livre des médiums ».

On nous présenta ces intéressantes étrangères et nos amis de l'au-delà, consultés, conseillèrent à peu près le même traitement pour l'obsédé russe que celui qu'ils nous avaient conseillé pour notre ami l'Espagnol.

Un mois plus tard, nous reçumes d'Odessa une lettre revêtue d'un cachet aux armes de la comtesse qui nous annonçait, en nous remerciant chaleureusement la complète guérison de son mari le général. . . . .

Encore un cas :

Nous avions comme voisins des personnes qui vendent des articles de Paris. La dame s'occupait des affaires, le monsieur était comptable dans une très importante maison de banque. Nous n'avions avec la famille Labaque que de simples relations de voisinage.

Un jour nous fûmes très étonnés de voir accourir notre voisine tout éplorée à la maison. Elle nous raconta en sanglotant que son mari voulait se tuer, sous le prétexte qu'il entendait nuit et jour des voix à son oreille qui ne cessaient de lui dire :

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire attentivement la note qui va suivre ce récit. Elle donne l'explication rationnelle du « phénomène » de la création fluidique encore si peu connue de nos jours, et des rapports du physique et du moral.

« Pour sauver la France qui est en danger, il « faut une victime expiatoire et c'est *toi* qui est « désigné pour le sacrifice. »

On fit immédiatement une assemblée de famille, on appela un docteur en médecine, qui, dans sa sagesse, déclara M. Labaque atteint de folie et le fit immédiatement enfermer dans une maison de santé. On craignait que le malheureux, en restant chez lui ne se suicidât.

— On m'a assuré, s'écria notre voisine, que vous vous occupiez de spiritisme et que l'on peut par ce moyen recevoir des conseils des Esprits. Evoquez-les donc, si cela vous est possible, vous me rendrez un éminent service ; je suis si malheureuse et je souffre tant !

La communication eut lieu aussitôt. On nous révéla que M. Labaque n'était nullement atteint de folie ; qu'il était simplement sous la domination d'un Esprit farceur qui se moquait des terreurs qu'il faisait naitre et qu'il était grandement temps de mettre fin à cette mauvaise plaisanterie qui pouvait devenir fatale pour le malade. On devait faire sortir immédiatement le malheureux de la maison des aliénés où il était ; car il pouvait sous l'excitation des mauvais Esprits qui hantent ce genre de maisons, perdre alors complètement la raison.

On nous fit suivre la même méthode que nous venons d'enseigner.

Les démarches les plus actives eurent lieu dans ce sens et c'est avec une peine extrême que notre voisine put arracher des mains des médecins ce père de famille. Il paraît qu'il est plus facile d'entrer dans ces maisons que d'en sortir, lorsqu'on a le malheur d'y être. Il a fallu, pour aboutir, faire intervenir de hautes et puissantes protections.

Une vingtaine de jours après, M. Labaque reprit ses occupations habituelles, et depuis rien n'est venu le troubler dans son travail. . . . . .

En citant ces faits de guérison, qu'on n'aille pas croire que nous agissons par vanité ou mû par un sentiment de satisfaction personnelle ; il n'en est rien : c'est tout simplement dans l'intention d'être utile à nos frères qui pourraient se trouver aux prises avec des esprits de l'ordre de ceux que nous venons de signaler, et leur indiquer un moyen de se soustraire à leur néfaste et dangereuse influence.

. . . .
. . . .

Pour bien faire comprendre les différences qui existent entre la folie et l'obsession, nous croyons utile et instructif de mettre sous les yeux de nos amis un chapitre détaché d'un ouvrage *en préparation* de Gabriel Delanne.

Nous croyons que ces observations éclaireront d'un jour nouveau le sujet encore si peu étudié jusqu'alors.

AL. DELANNE.

L'OBSESSION ET LA FOLIE

Il faut faire de soigneuses distinctions entre l'obsession, la fascination, la subjugation et la folie proprement dite qui comprend : l'hallucination, la monomanie, la manie, la démence et l'idiotie.

Le spiritisme seul permet de faire ces différences que la science médicale n'a pas encore reconnues et, bien souvent, elle attribue à la folie des faits qui ne relèvent pas de son domaine. Allan Kardec (1) a fort bien défini ces maladies spirituelles qui tiennent plutôt à l'âme quà l'organisme matériel ; notre but est d'appeler l'attention sur les conditions physiques qui accompagnent ces désordres de l'intelligence.

Nous ignorons encore si dans les cas d'obsession et de subjugation il n'y a pas une désorganisation cérébrale correspondant au trouble moral. Nous sommes porté à le croire, car les rapports intimes qui existent entre l'âme et le corps, entre le périsprit et le système nerveux sont tellement étroits qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper, qu'à tout état physique déterminé correspond un certain état intellectuel et réciproquement. Mais de même qu'entre la subjugation et l'obsession complète, il peut exister tous les degrés, de même ils doivent correspondre dans le corps à des désordres organiques d'abord peu importants, mais qui peuvent s'aggraver ensuite jusqu'à produire de véritables lésions du cerveau. Dans le *Livre des Médiums* on constate que la subjugation ou obsession simple n'est pas à proprement parler un état de conscience, c'est simplement le fait qu'un Esprit s'impose constamment dans les communications, qu'il empêche d'autres Esprits de se manifester ou qu'il se substitue à ceux que l'on évoque. Dans ce cas, le médium se rend bien compte de ce qui a lieu, il en est obsédé, c'est-à-dire fatigué.

Lorsqu'on arrive à la fascination, le phénomène s'accentue et les conséquences en sont plus grosses. Le médium ne croit pas être trompé, il ne jouit plus de son entier libre arbitre, il obéit aux injonctions de l'Esprit, c'est de l'hypnotisation spirituelle qui a lieu. Par suite de la liberté que le médium accorde à l'Esprit, celui-ci peut agir fortement sur le périsprit de son sujet et cela avec la plus grande facilité, puisqu'il ne trouve aucun obstacle, la

---

(1) Allan Kadec, *Livre des Médiums*, p. 307 et suiv.

volonté du médium étant volontairement annihilée.

De là résultent les suggestions simples, qui ont pour résultat de fausser la raison et l'imagination du sujet, et ces suggestions se répètent continuellement ; on comprend dès lors que certains désordres matériels puissent se produire dans le cerveau de celui qui est l'objet de cette persécution. Souvent plusieurs de ces Esprits se réunissent pour tourmenter leur victime qui finit par devenir réellement folle, d'obsédée qu'elle était primitivement.

On ne comprend pas généralement comment il peut se faire que des âmes désincarnées puissent ainsi passer leur temps à torturer des incarnés. Mais il suffit malheureusement de jeter les yeux sur la *Gazette des Tribunaux* pour voir à quelle bassesse l'âme humaine peut parfois atteindre. Les esprits qui ne sont pas avancés ont toutes les passions les plus viles, et surtout celle de la vengeance, et s'ils peuvent reconnaître dans un homme ou une femme l'être qui leur a causé du tort ou qui les a empêchés de faire le mal pendant leur vie terrestre ou dans d'autres existences, ils lui vouent une haine terrible qui ne se termine parfois qu'à la mort de la victime, si celle-ci a le malheur de leur donner prise, même inconsciemment. C'est de cette manière que beaucoup d'obsédés sont traités comme fous parce qu'on attribue simplement à des hallucinations des faits qui ont pour cause des suggestions spirituelles irrésistibles. Lorsque l'on voit un sujet hypnotique rire, pleurer, éprouver de la joie ou de la douleur, de l'étonnement ou de la crainte, exécuter passivement les actes les plus bizarres, les plus ridicules ou les plus dangereux, suivant la nature des tableaux hallucinatoires qu'on lui suggère par la volonté, il devient évident que l'action des esprits sur l'obsédé est de la même nature que celle de l'hypnotiseur sur son sujet : seulement, ici, la volonté agissante est celle d'un ou plusieurs êtres désincarnés invisibles, inaccessibles aux procédés ordinaires dont dispose la médecine.

Citons un exemple emprunté à Brierre de Boismont, le célèbre aliéniste (1) :

« Mlle M..., âgée de quarante ans, très nerveuse et par suite fort impressionnable, a toujours été d'une extrême mobilité. Dans sa jeunesse, elle ne pouvait se livrer à aucune étude sérieuse, aussi les médecins avaient-ils recommandé à ses parents de lui faire faire de préférence des exercices gymnastiques. Sa position de fortune est heureuse, ses parents sont forts, sains d'esprit; elle a un frère dont l'état offre beaucoup de rapport avec le sien. Son extérieur annonce la santé ; ses cheveux sont châtain, son teint est coloré et son embonpoint ordinaire.

« Il y a dix ans, elle a commencé à éprouver les premiers symptômes de la maladie dont elle est maintenant affligée. Elle voyait des personnages aux formes les plus bizarres ; ces aberrations visuelles ne l'empêchaient pas de vaquer à ses occupations. Il y a six mois, les hallucinations, qui jusqu'à cette époque avaient été supportables et éloignées, se rapprochèrent ; la vue ne fut plus le seul sens lésé, tous les autres s'altérèrent à leur tour. Le désordre le plus apparent porta sur l'âme ; à chaque instant, elle entendait des voix qui avaient pris domicile dans son estomac. Ces voix faisaient son tourment ; elles lui commandaient toutes ses actions, l'avertissaient de ce qui se passait en elle ; elles lui fournissaient des renseignements sur ses maladies et elles pouvaient prescrire des médicaments qui lui semblaient très raisonnables.

(A suivre.)

(1) Brierre de Boismont, *Des Hallucinations*, p. 102, Obs. XXXII.

DU

Spiritisme et de ses rapports avec la Maçonnerie

(Suite).

A ce sujet, je me permets de citer un fait récent. On lit dans Tous les objets de Bordeaux, à la date du 26 juillet 1889, à la mention : Vols divers :

M. Michel, demeurant rue des Ayres et tenant un magasin de nouveautés rue du Parlement-Sainte-Catherine, 24, rêvait cette nuit, vers deux heures et demie, que quelqu'un s'était introduit dans ses magasins, à 7 ou 800 mètres de là; et obsédé par cette idée, il se levait, et arrivé devant son magasin il vit la porte ouverte et se trouva en présence d'un individu qui emplissait un sac de gilets de flanelle à 3 francs, de jumelles et d'une cravate. — Puis suivent les détails de l'arrestation.

Prière à messieurs les savants de nous expliquer comment M. Michel a été averti dans son sommeil, et s'il ne faut l'attribuer qu'au hasard ? Avouez alors que... M. Hasard est fort perspicace.

Les monopoleurs de la science dite officielle, essayent de formuler un Credo qui limite le savoir humain, alors que le peuple, dans son ignorance relative des causes ou des effets de tel phénomène déterminé, pénètre d'instinct au delà des limites

étroites dans lesquelles on voudrait l'enserrer pour le mieux dominer.

On l'a déjà dit bien des fois. Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que M. de Voltaire, c'est M. Tout le monde. — M. Tout le monde ne vous contredit point, ni ne vous fait connaître sa façon de penser, messieurs les savants.

Vous parlez toujours, devant un public « selected », un public de choix, c'est-à-dire choisi, au vrai sens du mot, tout disposé à vous applaudir, que vous disiez blanc, que vous disiez noir, parce que ce public que vous flattez et qui vous flatte, est intéressé à jouer le même jeu que vous. C'est, disons le mot, le public élégant, le public bourgeois dont vous êtes tous, bien que sortis d'en bas pour la plupart, la plus haute expression. On se ménage de part et d'autre, d'autant mieux du reste, qu'on y est intéressé. Les loups, que diable, ne se mangent pas entre eux! Si une opposition venait à se produire, que diraient ceux qui n'assistaient pas au spectacle, mais qui doivent apprendre que vous avez été applaudis? On travaille toujours dans un but déterminé. — On parle pour être entendu.

N'ayez crainte, messieurs les illustres, le public, le vrai, celui qui ne confond pas bonté et bienveillance, charité et franchise avec ce que vous nommez, vous, respect des convenances et égards qu'on se doit entre gens du monde; ce public qui vous juge, vous, prêtres de tous les cultes, sait bien dans sa sagesse que ce n'est pas dans le temps passé près d'une faculté, sans compter les nombreuses heures distraites pour le plaisir, que vous aurez pu apprendre à connaître le pourquoi des choses; et il sait également, ce bon public, qu'à bien compter, la chose de savoir que vous croyez posséder et dont vous vous exagérez la valeur, vous est plus souvent un empêchement à voir au delà.

L'objet spécial de vos études vous enferme dans un cadre souvent très étroit qui éteint chez vous l'imagination (la folle du logis); celle qui résume toutes les facultés de l'âme.

L'imagination est faite de ressouvenances et de pressentiments. Les rêves qu'elle forme sont nécessairement en concordance avec notre développement intellectuel et moral, de ce fait qu'elle est très active chez l'artiste, le penseur, le poète, et presque nulle chez certains hommes, les spirites concluent très naturellement (c'est je crois la bonne manière) que les premiers sont de création plus ancienne que les seconds, ce qui, en langage clair, signifie : que tous les esprits éminents ou supérieurs (la minorité) sont revenus plus souvent ici-bas que les autres (le plus grand nombre).

Qui conque a beaucoup vu
Doit avoir beaucoup retenu.

La nature, qui ne procède pas par saults dans l'ordre dit matériel, ne saurait agir différemment dans l'ordre moral, d'autant que les deux ordres sont et demeurent étroitement liés. — Tout n'est qu'apparence — nous limitons les objets, parce que les organes qui nous permettent de les percevoir sont eux-mêmes limités en nombre et en puissance; voilà tout le secret de la comédie : Permet-moi de rappeler la citation :

« Nous voyons la vie par 4 lucarnes, s'il s'ouvrait une autre fenêtre, qui peut concevoir ce que nous verrions? »

(A Eugène Nus.)

Mais une définition simple, susceptible d'être saisie par tout le monde, n'est point du goût de ceux qui cultivent avec amour le jardin des racines grecques et autres, dans l'espoir d'obtenir des variétés productives.

Le magnétisme, par exemple, a produit un hybride chymptisme. — C'est après fortune faite. — Le champ est libre. — On prépare des nouvautés. — Avis aux *savants!!!!*

A l'heure actuelle, c'est par millions que l'on compte, tant en Amérique qu'en Europe, les adhérents à cette doctrine, qui n'est pas, comme d'aucuns prétendent, une religion, mais une longue étude de faits, étude sientifique n'admettant pour vrai que ce qui est absolument démontré.

Les religions vous disent : Croyez et ne vous rendez pas compte; le spirite vous dit : Nous prétendons que tout ne meurt pas en nous, que ce quelque chose qui subsiste, esprit, âme (le nom importe peu) conserve dans son nouvel état une enveloppe matérielle à l'état fluidique, qui obéit, comme apparence et sous réserve de certaines lois et manifestations inconnues, à la volonté du désincarné; ce qui fait dire aux spirites que la volonté est créatrice, ce qui ressort, du reste, d'expériences faites ou renouvelées récemment par Charcot, dans lesquelles (nous faisons grâce du détail) une personne endormie voit, à un point déterminé, un objet créé à cette même place par la pensée fortement accentuée d'une personne placée près d'elle et à l'état de veille.

Comme adhérents à ces doctrines, je ne parle que pour mémoire de l'Inde, le berceau de notre race, qui toute, au nombre de 300 millions d'individus, croit à l'incarnation.

Cette croyance remonte aux premiers âges du monde; c'est là, vous le reconnaîtrez, un titre de noblesse dont les spirites peuvent bien se prévaloir.

Veuillez remarquer que tous les hommes en contact direct avec la nature, depuis les habitants de la Terre-de-Feu jusqu'aux peuplades de l'extrême nord, sans oublier le paysan qui vit aux portes de nos cités, tous ont des croyances analogues, tous, à un moment donné, ont dû être témoins de faits d'un ordre extra-naturel.

Ce que nous appelons « légendes » ne sont évidemment que l'historique de faits de cet ordre, *atténués* plutôt que grossis.

Ce ne sont pas les catholiques qui s'inscriront en faux contre de semblables assertions. Lisez l'ouvrage de M. de Mirville, un des leurs, et vous serez édifiés. Sans même avoir recours à cet ouvrage, tout le monde sait fort bien que les prêtres pratiquent des exorcismes en vue de chasser du corps d'une personne ce qu'ils nomment les « Démons », en donnant à dessein, à ce mot démon (daïmon en grec), une acception différente de son vrai sens, car démon ou daïmon veut dire tout simplement esprit ou âme des morts. Socrate avait son démon favori qui lui présageait l'avenir, ce qui, en langage spirite veut dire tout simplement (c'est toujours comme cela qu'il faut conclure) que Socrate était, comme nous le sommes tous à des degrès et genre, divers, un médium voyant ou auditif, entrant de ce fait en communication avec l'au-delà, avec les morts, ces âmes errantes dont nous avons déjà fait partie et que nous irons rejoindre à nouveau après notre départ de ce lieu d'épreuves ; de cette terre, que chacun se représente comme étant le centre de l'univers et qui n'est qu'un point dans l'espace, grain de sable dans l'infini !... La terre, faible degré de l'échelle immense que l'esprit doit parcourir pour aller toujours vers le mieux.

Les spirites, comme tous ceux qui, sous une autre dénomination, se livrent à l'étude de l'occulte, concluent à la persistance du moi après la mort et à la possibilité de correspondre avec les êtres qui ont quitté la terre.

Consultez, pour votre édification : les Kabalistes, dont le nom est synonyme d'érudition ; les théophilanthropes ; les Svedènborgiens, dont seuls peuvent rire, et ils sont nombreux, ceux qui ignorent que Svedènborgue, philosophe et ingénieur suédois est, sans contredit, un des hommes les plus remarquables du dix-huitième siècle.

J'ajoute qu'il était grand seigneur, de plus très riche, ce qui ne l'abaisse précisément pas au niveau des vulgaires spirites, que d'aimables adversaires disent tous recrutés chez les femmes que la vieillesse a guéries de l'amour ; les portiers, les portières qui, probablement, non satisfaits de bavarder avec les vivants, essayent d'assouvir leur aimable passion en société des décédés.

Ces critiques ne sauraient, au demeurant, ni déplaire, ni nuire aux spirites, bien au contraire. On ne combat que ce qu'on redoute, et l'on peut juger de la valeur et de la force de résistance d'un ennemi, au nombre de coups qu'il peut recevoir sans succomber, tel est le cas du spiritisme, dont la vie me paraît bien dure.

En présence du trop grand nombre de malhonnêtes gens et du non moins grand nombre d'imbéciles qui exploitent ce nouveau filon, les adversaires du spiritisme disent et écrivent tous les jours que les spirites sont des charlatans ou bien des fous, et qu'il n'y a pas à sortir de ce dilemme.

En admettant le fait, cette critique, remarquez-le bien, M.·. F.·., ne porte que sur les personnes et non sur la doctrine elle-même. Les adversaires du spiritisme usent là d'une arme à deux tranchants dont un des côtés se retourne contre eux.

N'y a-t-il des charlatans et des imbéciles que chez les spirites ???

Dans l'attente d'une réponse à cette question quelque peu embarrassante, je constate que vous êtes logiques avec vous-mêmes, Messieurs les savants, en niant ici-bas l'existence de l'esprit par la raison très naturelle qu'après votre mort, on ne pourra peut-être pas évoquer le vôtre.

En dehors de ces critiques un peu bien vives à l'adresse personnelle des spirites en général, essayons d'apprécier la valeur des arguments qui semblent viser la doctrine elle-même. Ces arguments sont-ils sérieux, nouveaux surtout, et de nature à éloigner de ces idées les personnes de bonne foi qui cherchent à s'éclairer de la raison pour arriver à la vérité ? Jugez vous-mêmes, M.·. T.·. C.·. F.·.

Un médecin de notre ville et non pas un des moins connus, membre de l'Académie, j'ajoute vite de Bordeaux, de crainte de confusion, fit l'hiver dernier un discours, ou mieux se livra contre le spiritisme, qui ne s'en porte pas plus mal, à une véritable sortie, aux applaudissements nourris, bien entendus, d'un public que les journaux qualifient eux-mêmes de choisi (lisez bourgeois), et songez à M. Prudhomme, le seul qui ne meurt pas faute d'esprit ; cet académicien, dis-je, cite tout d'abord comme une nouveauté, le procès intenté en 1865 contre Buguet, photographe à Paris, pour le fait d'avoir, comme il arrive souvent, même en dehors du spiritisme, mystifié bon nombre de naïfs, se flattant, contre finance bien entendu, de pouvoir reproduire par la photographie l'ombre ou l'esprit de personnes mortes. Le conférencier, que rien n'arrête, néglige de faire savoir à ses auditeurs qu'il ressort des débats, malgré la partialité des

juges, que ledit photographe avait parfaitement, dès le début, obtenu des photographies de cette nature, tout comme M. Crookes, déjà nommé, en a obtenu lui-même, que vous trouverez reproduites dans l'ouvrage du docteur Gibier, un docteur, celui-là, qui se flatte de ne pas conclure dans le sens spirite, et qui fait, aidé par eux, sa petite trouée en ayant l'air d'avoir découvert ce que d'autres lui ont appris.

Pour écraser les spirites, comme argument de la fin, le conférencier en question narre l'histoire d'un médecin italien (un confrère) escorté d'une somnambule qui, malheureusement pour elle et les consultants, ne doit plus répondre aujourd'hui au portrait séduisant, tracé de main de maître et souligné par des applaudissements toujours nourris de l'auditoire d'élite.

Donc, ce médecin italien, aidé de sa somnambule, ordonne, paraît-il, à cette même époque, à un interne connu du docteur, et venu pour le consulter, rien ou presque rien : des pilules de sucre de lait pour l'aider à se guérir d'une maladie qu'il n'avait pas.

Jamais, vous en conviendrez, médecin ne tomba plus juste, et pour avoir tant d'esprit, même à deux, il ne m'étonne pas que cet Esculape fût Italien. C'est peut-être là ce que lui reproche le conférencier, sans oser le dire.

Ayant cité ces deux faits, l'immortel docteur ou le docteur immortel, comme vous voudrez, conclut à l'extermination des spirites et du spiritisme, et appelle à son aide ce bon M. Figuier, l'auteur du lendemain de la mort, qui écrit aujourd'hui les mystères de la science dans le sens pouvant convenir aux deux puissances dont nous sommes toujours les humbles sujets : la science officielle et le clergé, sans oublier non plus la bourse. — Toujours le même refrain.

Vraiment, il vous appartiendrait de vous montrer plus réservés, messieurs les médicastres et autres gens d'un savoir profond et illimité, vous tous qui dites à la science, comme Dieu à la mer : Tu n'iras pas plus loin, et qui ne répétez, après ceux qui vous ont précédé, cette étrange exclamation que par ignorance ou par calcul. — Vous ne voulez pas être débordés, voilà toute la vérité.

Un exemple entre mille :

M. le docteur Castel, en 1831, quand la faculté de médecine fit au magnétisme un enterrement de première classe, s'exprima ainsi à l'occasion du rapport fait sur le magnétisme, par une commission prise dans le sein de la faculté et nommée par elle :

« Si la plupart des faits étaient réels, ils détrui- « raient la moitié des connaissances acquises en « physiologie. Il faut donc bien se garder de les « propager en imprimant le rapport ! ! ! »

Si du moins ces MM. pouvaient supprimer les maladies qu'ils ne savent pas guérir, sans compter les causes d'aggravation du mal, déterminé par leurs nombreuses erreurs !

« Vous avez la poitrine malade, mon cher monsieur, dit le docteur, et c'est le foie qui est atteint. »

Si les docteurs s'y exerçaient (comme certains le font d'ailleurs), ils verraient les parties internes du malade, comme voient les médiums spirites qui s'avisent de guérir beaucoup de ceux que vous condamnez, et la liste en est longue.

D'autres savants que les médecins disent des choses fortes. (Montrons-nous courtois).

Faraday (un nom illustre celui-là), essaya, à l'occasion du percement de l'isthme de Suez, de prouver par A plus B que la rencontre des deux mers amènerait un déluge devant ensevelir sous ses flots une partie de la Grèce, l'Italie, le midi de la France, Lyon compris (excusez du peu), Barcelone et Valence en Espagne. Comme dit Eugène Nus à l'occasion de cette citation, « un physicien qui a noyé tant de monde aurait dû épargner les autres ». (Les autres représentent ici les spirites que l'illustre Faradey n'a pas ménagé).

Un fait qui dépasse les bornes de l'invraisemblable pour finir :

M. Schiff découvrit, en 1859, que les bruits produits par les tables sous l'influence magnétique des médiums, devaient être attribués au muscle craqueur de ces derniers.

Ce muscle est établi au bas de la jambe, tout près de la cheville, et il a la propriété de faire tout espèce de tapage, voire même un peu de musique.

A cette époque, M. Jobert de Lamballe (j'allais dire jobard), s'empressa d'annoncer cette grande nouvelle à l'Académie. M. Velpeau approuva et M. Jules Cloquet sanctionna le rapport. Plus n'est besoin, maintenant, d'acheter un piano anx demoiselles, pour le peu qu'elles en savent en général, le muscle craqueur suffira bien à remplacer l'instrument.

J'ai essayé de faire rentrer dans le petit cadre que je me suis tracé, une faible partie de ce que l'on peut dire contre les savants.

Je renonce sans un trop grand regret à citer ce que j'ai lu et appris sur leur compte à ce sujet. Ils ont en grande masse, retardé beaucoup autrefois, et ils retardent encore beaucoup aujourd'hui la marche en avant vers la lumière. Ils appellent cela marquer les bornes ; mais ceux dont nous parlons iront rejoindre les vieilles lunes et la génération qui se lève, travaillant à édifier un nouvel état so-

cial, s'avisera, nous l'espérons, de toucher à cet édifice vermoulu, tout fait de dogmes et de mystères. Si ceux qui croient à l'existence d'autres phénomènes que ceux décrétés et reconnus par la science officielle sont des fous, nous le verrons bien et, dans ce temps, il n'en coûte pas beaucoup aux personnes de bonne foi de s'assurer par elles-mêmes de l'exactitude des faits. Voilà, M.·. F.·., un souhait qui doit vous paraître raisonnable et que je n'hésite pas à formuler, sachant fort bien devant qui je le formule.

J'ai parlé du savant d'ici-bas, je n'ai rien dit de l'autre, savant des choses d'en haut. Je n'ai rien dit du prêtre ou à peu près. Je ne voudrais pas, si vous le permettez, abandonner la partie sans répondre aux nombreux anathèmes qu'il ne s'est pas fait faute de nous lancer et dont il se montre plus prodigue depuis qu'il n'a plus le pouvoir de faire autre chose, ce qui pourrait revenir.

De même qu'en présence d'un crime, on doit chercher la femme, dans l'ordre politique et social, lorsque la marche en avant se trouve gênée, lorsqu'il y a frottement, heurt, collision, bouleversement, arrêt subit, on peut bien dire : Cherchez le prêtre.

Notre devoir est de veiller, nous avons une arme redoutable à lui opposer. Cette arme, nous la puiserons dans les conséquences à tirer des phénomènes dont j'ai fait le sujet de ma causerie. Il n'y a pas d'effets sans cause, ni de causes sans effets.

Nous nous ferons, nous qui sommes une puissance, les promoteurs des nouvelles idées.

Nous comptons parmi nous les éléments les plus brillants de la société, en même temps que les classes d'en bas, dont je fais partie, sont également représentées.

(*A suivre.*) B.

Conte de Noël

C'est pour vous, petits enfants spirites, que j'ai écrit ce conte.

Il y avait une fois un pauvre homme qui s'appelait Pauper et qui avait peiné toute sa vie pour élever sa petite famille, car les petits enfants ça coûte gros à nourrir, et Pauper qui était menuisier de son état, avait beau faire marcher sa varlope et son rabot, le placement de ses économies était toujours tout trouvé... sur la tête de ses trois enfants. Oh! on ne manquait de rien dans son humble logis ! Pauper qui était rangé et travailleur, rapportait consciencieusement la paye de la semaine à sa ménagère et celle-ci savait, avec cet argent si bien gagné, donner le bien-être à toute la maisonnée, car elle était économe et possédait cette qualité, la plus belle de toutes pour une ménagère : l'ordre. Mais pour ce qui était des économies, la Caisse d'épargne ne les voyait pas souvent, Jean, Marie et Jeanne se chargeant de leur placement en chaussures, en vêtements bien douillets et en grosses miches de pain blanc. « Après tout, se disait Pauper, je mets aussi quelque chose de côté, l'espérance que mes enfants auront soin de moi quand je serai vieux. »

Or, la vie de Pauper ne fut pas toujours aussi heureuse.

Un jour vint, jour de deuil, où sa femme tant aimée tomba malade, s'alita et après de longues souffrances mourut, tenant les petites mains des mioches entre ses pauvres mains amaigries. Résigné, car il était bon, le pauvre homme lui fit lui-même un cercueil de sapin dont il arrosa le bois de ses larmes et, lorsque sa triste besogne fut achevée, il accompagna le corbillard des pauvres au cimetière, où le corps de sa Louise et aussi tout son bonheur à lui devaient reposer pour toujours.

Dès ce moment, vous pensez bien, mes chers enfants, qu'il n'eut plus comme par le passé la chanson aux lèvres et que la maison sans mère — un vrai corps sans âme — alla de mal en pis. Le pauvre homme fit tout ce qu'il put pour remplacer celle qui n'était plus là, et dans son cœur honnête il sut puiser des trésors d'amour comme en ont seules les mères, mais l'absente ne pouvait plus guider la marche du ménage, la misère vint s'asseoir près du foyer éteint et le pain bis remplaça plus d'une fois le pain blanc de jadis.

Un dimanche — c'était Noël — Pauper se ressouvint du chemin de l'église qu'il avait depuis longtemps oublié, non qu'il fût un incrédule, mais parce qu'il jugeait dans sa conscience que les heures passées auprès de ses enfants, à ouvrir leurs âmes au vrai et au bien, étaient mille fois plus agréables au bon Dieu que les litanies en latin qu'il aurait pu réciter à sa louange. Il se ressouvint donc du chemin d'autrefois et — je ne vous ai pas dit qu'il était de Paris? — se rendit à l'église de Montmartre, entouré de ses trois enfants, revêtus comme lui de leurs habits de deuil. Quand ils entrèrent dans l'église, l'office était déjà commencé et une bonne odeur d'encens montait sous le dôme qu'éclairait le jour douteux que versent les vitraux haut placés ; à l'autel, un prêtre qui avait un beau costume tour doré psalmodiait lentement le rituel, en faisant de grands gestes, et des enfants de chœur en rouge avec des surplis blancs répondaient et faisaient des révérences ; dans la nef une foule

bariolée et sur les grilles des calorifères de pauvres diables qui se chauffaient quand le suisse avait le dos tourné.

Pauper ne regarda pas tout cela, mais debout au pied d'un pilier tout au fond de l'église, il se mit à prier avec ferveur et demanda à Dieu de le soutenir dans ses épreuves. Je ne sais pas combien de temps il demeura plongé dans sa méditation, mais il en fut tiré par la voix du prêtre qui, monté en chaire, commençait à prêcher; le pauvre homme écouta attentivement le sermon tout entier et quand ce fut fini, il se retira, tout surpris de se trouver aussi triste que par le passé; pendant qu'il priait, il avait cru sentir une rosée divine descendre dans son âme, mais les paroles tombées du haut de la chaire avaient probablement effarouché l'ange consolateur, car la prière était de Dieu et le sermon était d'un homme.

Aussi, Pauper ne retourna-t-il plus à l'église, mais pria chez lui, dans sa mansarde, avec ses enfants chéris, et chaque fois il lui sembla qu'un ange venait le frôler de ses ailes bienfaisantes — peut-être la chère disparue elle-même qui répondait à l'appel de ses aimés.

***

Noël! un an s'est écoulé et depuis lors bien des événements, des événements terribles, sont arrivés.

Paris est entouré d'un cercle de fer et, chose épouvantable, ce sont des mains humaines qui tiennent ce cercle de baïonnettes et d'épées! Des hommes, sans savoir seulement pourquoi ils font cette chose horrible, affament la grande ville et jettent sur elle des boulets et des obus! des nations faites pour s'aimer comme des sœurs, se ruent l'une sur l'autre, parce qu'il a plu à deux hommes, non! à deux monstres assoiffés de sang — retenez bien ces noms, mes chers enfants : Guillaume Ier, roi de Prusse et Napoléon III, empereur de France — de jouer à ce jeu terrible qui s'appelle la guerre!

Pauper aussi est enfermé dans cette fournaise et depuis deux jours il n'a plus rien à donner à manger à ses enfants, car lui, en voilà déjà quatre qu'il souffre de la faim. Que faire, grand Dieu! il n'a pas de travail, et, en eût-il, Paris n'a plus de pain. Fou de douleur, il rôde par la ville, il cherche.... quoi? il n'en sait rien lui-même... Hier, on a enterré son petit Jean et ce matin, dans son innocence, Jeanne lui a demandé une poupée pour son Noël! Pauvre père, il marche, il marche, sans sentir l'âpre vent du Nord qui pénètre à travers les trous de ses vêtements déchirés, sans s'apercevoir de la neige qui se tasse dans les crevasses de ses souliers, sans entendre les canons des forts qui hurlent lugubrement dans le lointain. Le temps passe; il marche toujours... il ne souffre plus ni de la faim, ni du froid, car la fièvre s'est emparée de son être, une chaleur étrange et capiteuse envahit peu à peu sa tête et voici ce qu'il vit — soit qu'il le rêvât dans le délire, soit que ces choses soient réellement arrivées.

* * *

Un homme qu'il n'avait jamais vu s'avança vers lui et lui dit : « Pauper, tu as faim et tes enfants ont froid, viens avec moi! »

Et Pauper le suivit. Ils arrivèrent bientôt dans une maison de riche apparence où, dans une salle étincelante de lumières et où régnait une douce chaleur, une table étalait ses mets splendides dont la bonne odeur excita la faim du pauvre homme; l'étranger montra la table du doigt et, sans dire un mot, conduisit son compagnon dans une autre pièce où se tenaient en une rangée trois petits lits garnis de dentelles et au pied de chacun des jouets étalaient leur splendeur multicolore. Pauper ne s'était pas arrêté dans la salle à manger, mais maintenant il fit une halte et regarda les beaux jouets : ici un cheval à bascule, là un polichinelle, plus loin une trompette, que sais-je encore? et au pied du plus petit des trois lits — et le pauvre diable sentit ses yeux se gonfler de larmes — une belle poupée, belle comme celle que sa Jeanne lui demandait ce matin, belle comme celle qu'il aurait tant aimé donner à la mignonne!...

Derrière la cloison on entendait le babil heureux de la mère et de ses trois enfants, avides déjà de connaître les cadeaux du Petit Noël... Et Pauper sentit son cœur se briser, car il comprit que Noël était comme les autres et ne visitait que les enfants des riches.

L'inconnu le tira de sa rêverie et le mena dans un cabinet chaud et richement meublé. Un homme se tenait assis devant un bureau et semblait si profondément plongé dans son travail qu'il ne s'aperçut pas de leur entrée; les deux hommes s'approchèrent à pas de loup et virent qu'il inscrivait des chiffres dans un grand livre. Quand il eut fini, il ouvrit le secret d'un coffre-fort et compta des piles de pièces d'or et des liasses de billets de banque.

Pauper sentit la main de son compagnon s'appuyer sur son bras. « Tout cela est à toi, si tu veux! » lui murmura l'inconnu à l'oreille. et en même temps il lui glissa un poignard dans la main. Et comme Pauper ne bougeait pas, l'inconnu reprit : « Demain tu seras mort de faim, demain tu seras mort de froid! » Pauper restait toujours immobile, l'inconnu continua : « Ce soir tu trouveras tes enfants morts de misère, si tu ne fais rien pour les sauver! »

Cette fois, une pensée, rapide comme l'éclair,

raversa le cerveau enfiévré de Pauper et, saisissant l'arme, il la leva brusquement sur la tête de l'homme toujours *plongé dans ses calculs...* Mais aussitôt, il eut comme un éblouissement et crut voir la figure attristée de Louise le regarder dans l'ombre; alors son bras s'abattit sans force et l'arme tomba de ses mains sur le tapis.

⁂

Je ne saurais vous dire, mes chers enfants, comment Pauper se retrouva dans la rue, car il n'en savait rien lui-même, ni comment, sous une bise glacée, sous un givre serré qui tombait d'un ciel noir et immobile, il errait à travers la ville avec Jeanne à sa main droite et Marie à sa main gauche.

De temps en temps, les pauvres petits qui pleuraient à chaudes larmes disaient : « Père, sommes-nous arrivés ? » Mais Pauper ne semblait pas entendre et, un sourire étrange sur les lèvres, marchait toujours. Ils passèrent ainsi bien des rues, bien des places et la nuit était déjà très avancée quand le hasard de leurs pas errants les amena en un lieu désert et planté d'arbres, qu'au squelette d'un carrousel bien connu dans des jours meilleurs, Marie reconnut pour les Champs-Elysées; cette vue éveilla mille souvenirs dans sa mémoire et elle se reportait involontairement à l'époque où sa mère la menait jouer dans les allées semées de sable fin et où, aux jours de fête, elle prenait place sur un beau coursier de bois que l'orgue de Barbarie mettait au galop, quand soudain la main de son père serra convulsivement la sienne et elle le vit s'abattre comme une masse sur le sol glacé.

Les deux fillettes se jetèrent sur le corps de leur père et l'appelèrent en le couvrant de baisers; mais le pauvre homme ne pouvait plus leur répondre, car il était mort, mort de faim, de froid et de chagrin, et elles aussi se sentirent peu à peu envahir par un engourdissement, comme si elles allaient s'endormir.

Et la neige qui tombait en flocons épais leur fit à tous trois un beau lit blanc et une couverture blanche. Et quand au matin, le clair soleil des belles journées d'hiver se leva sur Paris, on trouva le pauvre père et ses deux mignonnes enveloppés dans leur linceul de neige et débarrassés du fardeau de leur triste vie.

Voilà, du moins, ce que vit la foule.

⁂

Mais moi, je levai les yeux plus haut. Et je vis leurs trois âmes flotter dans l'air autour de l'âme déjà plus pure de leur mère chérie qui venait au devant d'eux pour les conduire vers les régions d'éternelle lumière où ceux qui ont aimé et ceux qui ont souffert, n'auront plus froid et n'auront plus faim.

Et là-bas, au levant, faisant pâlir l'éclat du soleil, mes yeux éblouis ont vu se lever l'astre splendide de la fraternité humaine et de la paix universelle.

E. DE REYLE.

LES DEUX FEUX FOLLETS

Dans un vieux cimetière
Aux murs démantelés, renversés par les vents,
La nuit, fut aperçu par de jeunes enfants,
Un rayon de lumière!

Effrayés, ne sachant que dire,
La troupe s'enfuyait de ce lieu de trépas ;
L'un d'entre eux, cependant, plus hardi, ne craint pas
De s'approcher et puis de lire
Quelques mots incrustés et de feu et de sang
Dans cette flamme vacillante
Comme le feu follet d'apparence flottante
A la surface d'un étang.

Voici le grave jugement
Qu'une inexorable justice
Avait gravé comme un cilice
Sur un coupable esprit voué au châtiment.

Ci-gît un puissant de la terre,
Ci-gît un cruel seigneur
Gardé par des bourreaux qui lui rendaient honneur,
Régnant sur des sujets réduits à la misère.
Il punissait de mort l'audacieux vassal
Qui, bravant son courroux et son pouvoir brutal,
Arrachait de ses bras ou sa sœur ou sa fille
Et défendait ainsi l'honneur de sa famille.
Son corps fut déposé dans un beau monument !
Le corps et le tombeau ont été oubliés
Même par ceux qu'on a payés
Pour prier éternellement.

Mille ans plus tard au même lieu,
On voyait une autre légende
Dans une flamme qui demande
De prier pour un malheureux !

Ci-gît un indigent qui n'obtint qu'une bière
Qui, n'ayant point eu d'or à donner aux prieurs,
Fut apporté au cimetière
Et sans cortège et sans honneurs.
Devant lui ne marchant, ni prêtre ni bannière,
Personne ne pleurait en suivant son cercueil.
Il est si peu d'amis auprès de la misère,
On eût si peu gagné à flatter son orgueil!

Priez pour un esprit coupable,
Ah ! priez pour un repentant
Qui, par une vie misérable,
Expia celle d'un puissant !

UNE ÉPITAPHE

Aux portes de l'éternité
Quand j'aurai fini ma carrière,
S'il me reste un peu de poussière
De cette triste humanité,
Que le tombeau seul s'en empare,
Que de mon âme se sépare
Cette cause de mes douleurs ;
Car l'âme pure et sans matière
Doit être un rayon de lumière,
Que ne troubleront plus les pleurs.

P.-S. Cette épitaphe a été composée par le docteur Ricord pour mettre sur sa tombe.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu un grand nombre de lettres nous demandant quand paraîtra le volume contenant les documents du Congrès spirite.

Nous pouvons affirmer à nos lecteurs que le travail est à peu près terminé. Il n'y a plus qu'un coup d'œil d'ensemble à y donner avant de la remettre à l'impression. Par conséquent, nous estimons que le livre pourra être publié dans le courant de janvier.

LE COMITE.

Paris, le 14 octobre 1889.

Je, soussigné, Cailleux, demeurant rue Durantin, n° 15, étant atteint d'une maladie de foie et condamné par trois médecins, on m'a indiqué Mme Lemaître, demeurant boulevard de Clichy, n° 82, me disant qu'elle guérissait par le magnétisme.

Je me suis présenté chez elle et elle m'a passé plusieurs serviettes magnétisées sur la poitrine et au bout de la troisième séance j'allais de mieux en mieux ; pour le moment, je suis complètement rétabli.

Je ne saurais trop recommander aux personnes dangereusement malades de venir trouver cette dame à son domicile où elles seront sûres d'être bien accueillies.

M. CH. CAILLEUX,
15, rue Durantin (Montmartre).

* * *

Madame Lemaître,

En raison des services que vous m'avez rendus et des bons soins que vous m'avez donnés, c'est une satisfaction et même un devoir de vous remercier hautement pour le désintéressement et le dévouement que vous avez eus à mon égard. Soyez persuadée, madame, que je n'oublierai jamais vos bons conseils, car avant de vous connaître j'avais suivi plusieurs traitements : médecins et pharmaciens ne me donnaient aucun soulagement. J'étais presque découragé de ne plus me servir de mon bras. J'ai même été privé pendant plusieurs mois d'écrire. Aujourd'hui je travaille comme par le passé.

Madame, en témoignage de ma reconnaissance, je garde dans ma mémoire la meilleure estime à votre égard. Je souhaite que la providence vous vienne en aide pour récompenser vos bienfaits.

Madame, la devise qui vous appartient est celle-là : « Protéger les faibles et secourir les malheureux. »

Je suis, avec le plus profond respect,

Votre serviteur,
AUGUSTE GRANGER,
Rue Puget, n° 3.

NÉCROLOGIE

Un des plus vaillants défenseurs de la cause spirite, M. Hippolyte Tarlay, après un séjour de quatre-vingt-une années parmi nous, vient, le 15 novembre de cette année de partir pour l'espace où déjà bien des amis partis avant lui ont dû saluer sa renaissance.

Chef d'un des plus importants groupes spirites ouvriers de Paris, ancien vice-président de l'Union spirite française, Tarlay fut une de ces âmes droites et loyales qu'un *mensonge* ou une *hypocrisie* n'ont jamais souillée. Démocrate et propagateur de la vérité, il mettait une fois chaque semaine son atelier de mécanicien au service de ceux qui, désireux d'approfondir la morale et la vérité du spiritisme, ne répugnaient pas à prendre place dans cet atelier, temple du travail, qui le soir devenait temple de la pensée.

Nous aurions désiré conduire ce vaillant à sa dernière demeure. Cette consolation ne nous a pas été donnée par les siens qui n'ont pas su comprendre que nous, frères d'armes de Tarlay dans le grand combat de la lumière contre les ténèbres, nous sommes aussi de sa famille.

Qu'il reçoive donc seulement dans les colonnes de ce journal, nous ne dirons pas l'adieu, mais l'au-revoir fraternel de tous ceux qui l'ont connu et par suite aimé.

RENÉ LABRIZE.

LES MÉMOIRES

D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

— Une bonne patenôtre, cela vaut une pièce d'or aussi large que toute la terre.

Comment ? lui dit à son retour l'évêque avec colère, tu me parles seulement de la largeur, mais quelle épaisseur ? Si tu as oublié de le demander, tu vas retourner une troisième fois ; cela t'aiguisera la mémoire à l'avenir.

L'hiver était venu, et la neige couvrait déjà champs et prairies, mais il fallait partir. Enfin, le maître-queux revient tout couvert d'engelures et exténué de fatigue.

— Une fervente patenôtre vaut une pièce d'or aussi large que la terre et aussi épaisse que l'espace entre le ciel et la terre.

Telle fut la troisième réponse du pape.

— A la bonne heure, dit l'évêque en souriant, tu vois bien, mon enfant, qu'il ne faut pas mépriser les prières des pauvres gens. Tu l'as appris à tes dépens. Sois plus humain à l'avenir ; tu sais maintenant ce que c'est que d'avoir faim et froid.

Cette legende nous donne une belle et bonne leçon de charité.

Pourquoi le spiritisme qui, en ces derniers temps a eu un si grand nombre de faits en sa faveur, est-il encore si contesté, si bafoué ? Cela tient au manque de caractère de la plupart des hommes de notre époque. On a été témoin de faits, on en a provoqué soi-même, on s'est pénétré clairement de la vérité des phénomènes, et cependant on n'ose confesser hautement ce qu'on a vu et entendu, dans la crainte de paraître ridicule, excentrique, et d'être taxé de faiblesse d'esprit, de folie.

On se résout à entendre dénaturer, méconnaître les choses auxquelles on croit et dont on est certain. Si on livre quelques faits dont on a été témoin, à la publicité, c'est sous la condition de l'anonyme ; on ne veut compromettre ni soi ni les personnes de sa société ; ou bien on abrite son nom sous une initiale, sous trois étoiles et tout est dit. Que l'on s'étonne alors du peu de succès que de telles affirmations obtiennent. Pourquoi ne pas oser déclarer sa foi ouvertement et contre tous ? Pourquoi devant tant de sceptiques, d'indifférents, n'avoir pas cet accent que la vérité demande ?

« Le spiritisme méritait d'éveiller toutes les « sympathies de la presse, écrivait M. Mathieu en « 1858. C'est elle au contraire qui est son plus « grand adversaire. Au premier bruit de la rota- « tion des tables, la presse, il est vrai, s'est émue. « Elle a prêté d'abord une attention assez sérieuse « à cette expérience primitive, qui a été notre « point de départ ; mais cela n'a pas duré long- « temps. L'esprit français est si léger que ses re- « présentants ordinaires, dans les petits journaux « et même dans les grands, n'ont pas tardé à faire « de ce phénomène de rotation le sujet de mille « plaisanteries. On a inventé des histoires drola- « tiques, comme celle d'un vaisseau qu'on avait « fait virer de bord en faisant la chaîne autour du « grand mât, et le public n'a plus vu dans les « tables tournantes qu'une récréation de société, « bonne à être remplacée au bout d'un certain « temps par quelque autre nouveauté plus diver- « tissante.

« Lorsque les expérimentateurs sérieux, ceux « qui avaient vu autre chose qu'un jeu de salon « dans la rotation des tables, passèrent des tables « tournantes aux tables parlantes, lorsqu'ils annon- « cèrent à qui voulut les entendre, qu'un guéri- « don, au lieu de tourner seulement pour l'amu- « sement des oisifs, faisait la conversation en « levant le pied pour l'indication des lettres desti- « nées à former des mots et des phrases, les jour- « naux n'en parlèrent généralement que pour rire. « Ils prononcèrent les mots de folie, de charlata- « nisme, d'absurdité, de stupidité et autres amé- « nités. Cependant les expérimentateurs sérieux « continuaient à expérimenter, et le succès cou- « ronnait leurs efforts. Ils arrivaient à la plan- « chette ou corbeille écrivante ; ils se confirmaient « de plus en plus dans l'opinion que ces mysté- « rieux effets étaient dus à une cause étrangère et « non pas à je ne sais quelle action nerveuse, ma- « gnétique de l'opérateur. De à à l'affirmation de « l'intervention du monde invisible dans ces phé- « nomènes il n'y avait pas loin ; aussi, après quel- « ques hésitations bien excusables en pareille ma- « tière, la plupart des expérimentateurs adoptè- « rent-ils cette conclusion, et il n'y a plus aujour- « d'hui parmi eux qu'un petit nombre de récalci- « trants. Les journaux, loin de sympathiser avec « ces opérations, de s'associer à ces élans, de « seconder ce mouvement en avant dans la voie « métaphysique, firent la sourde oreille, conti- « nuèrent à nier et à railler, et finirent par oppo- « ser à tant de généreux efforts, ce qu'on pourrait « appeler la conspiration du silence. Railler les « personnes et les choses, c'est encore de la pu- « blicité ; mais se taire systématiquement pour « étouffer une idée nouvelle au berceau, surtout « une idée de cette valeur, c'est plus qu'un tort, « c'est une méchante action. La presse, à bien peu « d'exception près, s'en est rendue coupable. »

H. HUET. (*A suivre.*)

NOTE

Le professeur H. Durville, directeur du Journal *du Magnétisme* rouvrira son cours pratique de Magnétisme, le jeudi 7 novembre. Se faire inscrire à l'*Institut Magnétique*, 23, rue Saint-Merri.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Imp. Alcan-Lévy, 24. rue Chauchat, Paris